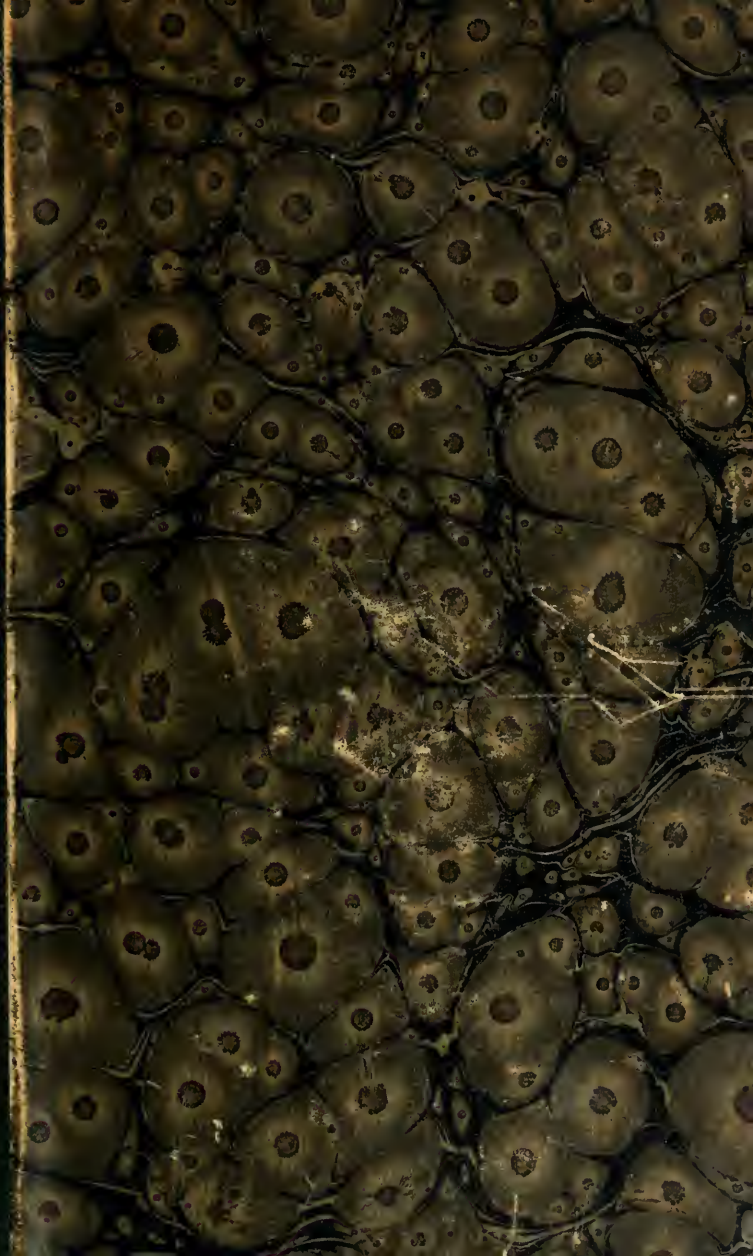


LES PREMIÈRES CIVILISATIONS

LES

PREMIÈRES CIVILISATIONS

ÉTUDES

SUR

LA PRÉHISTOIRE ET L'HISTOIRE

Jusqu'à la fin de l'Empire macédonien

PAR

J. DE MORGAN

ANCIEN DIRECTEUR GÉNÉRAL DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE
DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL EN PERSE
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

102367
13/6/

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

1909
Tous droits réservés.

PRÉFACE

Traiter des enchaînements du progrès humain est parler de l'histoire universelle. C'est suivre ce grand mouvement de l'intelligence qui conduisit l'homme de la barbarie à la civilisation ; c'est faire à chaque race, à chaque peuple, à chaque individu la part qui lui est due dans cette œuvre sublime dont nous-mêmes ne sommes encore que les ouvriers inconscients ; dans cette impulsion qui entraîne l'humanité vers les destinées bonnes ou mauvaises, suivant des lois, le plus souvent, indépendantes de sa volonté, de ses désirs, de ses calculs.

Les causes de cette évolution sont nombreuses, variées à l'infini. Elle-même se déroule en des phases complexes, s'appuyant sur des bases essentiellement mobiles, parfois en relations les unes avec les autres ; mais souvent aussi indépendantes, isolées et fortuites.

N'envisager qu'un seul aspect de ce mouvement, c'est l'ignorer ; car ses manifestations sont multiples. La prospérité industrielle et commerciale ne constitue pas les seules causes de la vitalité d'un peuple ; les arts, la littérature ne sont que les dérivés d'un état général, des aptitudes d'un milieu, des loisirs dont il jouit ; les succès militaires ne sont pas la preuve absolue de la puissance ; le luxe, la richesse n'impliquent pas le bonheur des êtres.

Et ces arts, cette littérature, cette prospérité, ce luxe, cette richesse, cette puissance militaire, ne sont que des biens éphémères ; ils s'évanouissent pour ne laisser souvent que de vagues

et fugitives traces. Que sont devenus les trésors de l'Assyrie, de la Perse, les arts de la Grèce, les armées d'Alexandre, les légions des Césars, le commerce de Venise, les colonies de l'Espagne ? il n'en demeure que le souvenir s'effaçant peu à peu.

De chacune de ces grandes choses, le progrès général a tiré quelque avantage ; mais les élans se sont éteints ; il semblerait même que rien ne fût resté d'eux, parce que le mouvement descendant est amplifié à nos yeux par l'éclat de l'ascendance ; mais chacun a marqué un pas en avant.

L'écrasement du monde romain par les barbares semblerait un déluge universel si nous ne sentions que, malgré ses désastres, Rome a prévalu, que son esprit est demeuré, surmontant le cataclysme.

C'est ainsi que nous sommes parvenus à ce niveau intellectuel dont nous nous montrons orgueilleux au point d'oublier nos devanciers, avec une vanité que railleront nos descendants. Mais est-il bien certain que nous dépassions en toutes choses nos ancêtres ? certes, ce n'est pas croyable ; car, si nous avons inauguré une ère scientifique, industrielle et commerciale, nous demeurons bien inférieurs aux conceptions artistiques et poétiques des Grecs, gouvernementales des Romains.

Et ces sciences qui suppléent à la pratique d'antan, sommes-nous certains d'en posséder les exacts principes ? n'apparaîtront-elles pas aussi enfantines pour nos descendants que, pour nous, celles de nos devanciers ?

Nos sentiments d'humanité sont-ils plus purs que ceux des anciens quand nous exterminons les races inférieures pour coloniser leurs territoires ? certainement non, et la morale avestique vaut sûrement celle que nous affectons tant de pratiquer aujourd'hui.

Il en est des races comme des peuples, comme des individus. Chacun admire son œuvre, encadre l'univers dans ses tendances, ses désirs, se considère comme supérieur, dédaignant tout ce qui n'est pas lui.

L'Europe du vingtième siècle méprise les groupes humains des autres continents ; alors que, tout en reconnaissant les progrès de nos sciences pratiques, les Orientaux, par exemple, n'ont aucune estime pour notre civilisation, nos mœurs, nos croyances positives ou négatives, nos conceptions philosophiques, politiques,

sociales, les trouvant grossières ; et si, par force, ils s'inclinent devant la supériorité de nos armes, ce n'est pas sans dédain.

C'est qu'ils envisagent la civilisation à des points de vue tout différents de ceux auxquels nous nous plaçons ; que leurs traditions, leur disposition d'esprit, diffèrent de celles de l'Europe. Sommes-nous bien certains que l'idée qu'ils se font de la vie n'est pas supérieure à celle que nous en concevons nous-mêmes ?

Comme historiens, nous sommes enclins à traiter suivant notre esprit actuel les actes et les pensées des anciens ; à les juger comme nous jugerions des concepts et des actions de nos contemporains. Cette fatale tournure d'esprit fausse non seulement la portée des événements de l'antiquité, mais aussi leur enchaînement. Pour beaucoup d'entre nous, l'histoire, quelle que soit l'époque dont elle traite, se montre vêtue à la moderne, tout comme au siècle du grand roi, Cinna entrait en scène en costume Louis XIV. Nous avons grand'peine à reconstituer l'ambiance, combien peu d'ailleurs en comprennent le besoin ?

Peut-être tous les peuples anaryens disparaîtront-ils peu à peu devant la brutalité de notre convoitise ; peut-être aurons-nous injustement détruit jusqu'au dernier représentant de ces races dont les seuls torts auront été de ne pas avoir pensé comme nous, combattu comme nous et d'avoir occupé leur patrimoine.

Ces odieuses exécutions n'avanceront pas le progrès ; elles retarderont seulement l'heure fatale où, devenue trop nombreuse pour la superficie habitable de sa planète, notre humanité se déchirera elle-même. N'a-t-on pas sans cesse sous les yeux, dans les temps troublés, l'homme subitement rendu à la barbarie en dépit du milieu dans lequel il a vécu, se livrant aux pires horreurs.

La densité de la population fait la force des nations, la richesse de quelques privilégiés, mais ne donne pas le bien-être à la masse. Tout au contraire ; quoi qu'en puissent penser et écrire ceux pour lesquels l'existence des autres n'est qu'un roman, un sujet de thèses, un moyen de frayer son propre chemin dans la vie. Procurant la force, elle assure l'indépendance nationale, mais au prix de lourds sacrifices, d'une sorte d'esclavage. Nos sociétés modernes procurent à quelques-uns la liberté, et ceux-là même qui en jouissent ne s'expliquent même pas qu'il en puisse être autrement. Quant à la masse, est-elle pratiquement plus heureuse qu'au temps où ses besoins étaient moindres ?

Celui qui, libre, vivant dans l'abondance de toutes choses, n'a éprouvé ni les rigueurs du froid, ni les affres de la faim, ni les horreurs de la servitude, ne peut concevoir que les biens dont il jouit ne soient pas liés à l'essence humaine; qu'il se puisse faire que, dans ce monde, existent des êtres déshérités ne connaissant rien des douceurs de la vie, et que ces douceurs mêmes fussent inconnues quelques siècles avant nous.

Pour celui-là, le monde est sa ville, son village, sa maison, ses intérêts; l'histoire est surtout celle de sa vie, à peine celle de quelques générations. Le reste se perd dans l'espace et dans le temps, n'offrant à son imagination que l'intérêt anecdotique d'une pièce de théâtre. Il ne peut sentir cette effrayante réalité d'où ses ancêtres, après des milliers d'années de lutte, sont sortis pour lui créer son bien-être.

Il vit sans reconnaissance envers ceux auxquels il doit tout, se plaignant de son sort, le désirant toujours meilleur; ne regardant jamais avant lui ni au-dessous de lui; ne se procurant même pas cette consolation égoïste de comparer les malheurs des autres à ses propres douleurs.

Et pendant que ce privilégié, usant de tous les biens dans l'indépendance, coule ses jours sans autre souci que la satisfaction des besoins qu'il se crée, des infortunés, perdus dans les glaces du Nord, subsistent, au gré des temps, d'une irrégulière et misérable pitance; à peine vêtus, mal abrités contre le froid dans leurs infectes tanières, toujours préoccupés de la nourriture du lendemain. D'autres, courbés vers la terre sous la courbache du maître, nourris d'une poignée de sorgho, s'éteignent épuisés; et leur corps traîné hors du village, au charnier des animaux morts, est abandonné en pâture aux carnassiers. D'autres enfin, sous nos yeux, dans nos villes industrielles d'Europe, esclaves du pain qu'ils doivent à leur famille, s'étiolent dans un air malsain, affaiblis par un labeur incessant auquel ils ne peuvent se soustraire.

Ces horreurs, moins fréquentes aujourd'hui qu'autrefois, étaient jadis le partage de la majorité des humains. On ne s'en souvient plus, on ne les veut pas voir et, malgré la sensiblerie qu'affectent la plupart des Européens, il en est peu qui réfléchissent aux souffrances des temps passés, qui compatissent à celles de chaque jour.

Mais cet injuste oubli des maux d'autrui, ce désir perpétuel

d'améliorer son état sont précisément les causes du progrès; chacun lutte pour obtenir un sort meilleur, et, de tous ces efforts, résulte l'ascendance.

Elle est bien irrégulière, cette marche en avant ; car, depuis que l'homme est sur terre, mille fluctuations sont survenues, soit que les peuples eux-mêmes se fussent transformés, soit que des éléments nouveaux soient intervenus. Après les mœurs douces de la Chaldée primitive, l'autocratie brutale des Akkadiens et d'Assour; après Rome, les barbares; après Constantinople, les Arabes. Rien ne prouve que nous n'atteignons pas, de nos jours, un maximum dans le bien-être social et que l'humanité ne retombera pas sous peu dans les privations et la douleur.

S'il en doit être ainsi, apprenons du moins à jouir du bonheur qui nous est échu de naître dans une période aussi favorable, et sachons reconnaître les bienfaits de ceux à qui nous le devons.

Si, désormais, l'humanité doit se perfectionner sans cesse et ramener l'âge d'or sur notre planète, ne doit-elle pas éprouver une extrême jouissance en rappelant les temps maudits où l'homme souffrait ?

Là est le seul profit que doive attendre de l'histoire celui qui n'y cherche pas simplement un amusement de l'esprit; car, malgré les sept mille ans de ses annales, jamais ses exemples n'ont servi à la conduite des hommes. Dans chaque temps on retrouve les mêmes fautes, les mêmes erreurs, les mêmes imprévoyances, les mêmes vices, les mêmes iniquités. Les maîtres ont changé ; qu'ils se nomment peuples ou despotes, les idées se sont modifiées, mais aucun génie n'a su profiter largement des leçons du passé.

C'est que l'observation, le calcul, ne sont pas les causes les plus importantes dans l'évolution des progrès humains. La plus grande part des événements revient aux passions, aux intérêts, aux aptitudes, aux défaillances des éléments en jeu et, dans la plupart des cas, leurs effets ne peuvent être escomptés.

Les peuples se transforment ; jamais ils ne sont semblables à eux-mêmes, et bien rarement ils ont un gouvernement qui réponde exactement à leurs tendances. Tout gouvernement gouverne, et même s'il semble suivre le sentiment du peuple, il le guide, il le conduit dans le chemin voulu par ses pensées, par ses intérêts.

Certainement, quelle que soit la forme du pouvoir, les limites d'action du gouvernant lui sont, en temps ordinaire, imposées par

la nation ; mais le champ demeure vaste et surtout si ce gouvernant est un homme de génie, son initiative joue un grand rôle dans les destinées.

Les Grecs eussent abattu la Perse, Alexandre envahit les Indes. Les Perses se fussent rendus maîtres de l'Asie. Darius les entraîna jusqu'en Scythie, Cambyse au delà de l'Égypte. La République eût repoussé l'étranger, Bonaparte fit flotter sur Moscou ses étendards.

Ainsi, dans l'étude du progrès, il ne faut donc pas seulement tenir compte des tendances de peuples ou de races ; il faut faire entrer en ligne, et pour une large part, l'homme, celui qui s'est trouvé être soit la cause, soit l'instrument des volontés et des intérêts populaires.

Le génie, souvent, modifie le cours naturel des événements ; il met en usage les ressources qui s'offrent à lui, les prenant où il les rencontre, déplaçant ainsi les prépondérances entre nations.

Si Colomb avait trouvé dans sa patrie les éléments nécessaires à son entreprise, l'Espagne ne se serait jamais étendue sur la moitié du globe. Si Théodose n'avait pas divisé l'Empire, peut-être Rome eût-elle repoussé l'invasion des barbares. Si Héraclius avait envoyé quelques légions pour étouffer dans sa racine le mouvement des Arabes, il eût changé la face du monde moderne.

Mais, en dehors de ces sources humaines de l'histoire, il en est d'autres plus puissantes encore, les causes naturelles, celles contre lesquelles l'homme reste désarmé ; elles sont nombreuses, soudaines, inattendues. Peuples et rois leur obéissent. La famine, l'eau, le feu, les frémissements du sol, sont maîtres de la destinée des nations.

Ainsi le progrès dépend de mille causes, les unes lentes, les autres violentes ; certaines échappant à la volonté, d'autres résultant de cette volonté même. C'est dans ce dédale que l'historien doit se mouvoir pour découvrir et mettre en lumière les causes principales dégagées des éléments d'importance secondaire.

Qu'importent en effet la mémoire des souverains dont le règne n'est dû qu'à leur naissance sur les marches d'un trône, les batailles, les conquêtes sans causes profondes, sans résultats généraux ! Une idée, une volonté sont de bien plus grandes choses quand leurs résultats sont demeurés acquis pour l'humanité, pour le bien-être général.

Ainsi envisagée, l'histoire est passionnante. Soixante-dix siècles environ nous séparent seulement de ses débuts. Qu'est-ce par rapport à l'ancienneté du monde? bien peu de chose. Et encore ce court espace de temps devient-il plus petit encore, quand, au lieu d'envisager les ans, nous ne voyons plus que les grandes phases du développement. Elles sont peu nombreuses, se lient intimement et se suivent en un admirable enchaînement dont la simplicité émerveille.

AVERTISSEMENT

Ce livre n'est pas un traité d'histoire ; de plus autorisés que je ne le puis être ont pris soin de rédiger les annales de l'antiquité. Il n'est pas non plus un précis d'ethnographie, de linguistique ou d'art. Le titre que je lui donne montre qu'il ne contient que des observations coordonnées sur l'histoire, l'ethnographie, la linguistique, les sciences, les arts, etc., sur les diverses émanations de l'esprit humain en tant qu'ayant contribué au progrès général.

Comme l'indique le sous-titre « Études », cet ouvrage est loin de traiter à fond de toutes les questions. Il en néglige quelques-unes, en effleure seulement d'autres, pour se plus étendre sur celles d'importance particulière et sur les faits rentrant plus spécialement dans le cercle de mes recherches personnelles.

Forcément l'histoire anecdotique devait jouer un très grand rôle dans un tel travail; car elle est la vie de ce monde dont nous nous efforçons de retrouver le penser. J'ai dû la reprendre sans toutefois entrer dans ces mille détails qu'un annaliste doit à ses lecteurs, et si, parfois, je l'ai suivie dans des phases d'un intérêt secondaire, c'est uniquement pour donner plus de suite à mon exposé.

Il n'est pas douteux que, sur bien des points, mes vues ne soient pas celles de tous ; mais là où je me trouve en contradiction avec des autorités dignes de considération, j'ai pris soin de développer ma pensée, d'y joindre les sources d'où mon opinion

est issue ; afin de permettre au lecteur de juger par lui-même, sans qu'il lui soit nécessaire d'entrer dans de longues recherches bibliographiques.

Afin d'alléger mes exposés, j'ai mis sous forme de notes tous les faits d'intérêt, renvoyant aux meilleures références, aux études spéciales. C'est en note également que j'ai fourni la plupart de mes observations personnelles, soit inédites, soit déjà publiées dans des ouvrages ou recueils particuliers. Enfin je me suis efforcé d'être concis.

Les observations relatives aux pays orientaux sont presque toutes le fruit de mes voyages. Ayant pendant vingt-cinq ans parcouru l'Asie antérieure et méridionale, depuis la Méditerranée jusqu'aux limites occidentales de la Chine, visité l'Égypte, le Sinaï, le nord de l'Afrique, toute l'Europe, ayant toujours donné à mes voyages le même but scientifique, j'en ai rapporté un nombre considérable d'observations et, qui mieux est, des vues d'ensemble, me permettant de suivre sur le terrain les événements d'antan. C'est de ce long labeur qu'en écrivant ce livre j'ai tenu à faire bénéficier la science.

Cet écrit n'est destiné qu'à un public éclairé. J'ai supposé le lecteur en possession des diverses sciences en jeu ; et si, parfois, j'ai dû expliquer des faits déjà connus, c'est parce que j'avais à les interpréter dans un sens différent de celui auquel on est accoutumé, ou que je les faisais servir de base à des idées nouvelles.

J'ai admis, par exemple, que le lecteur, au courant de la géologie, possède la succession des étages, des faunes et des flores ; que, versé dans les questions préhistoriques, il est instruit des discussions qui ont eu lieu sur cette matière depuis un demi-siècle ; que, sans être linguiste, il est familiarisé avec la méthode comparée, qu'il a des notions étendues sur la philologie générale.

La géographie ancienne et moderne, je la suppose connue, et fais usage des termes appliqués aux diverses époques sans entrer dans un exposé spécial autrement que lorsqu'il s'agit de questions douteuses ou discutées.

Enfin, j'ai ajouté à ce livre un grand nombre de cartes facilitant l'entendement des faits, évitant ainsi de longues descriptions qu'il est aisé de trouver pour la plupart dans des ouvrages spéciaux.

On pensera, peut-être, que j'ai bien négligé certains peuples,

certaines périodes de l'histoire de quelques nations. Je l'ai fait intentionnellement, lorsque le rôle de ces nations s'est montré sans intérêt au point de vue des résultats généraux, ne considérant les peuples que comme des acteurs dans la grande pièce qui se joua dès les débuts de l'humanité, les faisant entrer en jeu alors seulement qu'ils avaient à remplir leur rôle. D'ailleurs, dans la plupart des cas, les notes suppléent à ces lacunes apparentes.

Il existe fort peu de traités généraux d'histoire qui ne soient écrits sous l'influence de tendances spéciales, les unes voulues par les études particulières auxquelles s'étaient voués leurs auteurs; les autres par des impressions extra-scientifiques ; ainsi, dans bien des traités, surtout aujourd'hui en Allemagne, en Angleterre et en Amérique, les peuples de la Palestine prennent une importance qu'ils sont loin de mériter par le rôle politique qu'ils ont joué. Ailleurs, c'est l'Égypte qui domine et à laquelle tous les événements se trouvent rapportés. Pour d'autres, c'est l'Assyrie, la Chaldée, la Grèce qui font l'objet des constantes préoccupations. Il est peu d'auteurs qui ne se soient laissés guider l'esprit. C'est d'ailleurs une tâche difficile que de faire à chacun la part qui lui est due.

Si nous ne considérions que la durée du temps, il est certain que la période préhistorique devrait occuper au moins les neuf dixièmes d'un tel ouvrage. Mais c'est l'avancement du progrès qu'il importe d'étudier et non la vie des peuples demeurant stationnaires. Plus on se rapproche de nous, plus la mentalité humaine se développe, plus les faits se multiplient, augmentant d'importance. Partant, on doit accorder d'autant plus à l'exposé que l'époque envisagée est moins ancienne.

J'ai joint à chacune des phases historiques des tableaux comparatifs, afin de permettre au lecteur d'embrasser d'un seul coup d'œil l'état politique du monde pendant toute une période. Pour les concordances exprimées par ces tableaux, j'ai eu recours aux meilleures sources ; mais je dois insister sur ce fait que, surtout dans les débuts de l'histoire, beaucoup de dates sont encore indécises.

L'établissement des concordances chronologiques est indispensable pour la solution d'une foule de questions historiques, surtout en ce qui concerne les arts et les industries. Sans ces rapprochements, bien des faits demeureraient inexplicables.

Ce livre que, depuis bien des années, je me propose d'écrire, voit enfin le jour. Je n'ignore pas, en livrant son manuscrit à l'imprimerie, que mon opinion sur bien des questions sera l'objet de remarques; j'espère toutefois qu'il rendra quelques services, ne serait-ce que celui de placer des discussions de détail sur un terrain plus général et de faire entrer en ligne des éléments tirés de sciences diverses.

En terminant, je m'excuse de ne point offrir un travail plus étendu. J'y ai mis ce que je sais, ce que je comprends, sans prétendre à l'œuvre complète.

Nota. — Les cartes renfermées dans cet ouvrage, dressées par l'auteur ou inspirées des meilleures sources, ont été toutes dessinées par M. Ch. Emonts, dessinateur du Service des Antiquités de la Tunisie; les fac-simili d'écritures antiques ont été faits par l'auteur lui-même.

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS

CHAPITRE PREMIER

Des sources de la préhistoire et de l'histoire.

I. — *Des sources de la préhistoire.*

La question des origines naturelles de l'homme reste encore, pour l'instant, confinée dans la métaphysique. Nous ne possédons, je ne dirai pas aucune base ; mais bien aucune indication, même vague, de nature à guider nos recherches. C'est donc aux suppositions seules qu'il convient d'avoir recours lorsqu'on aborde ce grave problème.

Les hypothèses cessent dès que nous entrons dans la phase préhistorique, dans celle à laquelle il ne manque que des textes pour qu'elle prenne rang dans l'histoire. L'étude de ces temps fait usage d'une foule de connaissances qui, secondaires pendant la période où l'homme nous a laissé des annales, sont ses uniques ressources tant que les textes font défaut.

Il semble utile, avant d'aborder l'étude du progrès humain, d'indiquer quelles sont ces sciences, quelles ressources nous sommes en droit d'en attendre, et avec quelles réserves nous devons tenir compte des arguments qu'elles fournissent.

Géologie. — La *géologie*, en classant les diverses couches de

l'écorce terrestre, fournit la succession des phénomènes sans cependant en donner la chronologie.

Partant d'une multitude d'observations de détails, elle a pu généraliser et tracer les grandes lignes de la vie de notre planète ; toutefois, sur mille sujets elle est encore indécise.

En ce qui concerne les alluvions et les terrains superficiels entre autres, notre circonspection ne saurait être trop grande. Le synchronisme appliqué sans preuves positives peut amener, et a déjà causé, de très graves méprises.

Paléontologie. — Botanique. — La *paléontologie* et la *botanique* montrent la succession des faunes et des flores en relation directe avec la stratigraphie. Elles permettent de juger du climat pour chacune des époques géologiques, de dessiner les contours des provinces de la vie et de reconnaître l'état général des continents aux divers âges.

Il ne faudrait cependant pas attacher une importance capitale à l'existence des espèces dites caractéristiques. De tous temps il a existé des provinces zoologiques et botaniques variant, pour une même époque, les types suivant les régions ; et de tous temps aussi des modifications climatériques ont causé des interchangements dans les diverses provinces de la faune et de la flore. Si les considérations générales s'appliquant à l'ensemble d'une période géologique sont exactes, celles portant sur des phénomènes locaux doivent être étudiées avec le plus grand soin avant d'être quelque peu généralisées. Elles peuvent être le fruit d'exceptions dont il faut rechercher les causes. Il serait également très imprudent de juger de la biologie des espèces éteintes d'après ce que nous savons de celle des espèces vivantes appartenant au même groupe.

Ethnographie. — L'*ethnographie préhistorique*, ou étude des industries et des arts chez les peuples sans histoire, montre les diverses phases par lesquelles est passé l'homme avant qu'il enregistrât des annales.

Cette science née d'hier a fait de rapides progrès, surtout en ce qui concerne l'Europe occidentale et le bassin méditerranéen, pays les mieux étudiés jusqu'à ce jour.

Pour les autres régions du globe, nous ne possédons encore

que des données incomplètes ; et il n'est pas permis d'appliquer aux pays étrangers les résultats des observations européennes.

Comme toute science naissante, l'ethnographie préhistorique en est encore, pour bien des points, à la période des tâtonnements ; chaque jour des théories admises sont renversées par de nouvelles découvertes faisant naître des hypothèses de plus en plus rapprochées de la vérité.

C'est que, au début, les savants se sont trop hâtés de passer du particulier au général, d'élargir la portée de faits locaux ; que, voyant ce procédé réussir dans d'autres sciences, ils ont cru pouvoir l'appliquer à la préhistoire de l'homme.

Les phénomènes de la vie sont, dans la nature livrée à elle-même, d'une extrême complexité. Au temps de Pline, un seul nom suffisait, en général, pour désigner une espèce zoologique ou botanique. Linné reconnut que deux termes étaient nécessaires. Aujourd'hui les naturalistes admettent le genre, l'espèce, la variété et la forme. Et encore certaines séries animales résistent-elles au classement, suivant les nomenclatures en usage (1).

C'est que, depuis Pline, la méthode et les moyens d'observation se sont améliorés. Ils se perfectionneront encore et, de même que la chimie dans ces dernières années a dû se transformer, de même la zoologie devra modifier un jour le système linnéen (2).

Si la variété est grande dans le développement des êtres organisés, que doit-elle être dans les manifestations de l'intelligence humaine ; dans ces industries, même primitives, répondant à des besoins multiples d'hommes variés eux-mêmes, vivant dans des conditions variables suivant les temps et les lieux.

S'inspirant de la méthode géologique, et se croyant autorisés à généraliser la portée de leurs découvertes, les préhistoriens ont établi toute une nomenclature par époques, par âges, prenant pour types les éléments d'une échelle locale elle-même discutable (3).

(1) Les recherches en eaux profondes (3 500 mètres) dans la mer des Antilles et le golfe du Mexique ont fait découvrir certains groupes animaux dans lesquels la variété des formes zoologiques est si grande, qu'elle rend presque impossible l'application des classifications jusqu'ici les mieux établies. Les types de transition abondent. Et on trouve des intermédiaires entre les groupes jusqu'ici considérés comme tout à fait distincts. (Cf. Alph. Milne Edwards, *Compt. rend. Acad. Sc.*, XCII, pp. 384-876. — A. de Lapparent, *Traité de Géologie*. 6e édit., 1906, p. 126.)

(2) Parmi les théories tendant à renverser complètement les idées scientifiques admises jusqu'ici, je citerai G. Le Bon (*L'Evolution de la matière et l'Evolution de la force*). « La science d'hier était fondée sur l'éternité de la matière, dit-il, celle de demain sera basée sur la désintégration de la matière. Elle aura pour but principal de trouver des moyens faciles d'augmenter cette désintégration et mettre ainsi dans les mains de l'homme une source de forces presque infinie » (*Revue des idées*, n° 46, 15 octobre 1907, p. 862).

(3) Cette généralisation exagérée n'entrait

Leur terminologie, inspirée de celle des géologues, fait jouer aux vestiges de la vie humaine le rôle que remplissent les fossiles par rapport à la stratigraphie; oubliant qu'un silex taillé et un ossement ne peuvent être assimilés l'un à l'autre, l'un étant le produit artificiel d'une intelligence peut-être fantaisiste, l'autre étant celui de la nature suivant ses lois immuables.

Les études préhistoriques s'étant, au début, développées dans la même région, les classifications par âges prirent un semblant d'exactitude ; parce que leur contrôle ne s'exerçait que dans un même milieu, soumis aux mêmes vicissitudes, habité par des populations successives ou contemporaines émanant souvent des mêmes centres.

Mais lorsqu'on voulut faire rentrer dans cette nomenclature, non seulement des faits extra-européens; mais même des observations plus rapprochées, là commencèrent les difficultés et les assimilations demeurèrent plus que douteuses. Quant au synchronisme, non seulement il ne fut pas établi ; mais il fut démontré qu'il ne pouvait pas l'être.

Lorsqu'on envisage les industries primitives de l'homme, on voit pour chacune des fractions de terres habitables un développement, une chronologie relative spéciaux. L'industrie n'est donc pas seulement une dépendance du temps ; elle est aussi en relation avec l'espace. Ce principe fondamental a longtemps été méconnu et l'est encore de beaucoup.

Dans l'étude des industries préhistoriques, le temps ne peut entrer en ligne que pour des espaces géographiques plus ou moins limités ; mais il est des phases naturelles dans les progrès de cette industrie se succédant d'une façon générale indépendamment du temps. Ces phases sont conformes à l'esprit humain, au développement de ses besoins.

Tous les peuples n'ont pas assisté à toutes les phases, pour des causes naturelles ou artificielles. Ainsi les Africains semblent avoir connu le fer de suite après la pierre polie. Chez les Océaniens, l'arme à feu succéda directement à la hache de roche dure.

pas dans les vues de G. de Mortillet, à qui la science est redevable de la méthode dont elle fait usage depuis un demi-siècle. « Ma classification, dit-il (*Congrès de Bruxelles*, 1872, p. 448), n'est pas un cadre fixe et rigide dans lequel doivent forcément s'encastrer toutes les données de la science. Elle n'a pas de si hautes prétentions qui, du reste, ne sauraient se justifier. Il faut simplement la considérer comme un meuble à tiroirs, dans lequel se placent facilement et commodément, à des niveaux différents, tous les faits et toutes les observations. »

Les Américains du Nord ont connu le cuivre, l'argent et l'or, et en étaient là, quand ils ont reçu la civilisation européenne. Qui nous prouve que certaines peuplades de nos pays n'en étaient pas encore à la pierre taillée, mais non polie, quand l'usage du métal leur fut enseigné ?

Si nous devons rejeter les termes *époque*, *âge*, *période* comme n'ayant aucune portée générale, si nous acceptons celui d'*état* (1) comme impliquant la pensée d'une civilisation sans relations avec le temps envisagé d'une manière absolue, nous voyons que l'industrie primitive témoigne d'états principaux successifs ou contemporains dans l'évolution préhistorique de l'humanité.

Dans son *état primitif* l'homme, différent de l'animal tout au moins par son intelligence, ne possédait aucune industrie, ne connaissant probablement pas le feu, n'avait d'autre langage que le cri et le geste. L'existence de cet état ne repose que sur des suppositions.

De cet homme, il ne pourrait en être parvenu jusqu'à nous que le squelette ; c'est la *phase primordiale* de l'évolution préhistorique, dont nous ne possédons encore aucune trace ; mais qu'il est possible d'admettre. Phase prodigieusement ancienne, d'une énorme durée : car les premiers progrès ne se firent certainement qu'avec une extrême lenteur.

La *phase éolithique* (2) vient ensuite, ouvrant la série des industries dont les vestiges ont pu se conserver jusqu'à nos temps. L'homme, plus développé, emploie pour son usage les outils naturels qu'il approprie quelque peu à ses besoins, au but auquel il les destine.

La question de l'éolithique est aujourd'hui l'objet d'ardentes controverses parmi les préhistoriens. Les uns affirment (3), les autres nient (4) la taille intentionnelle de ces pierres informes qui, presque toutes, se rencontrent dans des couches tertiaires.

Quoi qu'il en soit, que les éolithes présentées jusqu'ici soient ou non le produit du travail humain, il n'en demeure pas moins

(1) J'ai, en 1889 (*Recherches sur les origines des peuples du Caucase*, t. I, p. 2), proposé d'adopter le terme *Etat*. Je le retrouve appliqué par J. Deniker (*Les Races et les Peuples de la terre*. 1900, Paris, p. 361).

(2) ἠώς, λίθος (de Morillet.)

(3) Cf. Rutot, *Bull. Soc. belge de Géologie*, XVII, procès-verbaux, p. 427 (28 juillet 1903). — *La Défense des Eolithes* (brochure). 1902. — L. Capitan, la Question des Eolithes, ds *Revue Ecole d'Anthropologie*, 1901.

(4) Cf. A. de Lapparent, *les Silex taillés et l'ancienneté de l'homme*. Paris, in-8. 1907, pp. 25 sq. — M. Boule, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, CXL, p. 1729. — *L'Anthropologie*, 1905, p. 257. — G. Mahoudeau et Capitan, l'Homme tertiaire à Thenay, ds *Revue Ecole Anthrop.*, t. XI. 1901.

impossible de considérer la hache amygdaloïde comme le premier des instruments ; il existe forcément des essais qui amenèrent à cette industrie, et ces essais sont des éolithes qui, si elles n'ont pas encore été rencontrées, le seront un jour ; car il n'est pas douteux qu'il en soit, tout au moins pour l'époque quaternaire (1).

L'*état paléolithique* (2), faisant rationnellement suite à l'éolithique, est celui dans lequel l'instrument prend une forme définie. Le noyau, jadis grossièrement approprié, devient un véritable outil grâce aux éclats enlevés méthodiquement sur ses faces, instrument unique, ouvré avec plus ou moins de finesse (*chelléen*, *acheuléen*) mais traduisant les mêmes besoins, la même conception du travail.

Pendant longtemps, on a pensé devoir arrêter l'*état paléolithique* à la hache amygdaloïde, parce que cette phase, limitée à l'emploi unique du noyau plus ou moins retaillé, semblait être la plus ancienne ; et, par les instruments plus fins, faisant usage des éclats retouchés (*type moustérien*) on caractérisait une époque postérieure. Mais, les récentes découvertes tendent toutes à prouver que les trois types chelléen, acheuléen et moustérien ont été simultanément en usage dans presque tous les pays, chacune de ces catégories correspondant à des besoins spéciaux. Il y a donc lieu de ranger d'une manière générale le moustérien dans l'état paléolithique, bien que dans certaines régions, rares il est vrai, comme l'Italie, la zone qu'il occupe ne semble pas coïncider avec celle des formes chelléennes.

L'*industrie archéolithique* (3), plus compliquée, est caractérisée par ce fait que les éclats retouchés ne le sont plus sur une face seulement, mais des deux côtés, pour les grands comme pour les petits instruments ; ce qui n'empêche pas d'ailleurs quelques-unes des formes primitives de subsister. Dans cet état (*aurignacien*, *solutréen*, *magdalénien*, etc.) les formes se modifient, l'outillage devient plus nombreux, plus varié et la taille du silex atteint une perfection comparable à celle dont nous constatons l'existence dans la dernière phase de l'usage de la pierre, dans l'*état néolithique* (4).

(1) Il n'est pas un gisement d'instruments paléolithiques qui ne renferme en abondance des silex *utilisés*, nodules portant des retouches destinées à en faciliter l'emploi, mais ne présentant aucune forme définie.

(2) παλαιος, λίθος (J. Lubbock.)

(3) ἀρχαιος, λίθος (Nob.)

(4) νέος, λίθος (J. Lubbock.)

ÉVOLUTION PRÉHISTORIQUE

RÉGIONS	INDUSTRIES								
	ÉTAT PRIMORDIAL	ÉTAT ÉOLITHIQUE	ÉTAT PALÉOLITHIQUE	ÉTAT ARCHÉOLITHIQUE	ÉTAT MÉSOLITHIQUE	ÉTAT NÉOLITHIQUE	ÉTAT MÉTALLURGIQUE		
							Phase énéolithique	Phase du bronze	Phase du fer
FRANCE (classification de G. DE MORTILLET).	. . .(?). . .	I Thenaysien. II. Puycournien.	I. Chelléen. II. Acheuléen. III. Moustérien.	I. Aurignacien. II. Solutréen. III. Magdalénien.	Campignien.	Robenhausien.	. . . . .	I. Morgien. II. Larnaudien.	I. Hallstattien. II. Marnien. III. Beuvraysien.
ÉGYPTE (d'après J. DE MORGAN).	. . .(?). . .	*Thèbes.* d'après (Schweinfurth.)	I. *Toukh* (Type chelléen.) II *Thèbes, Abydos* (Type acheuléen.)	I. Hélouan (?)	I. *Hélouan* (?)	I. *'Om el'All Dimèh Kom-Hachim.*	*Toukh, El'Amrah, Négadah, Abydos.* HISTORIQUE	HISTORIQUE	HISTORIQUE
CHALDÉE (d'après J. DE MORGAN).	. . . ?). . .	. . . . .	*Palmyre. désert syro-arabique* (Type chelléen.)	. . . . .	I. *Erek ? Soukàna ?*	*Tépéh Goulam Yokha, Suse ?*	*Tépéh Goulam, Suse, Yokha.* HISTORIQUE	HISTORIQUE	HISTORIQUE
NORD IRANIEN ARMÉNIE (d'après J. DE MORGAN).	. . .?). . .	. . . . .	*Àb-é-Pardôma ?* (Type spécial.)	. . . . .	. . . . .	*Alaghöz ?*	*Alaghöz ?*	I. *Kravélady, Chirchir.* II *Nâmin. Véri Agha-Evlar.*	I. *Akthola I. Djonü* II. *Akthala II. Mouçi-Yéri.*
ITALIE (d'après le musée KIRCHER à Rome).	. . .(?). . .	. . . . .	*Vérone, Ancone, Ascoli, Abruses, Capri.* (Chelléen et acheuléen.) *Pérouse, Termini Foggia* (Moustérien).	. . . . .	*Foggia, Vérone* (type campignien.)	*Dans toute l'Italie* 1° haches droites; 2° — à rainures; 3° — percées.	Dans toute l'Italie *Lombardie, Emilie, Campanie, Abruses, Vérone,* etc.	HISTORIQUE	HISTORIQUE
SICILE ET ILES VOISINES (d'après le musée de SYRACUSE).	. . .(?). . .	. . . . .	. . . . .(?).	*Palerme* Collections du musée KIRCHER.	. . . . .	*Pantellaria Palazzolo Acreide Slentinello.*	Ier Epoque sicule XVIIIe au XIIe s. av. J.-C. (D'après ORSI.)	IIe Epoque sicule du XIIe au VIIIe s (D'après ORSI.)	HISTORIQUE
TUNISIE (d'après J. DE MORGAN)	. . .(?). . .	*Gafsa* (?) d'après SCHWEINFURTH.	*El Mekla Gafsa,* etc.	Abris sous roche d'*El Mekla.* près Gafsa	. . . . .	*Djénéyen.*	*Djénéyen ?*	HISTORIQUE	HISTORIQUE

Entre l'industrie archéolithique et celle de la pierre polie est une transition (*kjoekkenmœddings danois*, *campignien*, etc.) dans laquelle les anciens procédés de taille sont toujours en usage, mais qui ne connaît pas encore le polissage. Cette industrie se rapproche à tel point de celle du néolithique qu'on a coutume de l'y ranger ; elle mérite toutefois d'en être séparée, ce que je ferai en la désignant sous le nom d'*état mésolithique* (1).

L'usage de la pierre polie constitue la dernière amélioration dans l'industrie de la pierre. Cette phase est désignée sous le nom d'*état néolithique*, terme des mieux appropriés ; car elle est la dernière étape rationnelle avant l'apparition des métaux.

L'*état néolithique* comporte lui-même des divisions : celle de la pierre simplement polie et celle de la pierre percée pour l'emmanchement ; mais ce travail très achevé semble n'être survenu, dans bien des pays, qu'au moment de l'apparition du métal. Il appartiendrait alors à l'*état énéolithique* ou industrie mixte.

Il y a peu d'années encore, on accordait à l'*état néolithique* une très grande importance et une longue durée. La tendance actuelle des préhistoriens est de réduire le *néolithique* au profit de l'*énéolithique*. Quelques auteurs même vont jusqu'à penser que jamais la pierre polie n'a existé sans le métal et que les apparences néolithiques ne sont dues qu'à la grande rareté du cuivre dans certaines régions et à certaines époques. Il ne faudrait pas cependant accorder à cette hypothèse une valeur absolue.

Les types néolithiques, ou du moins semblant tels, sont extrêmement nombreux, mais ne présentent guère qu'un intérêt géographique. Il est d'ailleurs à remarquer que, d'une façon générale en ce qui concerne le travail de la pierre, la variété des formes s'accroît au fur et à mesure que les industries envisagées sont plus récentes ; et qu'il se forme peu à peu des provinces possédant leurs types spéciaux. Cette constatation viendrait à l'appui de la théorie de l'origine unique de l'invention de la taille de la pierre.

A l'*état néolithique* succède, dans l'ordre naturel des choses, l'*état métallurgique*, celui dans lequel nous vivons. L'homme est dès lors en possession du métal ; non d'un minéral malléable susceptible d'être martelé, étiré, aiguisé ; mais d'un métal obtenu

(1) μέσος, λίθος (Nob.)

par la fusion des natifs ou par la réduction des minerais de nature plus ou moins complexe.

L'*état métallurgique* commence dans presque tous les pays par la *phase énéolithique* où le cuivre pur d'abord (1), le bronze ensuite sont associés à l'usage continué de la pierre. Puis la *phase du bronze*, divisée elle-même en types suivant les temps et les lieux ; enfin la *phase du fer* et ses multiples subdivisions.

Ainsi classée, l'industrie préhistorique peut être envisagée en dehors de toute pensée chronologique ou synchronique, ce qui n'empêche d'ailleurs pas d'user des termes de cette nomenclature dans l'étude des successions ; l'ancienne suite des industries, si judicieusement établie pour l'Europe, ne perdant rien de sa valeur.

Quant aux pays éloignés, leurs industries préhistoriques se rangent également dans cette succession, basée seulement sur les progrès naturels ; mais on devra se garder d'établir à la légère des concordances dans les époques, alors même qu'il y aurait similitude dans les types.

On obtient, dès lors, le tableau ci-contre (p. 7) dans lequel peuvent rentrer toutes les observations relatives à l'industrie de la pierre et des métaux chez les peuples ne possédant pas d'histoire. Chaque région est représentée par une ou plusieurs lignes, les hiatus restant en blanc. Pour beaucoup de pays, ces lacunes ne seront jamais comblées.

Anthropologie. — L'*anthropologie* examinant le corps humain, au même titre que la zoologie étudie celui des animaux, n'est qu'une branche de l'histoire naturelle à laquelle on a cru pouvoir faire jouer un rôle bien plus important que celui qui lui revient en réalité ; espérant tirer de ses déductions, non seulement la connaissance de l'homme en tant que sujet zoologique, mais aussi des notions précises sur ses origines, ses parentés, ses aptitudes. Cette science a malheureusement jusqu'ici donné beaucoup moins

(1) Au sujet des instruments en cuivre pur, Cf. docteur Much, *l'Age du cuivre en Europe et son rapport avec la civilisation des Indo-Germains*. Vienne, 1886, in-8. L'auteur cite des découvertes faites en Haute-Autriche, à Salzburg, en Basse-Autriche, en Moravie, en Allemagne du Sud, en Suisse, en Italie, etc. A Quiacatal (Pérou), E. Nordenskjöld a rencontré des haches de pierre et de cuivre (?) (Bronzeaxt) présentant exactement les mêmes formes qu'en Europe. (Cf. *Zeitschrift für Ethnologie*, 1906, Heft I u. II, p. 92, figs. 5, *a, b, c*.) M. de Mortillet considère les instruments de cuivre comme postérieurs à ceux de bronze. (Cf. *Mat.*, t. IV, 1887, p. 235.) Mais cette opinion, rejetée par tous les archéologues, est remplacée par celle qui considère l'usage du cuivre pur comme précurseur de celui du bronze.

de résultats qu'on en attendait d'elle pour les temps modernes, aussi bien que pour les époques les plus reculées.

Malgré le nombre énorme des travaux parus jusqu'à ce jour, nous ne possédons aucun classement naturel solide des races humaines récentes et, à fortiori, n'en pouvons-nous pas avoir pour les races anciennes au sujet desquelles les observations sont d'autant plus clairsemées et plus douteuses que le type est plus ancien.

Tout animal, appelé à vivre dans un milieu différent de son habitat originel, se transforme plus ou moins rapidement, tout en conservant ses caractères spécifiques ; il rend ses facultés plus aptes à supporter les conditions de son nouveau mode d'existence, et ne tarde pas à constituer une variété, ou tout au moins une nouvelle forme (1).

Ce qui est vrai pour les animaux, l'est aussi pour l'homme; de sorte que, si une race homogène a été jadis répandue sur notre globe, se trouvant soumise à des milieux très divers et répartie dans des habitats différents et variables, elle s'est forcément multipliée sous la forme d'une foule de types plus ou moins éloignés du prototype et entre eux, et dont les différences sont allées en s'accentuant au cours des âges (2).

Si ces hommes n'avaient jamais changé de demeure, si la patrie de chaque groupe ne s'était pas modifiée géographiquement et climatériquement, chacun de ces groupes présenterait les caractères dus aux influences locales naturelles simples.

Mais tel n'est pas le cas ; nous savons que, depuis l'époque géologique où il est admissible de placer la venue de l'homme sur le globe, les continents ont changé de forme et qu'il n'existe peut-être plus la moitié des terres qui émergeaient autrefois (3) ; que, devant d'importants cataclysmes, l'être humain a dû modifier son habitat, fuir certaines régions pour en adopter d'autres ; migrations qui n'ont pu se passer sans qu'il y eut mélange de fractions différentes. Nous savons encore que, sans qu'ils doivent être attribués à des révolutions naturelles sur la surface du globe, de grands mouvements de peuples ont eu lieu, causant de nouvelles fusions depuis

(1) C'est à la différence dans les conditions de la vie que nous devons toutes les variétés de nos animaux domestiques. L'amélioration des races par l'élevage n'est autre que la mise en pratique de ce principe.

(2) Dans les temps modernes, nous pouvons déjà noter des différences sensibles entre les Américains du Sud et les Espagnols, les Canadiens et les Français ; les Américains du Nord, les Australiens et les Anglais ; les Boers et les Hollandais, etc.

(3) Cf. Chap. II et III.

les temps les plus anciens jusqu'au cours des époques historiques les plus modernes.

Les conquêtes politiques, les envahissements pacifiques, l'esclavage, à peine éteint de nos jours (1), ont mis en présence les peuples les plus divers ; certaines peuplades ont été exterminées, laissant les femmes de leur race aux mains de leurs bourreaux (2) ; d'autres, tout en conservant les mœurs et la langue de leurs ancêtres, se sont, au point de vue anthropologique, fondus avec leurs voisins, prenant leur type; sans compter ceux qui ont perdu leur parler et leurs usages (3). Et il n'est pas une région au monde qui se soit trouvée en dehors de ces vicissitudes.

Les Ossèthes, peuple iranien dont, par la linguistique, nous retrouvons aisément l'origine, sont, par contact, devenus physiquement des Caucasiens, tout en conservant la langue et les mœurs de leurs pères. Par contre, beaucoup de Slaves sont aujourd'hui linguistiquement germanisés. Les Italiens de nos jours dérivent du mélange des anciens peuples italiotes (4), des Romains, des Grecs, des Gaulois, des Lombards, des Français et des Allemands ; sans compter le sang étranger que l'esclavage fit affluer dans la péninsule, sans compter également les invasions dont l'histoire ne nous a pas laissé de traces.

Chez les Français, on retrouverait aisément le sang du Celte, du Gaulois, du Romain, du Germain pour l'ensemble du pays, du Northman, du Basque, de l'Espagnol, de l'Anglo-Saxon pour certaines régions, sans parler de l'homme des cavernes, de celui de la pierre polie, du bronze, etc.

Les Israélites, qui, malgré bien de svicissitudes, ont conservé leurs traditions et ne s'allient qu'entre eux, présentent-ils tous les mêmes caractères morphologiques (5) ?

(1) L'esclavage a joué un grand rôle dans la composition du fellah égyptien actuel entre autres. Pendant l'ancien et le moyen empire, les expéditions des pharaons amenèrent dans la vallée du Nil des nègres, des Libyens, des Nubiens, des Sémites du Sinaï. Sous les pasteurs, l'élément sémitique prit une grande importance numérique ; après ce furent des Syriens, des Hétéens, des Arabes, des Ethiopiens, des Aryens (peuples de la mer), qui vinrent comme prisonniers ; puis les Ethiopiens dominèrent avec les prêtres d'Ammon, les Grecs sous Alexandre et les Ptolémées, les Romains avec leurs légions composées de tous les peuples du monde antique. Enfin les Arabes, les Turcs et les Européens de la Méditerranée.

(2) Joab égorgea toute la partie mâle de la population iduméenne (I, Rois, XI, 15-16). David massacre les Moabites (II, Sam., X XI; I, Chron., XIX-XX).

(3) Anciens peuples de l'Italie : Celtes, Gaulois et Francs ; Pélasges et Grecs ; Grecs de Sicile, de Sardaigne ; Carthaginois d'Espagne, de Sicile ; Normands et Anglo-Saxons, etc...

(4) Sicanes, Ligures, Celtes, Boïens, Insubriens, Cénomans, Etrusques, Venètes, Illyriens, Pélasges, Lydiens, Hellenes, Phéniciens, Sicules, Chones, Morgètes, Oënotriens, Daunniens, Peucètiens, Messapiens, Liburnes, Thyrenniens, etc.

(5) Les Juifs d'Akhaltsikh (Caucase [indice céph., 85,2], de Galicie et de la Russie occiden-

Dans de telles conditions, que devons-nous attendre des études anthropométriques? Qu'elles nous signalent quelques parentés assez proches encore pour que les caractères ne se soient pas effacés; qu'elles fassent ressortir les modifications imposées par l'habitat, par les conditions auxquelles certains groupes sont soumis depuis une longue période. C'est tout ce que nous sommes en droit de leur demander, et, pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur une carte ethnographique basée seulement sur les mensurations.

Quant aux origines, aux migrations, aux faits principaux de l'évolution humaine, l'anthropologie est et restera muette, sauf dans quelques cas spéciaux. Peut-être même est-il parfois dangereux d'avoir recours à ses déductions autrement qu'à titre d'indication, de renseignement de valeur secondaire à l'appui d'un fait déjà reconnu ou soupçonné grâce à d'autres méthodes.

Un seul exemple suffira pour montrer à quelles conclusions peut conduire la recherche purement anthropologique.

Le quatrième groupe (1), la race *assyroïde*, comprend :

Les *Persans*, peuples de langue aryenne, venus des montagnes et des plateaux du nord-est, dont l'histoire nous est connue, et qui n'entrent sur la scène politique générale que peu de temps avant la fin de la monarchie assyrienne.

Certaines tribus *kurdes* (2), peuples également de langue aryenne, étroitement apparentés aux Persans, aux Ossèthes, et dont la migration nous est également connue, comme ayant pris place vers l'époque de la chute de Ninive, sous la pression des Iraniens persans.

Les *Arméniens* (3), peuples de langue aryenne; mais non iranienne, que nous suivons dans tous leurs mouvements, depuis leur passage du Bosphore jusqu'à leur installation sur le plateau d'Erzéroum et dans le petit Caucase.

Les *Juifs*, tribu sémitique issue de Chaldée et d'Arabie, que l'histoire suit pas à pas depuis plus de trois mille ans; et qui, toujours, se mariant entre eux ont, mieux qu'aucun peuple, conservé leur langue, leurs mœurs et leur religion.

tale [indice, 83.3], sont sous-brachycéphales; ceux du Daghestan (Caucase) [indice, 87,0] sont hyperbrachycéphales, ceux de Bosnie [indice, 80,1] sont mésocéphales. Cf. J. Deniker, *les Races et les Peuples de la terre*. Paris, 1900, p. 667. Appendice II et Commentaires, p. 89.

(1) Deniker, *Races et peuples*, 1900. p. 345.

(2) Cf. J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse*, 1904, t. V. Études linguistiques.

(3) Cf. J. de Morgan, *Mission scientifique au Caucase*. Paris, 1889, t. II.

Les *Assyriens*, peuple aujourd'hui disparu, de langue sémitique, issu de Chaldée et, comme nous le verrons plus loin, d'Arabie.

Ainsi, dans un même groupe, nous voyons figurer des peuples sémites venus de la péninsule arabique, un groupe aryen descendu, par le Bosphore et l'Asie Mineure, des steppes de Scythie; et deux peuples iraniens qui, avant d'habiter le plateau persan, avaient leur patrie commune plus au nord vers les rives de la Caspienne et de l'Oxus. On se demande comment quelque parenté pourrait exister entre ces divers éléments.

Au contraire, le linguiste réserve le nom de peuples sémitiques pour une famille possédant les mêmes caractères de langage et, je dirai plus, bien des aptitudes communes. Cette parenté comprend les Assyriens, Chaldéens, Syriens, Arabes, Hébreux, Phéniciens, Carthaginois, Himyarites, etc.

Ainsi, pour ce groupe d'hommes seulement, nous voyons l'anthropologie en complet désaccord avec l'étude du langage et avec l'histoire elle-même. Cela tient à des causes nombreuses, dont les principales sont :

Que tout peuple conquérant, quittant son habitat originel, s'est mélangé aux races des pays conquis, tout en conservant le plus souvent sa langue, ses mœurs et sa puissance; et que ces mélanges prolongés ont, suivant leurs proportions, amené des métissages, ou fait entièrement disparaître les caractères zoologiques primitifs.

Que les peuples conquis ont été fréquemment absorbés à tel point que le souvenir même de leur existence s'est éteint; que la formation de toute population est tellement complexe et que les éléments en sont si intimement mélangés que les caractères originaux, s'ils ont existé jamais, ne sont plus appréciables.

C'est à ces transformations physiques, par mélanges, qu'on doit attribuer l'existence du groupe anthropologique des Assyroïdes; l'histoire le prouve.

Issus de Chaldée, les Assyriens s'avancèrent lentement vers le nord, déplaçant par trois fois leur capitale et refoulant devant eux les peuples de langues probablement agglutinantes, premiers occupants de l'Assyrie. Dans ce mouvement, les vaincus furent réduits en esclavage, d'où un premier mélange dont l'anthropologie ne parle pas.

Pendant plus de mille ans les rois d'Assour ravagent l'Asie

antérieure, alors peuplée de tribus apparentées aux Elamites, dont l'aspect assyroïde démontre qu'ils n'avaient rien de sémitique. Il en résulte encore des mélanges tant chez les Assyriens que chez les vaincus.

Enfin les Kurdes ou Mèdes entrent en scène et, remplaçant la domination assyrienne, emploient les mêmes moyens qu'elle de gouverner les peuples vaincus. Puis vient le Perse avec ses rois achéménides ; et l'Arménien qui, vers la même époque, s'installe sur les ruines du royaume de Van.

Dès lors, il n'est plus question de l'Assyrien ; vaincu, il se fond dans les races voisines, Perses, Mèdes et Arméniens, déjà très mélangées elles-mêmes par l'absorption des autochtones de langue agglutinante. Il se forme un type nouveau dans lequel le sang assyrien joue certainement un rôle et ce type, c'est l'*Assyroïde* de l'Anthropologie.

On doit également observer que la réunion dans un même groupe d'un peuple disparu, sur lequel on n'a pu opérer de mensurations, et de peuples modernes, de trois mille ans plus jeunes que le type, est au point de vue scientifique un rapprochement tout au moins hasardeux.

Mais si nous nous en rapportons uniquement aux caractères du squelette, à ceux qui ont pu survivre jusqu'à nous et sont nos seuls guides anthropométriques, en ce qui concerne l'antiquité, nous nous trouvons en face de conclusions bien plus originales encore.

Les *Assyroïdes* sont des brachycéphales et, à ce titre, se rapprochent, au point de vue anthropologique, des races : *européenne occidentale*, *adriatique*, *centraméricaine*, *patagone*, *lapone*, *turco-tartare*, mais sont éloignés des Arabes et d'une partie des Juifs.

Est-il possible de jeter un plus grand désarroi dans l'histoire de l'humanité ?

En séparant l'Assyrien de l'Arabe et de l'Hébreu (pars), du Chaldéen, du Syrien et des autres peuples que la linguistique range dans le même groupe, l'anthropologie commet la grave erreur de considérer comme primordiaux des caractères essentiellement secondaires ; de négliger les affinités de langage, de mœurs, de coutumes, d'aptitudes, de traditions, d'origine géographique ; en un mot, d'oublier l'histoire.

L'influence que peuvent avoir la nature zoologique de l'homme, la forme de son crâne, sur ses aptitudes à développer ou à recevoir la civilisation, nous est absolument inconnue. Or, ce qu'il nous importe d'étudier dans l'homme, c'est l'être capable de penser, d'inventer, de progresser et non un quadrumane quelconque, autrement développé que les autres, mais à ranger parmi les simiens. L'anthropologie doit rester dans son rôle zoologique et ne pas chercher à se donner une importance dont elle n'est pas capable.

Pour les temps très anciens, nous sommes bien obligés de faire usage de ses données souvent discutables (1), n'ayant à notre disposition aucun autre document sur l'homme lui-même ; mais dès que commencent les annales, dès que les langues, la manifestation de la pensée nous viennent en aide, nous ne devons plus nous servir de l'anthropométrie qu'avec une extrême réserve, peut-être même une grande méfiance.

Sociologie. — *La sociologie* reposant sur les usages, les mœurs, les croyances, les coutumes des hommes, montre les affinités des groupes entre eux. Malheureusement, cette science est encore en enfance, et l'évolution préhistorique ne nous a guère laissé de documents que la sociologie puisse analyser avec sécurité. Tous sont d'une interprétation difficile et vague ; car nous manquons le plus souvent de termes de comparaison.

Quoi qu'il en soit, la sociologie est appelée à rendre les plus grands services ; parce qu'elle étudie les lois régissant les rapports des hommes entre eux, la morale de l'individu par rapport à lui-même, la religiosité, le culte des morts, toutes notions qui ont conduit l'humanité aux sommets qu'elle atteint aujourd'hui.

Linguistique. — En ce qui regarde l'antiquité, la *linguistique* (2) ne fournit pas, avant l'histoire, le moindre enseignement direct sur les groupements humains ; mais dès qu'apparaît l'écriture, elle se montre comme le plus sûr moyen de réunir les hommes suivant

(1) Cf. A. de Lapparent, *les Silex taillés et l'Ancienneté de l'homme*. Paris, 1907, p. 55. Docteur Hugo Obermaier, les Restes humains quaternaires dans l'Europe centrale, in *l'Anthropologie*, t. XVI, 1905 et t. XVII, 1906.

(2) J'entends par linguistique, non seulement l'étude de la phonétique et de la structure des langues, ou linguistique proprement dite ; mais aussi la philologie qui en découle, science dans laquelle les langues sont envisagées quant à leurs affinités et à leur origine, à leurs modifications dans le temps et dans l'espace, aux influences qu'elles ont subies et à leur littérature. J. M.

leur génie, leurs tendances, leurs intérêts, leurs affinités, leurs ambitions. Elle nous offre dès les débuts un tableau des races permettant de remonter par la pensée aux temps antérieurs. Pour les peuplades vivant encore à l'état sauvage, elle est un guide précieux.

Certainement la méthode linguistique n'est pas parfaite ; bien des groupements nous échappent (1), d'autres sont atrophiés parce que des peuples absorbés ont perdu leur langue. Pour la haute antiquité, nous nous dirigeons au milieu de ruines, dont les grands monuments seuls ont laissé des vestiges. Quoi qu'il en soit, on retrouve toujours quelques guides d'utilité qui, venant s'ajouter à d'autres éléments scientifiques, permettent de faire la lumière sur bien des points.

La valeur des données linguistiques est souvent aujourd'hui repoussée par des écoles qui n'ont pas su la remplacer par des classements plus précis ; elle reste et, longtemps encore, demeurera le guide le moins incertain.

Lors de l'époque pléistocène, les hommes déjà répandus sur la majeure partie des continents étaient divisés en une multitude de groupes différents par leurs caractères ethniques, par leurs usages, et certainement aussi par les idiomes qu'ils parlaient. Ces groupes s'adaptant aux conditions naturelles de leur habitat, à leurs propres besoins, avaient déjà modifié leur façon primitive d'être, de vivre, de parler (2), des époques antérieures.

Les pays où la vie était la plus facile, n'exigeant pas de grands efforts physiques et intellectuels, les progrès en tout genre s'y produisirent lentement ; Tahiti et les îles océaniennes en sont un exemple frappant. Les régions au climat très rigoureux produisirent le même effet; parce que l'homme, sans cesse préoccupé de faire face aux nécessités matérielles immédiates, y mena une existence elle-même matérielle. Les populations actuelles du

(1) Il ne faut pas confondre les similitudes de structure des idiomes avec la parenté d'origine. Les diverses langues à flexion se divisent en deux groupes irréductibles et les langues agglutinantes en un grand nombre, complètement étrangers les uns par rapport aux autres.

(2) Deux langues peuvent être tenues pour des créations radicalement séparées. Premièrement, quand leurs mots simples ou irréductibles à des formes antérieures n'offrent absolument rien de commun, soit dans leurs étoffes sonores, soit dans leur constitution syllabique. Secondement, quand les lois qui président aux premières combinaisons de ces mots simples diffèrent absolument dans les deux systèmes comparés (H. Chavée, *les Langues et les Races*. Paris, 1862, p. 13). C'est ainsi que, dans les langues agglutinantes, l'agglutination se fait suivant des lois très diverses. (J. M.)

nord sibérien, de la Laponie, du Groenland, de la Terre de Feu sont dans ce cas (1).

C'est dans les zones tempérées, dans celles où l'individu, vivant sans grande peine, est sûr du lendemain, que le développement intellectuel fut le plus rapide. La lutte pour satisfaire aux nécessités devint un stimulant de l'intelligence et de l'énergie, au lieu d'en être une cause de ralentissement. L'homme accrut ses besoins en ajoutant à son bien-être des raffinements inconnus dans les autres régions, incompréhensibles même pour les êtres moins élevés que lui.

En même temps qu'il progressait, sa langue s'affinait parce qu'il lui demandait plus d'expressions, pour traduire d'une façon précise sa pensée devenue de jour en jour plus complexe.

L'Asie antérieure et le bassin de la Méditerranée ont été le théâtre des premières civilisations ; parce que les conditions de la vie ne s'y trouvaient ni amollissantes, comme sous les tropiques, ni absorbantes, comme sous les latitudes froides.

Dans le nouveau monde, ce ne sont ni les grandes plaines des États-Unis, ni les forêts du Brésil ou des Guyanes qui ont vu s'épanouir les grandes civilisations américaines ; c'est le Mexique et l'Amérique centrale, pays où la vie était facile. Là, l'écriture figurative, les arts et l'industrie atteignirent un degré de perfection inconnu partout ailleurs dans ce continent.

Les savants qui s'adonnent à la philologie comparée sont d'accord pour diviser les langues en trois grandes classes, suivant leur nature :

1° *Groupe monosyllabique ;*
2° *Groupe agglutinant ;*
3° *Groupe des langues à flexion.*

Ils pensent même, s'appuyant sur des vestiges du passé, que toutes les langues de la troisième classe sont passées par les deux autres formes ; autrement dit, que les trois divisions correspondent à trois phases successives de l'expression de la pensée, chaque langue évoluant séparément.

(1) Il ne faut pas oublier que, par suite de migrations ou de modifications climatériques, bien des peuples sont passés d'un pays favorable à une région défavorable et vice versa, et que, par suite, les conditions de développement s'étant modifiées, l'évolution s'est ralentie ou accélérée tant dans la langue que dans la civilisation générale. C'est ainsi que, depuis leur exode, les Canadiens ont progressé beaucoup plus lentement que les Français, les Islandais que les Scandinaves, etc. (J. M.)

Cette classification, comme celle que nous avons adoptée pour les industries préhistoriques, n'implique aucune idée chronologique ou synchronique.

Toutes les langues ne sont pas parvenues à la flexion; certaines sont encore dans la phase monosyllabique, d'autres, et c'est le plus grand nombre, ont atteint l'agglutinance. Beaucoup sont mortes avant d'avoir atteint le troisième degré, ou se montrent occupant une position mixte entre deux formes. Voici quelques exemples de ces divers *états* des langues :

Langues monosyllabiques pures. — Chinois, annamite, siamois.

Langues monosyllabiques avec traces d'agglutination. — Birman, tibétain, pégouan, paloung, moï.

Langues demi-monosyllabiques et demi-agglutinantes. — Khasia.

Langues agglutinantes pures. — Hottentot, bochiman, cafre, poul, nubien, négrito, papou, australien, maléo-polynésien, japonais, coréen, dravidien de l'Inde (1), ouralo-altaïque, basque, américain.

Langues agglutinantes avec traces de flexion — (groupe caucasien); géorgien, mingrélien, iméritien, laze — (langues éteintes), sumérien (?), élamite, vannique, hétéen (?)

Langues à flexion — (groupe sémitique). Akkadien, assyrien, chaldéen, syriaque, hébreu, phénicien, punique, himyarite, arabe — (groupe indo-européen), hindou, iranien, hellénique, italique, celtique, germanique, slave, lettique.

Toutes les langues indo-européennes ont conservé des traces d'agglutination.

(1) Les langues dravidiennes sont celles parlées dans le sud de l'Inde, depuis les monts Vindhya et la rivière Nerbuddah jusqu'au cap Comorin (38 millions d'habitants). Ce sont le tamoul, le telinga, le kanara, le malayâla et le toulou. La première est la plus importante par son ancienneté et sa littérature; mais c'est le kanara qui a le mieux conservé les formes archaïques. A Ceylan et dans les monts Vindhya, on rencontre des idiomes d'origine dravidienne, imprégnés d'influences étrangères. Dans le nord-est du Beloutchistan, on trouve le dialecte brahoui, qui appartient aussi à la famille dravidienne et est le dernier témoin occidental de la grande extension de ces langues avant la conquête indo-européenne de ces pays.

La plupart des peuples parlant ou ayant parlé les langues dravidiennes, appartiennent originellement à la race jaune et se rattachent au rameau tibétain ; mais sont profondément mélangés de sang négrito et mélanésien; ou du moins d'une race, très proche parente des Mélanésiens, qui occupait le sud de l'Inde avant l'arrivée des peuples jaunes.

Il semblerait donc que la péninsule hindoue, peuplée au sortir des temps quaternaires de Négritos, a subi : 1° une invasion de Mélanésiens venus par mer ; 2° une invasion de peuples apparentés aux Tibétains descendus des montagnes du Nord; 3° une première invasion aryenne (dans le Nord et le Centre); 4° une invasion iranienne dans le Nord seulement.

Les langues dravidiennes sont nettement agglutinantes, mais diffèrent notablement de celles des groupes ouralo-altaïque, caucasien, basque, vannique et anzanite avec lesquels elles ne possèdent aucun lien de parenté. (J. M.)

Comme on le voit, c'est dans le groupe des langues les plus développées qu'il faut aller chercher les peuples auxquels est due la grande civilisation mondiale (1).

Pour les autres classes, la Chine (monosyllabique) est un centre de développement, l'Amérique centrale (agglutination) en est un autre ; mais quelles sont les civilisations des races qui les emploient en comparaison de celle due aux peuples parlant les langues à flexion ? Quant à la nature ethnique, aux caractères anthropologiques de ces créateurs du monde moderne, nous n'avons guère à nous en préoccuper, leur œuvre parle pour eux. Qu'importe que cet homme soit dolichocéphale ou brachycéphale si, par son intelligence, il est armé de telle sorte que la domination du monde lui est réservée !

En ce qui regarde le vieux continent, l'histoire nous enseigne que, lorsque deux peuples sont entrés en antagonisme, c'est celui des deux qui possédait la langue la plus affinée qui, tôt ou tard, est parvenu à dominer l'autre ; soit matériellement, soit au point de vue intellectuel.

A l'aurore de l'histoire, un centre de civilisation se crée en Chaldée, dans un milieu d'idiomes agglutinants ; les Sémites l'envahissent et lui imposent leur langue à flexion.

L'Élam (agglutinant) réagit ; mais il tombe à son tour une première fois sous les coups des empereurs akkadiens de la Chaldée, une seconde, et pour ne jamais se relever, sous les armes des rois sémites d'Assyrie.

L'Égypte berbère conquise par l'esprit sémitique, venu de Chaldée, voit se fonder l'empire pharaonique.

Le Phénicien fonde des comptoirs chez tous les peuples de langue inférieure, à Carthage, en Sicile, en Ibérie.

L'heure des Sémites sonne, leurs empires s'écroulent pour faire place à des dynasties aryennes, les Achéménides s'emparent

(1) Le développement du langage est le meilleur témoin, mis à notre portée, du progrès intellectuel. Nos langues européennes contiennent dans leur vocabulaire complet de 30 à 40.000 mots; mais ces mots sont loin d'être employés par tous nos compatriotes. Gœthe et Voltaire qui ont tant écrit, dont l'esprit était si affiné, n'ont eu besoin pour traduire leur pensée que de 20 000 mots environ; Shakspeare n'en employa que 15.000 et pour beaucoup de nos campagnards 5 ou 600 mots suffisent. Les sauvages ont en général 300 mots à leur service. Il en résulte que plus un peuple est instruit, et par suite civilisé, plus son vocabulaire est étendu. Ce qui est vrai pour le nombre des expressions fondamentales de la pensée l'est également en ce qui concerne les procédés usités pour leur emploi, c'est-à dire la grammaire et la syntaxe. L'esprit peu développé n'emploie qu'un nombre restreint de flexions, simplifie même celles que la langue maternelle met à sa disposition. En sorte que l'égalité intellectuelle n'existe ni chez les nations prises dans leur ensemble, ni chez les hommes considérés individuellement. (J. M.)

de tout l'Orient, les langues parentes de celle de l'Avesta triomphent de celle des ninivites.

Mais bientôt entre sur la scène un idiome plus affiné que tous les autres, le grec ; en peu d'années il domine le monde entier, du Caucase aux déserts de l'Afrique, des Indes à la péninsule Ibérique. Partout on s'exprime en grec, partout on pense en grec, partout les peuples s'inclinent devant la supériorité de cette langue incomparable et du génie des peuples qui la parlent.

L'Italie, fille de la Grèce comme civilisation, domine le monde entier, recule les frontières de l'intelligence jusqu'aux glaces du Nord, jusqu'à l'Océan, jusqu'aux sables de l'Afrique.

Devenue omnipotente, Rome perd ses qualités d'expansion ; elle tombe elle-même sous les coups des barbares, mais les absorbe et, de sa chute, sort l'Europe moderne où domine encore l'esprit gréco-latin.

Les succès des Arabes et des Turcs, obtenus à la faveur de la désorganisation dans laquelle se trouvait alors le monde civilisé à la suite de l'invasion de l'Europe par les barbares, ne sont qu'éphémères ; il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines chancelantes.

De nos jours, l'Europe se partage entre des nations pourvues de langues à flexion, se disputant la suprématie du monde, et, dans leur ensemble, tenant la tête de la civilisation.

Ainsi, c'est surtout aux peuples parlant des langues à flexion que nous devons les grands progrès. Maîtres tour à tour, les Sémites d'abord, les Aryens ensuite, ont vaincu, subjugué, presque toujours même anéanti les autres races. C'est entre elles que s'est passée la grande lutte pour la suprématie ; aujourd'hui encore c'est entre elles, mais entre Aryens seulement, que se continuent ces compétitions millénaires, et si jamais d'autres hommes venaient à dominer l'omnipotence occidentale, ce ne serait qu'à l'aide des idées européennes ; fait inadmissible, semble-t-il, car il serait contraire aux enseignements de six mille ans d'histoire.

Si, au lieu de classer les langues suivant leurs formes grammaticales, nous cherchons à les grouper par rapport à leurs affinités ou à leur parenté entre elles, nous nous trouvons en présence d'une foule de groupes irréductibles, les uns par rapport aux autres, et, par suite, sans origine commune apparente.

Le développement dans chaque groupe subdivisé lui-même,

s'est opéré indépendamment des autres groupes, chacun paraissant issu d'une source qui lui est propre.

Pour les familles sémitique et indo-européenne, celles qui nous ont laissé une grande partie de leur histoire, nous entrevoyons, je ne dirai pas les souches originelles; mais tout au moins des foyers de diffusion. Pour les autres, nos connaissances sont et resteront toujours très limitées; l'observation ne pouvant remonter le cours des temps que pour les types seulement qui ont laissé des traces écrites.

Dans le groupe monosyllabique, le chinois seul fournit des enseignements. Nous le voyons se modifier, se perfectionner sans toutefois rien perdre de son caractère primitif. Il représente nettement la civilisation chinoise, figée depuis des siècles et incapable par elle-même d'un grand essor.

Quelques-unes des langues agglutinantes parlées par des peuples voisins de la classe la plus développée ont, par contact, appris l'écriture (1), et, grâce à cela, nous en possédons des traces anciennes. L'élamite (2) fournit des textes dès le quinzième siècle avant notre ère et nous pouvons suivre son évolution jusqu'aux temps achéménides, où il se montre complètement défiguré (3). Le vannique (4) n'est connu que par des inscriptions appartenant toutes à une même période de quelques siècles (du neuvième au sixième siècle avant J.-C.).

Les inscriptions hiéroglyphiques hétéennes (5) ne sont pas encore déchiffrées, en sorte que nous ne sommes pas à même de dire si cet idiome était agglutinant; mais toutes les probabilités sont en faveur de cette hypothèse.

L'étrusque (6), l'ibère (7), le crétois et bien d'autres langues

(1) L'écriture se divise naturellement en : 1° Pictographie; 2° Hiéroglyphes; 3° Signes issus des hiéroglyphes, mais conservant leur valeur; 4° Signes syllabiques; 5° Signes alphabétiques. Ces cinq divisions peuvent être considérées comme des phases de l'écriture. Quelques pays les ont toutes connues (Egypte), d'autres se sont arrêtés aux signes syllabiques (Perse), d'autres aux hiéroglyphes simplifiés (Egypte pharaonique, Crétois, Chinois, proto-Élamite), d'autres aux hiéroglyphes (Hétéens, Américains). Beaucoup à la première phase pictographique (Eskimaux, Polynésiens, etc.), d'autres enfin ne possédant aucune notion de l'écriture (tous les Indo-Européens) ne la connurent que par contact (J. M.)

(2) Comparer les textes anzanites (V. Scheil, *Mém. de la Délég. en Perse*, t. III, 1901; V, 1904; IX, 1906) et ceux des inscriptions achéménides trilingues (col. III) (J. Oppert, *le Peuple et la Langue mèdes.*)

(3) Textes de l'époque achéménide de Bisoutoum, de l'Elvend, de Persépolis, de Suse, etc.

(4) Cf. A.-H. Sayce, Cuneiform inscriptions of Van., in *Journ. Royal As. Soc.*, 1882, XIV, N. S., pp. 377-732. — St-Guyard, *Journ. Asiat.*, 1880, t. XV, pp. 540-543; 1882, t. XIX, pp. 514-515; 1883, t. I, pp. 261-263, 517-523; 1883, t. II, pp. 306-307; 1884, t. III, pp. 479-517.

(5) A.-H. Sayce, The Monuments of the Hittites, in *Trans. Soc. Bibl. Archæol.*, t. VIII, p. 553, sq.

(6) Certains linguistes considèrent l'étrusque comme une langue aryenne. Cf. Corssen, *Ueber die Sprache der Etrusker*, Leipzig, 1874-1875.)

(7) Cf. Van Eys, la Langue ibérienne et la Langue basque, in *Rev. de linguistique*, Paris,

aujourd'hui mortes, laissent sans solution le problème de leur traduction, de leur nature et de leur origine.

Les langues, comme les individus, vivent, prospèrent et meurent. Il n'en naîtra plus aujourd'hui parce qu'il n'existe plus d'hommes à l'état primitif non encore doués de la parole. Les langues existantes évolueront ; soit sur elles-mêmes, soit en s'aidant des influences extérieures, aujourd'hui surtout que les relations entre peuples sont plus faciles et plus fréquentes qu'autrefois.

Les transformations dans la grammaire et la syntaxe (1) sont des évolutions naturelles attachées à la langue elle-même; celles touchant la lexicologie procèdent de deux sources, l'une intérieure issue du progrès, l'autre extérieure résultant d'influences étrangères.

Prenons comme exemple, la langue iranienne dont nous pouvons suivre les transformations pendant une période de trois mille ans environ, en laissant de côté ses branches collatérales, telles que le zend (2), le kurde, le pouchtou, l'hindoustani, etc.

Sous les Achéménides (3), le Perse possédait une grammaire et une syntaxe très complètes, comprenant presque toutes les flexions de l'aryanisme, et son vocabulaire était, semble-t-il, purement indo-européen (4).

Peu à peu, au contact des populations sémitiques de la Mésopotamie, ce vocabulaire s'est chargé de mots étrangers, proportion qui s'accrut encore par la domination grecque de l'Iran et par le règne des Parthes arsacides.

Lorsque, cinq siècles environ après l'avoir quittée sous les derniers Achéménides, nous retrouvons la langue iranienne, devenue le pehlevie ou huzvârèch (5), elle est bien transformée ;

1874, t. VII, p. 1. — Vinson, la Question ibérienne (*Mém. Congr. sc. France*. Paris, 1874, t. II, p. 357.)

(1) Rien n'est plus curieux que l'évolution des langues. Celles de l'Europe surtout, que nous connaissons mieux, montrent toutes les transitions, tous les passages entre les formes anciennes et les formes modernes. On connaît le texte du serment de Louis le Germanique, il est l'un des exemples les plus frappants. (J.M.)

(2) La langue des Achéménides est le dialecte propre à la province de Perse; celle de l'Avesta appartient à une autre province. Le zend s'est éteint sans descendance apparente. Néanmoins le phonétique et le lexique de l'afghan moderne s'expliquent comme si l'afghan était dérivé du zend ou d'un dialecte très voisin; ce qui prouve que la région afghane formait le domaine, ou du moins faisait partie du domaine de la famille zende (J. Darmesteter, *le Zend-Avesta*, t. III, 1893. Introd. p. V. *Id.*, *Chansons populaires des Afgans*, LXIV, sq.).

(3) De 549 av. J.-C. (Cyrus) à 330 (Darius III Codoman).

(4) Le vocabulaire fourni par les textes cunéiformes perses ne renferme guère plus de quatre cents mots (Cf. Spiegel, *Die altpersischen keilinschrisften*. Leipzig, 1862).

(5) Sous les rois Sassanides, de 225 à 652 ap. J.-C., (Cf. F. Spiegel, *Grammatik der huzvâreschsprache*. Vienne, 1856. — De Harlez, *Gramm. pehlevie*.)

les expressions sémitiques foisonnent, et les flexions atrophiées ne nous offrent plus que des ruines du passé.

Avec la conquête musulmane, l'arabe vient se greffer sur les intrusions sémitiques anciennes ; puis arrive le turc, et la décadence du persan (1) se continue (2). A peine conserve-t-il quelques verbes et des conjugaisons aussi simplifiées qu'il est possible ; la déclinaison a disparu et la position relative des mots dans la phrase remplace peu à peu la flexion. C'est le retour vers les langues primitives.

L'histoire de la langue iranienne est l'image fidèle de l'histoire de la Perse. Elle-même, sous les Achéménides, connut son apogée ; puis le déclin vint par secousses, montrant des hauts et des bas. Aujourd'hui, la Perse agonise et dans peu de siècles, soumise comme colonie à quelque empire, elle oubliera jusqu'à sa langue pour adopter celle de ses maîtres.

N'avons-nous pas cent exemples de la disparition d'une langue dans de telles conditions ?

Combien sont ainsi déchues ! le grec ne nous offre-t-il pas la même décadence ? le latin qui peu à peu s'est transformé en italien sous l'influence des barbares et surtout de l'agonie de l'Empire : l'arabe vulgaire, fantôme de l'arabe littéraire de la conquête musulmane.

Si donc nous envisageons l'homme au point de vue ethnique et linguistique à la fois, nous voyons qu'il existe de grandes divergences entre les classifications résultant de ces deux branches de la science.

Les causes en sont multiples : il y a d'abord les mélanges que je signalais plus haut ; ensuite bien des peuples ont, par contact, abandonné la langue de leurs ancêtres. Les Étrusques sont devenus des Romains ; les Ibères, des Espagnols ; les Égyptiens, des Arabes ; les Normands, les Burgondes, des Français ; les Lombards, des Italiens, et il est bien difficile de se reconnaître dans ce dédale ethnique.

Par migrations, par mélanges, par contacts, les groupes les plus divers se sont trouvés entrer dans une même famille linguis-

(1) C'est aux dixième et onzième siècles (Firdousi) que le persan moderne fut à son apogée (depuis il n'a fait que décliner). Il y eut alors une réaction contre les termes sémitiques : le *Chah nameh* est très pur à cet égard. (J. M.)

(2) Le parsi, langue des Mazdéens de Perse, s'est mieux conservé que le persan moderne ; il est encore parlé dans quelques villes (Yezd, Kirman, Téhéran, etc. (J. M.)

tique, et c'est cette entrée même qui leur a communiqué les aptitudes évolutionnelles de la race absorbante, leur faisant perdre leurs caractères propres. Ces groupes ont disparu, ils ne présentent plus d'intérêt que pour l'annaliste (1).

Chronologie. — Pour les temps antérieurs à l'histoire, il est impossible d'évaluer scientifiquement, même de manière approximative, la durée ou l'ancienneté des phénomènes.

Quoi qu'il en soit, bien des auteurs, s'appuyant sur des déductions inexactes ou des données incomplètes, n'ont pas hésité à prononcer les termes de milléniums, de centaines et même de milliers de milléniums. Il serait puéril d'attacher la moindre importance à ces évaluations ; mais il est cependant intéressant d'en citer quelques-unes, pour mieux faire sentir l'inanité de nos efforts dans ce sens.

« Que je porte l'apparition de la vie organique, dit E. Haeckel (2), à vingt-cinq, cent ou mille quatre cent millions d'années en arrière de ce jour, c'est absolument équivalent pour mon imagination. Il doit en être de même pour la majorité des autres hommes. »

Goldschmidt (3) ne compte pas moins de 1.400 millions d'années, depuis l'apparition sur la terre des êtres organisés jusqu'à nos jours ; selon cet auteur, 93 millions d'ans se seraient écoulés depuis les débuts des formations tertiaires.

D'autres (4) estiment la durée des temps géologiques à 100 millions d'années seulement et répartissent comme suit ce nombre de milliers de milléniums :

Archéozoïque ou primordial, 52 millions d'années ; paléozoïque ou primaire, 34 millions ; mésozoïque ou secondaire, 11 millions ; cénozoïque ou tertiaire, 3 millions ; anthropozoïque ou quaternaire, 500.000.

G. de Mortillet (5) accorde 230 ou 240.000 ans à la durée des

(1) Il est bien des peuplades qui, refusant la civilisation, sont destinées à disparaître ; il en est d'autres qui conservent leurs qualités et leurs défauts, bien qu'ayant perdu leur langue, et de ce fait décroissent ; d'autres, enfin, qui conservant toujours leur nationalité survivent à tous les événements et prospèrent dans les milieux les plus divers auxquels elles ne s'assimilent qu'en apparence. (J. M.)

(2) E. Haeckel, *Origine de l'homme*. Trad. franç., note 20, p. 61.

(3) E. Haeckel, *op. cit.*

(4) Credner, *Elém. de Géol.*, 8e édit., 1897. — Neumays, *Erdgeschichte*, 2e édit., 1895.

(5) G. de Mortillet, Evolution quaternaire de la pierre, in *Rev. de l'Ecole d'Anthrop.*, VIIe année, I, 15 janv. 1897 ; *Extrait*, p. 26. — Dans *le Préhistorique*, par G. et A. De Mortillet, les nombres suivants sont indiqués : chelléen, 78.000 ans ; moustérien, 100.000 ans ; solutérien, 11.000 ans ; magdalénien, 33.000 ans. — Rutot (Essai d'évaluation de la durée des temps quaternaires, ds *Bull. de la Soc. belge de Géol.*, t. XVIII, 1904, pp. 12 à 23) réduit ces

temps quaternaires, depuis l'apparition de l'homme (chelléen), dont 200.000 sont compris par l'époque glaciaire et ses oscillations, et 30 ou 40.000 ans par le postglaciaire. La période historique ne comprendrait, dans ce cas, que 1/30e au plus de l'évolution humaine à partir de l'état paléolithique.

Lyell (1), étudiant un phénomène spécial, porte à 224.000 ans la période entière de submersion et d'émersion des îles Britanniques, que d'autres évaluations permettent d'estimer à 20.000 ou 7.000 ans par hectomètre de hauteur (2).

S'appuyant sur des données astronomiques, le même géologue, Croll et J. Lubbock (3), placent la plus grande extension glaciaire entre 240.000 et 800.000 ans (l'écart est grand), admettant 80.000 ans pour les temps modernes. L'homme (chelléen) serait donc vieux de 300.000 ans.

« Suivant d'autres auteurs, l'époque de grande extension des glaces aurait eu lieu de 225.000 à 350.000 ans avant notre ère et sa durée aurait été pour les uns de 160, pour les autres de plus de 2.000 siècles... la date tout à fait tardive du départ des glaces septentrionales enlève toute valeur à de tels calculs (4) ».

Quant à la durée de l'époque glaciaire : nous verrons (5) qu'en basant les calculs sur l'observation des phénomènes actuels au Groenland on arrive à un minimum de 1.000 années pour la durée de ces phénomènes quaternaires, et à 3.000 ans, en accordant 2.000 ans aux fluctuations.

Lyell admet (6) par ailleurs que la formation des tourbières danoises (7) a exigé 16.000 ans, tandis que Steenstrup (8) réduit ce nombre à 4.000 ans.

Heer (9) pense que 2.400 ans ont été nécessaires pour la formation des lignites quaternaires de Dürnten (Suisse) ; alors que Pretswich (10) estime que 600 ans sont suffisants.

nombres comme suit : Faune de l'Eléphant antique, 50.000 ans; F. du Mammouth, 84.000 ans; Faune du Renne, 5.000 ans, portant ainsi à 139.000 ans la période que G. et A. de Mortillet estimaient à 222.000 ans.

(1) Ch. Lyell, *Antiq. of man.*, 4e éd., 1873, XIV, p. 334.

(2) Cf. chap. III.

(3) Croll, *Geol. Mag.*, 1867, p. 172. — Croll, *Climate and Time*, 1875, chap. XIX. — Ch. Lyell, *Princ. of Geol.*, 10e éd., t. I, p. 275. — J. Lubbock, *Prehist. Times*, 2e éd., p. 403. — Le Hon, *l'Homme fossile*, 2e éd., p. 296, sq. — Moore, *Preglacial man and Geol. Chron.* Dublin, 1869. — J. Evans, *l'Age de pierre*, trad. fr., t. I, p. 686. — Prestwich, Considerations on the date, duration and condition of the glacial period with reference to the Antiquity of man, in *Quart. Journ. of Geol. Soc.*, 1887, p. 393. sq.

(4) De Lapparent, *Traité de Géologie*, 6e éd., 1906, p. 1728.

(5) Cf. chap. III.

(6) Ch. Lyell, *Ancienneté de l'homme*, trad. franç., p. 21.

(7) Pour l'étude des tourbières de la Suisse. Cf. J. Früh et C. Schröter, *Die Moore der Schweiz mit Berücksichtigung der Gesamten Moorfrag.* Berne, 1904.

(8) in Worsaae, *la Préhistoire du Nord*, 1878.

(9) Heer, *Monde primitif de la Suisse*, p. 595.

(10) Prestwich, *Quarterly Journ. of Geol. Soc.*, 1887, p. 403.

Galliéron, Morlot et Tryon (1) admettent entre 6.000 et 3.300 ans pour l'antiquité des cités lacustres de Suisse.

Gosse (2), s'appuyant sur l'étude des terrasses du lac Léman, compte 18.280 ans depuis les débuts de l'époque du renne dans ces pays.

Morlot (3), basant ses calculs sur les déjections du torrent de la Tinière, trouve 64.000 ans pour la durée de la période néolithique et 38.000 pour celle de l'âge du bronze.

Ferry et Arcelin (4), étudiant les berges de la Saône, ont conclu à 1.500 ans pour l'époque romaine, 2.250 ans pour l'âge du bronze, 3.000 pour la pierre polie et 6.750 pour l'industrie quaternaire.

Kerviler (5), s'en rapportant aux limons de la baie de Penhouët, fixe la date des armes et outils de bronze à 500 ans avant J.-C. et à 6.000 ans le commencement de la période géologique actuelle.

Lejeune (6), prenant pour chronomètre la formation de la terre de bruyère, compte 5.797 ans entre l'époque romaine et la pierre polie. Ces calculs revus par Gosselet donnent 5.300 ans.

Se basant sur le déplacement de l'axe terrestre, Roisel (7) propose 77.500 ans pour la fin de l'âge chelléen; de cette date à 46.000 pour le moustérien, 35.500 pour la fin du solutréen, de 35.500 à 25.000 pour le magdalénien, de 25.000 à 14.500 pour le robenhausien, de 14.500 à 4.000 pour l'âge du bronze (dernière période glaciaire selon lui); enfin il déclare que l'âge actuel commencé en 4000 avant J.-C. se terminera en 6500 de notre ère (8).

Mais l'une des plus curieuses appréciations des temps est celle

(1) Gallieron, *Actes de la Soc. Jurass. d'Emulation*, 1860. (Cf. Morlot, *Soc. Vaudoise des sc. nat.*, 15 janv. 1862). — Troyon, *Bull. Soc. Vaudoise*, 1862. — Cf. Lyell, *Ancienneté de l'homme*, trad. fr., pp. 34-35. — J. Lubbock, *l'Homme avant l'histoire*, trad. fr., p. 320. — De Nadaillac, *Premiers Hommes*, t. II, p. 339. — De Quatrefages, *l'Espèce humaine*, p. 101. — De Mortillet, *le Préhistorique*, p. 618.

(2) Cf. Cartailhac, *Matériaux*, t. XX, p. 464. — *Assoc. française*, 1886, p. 171.

(3) Morlot, *Bull. Soc. Vaudoise*, t. VI, n° 46. — Cf. *Ibid.*, 15 janv. 1862, t. IX, n° 55. — Lyell, *Ancienneté de l'homme*, trad. fr., p. 33. — Boué, *Ueber Geol. Chronologie*, p. 13. — J. Lubbock, *l'Homme avant l'histoire*, p. 356. — Pozzy, *la Terre*, p. 445. — De Nadaillac, *Premiers Hommes*, t. II, p. 336. — Southall, *Recent origin of Man*, p. 475. — De Mortillet, *le Préhistorique*, p. 621.

(4) Ferry et Arcelin, *le Mâconnais préhistorique*, pp. 85, 104, 123. — Arcelin, *les Berges de la Saône*. Lyon, 1868. — Arcelin, *Etudes d'archéologie préhistorique*. Paris, 1875. — Arcelin, *la Chronologie préhistorique*. Mâcon, 1874; *ibidem. Congrès de Paris*, 1867, p. 260; *ibidem. Matériaux p. l'hist. de l'homme*, t. IV, p. 39.

(5) Kerviler, *l'Age de bronze et les Gallo-Romains à Saint-Nazaire*. Paris, 1877. — Cf. *Rev. archéol.*, 1876, t. II, p. 224; 1877, t. I, pp. 145, 230, 342; *Acad. des sciences*, 9 avril 1877; *Bull. Soc. Anthrop.*, 1877, p. 300; *Rev. d'Anthrop.*, 1878, t. VII, p. 66. — G. de Mortillet, *le Préhist.*, p. 620. — De Nadaillac, *les Premiers Hommes*, t. II, p. 337.

(6) Cf. *Matériaux pour l'hist. de l'homme*, t. VIII, p. 151.

(7) Roisel, *Essai de Chronologie des temps préhistoriques*. Paris, 1900.

(8) Citons, pour mémoire, L. Rémond, *Douze cent mille ans d'humanité et l'âge de la terre, par l'explication et l'évolution périodique des climats, des glaciers et des cours d'eau*. Monaco, 1902, in-12.

de Broca. « Après avoir constaté qu'entre la grotte du Moustier et celle de la Madelaine, dans la vallée de la Vézère, il y a une différence de 27 mètres, M. Broca écrivait : ce creusement de 27 mètres, dû à l'action des eaux, s'est effectué sous les yeux de nos troglodytes et depuis lors, pendant toute la durée de l'époque moderne, c'est-à-dire pendant des centaines de siècles, il n'a fait que très peu de progrès. Jugez d'après cela combien de générations humaines ont dû s'écouler entre l'époque du Moustier et celle de la Madelaine (1) ! Or, d'une part il y a eu seulement depuis l'époque des plus hautes cavernes, déblaiement d'une vallée occupée par des dépôts meubles, et d'autre part, s'il ne s'est rien fait depuis ce déblaiement achevé, c'est que la rivière avait conquis sa pente d'équilibre (2). »

De même qu'il ne nous est pas permis d'estimer les dates anté-historiques, de même il n'est pas possible d'évaluer l'âge d'une ruine d'après l'épaisseur des débris qu'elle renferme ; la progression de ces couches ayant été forcément très variable. Fl. Petrie (3) a cru pouvoir proposer une échelle proportionnelle d'un mètre d'exhaussement moyen par siècle. Cette échelle appliquée au Tell de Suse (hauteur 30 mètres maxima) donnerait à la capitale Élamite une durée de 3.000 ans alors que nous savons qu'en 5000 avant J.-C., elle existait déjà et qu'elle n'a cessé d'être habitée qu'au quinzième siècle de notre ère, ce qui lui donne une durée minima de 6.500 ans ; correspondant à 65 mètres de hauteur suivant Fl. Petrie, alors que les terres des villes successives n'ont formé qu'une butte artificielle de 30 mètres. Il en est de même pour la plupart des ruines de la Chaldée.

Lorsque, dans les débris accumulés sur l'emplacement d'une ville antique, on constate une transition brusque d'une civilisation à une autre, la surface de contact correspond non pas à une invasion pacifique ou militaire; mais bien à un hiatus pendant lequel la ville a cessé d'être habitée. Lorsqu'une population reconstruit une ville ruinée, elle le fait par les moyens indigènes, en conservant ses goûts et ses usages; et si la civilisation de ses vainqueurs est destinée à dominer cette culture ne s'établit que progressivement, se substituant peu à peu aux coutumes d'antan.

(1) Association franç.; *Congrès de Bordeaux*, p. 1212.

(2) De Lapparent, *Traité de Géologie*, 6e éd., 1906, p. 1728.

(3) *Tell el Hesy*, p. 15.

Il ne peut donc, en aucun cas être tenu compte des épaisseurs de débris dans la recherche des âges absolus.

De toutes ces évaluations, et de bien d'autres encore que je ne crois pas devoir citer, rien ne doit être retenu ; car aucune d'elles ne s'appuie sur des bases rigoureusement scientifiques. Les phénomènes observés sont loin d'être simples dans la nature : non seulement ils varient suivant des lois que nous ne possédons pas, mais ces lois sont elles-mêmes troublées par des influences secondaires parfois fort importantes. En sorte que ce qui nous semble, à première vue, être le facteur principal n'est souvent qu'un terme négligeable de la formule.

Quant à la chronologie historique, elle doit reposer uniquement sur des textes sinon contemporains du moins très voisins de l'époque envisagée.

En aucun cas il ne doit être tenu compte des temps indiqués par les légendes ou les mythes.

Les histoires, chroniques, annales et autres écrits très postérieurs aux événements, n'offrent qu'une valeur indicative ; et, avant d'entrer dans la chronologie historique, doivent être vérifiés.

En mettant en jeu tous les éléments fournis par l'histoire universelle et en synchronisant les faits pour lesquels nous possédons des documents précis, nous parvenons à fixer une foule de dates venant encadrer les récits (1).

(1) Quelques synchronismes peuvent être établis d'une façon certaine, par exemple ceux d'Aménophis IV, roi d'Egypte, avec Bourna-Bouriach, roi cosséen de Babylone et de Chéchonq I, roi d'Egypte avec Jéroboam, roi d'Israël. En ce qui concerne Bourna-Bouriach, roi cassite, nous savons que cette dynastie régnait vers 1400 av. J.-C. parce que Nabonid (555 à 538) nous enseigne, par ses inscriptions, que le roi cassite Chagach-alti-bouriach régnait 800 ans avant lui. Mais d'autre part nous savons que Bourna-Bouriach était contemporain de Pouzour-Achchour, roi d'Assyrie, et nous savons aussi que Pouzour-Achchour vivait avant Achchour-Ouballit, roi d'Assyrie. Nabonid nous dit que Bourna-Bouriach vécut 700 ans après Hammourabi. Assourbanipal (667-626) dit que le roi élamite Koudour-Nakhounta envahit la Babylonie 1635 ou 1535 ans avant l'époque où lui-même s'empara de Suse, c'est-à-dire en 2285 ou 2185 av. J.-C. Or c'est Hammourabi qui renversa le pouvoir élamite en Chaldée ; il vécut donc après Khoudour-Nakhounta. C'est donc vers 2200 av. J.-C. que nous devons placer l'époque de son règne. Il s'ensuit que Bourna-Bouriach, qui vécut 700 ans après Hammourabi, régna vers 1450 ou 1400 av. J.-C. Maintenant il nous faut revenir à Achchour-Ouballit, l'un des successeurs de Pouzour-Achchour, roi d'Assyrie, dont la date peut être fixée au moyen des données suivantes : Rammân-nirâri déclare être l'arrière-petit-fils d'Achchour-Ouballit. D'autre part, Salmanasar I se dit fils de Rammân-nirâri I, et Toukoulti-Ninip affirme être le fils de Salmanasar I. — Sennachérib fit faire sur argile une copie d'un texte de Toukoulti-Ninip qui avait été gravé sur un sceau de lapis-lazuli ; ce sceau avait été transporté d'Assyrie à Babylone et fut retrouvé par Sennachérib lorsqu'il s'empara de cette ville. Nous savons que Sennachérib régna d'environ 705 à 681 av. J.-C. et Sennachérib nous dit que le sceau de Toukoulti-Ninip avait été emporté à Babylone 600 ans avant son temps. Il s'ensuit que la limite inférieure du règne de Toukoulti-Ninip doit être placée au plus tard en 1280 av. J.-C. ; et comme rien ne prouve que le sceau de ce roi fût de son vivant transporté à Babylone, nous pouvons attribuer à Toukoulti-Ninip la date de 1300 environ av. J.-C. Mais nous avons vu qu'Achchour-Ouballit était le cinquième ancêtre (grand-grand-grand-grand-père) de Toukoulti-Ninip ; il a donc vécu environ cent ans avant lui. Donc Achchour-Ouballit ne peut pas avoir vécu plus tard que 1400 ans av. J.-C. Ceci étant acquis, nous savons que les lettres

Toute autre méthode chronologique n'étant pas scientifique doit être rejetée. Pour les débuts de l'histoire, surtout, il est essentiel de bien faire ressortir les dates rigoureuses, de celles qui seulement sont supposées ou approchées. Il en est de même chez tous les peuples dont nous possédons peu l'histoire et qui, cependant, vivaient aux temps où d'autres nous fournissent une chronologie exacte. Si nous parlons d'eux à ces époques, ce ne doit être qu'en faisant toutes réserves sur le synchronisme adopté.

Telles sont les principales sciences à même de fournir les bases sur lesquelles s'établissent la préhistoire et les débuts de l'histoire de l'homme. J'ai cru devoir insister plus longuement sur la linguistique que sur les autres ; parce qu'à mon sens elle joue un rôle prépondérant dès que nous approchons des temps historiques. Pour les époques plus reculées, elle n'est d'aucun usage ; c'est à l'anthropologie et à l'ethnographie seules que nous devons avoir recours, en ce qui concerne l'homme et les produits de son industrie, dans les temps antérieurs à l'écriture.

II. — *Des sources de l'histoire proprement dite* (1).

Les documents sur lesquels s'appuie l'histoire (2) proprement dite sont de quatre natures différentes :

1° Les textes contemporains des événements, inscriptions, monnaies et médailles, histoires, annales et mémoires.

de Tell el Amarna étaient écrites au roi Amenophis IV, par Achchour-Ouballit son contemporain, c'est donc vers 1400 av. J.-C. que nous devons placer Aménophis IV. Nous avons vu plus haut que Bourna-Bouriach était le contemporain de Pouzour-Achchour, roi d'Assyrie, prédécesseur d'Achchour-Ouballit. C'est donc vers 1430 qu'il vécut. Mais nous savons également que Bourna-Bouriach était en relations de lettres avec Aménophis III. Nous sommes donc autorisés à dire que le début du règne de ce Pharaon ne peut être postérieur à 1450 av. J.-C. Ainsi se trouve établi le synchronisme.

Un autre non moins important est celui qui relie Chéchonq I, roi d'Egypte, à Jéroboam, roi de Juda vers 950 av. J.-C. Le premier fait historique syrien dont nous connaissons la date d'une manière certaine est la bataille de Kharkhar (854 av. J.-C.) dans laquelle Ahab et ses alliés furent défaits par Salmanasar II, roi d'Assyrie, qui régnait de 859 à 825 av. J.-C. C'est en partant de ces dates qu'il a été possible de calculer celle de Chechonq I et de Jéroboam. (E.-A. Wallis-Budge, *A History of Egypt*, vol. I, 1902; *Egypt, in the Neolithic and Archaic periods*, p. 153, sq.)

(1) J. de Morgan, les Recherches archéologiques, leur but et leurs procédés, ds *Revue des Idées*, 1906.

(2) L'histoire se définit suivant la manière dont elle est traitée. C'est le « récit des choses dignes de mémoires » (*Dict. de l'Acad. fr.*); c'est « une narration ordonnée des choses notables dictes, faictes ou advenues dans le passé pour en conserver la souvenance à perpétuité » (Amyot, Préface. Trad. Plutarque) pour les annalistes ; c'est « la science du développement de la raison » (L. Bourdeau, *l'Histoire et les Historiens*. Paris. 1888, p. 5) pour ceux qui n'envisagent que l'esprit humain. Ces définitions ont toutes le grand défaut de ne pas être générales. A mon sens, l'Histoire est la *science des enchaînements du progrès humain*, comprenant les faits, leurs causes et leurs résultats en ce qui concerne l'humanité, tant au point de vue matériel, qu'à celui des idées. (J. M.)

2° Les documents archéologiques, monuments et objets divers rencontrés sur le sol ou dans le sol.

3° Les écrits postérieurs aux événements qu'ils narrent.

4° Les considérations tirées des sciences dont j'ai parlé plus haut (géologie, zoologie, botanique, anthropologie, ethnographie, sociologie, linguistique), auxquelles il convient d'ajouter les observations sur les industries, les arts, le commerce, les connaissances scientifiques, etc.

Les sources rédigées au temps des événements sont, sans contredit, celles de plus grande valeur ; car elles renferment les témoignages. Les secondes, bien qu'étant du même ordre, sont souvent d'une interprétation difficile et par suite donnent lieu à des déductions douteuses. Quant aux troisièmes, elles exigent des vérifications avant d'être employées et les quatrièmes ne peuvent, en général être d'usage que pour l'explication des sources qui précèdent.

Les textes contemporains, inscriptions sur pierre, argile, papyrus, parchemin, poterie, etc. (1), sont des éléments certains. Mais avant d'en accepter les dires, il est bon de vérifier leurs assertions par d'autres textes d'origine étrangère ou par des faits ; car souvent, par vanité les inscriptions triomphales dénaturent la vérité ; augmentant la portée des événements glorieux, amoindrissant la portée des revers.

Pour l'Assyrie, par exemple, dont, dans la plupart descas, nous ne connaissons les annales que par les Ninivites eux-mêmes ; les victoires sont souvent amplifiées et les défaites, comme bien on pense, passées sous silence. Ce n'est que par les récits égyptiens,

(1) Voici les époques approximatives des premiers textes connus dans les principales langues :

Egyptien. Tablette d'ivoire du tombeau de Ménès, XLe siècle env. av. J.-C. (Cf. De Morgan, *Rech. oriq. Egypte*, 1897).

Akkadien. Antérieurement à 3800 av. J.-C.

Elamite. Vers le quinzième siècle av. J.-C.

Assyrien Quinzième siècle av. J.-C. ?

Hébreu. Sixième siècle av. J.-C. ?

Araméen. Huitième siècle av. J.-C.

Phénicien. Dixième siècle environ.

Hétéen. Date incertaine, antérieure au dix-huitième siècle av. J.-C.

Chypriote. Sixième siècle av. J.-C. (Cf. Bréal, *S. le déchiff. des inscr. chypriotes*. Paris, 1877, in-4, 26 p.)

Crétois. Vers le quinzième siècle av. J.-C.

Carien. Septième siècle av. J.-C.

Phrygien. Septième siècle av. J.-C.

Grec. Vers le septième siècle av. J.-C.

Latin. Vers le sixième siècle av. J.-C.

Punique. Huitième siècle av. J.-C. (Carthage.)

Ibérien. (Sur les monnaies). Premier siècle av. J.-C.

Rhune. Premier siècle ap. J.-C.

Chinois Dix ou douzième siècle av. J.-C.

Perse. Texte de Cyrus (Persépolis) vers 525 av. J.-C.

Indien. Troisième siècle avant J.-C.

Indo-baktrien. Troisième siècle av. J.-C. Textes d'Açoka.

Zend. Zend-Avesta attribué au deuxième siècle ap. J.-C., n'existe qu'à l'état de copies récentes. (Seizième siècle ap. J.-C.)

Etrusque. Sixième siècle av. J.-C.

Proto-Elamite. Vers le trentième siècle av. J.-C.

babyloniens, élamites, vanniques, etc., qu'il est possible de rectifier ces supercheries, et il en est certainement de même, dans bien des cas, pour les récits pharaoniques, chaldéens, anzanites, ourartiens et autres.

Malheureusement, il est bien rare que nous rencontrions des documents de deux sources différentes relatifs à un même fait historique ; le vaincu n'ayant jamais narré sa défaite. Mais il arrive parfois que les deux s'attribuent la victoire. Dans ce cas, ce n'est que par les événements postérieurs et antérieurs, par des considérations sur l'ensemble de la politique à cette époque et dans ces pays, qu'il est possible de reconnaître celui des deux qui réellement a remporté l'avantage.

En Égypte comme en Chaldée, la vanité ou le fanatisme portait les vainqueurs à détruire les inscriptions triomphales des peuples dont ils mettaient à sac les villes. Ainsi, bien des documents furent irréparablement perdus.

Les Élamites, cependant, moins barbares que leurs adversaires, se contentaient souvent d'emporter comme trophées les monuments, se faisant probablement grand honneur des hauts faits de ceux qu'ils avaient vaincus. Grâce à cette coutume, beaucoup de documents chaldéens sont parvenus indemnes jusqu'à nous (1).

En Égypte, les inscriptions couvrent les rochers, les murailles des temples et des tombeaux ; en sorte que par leur grand nombre, par la dureté de la matière dans laquelle elles étaient gravées, elles ont généralement échappé au vandalisme ; cependant celles laissées par les Hyksos ont été systématiquement martelées par haine pour les noms qu'elles étaient destinées à transmettre à la postérité (2). Il en a été de même pour les inscriptions du schismatique Khouenaten (Aménophis IV) après le rétablissement du culte orthodoxe (3).

Les tablettes d'argile et les briques inscrites employées dans les constructions, sont, en Asie, les documents écrits qui ont le mieux résisté ; leur très grande abondance, la difficulté qu'on rencontrait à les détruire les a sauvés. Malheureusement, ces textes historiques sur briques sont fort courts, et ceux plus

(1) Le souverain élamite Choutrouk Nakhounta est celui qui a rapporté à Suse le plus grand nombre de trophées épigraphiques de ses campagnes en pays sémitiques. (Cf. *Mémoires de la Délégation en Perse.*)

(2) Cf. Musée du Caire. Monuments découverts par Mariette dans les ruines de Thanis.

(3) Cf. Sépultures de Tell el Amarna.

étendus sur tablettes n'offrent, le plus souvent, qu'un intérêt secondaire (1).

En Chaldée, les briques presque toujours estampillées, sont peu variées. A Suse, et presque partout en Elam, au contraire, elles ont été inscrites à la main, sur la tranche, avant la cuisson et chaque prince, ayant construit, inscrivit sur ses matériaux son propre nom et celui de son père. C'est en s'appuyant sur ces données que V. Scheil a pu reconstituer avec certitude la liste des souverains élamites.

B., roi de Suse, fils de A., roi de Suse, construit un temple; C., roi de Suse, fils de B., en construit un autre, et ainsi de suite.

Cette liste étant établie, d'autres documents viennent fournir le nom de personnages contemporains, ayant vécu dans d'autres pays ; et parfois nous connaissons la date de ces étrangers. Il s'ensuit, alors, que certains points sont fixés chronologiquement dans la liste élamite, et que les intervalles entre ces dates sont occupés par les règnes des souverains dont l'époque varie entre deux limites fixes.

En Chaldée, tous les documents écrits (2) sont donc sur pierre ou sur argile. Il en est de même pour tout ce que nous possédons comme originaux sur les Perses, les Ourartiens, les Élamites et quelques peuplades sémitiques de la Syrie (3).

En Asie Mineure, chez les Hétéens, les Cypriotes, les Grecs ; et en Europe, chez les Étrusques, les Latins (4), les Gaulois, les

(1) Les textes sur tablettes d'argile sont parfois extrêmement nombreux. Il suffira de dire qu'ils composaient à Koyoundjik (Ninive) la bibliothèque royale et que par ailleurs, dans certaines localités (Telloh), on en a rencontré des groupes de plus de trente mille.

(2) Ce qui distingue les écritures modernes rationnelles des écritures antiques, c'est que nos écritures se composent uniquement de signes conventionnels et excluent l'idée de figuration. C'est dans cet esprit que désormais évoluera l'écriture dans les rares pays où les procédés antiques sont encore en usage. Pour rendre les services qu'on attend d'elle, l'écriture doit être aussi cursive que possible. Cette condition exclut de l'usage une foule d'écritures compliquées de l'Orient, et quelques-unes encore usitées en Europe, telles les écritures slaves et gothiques. Toutes disparaîtront devant l'alphabet latin dès aujourd'hui le plus usité et pouvant s'adapter à toutes les langues (Cf. *Alphabets linguistiques de Lepsius, de Rosny*, etc.). Il y a plus d'un siècle que l'application de l'alphabet latin à toutes les langues a été préconisé (Cf. C.-F. Volney, *Simplification des langues orientales ou méthode nouvelle et facile d'apprendre les langues, arabe, persane et turque, avec des caractères européens*. Paris, an III de la République (1795), in-8.)

C'est par suite de l'extrême difficulté de rendre cursives les écritures hiéroglyphiques et cunéiformes que toutes deux ont disparu de bonne heure. (J. M.)

(3) Certainement, pour l'Asie antérieure, tous les textes n'étaient pas écrits sur pierre, argile ou métal ; il en était (comme en Egypte) sur bois, parchemin, étoffe, etc. Mais ils ne sont pas arrivés jusqu'à nous, par suite de l'humidité de ces régions. Dans les fondations du temple de Chouchinak à Suse, nous avons rencontré de minces feuilles d'or et d'argent qui probablement plaquaient des objets de bois ; elles sont couvertes de signes (Cf. *Mém. Délég. en Perse*, t. VII, pl. XII.) Les textes assyriens parlent parfois de chars couverts de peintures (Cf. Inscrip. d'Assourbanipal.) Ces ornements étaient sûrement accompagnés d'inscriptions.

(4) Sauf les papyrus découverts à Herculanum (Cf. Musée de Naples) et en Egypte.

Ibères, etc., nous ne possédons que des documents contemporains des faits, écrits sur pierre et sur métal.

En Égypte (1), grâce aux merveilleuses facultés conservatrices du climat et du sol, les documents ne sont pas uniquement sur pierre ; mais aussi sur bois, cartonnage, papyrus, parchemin, étoffe, etc. On rencontre non seulement des textes hiéroglyphiques, hiératiques et démotiques; mais aussi du grec, du latin, de l'araméen, de l'hébreu, du pehlevie, sans compter un certain nombre d'écritures encore indéchiffrées.

A ces documents écrits, contemporains des événements, il convient d'ajouter les monnaies et médailles (2), dont le secours est grand à partir du septième siècle avant notre ère. Parfois elles sont datées (3); toujours elles fournissent de précieuses indications historiques (4) et géographiques (5).

Il n'existe aucune monnaie ou médaille portant des textes hiéroglyphiques ou cunéiformes ; cependant ces systèmes d'écriture étaient encore en pleine vigueur lors de l'usage du numéraire. En Égypte, la frappe ne commence qu'avec les Ptolémées; en Perse, on monnayait pour la couronne, sous les Achéménides, l'or et l'argent sans légendes ; mais avec texte phénicien ou araméen dans les satrapies de Syrie et d'Asie Mineure.

Pour les temps très anciens, jusqu'au troisième siècle, les légendes numismatiques furent en grec, en phénicien, araméen, punique. C'est plus tard seulement qu'on vit apparaître le latin, l'ibérien, le bactrien, l'himyarite, le pehlevie, etc., et le chinois : mais je reviendrai plus loin sur cette importante question du numéraire et de sa circulation de par le monde.

Telles sont les sources les plus sûres des premiers temps historiques; il convient d'y ajouter quelques auteurs très anciens, tels

(1) C'est surtout au cours du nouvel Empire (XVIIIe à XXIIe dynasties) que, la préparation des momies étant plus soignée, les papyrus qui accompagnaient le corps sont les mieux conservés (Cf. Musée du Caire, papyrus royaux de Deïr el Bahri, des prêtres d'Ammon, etc.); pour l'ancien et le moyen empire, la conservation laisse beaucoup à désirer. On rencontre aussi des papyrus, et en nombre, dans les ruines des villes. Le Fayoum en a fourni une grande quantité, la plupart sont de basse époque (ptolémaïque ou romaine). (J. M.)

(2) Cf. Fr. Lenormant, *la Monnaie dans l'antiquité*. Paris, 1878, 3 vol. — *Id.*, Monnaies et médailles, ds *Bibliot. de l'Enseignement des Beaux-Arts*.

(3) Les monnaies des rois de Syrie, entre autres, sont datées d'une ère spéciale dite des Séleucides commençant en 312 av. J.-C. et qui fut usitée, dans bien des pays de l'Orient (Syrie, Perse) sous les Parthes (Égypte, etc.).

(4) Bien des dynasties ne sont connues que par la numismatique, celles entre autres de Bactriane, de Persépolitaine, d'Elymaïde, etc. sans compter les usurpateurs romains sur lesquels l'histoire se tait, tels Pacatianus, Domitianus (emp. gaulois), etc.

(5) Presque toutes les villes grecques et phéniciennes de l'antiquité ont frappé monnaie. Les indications que fournissent ces médailles ont permis de contrôler les dires des géographes, Ptolémée, Strabon, etc.

que Ctésias, Bérose, Sanchoniaton et Hérodote qui, pour la plupart, ne nous sont malheureusement parvenus qu'à l'état de fragments, tous sous formes de copies de seconde main.

Chez ces auteurs, il faut distinguer deux classes dans les sources : l'une correspondant aux faits que ces écrivains ont vu se dérouler, l'autre comprenant les renseignements qui leur ont été narrés par les indigènes ou par les prêtres (1). Pour les événements s'étant passés de leur temps, ces historiens sont fort précieux ; pour les autres, ils rentrent dans la catégorie des auteurs postérieurs; avec cette différence qu'étant beaucoup plus anciens que la plupart des classiques, ils ont souvent puisé dans des sources originales disparues après eux et avant leurs successeurs.

L'Orient posséda de nombreuses bibliothèques, en Égypte (2) et en Chaldée (3), chaque temple avait la sienne ; les villes de Phénicie conservaient leurs annales. Tous ces trésors ont été détruits : nous n'en possédons que d'informes et rares débris et il n'y a guère d'espoir qu'on retrouve jamais les ouvrages perdus.

Des fragments qui nous restent des auteurs classiques, nous ne possédons pas les originaux, sauf dans quelques rarissimes papyrus trouvés en Égypte. Il ne nous est parvenu que des copies faites au moyen âge et souvent fautives, spécialement en ce qui concerne les nombres et les noms propres; il y a donc lieu d'être très circonspect en ce qui regarde ces données. Ces auteurs ont toutefois été, dans ces derniers temps, l'objet d'études très attentives de la part d'hellénistes de premier ordre, et les éditions dont nous disposons aujourd'hui, ayant subi toutes les corrections et rectifications dont elles étaient susceptibles, présentent de sérieuses garanties.

En ce qui touche à l'histoire du monde oriental, les auteurs grecs ont défiguré les noms propres à tel point qu'il est parfois très difficile de les reconnaître dans ceux fournis par les documents originaux (4) ; de sorte que les listes classiques de souve-

(1) A ce point de vue Hérodote est fort précieux, car il indique toujours ses sources.

(2) Dès la VIe dynastie, un haut fonctionnaire prend le titre de « Gouverneur de la maison des livres ». (Lepsius, *Denkm.*, II, 50.) Le temple d'Imhotpou, à Memphis, avait sa bibliothèque. (G. Maspero, *Histoire anc. des peuples de l'Orient*, 5e éd., 1893, p. 74.)

(3) La bibliothèque du palais d'Assourbanipal à Ninive, découverte par Layard (*Niniveh and Babylon*), se composait de tablettes sur argile (Musée britannique), mais elle renfermait peut-être aussi des parchemins, papyrus et autres matières qui ont disparu. A l'époque d'Alexandre les bibliothèques chaldéennes sur argile existaient encore (Simplicius, *Commentaire sur Aristote*, De Caelo, p. 503. A.)

(4) Σεσωγρις = Zosertiti. (Pharaon de la IIIe dynastie); Κερφερης = Snofrou (IIIe Dyn.); Ἀμερης = Amenembat III (XIIe Dyn.). Σκεμιόφρις = Sovkounofriou (XIIe Dyn.).

rains ne doivent plus entrer en ligne de compte. Ce sont seuls les noms tirés des écrits indigènes qui méritent considération (1).

Jusqu'au début du dix-neuvième siècle, nous ne possédions, pour nous guider dans l'histoire de la haute antiquité, que ces auteurs et la Bible à laquelle on attribuait une antiquité extrêmement reculée, alors que sa rédaction n'est certainement pas au plus tôt antérieure à Hérodote. Aussi l'histoire n'était-elle composée alors que d'un tissu de fables et de légendes dans lesquelles les peuples hébreux et grec jouaient le rôle le plus important, comme passant pour avoir été les seuls promoteurs des idées philosophiques et de la civilisation moderne.

A peine connaissait-on les auteurs arabes, arméniens, persans, syriaques qui, lors de leur étude, déçurent d'ailleurs l'attente; car, en ce qui regarde l'antiquité, ils n'ont fait que copier sans discernement (2) les classiques et n'offrent d'intérêt que pour les faits dont ils ont été témoins, c'est-à-dire pour des événements postérieurs au début de notre ère.

C'est donc seulement depuis la découverte de l'interprétation des langues mortes orientales qu'est réellement née l'histoire ancienne. Chaque jour elle se complète par la découverte de nouveaux textes d'une inestimable valeur et peu à peu nous la posséderons sans lacunes ; mais interviennent alors de grandes difficultés, le déchiffrement de ces textes et leur interprétation.

En Égypte (3) la tâche est devenue moins ardue depuis les admirables travaux de Champollion, de Lepsius, de Brugsch, de Rougé, de Maspero, etc. On lit les hiéroglyphes avec facilité ; quoique la compréhension de l'esprit de ces textes soit souvent fort difficile, surtout alors qu'il s'agit de compositions philosophiques. Cela tient non pas à l'imperfection de la méthode de lecture, ni à l'insuffisance de nos connaissances en égyptien ; mais bien à ce que nous ne pensons pas encore dans l'esprit de ce peuple. Les nombreuses critiques dont la traduction du *Livre des morts*, par Maspéro, a été l'objet, n'ont pas avancé la question et n'ont guère eu pour

(1) Bien des historiens, Hérodote le premier, ont cherché à encadrer les faits historiques dans une formule générale séparant nettement les diverses phases. Mais cette tendance se trouve combattue par les continuelles découvertes de textes contemporains des faits. C'est ainsi que les trouvailles récentes de G. Legrain à Karnak portent une grave atteinte à la succession des dynasties pharaoniques. (J. M.)

(2) Moïse de Korène l'avoue lui-même (Cf. trad. V. Langlois.) J. de Morgan, *Miss. sc. au Caucase*, t. II, p. 121, entre autres.

(3) L'usage des hiéroglyphes s'est continué, sans grandes modifications, depuis l'époque de Ménès, jusqu'à l'Empire romain. En déblayant en 1873 le temple d'Ombos j'ai trouvé, gravé sur l'une des colonnes de la cour le cartouche de l'Empereur Géta (J. M.)

résultat que de montrer l'énorme supériorité de l'égyptologue français sur ses contradicteurs.

Pour les textes cunéiformes (1), c'est une tout autre chose ; d'abord parce que les signes sont bien moins facilement reconnaissables que ceux du système hiéroglyphique ; ensuite parce que cette écriture s'est modifiée suivant les temps et suivant les pays qui l'employaient et que, sur l'argile, elle était devenue, surtout vers la fin de son usage, extrêmement cursive et embrouillée ; parce qu'enfin elle a été mise au service d'un grand nombre de langues très différentes, tant par leur vocabulaire que par leur structure grammaticale, l'akkadien, l'assyrien, l'anzanite, le vannique, le perse, etc.

Les assyriologues sont beaucoup moins nombreux que les égyptologues; d'abord parce que leur science est plus ardue, ensuite parce que les documents asiatiques étaient jusqu'à ces derniers temps bien moins abondants que ceux de la vallée du Nil et que, par suite, il était moins aisé de s'exercer.

A peine compte-t-on aujourd'hui, en Europe, quatre ou cinq de ces savants dont l'opinion fasse autorité et, parmi eux, est V. Scheil que j'ai la bonne fortune et l'honneur d'avoir pour collaborateur dans mes travaux en Perse. Son nom restera à jamais attaché à sa magistrale traduction des lois de Hammourabi (2) et au déchiffrement des textes élamites (3), tour de force accompli sans l'aide d'un bilingue.

Pour les époques qui suivent le cinquième siècle avant Jésus-Christ, nous sommes peut-être moins riches en documents épigraphiques (4) ; mais, jusqu'à notre ère, les historiens se contrôlent les uns les autres, tandis que l'épigraphie et la numismatique viennent corroborer leurs assertions.

C'est pour cette époque que le champ est le plus largement ouvert à la critique; parce qu'elle est celle pour laquelle les renseignements sont les plus nombreux. Mais, là encore, on est, à mon sens, tombé dans un excès en portant l'hellénisme si haut qu'il écrasa longtemps toutes les autres branches de l'histoire. Certes les Grecs méritent une très grande place parmi les peuples

(1) L'inscription cunéiforme la plus moderne connue jusqu'ici, porte le nom du roi Parthe Pacorus (77-111 ap. J.-C.), contemporain de l'empereur Trajan (Cf. J. Oppert, *Mélanges d'Archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, pp. 23-29).

(2) Cf. V. Scheil, *Mém. de la Délég. en Perse*, t. IV.

(3) Cf. V. Scheil, *Mém. de la Délég. en Perse*, t. III, 1901 ; V, 1904 ; IX, 1907.

(4) Les textes lapidaires très nombreux sont beaucoup moins longs et importants.

auxquels nous devons la civilisation ; mais ils ne sont pas seuls dans les temps qui précédèrent la prépondérance romaine et ils ne sont pas les auteurs de tous les progrès. Leur rôle politique, jusqu'à l'entrée en scène d'Alexandre III, n'est, en somme, que très secondaire.

Cette tendance s'explique par ce fait que les études grecques, plus abordables que celles des langues orientales, ont été dans tous les pays européens très suivies depuis plusieurs centaines d'années; que les hellénistes étant très nombreux et comme presque tous les philologues, souvent quelque peu exclusifs, ont donné aux Hellènes une position trop importante pour le rôle qu'a joué cette famille jusqu'au quatrième siècle avant J.-C.

Ainsi, fréquemment l'histoire s'étend sur les faits et gestes d'insignifiantes petites bourgades grecques; alors que des actes très importants du monde oriental sont presque passés sous silence. Cette tendance à l'exagération, très humaine d'ailleurs, est du même ordre d'idées que celle qui fit attribuer au peuple juif une importance prépondérante dans la haute antiquité.

Je ne parlerai pas des textes hindous, kmères, chinois, etc.; ils font l'objet d'études tout aussi suivies que l'égyptien et l'assyrien et apportent chaque jour leur contribution à l'avancement de l'histoire générale, mais ne sont pas de grande portée.

De l'Amérique, malgré l'extrême abondance des inscriptions (1), nous ne connaissons rien; bien que des philologues d'une indiscutable sagacité eussent, à maintes reprises, tenté le déchiffrement des hiéroglyphes du nouveau monde ; c'est que pour ces textes, nous ne possédons aucun bilingue. Le fanatisme religieux des Espagnols, en brûlant les archives et les bibliothèques du Mexique, a détruit toutes les clefs à l'aide desquelles ces annales pouvaient être interprétées. Ce crime pèsera toujours sur le souvenir des « Conquistadores ».

Les recherches archéologiques sont de beaucoup celles qui fournissent les données les plus précieuses. C'est par elles que

(1) L'écriture aztèque paraît avoir été commune aux différentes races, Toltèques, Chichimèques, Aztèques, qui ont successivement envahi le Mexique, venant du Nord et qui toutes appartenaient à la grande famille des Nahuas; elle se composait d'images peintes ou sculptées, qu'accompagnaient de courtes légendes (Cf. Ph. Berger, *Hist. Ecriture de l'Antiquité*, 1891, p. 23). — Mission scientifique au Mexique : *Rech. Hist. et Archéol.*, publ. s. la direction de E.-T. Hamy. Ire partie, Histoire... Paris. 1885, in-4. Cf. au musée du Trocadéro le moulage de la célèbre tablette du Temple de la Croix à Palenqué, document hiéroglyphique du plus haut intérêt.

nous possédons les textes contemporains des faits, la connaissance des monuments et ces milliers d'objets qui, par leur présence, permettent de reconstituer la vie intime et publique aux diverses époques et d'interpréter les récits historiques.

L'archéologie est une science des plus compliquées ; car non seulement elle embrasse tout ce qui a rapport à l'homme, mais doit étudier aussi les phénomènes naturels ayant influencé sa vie. On la peut diviser en trois parties bien distinctes : *l'exploration*, *l'invention* et *l'interprétation*.

L'exploration est, de beaucoup, la phase la plus ardue dans la tâche de l'archéologue ; car, *ne devant rien abandonner au hasard*, il doit, par des études préparatoires, posséder tout ce qui se sait sur la matière à laquelle il se consacre et connaître dans ses moindres détails, et à tout point de vue, le pays qu'il a choisi pour ses recherches. Ce n'est qu'à la suite de ces études approfondies, en se basant sur les moindres indices judicieusement interprétés, qu'il sera justifié dans l'attaque d'un site antique.

L'invention (je dis *invention* et non découverte, parce que je n'admets pas comme scientifique les découvertes fortuites, les trouvailles qui ne sont que des aubaines (1), l'invention, donc, résultante de l'exploration, nécessite des travaux de fouilles exigeant, pour être bien conduits, des études préalables spéciales sur l'organisation des chantiers, les moyens d'attaque, l'évacuation des déblais, le déblaiement des monuments, etc., connaissances dont, généralement, les archéologues ignorent jusqu'aux premiers éléments. Elle requiert une observation minutieuse et savante des conditions dans lesquelles se trouvent les choses, des rapports existant entre elles.

L'invention doit être le résultat de calculs, de conclusions régulièrement amenées ; et il est aussi déraisonnable de qualifier d'heureux un archéologue parvenant au succès par des moyens scientifiques, que d'attribuer de la chance à l'astronome, qui, par ses déductions mathématiques, découvre une planète.

L'interprétation qui, jusqu'ici, est presque toujours demeurée entre les mains des savants de cabinet, devrait, elle aussi, rentrer dans le domaine de l'inventeur ; car, connaissant seul toutes les

(1) Les momies royales, celles des prêtres d'Ammon, découvertes par des fouilleurs illicites à Deïr el Bahri, ont été signalées par la police au service des Antiquités : le trésor de Bosco Reale, ceux de Kertch, et tant d'autres sont des aubaines. Ce qui, d'ailleurs, n'a pas empêché les archéologues d'en tirer un très grand parti scientifique. (J. M.)

circonstances des découvertes, il est dans les meilleures conditions pour tirer d'une inscription toutes les informations dont ce document est capable.

Ainsi, théoriquement, l'archéologue devrait posséder *toutes* les sciences dont l'étude de l'antiquité met à profit les connaissances; mais pratiquement il ne le peut, tant sa tâche serait vaste. Des recherches conduites par un tel homme produiraient le maximum de notions et, partant, seraient les plus profitables à l'histoire.

Dans la réalité, les choses ne se passent pas ainsi. Presque toujours les mémoires archéologiques sont écrits par des personnes n'ayant jamais vu les pays dont elles parlent; décrivant et expliquant des monuments dont elles ne connaissent pas les affinités extérieures, des objets qui leur parviennent soit de chercheurs ignorants, soit même par le commerce. En sorte qu'il se débite, de ce fait, une foule d'erreurs fort préjudiciables à la science.

C'est afin d'obvier à ces graves inconvénients que la France a fondé ses grandes missions permanentes au Caire, à Athènes, à Rome, en Perse, en Tunisie, en Indo-Chine, et qu'elle envoie, de par le monde, tant de missions temporaires. L'Allemagne a suivi son exemple; aussi ces deux pays tiennent-ils aujourd'hui la tête du mouvement archéologique et historique.

Beaucoup d'autres en sont encore à l'étude unique des objets venus par le commerce. Je n'insisterai pas sur la confiance que doivent inspirer de tels documents et les travaux auxquels ils servent de base.

Il était jadis de bon ton parmi les savants spécialistes de négliger, je dirai plus, de mépriser tout ce qui ne rentrait pas dans leur spécialité. Cet état d'esprit, néfaste au point de vue scientifique, tend aujourd'hui à disparaître. On comprend maintenant que le spécialiste n'est autre que l'ouvrier dans la construction du monument dont l'historien est l'architecte et que, pour achever l'œuvre, le concours de tous les corps de métier est nécessaire.

Il s'en faut de beaucoup que tous les pays soient également explorés au point de vue archéologique. Tous ne présentent pas, il est vrai, la même importance historique; mais le malheur veut que la plupart de ceux où se sont développées les premières civilisations, offrent de telles conditions que les recherches y sont particulièrement difficiles.

Presque toute l'Asie antérieure est dans ce cas ; les communications y sont pénibles, souvent même dangereuses et l'administration du pays ne possède pas grand moyen de faire elle-même les études; en sorte que la plupart des sites antiques sont journellement dévastés sans profit scientifique (1).

Certainement que, malgré ces difficultés, la Chaldée, grâce à l'inlassable énergie de quelques archéologues (2), a déjà fourni bien des enseignements ; mais combien elle a été peu inexplorée par rapport à l'Égypte, à la Grèce, à l'Italie! et encore ce que nous connaissons d'elle aujourd'hui provient-il en majeure partie de travaux effectués sur le sol persan !

L'archéologie de l'Iran est depuis dix ans confiée à la France, La Perse est aujourd'hui un pays ouvert. Je n'insisterai pas sur les résultats obtenus dans ces premières années de fouilles, tant dans le Sud que dans le Nord du pays.

L'Afghanistan, l'ancienne Bactriane, est absolument fermé. Il en est de même pour l'Arabie, la Chine (3), l'Asie centrale où les voyageurs ont peine à pénétrer. Ces pays n'ont encore fourni que bien peu d'indications. Mais l'Asie orientale importe moins ; car, ayant vécu retirée de la politique générale, elle n'entre, semble-t-il, pour rien dans les origines de la grande civilisation.

Quant aux autres contrées, toutes sont plus ou moins ouvertes à la science; elles ont été étudiées depuis longtemps et ont fait l'objet de travaux considérables. Toutefois, dans l'état de nos connaissances, sur chacune d'elles, sont bien des degrés; car pour certaines, les études ne font que débuter, tandis que pour d'autres, elles sont déjà vieilles de plusieurs siècles.

Je citerai en première ligne l'Égypte (4), la Grèce (5), l'Italie (6), l'Algérie et la Tunisie (7), la France, la Suisse, l'Allemagne,

(1) D'après les anciens règlements turcs, l'archéologue désireux de faire des fouilles devait d'abord déposer une caution, puis prendre avec lui à ses frais un surveillant auquel il payait 500 francs par mois. Tous les objets découverts étaient, au fur et à mesure des fouilles, saisis et expédiés au Musée de Constantinople. Il en résulte que la majeure partie des ressources de l'archéologue étaient mangées en frais généraux et qu'il n'avait droit à aucun produit de son travail. De là provient que le sol turc n'est presque pas exploré scientifiquement, mais a été dévasté par les indigènes. Il en est de même pour la Cyrenaïque. (J. M.)

(2) Loftus, Taylor, Place, Layard, Oppert, de Sarzec, etc.

(3) En Chine, les fouilles sont interdites par la religion qui défend de toucher aux tombeaux.

(4) Les règlements égyptiens sur les fouilles archéologiques encourageant les archéologues et leur faisant une large part dans leurs découvertes enrichissent chaque année le Musée du Caire et permettent l'exploitation scientifique des sites antiques qui, sans ces travaux, seraient dévastés par les fellahs.

(5) Les règlements grecs, extrêmement onéreux pour le fouilleur, ne lui laissent la possession d'aucun objet.

(6) L'Italie, qui laisse libres les recherches archéologiques, ne se réserve qu'un droit de préemption lors de l'exportation des objets.

(7) Où la France entretient un service régulier des Antiquités.

l'Autriche, les îles Britanniques, les pays scandinaves, les États-Unis d'Amérique du Nord (1); contrées dans lesquelles il y a certes encore bien des découvertes à faire; mais qui tiennent la tête du mouvement archéologique.

Viennent ensuite la Turquie, les Balkans, le bas Danube, la Russie (2), l'Espagne, le Portugal, le Japon, les Indes, les colonies anglaises, françaises, hollandaises, le Mexique, l'Amérique centrale, le Chili, le Pérou (3), bien peu explorés.

Enfin tous les autres pays du monde sont encore presque fermés, soit par des difficultés naturelles, soit par la mauvaise volonté, la jalousie, la cupidité ou l'incurie des populations qui les habitent.

Parmi les pays demi-ouverts aux recherches, il en est qui sont plus ou moins favorables aux savants. Il en est aussi qui, se réservant les travaux, ne possèdent ni les moyens scientifiques, ni les ressources matérielles pour les effectuer.

Ces entraves ne sont pas seulement un retard apporté dans l'avancement de la science; c'est pour elle un préjudice énorme. Car, durant ce temps, les sites antiques sont, dans un but vénal, pillés par des mains indignes (4). et ainsi, les documents se perdent sans espoir d'être jamais retrouvés.

Nous connaissons donc aujourd'hui les pays où se sont produits les effets; tandis que ceux qui sont le théâtre des causes restent encore bien peu étudiés. Deux régions surtout offrent un intérêt capital : l'Arabie, la Chaldée et toute l'Asie antérieure, en ce qui concerne l'évolution sémitique. L'Altaï, le Pamir, l'Afghanistan et la Transcaspienne en ce qui regarde l'origine des peuples aryens. L'histoire des autres contrées n'est

(1) En France, Suisse, Allemagne, Autriche-Hongrie, Scandinavie, Grande-Bretagne, Etats-Unis, les fouilles peuvent être considérées comme libres.

(2) En Russie les fouilles sont prohibées. Le monopole en appartient à la Société russe d'Archéologie qui ne fait que d'insignifiants travaux.

(3) Les nécropoles de l'Amérique centrale et méridionale ont été exploitées pour la recherche des métaux precieux qu'elles renfermaient.

(4) Il est peu de pays d'Orient dont les Antiquités ne soient dévastées et les monuments détruits dans un but vénal En Egypte, avant les nouveaux règlements, le Temple d'Erment a fait les frais de la construction d'une sucrerie voisine, le temple d'Eléphantine a servi à construire la maison d'un pacha. les ingénieurs du canal de Suez ont brisé à la poudre une stèle quadrilingue achéménide, presque toutes les nécropoles ont été dévastées. En Syrie, les sépultures phéniciennes sont encore exploitées. En Chaldée, l'Arc de Ctesiphon a été, dans les dernières années, en partie démoli pour construire une école à l'aide de ses matériaux. Tous les tells sont l'objet de fouilles clandestines. En Perse, il se donne de veritables concessions de terrains antiques qui par la vages, produisent des métaux précieux Dans le Caucase et le Talyche, les indigènes exploitent les anciens tombeaux pour vendre au poids les métaux qu'ils y trouvent. Dans presque tous les pays il se pratique des fouilles dont le produit alimente d'antiquités les marchés d'Europe.

qu'accessoire par rapport à celle de ces foyers d'où est sorti le monde moderne.

Quant à l'ancienne rédaction de l'histoire elle-même, à l'esprit des textes antiques que nous tenons à notre disposition, la critique la plus sévère est de rigueur; car, presque toujours, les faits sont présentés avec un parti pris fort nuisible au jugement impartial de celui qui consulte ces sources.

Pour certains historiens il n'existe que les grands hommes; pour d'autres, les personnalités disparaissent devant les tendances des peuples qu'elles conduisent, devant les croyances religieuses, ou devant toute autre force dont l'affirmation est pensée dominante chez l'auteur.

Sans partager le sentiment de ceux des écrivains modernes (1) qui ne voient dans l'histoire que des héros, nous devons cependant reconnaître que c'est surtout par les souverains que les annales se manifestent; que les grands hommes personnifient, en les exagérant souvent, les qualités et les défauts de leurs sujets et que, par suite, ils fournissent les meilleures indications sur le caractère des peuples; éléments d'appréciation qui, la plupart du temps, nous manqueraient sans eux. Quelle description, en effet, est capable de mieux caractériser les Assyriens qu'une page des fastes de Sennachérib ou d'Assourbanipal; de faire mieux comprendre les Perses que le récit d'Hérodote sur les règnes de Darius ou d'Artaxerxès, la Grèce conquérante que la vie d'Alexandre, la puissance impériale romaine que les règnes d'Auguste ou de Trajan?

Les peuples eux-mêmes, ouvriers de la civilisation, c'est sur leur compte que généralement les annalistes s'étendent le moins, considérant leurs efforts comme d'intérêt secondaire (2); alors que le plus souvent les actes des souverains n'ont été que l'exécution plus ou moins consciente des désirs et des volontés de leurs sujets, que le reflet d'un état général des esprits.

La plupart des grands despotes ne doivent être considérés que comme les représentants de la pensée des peuples, les uns ne dépassant pas les limites des volontés nationales; les autres entraînant leurs sujets dans l'exagération de leurs tendances;

(1) Cf. Renan, *Dialogues philosophiques*. — Carlyle, *On heroes, hero-worship and the heroic in history*. — Cousin, *Hist. de la Philosophie moderne*, etc.

(2) *Nihil tam inestimabile quam animi multitudinis* (Tite-Live, *Annales*, XXXI, 34) *Plebi non judicium, non veritas* (Tacite, *Hist.*, I, 32).

mais presque tous, par désir de conservation de leur trône, ont cherché à les guider dans le progrès. Quant à ceux qu'il semblerait même inutile de citer dans l'histoire, leur sommeil politique correspondait bien souvent à celui de leur peuple, et nous serions mal avisés de ne pas tirer de leur inactivité les conclusions qu'elles comportent. Les grands génies ont été rares parmi les rois de l'Orient antique; quant aux souverains plus modestes, ce n'est pas leur individualité, souvent misérable, qu'il faut envisager; mais les temps qu'ils représentent.

Les religions étaient pour les peuples antiques le miroir de l'âme; car on faisait alors son dieu à sa propre image, lui attribuant ses qualités personnelles, ses défauts, voire même ses vices; et il en était de même pour les lois profanes.

C'est avec l'aide de ces données, et en y joignant celles que fournissent les observations archéologiques, que nous devons dégager l'histoire de l'évolution, des annales anecdotiques. Mais, je ne saurais trop le répéter : si, théoriquement, la méthode est simple, elle se complique, dans la mise en pratique, par suite d'une foule d'incertitudes dues au langage généralement tendancieux des documents sur lesquels nous avons à nous appuyer. Quelle qu'en soit la nature, quelle qu'en soit l'époque, rarement ces écrits sont sincères.

CHAPITRE II

Les origines. — Les temps tertiaires.

Nous ne connaissons rien des origines naturelles de l'homme (1): de même que nous ignorons comment ont pris naissance les divers groupes zoologiques auxquels, pour fixer les résultats de nos observations, nous donnons le nom de familles, genres, espèces, variétés, formes ; appliquant, pour aider et satisfaire notre esprit, une nomenclature entièrement artificielle.

L'apparition de l'homme, en tant que représentant d'un groupe zoologique, est expliquée par la création dans les philosophies religieuses (2) ; par la génération spontanée (3) et le transformisme dans les écoles du stoïcisme et les systèmes qui en dérivent (4).

(1) « La question suprême pour l'humanité, le problème qui est la base de tous les autres, et qui nous intéresse plus profondément qu'aucun autre, est la détermination de la place que l'homme occupe dans la nature et de ses relations avec l'ensemble des choses. » (Th. Huxley, *Evidence as to man's place in nature*. Londres, 1863 Trad. fr. Paris, 1868.)

(2) D'après les exégètes bibliques, les dates de la « Création du Monde » sont les suivantes : 3761 ans avant notre ère, pour les Juifs modernes ; 3950 pour Scaliger (1583) ; 3983 pour Pétau (contemporain de Scaliger) ; 4004 pour Usher (1650), date acceptée par Bossuet, Rollin, etc. ; 4138 pour Clinton (1819) ; 4963 pour *l'Art de vérifier les dates* (1819) ; 6000 pour Suidas ; 6310 pour Onuphrius Panvinus, enfin 6984 pour les tables alphonsines.

« Le nombre va toujours diminuant des esprits étroits et insuffisamment éclairés, qui se croient obligés de défendre comme un dogme le système des 4004 ans de la création à Jésus-Christ. » (Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. I, p. 273, note 2.)

Sur les récits cosmogoniques chaldéens, Cf. G. Smith, *Chaldean Account of Genesis*, p. 62, sq — Delitzsch, *G. Smith Chaldæische Genesis*, pp. 294-298. — J. Oppert et E. Ledrain, *Histoire d'Israël*, t. I, p 411, sq. — A.-H. Sayce, *Records of the past.*, t. IX, p. 109, sq Sur ceux de la Phénicie, Cf. Fr Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. I, p. 532, sq.

(3) La faillite du *bathybius* ou *protoplasma*, substance, disait-on, vivante, et dont l'analyse chimique a fait justice, ne doit certainement pas arrêter les études dans ce sens, mais engage à la prudence. La dédicace pompeuse qu'on avait faite de ce corps au professeur Haeckel, la conception théorique du *protobathybius* n'ont laissé qu'une impression de profond ridicule (J. M.)

(4) Voici l'ascendance que nous assigne Ernest Haeckel (*Origines de l'homme*. Trad. française, p. 45) : 1° *Homo sapiens*; 2° *Homo stupidus*; 3° *Pithecanthropus alalus*; 4° *Prothylobates atavus*; 5° *Archipithecus* ; 6° *Neucrolemures*; 7° *Lemuravida* (*Pachylemures*); 8° *Archiprimas* (*Prochoriata*), forme ancestrale hypothétique.

« Nous savons à n'en pas douter, dit Quatrefages (1), qu'envisagé au point de vue anatomique et physiologique, l'homme n'est autre chose qu'un mammifère, rien de plus, rien de moins. Dès que les mammifères ont pu vivre à la surface du globe, l'homme a pu y vivre avec eux. »

L'*Homo* (*Pithecanthropus*) *alatus*, privé encore de la parole, l'*Homo stupidus* d'Haeckel, les *Anthropopithecus Bourgeoisi* et *Ribeiroi* de Mortillet sont des êtres hypothétiques, dont l'existence ne repose que sur des suppositions sans bases scientifiques précises. Cette théorie implique l'unité originelle de l'espèce humaine; ce qui semble vrai pour les races vivant aujourd'hui, mais peut aussi ne pas l'avoir été pour d'autres disparues.

Ces hypothèses, dont la gratuité ne fait absolument aucun doute, ont cependant pris, dans la pensée de beaucoup, la valeur d'axiomes sur lesquels s'échafaudèrent, en ces dernières années, nombre de théories où la fantaisie tient lieu de raisonnement scientifique (2). Il ne manque pas de savants, ou de soi-disant tels, qui considèrent le *Pithecanthropus* comme notre ancêtre : alors que rien ne prouve cette ascendance ; qu'aucune donnée ne permet d'affirmer que cet être fut une forme ancestrale de l'homme; qu'il est apparenté, même d'une façon très éloignée, à notre espèce (3).

Darwin (4), bien qu'adoptant en général les idées de son disciple allemand, admettait comme possible que la transformation du singe en homme, en tant qu'annoncée par la perte de la fourrure primitive, pouvait remonter jusqu'aux temps éocènes.

Wallace (5), plus réservé, a reporté vers le milieu de l'époque tertiaire le moment où un singe indéterminé atteignit la forme humaine, à la suite d'évolutions morphologiques multiples (6) ; et bien d'autres, dont les travaux sont appréciés par les penseurs superficiels, n'ont pas craint de se lancer dans cette voie, sans songer

(1) *Hommes fossiles et Hommes sauvages*. Paris, 1884, p. 15.

(2) Cf. entre autres El. Reclus qui, dans *l'Homme et la Terre*, a poussé les choses à l'extrême ridicule. Il va jusqu'à considérer les animaux domestiques (se basant sur leurs perfectionnements) comme des *candidats à l'humanité* Ce livre renferme bon nombre d'illustrations prises dans mes ouvrages par suite de la gratuité et de la liberté absolue que j'ai laissées jusqu'ici de puiser dans mes publications. Je proteste hautement contre l'attribution de mes documents à un livre dont ainsi je semble approuver les absurdités et les folies. (J. M.)

(3) Une autre théorie tend à considérer les Simiens comme des branches dégénérées de la race humaine. Cf. J.-H.-F. Kohlbrugge, *Die Morphologische Abstammung des Menschen* Stuttgart, 1908

(4) *La Descendance de l'Homme*, 1872, p. 115.

(5) *Contrib. to the theory of Natural select. A Series of essays*. Londres, 1870, ch. IX.

(6) Cf. de Quatrefages, *op. cit.*

que le terrain réellement scientifique faisait défaut sous leurs pieds.

Ces assertions manqueront peut-être toujours de bases positives; mais on ne saurait condamner à l'avance ces recherches : car la science a le devoir d'examiner impartialement toutes les hypothèses, sous quelque forme qu'elles se présentent.

L'apparition de l'homme sur le globe, envisagée indépendamment du système adopté, est à coup sûr prodigieusement ancienne. Quant à l'histoire du développement de son esprit, elle se partage en deux périodes bien distinctes; celle où l'homme ne connaissait pas l'écriture et celle où, ayant trouvé le moyen de fixer matériellement sa pensée, cet homme s'est trouvé à même de transmettre à ses descendants l'exposé de ses conceptions et le récit de ses actes.

Cette dernière période est extrêmement courte par rapport à la durée de celle qui l'a précédée et, bien qu'aucun moyen ne permette d'évaluer, même approximativement, l'étendue des temps antérieurs à l'histoire, ils nous apparaissent comme ayant été très longs.

L'histoire ne débute pas en même temps dans tous les lieux, loin de là ; comme il en advient pour toutes les notions intellectuelles, il s'est formé des foyers, des centres ; grâce à des circonstances privilégiées, à des incidents occasionnels, à la supériorité de certaines races, de certains groupes sur les autres.

De ces foyers, la science de l'écriture, base de l'histoire, s'est répandue, rapidement dans certaines régions, lentement dans d'autres ; suivant que la civilisation rencontrait des milieux plus ou moins aptes à la recevoir.

Suivant l'école transformiste, l'homme primitif, celui qui le premier foula le sol de notre globe, avait bien en lui les éléments de la mémoire, de la parole et des autres facultés qui le placent aujourd'hui à la tête du monde animal; mais ces aptitudes, tout en faisant de lui un être très supérieur, n'en faisaient pas encore l'homme.

Réparti sur tous les points habitables de la terre, vivant en bandes, sortes de troupeaux, plutôt qu'en tribus, il aurait cultivé peu à peu son intelligence, sa faculté de parler; chaque jour évoluant séparément suivant les nécessités de son existence; et, peu à peu, d'*Homo stupidus*, il serait devenu *Homo sapiens* (1).

(1) « Les fonctions physiologiques de l'organisme, que nous réunissons sous le nom d'activité spirituelle, ou plus simplement d'âme, sont commandées chez l'homme par les mêmes

Il est scientifiquement impossible de dire si l'homme vint sur la terre (1) type unique (2) ou s'il apparut, types multiples, possédant déjà des caractères spécialement appropriés aux milieux dans lesquels ces divers types devaient vivre.

Quoi qu'il en soit, un homme de type unique eût-il été versé sur l'écorce terrestre (3), que rapidement sa descendance se serait modifiée, en raison des conditions variables de la vie sur les divers points du globe (4).

L'espèce humaine actuelle est une ; car ses diverses variétés peuvent se mélanger et procréer une descendance indéfinie. Doit-on penser que toujours elle a été une ? non ; car on peut supposer la pluralité des espèces humaines, en admettant que les espèces inférieures soient disparues devant celle qui aujourd'hui occupe la terre (5).

Ne voyons-nous pas, de nos jours, les races fortes exterminer jusqu'aux derniers représentants des races faibles et ceci se produire dans une même espèce humaine (6) ?

Quant à l'ancienneté de l'homme, elle est, depuis cent ans environ, l'objet de travaux considérables (7). Quelques siècles

phénomènes mécaniques (physiques et chimiques) que chez les autres vertébrés. » E. Haeckel, *Origine de l'homme*. Trad. française, p. 21, note 9.)

(1) Parmi les nombreuses hypothèses émises au sujet des origines de la race humaine et de ses migrations, l'une des plus curieuses, et en même temps des moins fondées, est celle du centre unique situé dans le grand massif montagneux de l'Asie centrale, qui pendant longtemps passa pour avoir été le berceau du genre humain. Cette thèse est fort bien résumée par E. de Ujfalvy (*Migrations des peuples*, Paris 1873) et plus spécialement dans la carte accompagnant cet ouvrage (*Migration des peuples depuis le moment où ils quittèrent le Plateau Central, leur premier séjour*, d'après M. de Hauslale »). On remarquera que les pays recouverts de hachures sur cette carte, répondant dans la pensée de l'auteur au berceau de l'humanité, sont précisément ceux qui, aux temps quaternaires, étant couverts de glaces, se trouvaient être inhabitables. (J. M).

(2) Sur le monogénisme et le polygénisme, consulter : Abel Hovelacque et Georges Hervé, *Précis d'Anthropologie*. Paris, 1887, chap. IV, p. 120, sq. — A. Desmoulins, *Hist. nat. des races humaines*.

(3) La tradition sémitique localisant dans la Chaldée le Gan-Eden ou Paradis terrestre, n'a rien qui doive surprendre ; car ce pays était, de tout le monde connu d'alors, le plus plantureux, et les Sémites d'Arabie qui l'abordèrent et s'y fixèrent conservèrent dans leur esprit la comparaison entre l'aridité des rives du golfe Persique et la richesse de la Babylonie (J. M.).

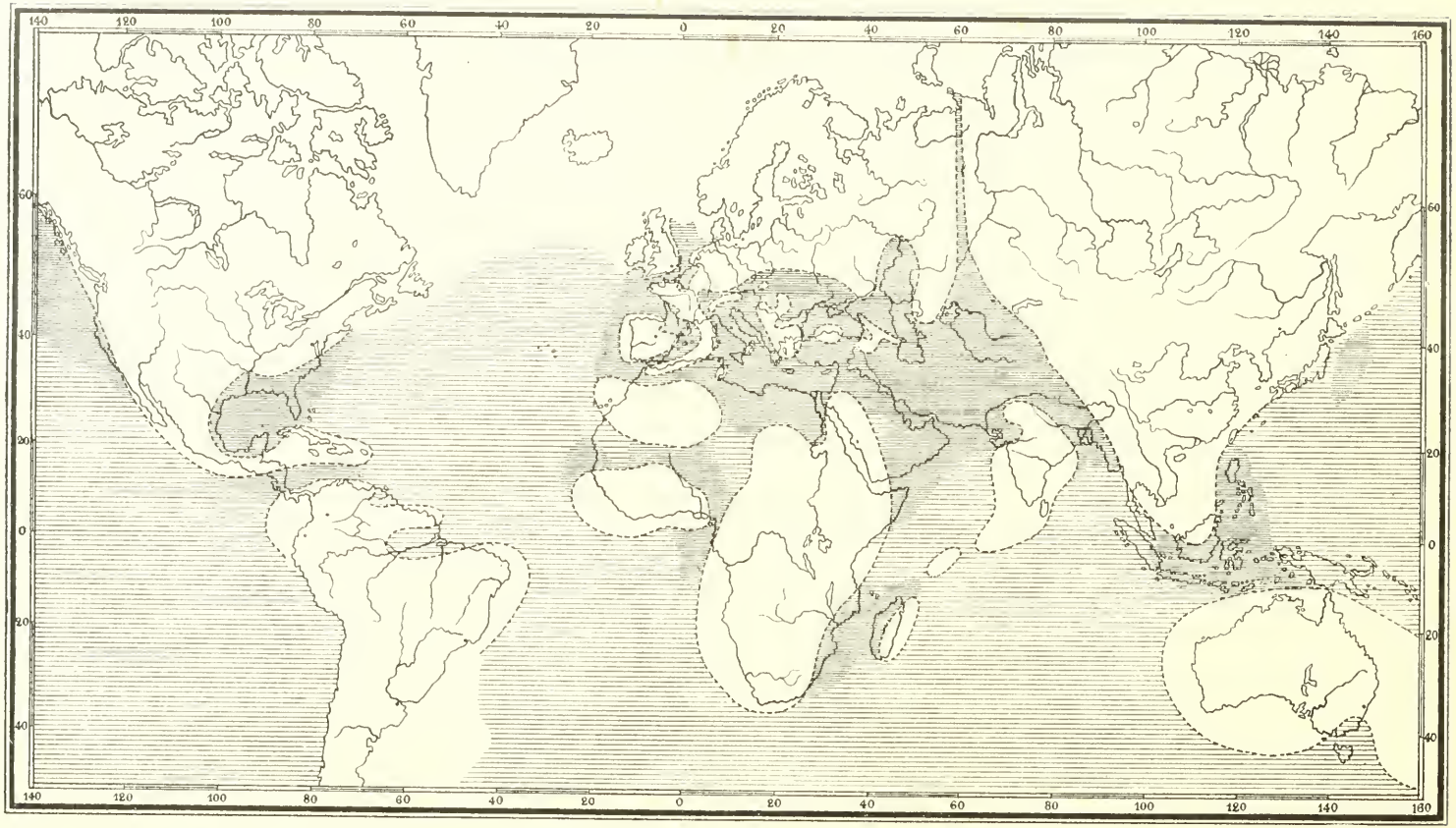
Fr. Lenormant (*Hist. de l'Orient*, 9e éd., 1881, t. I, pp. 98 et 99) place dans le Pamir le Gan-Eden de la Genèse et l'Aryana-Vædja de l'Avesta, et en fait le berceau de l'humanité post-diluvienne. On remarquera que le berceau de l'humanité ne peut être pour les Hébreux le même que pour les Indo-Européens, chacune de ces familles ne s'étant souciée que de l'origine de sa propre race. Ensuite que le point choisi, le Pamir, a toujours été depuis les temps glaciaires l'un des points de l'Asie les moins habitables. (J. M.)

(4) L'envahissement des deux Amériques, de l'Australie, de la Nouvelle Zélande par les Européens, est de date toute récente et cependant déjà l'on peut constater des différences sensibles entre les populations émigrées et celles de même race qui sont demeurées dans le vieux monde.

(5) Déjà les Aryens, depuis les temps historiques, ont fait disparaître une foule de peuples anaryens. Leurs progrès actuels sont si rapides, l'accroissement de leur nombre si grand, qu'il est à prévoir que, dans quelques milleniums, il n'existera plus sur le globe que des Aryens, métissés des autres races fondues avec eux. (J. M.)

(6) Cf. J.-E. Calder, of Hobard-Town. Account of the war of extirpation and habits of the native tribes of Tasmania, in *Journ. of the Anthrop. Inst. of Great Britain et Ireland* 187. t. III, p. 8. — A. de Quatrefages, *Hommes fossiles et Hommes sauvages*, 1884, p. 357, sq.

(7) L'un des plus importants est sans contredit celui de Ch. Lyell, *The Antiquity of Man* (London, 4e éd., 1873), auquel j'aurai fréquemment recours.



Esquisse de la géographie lutétienne (Éocène), d'après A. de Lapparent, *Traité de Géologie*, 1906, pp. 15-4 et 1526.

avant nous, les exégètes bibliques faisaient remonter à 7.000 ans au plus la création du monde ; plus tard, on découvrit que l'homme avait vécu à l'époque pléistocène. Et voilà que maintenant des savants apportent des indices, souvent discutés, il est vrai (1), mais tendant à faire remonter l'homme jusqu'au pliocène, au miocène même (2) ; et, qu'en tout état de causes, l'ensemble des faits le montre antérieur au quaternaire.

Grâce aux récentes études des zoologistes et des géologues, il est aujourd'hui possible de reconstituer scientifiquement les diverses phases du développement de la vie sur notre planète ; de suivre l'évolution des climats et des êtres ; et, par suite, de déterminer la période qui, pour la première fois, offrit des conditions favorables à la vie de l'homme ; celle, donc, à laquelle il est admissible de placer sa venue, même s'il n'a pas laissé de vestiges de son squelette ou de ses industries.

Dès qu'un mammifère vécut, l'homme put vivre et, comme on le sait, le premier type des mammifères remonte à la fin des formations secondaires ; c'est donc à cette époque que débute la possibilité de la vie humaine sur la terre, probabilités bien incertaines, il est vrai, en ce qui regarde ces temps reculés ; car, à l'époque crétacée, le développement des mammifères était fort incomplet, si nous en jugeons par leurs restes fossiles parvenus jusqu'à nous.

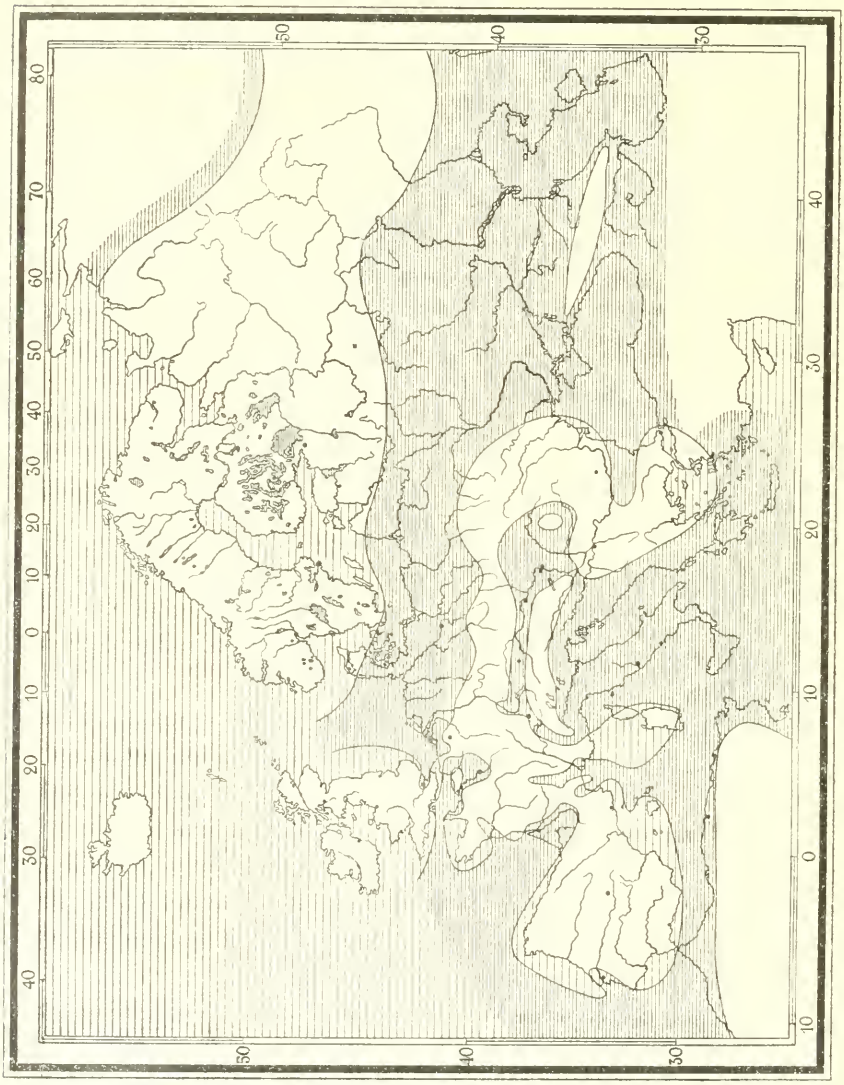
L'homme, s'il a connu ces temps, s'est trouvé à même de survivre à bien des cataclysmes ; parce que, doué d'une intelligence supérieure, il portait en lui les moyens de lutter contre la nature et, là où d'autres mammifères ont péri, peut-être a-t-il su résister. Son aptitude d'adaptation aux climats est si grande qu'il peut vivre sous presque toutes les latitudes. Il est omnivore et, par suite, mieux qu'aucun animal trouve sa nourriture. Ces facultés, et la

(1) O. Montelius, *Congrès Préhist. France*, 1907-08, p. 85. « Les éolithes, situés au-dessous des couches paléolithiques, ont été travaillés par une main humaine ou par un être intermédiaire entre le singe et l'homme. Ce sont les vestiges de l'homme ou de ceux qui n'étaient pas encore des hommes. » Cette manière de voir rencontre beaucoup d'opposition de la part du plus grand nombre des préhistoriens. J.M.)

(2) Cf. *Congrès international d'Anthropologie* de 1889. Paris, 1891, pp. 529-551, où sont discutés les silex d'Otta, de Thenay, de Puy-Courny, etc. — Hugo Obermaier, *Zur Eolithen frage*, 1905, où l'auteur reprend tous les gisements signalés jusqu'ici : Thenay (oligocène ; Duan Puy-Courny (miocène ; plateau crayeux de Kent (pliocène moyen) ; Saint Prest et lit forestier de Cromer (pliocène supérieur) ; et ceux du quaternaire inférieur. — A. de Quatrefages, l'Homme tertiaire et sa survivance, ds *Matériaux*, 1885, p. 337. — Max Verworn, Archæol. u. palæol. Reisestudien in Frankreich and Portugal ; in *Zeitschrift für Ethnologie*. Berlin, 1906. Heft. IV u. V, p. 011, sq. — Fritz Wieger, Die natürliche Entstehung der Norddeutschen Eolithe, in *Id* Heft., III p 395. — A. Rutot, *Congr. Préhist. de France*, 1907-1908, p. 77.

grande extension de son habitat, étaient pour lui des causes puissantes de conservation à travers les âges.

Mais il semble inutile de remonter si loin dans les temps



Esquisse de l'Europe à l'oligocène inférieur (d'après A. DE LAPPARENT, *Traité de Géologie*, 1906, p. 1547, fig. 733).

géologiques et d'envisager la possibilité d'existence de l'homme secondaire; nous nous en tiendrons à l'examen de la période tertiaire, de la plus rapprochée de celle où l'humanité se révèle

indiscutable manière, par les produits de son intelligence et par les restes mêmes de son squelette.

Il existe une transition insensible entre la faune du crétace supérieur et celle de l'éocène inférieur; malgré cela, la différence entre les types purs des deux faunes est telle, que la coupure choisie par les géologues doit être maintenue, aussi bien au point de vue zoologique qu'à celui de la formation des continents.

En ce qui regarde la géographie, c'est en effet, à la fin de l'époque secondaire que commencent à se dessiner les masses continentales actuelles. Certes, elles n'acquièrent pas de suite les contours que nous leur voyons de nos jours; elles n'y parviendront qu'à la suite de nombreuses et importantes modifications; mais les massifs demeureront dans leur ensemble (1).

Ces efforts des continents pour conquérir leur forme et leur relief actuel, le début de l'éocène (Lutétien, Barthonien) les a vus se continuer sous un climat tempéré, sans hivers sensibles. Les Pyrénées commencent à surgir dans un premier mouvement (Lutétien), continuent dans un second (Bartonien); puis achèvent de se former dans un troisième (Sannoisien, Stampien).

Bientôt, un bras de mer venant du sud traverse le continent européen et amène de grandes perturbations atmosphériques. Le régime des saisons s'établit, les unes sont sèches et brûlantes, les autres pluvieuses et tempérées. La moyenne thermométrique annuelle se maintient dans les environs de 25° dans les pays qui, plus tard, formeront le littoral français de la Méditerranée, ce qui amène dans l'Europe centrale et méridionale une flore tropicale.

A cette époque, le palmier croît dans le nord de la France, le cocotier s'avance jusqu'en Angleterre; tandis que les arbres à feuilles caduques occupent les régions boréales (2) et les hauteurs d'où ils ne descendront qu'à la fin de l'éocène.

La flore de cet étage débute, dit Saporta (3), par un aspect

(1) Pour l'étude de la géographie géologique, Cf. A. de Lapparent, *Traité de Géologie*. Paris 1906.

(2) Cf. Nathorst, *Geogr. Journ.*, 1899, p. 62. — La flore boréale (Landénien) renferme l'aune, le tilleul, le magnolia; on en retrouve les empreintes, à la Nouvelle Sibérie (V. Toll, *Mém. Acad. Sc. Saint-Pétersbourg*, 1899), à Atenakerdluk (Groenland) par 70° lat. N., à l'Ile des Ours, en Islande, à la Terre de Grinnel (82° lat. N.), au Spitzberg (Eisfjord et Bell Sound). Elle marque les débuts du refroidissement qui amènera la période glaciaire du pôle. De Saporta ap. de Lapparent, *Traité de Géologie*, 1906, p. 1504.

(3) Sur la flore fossile, consulter : O. Heer, *Recherches sur la végétation tertiaire*, 1861. Trad. fr. — O. Heer, *Flora fossilis Arctica*, 7 vol. — Schimper, *Traité de Paléontolog. végétale*, 1869. — De Saporta, le Passé des régions arctiques, in *Rev. des Deux Mondes*, 15 août 1884. — De Saporta, *le Monde des plantes avant l'apparition de l'homme*, 1879.

Esquisse de la géographie vindobonienne (miocène moyen), d'après A. de Lapparent, *Traité de Géologie*, 1906, p. 1607, fig. 757.

étroitement lié à celui de la flore crétacée, puis, dans la seconde partie de l'éocène (Landénien, Yprésien), elle montre des plantes offrant de grandes analogies avec celles qui, de nos jours, couvrent les côtes de la mer des Indes, l'Asie australe et l'Afrique équatoriale.

Dans ces forêts apparaissent (1) des animaux nouveaux, des pachydermes, dont l'ère commence, caractérisée par des formes très curieuses. En Amérique (2), ce sont des types alliés à la fois à l'éléphant, au rhinocéros et au sanglier; ailleurs, on en voit d'autres parents des équidés. Les vrais carnivores se dessinent; les quadrumanes semblent, eux aussi, débuter avant la fin de la période par le *Cænopithecus*. C'est l'aurore des temps modernes qui commence à poindre, amenant avec elle toutes les facilités de la vie.

Le continent européen diffère géographiquement peu de ce qu'il est aujourd'hui, sauf, toutefois, par l'existence de grands lacs en Orient.

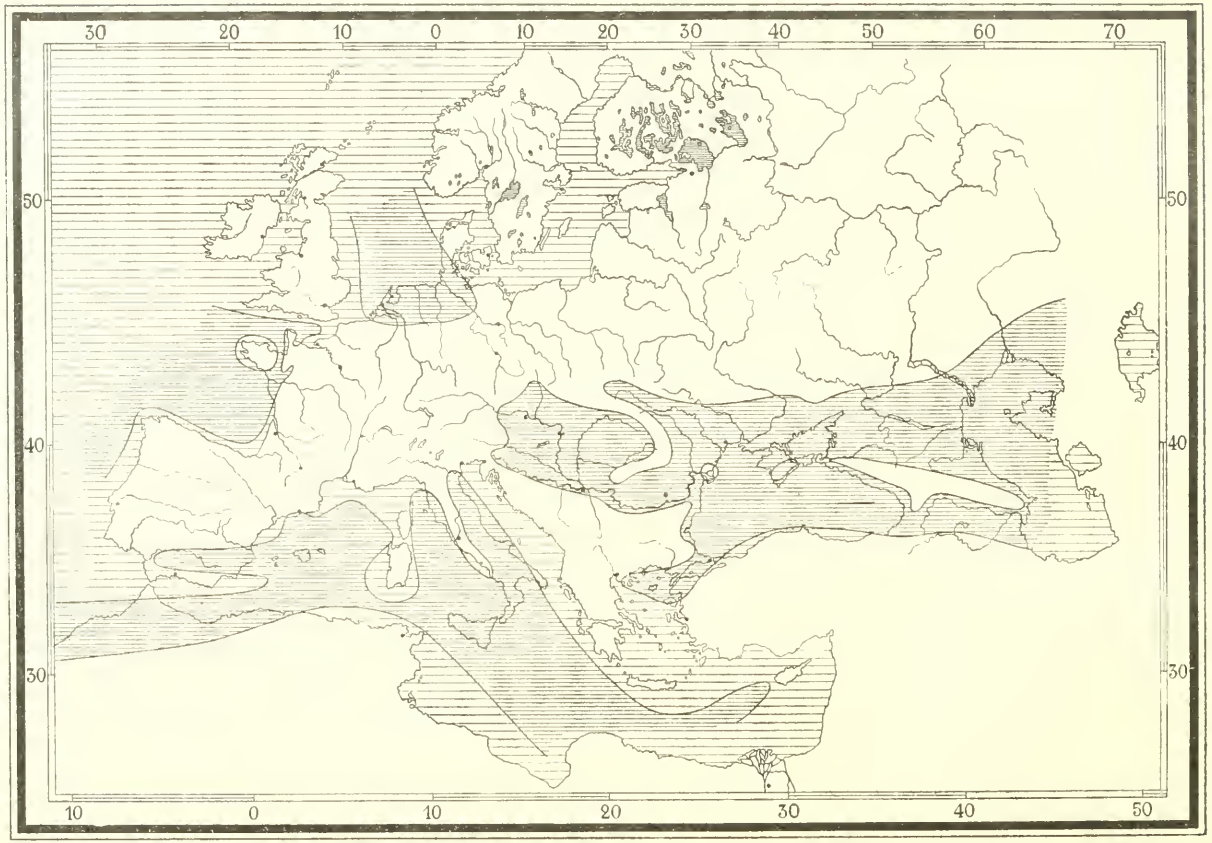
La fin de la période est signalée par quelques mouvements dont l'importance sera grande dans la géographie de l'avenir. Les Alpes se plissent pour la première fois (oligocène, probablement Stampien), elles s'achèveront dans un second mouvement (postérieur au Tortonien) et, avec elles, tout le système sardo-corse, peut-être aussi celui de la Sierra Nevada d'Espagne. Il se forme toute une zone de plissements s'étendant depuis l'Indo-Chine jusqu'au Maroc, peut-être même plus loin dans ce qui est aujourd'hui l'océan Atlantique. Le Caucase, dont les premiers mouvements sont antérieurs à ceux des Alpes, continue son évolution pour ne la terminer que dans le tertiaire supérieur (Sarmatien).

Malgré ces transformations, le climat demeure au cours du Miocène doux en hiver, pluvieux en été; toutefois, le sol s'est quelque peu refroidi. A la végétation tropicale succède une flore à feuilles caduques ; les forêts se peuplent d'érables, de platanes, bouleaux, aunes, charmes, peupliers, saules, lauriers, etc. Quelques conifères donnent au paysage un aspect analogue à celui qu'il présente aujourd'hui dans les régions tempérées. Les pal-

(1) Cf. A. Gaudry, *Mammifères tertiaires*.

(2) Le caractère continental de l'Amérique du Nord se fait sentir dans le climat dès l'éocène inférieur. La flore comprend les genres *Populus*, *Viburnum*, *Platanus*, *Corylus* (Haut Missouri) *Sabal*, *Juglans*, *Quercus* (territ de Washington, Vancouver) alors qu'en Europe sous les mêmes latitudes croissaient *Chara*, *Marchantia*, *Asplenium* *Alsophila*, *Juglandites*, *Sassafras*, des noyers, tiliacés, magnolias (Rilly).

Cf. Munier-Chalmas. *Bull. Soc Géol. France* [3], XVII, p. 870 — Stanton. Knowlton. *Bul. G. S. Amer.*, VII, p. 130. — Dawson. *Trans. Roy. Soc. Canada*, 1895.



Esquisse de l'Europe à l'époque Sarmatienne, d'après A. de Lapparent. *Traité de Géologie*, 1906, p. 1626, fig. 761.

miers deviennent de plus en plus rares et le sol se couvre de graminées dans les clairières.

Au milieu de ces richesses que répand à profusion la nature apparaissent le mastodonte et une foule variée d'herbivores (1), parmi lesquels l'hipparion, ancêtre du cheval.

Les gisements célèbres (Sarmatien et Pontien) de l'Attique (Pikermi) (2) et de la Provence (mont Lubéron) montrent qu'à cette époque des pays, aujourd'hui arides et désolés, étaient couverts de gras pâturages; où, sur les rives des lacs méditerranéens, s'ébattaient d'immenses troupeaux de cerfs, d'antilopes et d'autres herbivores. L'hippopotame avait déjà pris possession des rivières, l'Amérique possédait un ancêtre du cheval (Miohippus), l'Inde était peuplée d'éléphants.

Au cours du tertiaire moyen, les traces de ce climat béni se retrouvent jusqu'à 80° latitude nord dans le Groenland et le Spitzberg (3) où croissaient alors le séquoia, le magnolia, le platane (4).

Avec le pliocène, surviennent de nouvelles transformations plus ou moins profondes, plus ou moins étendues, amenant des conséquences d'autant plus intéressantes à noter, que nous approchons des temps où se révèleront l'homme (*Homo sapiens*) et son industrie, où nous entrerons dans la partie *préhistorique* de l'humanité.

L'axe de la région soulevée entre l'Atlas et la chaîne Bétique s'écroule à cette époque, laissant ouvert le détroit de Gibraltar. L'Océan pénètre dans la partie occidentale de la Méditerranée, amenant avec lui sa faune marine. En même temps, l'ancienne chaîne formée par les Baléares, la Corse, la Sardaigne et la Sicile se disloque, l'Atlas lui-même s'ouvre, laissant une fosse profonde qui, vers l'est, ne dépasse pas l'île de Cos.

La mer pénètre profondément dans les vallées du Guadalquivir et du Rhône transformées en golfes étroits; elle entoure l'Apennin, longue presqu'île alors reliée par un archipel à la Sicile aux trois quarts submergée.

(1) Dès l'oligocène apparaît l'*Anthracotherium*, avant-coureur des ruminants qui, dans les périodes qui suivent, prennent une énorme importance.

(2) Cf. A. Gaudry, *Animaux fossiles et Géologie de l'Attique*. Paris, 1862.

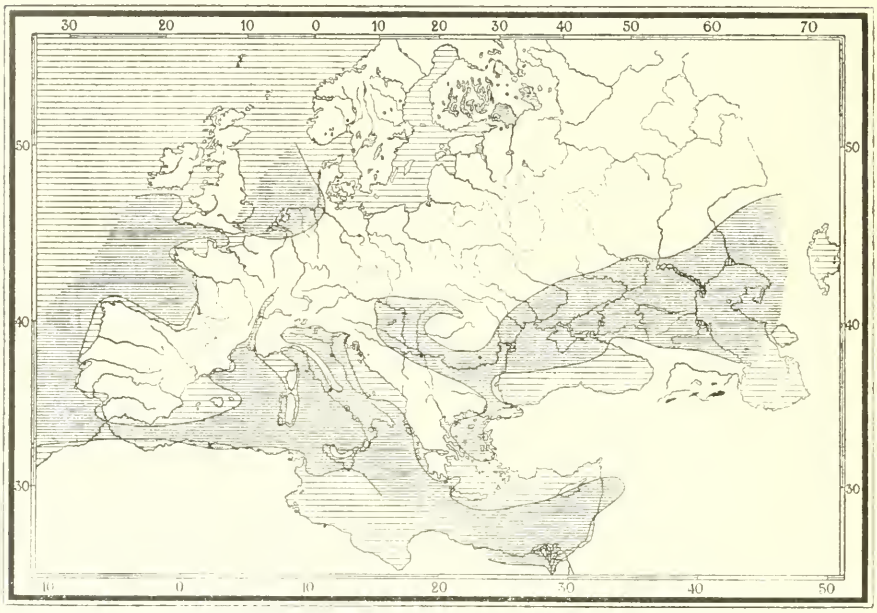
(3) Les couches du miocène supérieur de l'île Disco (Lat. N. 70°) renferment *Sequoia Langsdorfii*, conifère voisin de *S. Sempervirens* de Californie et une foule d'autres plantes montrant qu'à cette époque ces latitudes jouissaient d'un climat moyen (Ch. Lyell, *Antiq. of Man*, 6e éd., 1873, ch. XIII, p. 279) analogue à celui de l'Europe actuelle. Des découvertes de même nature ont été faites dans le cercle polaire à l'ouest de la rivière Mackenzie, en Islande, etc...

(4) O. Heer, *Flora fossilis Arctica*.

Des mouvements inconnus dans l'Atlantique déterminent dans la Méditerranée l'invasion d'une faune marine boréale.

Un golfe s'avançait alors dans le Maroc et l'Algérie, laissant pénétrer la mer jusqu'au nord de Tétouan ; un autre occupait la vallée du Nil, couvrant le Fayoum et la majeure partie de la moyenne Égypte.

Sur notre continent, la Dalmatie, le Péloponèse, les Cyclades,



Esquisse de l'Europe à l'époque Plaisancienne.
(D'après A. de Lapparent, *Traité de Géologie*, 1906, p. 1633, fig. 763.)

la mer Égée, la Roumanie étaient occupés par les lacs du groupe ponto-caspien, indépendants de la mer Méditerranée.

Les terres américaines, elles aussi, avaient leurs immenses lacs au pied des montagnes Rocheuses; tandis que la mer couvrait les côtes californiennes jusqu'à une grande distance du rivage actuel.

Plus tard (Astien), nous assistons à une invasion marine des lacs de l'Égée. De nouvelles dislocations ouvrent un véritable fjord dans ce qui sera plus tard la vallée du Nil, et la mer se précipite jusqu'au 24° latitude nord. La mer Rouge n'existait pas encore.

Enfin, au terme du pliocène (Sicilien), les mouvements se poursuivent presque partout. La Hollande émerge des eaux tandis que, dans le Cornouaille, est un golfe.

Le delta du Rhin se trouvait alors vers le milieu de la mer du Nord, celui de la Seine dans la Manche à la hauteur de la pointe occidentale de la Bretagne. Les anciens golfes (Plaisancien) deviennent dans la Bresse, la vallée du Rhône, etc., des lagunes ou des lacs; et le régime fluvial s'établit en France.

En Sicile (1) apparaît une faune marine froide, dont les rivages soulevés se rencontrent aujourd'hui de 30 à 70 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans le Péloponèse, on les retrouve à 500 mètres d'altitude. La mer Rouge se forme sans communication avec la Méditerranée.

Dans la région ponto-caspienne (2) sont toujours les grandes nappes d'eau douce, dont cependant l'étendue diminue. De vastes lacs s'étendent sur le versant oriental du Liban (mer Morte, Oronte).

Nos golfes se transforment en lagunes saumâtres, celui du Nil entre autres; tandis qu'en Asie, en Amérique, des mouvements s'effectuent, produisant dans les Pampas des alternances de lits lacustres et marins. A Sumatra, des tufs ponceux de formation neptunienne émergent de 1.000 à 1.500 mètres.

Les mouvements que je viens d'esquisser, en ce qui regarde les régions méditerranéennes, ont eu leurs analogues dans toutes les parties du globe à la même époque. Tous ne sont pas également bien étudiés, beaucoup sont encore inconnus. Je ne dirai ici que peu de mots sur ce que furent les transformations survenues dans l'Asie antérieure (3), réservant pour un chapitre spécial l'étude plus complète de la formation géologique de ces pays (4).

Pendant l'époque éocène, le massif iranien était en grande

(1) Cf. pour les transformations des rivages dans la Méditerranée le savant mémoire de M. Boule, *les Grottes de Grimaldi*, t. I, fas. II, p. 128 (Monaco, 1906) où l'auteur reprend toutes les observations relatives à la Côte d'Azur (p. 128), la Ligurie, la Toscane (p. 129), la Corse, la Sardaigne (p. 130), l'Italie centrale et méridionale (p. 131), la Péninsule des Balkans et la Crète (p. 133), la mer Egée et la mer Noire (p. 134), la Méditerranée orientale (p. 136), l'Egypte (p. 137), la Tunisie (p. 138), l'Algérie (p. 139), le Maroc (p. 140), la Péninsule Ibérique (p. 141), le Golfe du Lion (p. 143).

(2) Au centre de l'Asie se trouvaient aussi de grands lacs; le Baïkal (Alt. 476 m.), dont la profondeur est par places de 1.500 mètres environ, est le dernier témoin d'un chapelet de lacs qui, vers la fin du tertiaire, se succédant sur le cours actuel de l'Angara, le reliaient à la mer. Sa faune particulière renferme en même temps des formes asiatiques (chinoises et japonaises) et européennes. « Ainsi le Baïkal a pu servir de refuge à des animaux qui, auparavant, peuplaient les lacs par lesquels, de Tali-Fou jusqu'en Mongolie d'un côté, jusqu'à Omsk de l'autre une grande partie de l'Asie était alors occupée. » (A. de Lapparent, *Lec. de Géogr. phys.*, 1907, p. 541.)

(3) Cf. J. de Morgan, *Mission en Perse*, t. I, 1894; t. II, 1895; t. III, 1re partie, 1905. — *Mém. de la Délégation en Perse*, t. I, 1900. — Notes sur la Basse-Mésopotamie, ds *la Géographie*, 1902, pp. 242-267. — Note sur les gîtes de naphte de Kend-é-Chirin (Gouvernement de Ser-i-Poul), in *Ann. des Mines*, février 1892.

(4) Cf. Chap. VII, « l'Asie antérieure et l'Egypte anté-historiques ».

partie sous les eaux (1) ; c'est donc postérieurement à cette époque qu'il a émergé.

Jusqu'à ce jour, il n'a pas été rencontré d'assises fossilifères post-éocènes ; mais les couches éocènes sont loin d'être les dernières. On trouve, sur le versant occidental (Louristan, Pouchté-Kouh), d'épaisses alternances relevées de marnes, de grès et de gypse, bien postérieures à l'éocène du plateau et reposant sur des calcaires que je crois appartenir au tertiaire supérieur.

Les gypses sont eux-mêmes surmontés de couches épaisses de sables, d'argiles, de marnes et de grès friables, relevées comme eux.

Cet ensemble forme le fond de la cuvette mésopotamienne ; il affleure sur les flancs des montagnes iraniennes, disparaît sous les alluvions pour reparaître, redressé, sur le bord du désert arabique, tant à la hauteur de Bagdad qu'entre Deir-el-Zor, Palmyre et l'anti-Liban.

Nous ne connaissons pas l'âge relatif de ces sédiments supérieurs, dont les fossiles ont été dissous par les eaux acides de cette région gypseuse ; toutefois, le relief du sol était à peu de chose près établi lors de l'existence des lacs (Sicilien) de l'inter-Liban et aussi lors (Plaisancien) du dépôt osseux de Maragha. Nous possédons ainsi les deux limites (éocène et Plaisancien-Sicilien) entre lesquelles le mouvement s'est opéré.

A la fin du tertiaire (Plaisancien), le plateau persan n'offrait pas l'aspect désolé qu'il présente aujourd'hui ; son climat plus régulier et plus humide permettait aux prairies et aux forêts de se développer.

A cette époque, l'Iran, peut-être moins élevé qu'aujourd'hui dans son ensemble, était bordé au nord par le grand lac ponto-aralo-caspien, à l'ouest et au sud par le golfe Persique, prolongé dans le pays des deux fleuves, ou par un immense lac s'étendant jusqu'au Liban. Il portait lui-même des lacs, tel celui d'Ourmiah, alors très étendu, et alimentait une plantureuse végétation, si nous en jugeons par la faune qu'on rencontre dans les sables de Maragha.

La fin du pliocène vit l'Iran, l'Arménie, le Caucase se couvrir de névés et de glaciers reliés à la grande calotte de l'Asie centrale ;

(1) Gisements éocènes de Soh, de Koum, de Mollah Ghiavan au Pouchl-é-Kouh, du Zagros, etc.

puis, au cours du pléistocène, le pays prit définitivement ses formes topographiques actuelles. De vastes lacs salés ou saumâtres s'établirent dans toutes les cavités du plateau, rendant infertile toute la région.

C'est à l'époque des érosions et des alluvions quaternaires que le pays a définitivement pris l'aspect actuel. Depuis longtemps peut-être la sécheresse et la salure des terres avaient fait émigrer les herbivores ; mais l'absence complète, dans les limons du plateau, de mollusques terrestres autres que ceux vivant actuellement, est la preuve que cette faune n'a pas changé et que, par suite, les conditions climatériques sont restées les mêmes depuis la fin du pléistocène.

Sur le plateau, et tout à l'entour, sont de puissantes formations caillouteuses; près des montagnes, elles atteignent parfois (Zohâb, Dizfoul, Chouster, Louristan) plusieurs centaines de mètres d'épaisseur. Jamais je n'y ai rencontré d'ossements animaux ou de produits de l'industrie humaine.

Ces alluvions, en Chaldée, sont aujourd'hui recouvertes par d'épais limons ; elle se retrouvent dans le désert syro-arabique, offrant à leur surface des instruments paléolithiques du type chelléen.

Dans la vallée du Lar, sur le versant de la mer Caspienne, j'ai, en 1889, découvert un gisement d'instruments très grossièrement éclatés (Ab-é-Pardöma) et plus bas, près d'Amol, on a trouvé dans les alluvions caillouteuses une molaire d'*Elephas primigenius* qui m'a été montrée; mais ces deux gisements sont situés en dehors du plateau : ils appartiennent au bassin caspien dont la végétation, surtout au Mazandéran, est et semble avoir toujours été d'une extrême richesse.

Comme on le voit, l'Iran a subi au cours du tertiaire des modifications plus importantes encore que celles de l'Europe.

A la fin du pliocène, ou au début du pléistocène, la mer s'étendait au loin dans la Mésopotamie; et là, ses rivages ont été relevés comme ceux de la Méditerranée. L'on voit en effet, sur tout le bord du désert arabique, des falaises de gravier coquillier (Sicilien?) situées à une assez grande hauteur au-dessus du niveau actuel de la mer. Les phénomènes d'émersion se sont étendus, au moins jusque-là, dans la direction de l'est.

Avec le pliocène, le climat européen se refroidit encore ; on

ne rencontre plus les grands palmiers et les camphriers; seul, un chamérops se maintient encore en Provence.

Les séquoias et les bambous demeurent encore quelque temps dans les pays méditerranéens; alors que les forêts de l'Europe occidentale se peuplent du chêne, de l'érable, du noyer, du mélèze, du peuplier; essences dont quelques espèces se trouvent aujourd'hui encore en Algérie, en Portugal, au Japon et dans l'Amérique du Nord.

Dès lors, la faune moderne se dessine nettement; le genre *mastodon* disparaît de l'Europe avant la fin du pliocène pour survivre longtemps encore en Amérique. De grands proboscidiens le remplacent, l'*Elephas meridionalis* entre autres, qui s'avance au nord jusqu'en Angleterre.

L'hippopotame est à son apogée, les rhinocéros sont très nombreux, de même que les cervidés, les bovidés, l'hipparion et enfin le cheval proprement dit qui fait son apparition.

Les singes vont quitter l'Europe pour se rapprocher des tropiques. A Java vit le *Pithecanthropus erectus*, grand quadrumane plus voisin de l'homme qu'aucun autre (1).

Comme on le voit par ce qui précède, depuis la fin des terrains secondaires jusqu'à l'aurore de notre époque, la flore et la faune ont évolué d'une façon continue. Il y a homogénéité parfaite dans l'effort de la nature et notre époque n'est que la suite et la conséquence de celles qui l'ont précédée. C'est même, semble-t-il, au cours du pliocène que les grandes provinces zoologiques modernes se sont formées.

Dans la suite, les phénomènes glaciaires viennent, il est vrai, troubler l'harmonie de cette évolution et obliger la vie à se cantonner d'une façon plus spéciale; mais le développement général ne se continue pas moins normalement dans son ensemble.

Depuis les débuts de l'éocène, les conditions ont toujours été

(1) « D'après les comptes rendus du Congrès de Leyde (auquel j'assistais), je vois que les autorités zoologiques et anatomiques les plus éminentes ont émis des opinions très divergentes sur la nature de ce remarquable fossile [*Pithecanthropus erectus*] » (E. Dubois). Malheureusement ses restes, consistant en une calotte cranienne, un fémur et quelques dents, étaient trop incomplets pour permettre d'asseoir un jugement définitif. La conclusion de ces longs et orageux débats fut que, sur environ douze savants compétents, trois rapportèrent les débris fossiles à un homme, trois à un singe; en revanche, six zoologistes et même davantage les prirent pour ce qu'à mon sens ils sont en réalité : les restes d'une *forme de passage* encore inconnue entre l'homme et le singe. (E. Haeckel, *Origine de l'homme*. Trad. française). Cf. sur *Pithecanthropus*, G. Schwalbe, Studien über *Pithecanthropus erectus* (Dubois), publié dans *Zeitschrift fur Morphologie und Anthropologie*. Stuttgart, 1899, t. I. — Manouvrier, in *Bull. Soc. Anthrop.* Paris, 1896.

favorables au développement des êtres vivant ainsi que l'homme; la flore comme la faune leur furent toujours propices. Si notre ancêtre a connu ces temps, il n'y a certainement pas rencontré plus d'ennemis que n'en virent les Chelléens et les Dordoniens des diverses époques préhistoriques, que n'en trouvent aujourd'hui les nègres de l'Afrique tropicale, les négritos de l'Indo-Chine ou les Lapons.

Si nous rejetons comme non probants tous les restes attribués à l'industrie humaine, signalés jusqu'à ce jour dans les couches tertiaires; ce n'est pas une raison pour nier à priori la possibilité de l'existence humaine dans ces temps reculés.

Nous ne connaissons, en effet, que bien peu de chose des dépôts terrestres laissés au cours du tertiaire sur les continents habitables; beaucoup ont été lavés lors des grandes inondations, d'autres se sont abîmés dans la mer avec les territoires qui les portaient.

Nos recherches en ce sens sont encore insuffisantes, elles n'ont porté jusqu'ici que sur une bien faible partie des ruines des continents tertiaires; et les régions explorées ne sont peut-être pas celles où l'homme d'alors a vécu. Dans tous les cas, la succession des dépôts terrestres de ces âges serait extrêmement difficile à établir d'une manière précise; car, d'une part les os et les coquilles ont généralement été dissous par les agents atmosphériques; et d'autre part les premiers hommes n'ont peut-être pas façonné d'instruments en matières durables. Il se peut que les pierres brutes, les morceaux de bois eussent répondu à tous leurs besoins d'alors.

Admettons que l'origine humaine des éolithes présentés jusqu'ici (1) ne soit pas démontrée (2); il est impossible de nier que, même de nos jours, l'homme ne fasse fréquemment emploi

(1) Cf. A. Rutot, Causeries sur les industries de la pierre avec démonstration scientifique et pratique de l'existence de l'industrie éolithique, ds *Rev. de l'École d'Anthropologie de Paris*, 1907, t. VIII, p. 283. — M. A. Rutot (*Bull. Soc. belge de Géol.*, 1907, t. XXI, p. 211, la Fin de la question des éolithes) considère les éolithes non plus comme une industrie primitive de l'emploi de la pierre; mais comme une industrie spéciale, ayant débuté à l'époque tertiaire, s'étant développée dès le quaternaire parallèlement aux autres systèmes, et ayant duré jusqu'à nos jours dans tous les pays. Je classe, dit-il, les diverses phases de l'état éolithique: *Cantalien* (miocène supérieur), *Kentien* (pliocène moyen), *Saint-Prestien* (pliocène supérieur), *Reutelien*, *Mafflien*, *Mesvinien* (pour les divers niveaux du quaternaire inférieur), *Flénusien* (correspondant à l'âge néolithique), et *Tasmanien* pour l'époque actuelle. Cette ingénieuse théorie n'est généralement pas acceptée. (J. M.)

(2) M. Boule (l'Age des derniers volcans de la France, ds *la Géographie*, t. XIII, 1906, p. 287) considère comme problématique l'existence de l'homme à la fin de la période pliocène, c'est-à-dire au temps où vivaient l'*Elephas meridionalis*, *Rhino eros etruscus*, etc., et où se formèrent dans la France les alluvions des plateaux et les moraines de la première grande extension glaciaire.

d'instruments naturels en pierre, en bois, en os, etc. Cet usage est inné chez lui, chez le sauvage comme chez l'homme civilisé, chez l'enfant comme chez l'adulte. L'adaptation est la conséquence forcée de cet instinct ; et les éolithes en seraient les vestiges.

Mais il est un fait plus important encore, venant à l'appui de la supposition qui accorde à l'homme une antiquité supérieure aux temps quaternaires ; ce fait est que les instruments du type chelléen se rencontrent sur la plus grande partie de la surface du globe, dès les débuts du quaternaire.

Le coup de poing, même grossier, est un instrument trop perfectionné pour qu'il puisse représenter le premier essai d'un être doué d'intelligence, cherchant l'adaptation à ses usages des matériaux que la nature mettait à sa disposition. Les tâtonnements ont dû être nombreux et longs. Or, en possession de cette industrie relativement élevée, il nous apparaît déjà très répandu. Sa découverte avait donc eu le temps de se propager dans les pays encore émergés à notre époque et dans d'autres engloutis aujourd'hui.

Le foyer des développements antérieurs au coup de poing est probablement unique ; mais peut-être aussi a-t-il, pour toujours, disparu sous les flots ; on ne peut nier cependant qu'il a existé. C'est là, si ce lieu émerge encore, qu'on trouverait les stations éolithiques répondant à toute la série des essais, des tentatives qui, forcément, embrassent de longues suites de siècles.

C'est au cours du tertiaire seulement que ces tâtonnements peuvent avoir eu lieu : peut-être ont-ils débuté pendant le pliocène, le miocène, l'éocène même ; car rien ne s'oppose à ce que l'homme eût vu le jour dès les débuts du tertiaire. « Les nègres en Afrique, les négritos dans la Malaisie affirment, a dit Cartailhac (1), par leur répartition sur la surface du sol, leur origine tertiaire. » Chaque jour les présomptions s'accentuent en faveur de la thèse faisant remonter l'homme à ces époques. Elles sont combattues avec violence par certaines écoles et le seront jusqu'au jour où une preuve positive, inattaquable, viendra mettre fin au débat. Nous en sommes encore réduits, pour la solution de ce grave problème, aux conjectures, aux considérations générales basées sur

(1) *La France préhist.*, 1896, p. 35.

le rationalisme. et certes ces aperçus sont loin d'offrir des bases scientifiques solides; mais le bon sens oblige à faire remonter l'apparition de l'homme au delà des temps où sa présence se manifeste par les réalités constatées jusqu'ici.

« L'ère moderne ou quaternaire est caractérisée par l'apparition de l'homme sur la terre », disent les géologues. Si le quaternaire n'existe que par cette définition, il faut se hâter de le supprimer pour réunir les temps modernes au pliocène. Car ce n'est pas de l'homme primitif lui-même dont il est question dans cette définition, ce n'est pas de sa venue en tant que type zoologique; mais bien l'apparition d'une industrie déjà nettement formée, développement qui suppose qu'une longue période s'est écoulée avant que l'ouvrier du coup de poing eut perfectionné son intelligence au point de posséder une telle civilisation.

Si l'on envisage la flore et la faune des dernières époques tertiaires, les comparant à celles des temps quaternaires et modernes on trouve de telles analogies, une suite si continue, qu'il est impossible de ne pas relier intimement entre eux ces deux mondes. Les phénomènes glaciaires ont, il est vrai, créé un hiatus dans cet ensemble homogène ; mais ce hiatus est plus apparent que réel, car il ne s'applique pas à la totalité du globe.

Il ne saurait être ici question d'évaluation en millénaires des temps employés à ces perfectionnements ; nos chronologies ne peuvent être que relatives. Peut-être le jour viendra-t-il où les bases de ces calculs seront plus sûres; mais dans l'état actuel de notre savoir, nous ne pouvons que nous abstenir de formuler un nombre, quel qu'il soit.

CHAPITRE III

Les phénomènes glaciaires.

Nous avons vu combien les modifications continentales pliocènes eurent d'importance (1) en ce qui concerne les reliefs de l'Europe et par suite la nature de son climat; mais nous devons remarquer aussi que la formation de grandes nappes d'eau dans la Méditerranée, l'existence de lacs étendus dans la région ponto-caspienne, en Afrique, en Syrie, en Sibérie, aux États-Unis, l'effondrement de continents entiers dans l'Atlantique (2), ne furent pas sans modifier également d'une façon notable les conditions climatériques de l'hémisphère boréal. Ces mouvements ne cessèrent pas avec l'époque tertiaire; ils se sont poursuivis au cours du pléistocène et se continuent encore de nos jours.

Ces oscillations, dues à la plasticité de l'écorce terrestre, se manifestent sous forme d'immersion sur certains points, d'émersion sur d'autres et, fréquemment, en vertu des lois de compensations dictées par l'invariabilité relative du volume terrestre, il y a mouvement de bascule ou de glissement affectant de vastes régions (3).

(1) Voici quelques données sur l'état actuel des reliefs terrestres pris dans leur ensemble; la surface totale du globe étant de 509.950.000 kilomètres carrés, 365.501.000 sont occupés par les mers et 144.449.000 par les terres, Cf. Wagner, *Beiträge zur Geophysik*, 1895) dont 100.800.000 pour l'hémisphère boréal et 44.200 environ pour l'hémisphère austral. Le quart environ des continents est occupé par des hauteurs supérieures à 1.000 mètres d'altitude, soit 70.000.000 kilomètres carrés pour les altitudes situées entre 1.000 et 2.000 mètres, 13.000.000 pour celles de 2.000 à 3.000 mètres, 7.500.000 pour celles entre 3.000 et 4.000 mètres et 7.500.000 également pour les altitudes supérieures à 4.000 mètres.

(2) Cf. Au sujet de la théorie de l'Atlantide, A. de Lapparent, *Traité de géol.* — Lubbock, *l'Homme avant l'Histoire*, p. 40. — Ch. Ploix, *Rev. d'Anthrop.*, 1887, p. 291. — *Bull. Soc. de Borda* (Dax), 1884. Bien des savants se refusent à cette hypothèse.

(3) « Au moment où une grande ligne de relief se constitue sur le globe, elle forme le rivage d'une dépression océanique ou lacustre, sous laquelle elle s'enfonce par son flanc le plus abrupt, et en général, l'importance de la chaîne à laquelle elle donne naissance est en rapport avec celle de la dépression qu'elle côtoie. » (A. de Lapparent, *Traité de Géologie*, 1906, p. 67.)

Des déformations de cette nature se sont produites à toutes les époques ; et nous en retrouvons les traces dès les temps géologiques les plus reculés. De nos jours, elles sont généralement peu sensibles et, par suite de leur lenteur même, avaient, jusqu'à ces derniers temps, échappé à l'observation rigoureuse.

De l'intensité des phénomènes qui se produisent sous nos yeux, nous ne pouvons cependant pas déduire l'importance de ceux concernant les temps écoulés ; il y a certainement eu des périodes d'activité maxima et des époques de minima ; mais nous ne sommes pas en droit d'établir des lois chronologiques basées sur l'observation des faits récents.

Les phénomènes dus à la plasticité de l'écorce terrestre sont de trois natures : les éruptions volcaniques, les secousses sismiques et les déformations plus ou moins lentes de la surface.

Les temps pléistocènes ont vu, comme les nôtres, de nombreuses éruptions volcaniques : je citerai entre autres celles du massif central de la France, les dernières de ce groupe.

Depuis, les éruptions se sont continuées sur toute la surface du globe et l'on ne compte pas moins de 323 volcans (1) qui, depuis trois siècles au plus, ont donné des preuves de leur activité.

Grâce aux nouvelles méthodes d'observation (2), il a été possible de reconnaître l'existence d'un certain nombre de foyers sismiques principaux et d'établir approximativement l'aire de leur action. J'en citerai quelques-uns.

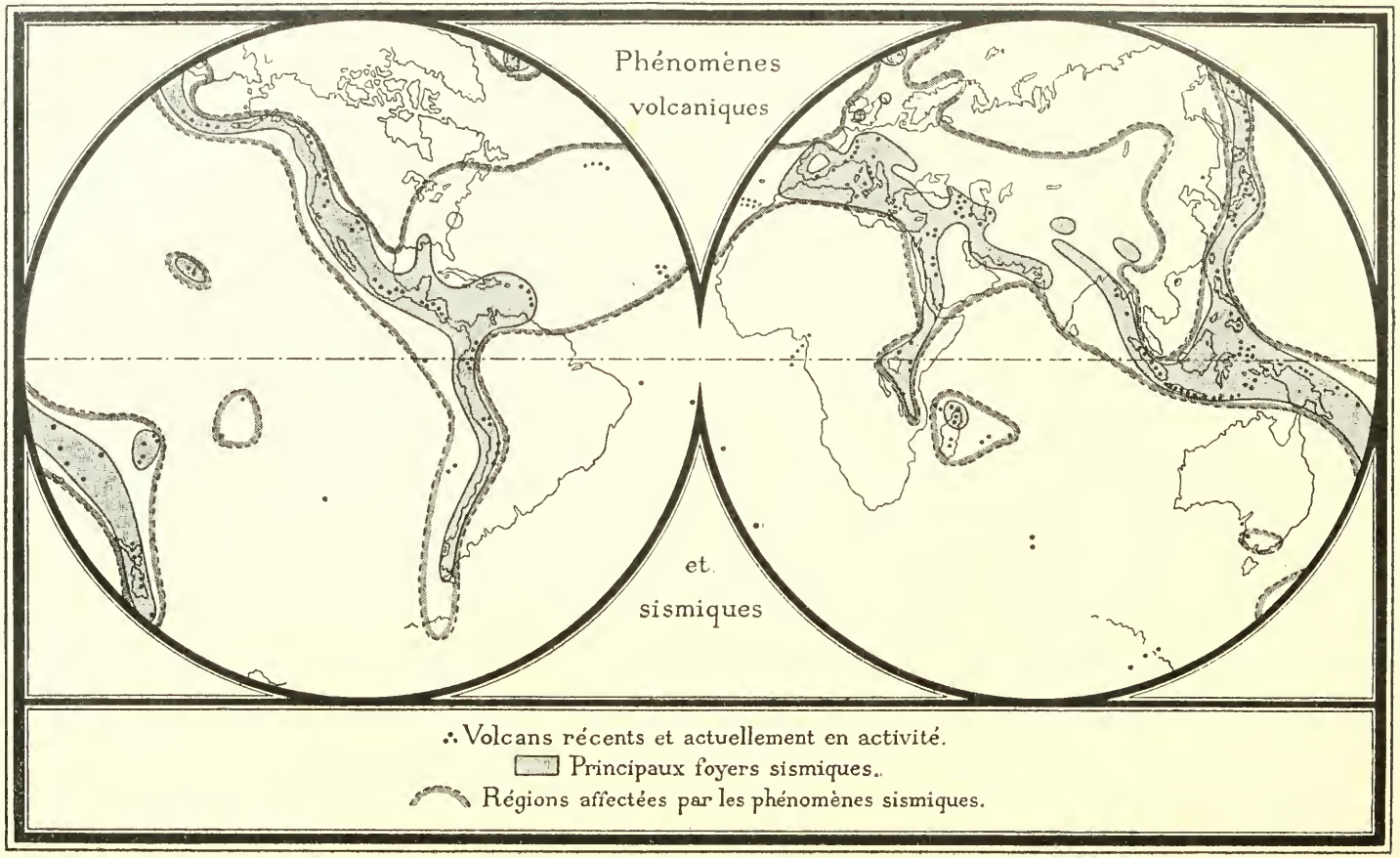
Dans le Nouveau Monde sont deux groupes ; celui des Açores dont l'influence s'étend de 20° à 60° de latitude septentrionale, et celui des Rocheuses et des Andes comprenant toutes les côtes occidentales de l'Amérique et se reliant par l'Alaska au groupe asiatique.

Le groupe Central Américain, dont les limites comprennent les Antilles, la Floride et les Guyanes, se relie vers l'est à celui des Açores.

Dans la mer du Nord, le foyer islandais fait sentir ses effets depuis les côtes nord-ouest de la Norvège jusqu'à 70° latitude nord environ.

Plus au sud, le groupe indo-européen affecte les régions comprises d'une part entre Bombay et Lisbonne, d'autre part entre Zanzibar et le Caucase.

(1) Fuchs, *les Volcans*. Paris, 1878, 2e édit. (2) J. Milne.


Phénomènes
volcaniques
et
sismiques
∴ Volcans récents et actuellement en activité.
Principaux foyers sismiques.
Régions affectées par les phénomènes sismiques.

Enfin, un autre foyer sismique comprend Maurice et Madagascar.

Il serait aisé de citer un plus grand nombre de régions affectées par ces phénomènes; mais les exemples que je viens de donner sont particulièrement intéressants parce qu'ils concernent des portions de l'écorce terrestre qui, nous le savons, ont *travaillé* pendant l'époque tertiaire et dont l'activité s'est continuée au cours du pléistocène et jusqu'à nos temps.

Il existe certainement des relations entre les diverses manifestations des forces centrales de la terre, qu'elles se traduisent sous forme d'éruptions volcaniques, de secousses sismiques ou d'oscillations lentes de l'écorce; mais, jusqu'ici, nous ne possédons pas les données nécessaires pour relier entre eux ces phénomènes. En les passant en revue sommairement, j'ai simplement voulu montrer combien est mobile cette croûte sur laquelle l'homme s'est développé et combien, par suite, il doit être fait de réserves dans l'étude des causes de son évolution aussi bien zoologique qu'intellectuelle.

En effet, si nous étudions les oscillations de l'écorce terrestre (1), nous nous trouvons en présence de faits dont les conséquences touchent de bien près à l'histoire de l'humanité ; car ces mouvements ont profondément affecté l'habitat de notre espèce.

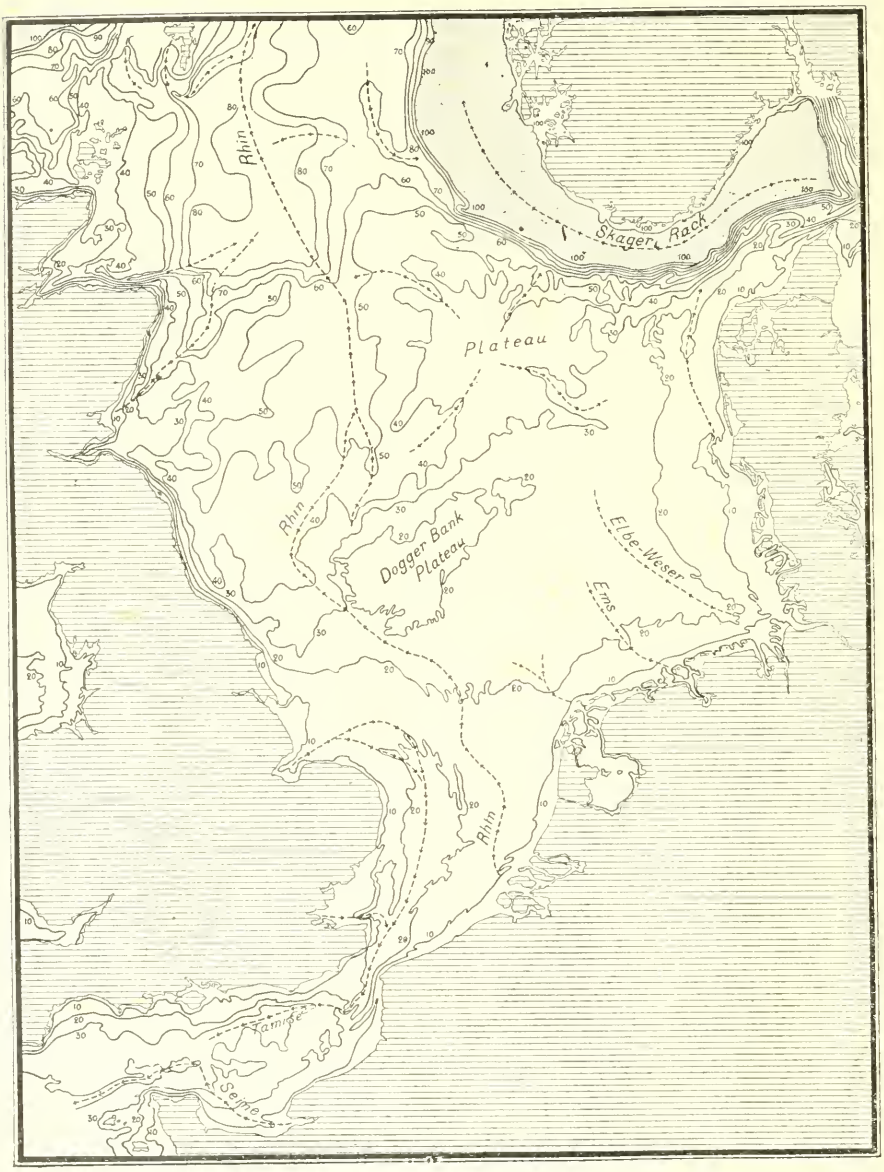
Au nord de l'Europe, la péninsule scandinave tout entière subit actuellement un mouvement de bascule, le fond du golfe de Bothnie s'enfonçant de 1 m. 60 par siècle, tandis que la pointe méridionale de la Scanie se relève (2).

Jadis, cependant, au cours de la période actuelle, un bras de mer joignait la Baltique à la mer du Nord, passant par la dépression des lacs Mälaren, Hjelmaren et Wenern ; et ces districts sont aujourd'hui situés bien au-dessus du niveau des mers. Ailleurs, sur d'autres points de la Scandinavie, des plages marines d'époque glaciaire se trouvent maintenant surélevées de 200 mètres.

(1) Pour les mouvements de l'écorce terrestre en général, Cf. Ed. Suess, *Das Antlitz der Erde*, surtout le t. II, trad. E. de Margerie, 1900. Toutes les théories du savant professeur viennois ne sont cependant pas admises par l'ensemble des géologues.

(2) Sur les mouvements de la péninsule scandinave, consulter : V. Schmidt, *le Danemark en* 1867. — Suess, *Antlitz der Erde*; — Supan, *Pet. Mit.*, 1888. — Brückner, *Verhandl. d. IX^ten Geographentags*. — Sieger, *Zeitsch. d. Ges. für Erdkunde*, Berlin, 1890. — A. de Lapparent, *Traité de Géologie*, 1906, p. 584 sq. — Docteur André, M. Hausen, *Skandinaviens Stigning*, 104 p., avec résumé en anglais, in *Geologiske undersögelser*, n° 28, Aarbog, 1896 til 1899. Kristiania, 1900.

Le nord du Danemark, suivant le mouvement de la Suède méridionale, émerge lentement; de telle sorte que les kjœkken-



Le plateau sous-marin et les vallées dans la mer du Nord (d'après les cartes marines).

mœddings laissés jadis près des grèves en sont aujourd'hui distants parfois de 10 kilomètres environ.

Le sud et la partie centrale du Jutland, au contraire, s'enfoncent; de telle façon que si ce mouvement se continue, le jour viendra, dans quelques siècles, où le golfe de Bothnie se joindra à la mer Blanche et où le détroit danois, au lieu de se trouver entre Göteborg et le cap Skagen, sera reporté plus au sud vers le Schleswig (1). La Scandinavie, s'étendant au sud, absorbera le Danemark (2).

En examinant la carte des côtes norvégiennes, nous la voyons découpée par de longues échancrures, les fjords, profonds et étendus. Or ces fjords ne sont autres que des vallées d'érosion qui n'ont pu se former qu'à l'air libre (3), au cours du pliocène ou du pléistocène, sous l'action des rivières. Ils contiennent aujourd'hui, par places, plusieurs centaines de mètres d'épaisseur d'eau (4); c'est donc de cette hauteur au moins que les Alpes scandinaves se sont affaissées depuis le creusement de leurs vallées (5); et il en est de même dans bien des régions, pour l'Islande entre autres (6).

Cette remarque est d'une importance capitale en ce qui concerne la formation des grands glaciers; car elle prouve que les Alpes norvégiennes ont été beaucoup plus élevées qu'elles ne sont actuellement et que, par suite, elles offraient, jadis plus qu'aujour-

(1) Forêts et tourbières submergées sur la côte orientale de Leba (Poméranie). Cf. *la Géogr.*, t. V, p. 284.

(2) L'un des points les plus intéressants à étudier, en ce qui concerne les mouvements post-tertiaires des côtes, est l'île de Möen. (Cf. Ch. Lyell, *Geol. Transactions*, IIe série, vol. II, p. 243. — Puggaard, *Geologie der Insel Möen*. Bern., 1851.

(3) (Cf. de Lapparent, *Traité de géologie*, Ve éd., 1906, p. 240.) Une seule conclusion demeure admissible, celle que ces déchirures du sol, si exactement prolongées sous la mer, existaient à l'état de vallées continentales, lorsqu'un changement de niveau a déterminé leur submersion partielle sous la nappe océanique. Ce changement semble avoir été très brusque, sans quoi les fjords n'auraient pas conservé leur aspect de vallées comme le fait a lieu dans la plupart des *Rias* de la côte de Galicie, de la Bretagne, de l'Irlande et du pays de Galles. Le fond des fjords a lui-même subi parfois des déformations aux abords de la limite du massif montagneux. Ainsi le Hardanger fjord, profond de 800 mètres, a été relevé à son entrée de 450 mètres, tandis que d'autres présentent une pente continue.

(4) La cavité la plus profonde des fjords norvégiens est de 1.242 mètres (Sognefjord) tandis que dans le Baker fjord, en Patagonie, la sonde est descendue à 1.261 mètres. (Cf. Otto Nordenskjöld, Topograph. Geol. Studien in fjordgebieten, ds *Bull. de l'Institut géologique d'Upsala*, 1899, n° 8, IV, 2). Les profondeurs des principaux fjords de la Norvège sont, d'après Nordgaard (*Naturen Bergen*, n° 12, décembre, 1904, p. 382): Ofotentenfjord, 550 mètres; Tysfjord, 725 mètres; Oxsund, 630 mètres; Foldenfjord, 530 mètres; Skjersstadfjord, 518 mètres, etc. On voit d'après ces données que l'affaissement de la côte norvégienne, après la période d'érosion des vallées, ne s'est pas fait régulièrement et que son maximum semble avoir été de 1.250 mètres environ.

(5) Cf. sur les déplacements des rivages quaternaires dans la Norvège septentrionale, *la Géographie*, 1905, t. XI, p. 308. Compte rendu par C. Rabot des travaux de W.-C. Brögger (*Norges Geologiske Undersögelse*, n° 31, *Om de Senglaciale og post-glaciale Niväforandringer i Kristiania fellet Kristiania*, 1900 et 1901) et de W. Ramsay (*Ueber die Geologische Entwicklung der Halbinsel Kola in der Quartärzeit*. Helsingfors, 1898).

(6) Suivant R. Sevastos (*Bull. Soc. Géol. de France*, IVe série, t. VI, p. 235), la cause efficiente d'abaissement des aires continentales devrait être cherchée dans la surcharge de celles-ci par l'énorme masse de glace des époques glaciaires.

d'hui, des conditions favorables (1) à l'accumulation des névés (2).

Cet affaissement s'est produit en même temps que celui des pays situés entre la Scandinavie et la côte anglaise, dont les îles Orkney et Shetland ne sont que les ruines; que celui du banc de l'île porphyrique de Rockhall, long de 160 kilomètres, large de 80, sur lequel la drague recueille, par 200 mètres de fond, des mollusques morts depuis longtemps et appartenant à une faune beaucoup moins profonde (3); en même temps, en somme, que toute la surface du célèbre plateau de cent brasses (180 m.) qui entoure notre littoral du Nord (4), que les terres qui jadis joignirent l'Europe à l'Islande, au Groenland et au Continent Américain, que nos contrées elles-mêmes.

Ce mouvement semble se poursuivre encore dans les temps actuels; car on en peut suivre les traces sur les côtes de la mer du Nord et de la Manche (5).

C'est en 1170 après J.-C. que l'isthme qui joignait la Hollande à la Frise s'est rompu et a disparu sous les eaux. C'est au treizième siècle que le lac Flévo devint un golfe, que le Zuyderzee se forma (6). C'est en 1421 que se créa la mer de Biebosch. Il y a donc eu, du douzième au quinzième siècle, affaissement continu de la côte (7).

(1) « La tranche pluviale, dans un courant atmosphérique, est d'autant plus épaisse que le courant arrêté par un obstacle est forcé de s'élever plus rapidement »; (Cezanne, *Etude sur les torrents*, II, p. 54), l'air devenant plus froid avec l'altitude (1° par 100 mètres environ) se décharge d'autant plus rapidement de son humidité que sa température s'abaisse plus vite. C'est ainsi que la grande muraille scandinave, surélevée de 500 à 1.000 mètres, joua le même rôle vis-à-vis des vents océaniques, que joue l'Himalaya par rapport à ceux des tropiques (à Cherra-Ponjée (Indes), il tombe une moyenne de 12 à 14 mètres d'eau). Les pays jadis occupés par les glaciers se font d'ailleurs encore remarquer par la grande quantité d'eau qu'ils reçoivent sur quelques points (Bergen, 2 m 6; Styehead [Cumberland], 4 m. 72.)

(2) L'influence du relèvement des massifs scandinaves et autres sur la formation des glaciers a été mise en évidence dès 1864 par Frankland (On the physical cause of the Glacial Epoch, in *Philosoph. Mag.*)

(3) Les dragages effectués sur le « Dogger bank » par une profondeur variant de 13 à 40 mètres ont amené un grand nombre d'ossements de mammouth, de rhinocéros, de renne, etc..., montrant que ce plateau était jadis émergé. Plus au nord, sur le « Long forties bank », parmi les coquilles roulées du fond, se rencontrent des mollusques ne vivant que dans la zone des marées, prouvant par leur présence à une profondeur de 70 mètres qu'en ce lieu l'ancien rivage s'est affaissé d'autant. (Cf. Jukes Brown, *The Building of the British Iles*.)

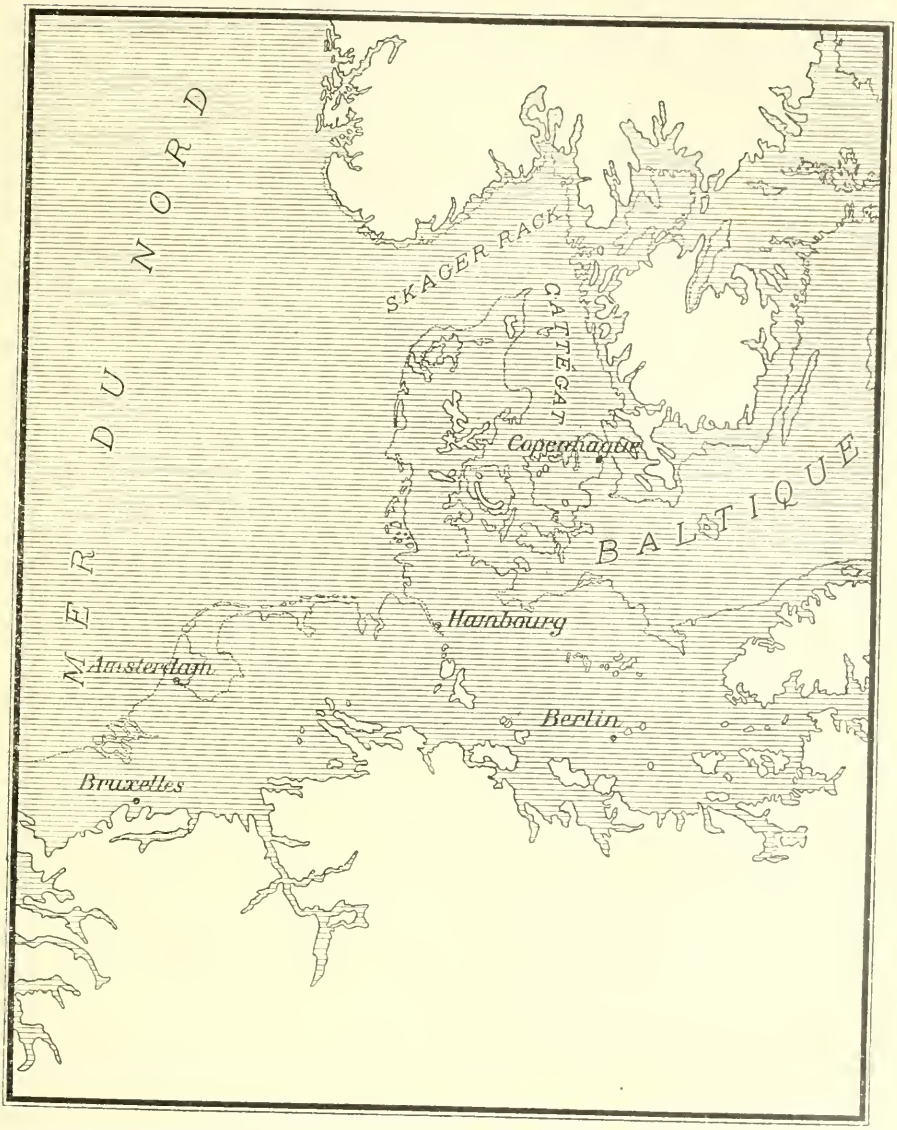
(4) A. Rutot (Congrès préhist. de France, à Vannes en 1906, le Mans, 1907), examinant la question des gisements chelléens submergés du Havre, rappelle ses travaux sur « les origines du quaternaire de la Belgique (ds *Bull. Soc. Belge de Géol.*, t. XI, 1897 [Mém.]), dans lesquels il a prouvé que le plateau de la mer du Nord ne s'est enfoncé qu'à la fin du quaternaire et que, par suite, il a été occupé par l'homme chelléen. Il accorde 10.000 ans à l'antiquité de cet effondrement et fait remarquer que ce mouvement est indépendant d'autres qui ont eu lieu postérieurement.

(5) Cf. Langeraad, *Zeitsch. f. wissensch. Geographie*, 1888, p. 265.

(6) C'est en 1277 que la mer, entrant dans le lac Flévo, forma le Zuyderzée. Quatre-vingt mille personnes périrent dans le cataclysme.

(7) J. Van Baren, ds *la Géographie*, t. V, 1902, p. 49 et les deux cartes, pp. 50 et 51. — J.-C. Ramaer. *Geogr. Geschied. V. Holland, beguiden de Lek en de Nieuwe-Maas in de Middeleeuwen*. Amsterdam, 1899. Ouvrage renfermant un essai de reconstitution de la carte de la Hollande en 1300 comparée à la géographie actuelle. — Ed. Jonckheere, *l'Origine de la Côte de Flandre et le bateau de Bruges*. Bruges, 1903.

En France, au troisième siècle, le littoral entre Ardres et



Effet que produirait un affaissement de 100 mètres dans les régions du Nord de l'Allemagne et du Sud des pays scandinaves.

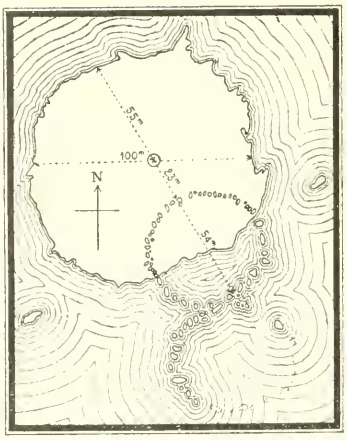
Nordkerque était submergé (1) et nous y voyons aujourd'hui encore la tourbe recouverte de 6 m. 50 par la mer (2).

(1) Cf. Debray, *Mém. de la Soc. des Sciences, de l'Agric. et des Arts de Lille*, 1873.

(2) Cf. Gosselet. *Ann. Sc. G. N.* XXX, p. 325.

En Belgique (1), à l'époque de l'industrie néolithique, les flots venaient jusqu'à Bruxelles. Toute la *plaine marine* (2) repose sur des couches de tourbe surmontées de dépôts d'eau salée ; puis elle se retira; mais revint au quatrième siècle, s'avançant jusqu'à Bruges.

Aux onzième et douzième siècles, on enregistre encore des irruptions de la mer dans la Hollande et la basse Belgique.



Ilot d'Er-lanic (Morbihan) et les Cercles de pierre, d'après le docteur DE CLOSMADEUC.

On voit, à Wimereux, sur les rivages du Pas-de-Calais, une forêt submergée avec les ateliers néolithiques qu'elle renfermait; et plus loin, entre la Somme et la Seine-Inférieure, l'embouchure de la Bresle montre des traces très nettes d'affaissement.

A Cherbourg, un statère d'or gaulois a été trouvé dans les tourbes submergées ; et entre le mont Saint-Michel et la côte, sont des traces de forêts.

En Bretagne (3), l'immersion de la ville d'Ys, dans la baie de Douarnenez, vers le quatrième ou le cinquième siècle, est un fait classique; aujourd'hui ses ruines sont par 14 à 15 mètres de fond, profondeur qui indique pour l'affaissement sur ce point une moyenne de 1 mètre environ par siècle.

A la pointe de Plogoff, des monuments mégalithiques sont

(1) Cf. RUTOT, *les Origines du Quaternaire de la Belgique*. Bruxelles, 1897; *Soc. belge de Géologie*, XI, p. 131.

(2) L'étude des oscillations de la plaine marine belge est due aux beaux travaux de M. A. Rutot qui (Congrès préhist de France, Vannes, 1906) les résume comme suit : 1° à la fin du quaternaire, affaissement général très important, formation de la mer du Nord, séparation de la Grande-Bretagne de l'Europe; 2° débuts des temps modernes, faible soulèvement; 3° période de calme comprenant le néolithique, les âges du bronze et du fer, les temps gallo-romains; 4° troisième et quatrième siècles, affaissement lent permettant à la mer de reprendre une partie de ce qu'elle avait perdu par 2°; 5° période de repos de quatre siècles; 6° à partir de l'an 800, soulèvement lent; 7° en l'an 900, tous les pays perdus au troisième siècle sont repris, période de repos; 8° vers l'an 1000, nouvel affaissement qui, en 1179, amène la rupture des digues, formation du Zuyderzée, détachement des îles de la Frise, la plaine marine est couverte d'eau; 9° retrait lent des eaux, établissement des dunes littorales.

(3) Vallées sous-marines: entre autres celle de la rivière de Pontrieux qui prolonge son lit jusqu'à 10 kilomètres en mer par un sillon de 30 à 40 mètres de profondeur (Cf. J. REYNAUD, *Comptes rendus Acad. Sc.*, XXVI, p. 218; A. DE LAPPARENT, *Traité de Géologie*, 1906, p. 579.)

aujourd'hui sous 5 à 6 mètres d'eau (1), et il en est de même dans l'îlot d'Er-lanic (Morbihan) (2).

En Angleterre (3), les exemples de l'oscillation du sol sont également très nombreux; ils montrent que la submersion est d'autant plus importante qu'on avance plus vers l'ouest, tandis qu'au nord, il y a manifestement émersion (4).

Ainsi, les mouvements ayant donné naissance à la Manche et à la mer du Nord se continuent encore sous nos yeux.

Ces affaissements, reconnaissables aux témoins qu'ils ont laissés sur le littoral, n'ont pas affecté que les côtes seules; leurs effets se sont fait sentir sur tous les continents voisins, modifiant l'altitude de l'ensemble. En sorte qu'à l'époque où le plateau de la mer du Nord émergeait, où les Alpes scandinaves offraient des cimes comparables à celles de l'Himalaya de nos jours, la France, l'Angleterre, le Nord de l'Allemagne formaient des massifs plus ou moins élevés ; et c'est probablement à ces variations d'altitude que nous devons, en grande partie, les époques chaudes et froides que révèlent la flore et la faune des temps quaternaires.

Nos déductions, jusqu'à ce jour, ne reposent que sur les témoignages laissés sur les côtes et dans le fond des mers; parce que nous ne possédons aucun moyen d'appréciation en ce qui concerne la conduite des continents ; et le manque de notions à cet égard porte à supposer l'invariabilité dans l'altitude de ces terres. Grave erreur qui entraîne de sérieuses conséquences dans l'interprétation des phénomènes naturels continentaux.

Ces émersions et submersions sont très variables dans leur rapidité; en Angleterre, 0 m. 005 et 0 m. 014 semblent actuellement être les extrêmes annuels.

Si nous prenons le minimum 0 m. 005 et que nous l'appli-

(1) Cf. Marcel Baudouin, *les Mégalithes submergés des côtes de la Vendée*; *les Côtes de Vendée*; *de la période néolithique au moyen âge*; *le Mégalithe détruit de Sainte Croix* (Vendée).

(2) Cf. Cartailhac, *la France préhistorique*, 2e édit.. Paris, 1896, p. 202, fig. 79 (d'après le docteur de Closmadeuc.)

(3) De nombreuses terrasses marines renfermant une faune récente, mais plus froide que la faune actuelle, montrent que les îles Britanniques ont subi des mouvements d'immersion et de submersion aux temps glaciaires. (Ch. Lyell, *Antiq. of Man*, éd. IV, 1873, chap XIII, p. 286 sq.). Ces mouvements n'ont pas été sans influencer notablement l'altitude des glaciers scandinaves vers le sud-ouest, mais ils peuvent n'avoir affecté que des régions peu étendues.

(4) Ramsay (*Glaciers of North Wales*, 1860) constate, pour l'Angleterre et le pays de Galles, trois périodes glaciaires successives. Pendant la première, les terres, beaucoup plus hautes qu'elles ne sont aujourd'hui, étaient couvertes d'une croûte énorme de glace. Dans la seconde, ces mêmes terres se trouvaient à 750 mètres environ au-dessous de leur niveau actuel. Les hauts sommets des îles Britanniques émergeaient seuls alors et ils étaient couverts de neige. La troisième période, celle de l'état actuel des terres, montre encore des glaciers, mais moins importants que ceux de la première phase.

quions à la mer du Nord, nous voyons que 20.000 ans auraient été nécessaires pour abaisser de 100 mètres les terres qu'elle recouvre aujourd'hui, et que 7.000 ans environ auraient suffi pour le même affaissement à raison de 0 m. 014 par an.

Mais ces évaluations ne permettent de tirer aucune déduction précise; car nous ne connaissons ni l'intensité du mouvement, ni sa conduite, ni les cataclysmes qui ont pu survenir pendant qu'il s'opérait, activant ou retardant son allure.

Si, des bords occidentaux de la dépression atlantique, nous passons aux côtes américaines, nous constatons un mouvement de bascule analogue à celui de la Scandinavie, quoiqu'inverse ; le nord émergeant, pendant que s'affaisse le sud.

Les dépôts marins se trouvent aujourd'hui à 300 et 330 mètres d'altitude dans le Labrador, à 149 mètres dans la baie de Fundy, à 143 mètres à Montréal, à 120 et 99 mètres au lac Champlain, à 30 mètres à Boston, à 12 et 15 mètres à la Nouvelle Angleterre (1).

Avant d'en terminer avec les oscillations des rivages, je dirai encore quelques mots de la Méditerranée (2), qui, nous l'avons vu, occupe une région très tourmentée pendant l'époque tertiaire. Il s'y est formé, vers la fin des temps géologiques, des fosses profondes et, par compensation, d'importantes émersions (3).

Près de Marseille, à 2 kilomètres de la plage de Fos, sont, par 4 et 7 mètres de fond, des ruines romaines d'où l'on a tiré plus de cent monnaies antérieures au règne d'Auguste (4).

L'Italie n'est pas à l'abri des mouvements, d'après Issel (5). Ses

(1) D'après le docteur Ochsenius (Halbfass ueber junge Hebungen in der Hudsonbai, in *Globus*, LXXVIII, n° 12, 1900), la région de la baie d'Hudson s'exhausse rapidement, au point que dans quelques siècles son fond, dont la profondeur n'excède pas 200 mètres, émergera en entier. Pour l'affaissement de l'état de New-York, Cf. Raph. S. Tarr, *Physical Geogr. of New York State*, part. IX. The Shore Lines, ds *Bull. of the American Geogr. Soc.*, vol. XXX, n° 5, 1899, pp. 417-443, 22 fig.; affaissement d'environ 0 m. 60 par siècle. O. H. Hershey (ds The Quaternary of Southern California in *Bull. of the Dep. of Geol.*, vol. III, n° 1, pp. 1-30, 1962), observe qu'en Californie un soulèvement général a eu lieu au pléistocène, atteignant 1.000 à 1.300 mètres dans le district de los Angeles, 2.000 à 3.000 mètres dans la Sierra Nevada, 2.600 mètres à la montagne de Fraser.

(2) De ses observations sur les rivages méditerranéens et de celles de ses prédécesseurs, M. Boule (*les Grottes de Grimaldi*, Monaco, 1906, t. I, fasc. II, p. 144 sq.), tire les conclusions suivantes : le phénomène de déplacement des rivages, pendant les dernières époques géologiques, est un phénomène général pour la Méditerranée ; les dépôts quaternaires sont presque partout sensiblement horizontaux et, par suite, postérieurs aux grands mouvements tectoniques. Le pléistocène inférieur correspond à un grand mouvement négatif de la Méditerranée. Il est nécessaire d'admettre plusieurs grands mouvements négatifs au cours des dernières périodes géologiques ; un mouvement positif a pris place au cours du pléistocène supérieur.

(3) Pour l'étude des oscillations des côtes méditerranéennes aux temps pliocènes et pléistocènes, Cf. Ch. Depéret, *Bull. Soc. Géol. de France*, IVe série, t. VI, 1906, p. 207 sq.

(4) D. Martin, *Bull. Soc. d'Etudes des Hautes-Alpes*, 1898.

(5) Issel, *Bradismi*. Genova, 1883.

côtes présenteraient des traces d'émersion pour les temps préhistoriques et, par contre, des indices de submersion générale depuis cette époque (1).

Il en est de même pour la Dalmatie, la Grèce (2) et beaucoup de terres méditerranéennes. Les autres parties du monde, moins bien étudiées que les régions dont il vient d'être question, présentent aussi des indices de submersion et d'immersion (3) sur bien des points (4). L'écorce terrestre travaille donc constamment. On conçoit de quelle importance sont ces constatations en ce qui concerne les événements glaciaires, la vie et la dispersion de l'homme sur le globe.

C'est, avons-nous vu, à la fin de l'époque pliocène que débute la période glaciaire ; elle chevauche donc sur deux des divisions adoptées, arbitrairement d'ailleurs, par la géologie.

Bien des hypothèses ont été émises pour expliquer les causes de la naissance et de la disparition des grands massifs de neige. On a mis en avant des phénomènes cosmiques ou astronomiques (5) ; il semble que ces théories doivent être abandonnées, en grande partie du moins (6).

D'autres (7) pensent que le refroidissement subit, qui causa la formation des névés, est dû à la descente vers le sud des banquises brisées par de puissants raz de marée, ou par des mouvements sismiques ayant eu leur foyer dans la région arctique. Les glaces flottantes (8), entraînées par les courants, s'étant accumulées sur les côtes d'Europe, auraient produit un

(1) D'après Günther (*Geogr. Journ.*, XXII, pp. 121, 269; XXIV, p. 191), le sol de Naples à l'époque romaine était sensiblement plus haut que de nos jours. Vers le cinquième ou le septième siècle, il s'est enfoncé de 10 mètres. Ce mouvement a pris fin au onzième siècle. Puis, vers le seizième siècle, il y a eu relèvement de 5 m. 70. De nos jours il y a tendance à la submersion. Cf. Suess, *Antlitz der Erde*.

(2) Voies romaines du golfe d'Arta (Attique), actuellement à 1 m. 20 sous l'eau. (Cf. Issel. *Bradismi*. Genova, 1883.)

A Syracuse, les carrières exploitées par les Grecs au pied des falaises qui, au nord-est, bordent la ville antique, sont aujourd'hui submergées (J. M.).

(3) Cf. entre autres, E. Vredenburg. Pleistocene movements as indicated by irregularities of gradient of the Narbada and other rivers in the Indian peninsula, in *Records Geol. Survey of India*. vol. XXXIII, part. 1.

(4) Le fond de l'océan Pacifique s'est affaissé sur de grandes étendues, car l'épaisseur des récifs corallins atteint par places 500 à 600 mètres de puissance ; et ces courbes du niveau sous-marin accusent l'existence de vallées creusées jadis à ciel ouvert et aujourd'hui profondément immergées. Aux îles Carolines, des monuments sacrés d'ancienne date ont aujourd'hui le pied dans la mer. Pour beaucoup de récifs corallins, la théorie de l'immersion a été vivement combattue par J. Murray, L. Agassiz, etc..., mais elle demeure exacte pour un grand nombre d'îles pour lesquelles d'autres preuves viennent appuyer cette hypothèse.

(5) James Croll, *Climate and Time*. 1875.

(6) Cf. A. de Lapparent, *Traité de Géologie*. V^e édit., 1906. p. 1722 sq.

(7) Piette, *Déplacement des glaces polaires et grande extension des glaciers*. Saint-Quentin, 1903.

(8) La théorie des glaces flottantes antérieures à l'émersion de la Scandinavie et à la première extension des glaciers emise par Lyell doit être abandonnée. (Cf. de Lapparent, *Traité de Géologie*, 1906; M. Boule. *Rev. d'Anthrop.*, 1888, t. XVII. p. 134 et note 1.)

froid intense, en même temps qu'une grande humidité; d'où condensation abondante sur les sommets et grande extension des glaciers.

Cette théorie oublie que, si les banquises peuvent amener un abaissement notable dans la température, elles s'opposent à l'élévation du degré hygrométrique de l'air; élévation qui nécessite un accroissement dans la température. En Sibérie, par exemple, où les glaces flottantes et fixes occupent de vastes surfaces, l'humidité de l'air est presque nulle et par suite il tombe fort peu de neige.

Les causes de ces perturbations ne sont d'ailleurs pas aussi simples que certains auteurs ont été tentés de le penser; elles proviennent certainement d'une foule de faits indépendants les uns par rapport aux autres et qu'il convient de faire entrer en ligne.

La fin du pliocène et les débuts du pléistocène ont été signalés, dans le monde entier, par un accroissement inusité des précipitations atmosphériques (1); c'est à cette époque que se sont creusées toutes les vallées, que le relief topographique actuel s'est établi. Ce fut pour les pays chauds l'ère des lacs et pour les régions froides celle des glaciers qui, dans l'hémisphère septentrional seul, couvrirent une surface de vingt à vingt-cinq millions de kilomètres carrés.

Pour créer des masses aussi considérables de névés (2), il faut des vapeurs abondantes que seule peut produire la chaleur; et pour condenser ces vapeurs sous forme de neige, un abaissement de température sur certains points est indispensable; ces lois sont absolues (3).

Il a donc fallu qu'au début de l'époque glaciaire, les circonstances naturelles permissent en même temps à des courants d'air

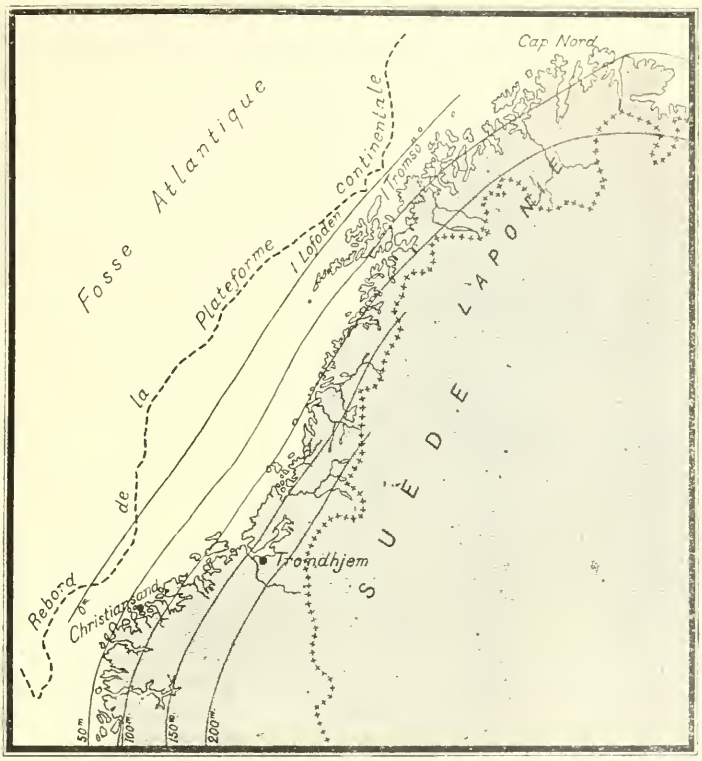
(1) Il ne faut pas oublier que le phénomène glaciaire n'est pas spécial à la période pléistocène; nous connaissons à des époques beaucoup plus anciennes des dépôts glaciaires. Sur les phénomènes glaciaires à l'époque permienne, Cf. W.-M. Davis, observations in South Africa, in *Bull. Geol. Soc. of America*, XVII, 1905, pp. 376-449, pl. 47-54. Sur ceux, plus anciens, de la période Huronienne, Cf. A.-P. Coleman, The lower huronian ice-age, in *Journ. of Geology Chicago*, XVI, 2, 1908.

(2) Un mètre cube de neige fraîchement tombée pèse 85 kilogrammes, le mètre cube de névé de 500 à 600 kilogrammes (Ch. Martens, *Du Spitzberg au Sahara*, p. 341); plus on descend et plus la densité du névé augmente. Elle arrive à 900 et même 960 kilogrammes quand elle est entrée dans le glacier. Dans les Alpes, au-dessus de 3.300 mètres, elle n'est pas agglomérée et forme une poussière fine.

(3) La neige se forme à toutes les températures au-dessous de zéro. C'est à tort qu'on a parfois pensé que la chute de la neige excluait un grand abaissement de température. A Iakoutsk, on a vu neiger par — 37° et même — 46°. (Vocikof in *Pet. Mith. Ergänzungshefl*, 1874), à Moscou par — 22°. J'ai moi-même vu en 1889 neiger à Tiflis par — 18° et en 1890 à Hamadan par — 15° à — 18° (J. M.).

chaud de s'établir, à de grandes surfaces liquides de se trouver sur leur parcours et à des massifs réfrigérants de se former.

Des variations dans la pression atmosphérique eussent, certainement, beaucoup modifié l'état hygrométrique de l'air; mais rien ne nous autorise à en admettre. Nous devons donc nous borner à rechercher, dans les phénomènes ayant laissé des traces, l'origine de ces singulières perturbations.

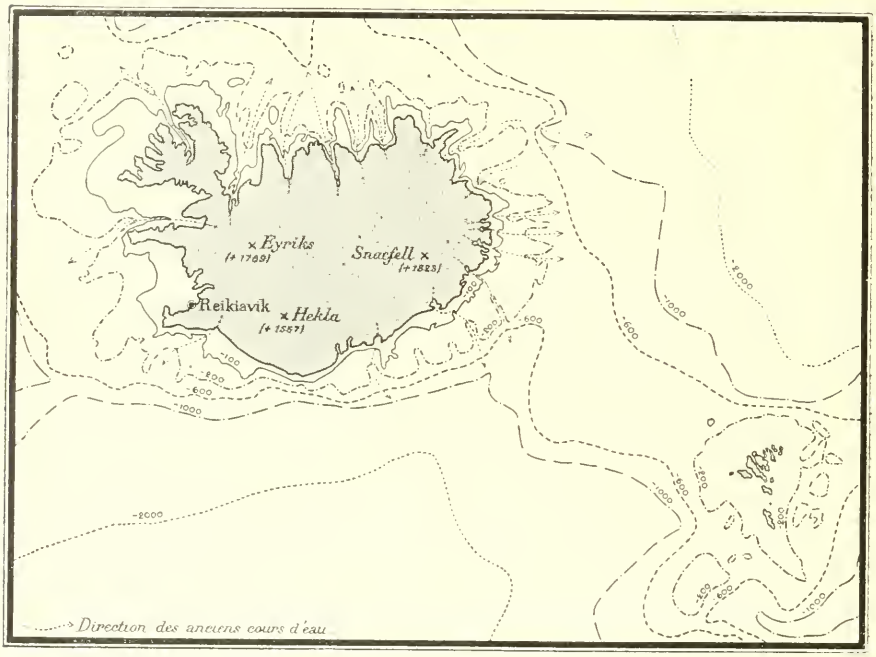


Carte des isanabases de la Norvège, d'après Rekstad et Vogt.

La fin du pliocène, on l'a vu, a connu des transformations importantes s'opérant dans l'Atlantique. Les continents s'y sont abîmés, laissant le chemin libre aux courants d'eau et d'air venus du sud, et créant d'énormes surfaces aqueuses. L'effondrement des restes de ce continent fut l'œuvre du pléistocène ; en même temps que se créaient les fosses de l'Adriatique et de l'Égée, que, pour un temps très court, la mer Rouge communiquait avec la Méditerranée, que la mer Noire s'ouvrait le Bosphore, que le

monde entier se couvrait de grands lacs. Ce fut une révolution complète dans l'équilibre du climat.

A cette époque, le massif scandinave, plus élevé qu'il n'est aujourd'hui, offrait aux vapeurs d'eau venues de l'Océan nouvellement libre, un foyer de condensation très important, tant par son altitude (1), que par son étendue. Il n'en fallait pas plus pour qu'un amoncellement gigantesque de névés se produisît et que les glaciers en résultant s'étendissent au loin.



Vallées sous-marines de l'Islande (d'après les cartes marines).

Si l'Atlantique ne s'était pas affranchi des barrières qui l'encombraient, s'il n'avait englouti ces terres pour avancer jusqu'aux pays scandinaves (2), l'humidité faisant défaut, le froid serait resté sec sur les sommets norvégiens et il n'y aurait pas eu condensation, partant pas de glaciers. Les plateaux tibétains,

(1) La température s'abaisse de 1° par 100 mètres d'altitude (Supan, *Gründzüge der physischen Erdkunde*. IIe édit., p. 56.) Cette loi se vérifie dans les grandes hauteurs atmosphériques; à 16.000 mètres de hauteur à l'aide de ballons sondes, on a observé — 68° et — 76°. (Cf. Bouquet de La Grye, *Annuaire des longitudes*, 1889.)

(2) Un abaissement des eaux marines de 4.000 mètres ne changerait pas les grandes lignes de la distribution des continents sur le globe Le Groenland s'unirait à l'Islande et à l'Europe et il se formerait dans l'Atlantique deux longues îles au nord et au sud suivant son axe. (Cf. A. de Lapparent, *Traité de Géologie*, 1906, p. 63.)

hauts de 5 et de 600 mètres, se trouvent dans ces conditions (1).

Les glaciers actuels de nos montagnes (2), tout en fournissant bien des indications utiles, montrent les phénomènes trop réduits pour que nous soyons autorisés à déduire de leur allure celle que durent avoir les glaciers scandinaves et américains du pléistocène. Seules, les grandes masses de glace voisines des pôles offrent dans leur évolution une ampleur suffisante.

Deux surtout de ces masses sont intéressantes par leur immense étendue, par l'intensité du froid qu'on y rencontre et par la gigantesque accumulation de glace qui les compose : ce sont celles du Groenland et du pôle antarctique.

Le plateau groenlandais, haut de 1.000 à 1.500 mètres en moyenne et renfermant des pics élevés (3), est un immense réservoir où se précipitent constamment les névés, même au cœur de l'été. Ils se transforment en glace qui descend, sur ses flancs, jusqu'à la mer (4).

Bien que la pente d'écoulement ne soit que de 0° 30′ environ, la vitesse de ces glaciers atteint des proportions hors de pair avec ce que nous connaissons sous nos latitudes.

Le glacier de Iakobhavn s'avance, en juillet, avec une vitesse de 19 mètres par vingt-quatre heures (5), celui du nord d'Upernivick parcourt 31 mètres par jour, celui de Torsukatak 10 mètres seulement. C'est de dix à vingt fois la rapidité que nous enregistrons pour les glaciers de nos montagnes.

(1) Dans l'Himalaya, les pics les plus élevés sont dépourvus de neige et s'élèvent sur des plateaux dénudés également, sans névés. C'est plus bas que s'est opérée la condensation des vapeurs (Cf. Schlagintweit, *Reisen in Indien*, etc., IV, p. 523) et la formation des champs de neige d'où descendent les glaciers. L'air dépassant cette zone ne contenait plus d'humidité, se trouvant à une température variant entre — 50° et — 80°.

(2) Limite des neiges perpétuelles dans quelques montagnes :

Himalaya, versant méridional, 4.900 mètres, climat très humide Isoth. + 0°,5.

Himalaya, versant septentrional, 5.700 mètres, climat très sec. Isoth. — 2°,8.

Karakoroun, 5.800 mètres, climat très humide. Isoth. — 3°,9.

Alpes valaises, 2.700 mètres, climat moyen. Isoth. — 4°.

Alpes maritimes, 3.300 mètres, climat moyen. Isoth. — 4°.

Norvège, côte occidentale, 884-1.306 mètres, climat très humide.

Norvège, versant oriental, 1.021-1.680 mètres, climat très sec.

Caucase (Afkhasie), 3.570 mètres, climat très humide.

Caucase (Daghestan), 4.300 mètres, climat très sec.

Iles Shetland (lat. 62°), 0 mètre, climat moyen.

Nouvelle-Zemble (lat. 75° N.), 0 mètre, climat très sec. Isoth. — 11°.

Du Mexique à l'Equateur, 4.500 mètres, climat très sec.

Andes (Chili-Argentine), 5.200 mètres, climat très sec.

Terre de Feu (lat. 54° 30′ S.), 950 mètres, climat très humide.

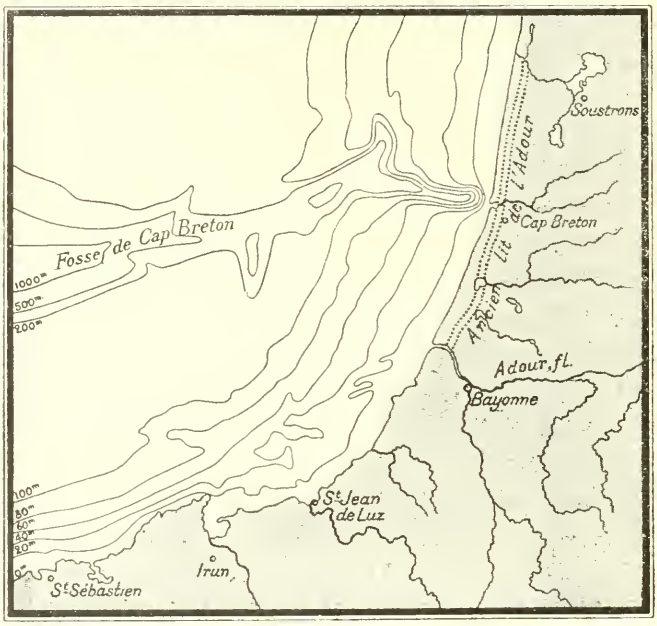
Islande (lat. 64° N.), 860 mètres, climat moyen.

(3) Nansen (*Pel. Mit.*, 1889), pics de 2.700 et 2.500 mètres ; pics d'Umanak, 2 000 mètres d'altitude.

(4) L'Inlandsis du Groenland (réservoir des névés) couvre une surface évaluée à 2 millions de kilomètres carrés ; l'épaisseur de la glace est, suivant Nansen, de 1.700 à 2.000 mètres (de Lapparent, *Traité de Géologie*, V^e édit., 1906, p. 306).

(5) Helland, *Pel. Mit.*, 1887.

Au pôle austral (1), où sont des terres élevées et de hauts sommets, l'intensité glaciaire est autrement grande encore (2); les névés comprimés ayant rempli toutes les cavités, toutes les vallées, franchissent les chaînes de montagnes par leurs cols, cherchant pour s'écouler la ligne de plus grande pente. Là, les glaces



Fosse de Cap Breton, prolongement sous-marin de la vallée de l'Adour, d'après L.-A. Fabre, *le Sol de la Gascogne dans la Géographie*, t. XI, 1905, p. 269.

forment aux continents une ceinture (3) émergeant des eaux de plus de 100 mètres. Les icebergs qui s'en détachent sont gigantesques. On en a vu de 100 kilomètres de longueur sur 64 de lar-

(1) Ch. Rabot (la Glaciation antarctique, ds *la Géographie*, 15 déc. 1907, p. 385), réunissant toutes les notions actuelles sur le pôle sud, donne des aperçus du plus haut intérêt au point de vue des phénomènes qui prirent place au cours du pléistocène.

(2) Les conditions climatiques actuelles, au pôle antarctique, sont insuffisantes pour alimenter les glaciers, et d'après Scott et Ferrar faudrait considérer la « Grande barrière », le « Piedmont glacier » de la rive ouest du Mc Murdo Sound, et nombre d'autres appareils comme les témoins d'une glaciation antérieure paroxysmale en voie de s'éteindre progressivement. (C. Rabot, *la Géogr.*, 1907, p. 395.) Toutes les récentes expéditions ont reconnu le recul général de la glaciation antarctique. (*Id.*, p. 399.)

(3) La « Grande barrière » de Ross est une nappe de glace haute de 15 à 84 mètres au-dessus de la mer, s'étendant d'est en ouest sur 950 kilomètres dans toute la largeur de la mer de Ross, depuis la Terre Victoria jusqu'à celle du roi Edouard VII, et du nord au sud sur une longueur inconnue; mais qui n'est pas inférieure à 600 kilomètres. C'est un vaste glacier (Nat. Antarc. Exped., in *Nat. Hist.*, vol. I p. 67) dont l'écoulement est par places de 1 m. 35 par jour (environ 500 mètres par an). [Cf. C. Rabot, la Glaciation antarctique, ds *la Géographie*, 5 déc., 1907, p. 390.]

geur, présentant une épaisseur totale de 6 à 700 mètres au moins, s'en aller en dérive jusqu'aux environs de 44° latitude sud.

Ces énormes blocs ne peuvent provenir que de glaciers; aucun froid terrestre n'étant assez intense pour congeler l'eau de mer jusqu'à une profondeur de près d'un kilomètre.

Malheureusement, le Groenland (1) comme le pôle arctique sont d'une exploration difficile et nous ne possédons à leur sujet que peu d'informations ; c'est à nos modestes glaciers alpins que nous devons encore avoir recours pour obtenir des détails plus précis.

Les années humides entraînent un accroissement dans la formation des névés et il s'ensuit une augmentation de l'énergie glaciaire. Cet accroissement ne fait pas de suite sentir ses effets; ce n'est qu'après une période dite de *retard*, variable pour chaque glacier, que la tête s'avance plus ou moins. Le recul correspond à des périodes sèches, longtemps après qu'elles ont eu lieu (2).

Pour le Grindelwald, dont la vitesse moyenne est de 1 mètre par jour environ, le *retard* est de vingt années.

Les glaciers se retirent avec la même facilité qu'ils s'allongent; c'est ainsi que celui du Rhône a subi de 1818 à 1880 un retrait de 1.000 mètres et une perte d'épaisseur de 137 mètres près de son extrémité, et qu'en vingt-sept ans les glaciers du Valais ont abandonné 54 kilomètres carrés de terrain.

Généralement les glaciers alpins suivent une seule vallée ; mais lorsque deux thalwegs se joignent, les deux glaciers se réunissent, et l'intensité résultante, sans être la somme de ses composantes, est singulièrement accrue en vitesse et en puissance de transport.

Les glaciers descendent donc d'autant plus bas qu'ils sont mieux approvisionnés de névés ; c'est-à-dire que leur réserve de neiges est plus étendue. Ils atteignent les zones tempérées, qu'il pénètrent parfois profondément ; c'est, entre autres, le cas de la Nouvelle-Zélande (3) où ils s'avancent jusqu'au milieu des forêts de fougères arborescentes (4).

(1) Sur les glaciers actuels du Groenland, Cf. le résumé de Ch. Rabot (*Rev. scientif.*, mai 1888, p. 580 sq.). Cf., Ch. Rabot les récentes explorations danoises à la côte orientale du Groenland, ds *la Géographie*, 1902, t. VI, p. 79 sq.

(2) Cf. F.-A. Forel, Essai sur les variations périodiques des glaciers. Extr. de la *Bibl. Univ.*, 3e pér., t. VI, résumé dans les *Matériaux*, 1888, pp. 336-348. Vallot, *Oscillations des glaciers des Pyrénées*, Paris, 1887. — J. Geikie, Creusement des vallées et périodicité des phénomènes glaciaires, ds *Congrès d'Anthrop. et d'Arch. préhist.* Paris, 1889, p. 85. — De Saporta, *id.*, p. 92. — Garrigou, *id.*, p. 98.

(3) Phénomènes glaciaires en Nouvelle-Zélande. Cf. E. C. Andrews, The ice-flood hypothesis of the New-Zealand Sound-basins, in *Journ. of Geol.*, 1906, t. XIV, pp. 22-54.

(4) Cf. Dupont, *l'Homme pendant les âges de la pierre*, p. 53. — Lyell, *Princ.*, t. II. — Larlet, *Reliq. Aquitanicæ*, p. 150.

Ainsi, la tête d'un glacier peut se trouver dans la région habitable, au milieu de la végétation, des cultures, des villages. Ses mouvements d'avance ou de recul peuvent être suivis par l'homme, dont, par suite, les traces peuvent être prises entre deux couches d'alluvions glaciaires.

La conduite de l'atmosphère est donc le principe de celle des glaciers; mais elle-même malheureusement, est peu connue. Les lois extrêmement compliquées qui la régissent, nous échappent encore pour la plupart (1).

Les météorologistes ont cependant établi que des périodes de dix-sept années environ se succèdent régulièrement, les unes sèches, les autres humides. Mais en dehors de cette règle, il est bien des variations dont nous ignorons la périodicité ; parce que nos observations ne sont pas encore de durée suffisante. Quelques faits isolés autorisent toutefois à supposer des lois de grande amplitude.

Depuis l'époque impériale romaine (Probus) jusqu'au moyen âge, la culture de la vigne, intimement liée au climat, a gagné vers le Nord; elle s'est arrêtée vers Bruxelles et Tournay pendant le quinzième siècle ; aujourd'hui elle redescend vers le Sud (2).

En 401 de notre ère, la mer Noire gela presque entièrement; en 762, la glace s'étendit du Caucase aux bouches du Danube et se recouvrit, disent les contemporains, de 20 coudées de neige.

Tous ces faits ont eu leur répercussion sur l'allure des glaciers, les faisant avancer ou reculer dans certaines régions, alors que dans d'autres, ils demeuraient stationnaires ; de là, cette grande complexité dans la succession des dépôts erratiques. Au milieu de ce désordre des témoignages naturels, il est bien difficile de discerner les phénomènes généraux des faits d'importance secondaire ou locale (3).

(1) La diminution des pluies après la disparition complète des glaciers doit, peut-être, en grande partie être attribuée au déboisement complet des pays autrefois couverts par les glaces. (Cf. Gaudry et M. Boule, *Matér. p. l'Hist. des temps quaternaires*, 1888, p. 83. — De Lapparent, *Traité de Géol.*).

(2) Cf. Arago, *Annuaire*, 1834. — Le Hon, *l'Homme fossile*, 2e édit., p. 306. — De Nadaillac, l'Origine et le développement de la vie sur le globe, ds *Correspondant*. Paris, 1888, p. 34.

(3) Dans le Schleswig-Holstein, entre autres, on a relevé les traces d'un raz de marée haut de 20 mètres environ, qui, entre le dixième et le cinquième siècle avant notre ère, aurait de part en part traversé la péninsule. (Cf. Flack, Die Cimbrische Fluth, in *Mittheil. d. Vereins Nördlich d. Elbe*, 1869. p. 10 sq. — Geinitz, *Mitt Petermann*, XLIX. 1903, p. 82.) En 1634, un raz de marée couvrit la Frise et le Schleswig-Holstein, engloutissant 2.500 hommes et 50.000 têtes de bétail. Le 8 septembre 1362, ce furent les îles de Sylt et de Föhr que dévastèrent les eaux. Trente paroisses environ, 11.000 êtres humains et 90.000 têtes de bétail disparurent (Cf. Eilker, *Die Sturmfluten in der Nordsee*, Emden, 1877, p. 8 sq. — Suess, trad. fr., II, p. 672. — Marcks, *Bonner Jahrbücher*, XCV, 1894, p. 35. — Moritz, Die Nordseeinsel Rœm, in *Mitt. d. Geogr. Gesellschaft*, Hamburg, XIX, 1903, p. 161 sq.)

Qui nous prouve, en effet, que les périodes d'extension des glaciers, en Amérique, sont exactement contemporaines de celles de la Scandinavie ; qu'en Europe même, les divers versants d'un même massif ont, en même temps, subi les mêmes phénomènes ; que les glaciers des Alpes ont évolué parallèlement à ceux des Pyrénées, ou de l'Écosse ; et que ceux de l'Altaï ont suivi les mêmes phases ?

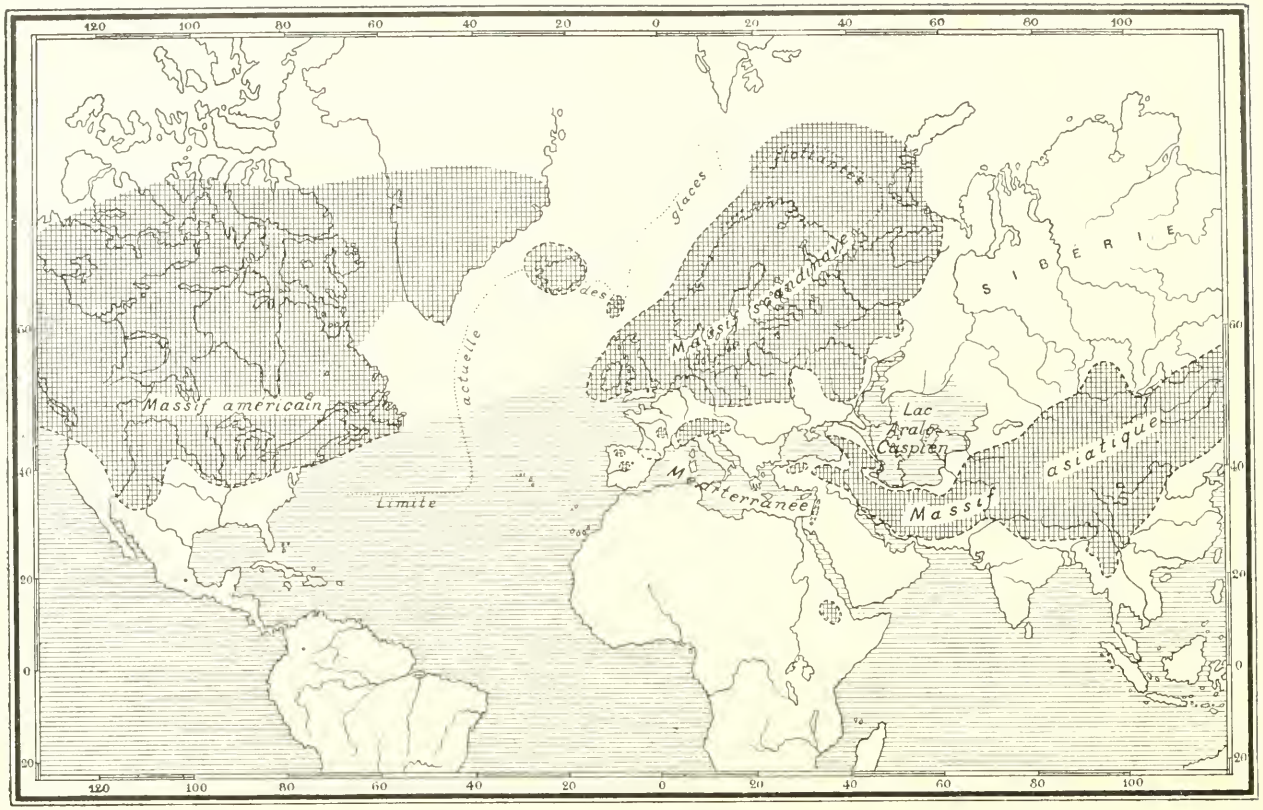
Nos tendances à synchroniser les faits de même nature, à simplifier des phénomènes extrêmement compliqués, nous portent à trouver des solutions capables de satisfaire superficiellement l'esprit; mais elles nous mènent dans une voie bien souvent contraire à la vérité.

Le grand glacier du pôle arctique, entouré d'énormes masses liquides, pourvu de sommets élevés, se trouvant dans les conditions les plus favorables, est la masse glaciaire la plus importante du monde moderne; car elle couvre une surface d'environ quinze millions de kilomètres carrés. Le Groenland (1), soumis sur sa côte orientale aux actions atlantiques, bordé par les mers au nord, offrant un *inlandsis* de deux millions de kilomètres carrés, affectant une région de cinq millions environ, se rapproche également beaucoup par son étendue et par les conditions géographiques dans lesquelles il se trouve, de ce que fut autrefois la masse glaciaire scandinave; c'est donc aux phénomènes actuels de ces massifs modernes qu'il convient de comparer ceux des grands glaciers quaternaires.

Le centre principal des glaces se trouvait dans l'ossature rocheuse des Alpes norvégiennes, plus élevées alors qu'aujourd'hui (2). Le Labrador, le Groenland, l'Islande et probable-

(1) Cf. H. Rink, *Journ. of royal Geogr. Soc.*, vol. XXIII, p. 145, 1853. — Nordenskjöld, Expédition to Groenland, *Geol. Mag.*, 1872, vol. IX, p. 305. — Richard Brown, *Quart. Geol. Journ.*, 1870, vol. XXVI, p. 682. Expédition d'Amdrup à la côte orientale du Groenland, ds *Geografisk Tidskrift*, 1899, XV, 3 et 4. A quelque distance de la côte, on voit encore surgir des pics rocheux ou nunataks, qui pointent au-dessus de la plaine glacée : mais plus loin tout disparaît, et la glace, dont Nansen estime l'épaisseur entre 1.600 et 1.900 mètres, atteint des altitudes de 2.700 mètres (Cf. A. de Lapparent, *Leçons de Géogr. phys.*, 1897, p. 223.)

(2) La bibliographie relative à l'étude des glaciers pléistocènes est extrêmement abondante. Je ne citerai que les principaux ouvrages : Dolfus-Ausset, 1865-69, *Matériaux pour l'étude des Glaciers*. Paris, 8 vol. (renfermant la bibliographie jusqu'à 1869). — Falsan et Chantre, *les Anciens Glaciers du Rhône*. 2 vol., Lyon, 1879. — Geikie, *The Great ice Age*. 2e édit., Londres, 1877. — Tyndall, *les Glaciers et les Transformations de l'eau*, 3e édit., Paris, 1880. — Prestwich, The Glacial period, in *Journ of the Geol. Soc.*, août, 1887. — Penck, *Die Vergletscherung der deutschen Alpen*, Leipzig, 1882. — Penck, *Geogr. Wirkungen des Eiszeit*, Berlin, 1884. — Woeikof, *Klimate der Erde*, 1887. — Tramelli, Cause del Clima Quaternario, in *Rendiconti Inst. Lomb.*, 1888. — Boule, Essai de Paléontologie stratigraphique de l'homme, 1889, in *Rev. Anthrop.* — De Lapparent (*Traité de Géologie*, 5e éd., 1906, Paris, p. 1663 et sq.) résume et expose magistralement la question.



Extension maxima des glaciers pléistocènes (carte dressée par l'auteur.)

ment aussi l'Irlande, l'Écosse (1) et la Scandinavie étaient soudées ensemble par de gigantesques banquises, ou même par des terres dont les îles Jean-Mayen, Fœrœ, Shetland, etc., ne seraient aujourd'hui que les ruines. Le sol de la mer du Nord, émergé, reliait l'Angleterre à la Norvège ; celui de la Manche également soulevé, joignait les îles Britanniques à l'Europe continentale (2).

Les terres océaniques, s'il en existait dans la région située aujourd'hui entre la fosse glaciale et la fosse atlantique, devaient n'être qu'un archipel n'empêchant pas les courants du sud de les traverser.

La Scandinavie (3) surélevée, se reliait à l'Allemagne du Nord ; le Groenland lui-même, plus haut qu'aujourd'hui, se rattachait à l'Amérique par les plaines de Baffin et d'Hudson.

Les limites méridionales de cet énorme amas de glace suivaient, en Amérique (4), la vallée du Missouri, celle de l'Ohio, et venaient aboutir en dessus de New-York. De l'autre côté de l'Atlantique (5), elles comprenaient l'Irlande et l'Écosse, passaient à Londres, à Anvers (6), au sud de Berlin, de Moskou, touchaient aux plages septentrionales du lac aralo-caspien et, vers l'Oural, remontaient droit au nord, laissant la Sibérie dégagée (7).

(1) En Ecosse, l'épaisseur des glaces fut gigantesque; les monts Schehallion (Perthshire) montrent des stries glaciaires sur leur flanc et jusqu'à leur sommet haut de 1.150 mètres environ. (Jamieson, *Quart. Geol. Journ.*, 1865, vol. XXI, p. 165.)

(2) Cf. E. Hull, *On the sub-oceanic terraces and river valleys of the Coast of Western Europe*. Londres, 1899, Institut Victoria, 17 avril 1899. Cette plate-forme entoure les îles Britanniques et les côtes de France, d'Espagne et de Portugal. En face de Brest, elle est large de 210 kilomètres; au nord de l'Espagne, elle ne présente plus que 30 ou 40 kilomètres; elle s'incline en pente douce jusqu'à 200 brasses (360 m.). Au delà, un immense talus très raide la relie aux grands fonds de 2.400 brasses (4.320 m.). Ce plateau est sillonné de vallées correspondant aux fleuves actuels, à la Loire, la Gironde, l'Adour ; cette dernière se prolonge par une vallée profonde de 117 brasses au-dessous du plateau, 175 de profondeur absolue à 5 ou 6 milles du rivage, puis se poursuit sous forme d'un véritable cañon pour venir s'ouvrir sur le fond de l'Océan à une profondeur de 1.000 brasses. C'est la fosse du Cap Breton. Il en est de même pour les rivières d'Espagne et de Portugal. D'après Hull, ce soulèvement daterait de la fin du pliocène. A cette époque, l'Islande, l'Irlande et l'Angleterre étaient réunies au continent; le talus serait le reste d'une grande falaise littorale. Il y aurait donc eu surélévation de 2.000 mètres environ portant sur tout l'occident de l'Europe.

(3) L'établissement du relief actuel scandinave procède de phénomènes de dislocation, d'émersion, d'immersion et de glaciation dont la complexité est extrême. (Cf. J. Rekstad, *Norges Geologiske undersögelses Aarbog*, 1902, 1905, 1907.)

(4) Moraines dans le sud-est du Dakota. Cf. M. J. Todd, *Bull. of the U. S. Geol. Survey*, 1899, n° 158.

(5) Cf. la carte de Penck (in Ranke, *Der Mensch*, t. II, p. 385) montrant les moraines anciennes et celles plus récentes. *Congrès de Bologne*, 1872, pp. 89-97. *Congrès de Budapest*, 1876, p. 33. — Penck, *Zeitschr. d. d. Geolog. Gesellsch.*, 1879, p. 117. — *Associat. Fr. p. l'avanc. des sc.*, 1887, p. 292. — Falsan, *Esquisse géologique du terrain erratique et des anciens glaciers de la région centrale du bassin du Rhône*, 1883.

(6) J. Lorié (*Tijdschrift van het kon. Nederl. Aardrijkskundig Genootschap*. Leyde, 1902, n°s 2 et 3) pense que les glaciers scandinaves pléistocènes ont franchi le Rhin.

(7) Le manque absolu de dépôts glaciaires dans la Sibérie centrale et septentrionale peut être le résultat de deux phénomènes distincts : ou bien les névés arrêtés par l'Oural d'une part, et de l'autre par les hauts sommets centre-asiatiques, n'ont pu, malgré le froid, se concentrer en Sibérie ; ou bien la Sibérie jouissait d'un climat plus tempéré que de nos jours. Cette dernière hypothèse semble être la meilleure, si nous en jugeons par la faune de ce pays au temps pléistocène.

Ce vaste glacier, réuni à celui du pôle, se rattachait à la Nouvelle-Sibérie, aux îles Liakhov, Anjou, Long, etc., par le Spitzberg, la Nouvelle-Zemble, la Terre de François-Joseph et d'autres terres polaires, soit encore inconnues, soit abîmées sous les eaux.

Pour la région comprise à l'ouest du Groenland et au nord de l'Alaska, nous ne possédons aucun document; mais l'Alaska lui-même avait ses glaciers très développés (1), probablement soudés à ceux du vieux continent.

L'ensemble (2) formait une masse tout aussi importante, si ce n'est plus, que celle des glaces antarctiques actuelles; mais sa surface, au lieu d'être presque circulaire, se décomposait en deux grands massifs : celui d'Amérique qui, joint au Groenland, semble avoir été le plus considérable, et celui de l'ancien monde, dont le centre de dispersion se trouvait dans les pays scandinaves, à 3.000 kilomètres environ des points extrêmes où les témoins erratiques ont été rencontrés.

Du côté de l'Europe, les glaciers s'étendaient bien plus aisément que ne le font aujourd'hui ceux du Groenland. Ayant comblé la dépression baltique, si toutefois elle existait alors, ils rencontraient la terre ferme et non la mer comme limite à leur avancement. La Scandinavie (3) surélevée formait un *inlandsis* d'environ un million et quart de kilomètres carrés, où se déposaient des quantités énormes de névés (4). La pente était, il est vrai, très faible; mais nous avons vu que la masse des neiges influe beaucoup plus sur l'allongement des glaciers que l'inclinaison du sol.

Plus au sud, dans le massif indépendant des Alpes, le glacier du Rhône (5), grossi par les affluents de l'Oberland Bernois, de la Savoie, etc., remplissait toute la plaine suisse, recouvrait le lac de Genève et s'étendait jusqu'à Lyon. Ses névés s'élevaient jusqu'à 3.550 mètres d'altitude (6) et sa puissance atteignait par

(1) Le mont Mac Kinley dans l'Alaska, d'une altitude de 6.139 mètres, est la plus haute montagne de l'Amérique du Nord.

(2) Aux temps quaternaires, les glaces, en Europe, couvraient une surface d'environ 4.000.000 de kilomètres carrés, et en Amérique embrassaient quatre à cinq fois autant. Le massif alpin, réduit aujourd'hui à 4.000 kilomètres carrés, en couvrait alors 150.000. Cf. A. de Lapparent, *les Silex taillés et l'Ancienneté de l'homme*, Paris, 1907, p. 80.

(3) Cf. Ch. Lyell, *Antiq. of Man*, éd. IV, 1873, chap. XIII, p. 274 — Kjerulf, *Zeitschrift, Geolog'sche Gesell.* Berlin, 1860.

(4) Sur la carapace glaciaire qui a couvert la Scandinavie pendant la période pléistocène, la ligne de faîte ne coïncidait pas avec celle du relief scandinave; mais se rencontrait beaucoup plus à l'est, en Suède, en aval de la zone occupée actuellement par les grandes nappes d'eau du plateau lacustre. Cf. G. Andersson, *Den Centraljämtska issjön*. in *Ymer*, 1897, 1, Stockholm, résumé par C. Rabot, ds *la Géographie*, t. III. 1901, p 325 sq.

(5) Falsan et Chantre, *Monogr. des Anc. Glac. et des terr. erratiques ds la partie moyenne de la val. du Rhône*. Lyon, 1880.

(6) « Dans toutes les vallées alpines, la zone des polis glaciaires monte à plusieurs centaines de mètres au-dessus des glaciers

places 1.680 mètres. Au nord, il se joignait à ceux du Rhin et du Danube et couvrait une surface d'environ 150.000 kilomètres carrés, tandis que de nos jours sa superficie n'excède pas 4.000 (1).

Je ne parlerai pas des Pyrénées, du massif central de la France, du Jura, de la Corse (2) ; ces chaînes avaient aussi leurs glaciers, de peu d'importance, d'ailleurs, par rapport à ceux dont il vient d'être parlé (3).

L'Amérique (4) du Nord, outre l'Alaska (5), possédait aussi ses îlots glaciaires, dans les Rocheuses jusqu'à la Sierra-Nevada de Californie. De grands lacs les accompagnaient ; l'un d'entre eux, le lac Bonneville, couvrait une surface de 50.000 kilomètres carrés et présentait une profondeur de 300 mètres (6).

L'Amérique du Sud (7) au Pérou et au Chili, la Nouvelle-Zélande ont également connu les glaciers pléistocènes, de même que l'Himalaya et la plupart des grandes chaînes asiatiques.

Le massif scandinave, seule région élevée dans le nord de l'ancien continent, formait l'ossature principale de la masse européenne des glaces ; mais le relief actuel de cette chaîne ne peut donner aucune idée de la direction particulière de ses glaciers d'autrefois ; car, disparaissant sous les énormes tombées de névés, les vallées, les sommets, les crêtes n'étaient plus alors un guide pour les glaces qui, comme le fait a lieu dans les régions antarctiques, suivant la ligne de plus grande pente, comblaient les dépressions, accumulant les neiges devant les obstacles, franchissaient les cols et se déversaient du côté le plus favorable (8). La

actuels, attestant la hauteur à laquelle ceux-ci ont dû s'élever autrefois. (A. de Lapparent. *Leçons de Géogr. phys.*, 1907, p. 213.) Sur la marche des glaciers alpins, Cf. Alb. Penck et Ed. Brückner, *Die Alpen im Eiszeitalter*, Leipzig, 1901 et sq.

(1) De Lapparent, *Traité de Géologie*, 5e éd., 1906, p. 1680.

(2) Sur les traces de glaciation dans l'île de Corse, Cf. P. Castelnau, le Niolo, ds *la Géogr.*, 1908, p. 210.

(3) Hooker (*Natural history review*, 1862, janv., n° 5, p. 41) a reconnu dans le Liban des traces de glaciers descendant jusqu'à 1.250 mètres environ au-dessous des sommets de cette chaîne. Lat. nord 33° à 38°.

(4) Des traces du glaciaire pléistocène ont été relevées dans les Andes de la Colombie, de l'Équateur et de la Bolivie. (Cf. A. Bernath, Ueber eine Eiszeit in peruanischen Küstkordillere, in *Peterm. Mitt.*, 1904, 50, Band. XI.)

(5) Sur le glaciaire de l'Alaska, Cf. H. Brooks. The Geography and Geology of Alaska, a Summary of existing knowledge, ds *U. S. Geol. Survey*, Washington, 1906.

(6) Gilbert, *U. S. G. S.* 2d *Ann. Rep.*, 1882. — Russel, *U. S. G. S. Monographs*, vol. XI.

(7) Partout, dans les forêts vierges du Brésil comme dans les Savanes de Meta et de l'Apure, on rencontre des boulders provenant du grand glacier des Andes. (De Nadaillac, ds *Matériaux*, 1884, p. 183.) Agassiz constatait la présence de roches moutonnées et striées jusqu'aux environs de Montevideo. (Agassiz. *Voyage au Brésil*, trad. fr. Paris, 1869, p. 428.)

(8) « Le glacier du Rhône a dû former, à la sortie du Valais, au dessus de la plaine suisse, un gigantesque embâcle, dépourvu de pente, de 149 kilomètres de longueur. » (Alph. Favre. *Carte du phénomène erratique. Explication*. Genève, 1884, p. 18.) Les glaces franchirent le Jura vers 1.200 mètres d'altitude par les cols de la Jougne, de la Croix, etc. pour venir se mélanger à celles des glaciers jurassiens. (Cf. De Lapparent, *Traité de Géologie*, 5e édit., 1906, p. 1678.)

ligne des plus hautes crêtes ne demeura pas le centre principal de la diramation.

De ce foyer aux limites des dépôts glaciaires actuellement reconnues (1), on compte en ligne droite jusqu'en Angleterre 1.500 kilomètres, jusqu'en Allemagne 1.200, jusqu'à Moscou 2.000, et, enfin, les dernières traces orientales, vers l'Oural, se rencontrent à 3.000 kilomètres du centre glaciaire.

Nul doute que les glaciers d'alors, dans leur plus grande extension, ne s'étendissent à toutes ces régions en partant du foyer scandinave; car les formations erratiques de tout le nord européen renferment, en grande proportion, des roches d'origine norvégienne et suédoise (2).

Bien qu'il soit scientifiquement impossible d'appliquer aux glaciers pléistocènes européens les données que fournissent ceux du Groenland, il est cependant intéressant de rapprocher les actions constatées de celles supposées pour les temps anciens, afin de se faire une idée relative de leur puissance.

Si nous acceptons le terme moyen de 20 mètres en vingt-quatre heures, observé au Groenland (3), (7.300 m. par an) pour la rapidité d'écoulement des glaces quaternaires scandinaves, nous voyons que la période de *retard* a dû être d'environ 200 ans en ce qui concerne l'Angleterre, de 170 ans pour l'Allemagne, de trois siècles pour la Russie centrale et de quatre pour les glaciers tournés vers l'Oural; que, par suite, en moins de 1.000 ans, cette masse énorme de glaces a pu se former et disparaître. En raisonnant sur une vitesse journalière de 30 mètres, six siècles seulement eussent suffi au phénomène glaciaire tout entier (4).

(1) Les phénomènes morainiques ne dépendent pas uniquement de l'intensité glaciaire; mais aussi et surtout du relief du sol sur lequel se meut un glacier. A la terre Victoria, il est remarquablement peu développé et sur la « Grande barrière » du pôle sud, « il n'a pas été observé le moindre caillou ». (C. Rabot, *la Géogr.*, 1907, p. 392.) Il résulte de cette constatation que les données que nous possédons relativement à l'extension des glaciers pléistocènes sont insuffisantes et que l'aire circonscrite par les moraines ne peut être considérée que comme un minimum des surfaces jadis couvertes par les glaces.

(2) Cf. dans Results of the Antarctic Expedition (in *Geogr. Journ.*, XXV, n° 4, april, 1905, London). Les vues des glaciers Groenlandais de Ferrar, et de l'ouest dans la terre Victoria dont la pente est extrêmement faible, donnent une idée de ce que devaient être les glaciers scandinaves dans leur trajet au milieu des pays plats de l'Allemagne du Nord.

(3. En 1903, le glacier dit l'Hassanabad, dans l'Himalaya, s'est en deux mois et demi allongé de 9.600 mètres, ce qui donne une vitesse moyenne d'accroissement de 128 mètres par jour. (Cf. Preliminary Survey of Certain Glaciers in the North West Himalaya, in *Rec. of the Geol. Survey of India*, vol. XXXV, part. 3 et 4. Calcutta, 1907.)

(4) Joseph Vallot (*Annales de l'observatoire du Mont-Blanc*, 1900, t. IV, p. 122), remarquant que la vitesse d'un glacier croît avec son épaisseur, affirme qu'à l'époque où l'ancien glacier du Rhône mesurait 1.000 mètres d'épaisseur sur l'emplacement de Genève, il devait cheminer de telle sorte que moins de 250 ans suffisaient à un bloc erratique pour franchir la distance qui sépare l'extrémité du Valais du site de Lyon.

On voit combien ce nombre de 1.000 années est peu en rapport avec l'idée que, fréquemment, on s'est faite de la durée des temps glaciaires (1). Il ne peut, il est vrai, être pris que comme un minimum, en supposant que le premier mouvement d'extension a de suite précédé le mouvement définitif de recul, ce qui n'a pas eu lieu ; mais en accordant 2.000 ans à ces oscillations, on n'obtient encore qu'un nombre de 3.000 années pour la durée totale de l'évolution complète (2) dans nos pays.

Quand on songe à ce que représentent trois mille années, aux perturbations qui peuvent prendre place dans une aussi longue période, on est surpris de voir que bien des géologues se sont crus autorisés à faire intervenir les dizaines, les centaines, les milliers de millénaires pour expliquer ces phénomènes.

L'irrégularité de la formation des névés a causé, dans la marche de ces glaciers, des périodes d'avancement et des périodes de recul (3) et, les masses se modifiant sous ces influences, il en est forcément résulté des changements dans la direction des courants ; les traces de ces changements ont été fréquemment retrouvées ; et souvent il n'y a pas lieu d'attribuer à des foyers secondaires les dépôts ne présentant pas la même direction.

L'origine des glaciers pléistocènes semble devoir être attribuée, d'une part à l'ouverture de l'Atlantique méridional par effondrement de ses terres, d'autre part à la surrection compensatrice des massifs, scandinave pour l'Europe (4) et groenlandais pour l'Amérique, ainsi que des terres avoisinant ces deux centres principaux. Leur disparition serait due à l'affaissement des deux masses réfrigérantes (5). Si les forces cosmiques ou astronomiques sont intervenues, élevant dans son ensemble le degré hygrométrique

(1) Cf. Lyell (*Antiq. of Man*, 4e édit., 1873, ch. XIV, p. 334) estime, en se basant sur une vitesse moyenne de deux pieds et demi par siècle, que la période entière de submersion et d'émersion (correspondant au glaciaire) des îles Britanniques a exigé 224.000 ans. Cette évaluation, comme d'ailleurs toutes celles concernant ces mouvements, ne doit pas être prise en considération. Cf. chap. I, Chronologie.

(2) « Nous nous croyons pleinement autorisé à conclure que la dernière invasion glaciaire, celle dont nos ancêtres paléolithiques ont connu et subi les vicissitudes, peut très bien avoir été enfermée dans un nombre peu considérable de milliers d'années. Vouloir dépasser cette approximation serait illusoire. » (A. de Lapparent, *les Silex taillés et l'Ancienneté de l'homme*. Paris, 1907, p. 118.) Voir la belle discussion de l'auteur sur les évaluations chronologiques fournies par les glaciers. (*Id.*, pp. 101-119.)

(3) Lignites de Dürnten, Utznach, Wetzikon, etc., situés entre deux couches glaciaires. (O. Heer, *le Monde primitif en Suisse*, trad. française, 1872, p. 593 sq.)

(4) Cf. Lyell, *Antiq. of Man*, 4e éd., 1873, chap. XIV, p. 322 sq et carte, p. 325. L'immersion de l'Ecosse aurait été de 650 mètres environ, celle des autres parties des îles Britanniques, sauf les côtes de la Manche, de 420 mètres

(5) Cf. Lyell, *Antiq. of Man*, 4e éd., 1873, chap. XIV, p. 328, carte. — H. de la Bèche, *Theorical Researches*, 1834, p. 90. Ces cartes supposent que la surrection s'est produite régulièrement, ce qui n'a certainement pas eu lieu.

de l'air, elles n'ont sûrement présenté qu'une valeur relative, portant sur l'intensité, et non sur l'origine du phénomène ; chacune des périodes de croissance ou de décroissance correspondant, après le *retard* voulu, soit à des perturbations atmosphériques, soit à des oscillations de l'écorce terrestre, accroissant ou restreignant les surfaces liquides, modifiant la nature des courants atmosphériques, diminuant l'altitude des réceptacles.

Ces phénomènes, qui ont laissé des traces appréciables, nous les désignons sous le nom de *phase glaciaire*, quand il y a eu extension, et de *phase interglaciaire*, lorsqu'un recul important a fait quitter aux glaces de vastes territoires (1).

Les glaciers scandinaves, lors de leur plus grande extension, semblent s'être arrêtés vers l'Oural. Au delà on n'en rencontre plus de traces ; soit qu'elles aient disparu, ce qui est improbable, soit que les plaines sibériennes fussent demeurées libres, par suite de conditions climatériques privilégiées.

Les plaines de Sibérie n'étaient pas alors ce qu'elles sont aujourd'hui (2). Un vaste golfe marin occupait la région où se trouve actuellement l'embouchure du Iénissei et, vers le pied des chaînes altaïques, s'étendaient de grands lacs en relations, peut-être, avec celui de la Caspienne.

Dans la région arctique, aux îles Liakhov, à la Nouvelle-Sibérie et dans des terres aujourd'hui disparues, se trouvaient alors des glaciers (3), annexes de ceux du pôle, ne semblant pas avoir été séparés par la mer des contrées sibériennes. Au sud, l'Altaï et son prolongement vers l'est jouaient, par rapport aux terres basses, le rôle que remplirent les Alpes en Europe. Ils avaient leurs glaciers et formaient un massif très important (4).

Nous ne savons pas ce qui, au pléistocène, s'est passé entre l'Altaï et l'Himalaya. Probablement que les plateaux élevés du

(1) Les restes de forêts fossiles, les épaisses couches de ligniles, les brèches d'éboulis ne sont pas le résultat de quelques années et on les a observées, non seulement sur la limite des grandes extensions, mais jusqu'au sein des massifs montagneux qui, à certains moments, ont dû être débarrassés, sinon totalement, du moins en grande partie de leur manteau de glace. (M. Boule. *Rev. d'Anthrop.*, 1888, p. 670.)

(2) L'altitude à laquelle se terminent aujourd'hui les glaciers de la chaîne du Turkestan varie de 3.070 mètres (glacier de Talugen) à 3.480 mètres (glacier de Djaou-Paya). Lors de leur paroxysme pléistocène, ils descendaient jusqu'à la cote 2 200 mètres (Docteur L. Lalov, *la Géogr.*, 1908, p. 299, d'ap. L. Berg) alors qu'en Europe ils avançaient jusqu'à la mer. Cette différence importante entre l'allure des glaciers nord-asiatiques et ceux de nos pays, montre que les conditions climatiques des plaines du Turkestan et de la Sibérie occidentale étaient tout autres que celles de l'Europe septentrionale et centrale.

(3) Von Toll, *Verhandl des Neunten Geographen tags*. Berlin, 1891.

(4) Obroustchew, in *Pet. Mit.*, 1892, Literaturbericht, p. 99.

Pamir et du Tibet (1), de Kouen-Lun et de Gobi, situés entre 1.000 et 5.000 mètres d'altitude, constituèrent un immense réceptacle de froid plutôt que de névés, dépourvu d'écoulement; quant à l'Himalaya, ses glaciers ont laissé des traces jusqu'à 1.000 mètres d'altitude sur son versant méridional dans le Sikkim, le Nepâl et le Pundjâb (2). Ailleurs, l'Australasie (3) et l'Afrique possédaient aussi leurs glaciers.

Le plateau iranien (4), dont l'altitude moyenne est actuellement supérieure à 1.000 mètres, joua, en petit, le même rôle que les grands plateaux asiatiques (5). Bordé sur tout son pourtour par de très hautes montagnes qui condensèrent l'humidité (6), il demeura sec et froid, couvert d'une croûte plus ou moins épaisse de neiges durcies, trop peu importante pour que, d'elle-même, elle pût former des glaciers et franchir ses barrières. Lors de la fin de l'époque glaciaire, ces neiges se fondirent, créant de vastes lacs, dont quelques-uns trouvèrent un écoulement vers la mer (7); tandis que les autres, s'asséchant, laissèrent d'immenses surfaces salées (8).

(1) D'après H.-H. Hayden (Preliminary ole on the Geology of the Provinces of Tsang and Ü in Tibet, ds *Records of the Geol. Surv. of India*. Calcutta, vol. XXXII, part. II, 1905), le Tibet central, à l'époque pléistocène, aurait été le siège d'une glaciation extrêmement intense. Une carapace de glace devait occuper toutes les pentes de la crête maîtresse de l'Himalaya et s'étendre très bas dans les vallées adjacentes (C. Rabot, *la Géogr.*, 1908, p. 301).

(2) Medlicott et Blanford, *Geology of India*.

(3) Sur les époques glaciaires en Australasie, Cf. A. Penck, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, t. XXXV, p. 239, 1900. En Nouvelle-Zélande, Tasmanie, Alpes australiennes, il n'y a pas eu de calotte glaciaire; mais seulement extension des glaciers qui existent encore aujourd'hui sur les hauts sommets.

(4) En Perse, même dans les plus hautes montagnes (alt. 6.080 m.), il n'existe plus aujourd'hui de glaciers; mais seulement des neiges persistantes. Cela tient à ce qu'il ne se trouve pas de champs de névés assez développés pour donner lieu aux masses nécessaires à la formation des glaciers. Les principales montagnes conservant des neiges éternelles sont le Démavend (alt. 6.080 m.), la chaîne de l'Elbourz dont beaucoup de sommets dépassent 4.500 mètres, le Savalan (alt. 4.813 m.), le Sahend (alt. 4.600 m.), les montagnes du Kurdistan (alt. 4.300 m.), le Zagros (alt. 4.500 m.), la chaîne d'Ochlörân Kouh (alt. 4.400 m.) et de Kalian Kouh (alt. 4.800 m.), celle du Zèrd é Kouh (Baktyaris) (alt. 5.000 m.). Toutes ces montagnes ont autrefois possédé leurs glaciers. (J. M.)

(5) Cf. J. de Morgan, les Travaux de la délégation scientifique en Perse au cours de la campagne de 1906-1907, ds *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1907; p. 397; *id.*; le plateau iranien pendant l'époque pléistocène, ds *Rev. de l'Ecole d'Anthrop. de Paris*, VI, juin 1907, pp. 213-216.

(6) J'ai rencontré des traces de moraines dans les hautes vallées des Baktyaris, dans celle du Ho-roud (Louristan), dans les massifs montagneux de Kalian Kouh, d'Ochlörân Kouh, dans la vallée du Kialvi, dans celle d'Ouchnouv au Kurdistan; des galets striés bien que très rares sur quelques points du Louristan méridional et des Baktyaris. Dans ce dernier district, bien des vallées présentent le profil en V typique du glaciaire, d'autres offrent des ruines de terrasses. Enfin l'énorme épaisseur des alluvions caillouteuses au pied des chaînes méridionales, tant sur le versant mésopotamien que sur celui du plateau, viennent prouver que de grandes masses d'eau se sont écoulées avec violence au moment de la fusion des neiges et des glaciers (J. M.).

(7) Les eaux du Kurdistan oriental (Bidjar, Gherrous) ont donné lieu au Kizil ouzen qui, franchissant l'Elbourz par les passes de Mendjil, s'écoule à la Caspienne sous le nom de Sèlid roud. Celles du district de Bouroudjird où se trouvait jadis un lac (dont le nom s'est conservé dans celui de la localité de Bahrein) ont rompu la chaîne Loure pour former la branche septentrionale de l'Ab é Diz. Celles du district de Kirmanchah, maintenues autrefois par la chaîne du Sèlid roud, ont brisé cette barrière à Gherrâban pour former le Seïn Mèrrè qui gagne la Chaldée sous le nom de Iverkha (J. M.).

(8) Tous les lacs de Perse sont salés, tous les bas-fonds sont recouverts d'une épaisse couche de sel (J. M.).

Ainsi l'Iran, tout en ne renfermant pas de glaciers très importants, car il en eut de moyens (1), demeura pendant toute la période glaciaire un pays inhabitable (2), relié aux grands réservoirs de névés de l'Asie centrale (3).

La formation de masses de glace aussi considérables ne fut pas sans modifier très sensiblement le climat ; nées de la chaleur, ces neiges abaissèrent la température et modifièrent les conditions de la vie, suivant que l'expansion des nappes réfrigérantes était plus ou moins grande. Puis les glaciers disparurent, ne laissant dans nos montagnes que des ruines de leur grandeur passée, et le climat actuel s'établit.

Tandis qu'en Europe la température moyenne se relevait, par contre la Sibérie devenait un pays glacé (4). L'avancement de sa côte septentrionale, l'assèchement de ses lacs la privèrent de l'humidité que le Gulf stream, reste très affaibli des grands courants d'antan, nous apporte généreusement (5).

Certainement la terre porte encore aujourd'hui des glaces fossiles datant, non seulement du pléistocène, mais aussi de l'époque tertiaire. Il suffira de citer celles de l'Alaska, de la Sibérie septentrionale, des îles Liakhov, de la Nouvelle-Sibérie, du Groenland, des pôles qui n'ont cessé, depuis la fin du pliocène, de couvrir les espaces qu'elles occupent encore de nos jours.

(1) Restes de moraines, vallée du Seïn Mèrrè. Cf. J. de Morgan, *Mission en Perse*, t. II, pl. LXVII. Le lac Gahar (Louristan), barré par des alluvions morainiques, est un reste du glaciaire. Cf. *id.*, pl. LXXVII. Vallée du Kèbir Kouh. Cf. *id.*, pl. LXXX. — Terrasses glaciaires, Haute vallée du Gader Tchai (Kurdistan). Cf. J. de Morgan, *Mission en Perse*, t. II, pl. II. Village de Hei construit sur l'extrémité d'une terrasse glaciaire. Vallée du Kialvi (Kurdistan). Ochtôrân Kouh (Louristan). Cf. J. M., *op. cit.*, pl. LX et LXI. Vallée du Lar au pied du Demavend ; vallée de l'Araxe à Khoudafèrin. Cf. *id.*, t. III. 1905, pl. VII. Plaine de Décht-i-Khawa (Louristan). — Alluvions glaciaires, Holwân Rou (Zohâb). Cf. de Morgan, *Mission en Perse*, t. II, pl. XVIII et XX. Teñg é Ziba. Cf. *id.*, pl. LXXIV, Teñg é Bâdouch, *id.*, pl. LXXV. Germasirs de Pinâbâd. Cf. *id.*, pl. XCIV. Vallée du Kechghan Roud (Louristan), de l'Ab è Zal. du Belal rou (Arabistan) et au pied mésopotamien de toute la chaîne du Louristan et des Baktyaris.

(2) Je n'ai rencontré en Perse d'instruments d'aspect archaïque qu'au gisement de l'Ab-é-Pardôma dans la vallée du Lar (Mazandèran). (Cf. J. de Morgan, *Miss. sc. en Perse*, t. IV, 1896, *Rev. Archéol.*, p. 1 sq.] Mais, encore, ne puis-je affirmer qu'ils appartiennent à la période quaternaire. Ce gisement, situé sur le versant septentrional de l'Elbourz, était en dehors de la région glacée.

(3) L'expédition anglaise à Lhassa (Cf. L. Austine Waddell, *Lhasa and its mysteries with a record of the expedition of* 1903-1904. Londres, 1905) a rencontré sur le versant septentrional de l'Himalaya un très grand nombre de traces des phénomènes glaciaires.

(4) Il existe aujourd'hui deux pôles du froid ; l'un en Sibérie vers le cours de la Léna, température moyenne, — 17°,2 (max. absolu. + 38° ; minim. abs., — 76° ; diff. max 114°), l'autre dans les terres polaires arctiques, temp. moy., — 20°. Le pôle septentrional du froid se trouvait autrefois vers le centre de la Scandinavie, il s'est donc transporté vers l'est de 135° environ en longitude.

(5) Les îles Féroë et Iakoutsk, points situés tous deux par 62° 30′ lat. nord, offrent des différences climatériques très notables Iles Féroë, temp. moy. ann., + 7°,3 ; Iakoutsk, — 10°,3 ; mois le plus froid, îles Féroë + 2°,7 ; Iakoutsk, — 43° ; mois le plus chaud, îles Féroë + 12°,3 ; Iakoutsk + 20°,4. Différences correspondantes, 17°,6, 41°,3, 8°,3 ; différences extrêmes, îles Féroë, 9°,6 ; Iakoutsk, 63°,4. (Cf. Prohr, *Klima und Gestaltung der Erdoberfläche*, 1885, p. 8.)

Quelques géologues (1) ont admis, depuis la fin du pliocène jusqu'aux temps proto-historiques, l'existence en Europe de six périodes glaciaires : d'autres (2) réduisent ce nombre à deux ou trois, ayant affecté l'ensemble des continents, et considèrent les autres comme d'importance secondaire et locale. Suivant ces derniers, la première extension glaciaire, la plus étendue, aurait couvert toute la région indiquée plus haut.

La seconde, moins violente, se serait cependant encore étendue sur l'Irlande, l'Écosse, le nord de l'Angleterre ; mais dans l'Europe centrale elle n'aurait pas dépassé au sud Hambourg, Berlin, Varsovie, Vilna, Novgorod, et, à l'est, le lac Onéga et Arkangelsk.

Pendant les périodes qui suivirent, les glaciers, perdant de leur intensité, ont fait de moins en moins sentir leurs effets.

Le synchronisme des phénomènes glaciaires ou interglaciaires est extrêmement difficile à établir scientifiquement ; car les dépôts de cette nature, ne renfermant aucune trace de la vie, ne peuvent être datés relativement que par les lits fossilifères qui les accompagnent, les supportant ou les recouvrant.

Les successions stratigraphiques, dit M. Boule (3), s'établissent aisément dans une même coupe, mais le synchronisme des alluvions pléistocènes est, pour ainsi dire, impossible à prouver; les fossiles variant peu et des sédiments de même nature ayant pu se déposer en des temps différents sur divers points.

A ces incertitudes viennent se joindre celles résultant de la conduite même des glaciers. L'observation prouve, en effet, que dans un même massif glaciaire, tous les courants ne croissent pas et ne décroissent pas en même temps. Les uns avancent, les autres reculent ; d'autres enfin demeurent stationnaires. Il en résulte que, dans certaines régions, on serait tenté de croire à un recul général, tandis que, dans d'autres, tout concourt à faire penser l'inverse.

Si les Alpes, avec leur faible développement glaciaire, laissent souvent dans le doute, que doit-on penser de masses aussi con-

(1) Geikie, *Great ice Age*. London, 1894.

(2) Voir Penck, *Vergletscherung der Deutschen Alpen*.—Bruckner, *Penck's Geog. Abhandl.*, Wien, 1886. — Penck, *Die Glacialschotter in den Ostalpen*, 1890. — Du Pasquier, *Matér. pour la carte géol. de Suisse*, 1892. — Penck et Bruckner, *Die Alpen im Eiszeitalter*, Leipzig, 1901-1905 ; — Penck, *Die vierte Eiszeit im Bereiche der Alpen*, Wien, 1899. — Chamberlin, *Salisbury, Smock in Salisbury Drift of New Jersey*, p. 102. — Chamberlin, *Proc. Amer. Assoc.*, 1886.

(3) Marcellin Boule, Essai de paléontologie stratigraphique de l'homme, ds *Rev. d'Anthrop.*, 1888.

sidérables que celles des glaciers quaternaires? Il serait imprudent de se hâter de généraliser la portée des observations; car les mouvements d'ensemble sont composés d'une foule de circonstances particulières dont les traces peuvent être en contradiction avec la progression ou le recul général.

Quoi qu'il en soit, après une série plus ou moins variée de fluctuations, les glaciers ont disparu ne laissant, en dehors des régions polaires, que des représentants presque insignifiants.

Pendant la fonte il se forma, au sud-est et à l'est de l'ancien foyer glaciaire scandinave, une vaste dépression, la *mer à Yoldia*, beaucoup plus étendue que n'est la Baltique d'aujourd'hui et faisant communiquer la mer Blanche avec l'océan Glacial, par un canal dont on retrouve nettement les traces en Finlande et près des côtes méridionales de la Norvège (1). L'encombrement des deux extrémités de ce canal fit *le lac* (d'eau douce) *à Ancylus* et le détroit danois s'ouvrant, au moment de la formation de la mer du Nord, cette cavité devint la mer Baltique.

C'est à cette époque, après la période d'érosions et d'alluvions qui précéda, accompagna et suivit le glaciaire (2), que la chaîne scandinave et les pays du Nord commencèrent ce mouvement d'immersion que nous voyons se continuer encore sur les côtes de Hollande, de France et d'Angleterre; que se créa la Manche en même temps que la mer du Nord.

Au sud-est, entre l'Europe et l'Asie, le lac aralo-caspien, depuis longtemps connu et dont j'ai retrouvé les anciens rivages au pied des montagnes du Mazandéran et du Ghilan (3), ne se trouvant plus alimenté par la fonte des neiges de l'Altaï, du plateau persan et des autres massifs voisins, commença son assèchement. Il en fut de même pour la plupart des grandes nappes d'eau douce, en Sibérie, aux États-Unis et dans le monde entier.

La fonte d'aussi grandes masses de glace ne se fit pas sans amener des changements importants dans le relief topographique du sol. Si elle s'était effectuée régulièrement, il en fût résulté

(1) Le canal dont la topographie sous-marine fournit les contours et qui est situé au sud de la Norvège peut n'être que le résultat des érosions causées par les nappes d'eau préballiques se déversant dans l'Océan, leur niveau se trouvant relevé par les apports énormes dus à la fonte des glaciers situés sur le versant oriental de la crête scandinave.

(2) Pour les érosions glaciaires, Cf. W. M. Davis, Glacial erosion in France, Switzerland and Norway, in *Proc. Boston Soc. of Nat. Hist.*, vol. XXIX, n° 14, pp. 273-322, 1900. — M. Boule, la Topographie glaciaire en Auvergne, ds *Ann. de Géogr.*, 5e année, 15 avril 1896.

(3) Cf. J. de Morgan, *Mission scientif. en Perse*, t. I, 1894; *Etudes géologiques*. p. 139.

l'établissement de fleuves immenses, creusant de profondes vallées, puis couvrant leur fond d'alluvions ; mais ce n'est pas avec autant de simplicité que les choses se passèrent.

Nous observons, lors de l'extension de certains glaciers et de la fermeture des vallées secondaires dépourvues de glaces, la formation de lacs parfois très étendus qui, se constituant en plusieurs années, finissent par rompre leurs barrières. Ils se vident alors en un temps très court, souvent en quelques heures seulement, causant dans les pays situés en aval de véritables déluges.

Ces lacs de barrages (1), fréquents dans nos montagnes et au Groenland, étaient jadis très nombreux dans les Alpes scandinaves; ils ont laissé, dans les vallées des deux versants et dans les fjords, des terrasses (2) parfaitement horizontales, témoins de l'ancien niveau de leurs eaux (3).

De semblables cataclysmes se sont produits fréquemment au cours de la période glaciaire ; mais alors leurs proportions étaient bien plus grandes qu'elles ne sont aujourd'hui (4). Enfin, lors de la fonte définitive des glaces, de nouvelles inondations survinrent ; et c'est à cet ensemble compliqué que nous devons le diluvium.

Ce dépôt ne s'est pas fait en une seule période; il est le résultat d'alluvions successives, dues à des phénomènes successifs eux-mêmes, mais désordonnés (5). Ainsi, dans nos alluvions dites quaternaires, il en est qui peuvent appartenir au pliocène supérieur, époque de l'apparition des glaciers; il en est de contemporaines des diverses phases glaciaires et interglaciaires; mais la majeure partie semble due à la disparition des glaciers.

(1) L'Ecosse fournit des preuves indiscutables de la formation de lacs étendus au cours de la période glaciaire. (Ch. Lyell, *Antiq. of Man*, 4e éd., 1873, p. 304 et sq., chap. XIV.) En Suisse, le Märjelen See, en amont de Brieg, dans la vallée du Rhône, est un des exemples les plus intéressants de lacs-barrages visité en 1865 par Lyell (*Princip. of Geol.*, XIe éd., vol. I, p. 374). J'y ai, en 1906, vérifié points par points la description qu'en donne le grand géologue anglais.

(2) Il y a lieu de discerner entre les terrasses glaciaires et fluviales. Cf. à ce sujet la belle étude de W. M. Davis River, Terraces in New England, 1902 (in *Bull. of the Museum of comparative Zoology at Havard College*, vol. XXXVIII, *Geol. Ser.*, vol. V, n° 7, pp. 281-346.

(3) Cf. R. L. Barett, The Sundal Drainage System in Central Norway (*Bull. of the American Geogr. Soc.*, vol. XXXII, n° 3, 1900, pp. 190-220).

(4) Cf. E. A. Martel, Ruptures de poches d'eau des glaciers, ds *la Nature*, n° 1138, 23 mars 1895.

(5) Les Annales chinoises ont conservé le souvenir d'une grande inondation placée par les livres sous le règne de Yao. D'après le système chronologique du *Lih-taï ki-ssé*, les travaux de Yu, pour réparer les désastres causés par l'inondation, auraient été terminés en 2278 avant J.-C.; d'après celui des Annales des bambous Su-Tchou-schou en 2062. Fr. Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*; 9e éd., t. I, 1881, p. 56.) Déluge chaldéen de Berose. Déluge indien dans la Çatapata Brâhmana. Déluges d'Ogyges, de Deucalion et de Dardanos en Grèce, des Lithuaniens, de tous les peuples indo européens. (Cf. Fr. Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*, 9e éd., t. I, § 4. Le Déluge, p. 55. Chapitre dans lequel sont reprises toutes les traditions relatives à ce cataclysme.)

La masse énorme du liquide rendu au sol apporta une grande humidité dans l'atmosphère ; il en résulta des pluies intenses qui, dans les pays où les eaux glaciaires n'avaient pas eu d'action directe, les remplacèrent dans leurs effets d'érosion et d'alluvion. C'est ce qui se passa pour le nord de la France entre autres et probablement aussi pour les pays syriens et égyptiens.

Dans ces dernières régions, les traces laissées par les eaux diluviennes sont telles, qu'à l'abondance des pluies nous devons joindre d'autres causes, celle entre autres de l'écoulement subit de vastes lacs qui, ayant rompu leurs digues, se précipitèrent dans les pays situés plus bas qu'eux. Le creusement du Bahr-Béla-Mâ, ou fleuve sans eau, postérieur aux alluvions caillouteuses, doit être attribué, je pense, à un cataclysme de cette nature.

Les alluvions asiatiques et africaines peuvent être contemporaines de celles de l'Europe; mais rien n'oblige à le croire, surtout dans le détail; car aucune liaison certaine n'a encore été constatée entre ces divers phénomènes.

L'observation et l'étude des alluvions est, dans nos pays, rendue difficile par l'abondante végétation qui couvre le sol et par les modifications de surface apportées par la culture ; mais dans les pays déserts, tels que le Sahara, certaines parties de l'Algérie, de la Tunisie, de l'Égypte, de la Syrie, les faits sont beaucoup plus nets qu'en Europe. A El-Mekta près de Gafsa (Tunisie), entre autres, on voit de la manière la plus claire les traces du charriage. Les ateliers d'El-Mekta ont été balayés par le courant et leurs restes se sont déposés dans les épaisses alluvions de Gafsa, à 15 kilomètres en aval. Or ce oued a changé de lit, a coulé à bien des époques différentes, entraînant tour à tour les débris d'ateliers d'industries diverses ; en sorte que si la superposition des couches peut renseigner au point de vue de la succession des crues, elle est souvent sans valeur en ce qui concerne l'âge des instruments charriés; leur superposition ne doit donc pas être prise en considération de manière absolue.

Le fait que je viens de citer pour une localité tunisienne s'est forcément reproduit dans nos pays. Sa constatation, d'ailleurs conforme aux lois de l'écoulement des eaux, porte un coup bien grave aux théories basées sur la superposition des couches dans

les alluvions ; parce qu'elle apporte la possibilité d'un doute sur la valeur scientifique des successions apparentes (1).

Après avoir passé en revue les phénomènes glaciaires eux-mêmes, nous examinerons quelles furent les conséquences de ces perturbations au point de vue du climat, de la flore et de la faune, et enfin en ce qui concerne la vie humaine; mais il eût été impossible de se rendre un compte exact de ces transformations, sans être préalablement entré dans les détails qu'on vient de lire sur ces faits naturels, dont la répercussion fut si grande sur les destinées humaines.

La période glaciaire est loin d'avoir pris fin ; nos temps qui en font encore partie, sont caractérisés par un important mouvement de recul, commencé longtemps avant les débuts de l'histoire. Il est à penser que ce retrait des glaces n'est pas définitif, que les froids reviendront, et avec eux la dépopulation d'une partie de notre globe. Rien ne peut faire prévoir l'amplitude de cette future oscillation ni le sort que destinent à l'humanité les lois de la nature.

Il se passera, lors de ce cataclysme, des révolutions que l'imagination la plus féconde ne saurait concevoir ; désastres d'autant plus horribles que, chaque jour, la population de la terre s'accroissant, les districts les moins fortunés se peuplant peu à peu, les divers groupes humains, refoulés les uns sur les autres, ne trouvant plus l'espace nécessaire à leur existence, se détruiront entre eux.

(1) Cf. J. de Morgan, *l'Anthropologie*, 1907, pp. 380 à 383. Note sur l'incertitude de la chronologie relative des faits préhistoriques.

CHAPITRE IV

La flore, la faune et l'homme aux temps glaciaires l'homme à l'état paléolithique.

Durant les perturbations glaciaires, le monde organique ne s'enrichit pas d'une seule espèce ; les animaux, comme les plantes, ne firent qu'osciller entre les tropiques et les régions polaires, modifiant leur habitat, suivant leurs besoins, d'après les ressources qu'ils rencontraient. Bien des formes disparurent de nos latitudes ; par exemple les grands mammifères herbivores qui, abandonnant l'Europe, la Sibérie, l'Amérique du Nord, continuèrent à vivre dans l'Afrique centrale et l'Asie méridionale, où ils existaient déjà (1) dès l'époque quaternaire.

Ces transformations de la vie animale ont toujours eu lieu, même durant les temps humains, parce que fréquemment les climats se sont modifiés et partant la flore (2), cause première de

(1) Zittel (*Traité de Paléontologie*, trad. Barrois, t. IV, p. 764) compte qu'aux temps quaternaires la faune mammalogique de l'Europe comportait 110 espèces, tandis qu'aujourd'hui elle en possède 150, en y comprenant les espèces domestiques et importées ; mais est-il certain que nous ayons retrouvé des vestiges de tous les mammifères qui ont vécu au cours du pléistocène?

(2) La flore actuelle du globe ne se compose pas de groupes organiques homogènes. Cette flore est, au moins pour un grand nombre des éléments qui la composent, un legs du passé. Chacun des groupes qu'on y peut distinguer doit avoir son histoire souvent très ancienne, et il en est qui sont aujourd'hui dans la toute-puissance de leur développement, comme il en est d'autres réduits à ne plus offrir qu'un petit nombre de types, derniers survivants d'un ensemble dont la prospérité réclamait d'autres conditions (A. de Lapparent, *Traité de Géologie*, 1906, p. 115.) — Pour se rendre compte de la distribution du règne végétal sur le globe suivant les conditions géographiques et climatériques, Cf. I. Costantin, *les Végétaux et les Milieux cosmiques*. Paris, 1898. — Id., *la Nature tropicale*. Paris, 1899. — E. Engler, *Die Entwickelung der Pflanzen Geographie in den letzten Jahrenhundert und Weitere Aufgaben derselben*. Berlin, 1899. — O. Drude, *Manuel de géographie botanique*, trad. G. Poirault. Paris, 1897. — A. F. W. Schimper, *Pflanzen. Geographie auf Physiologischer Grundlage*. Iena, 1898.

la faune d'un pays (1). Dans la période historique, sous nos yeux encore, bien des espèces abandonnent certaines régions pour se concentrer en d'autres. L'aurochs qui, au temps de César, peuplait les forêts de la Germanie, ne vit plus aujourd'hui que dans deux îlots de forêts, en Lithuanie et en Circassie. L'autruche qui, lors de la première dynastie égyptienne, habitait encore la moyenne vallée du Nil (2), qui, sous Julien II (vers 350 ap. J.-C.), vivait sur les bords de l'Euphrate (3), ne se rencontre plus aujourd'hui qu'en Afrique centrale et australe ; elle a disparu de l'Asie.

Bien des animaux ont fui devant les modifications duc limat (4) ; mais beaucoup aussi ont disparu devant l'homme qui, de mieux en mieux armé, les poursuit sans relâche. Les matelots hollandais ont exterminé les derniers des Dodos ; l'ours a été complètement détruit en Angleterre et dans presque toute la France et, en vingt ans seulement, dans les montagnes iraniennes, le gros gibier a très sensiblement diminué, depuis que les nomades se sont armés de fusils à tir rapide et à longue portée.

Quoi qu'il en soit, dans les temps pléistocènes, l'influence de l'homme sur la disparition des types animaux peut être considérée comme nulle ; car ses moyens d'attaque du gibier n'étaient encore que très rudimentaires. C'est le climat qui fut le grand agent destructeur aussi bien que conservateur. La flore est notre meilleur guide pour apprécier les causes de ces variations dans la faune (5).

A. Masclef, la Géographie botanique et son évolution au dix-neuvième siècle. ds *la Géographie*, t. II, 1900, p. 35 sq. — G. Saint-Yves, Sur la distribution des plantes en Sibérie et dans l'Asie centrale. *Id.*, p. 81.

(1) La répartition sur le globe des mollusques terrestres (Cf P. Fischer, *Manuel de conchyliologie*, 1887) fournit de précieuses indications sur les conditions de la vie sur la terre. Ces animaux, étant de ceux qui se déplacent le moins, ont nettement conservé leurs caractères locaux depuis les temps géologiques. C est par leur étude qu'on peut le mieux retrouver les relations anciennes des continents entre eux.

(2) Abydos, El Amrah.

(3) Ammien Marcellin, *Expéd. de Julien II contre les Perses*. — Des fragments d'œufs d'autruche ont été rencontrés à Suse dans les couches élamites du quinzième siècle environ avant notre ère L'on voit cet oiseau figuré sur un koudourrou d'époque cosséenne provenant de la même localité et sur des cylindres-cachets chaldéens du trentième siècle environ av. J.-C.

(4) Nehring a démontré qu'à Thiede, près de Brunswick, après la fonte de la grande carapace glaciaire, il y eut d'abord une faune de toundra composée du renne, du bœuf musqué, du renard bleu, du lemming, du lagopède alpin ; et qu'à cette faune de toundra succéda une faune de steppe composée de la gerboise, du porc-épic des steppes, du lagomys, du cheval sauvage, de l'hémione, du rhinocéros, du mammouth, et à certains endroits de l'antilope saiga. En d'autres termes, lorsque l'adoucissement du climat amena la transformation de la toundra en steppe, la faune changea également. (Cf. A. G. Nathorst, *la Géographie*, 1901, t. III, p 7, sq.)

(5) Sur la flore pléistocène, consulter : De Saporta, *Aperçu sur la flore de l'époque quaternaire*. Caen, 1857. — De Saporta, *Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1881 — De Saporta, *Congrès de Stockholm*, 1871, I. p. 80 sq. — De Saporta, *le Monde des plantes*, 1879. — De Saporta, *Origine paléontologique des arbres cultivés*, 1888. — Schröter, *Die Flora des Eiszeit*. Zurich, 1884. — Schimper, *Traité de paléontologie végétale*, t. I, p. 253, etc.

En Angleterre, les couches dont le dépôt a précédé la première extension glaciaire, le *Forest bed* de Happisburg (1), montre une flore se rapprochant beaucoup de celle de notre temps dans les régions de même climat : *Pinus sylvestris*, *P. abies*, *Taxus baccata*, *Nuphar luteum*, *Ceratophyllum demersum*, *Potamogeton*, *Prunus spinosa*, *Menyanthus trifolia*, *Alnus*, *Quercus*, *Betula*, etc.

Dans le même pays (2), « les premiers indices de refroidissement se sont fait sentir par l'apparition d'une flore à *Salix polaris* et *Dryas octopetala* (3), distincte d'une flore glaciaire ultérieure, à *Betula nana* et *Salix herbacea*. De même en Écosse, une flore semblable à celle du temps présent se trouve intercalée entre deux végétations glaciaires de bouleaux nains ».

Une flore voisine de celle du Suffolk a été trouvée en France à Jarville, près de Nancy, et à Bois-l'Abbé, aux environs d'Épinal, à la base des alluvions glaciaires vosgiennes. La physionomie de cette flore est subalpine et indique un climat analogue à celui qui règne aujourd'hui dans le pays à 1.000 mètres d'altitude. Le mélèze, actuellement confiné entre 1.800 et 2.000 mètres, était alors commun sur les basses collines des environs de Nancy (4). C'est la première extension glaciaire qui aurait anéanti, en France, le platane, le sassafras, le chêne du Portugal, les derniers représentants des cannelliers et des palmiers.

A Deuben près de Tharand, à 18 kilomètres seulement de l'Erzgebirge, l'argile qui supporte le limon à *Rhinoceros tichorhinus* a fourni une vraie flore glaciaire à *Salix herbacea*, *Polygonum viviparum* (5), avec coléoptères arctiques comme *Carabus Groenlandicus* (6). M. Nathorst pense que cette végétation, marquant le bord externe des glaces septentrionales, régnait presque sans partage au nord des Alpes, sur 300 kilomètres, laissant tout au plus se développer par places des massifs de *Betula odorata*.

La flore interglaciaire est connue sur divers points de l'Allemagne du Nord, notamment à Honerdingen (7) où elle se montre composée de nénuphars qui ont crû sur un lac dont les bords étaient ombragés par des forêts de pins, de chênes, d'aunes, de

(1) Lyell, *Antiq. of Man.* 4e édit. London, 1873, p. 256

(2) De Lapparent, *Traité de Géologie*, 5e édit., 1906, p. 1648 et sq.

(3) Nathorst, in *Rev. Géol. suisse*. 12e édit., p. 76. — Reid et Ridley, *Geol. mag.* 3 [V], p. 441.

(4) Fliche, *Compt. rend. Acad. Sc.*, LXXX, p. 1233; XCVII, p. 1329.

(5) A Schlussenried et à Waldsee en Wurtemberg, on a rencontré des mousses arctiques semblables à celles du Groenland et du Labrador : *Hypnum sarmentosum*, *H. aduncum*.

(6) Nathorst, *Kongl. Vetenskap. akad.* Stockholm, 1894.

(7) Weber, *l'Anthropologie*, 1896.

tilleuls, de hêtres, associés aux houx. Le sapin (*Abies pectinata* s'y est acclimaté en dernier lieu.

Du même âge, et du même caractère essentiellement tempéré, est la flore des lignites interglaciaires de la Suisse ; de ceux où il a été rencontré des morceaux de pin portant des traces du travail de l'homme (1). Ces lignites, ainsi que les tufs inférieurs de Moret, sont remarquables par la preuve qu'il fournissent du grand développement du figuier et du laurier au temps de leur formation.

Les zones de végétation ont toujours été concentriques aux glaciers. Lors de la plus grande extension de ces derniers, l'aire des flores froides a fini par être continue depuis la Sibérie, par les Carpathes et les Sudètes, jusqu'aux Alpes et même aux Pyrénées. Plus tard, cette aire s'est rompue en îlots (2), et c'est ainsi qu'il a pu se constituer une flore alpine apparentée à la flore boréale (3).

Le *Forest bed* fournit également la faune qui vivait au moment où commencèrent à se former les glaciers. On y voit (4) : *Elephas meridionalis* (5), *E. antiquus* (6), *E. primigenius* (7), *Rhinoceros etruscus* (8), *R. megarhinus*, *Equus caballus*, *Hippopotamus major* (9), *Sus scrofa*, *Ursus spelæus* (10), *U. Arvernensis*, *Bos primigenius* (11), *Cervus megaceros* (12), *C. capreolus*, *C. elaphus*, *C. polygnacus*, *C. cornutorum*, *C. verticornis*, *C. Sedgwicki*, *Castor fiber*, etc.

Cette faune caractérise nettement la province zoologique an-

(1) A Wetzikon (Suisse). Rutimeyer.

(2) Les hautes cimes de la Suisse renferment des espèces végétales identiques à celles du Spitzberg et du Groenland. Sur le cône terminal du Faulhorn, Ch. Martens a recueilli 132 phanérogames dont 49 se retrouvent en Laponie et 8 au Spitzberg. Même chose a été observée pour toutes les grandes montagnes, même dans l'Atlas, l'Abyssinie, au Brésil, dans les Andes, etc. (A. de Lapparent, *Traité de Géologie*, 1906, p. 114.)

(3) Boulay, *l'Ancienneté de l'homme*. Paris, 1894.

(4) Lyell, *Antiq. of Man*, p. 256.

(5) Cf. Gaudry, *Enchaînements du monde animal*, 1878, p. 169. — Id., *les Ancêtres de nos animaux*, p. 279. — D'après Gaudry, *E. meridionalis* serait l'ancêtre de l'éléphant de l'Afrique.

(6) Cf. Falconer, On the ossiferous caves of the peninsula of Gower, in *Quart. Journ. Geol. Soc.*, t. XVI. Gaudry considère *E. antiquus* comme l'ancêtre de l'éléphant des Indes.

(7) Ou mammouth. Cuvier, *Révol. du Globe*, p. 329, ossements fossiles. Cf. H. Howorth, *The Mammoth and the flood*, 1887. — Falconer, *Paleontological Memoirs*, t. II, 1868. — D'Acy, *Bull. Soc. Anthropol.*, 1884, p. 453. Les ossements en sont très abondants dans toutes les régions habitables au pléistocène. On rencontre son image gravée dans les cavernes (la Madelaine, Brniquel, Raymonden, etc.).

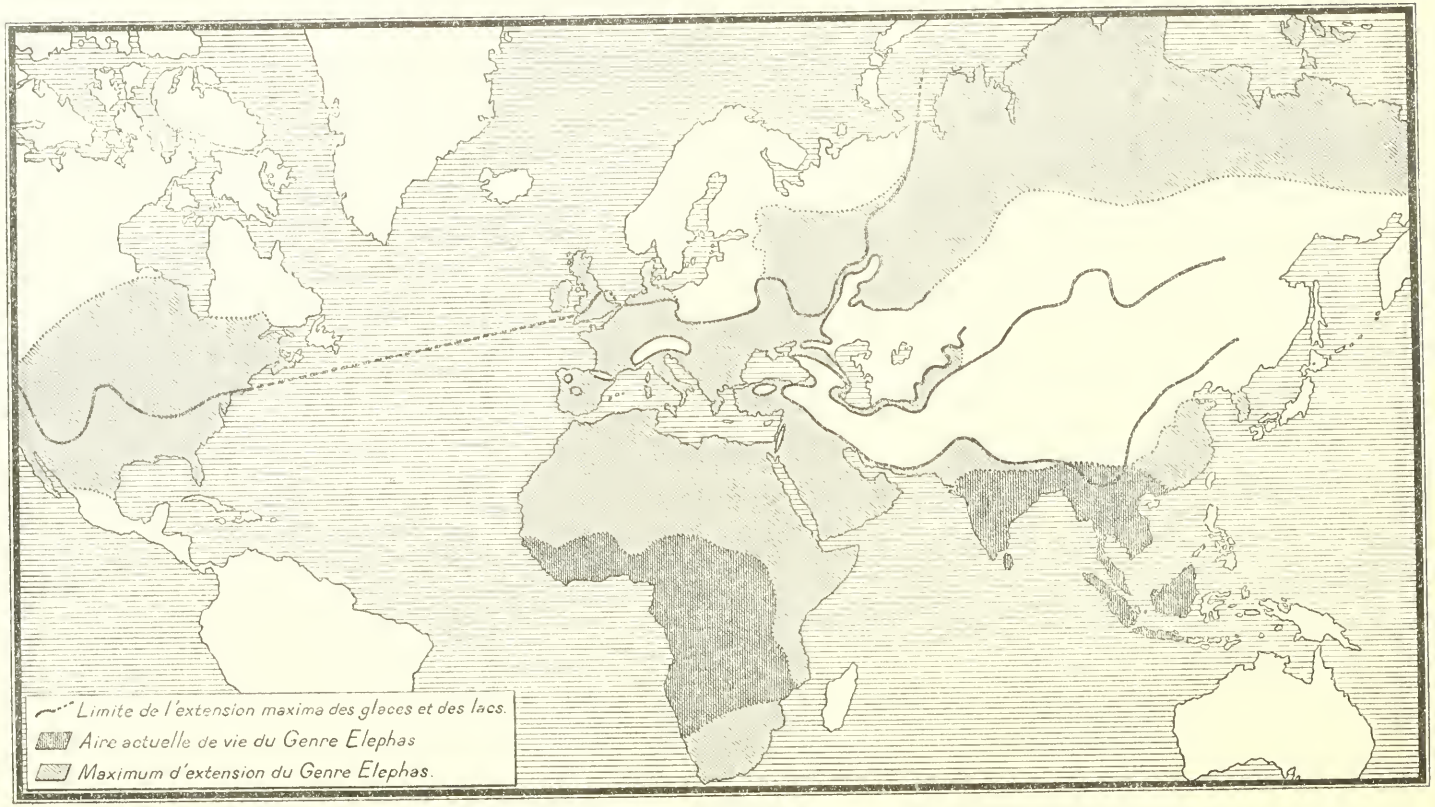
(8) Falconer.

(9) Cuvier ; rare dans l'Europe centrale, manquant en Allemagne, il est abondant en Italie. Cf. Gervais, *Rech. s. l'Antiq. de l'homme*, p. 101. — De Mortillet, *le Préhistorique*, 2e édit., p. 205 sq. — Hamy, *Précis*, p. 175.

(10) Cuvier, *Ossements fossiles*, vol. IV, pl. XX à XXIV, figuré sur un morceau de schiste (caverne de Massat).

(11) Cuvier, *Ossem. foss.*, t. IV, 112 sq., p. 150 sq., pl XI. Synonymes, *Bos urus priscus*, *taurus fossilis*, *taurus primigenius*; est au dire de certains auteurs (Cuvier, Rutimeyer, Bell, Nehring) peut-être l'ancêtre de nos grands bovidés domestiques. Fréquemment figuré sur les parois des grottes.

(12) Harlan. — Synonymies, cerfs à bois gigantesques (Cuvier), *Megaceros hibernicus* (Owen), *euryceros*, etc. ; fréquent en Europe occidentale, rare en Italie, est interglaciaire en Irlande. Williams, *Geol. Mag.*, 1881, p. 354.)



Distribution du Genre Elephas sur le Globe, à l'époque quaternaire et aux temps modernes.

glaise de cette époque. Elle est forcément la même, à peu de chose près, pour la Gaule septentrionale et centrale ; puisque la Manche n'existant pas alors, les terres britanniques n'étaient que le prolongement du continent européen. Les temps qui suivent montreront le départ d'un grand nombre de types, mais n'en apporteront pas de nouveaux.

La faune (1) n'est pas homogène pendant toute la durée du pléistocène et dans tous les districts. En Europe centrale et occidentale, elle débute par *Elephas antiquus* dominant, mais vivant avec *E. meridionalis*, reste du pliocène ; tandis que dans les rivières et les lacs abonde *Corbicula fluminalis*, lamellibranche aujourd'hui éteint partout ailleurs que dans les eaux tièdes de l'Afrique et de l'Asie méridionale (2).

E. meridionalis disparaît le premier, faisant place à *E. primigenius*, avec lequel d'ailleurs il a vécu ses dernières années (Forest bed). *E. antiquus* s'efface à son tour laissant seul *E. primigenius* qui, avec *Rhinoceros tichorhinus*, est contemporain du renne, et ce dernier lui survit jusqu'à nos jours, bien qu'ayant modifié son habitat.

En sorte qu'il semblerait qu'on puisse diviser les temps glaciaires en six périodes, suivant les caractères de leur faune, savoir :

I. | *Elephas meridionalis.*

II. { *Elephas meridionalis.*
Elephas antiquus.

III. { *Elephas meridionalis.*
Elephas antiquus.
Elephas primigenius.
Rhinoceros tichorhinus.

IV. { *Elephas antiquus.*
Elephas primigenius.
Rhinoceros tichorhinus.

V. { *Elephas primigenius.*
Rhinoceros tichorhinus.
Cervus tarandus.

VI. | *Cervus tarandus.*

Mais ces divisions, même si elles étaient rigoureusement établies, ce qui n'est pas, ne seraient d'aucun usage pratique pour le classement des industries humaines ; car jamais on ne rencontre

(1) Cf. J. Woldrich, *Diluviale europæische nordasiatische Sauegethierfauna und ihre Beziehungen zum Menschen*. Saint-Pétersbourg, 1887.

(2) Entre autres pays de l'Asie où j'ai rencontré *Corbicula fluminalis*, je citerai particulièrement la Susiane. Là, cette espèce, qui vit dans tous les cours d'eau de la plaine, accompagnée de *Melania tuberculata* et de *Melanopsis nodosus*, pénètre dans les vallées ; mais cesse brusquement vers 700 mètres d'altitude devant un climat trop rigoureux pour son existence. (J. M.)

réunis tous les types caractéristiques et, sembleraient-ils être tous dans une même couche, qu'on ne serait jamais certain, pour le groupe IV par exemple, qu'il ne manquât pas soit *E. meridionalis*, soit *C. tarandus*.

Parmi les espèces qui s'éteignent durant le pléistocène, citons les plus importantes, savoir : *E. meridionalis*, *E. antiquus*, *E. primigenius*, *Rhinoceros tichorhinus* (1), *Hippopotamus major*, *Ursus spelæus*, *Hyæna spelæa* (2), *Felis spelæa* (3), *Cervus megaceros*, etc.

Les genres *Elephas*, *Rhinoceros*, *Hippopotamus*, les grands félins, l'hyène, l'antilope n'ont pas émigré, comme on le prétend généralement ; ils ont disparu de nos régions par extinction des espèces qui les y représentaient; mais ont continué de vivre dans les pays propres à leur existence et où ils se trouvaient déjà représentés par des types spéciaux, n'ayant aucune autre parenté avec les espèces européennes que leur nom générique.

On remarquera que l'éléphant, qui vivait aussi bien en Amérique du Nord qu'en Europe, ne s'est pas retiré vers le centre ou le sud du nouveau monde, où il aurait rencontré des conditions analogues à celles que l'Afrique équatoriale, l'Inde et l'Indo-Chine offrent à ses congénères ; que les espèces européennes n'ont pas gagné le Sud, que toutes ces espèces se sont éteintes.

L'émigration ne porte donc que sur les animaux qui se sont retirés vers les régions froides, pays polaires ou grandes altitudes, tels sont : le renne (*Cervus tarandus*) (4), émigré au Nord, le glouton (*Gulo luscus*) (5) et la marmotte (*Arctomys marmota*) (6), cantonnés aujourd'hui dans les grandes hauteurs, et *Ursus ferox* (7) qui ne vit plus que dans les montagnes Rocheuses en Amérique du Nord. Ce fut une exode de ces animaux vers les régions laissées libres par la fonte des glaciers, pays où ils rencontraient les conditions propres à leur habitat.

Nous savons que *E. primigenius* et *Rh. tichorhinus* étaient

(1) Cuvier. Le *Rh. tichorhinus* (aux narines cloisonnées) semble représenter un rhinocéros tertiaire dont la dentition a été modifiée pour s'adapter au régime herbivore. (Gaudry, *Matériaux pour l'histoire des temps quaternaires*, p. 86.)

(2) Goldfuss. Syn. probable, *Hyæna crocuta* d'Afrique (Gaudry, *Matériaux*, t. XIX, p. 119.)

(3) Goldfuss. Syn. *Leo spelæus*.

(4) Linné. Cuvier, *Ossem. foss.*, t. IV, p. 57 sq. Pour la bibliogr., Cf. S. Reinach, *Antiq. nat. Descr. Musée de Saint-Germain*, I, p. 53. Nombreuses notes.

(5) Cf. Gervais, Restes fossiles du glouton recueillis en France, in *Matériaux*, t. VI, p. 284, gravé sur un os (*Reliq. Aquitan.*, p. 209).

(6) La marmotte quaternaire diffère de l'espèce actuelle. Cf. Gaudry, *Matériaux pour l'histoire des temps quaternaires*, I, p. 27, pl. II, III.

(7) Grizzly bear. Cf. Keller, *Die Thiere der Alterthums*, p. 106, sq.

armés contre le froid par d'épaisses toisons atteignant parfois jusqu'à 0 m. 70 de longueur; mais il nous est interdit de juger d'*E. meridionalis* et d'*E. antiquus* aussi bien suivant ce que nous connaissons de leurs contemporains, que d'après ce que nous savons des éléphants modernes. Notre éducation, d'une part, nous porte à ranger l'éléphant parmi les animaux des pays chauds, et d'autre part, les toundras nous offrent des types de régions froides; mais nous ne connaissons pas les espèces des climats tempérés.

En ce qui concerne nos pays, la première phase des éléphants semble correspondre à un climat chaud, la seconde à un froid humide, la troisième à un froid sec, s'adoucissant peu à peu, jusqu'à aboutir au climat actuel.

Ces lois semblent se justifier en ce qui concerne l'Europe centrale et occidentale; toutefois, les alternances de froidures et de chaleur ont elles-mêmes subi bien des variations locales; et il serait imprudent de généraliser, dès maintenant, les conclusions d'observations souvent insuffisantes ou géographiquement trop rapprochées les unes des autres.

Hors d'Europe la faune est différente, bien que faisant partie d'un même ensemble caractéristique des temps modernes.

En Amérique du Nord, les herbivores dominent : *Elephas Colombi*, *E. americanus* (1), *E. primigenius*, *Mastodon americanus*, *Equus*, et plus particulièrement les édentés : *Megatherium*, *Mylodon*, *Megalonyx;* mais c'est surtout dans l'Amérique méridionale que ce dernier groupe voit son apogée avec les *Megatherium*, *Mylodon*, *Megalonyx*, *Glyptodon*, *Chamydotherium*, *Pachytherium*, etc. (2).

En Afrique, la faune est la même que dans les temps actuels; sauf que l'aire occupée par les éléphants, hippopotames, rhinocéros et buffles est beaucoup plus étendue. Ces animaux vivent jusqu'en Algérie et à Malte. On sait que les hippopotames ont habité la vallée du Nil jusque dans les temps historiques.

Les grands pachydermes modernes nes ont pas des habitants des prairies; ils vivent dans les forêts tropicales les plus épaisses. En Indo-Chine, j'en ai rencontré des troupes dans les jungles les plus impénétrables, là où l'homme n'avait jamais foulé le sol.

(1) Une pipe en grès trouvée dans Louisa County (Iowa) et représentant un éléphant (DE NADAILLAC, *Matériaux*, 1885, p. 505, fig. 131) dont l'âge ne peut remonter jusqu'aux temps quaternaires, montre qu'en Amérique du Nord les grands pachydermes ne se sont éteints que très tardivement.

(2) Cf. DANA, *Man. of Geol.*, 1875.

Les chevaux, au contraire, cherchent leur nourriture dans les steppes ; tandis que les buffles ne se plaisent que dans les marécages.

En Australie, comme de nos jours, les marsupiaux dominent au pléistocène ; mais ils se font remarquer par leur grande taille : *Diprotodon*, *Nototherium*, etc.

En Russie, sauf peut-être dans une partie de la région Baltique, de la Finlande et du Gouvernement d'Olonetz, on ne trouve qu'un seul dépôt erratique, contemporain de l'extension maxima des glaciers scandinaves. Il est recouvert par des alluvions renfermant des vestiges d'*E. primigenius*.

Plus à l'est, toute la Sibérie (1) est restée pendant cette période le domaine des grands pachydermes (2).

Le sol des îles Liakhow et de la Nouvelle-Sibérie est, pour ainsi dire, formé d'ossements de mammifères teints (3) ; parmi lesquels le mammouth (*E. primigenius*), avant-coureur des glaciers en Angleterre (4), dont on a trouvé quelques molaires en Danemark et que certains savants (5) croient pouvoir faire vivre, dans nos pays, jusqu'au trentième et même au vingtième siècle avant notre ère.

Bien que ce soit une opinion généralement adoptée, on ne peut dire que le mammouth fut plus nombreux en Sibérie qu'en Europe; car, dans certains graviers de la France, on rencontre ses restes en abondance extrême. Toutefois, ce n'est que dans les toundras sibériens qu'on le trouve parfaitement conservé, gelé depuis des milliers d'années, ayant encore entre les dents les fragments des végétaux, bouleau, mélèze, épicea, dont il se nourrissait.

Ces grands herbivores (6) ont disparu, parce que le froid a fait périr la végétation dont ils s'alimentaient ; et les cadavres de ceux-là seuls ont été conservés qui étaient tombés dans les crevasses des anciens glaciers (7).

Ces glaces, qui contiennent en très grand nombre les corps

(1) Pour le climat actuel de la Sibérie, Cf. *Atlas climatologique de l'Empire de Russie*, publié par l'Observatoire physique central Nicolas, in-folio, Saint-Pétersbourg, 1900. Un pôle du froid (décembre, janvier, février — 48°) semble situé par 130° long. E de Gr. et 67° lat. N au sud de Verkhoïansk.

(2) Pour les formations pléistocènes des îles situées au nord de la Sibérie, Cf. *Mém. Acad. sc. Saint-Pétersbourg*, sér. VIII, vol. IX, 1.

(3) D'Archiac, *Rev. des cours scientif.*, t. I.

(4) Boule, *Rev. d'anthrop.*, 1888, p. 671.

(5) Schaaffhausen, *Congr. de Salzbourg*, 1881.

(6) Le bœuf musqué ne semble pas avoir vécu en Sibérie; il s'est éteint en Europe pendant l'époque glaciaire, mais a survécu en Amérique où il vit depuis le nord du Canada jusqu'au Groenland par 81° lat. N. Cf. G. Nathorst, le Loup polaire et le Bœuf musqué dans le Groenland oriental, ds *la Géographie*, 1901, t. III, pp. 1-16.)

(7) De Lapparent, *Traité de Géologie*, 5e éd., 1906.

gelés des animaux pléistocènes, sont recouvertes par des limons et des sables renfermant en même temps que des feuilles de bouleau, des *pisidium* et des *limnea*, restes d'anciens lacs produits, bien certainement, par des barrages glaciaires.

La disparition des mammouths et des rhinocéros s'est-elle faite, en Sibérie, graduellement, ou d'une façon brutale? c'est ce que nous ne saurions dire; mais la grande accumulation des cadavres serait de nature à faire supposer, sur certains points, des cataclysmes soudains. La présence des grands ossuaires de ce genre à Pikermi (1), Maragha (2), aux îles Liakhow (3), à la Nouvelle-Sibérie, en Patagonie (4), semblent bien difficiles à expliquer autrement.

Telle était la faune aux temps pléistocènes. Quant aux conditions dans lesquelles nous rencontrons ses vestiges, elles sont essentiellement variables, tout en ne sortant pas des limites que je viens d'assigner. La division générale en faune froide et faune chaude ne présente guère de certitude; car nous voyons partout sur le globe des phénomènes analogues dont la portée n'est que locale, et nous ne connaissons pas assez la biologie des êtres fossiles pour l'assimiler à celle des animaux actuels. Parmi les grands félins modernes le tigre royal, par exemple, l'hôte habituel des forêts du Bengale et de l'Indo-Chine, ne vit-il pas au Mazandéran et jusque sur les plateaux glacés du Tibet?

En ce qui concerne les alluvions, aucune certitude n'est permise; car le transport par les eaux peut avoir opéré des mélanges entre des faunes diverses, chaude et froide, entre celles de plusieurs districts zoologiques d'altitudes diverses. De nos jours, ces districts abondent et parfois ils sont très voisins les uns des autres. Pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi autrefois?

Chercher à classer dans leurs détails les alluvions pléistocènes, au moyen des ossements fossiles qu'on y rencontre, est négliger toutes les considérations que je viens d'exposer. Il ne faut donc envisager les alluvions que dans leur ensemble, en notant toutes les particularités qui peuvent présenter un intérêt local; car c'est de ces monographies qu'un jour sortira la classification méthodique, si jamais on parvient à l'établir.

Les premières traces prouvant l'existence de l'homme, qui

(1) Cf. A. Gaudry, *Ann. Pal. Museum*.

(2) Cf. de R. Mecquenem, ds *Annales de la Délégation en Perse* t. I.

(3) Aux îles Liakhow, Bunge a recueilli 2.055 ossements appartenant au mammouth, au rhinocéros, au cheval sauvage, à l'antilope saïga, au tigre, etc.

(4) Gaudry, *Patagonie, Ann. Pal. Museum*.

nous apparaissent d'indiscutable manière, ne se rencontrent généralement pas dans le site même où cet homme a vécu; mais le plus souvent dans des lits plus ou moins épais d'alluvions (1), mélangés aux restes des animaux ses contemporains, peut-être aussi ses prédécesseurs, et à une quantité de matériaux arrachés aux couches plus anciennes que le phénomène alluvial.

La masse énorme de névés durcis que renfermaient les glaciers détermina, avant et lors de sa fusion, de grands courants d'impétuosité variable, suivant que les lacs de barrages étaient plus ou moins volumineux, que les glaces fondaient plus ou moins rapidement. Ces courants, fréquemment très violents, désagrégèrent sur leur passage toutes les couches meubles, la terre végétale tertiaire, les roches tendres, telles que les sables, les argiles, les marnes, la craie; entraînèrent au loin les particules légères pour abandonner, au fond de leur lit momentané, les matières dures demeurées en noyaux, d'un transport plus difficile. C'est ainsi que dans les dépôts du *diluvium* on trouve, à la base, des couches plus ou moins épaisses de galets.

Puis l'intensité des courants décrut, permettant à des sédiments plus fins, graviers, sables, argiles enfin, de se déposer. De nouvelles crues survinrent encore, correspondant à de nouveaux cataclysmes; elles recouvrirent les premiers sédiments de lits supérieurs, composés de gros éléments.

Enfin les grands glaciers disparurent pour toujours; et les eaux lentes de leur dernière fonte, jointes à celles des pluies, terminèrent la série du *diluvium* par des dépôts sableux et boueux. Le régime actuel des eaux, la topographie moderne, étaient définitivement fixés.

C'est dans les cailloux roulés inférieurs, reposant sur le tertiaire ou le crétacé, qu'à Chelles, à Saint-Acheul et à Abbeville ont été découverts les instruments les plus anciens connus jusqu'ici comme ayant été sûrement façonnés par la main de l'homme (2).

Ces instruments, non roulés, taillés presque sur l'emplacement où ils ont été trouvés, eussent pu être attribués au pliocène comme provenant de son humus, lavé par les eaux du *diluvium*, s'ils n'étaient accompagnés d'ossements d'*Elephas antiquus*,

(1) Cf. Belgrand, *Congrès de Bruxelles*, 1872, p. 133 sq. Ces alluvions anciennes portent le nom de diluvium, celui d'alluvium étant réservé pour les dépôts fluviatiles récents.

(2) Ces couches sont considérées comme interglaciaires. Cf. *Rev. d'Anthrop.*, t. XVI, p. 388 sq., XVII, p. 388 sq. et 666 sq.

Rhinoceros Mercki, *Trongotherium Cuvieri*, etc., animaux considérés comme caractéristiques du pléistocène dans nos pays.

Le coup-de-poing, c'est ainsi que G. de Mortillet (1) nomme ces outils primitifs, est un instrument de forme amygdaloïde, taillé sur toutes ses faces, renflé en son milieu, arrondi à l'une de ses extrémités, terminé en pointe à l'autre. S'il est incomplètement façonné, c'est toujours la partie arrondie, le *talon*, qui demeure négligé ; c'est donc par sa pointe et ses côtés tranchants qu'il était d'usage.

Les dimensions du coup-de-poing sont extrêmement variables. On en trouve présentant une longueur de 0 m. 35 et même de 0 m. 40, tandis que d'autres sont à peine longs de 7 ou 8 centimètres. En moyenne, il mesure de 12 à 15 centimètres de longueur. Dans tous les cas, ses formes, bien que variables, appartiennent toujours au même type de fabrication, que l'exemplaire soit élancé, arrondi ou elliptique.

Les matières employées pour la confection de ces instruments sont celles de la région même où ils se rencontrent : le silex pour les pays du nord de la France, pour la Belgique, le sud de l'Angleterre, l'Algérie, la Syrie, l'Égypte ; les grès et les quartzites pour les contrées voisines des Pyrénées, les Indes, l'Amérique du Nord ; le pétro-silex dans le nord de l'Afrique (2). Toutefois, l'obsidienne, matière abondante, mais trop fragile, ne semble pas avoir été d'usage à l'époque quaternaire (3).

Il est difficile de dire si ces matières ont été employées avant leur transport alluvial ou après. Beaucoup furent empruntées aux montagnes, dans le site même de leur formation géologique ; mais aussi bien des coups-de-poing ont certainement été taillés dans des rognons déjà roulés. Fait très naturel d'ailleurs, au point de vue technique, et dont toutes les industries de la pierre fournissent de nombreux exemples.

Les préhistoriens conviennent généralement de ranger, parmi les plus anciens, les types présentant le travail le plus grossier ; et de voir, dans la perfection de la taille, un signe de progrès.

(1) Cf. entre autres ouvrages de G. de Mortillet, *Musée préhistorique*. Paris, 1881, pl. VI à X.

(2) Dans les gisements de Tunisie où les types chelléen et moustérien coexistent, il est à remarquer que tous les instruments de forme chelléenne sont faits de pétro-silex et non de silex, matière réservée aux objets d'un travail plus soigné. (J. M.)

(3) Les gisements les plus importants d'obsidienne se trouvent dans le petit Caucase, les îles grecques, le Japon et le Mexique, pays où il n'a pas été rencontré jusqu'ici d'instruments du type chelléen.

Cette classification ne saurait être admise (1) ; car certaines roches telles que les quartz, quartzites et grès durs, ne se prêtent pas à un travail fin ; et, tous les instruments n'étant pas destinés aux mêmes usages, il n'était pas nécessaire de leur accorder à tous les mêmes soins. Il ne peut donc être établi de classement industriel et à fortiori de rangement chronologique d'après ces données seulement. C'est ainsi qu'il semble aujourd'hui prouvé que, dans bien des localités, les formes dites moustériennes ne sont autres que des instruments spéciaux, voulus par les besoins de la vie et contemporains des types chelléen et acheuléen (2).

Quant à la destination et au mode d'emploi du coup-de-poing, il a été et est encore très discuté. G. de Mortillet admet qu'on employait ces instruments, sans emmanchement, en les tenant directement dans la main ; d'autres supposent, au contraire, qu'ils étaient munis d'un manche et citent à l'appui de leur opinion de semblables outils emmanchés, usités encore par certaines populations australiennes (3).

Débutant avec les galets inférieurs, l'industrie paléolithique se poursuit, sans grands progrès, jusqu'au sommet du *lœss*, sorte de boue argileuse assez fortement chargée de calcaire, qui, sur la majeure partie du globe, couvre les alluvions caillouteuses.

On rencontre le *lœss* dans le nord de la France, en Angleterre méridionale, en Belgique, dans l'Allemagne du Nord et du Sud, dans le bassin du Danube; mais on ne le trouve ni en Russie, ni sur les bords de la Baltique ou de la mer du Nord. Il abonde en Chine, aux États-Unis, à la Plata et partout ne s'écarte pas des abords des grands massifs accidentés. Le dépôt de *lœss* est un fait spécial, qui n'a rien à voir avec le classement chronologique général des industries.

Dans ces couches et dans les alluvions sous-jacentes, les instruments paléolithiques ont été rencontrés dans toute la France (4), la Belgique, le sud de l'Angleterre (5), l'Espagne (6), l'Algérie (7),

(1) On a même proposé de subdiviser l'*époque acheuléenne* en quatre périodes suivant la forme des instruments. Cf. Th. Baudon, *Congrès préhist. de France*, 1907 (1908), p. 97.

(2) Pour le nord de la France la succession des types chelléen, acheuléen et moustérien semble devoir être admise. Il n'en est pas de même en Tunisie et en Egypte où ces trois types ont été contemporains.

(3) Cartailhac, *la France préhistorique*, 1896, p. 5.

(4) France. Cf. G. de Mortillet, *le Préhistorique*

(5) Angleterre. Cf. J. Evans, *les Ages de la pierre de la Grande-Bretagne*, trad. fr., 1878.

(6) Espagne. Cf. Cartailhac, *Ages préhist. de l'Espagne et du Portugal*, 1886.

(7) Algérie. Cf. *Matériaux*, t. X, p. 196 ; t. XXII, p. 224. — Zaborowski, Période néolith. Afr. du Nord. in *Rev. Ecole Anthrop.*, 1899, p. 41 — Tunisie. Cf. *Matériaux*, t. XXI, p. 176. — R. Collignon, les Ages de la pierre

l'Italie (1), l'Allemagne méridionale (2), la Hongrie, l'Égypte (3), la Syrie (4), le désert syro-arabique (5), la Palestine (6), les Indes (7), le Japon (8), le Somal (9), le Cap de Bonne-Espérance (10), le Congo (11), le pays des Touaregs (12), la Tunisie (13), l'Algérie (14), l'Amérique du Nord (15), le Mexique (16) ; leur présence est douteuse en Grèce (17), en Sicile (18), à Malte (19), en Sibérie (20).

Ils font défaut en Scandinavie, Écosse, Irlande, dans le nord de l'Angleterre, de l'Allemagne, en Suisse, au Tyrol, dans le plateau iranien, au nord de l'Amérique septentrionale et dans toute la région inhabitable à l'époque glaciaire (21).

en Tunisie, in *Matér. Hist. nat. Homme*, 1887, 3e sér., t. IV.

(1) Italie. Cf. G. de Mortillet, *le Préhistorique*. — Pigorini, *Bull. di paletnol, ital*, 1876, p. 121. — Capellini, *L'età della pietra nella Valle della Vibrata*. — C. Rosa. *Ric. di Arch. preist. n. Valle della Vibrata*. Florence, 1871.

(2) Sur les gisements paléolithiques d'Allemagne. Cf Thiede (*Verh. Berl Ges.*, 1876, p. 207; 1878, p. 259; 1880, p 83; 1882, p. 73). — Westeregeln *Verh. Berl. Ges.*, 187., p. 206). — Weimar (*Verh. Berl Ges.*, 1877, p. 25. *Paleontographica*, t. XXV, 1878. *Arch. f. Anthrop.*, 1887, t. X, p. 134). Ces gisements sont situés sur la lisière des dépôts erratiques. — Cf. Boule, *Rev d'Anthrop.*, 1888, t. XVII, p 141. — S. Reinach, *Antiq nat. Descr. Mus. Saint-Germain*, I, p. 37, note 4.

(3) Egypte. Cf. G. de Mortillet, *le Préhistorique*, p. 177. — *Rev. d'Anthr.*, 1879, t. VIII, p. 116. — J. de Morgan, *Recherches sur les Origines de l'Egypte*. 2 vol. 1896, 1897. — G. Schweinfurth, Kiesel Artefacte in der diluvialen Schotter-Terrasse und auf den Plateau-Höhen von Theben, in *Verhandl. d. Berliner Gesell. f. Anthrop.*, etc, 1902, p. 293.

(4) Syrie. Cf. Zumoffen, *la Phénicie avant les Phéniciens*. — E. Cartailhac, l'Age de la pierre en Asie. *Congr. orientalistes*. 3e sess. (1878, t. I, p. 315, 1880. — S. Chauvet, Age de la pierre en Asie. *Congr. intern. Arch. préhist.*, 11e sess., t. I, p. 57. Moscou, 1892.

(5) Désert syro-arabique Palmyre, Soukhna. Cf. J. de Morgan, Note sur la basse Mésopotamie, ds *la Géographie*. 1900, t. II, pp. 246-262. — Cf Zumoffen. *la Phénicie avant les Phéniciens*. Beyrouth, 1900, pl I-V.

(6 Palestine ? *Congrès de Paris*. p. 113. — Galilée (Cazalis de Fondouce et Moretain). — Babylonie ? *Congrès de Paris*, p. 118.

(7) Indes. Cf. Cockburn, *Journ. Anthrop. Inst.*, t. XVI, n° 4. — Rivett Carnac, *Journ. Anthr. Inst.*, t. XIII, 1884, p. 119. — Medlicot and Blanford, *Man Geol. of India*. Calcutta.

(8) Japon. Kouznetzof. Age de la pierre au Japon, in *Matér. Hist. Homme*, 1879, p 31.

(9) Somal Setton Karr, Discov of Evid. Paleolith. Age in Somaliland, in *Journ. Anthrop. Inst.*, 1896, t. XXV, p. 271 et *id.*, août 1897.

(10) Cap de Bonne-Espérance. Gooch, The Stone Age of South Africa, in *Journ. Anthrop. Institute*, 1881. — A. Rutot, *Bull. Soc. Belge, Géol.*, t. XXI. 1907, p. 212.

(11) Congo. W. Gooch, *Journ. Anthrop. Inst.*, 1882, t. XI. p 124.

(12) Touaregs (Weisgerber, Lenz, Collignon).

(13) Tunisie. Gafsa, environs de Rhadamès (J. M., 1907).

(14) Algérie. Dans le lac Karar (Sud-Oranais), M. Gentil a rencontré en même temps que les restes d'une très importante industrie acheuléenne une faune composée d'éléphants, hippopotame, cheval, bubale, etc.

(15) Amérique du Nord. Cf. Abbot. *Primitive industry*, Salem, 1881. — De Nadaillac, *l'Amérique préhistorique*. p. 22. — Th. Wilson, Préhist. Art, in *Rep. of Nat. Museum*, Washington, 1898, p. 366. — Cf. Th. Wilson, Results of an inquiry as to the existence of Man in North America during the paleolithic period, in *Rep. of Nat. Museum*. 1887-1888, pp. 677-702 Washington, 1890. — Th. Wilson (*Congrès internat. d'Anthrop et d'Archéol. préhist.* (1889), 1891, p. 148 sq., *le Phénom. glaciaire à Trenton* [New Jersey]), met en parallèle les classifications du quaternaire dans les Etats-Unis, les Alpes allemandes et le nord de la France Cf. tableau, p. 157), mais il ne semble pas que les synchronismes soient établis d'une manière bien concluante.

(16) Hamy. Anthrop du Mexique; Miss. scientif. du Mexique (*Rech. zool.*, 1re partie). — S. Herrara, *Proceed. Am. Ass adv Sc. Madison*, 1893, pp. 42 et 312. — De Nadaillac. *l'Amér. préhist.*, 1883.

(17) Grèce ? 1879. Instr. signalé sous réserves par Fr. Lenormant. Cf. *Rev. Arch.*, 1867, I p 18.

(18) Sicile. L'existence des instruments paléolithiques en Sicile est fort douteuse. Il n'en existe qu'un spécimen conservé au musée de Syracuse, mais dont la provenance n'est pas certaine. (J. M.)

(19) Malte. Le musée de Malte conserve un grand nombre d'ossements d'éléphants quaternaires ; mais on n'a pas rencontré dans cette île, à ma connaissance, d'instruments chelléens. (J. M.)

(20) Sibérie. Autour du lac Baïkal (Tchersky et Poliakof), près de Tomsk (Kouznetzof). *Mittheil. Anthr. Gesell. Wien*, 1896, n°s 4 et 5. — Ces instruments ne présentent pas les mêmes caractères que le type européen.

(21) Cf. la carte de Penck (Ranke, *Der*

Partout ils présentent les mêmes caractères; et nulle part, dans les alluvions, ils ne se montrent *in situ*, c'est-à-dire au milieu de débris d'habitation ou accompagnés d'ossements et de fragments d'ivoire portant des traces de travail. Nous ne pouvons, d'après l'examen de ces restes remaniés, savoir si l'homme paléolithique connaissait le feu, construisait des abris, s'il se vêtissait, s'il était chasseur et pêcheur.

Mais, fort heureusement, à cet égard, là ne se bornent pas nos connaissances. Si, depuis les temps chelléens, le sol de l'Europe a été bouleversé par les agents atmosphériques, il n'en a pas été de même dans certaines parties de l'Afrique où, par suite du peu d'abondance et de la rareté des pluies, le terrain n'a guère changé d'aspect depuis l'époque quaternaire.

Au lieu dit El Mekta près de Gafsa en Tunisie, sont de vastes ateliers chelléens (1), s'étendant sur plusieurs kilomètres de longueur et suivant les affleurements des silex crétacés. Plus loin, vers le sud, au lieu dit Chabet Rechada, entre Dehibat et Rhadames, on voit (2) d'autres ateliers, mieux conservés encore que ceux d'El Mekta. Là se retrouvent près des enclumes, au milieu d'éclats et d'instruments inachevés, les foyers (3) des ouvriers chelléens dont l'emplacement est marqué par de grosses pierres calcinées et des cendres. Des constatations analogues en ce qui concerne les ateliers ont été faites par M. H. de Morgan et M. H. W. Seton Karr (4) dans la Haute-Égypte.

On admet généralement que l'industrie paléolithique date de l'époque interglaciaire, en s'appuyant sur la faune qui l'accompagne dans ses gisements et sur des découvertes démontrant péremptoirement l'existence de l'homme en ces temps (5).

Lors de la fonte des glaciers, lors des pluies diluviennes qui l'accompagnèrent et la suivirent, tous les pays furent balayés par les eaux. Ce fut un déluge, entraînant tout avec lui, forêts, animaux, ossements, rochers et instruments de pierre, détruisant les an-

Mensch, t. I, p. 385, où sont indiquées les anciennes limites des glaciers et les localités où l'on a recueilli des vestiges de l'humanité paléolithique. Elles sont presque toutes en dehors de la zone des moraines récentes, un petit nombre seulement se trouve dans celle des moraines anciennes.

(1) La découverte en est due à M. Boudy, inspecteur des Eaux et Forêts. (J. M.)

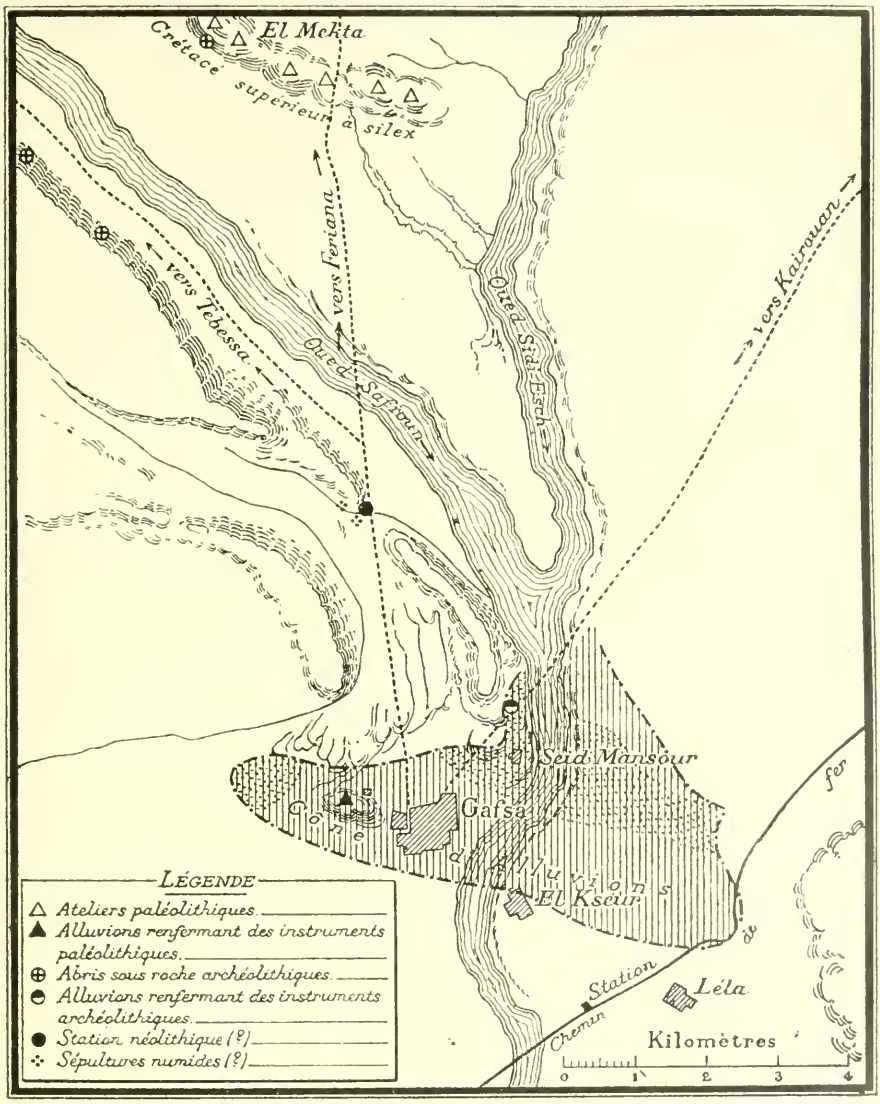
(2) Au cours de mon voyage de mars 1907 avec M. Boudy. (J. M.)

(3) Il est à remarquer que, dès les temps les plus anciens, l'homme connaissait l'usage et l'allumage du feu.

(4) Cf. H. O. Forbes, *Bulletin of the Liverpool Museums*, janv. 1900, vol. II, nos 3 et 4.

(5) Silex du type chelléen trouvés par M. Boule entre deux couches glaciaires dans le Cantal. (*Bull. Soc. philomathique*. Paris, 1889.)

ciens foyers, les huttes, les traces d'habitation, tous les produits du travail autres que les outils de silex, dont la matière, inattaquable



Stations paléolithiques et alluvions quaternaires de Gafsa (Tunisie).

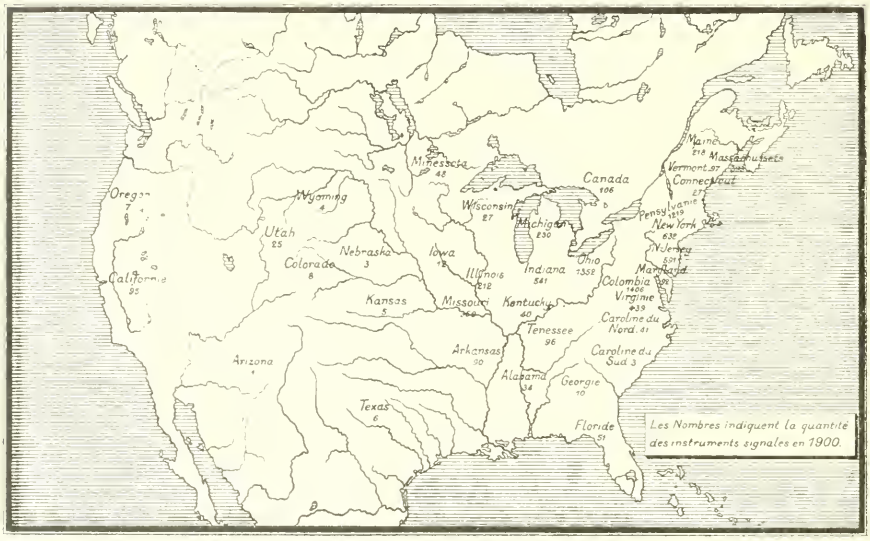
par les agents atmosphériques, fut cause de leur conservation.

L'homme paléolithique (1) n'a jamais habité l'aire glaciaire,

(1) « L'homme paléolithique (chelléen, moustérien et magdalénien) a traversé deux phases principales dans notre pays : 1° une phase au climat chaud, dans laquelle les hippopotames

le fait a été reconnu pour l'Allemagne par Penk, pour l'Iran par moi-même, et si, dans de très rares cas, on rencontre ses vestiges situés entre deux lits d'alluvions glaciaires, ce n'est qu'à titre d'exception ; il semble s'être toujours tenu, le plus possible, hors des limites des glaces.

Il résulte de cette observation que, n'existant pas en Europe occidentale et septentrionale dans les derniers temps du pliocène,



Répartition des instruments paléolithiques dans l'Amérique septentrionale (1).

l'industrie paléolithique fit son apparition durant la période glaciaire (2). C'est la première migration civilisatrice dont nous possédions des preuves indiscutables.

L'étendue énorme que ces instruments occupent sur le globe, et la grande homogénéité de cette première industrie, montrent qu'à l'époque de son expansion, les pays constituant l'aire paléolithique étaient en relations entre eux.

fréquentent les rivières ; des éléphants et des rhinocéros de type africain, des cerfs, des singes vivent avec lui au milieu d'une riche végétation ; 2° une phase au climat froid : alors le ciel se voile, la neige tombe, les glaciers envahissent la plaine, les hippopotames s'éloignent, les éléphants et les rhinocéros prennent d'épaisses toisons, le renne descend des contrées boréales. » (L'Age des derniers volcans de la France, ds *la Géographie*, t. XIII, 1906, p. 287 sq.)

(1) D'après les listes publiées par T. Wilson. *Rep. of nat. Hist. Mus.*, Washington, 1900.

(2) M. Boule (Essai de paléontologie stratigraphique de l'homme, ds *Rev. d'Anthrop.*, 1888-1889) place l'apparition des instruments paléolithiques dans le Nord de la France et le Sud de l'Angleterre entre la deuxième et la troisième glaciation. — Obermaier (*Beiträge zur Kenntniss des quartärs in Pyrenäen*, 1906) le fait coïncider dans les Pyrénées avec la dernière période interglaciaire.

On a pensé que certaines régions, comme l'Amérique du Sud, s'étaient trouvées en dehors de l'influence chelléenne, se basant sur la présence dans les alluvions des Pampas d'instruments d'un type tout spécial (1) ; mais les récentes découvertes montrent que cette industrie s'est propagée jusqu'au sud du nouveau monde. Certainement il existe des régions où l'homme, sans communications avec ses congénères, dut évoluer d'une manière spéciale ; mais, ces districts, nous ne les connaissons pas encore et, sauf en ce qui concerne la Sibérie, il semble qu'aux temps quaternaires il existait des relations entre les diverses parties des continents encore émergés de nos jours.

Toute migration procède d'un centre, d'un foyer originel ou transitoire, d'un point d'où, trouvant les chemins libres pour les moyens à leur disposition, les êtres ou les idées ont pu se transporter en pays étrangers.

Ce centre de l'industrie paléolithique, dont la migration est aujourd'hui dûment prouvée, où devons-nous le placer ? Ce n'est certes pas dans les pays européens ; puisque c'est là même que nous trouvons les traces d'immigration, sans rencontrer les vestiges des premiers essais dans l'industrie de la pierre. Ce n'est pas en Amérique, région qui semble être l'un des points extrêmes de l'expansion, si toutefois les instruments chelléens de cette région peuvent être attribués au pléistocène. Ce n'est pas en Iran, contrée glacée ; ce n'est pas non plus en Sibérie, pays alors privé de communications avec le reste du monde ; ce serait plutôt en Orient, peut-être dans les pays qui forment aujourd'hui la Syrie, l'Arabie et l'Égypte, peut-être même plus loin vers l'est, dans ce continent, aujourd'hui disparu, qui semble avoir relié jadis Sokotora aux Indes.

Les éolithes signalées par Schweinfurth dans les alluvions égyptiennes (2) et tunisiennes (3) ne sont-elles pas ces premiers essais qui devaient aboutir à l'outillage paléolithique ? Et celles d'Europe, beaucoup plus anciennes, ne proviennent-elles pas d'autres races étrangères à celles du *coup-de-poing* ? Le monde n'était-il pas

(1) F. Ameghino, Armes et instruments de l'époque préhistorique des Pampas. *Rev. d'Anthrop.*, 1880, p. 4. — *La Antegueda del hombre en El Plata.* Buenos-Aires, 1880, 2 vol.

(2) Cf. Docteur G. Schweinfurth, De l'Origine des Egyptiens et de quelques-uns de leurs usages remontant à l'âge de la pierre, ds *Bull. Soc. khédiviale de Géographie*, IVe série, n° 12. Le Caire, 1897. — Kiesel Artefacte in der diluvialen Schotter-Terrasse und auf den Plateau-Höhen von Theben, in *Verhandl. d. Berliner Gesell. f. Anthrop.*, 19 juillet 1902. Berlin.

(3) Cf. Docteur G. Schweinfurth, Steinzeitliche Forschungen in Südtünisien, in *Zeitsch. f. Ethnol.* Berlin, 1907, p. 137 sq.

habité, déjà, sur une partie de ses terres ; et la civilisation paléolithique n'est-elle pas venue s'implanter, par migration ou mieux par influence, chez des peuplades sauvages? On est tenté de le croire; car c'est là la seule hypothèse permettant d'expliquer l'immense répartition de l'industrie paléolithique sur le globe.

Cette propagation du type chelléen, ayant eu lieu lors de la période glaciaire, n'affecta qu'une partie des pays alors habitables, voire même peut-être habités ; car tous ne l'étaient probablement pas en dehors de ceux qui ne le pouvaient être. Ainsi le nord de l'Europe, de l'Amérique, le plateau central de l'Asie, celui de l'Iran (1), restèrent impénétrables parce qu'ils étaient couverts de glaces; mais la Sibérie peuplée (2) se trouvait dans des conditions telles que, probablement, elle resta en dehors du mouvement.

Isolée du reste du monde, à l'ouest par les glaciers scandinaves et par le lac aralo-caspien, au sud par les plateaux gelés du centre asiatique et de la Perse, à l'est par les glaciers du Kamchatka et du Pôle, la Sibérie dut n'avoir que bien peu de communications avec le foyer paléolithique, si toutefois elle en eut; et quand les chemins s'ouvrirent, lorsque devenues glaciales elles-mêmes ses plaines durent être abandonnées, l'industrie paléolithique avait fait son temps et le monde entier, sauf peut-être quelques pays retirés, en était à l'état archéolithique ou même au mésolithique.

La propagation du paléolithique soulève de nombreux problèmes dont la solution n'est pas encore étayée scientifiquement. Non, en ce qui concerne l'Europe, l'Afrique et l'Asie antérieure où les communications furent toujours aisées ; mais en ce qui regarde l'Amérique (3) et l'Asie orientale. Elle nous oblige à

(1) Au Caucase, les recherches ont été, il est vrai, très insuffisantes; mais jusqu'ici aucune trace certaine de l'homme quaternaire n'a été rencontrée. Seuls, des restes d'*Elephas primigenius* et d'*E. antiquus* sont venus prouver qu'avant l'époque actuelle, l'Asie antérieure présentait des conditions d'existence analogues à celles de la France. (J. DE MORGAN, *Miss Sc. au Caucase*, t. I, p. 29.) Cette opinion que j'émettais en 1889 n'a pas à être modifiée en ce qui concerne l'homme ; mais, en ce qui regarde les pachydermes, je dois ajouter que les très rares débris de leur squelette, découverts dans les parties basses du nord de la Transcaucasie, prouvent simplement, comme ceux trouvés au Mazandéran, que les éléphants se sont pendant un temps avancés jusqu'au pied des grands massifs glaciaires (Cf. Musée de Tiflis). — Argo (Dagbestan). Nourskodji (Terek). *Elephas antiquus*. Alkhan-Djourkofki, Vedeno (Dagbestan). Afkhasie, *E. primigenius*. Mais ces ossements n'ont pas été recueillis scientifiquement, pas plus d'ailleurs que ceux signalés au Mazandéran. (J. M.)

(2) Découvertes des rives du lac Baïkal et de Tomsk.

(3) « Pour certains savants, le nouveau continent est un centre spécial de l'apparition des espèces, où l'*Homo Americanus* s'est développé sur place; pour d'autres, les ancêtres des Indiens actuels seraient venus des pays voisins, de la Sibérie, de la Chine, de la Polynésie, de l'Europe. » (J. DENIKER, *les Races et les Peuples de la terre*. Paris, 1900, p. 583.)

supposer l'existence de terres, d'une part entre le vieux monde et les États-Unis (1) ou les Antilles, d'autre part entre la côte africaine, ou tout au moins l'Arabie, et la péninsule hindoue; et à cet égard, nous n'avons encore que des indications bien vagues, tirées de la géologie et de l'étude des faunes.

Quoi qu'il en soit, l'hypothèse d'une même race, partie d'un foyer et se répandant sur presque tout le globe, ne saurait être admise; une pareille migration eût exigé un temps si long que certainement, durant cette période, l'industrie de la pierre se serait transformée quelque part, et nous ne retrouverions pas partout le type chelléen pur (2).

La théorie qui suppose la propagation par influence est bien plus admissible; car elle rentre dans les phénomènes que nous voyons se produire constamment au cours du préhistorique et de l'histoire même. Cette diffusion put être relativement rapide; car il n'est pas douteux que les tribus à l'état éolithique ne se soient empressées d'adopter un progrès vers lequel tendaient leurs efforts inconscients.

Si même nous n'acceptons pas l'existence de l'état éolithique, si nous rabaissons l'homme des temps pléistocènes au quadrumane presque voisin du singe, il n'en était pas moins un être doué de raison; et le jour où l'usage d'un instrument de pierre lui fut enseigné, il l'adopta.

Le paléolithique représente la première grande étape de l'homme vers la civilisation, et ce premier progrès notable, cette entrée de l'*Homo stupidus* dans la vie de l'*Homo sapiens*, est probablement due, comme d'ailleurs presque toutes les phases de l'évolution humaine, à un foyer unique ou à un petit nombre de foyers.

Nous ne possédions, hier encore, de l'homme de cette époque rien autre que son industrie. Mais voilà que tout dernièrement, dans la Corrèze, deux savants explorateurs, MM. Bouyssonie et Bardon, viennent de découvrir, dans le moustérien inférieur, le

(1) « L'Islande ne montre au jour que des terrains volcaniques. Mais à la base se trouvent des tufs à lignites tertiaires, de formation continentale. Par là, comme par sa situation sur un socle sous-marin bien accusé qui la relie, d'un côté au Groenland, de l'autre, par les îles Feroë, à l'Ecosse, l'Islande se revèle comme un reste du pont qui unissait autrefois tous ces parages en fermant l'Atlantique au nord. » (A. DE LAPPARENT, *Leçons de Géogr. phys.*, 1907, p. 676.)

(2) La théorie des foyers d'invention multiples satisferait beaucoup mieux l'esprit que celles des migrations et des influences; mais elle a contre elle cette constatation que dans le monde entier les types paléolithiques sont absolument semblables et qu'il est malaisé de concevoir plusieurs inventeurs, indépendants les uns des autres, parvenant simultanément au même résultat.

squelette d'un homme, le plus ancien connu. Cet être, que ses caractères anthropologiques rapprochent de la brute, inférieur à la plus inférieure des races actuelles, appartenant au groupe dit de Néanderthal, caractérise-t-il dans son district la race paléolithique? Nous ne pouvons encore le savoir, parce que sa découverte est unique ; mais on est en droit de penser que les habitants de l'Europe, à cette époque, étaient vraiment des êtres bien primitifs. Avant cette heureuse trouvaille nous ne possédions aucun débris de squelette; car ceux qui avaient été signalés jusqu'alors sont tous contestés (1). Malgré l'apparition de ce type unique, malgré la lumière qu'il jette sur les types anciens de l'espèce humaine, c'est encore à l'archéologie et à la géologie que nous devons jusqu'ici le peu que nous possédons sur le premier grand mouvement humain parvenu à notre connaissance ; car cette révélation zoologique n'éclaircit en rien les mystères des premiers pas vers la civilisation.

Quant à la période elle-même, dans laquelle apparaît l'industrie humaine, elle ne diffère pas sensiblement du pliocène par sa flore, par sa faune, par son climat; les groupes végétaux et animaux de la fin du tertiaire étaient ceux qui vivent encore de nos jours sur le globe Les termes pléistocène, quaternaire, etc., n'ont donc qu'une valeur conventionnelle; ils n'existent que parce que l'homme, rapportant les faits à lui-même, estime que les efforts de la nature, pendant des millions d'années, n'ont eu pour but que de préparer sa venue sur la terre. Cet événement méritait-il bien qu'une division spéciale fût faite dans la géologie?

Le glaciaire, débutant avec la fin du pliocène, dure encore de nos jours. La situation climatérique de nos pays s'est, il est vrai, améliorée depuis quelques milliers d'années; mais les glaces n'ont pas disparu, elles demeurent comme une perpétuelle menace. Peut-être en effet, ne sommes-nous que dans une phase interglaciaire. La durée de l'ère actuelle est bien probablement peu de chose en comparaison de celle des temps du paroxysme glaciaire; l'amplitude d'oscillation de ces lois de la nature échappe à notre imagination.

Le pliocène a vu le mal glaciaire s'attacher à notre planète,

(1) Nehring, *Zeitschr. f. Ethnol.*, 1895, n° 6; *Verh.*, pp. 425 et 573. — Salmon, *Races hum préhist.* Paris, 1888, p. 9. — Cartailhac, *France préhist.*, 1896, p. 327. — Obermaier, les Restes humains quaternaires dans l'Europe centrale, ds *l'Anthropologie*, t. XVI (1905) et t. XVII (190); de Mortillet, M. Boule et la plupart des paléthnologues.

peut-être lui sera-t-il fatal ; nous ne possédons aucun moyen d'en préjuger et ne pouvons que dire : *la terre traverse en ce moment une période d'accalmie, dont profite la civilisation.*

Pendant bien des années il a été admis qu'au type chelléen et acheuléen succédait (1), dans l'ordre chronologique, une industrie plus raffinée, utilisant les éclats, en les retouchant sur une face, et, de cette industrie, G. de Mortillet avait fait une période distincte, la désignant sous le nom de « moustérienne (2) »; mais les recentes découvertes, venant se joindre à une foule de faits, constatés de longue date, renversent aujourd'hui cette théorie ; elles montrent que l'industrie moustérienne est fréquemment, non pas postérieure, mais contemporaine de celle du coup-de-poing, et que ses instruments correspondent seulement à des besoins différents de ceux auxquels satisfaisait l'instrument amygdaloïde.

A Chelles (3) et partout dans les environs de Paris (4), on rencontre dans les couches inférieures, avec l'outil classique amygdaloïde, des instruments du type moustérien.

Au Moustier lui-même, la hache chelléenne, d'un type spécial d'ailleurs, se trouve, à la base du dépôt, accompagnée d'instruments grossiers; tandis que, dans les couches supérieures, les foyers renferment un outillage varié et très perfectionné (5).

En Belgique, le coup-de-poing naît dans le *strépyen*, pour ne disparaître que dans la première partie du *solutréen*.

En Tunisie (6), en Égypte, les ateliers contiennent en même temps les deux types chelléen et moustérien; sans qu'il soit possible de distinguer nettement des chantiers plus spéciaux de fabrication de l'un ou de l'autre de ces instruments.

On objectera qu'à Abbeville et aux environs d'Amiens (7), dans les lits inférieurs recouverts par un dépôt de marnes blanches, on ne trouve que des instruments grossiers taillés sur les deux

(1) M. Boule (l'Age des derniers volcans de la France, ds *la Géographie*, t. XIII, 1906, p. 287) différencie le chelléen (non l'acheuléen) du moustérien et le considère comme contemporain de l'hippopotame, *Elephas antiquus* et *Rhinoceros Mercki* correspondant à deux climats, le plus ancien, froid et humide, le plus récent, doux.

(2) Cf. G. et A. de Mortillet, *Musée préhistorique*. Paris 1881, pl. XI-XIV. Pour M. Boule (l'Age des derniers volcans de la France, ds *la Géographie*, t. XIII, 1906, p. 287), le moustérien qu'il sépare du chelléen correspondant à un climat froid et humide, serait contemporain du mammouth, du rhinocéros à narines cloisonnées, de l'ours, de la hyène des cavernes, etc...

(3) D'Acy, *Bull. Soc. Anthrop.*, 1884, p. 411.

(4) Capitan, les Alluv. quaternaires autour de Paris, ds *Rev. Ecole d'Anthrop.*, XI, 1901, p. 337 sq.

(5) Fouilles Bourlon. Cf. Capitan, le Congrès de 1906 à Monaco, ds *Rev. Ecole Anthrop.*, VIII, 1906, p. 269.

(6) J. de Morgan, *Voyage de* 1907. *Gisements d'El Mekta près de Gafsa, de Chabet Rechada, près Dehibat.*

(7) Cf. Commont, ds *Congr. préhist. France*, 1907 (1908), p. 145 sq.

faces (1); mais cette constatation ne saurait être concluante au point de vue chronologique général. Elle prouve simplement qu'en amont d'Abbeville et d'Amiens se trouvaient des ateliers de fabrication de haches seulement, ou tout au moins que ceux-là seuls ont été lavés par les eaux et transportés (2) à l'époque du dépôt des graviers qui les renferment.

De rares arguments négatifs ne sauraient infirmer le grand nombre de preuves positives que nous possédons aujourd'hui sur le parallélisme de ces deux types industriels (3).

Comme on le voit par ce qui précède, dans toutes les régions explorées jusqu'ici, la première industrie renferme les types chelléen, acheuléen et moustérien; instruments dont l'usage, dans bien des pays, s'est continué après la période glaciaire. Quelques formes même ont subsisté jusqu'à l'état énéolithique (4), se mélangeant avec d'autres beaucoup plus compliquées. Quant à la prédominance, dans certains gisements, de l'un de ces types, elle semble n'être due qu'aux exigences des besoins locaux.

Certains auteurs ont pensé que l'idée d'employer les éclats, provenant de la taille des instruments paléolithiques, avait été l'origine des outils moustériens et que la transition s'est faite graduellement entre les deux industries; d'autres attribuent à une invasion d'influences étrangères l'arrivée dans certains pays du type dit moustérien. Enfin, les mélanges intimes, dans les alluvions et les cavernes, d'instruments appartenant aux deux industries démontrent qu'elles se sont développées en même temps.

Il est probable que les partisans de ces diverses théories sont également dans le vrai; c'est-à-dire que, dans certaines régions, le moustérien est né du chelléen ou en même temps que lui; tandis qu'en d'autres, c'est par migration ou contact que les populations l'ont connu.

Les principales découvertes de l'outillage moustérien ont été

(1) D'Acy de Mesnil, Note sur le terrain quaternaire des environs d'Abbeville, ds *Rev. de l'Ecole d'Anthrop.*, 1896, p. 284.

(2) En Italie (Pigorini), l'aire occupée par les instruments chelléens semble différer de celle où se rencontre le type moustérien.

(3) On a fréquemment invoqué des remaniements pour expliquer les mélanges d'industries ou de faunes; mais cet argument ne peut être mis en avant quand il s'agit d'ateliers encore en place, comme le fait a lieu dans certaines cavernes et dans l'Afrique septentrionale.

(4) Cf. J. de Morgan, *Recherches sur les Origines de l'Egypte*, 1896, p. 137, figures 275 et 276, pointes acheuleennes trouvées dans les kjœkkenmoeddings énéolithiques de Toukh; figures 277 et 278, pointes moustériennes de même provenance.

faites dans les cavernes, là où l'homme a vécu. On y retrouve les cendres de ses foyers au milieu des silex travaillés et des os des animaux, ses contemporains, dont il faisait sa nourriture.

Les Moustériens vivaient de la chasse et de la pêche, ils connaissaient le feu. Quant aux autres détails de leur vie, nous n'en savons rien. Se vêtissaient-ils? Probablement; car ils ont vécu dans un pays alors froid. S'ornaient-ils (1)? Possédaient-ils des idées superstitieuses ou religieuses? Autant de questions qui restent sans réponse.

Quelques peuples vivent encore de l'existence des Moustériens. Il est intéressant de citer leurs mœurs, si rapprochées de celles des tribus paléolithiques du Périgord.

Pallas (2), dans son voyage dans les pays du Nord, vit les Wogoules, retirés dans des cavernes, vivre uniquement de chasse et de pêche et, en cas de disette, concasser les os pour en extraire par la cuisson une sorte de bouillon.

Les Tchouktsches, habitant le promontoire sibérien le plus avancé vers l'orient, entre la mer Glaciale et le Pacifique, vivaient alors comme tous les Kamtchadales, dans des tanières souterraines et dans des antres de rochers, dont ils bouchaient l'ouverture en suspendant des peaux de renne devant l'entrée. Ils n'avaient aucun instrument de fer, ni de métal; leurs couteaux étaient des pierres tranchantes, leurs poinçons des os effilés, leur vaisselle de bois ou de cuir, leurs armes, l'arc, la flèche, la pique et la fronde. Les piques étaient armées d'os pointus.

Les femmes tannaient les peaux des animaux tués à la chasse, en les raclant pour en ôter le poil; après quoi elles les frottaient de graisse et de frai de poisson; puis les foulaient à tour de bras. Elles se servaient pour coudre des nerfs des quadrupèdes, d'os pointus et d'aiguilles faites d'arêtes de poissons.

Non loin des Tchouktsches et des autres nations kamtchadales, vivaient, sur de petites îles, des populations encore plus sauvages, que Pallas désigne sous le nom d'insulaires orientaux. Ces hommes se nourrissaient de gibier à la façon des précédents et

(1) C'est en compagnie de l'industrie moustérienne qu'on a rencontré les premières traces de l'emploi industriel de l'os (H. Martin. Maillets ou enclumes en os de la Quina (Charente), *Bull. Soc. préhist. Fr.*, 1906, pp. 155 et 189. — A. de Mortillet, les Os utilisés de la période moustérienne. Station de la Quina, ds *l'Homme préhist.*, 1906, p. 231; mais il est à penser que cet usage est aussi vieux que celui des plus anciens silex taillés.

(2) Pallas, *Description de toutes les nations de l'Empire de Russie*, 1776. — Cf. Cartailhac, *la France préhist.*, p. 62 sq.

leurs femmes tannaient, de même, les peaux et les fourrures. Leurs occupations et leurs ouvrages n'avaient d'autre but que les besoins les plus naturels et les plus indispensables à la vie. Ils ne possédaient aucun animal domestique, pas même le chien. Leurs armes, leurs meubles, étaient une image de l'enfance du monde, l'arc et la flèche, le dard et la lance, qu'ils tâchaient de rendre meurtrières en les armant d'os pointus.

Leurs habitations étaient des tanières souterraines, longues de 20 à 100 mètres, larges de 6 à 10 mètres, divisées en compartiments. Là, s'entassaient jusqu'à trois cents personnes. D'autres passaient leur vie dans des antres de rochers ou dans des cavernes, qu'ils s'efforçaient d'arranger de leur mieux avec du bois flotté recueilli sur les plages, des peaux et des nattes.

Il est permis de penser que la vie des primitifs habitants de la caverne du Moustier ressemblait beaucoup à celle des sauvages cités par l'expédition russe ; car, à leur époque, la France offrait un climat comparable à celui que subissent aujourd'hui les Kamtchadales. Comme eux, ils s'abritaient dans les cavernes et comme eux, probablement aussi, ils se construisaient des habitations.

Les instruments du type moustérien sont très répandus (1), mais dans les anciens continents seulement. On les rencontre en France, Angleterre méridionale, Belgique, Espagne, Portugal, Italie, Suisse, Allemagne, Autriche, Hongrie, Syrie, Russie méridionale, Caucase (?), Algérie, Tunisie, Égypte. Ils semblent faire défaut en Chaldée et dans le reste du monde.

(1) Pour l'extension géographique de l'industrie moustérienne, consulter J. Déchelette, *Man. Archéol. préhist.*, 1908, p. 106 sq. — G. et A. de Mortillet, *le Préhistorique*, 3e édit., p. 623. — Hoernes, *Der diluviale Mensch*, p. 98. — Obermaier, *Anthrop.*, 1905, p. 389, etc.

CHAPITRE V

La civilisation au cours des derniers temps glaciaires.

L'homme aux états archéolithique et mésolithique.

Les industries archéolithique et mésolithique sont celles des instruments de pierre faits d'éclats retouchés de diverses manières. En cela, elles se différencient de l'industrie paléolithique qui, surtout (1), transformait le noyau même en outil et ne retouchait l'éclat que d'un seul côté.

Ces industries se présentent sous un grand nombre de formes; les unes locales et indépendantes, les autres successives et procédant les unes des autres par transformation.

Certains pays ont connu toutes les formes de transition entre le type chelléen et la pierre polie; tandis que d'autres n'en possèdent que quelques-unes et qu'un certain nombre semble être passé de l'état paléolithique à l'état néolithique, sans avoir connu les intermédiaires archéolithiques.

L'Égypte paraît jusqu'ici n'avoir vu ni l'industrie archéolithique, ni l'industrie mésolithique (2); l'Italie passe directement du type moustérien au type campignien sans connaître les types solutréen, magdalénien et leurs dérivés.

(1) Les éclats diversement retouchés se trouvent partout, mais ne prennent une allure franchement moustérienne que dans l'acheuléen (H. Breuil, les Divisions du Quaternaire ancien, ds. *Rev. d'Arch.*, 1908, I, pp. 415-417.)

(2) A moins que la station d'Hélouan, aujourd'hui disparue et dont la plus belle série est conservée au musée Kircher à Rome, ne doive être rangée dans l'aurignacien. (J. M.)

En Amérique, l'industrie est confuse entre la forme chelléenne et la pierre polie. On y trouve en même temps des instruments appartenant à tous les types européens, depuis celui du Moustier, jusqu'à celui des kjœkkenmœddings, sans qu'il soit possible de discerner les phases de la transformation.

Plusieurs de ces industries qui, en Europe occidentale, ont laissé de nombreuses traces dans les cavernes, où les restes d'habitation se sont le mieux conservés, ont improprement reçu le nom de *Période des cavernes* ; comme si l'homme, en ces temps seulement, eût habité les cavernes et les cavernes seules.

Il serait puéril d'insister sur le troglodytisme. L'homme s'est approprié les abris naturels, comme font les animaux, dans les pays où il s'en trouvait. Ailleurs il s'est construit des refuges artificiels, soit en les bâtissant sur le sol, soit en les creusant dans la terre. Les exemples de pareils usages abondent dans l'évolution préhistorique et historique (1).

L'idée de se bâtir un abri est innée chez l'homme, comme chez bien des animaux, de même que celle de profiter des abris naturels. Il est donc à penser que les populations réfugiées dans les cavernes du Périgord, par exemple, avaient des congénères disséminés dans d'autres régions de la France, vivant comme eux, mais habitant des demeures plus fragiles.

Cette hypothèse se trouve confirmée par ce fait que, dans bien des districts de nos pays, se trouvent, à la surface du sol et dans l'humus, des instruments de silex des types magdalénien, solutréen ou moustérien, sans qu'il existe de cavernes dans la région.

Le seul fait à retenir, dans cette dénomination d'âge des cavernes, est que les cavernes seulement ont conservé, réunis (2), jusqu'à nos jours, les documents sur ces époques qui, ailleurs, sont disséminés ou détruits.

En ces temps où les communications étaient difficiles, où d'ardentes compétitions s'élevaient entre tribus au sujet des territoires de chasse ou de pêche, les hommes, vivant en groupes séparés et souvent hostiles, se développaient plutôt sur eux-mêmes, ne recevant de proche en proche que les découvertes les plus notables.

(1) Cf. S. Reinach. *Antiq. nat. cat. Mus. Saint-Germain*, 1889, p. 160.

(2) Parmi les grottes renfermant des vestiges de l'homme, l'une des mieux étudiées à tous les points de vue est sans contredit celle de Baoussé-Roussé (Cf. M. Boule, *les Grottes de Grimaldi*, t. I. fasc. II. Monaco, 1906).

Dans la presqu'île de Malacca, j'ai vu (1) des tribus sakayes (négritos), distantes de quinze jours de marche des villages malais les plus avancés, n'entretenir que peu de relations avec leurs voisins et entre elles, et se tenir à l'écart des peuplades seumangs, d'origine aussi ancienne qu'elles dans le pays, dont les territoires sont limitrophes.

Dans les montagnes du Louristân (2), entre les deux branches de l'Ab é-Diz (rivière de Dizfoul), sont des tribus loures n'entretenant aucunes relations avec leurs voisines de même race qu'elles, et ayant conservé leurs traditions au point de porter encore le costume en usage au temps des Achéménides.

Au Caucase, dans le Daghestân (3), chaque vallée est habitée par une tribu étrangère à ses voisines, parlant un dialecte spécial, et n'ayant que fort peu de rapports avec les montagnards des autres vallées.

Cette division des populations en tribus distinctes, pour des causes naturelles ou des raisons d'intérêt, est l'origine du développement inégal et varié dans les diverses provinces d'un même pays; d'autres causes s'y viennent joindre encore, quand ce pays a été soumis à des immigrations étrangères. On ne doit pas, sans raisons péremptoires, étendre ni géographiquement ni chronologiquement les conclusions tirées d'une étude locale.

En ce qui concerne les instruments de silex, généralement considérés comme caractéristiques des industries, nous devons être d'une extrême prudence; en effet, les néolithiques d'Égypte ne possédaient-ils pas des instruments du type acheuléen, moustérien, solutréen, en même temps que des haches polies, et ces mêmes formes ne semblent-elles pas en d'autres lieux caractériser des époques différentes?

Les Susiens employaient en même temps le métal, la pierre polie et des têtes de flèches du type solutréen; et il en était de même dans certaines parties de la Syrie. Les racloirs de la Madelaine et ceux du Campigny ne sont-ils pas identiques?

En se basant sur la superposition des couches dans un même gisement et sur la comparaison des industries de stations différentes, on a établi, en ce qui concerne l'état archéolithique, des

(1) Cf. J. de Morgan, Exploration dans la presqu'île malaise, ds *l'Homme*, 1885.

(2) Cf. J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse*, t. II, *Études géographiques*, 1895.

(3) Cf. J. de Morgan, *Mission scientifique au Caucase*, t. II. 1889.

divisions chronologiques ; et il n'est pas d'années qu'on n'en voie surgir de nouvelles.

Cependant, rien n'est moins prouvé que cette succession ; car des tribus, de mœurs et d'usages différents, vivant parallèlement, ont pu occuper successivement certaines localités, sans qu'il y ait pour cela succession dans le sens général du terme, voire même dérivation et passage d'une civilisation à une autre.

En résumé, l'Europe occidentale n'était certainement pas peuplée de façon homogène ; plusieurs races y vivaient côte à côte en tribus plus ou moins nomades, et nous ne devons pas considérer les usages de chacune comme représentant une phase spéciale s'étendant à tout le pays.

En Amérique du Nord, par exemple, les clans indiens diffèrent sensiblement entre eux, par les usages comme par l'outillage et l'armement qu'ils emploient. Avant leur anéantissement par les Européens, ils vivaient, chaque tribu cantonnée dans son district ; mais avaient tour à tour des mouvements d'expansion et de concentration, empiétant parfois sur le domaine de leurs voisins, poussant au loin leurs expéditions. Ainsi les industries de chacune de ces tribus ont pu se superposer sur bien des points habitables, dans les cavernes entre autres ; tout en étant contemporaines et, par les restes qu'elles ont laissés, faire naître des idées de chronologie relative, alors que cette succession n'est qu'apparente.

Certainement, au cours de la longue période qui sépare le milieu des temps glaciaires de l'apparition de la pierre polie, les industries ont évolué, et il doit être fait une large part à la succession ; mais cette part ne doit pas être exagérée suivant certaines tendances d'aujourd'hui.

Ces civilisations, nous devons leur appliquer la méthode usitée en ethnographie pour l'étude des primitifs modernes. Il nous faut procéder industrie par industrie, puis chercher à retrouver l'histoire de chacune, l'aire qu'elle occupait jadis en la considérant, à priori, comme isolée ; et ne faire intervenir les caractères communs entre les diverses tribus, qu'alors qu'ils peuvent être tenus pour certains. C'est seulement en procédant de la sorte qu'il sera possible de mettre quelque ordre dans cet amas confus de peuplades, bien plus nombreuses que, généralement, on est tenté de le penser.

Les mêmes remarques s'appliquent au climat, à la flore et à la faune, qui ne furent pas partout les mêmes pendant la durée de la période glaciaire et de celles qui la suivirent (1). Dans cette étude, encore, il est nécessaire d'établir des monographies locales, permettant de reconstituer les districts ; et c'est de l'ensemble de ces provinces que ressortiront les lignes générales.

En fondant, les glaces, dans leur retrait, abandonnèrent peu à peu d'immenses territoires, arides d'abord, quoique trempés d'humidité, coupés en tous sens par des cours d'eau, couverts de fondrières, de marais, de lacs, d'îlots de glace en fusion. C'est sur ces terres que, peu à peu, gagna la zone des graminées. Il se forma d'immenses prairies, dont le gibier et l'homme s'emparèrent, sinon d'une manière définitive d'abord, du moins pendant les saisons favorables (2).

La largeur de ces steppes était d'ailleurs très variable. Dans les pays plats, comme le nord de l'Allemagne, elles furent immenses ; tandis que, dans les régions montagneuses, elles se trouvaient réduites par la pente du terrain. Dans tous les cas, elles se tinrent toujours au voisinage des glaces fondantes.

Au delà, les forêts gagnant progressivement sur les prairies et suivant de loin le mouvement des glaces, offraient le facies des pays froids ; et cette première zone forestière, de profondeur variable, se trouvait elle-même remplacée, plus loin encore, par des boisements de pays plus chauds, semés de clairières ; et ainsi de suite jusqu'aux régions tempérées.

Il ne faut pas oublier que la fusion d'un amas de glaces aussi important, absorbant une énorme quantité de chaleur, produisit un refroidissement intense, dans les régions voisines des glaciers (3), et que, si l'abaissement de la température atmosphérique fut général, il porta principalement sur la zone des steppes. Dans de telles conditions, l'inégalité dans les climats locaux était alors bien plus accentuée que de nos jours. C'est dans ce milieu,

(1) Il existe aujourd'hui en Europe deux colonies seulement de bisons, l'une en Lithuanie, l'autre en Circassie (Kouban). Qui prouve que, dans les temps qui ont suivi l'époque glaciaire, il n'a pas existé également des colonies du mammouth, du renne et d'autres animaux aujourd'hui éteints et auxquels on a tendance à attribuer un habitat général dans nos pays ?

(2) C'est ainsi qu'on rencontre des vestiges du mammouth jusqu'au cœur de la Russie d'Europe bien en deçà de la limite des moraines.

(3) Le refroidissement causé par la fusion d'importantes masses de glace est intense. C'est ainsi qu'un fort abaissement de température se fait sentir même au cœur de l'été, quand, entre l'Irlande et l'Amérique du Nord les paquebots rencontrent des icebergs.

extrêmement varié, que l'homme développa ses industries archéolithiques et mésolithiques.

Cantonnés, durant la grande extension des glaciers, dans des espaces relativement restreints, l'homme et les animaux virent peu à peu s'étendre devant eux d'immenses territoires. Ils les envahirent lentement, rompant avec leurs usages glaciaires, modifiant leur manière d'être suivant l'avancement ou le recul des terres habitables. Tout fut changé dans la vie, suivant des lois très complexes dans lesquelles entrent maints éléments qui, pour la plupart, échappent à notre appréciation. La multiplicité des races, des clans, la proportion numérique relative des diverses tribus, la variété des intérêts, des aptitudes, les conditions géologiques, botaniques, zoologiques, climatiques des divers pays, les facilités plus ou moins grandes de migration, et bien d'autres considérations encore, influencèrent la vie dans ces temps.

La plupart de ces conditions ont laissé des traces ; mais combien sont difficiles l'étude et l'interprétation de ces vestiges, combien il est aisé de les expliquer de façon erronée !

Les récentes études amènent à conclure que l'industrie paléolithique (type moustérien) a coïncidé avec la dernière extension des glaces, en sorte que l'aurignacien, le solutréen et toutes les autres industries du groupe archéolithique seraient post-glaciaires. Mais ces déductions tirées de cas particuliers et locaux ne doivent, peut-être pas encore, être généralisées (1).

Ces remarques étaient nécessaires avant d'aborder l'étude des industries archéolithiques et mésolithiques, très variées dans leurs détails et au sujet desquelles on a commis et l'on commet journellement tant d'erreurs. N'est-il pas mieux d'avouer l'insuffisance de nos observations, la fragilité de nos théories, plutôt que de chercher par d'ingénieuses hypothèses à nous tromper nous-mêmes ?

Je passerai simplement en revue les divers types d'industries des derniers temps glaciaires, en conservant l'ordre dans lequel ils ont été présentés jusqu'ici ; bien qu'il soit nécessaire de faire des réserves au sujet de la succession et de l'ascendance de beaucoup d'entre eux.

(1) Cf. Docteur Hugo Obermaier, Beiträge zur kenntniss des Quartärs in den Pyrenäen, in *Archiv f. Anthropologie*, V. 3 et 4. Vienne, 1906.

Industrie archéolithique. — *Type aurignacien* (1). — Cette industrie, pour laquelle le nom de *pré-solutréen* avait été proposé, se compose de types intermédiaires entre les formes du Moustier et celles de Solutré; on y rencontre des burins assez grossiers, des grattoirs courts et épais, des lames très retouchées sur tout leur pourtour, des racloirs simples et doubles, et enfin des éclats portant de larges encoches latérales.

L'outillage en os comprend des pointes à contours ovoïdes parfois fendues à la base, des os appointis, des lissoirs, des pendeloques, des épingles ou baguettes souvent incisées, des sifflets taillés dans des phalanges de renne, etc.

Assez répandue, cette industrie a, jusqu'ici, été rencontrée en France, dans la Dordogne, à la Ferrassie et au Moustier; elle est signalée en Belgique, à Montaigle et à Hastières (2), dans la Basse-Autriche (3), en Tunisie, en Algérie, en Syrie, etc... et semble due à des populations très diverses, autres que celles des temps paléolithiques. Peut-être est-elle, partout, le fruit d'une invasion.

Type solutréen (4). — L'ensemble de cet outillage est remarquable par la finesse de sa technique. Les instruments, toujours composés d'éclats retouchés, sont de deux natures : les uns taillés seulement sur une face, grattoirs, perçoirs, scies, etc., analogues à ceux des types moustérien et aurignacien ; les autres, façonnés sur les deux faces, sont des têtes de javelots, d'épieux, des poignards (?) généralement d'un travail très soigné. Ces derniers instruments affectent toujours la forme lancéolée de la feuille du laurier ou du saule ; ils sont parfois arrondis à l'une de leurs extrémités, tandis que l'autre demeure aiguë.

Les os sont grossièrement travaillés, façonnés en burins, perçoirs, etc. ; et quelques canines perforées de loup et de renard montrent que ces populations aimaient à se parer. Quant aux produits artistiques, ils sont peu nombreux, se bornant à quelques figurations de renne sculptées grossièrement dans la pierre tendre.

Les Solutréens connaissaient le feu; ils vivaient de leur chasse, plus spécialement de celle du cheval, dont les squelettes forment

(1) Cf. H. Breuil, la Question aurignacienne, ds *Rev. préhist.*, 1907, nos 6 et 7.

(2) Cf. Capitan, Congrès de Monaco, 1906, in *Rev. Ecole. Anthrop.*, VIII, p. 270. — Breuil, Essai de stratigraphie des dépôts de l'âge du renne, ds *Congrès préhist. de Périgueux*, 1905.

(3) Hoernes, *Der Diluviale Mensch*.

(4) Cf. G. et A. de Mortillet, *le Musée préhistorique*, 1881, pl. XVIII-XIX. — J. Déchelette, *Manuel d'archéol. préhist.*, 1908, pp. 131-148

d'énormes amas à l'entrée des cavernes ; peut-être même étaient-ils cannibales (1). Ils donnaient aux morts de leur clan une sépulture, suivant des usages qui paraissent avoir été constants. Là se bornent nos connaissances en ce qui les concerne.

L'industrie solutréenne semblen 'avoir été que fort peu répandue ; on ne l'a rencontrée jusqu'ici que dans certaines parties de la France et de la Belgique (2).

Type magdalénien (3). — Inférieure, par sa technique du silex, aux industries du Moustier et de Solutré, cette civilisation se fait surtout remarquer par la perfection qu'y atteint le travail de l'os et de l'ivoire, et par les aptitudes artistiques très développées des tribus magdaléniennes.

Les instruments de silex, racloirs, perçoirs, burins, montrent des besoins aussi multiples que ceux des civilisations dont il vient d'être parlé ; toutefois l'outillage, tel que nous le connaissons, par les cavernes, est entièrement composé de petites pièces.

On serait tenté de penser avec S. Reinach (4) que, près du foyer domestique, le Magdalénien ne se livrait qu'à des travaux délicats et que la grosse besogne, celle exigeant l'emploi d'instruments plus forts, se faisait toujours au dehors; mais s'il en avait été ainsi, l'homme eût parfois rapporté à son habitation quelqu'un de ces gros instruments et il en serait assurément parvenu jusqu'à nous dans certaines stations.

La caractéristique du magdalénien est la grande abondance et la perfection des objets d'os et d'ivoire ; têtes de harpons, de lances, de sagaies, spatules, lissoirs, perçoirs, tous objets d'un travail extrêmement soigné, et ne présentant d'analogies avec aucun de ceux des autres industries mésolithiques.

Les Magdaléniens se vêtissaient ; car ils nous ont laissé de fines aiguilles d'os et d'ivoire. Ils se paraient; car on rencontre en grand nombre les perles, les pendeloques, les dents perforées d'animaux, les rondelles d'os parfois gravées. Ils se peignaient ou se tatouaient le corps; les matières colorantes (limonite, sanguine) qu'on trouve près de leurs foyers en font foi.

(1) Cf. A. Rutot, le cannibalisme à l'époque des cavernes en Belgique, ds *Bull. Soc. préhist. de France*, 27 juin 1907.

(2) On a dernièrement rattaché au solutréen quelques stations de la Basse-Autriche. Cf. Hœrnes, *Der Diluviale Mensch.*, p. 121.

(3) G et A. de Mortillet, *le Musée préhistorique*, 1881, pl. XXI-XXVIII. — J. Déchelette. *Manuel d'archéol. préhist.*, 1908, pp. 149-279.

(4) S. Reinach, *Antiq. nat. cat. Musée de Saint-Germain*, p. 231.

Ils entretenaient des relations commerciales étendues; car, dans les stations magdaléniennes, on trouve des coquilles marines (1) et des silex de provenance très éloignée. Ils se nourrissaient des produits de la pêche et de la chasse; témoins les nombreux ossements accompagnant leurs foyers.

On a fréquemment rencontré, dans les cavernes magdaléniennes, des os travaillés et ornés présentant une forme étrange. Nommés d'abord *bâtons de commandement* (2), appellation qui ne faisait que déguiser l'ignorance dans laquelle on se trouvait de leur usage, on les a considérés, plus tard, comme étant les pièces rigides de *chevêtres* (3), à l'aide desquels l'homme aurait dompté et conduit le cheval. Bien que les figurations de têtes de chevaux rencontrées dans les cavernes semblent donner quelque vraisemblance à cette manière de voir, elle n'a pas été partagée par le monde savant. Si cette hypothèse se trouvait un jour vérifiée, le Magdalénien aurait fait « la plus grande conquête de l'homme », ou tout au moins l'aurait appliquée; car nous ignorons si les Moustériens, les Solutréens et autres tribus n'avaient pas, elles aussi, domestiqué les animaux, si elles n'employaient des mors ou des chevêtres n'ayant pas laissé de traces (4).

Il se peut que d'autres quadrupèdes eussent, en même temps, été domestiqués et que les Magdaléniens fussent aussi bien éleveurs que chasseurs. Le renne, le chien étaient peut-être asservis. Les hommes néolithiques d'Égypte ne possédaient-ils pas des troupeaux d'antilopes, dont nous ignorerions l'existence, si les sculptures de l'ancien empire ne nous l'avaient révélée (5) et si moi-même, je n'avais retrouvé les parcs où ces bizarres troupeaux étaient réunis pour la nuit (6)?

Cependant la plupart des préhistoriens, se basant sur des constatations qui semblent être fort probantes, nient la domesti-

(1) *Chlamys Islandica*, *Turritella communis*, *Littorina littorea*.

(2) Lartet, Broca, Cf. *Assoc. franc.*, 1872, pp. 126-127. — De Mortillet, *Mus. préhist.*, fig. 192.

(3) Cf. Piette, *Etudes d'ethnogr préhist.*, IX. Le Chevêtre et la semi-domestication des animaux aux temps pléistocènes, in *l'Anthrop.*, t. XVII, 1906. Les têtes de chevaux enchevêtrées (?) figurées dans cette étude ont été découvertes à Saint-Michel d'Arudy, Brassempouy, aux Espélugues (Lourdes), au Mas d'Azil, à Laugerie-Basse, à Raymonden (Chancelade).

(4) Cette explication de l'usage du « bâton de commandement » est loin d'être acceptée par tous les palethnologues; beaucoup considèrent la domestication des animaux comme l'une des caractéristiques de la civilisation néolithique.

(5) Bas-reliefs des Mastabas de l'ancien empire à Saqqarah (tombeaux de Ti, Mera, Kabin, etc...).

(6) J. de Morgan, *Recherches sur les origines de l'Égypte*, t. II, 1897. Kjœkkenmœddings de Kawamil, Toukh, etc.

cation des animaux aux temps quaternaires, et reportent sa découverte à l'état néolithique.

Le caractère principal de la civilisation magdalénienne est l'art. Il nous apparaît tout formé et ayant atteint déjà une rare perfection; encore, ne connaissons-nous pas ses chefs-d'œuvre. Il semblerait qu'il soit le produit d'une population étrangère venue au moment où le renne abondait dans nos régions; et de même qu'il apparaît soudain, il disparaît subitement sans laisser aucune survivance.

Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que ces goûts esthétiques soient nés d'une migration affectant quelques districts seulement de la Gaule et de l'Espagne; à ce que, par influences, ces arts se soient répandus au loin ; à ce qu'aussi les tribus d'artistes, poussées par d'autres peuplades et changeant de région, aient laissé, dans les cavernes, des traces de leur séjour momentané, montrant ainsi une extension apparente beaucoup plus vaste que celle, qu'en réalité ils ont eue dans un même temps.

Il se peut aussi que, né dans un district de la France ou de l'Espagne encore ignoré, cet art se soit développé sur place et que nous n'en ayons pas retrouvé les œuvres primitives. Il n'est donc pas nécessaire, pour expliquer sa présence, de faire intervenir des causes extérieures.

Ces arts se manifestent sous deux formes distinctes : dans la sculpture, la gravure, réduites aux dimensions des instruments et des objets portatifs, et dans la gravure de sujets de grandeur naturelle sur les parois des cavernes.

Ils nous ont laissé des ornements géométriques, de rares figurations de végétaux et une foule de représentations animales, « révélant un profond esprit d'observation, un sentiment exquis de la nature. Plusieurs de ces dessins sont supérieurs aux illustrations de quelques-uns de nos livres d'histoire naturelle; et il faut avouer que plus de la moitié des copies qu'on a faites de ces œuvres, pour les publier, sont au-dessous des originaux (1). »

Dans les sculptures, les membres des figurines ne sont jamais détachés ; parce que le bloc dont l'artiste disposait n'en permettait pas l'isolement, ou parce que les saillants eussent nui à l'usage des objets. Ce fait, nous l'observons dans bien des ivoires japo-

(1) Cartailhac. *la France préhistorique*, p. 67.

nais, dans beaucoup de menus instruments des civilisations primitives de l'Égypte et de la Chaldée.

La figuration sur les parois des cavernes (1) est autrement intéressante encore que la gravure ou la sculpture des petits objets, parce qu'elle comprend souvent des sujets de grandeur naturelle, d'une exécution beaucoup plus difficile. Non seulement ces représentations sont dessinées, puis gravées au burin; mais, aussi, elles sont peintes, présentant un fini plus ou moins avancé et des caractères si conventionnels, qu'on est tenté d'y voir une stylisation et le passage de l'art figuré à l'art décoratif (2).

Tout en possédant très nettement le sens de la ligne et, généralement des proportions d'un même motif, l'artiste semble avoir méconnu les proportions relatives des sujets entre eux; à moins que, dans les représentations que nous possédons, il ne se trouve que des essais, des ébauches dans lesquels, copiant un modèle pour s'exercer, le dessinateur faisait abstraction de celui dont l'image avait été précédemment tracée sur la même surface.

Il serait, dès maintenant, prématuré de vouloir classer ces œuvres d'art (3), soit suivant la nature de leur exécution, soit suivant leur âge relatif ou leur distribution géographique. Nous ne connaissons pas assez les limites de l'aire habitée par les populations artistes, ni celles de l'extension de leur art par influence, ni les changements de résidence de ces tribus, ni la durée de leurs établissements dans chacune de leurs étapes, pour être à même de nous prononcer.

(1) Cf. H. Breuil, Nouvelles figurations du mammouth, ds *Rev. de l'Ecole d'Anthrop.*, t. XV, 1905. — La dégénérescence des figures d'animaux et motifs ornementaux à l'époque du renne, ds *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1905, p. 105. — Os gravé de la grotte des Eyzies, ds *Rev Ecol. Anthrop.*, Paris, n° 6, juillet 1901. — L. Capitan et H. Breuil, les Grottes à parois gravées ou peintes, ds *Rev. Ec. d'Anthrop.*, Paris, t. XI, 1901. — E. Cartailhac et H. Breuil, les Peintures et gravures murales des cavernes pyrénéennes, ds *l'Anthropologie*, t. XV, 1904; XVI, 1905. — L. Capitan, H. Breuil et Peyrony. Une Nouvelle Grotte à parois gravées, ds *Rev. Ecole Anthrop.*, 1903. — Id., les Figures gravées (grotte de Bernifal). *Rev. Ecole Anthrop.*, 1902. — Id., la Calévie (Dordogne). — Capitan et Breuil, Grotte des Combarelles. *Rev. Ec. Anthrop.*, t. XII, 1902. — Id., Grotte de Font-de-Gaume. *Rev. Ec. Anthrop.*, t. XII, 1902. — L. Capitan, les Origines de l'art en Gaule. *A. F. A. S.*, 1902.

(2) La stylisation des éléments fournis par la nature est un fait courant chez tous les primitifs, tant dans l'antiquité que de nos jours; elle existe dès les temps quaternaires (Cf. H. Breuil, Exemples de figures dégénérées et stylisées à l'époque du renne, ds *XIIIe Congrès d'Anthrop. et d'Arch. préhist.*, Monaco, 1906) et se rencontre communément dans les peintures céramiques les plus anciennes de l'Asie antérieure. (H. Breuil), *le Passage de la figure à l'ornement dans la céramique peinte des couches archaïques et de Moussian et de Suse*. Monaco, 1908.)

(3) H. Breuil, l'Evolution de la gravure et de la peinture sur les murailles dans les cavernes ornées de l'âge du renne, ds *Congrès préhist. de Périgueux*, 1905. — H. Breuil (*l'Evolution de l'art pariétal*. Monaco, 1907) reconnaît cinq phases successives dans l'évolution du dessin aux temps quaternaires; la première appartenant aux temps pré-solutréens (aurignacien), la dernière étant contemporaine des peintures sur galets du Mas d'Azil. On remarquera que les points étudiés étant fort éloignés les uns des autres, il est difficile d'affirmer la succession de ces diverses manifestations artistiques.

Les sujets traités en dehors des ornements géométriques (1) et de quelques rares végétaux (2) sont : le brochet (3), la truite (4), l'anguille (5), de nombreuses formes indéterminables de poissons (6), le phoque (7), quelques oiseaux très rares d'ailleurs, l'éléphant (8), le rhinocéros (9), le bœuf (10), l'ours (11), le cheval (12), le bouquetin (13), l'antilope saïga (14), le renne (15), divers cervidés (16), l'homme (17), etc.

Mais la représentation humaine, qu'elle soit gravée ou sculptée, est toujours fort médiocre et bien inférieure à celle des animaux; d'ailleurs, elle ne se montre que très rarement.

Comme on le voit, la civilisation magdalénienne est de beaucoup, la plus développée des temps pléistocènes; mais elle est peu répandue. C'est en France, en Belgique, dans le nord de l'Espagne et le sud de l'Angleterre qu'on la rencontre le mieux caractérisée. Son centre semble avoir été dans la région voisine des Pyrénées.

On a signalé également cette industrie en Suisse, en Allemagne, en Pologne et jusqu'au lac Ladoga où elle se trouverait sensiblement modifiée; tandis qu'elle paraît faire défaut en Égypte (18), en Tunisie, en Algérie, en Syrie, en Italie et dans tout l'orient de la Méditerranée.

Je me dispenserai d'entrer dans plus de détails au sujet de l'industrie magdalénienne; bien qu'elle ait donné lieu à la création d'une foule de subdivisions : *Éburnéenne* (19), *Glyptique*, *Gourdanienne*, *Tarandienne*, *Lorthétienne*, *Élaphotarandienne*, *Hippi-*

(1) Ornements géométriques. — Laugerie-Basse, Gorge d'Enfer, La Madelaine.

(2) Végétaux. — Bruniquel, Montgaudier, La Madelaine.

(3) Brochet. — Montgaudier (Charente).

(4) Truite. — Montgaudier.

(5) Anguille. — Montgaudier.

(6) Poissons divers. — La Madelaine.

(7) Phoque. — Montgaudier; Sordes (Landes), Abri-Mège. Une portion de mâchoire de phoque a été trouvée par Hardy et Féaux à Raymonden. — On comprend difficilement comment le phoque, animal côtier, a pu être connu des gens du centre de la France.

(8) Eléphant. — Bruniquel, La Madelaine, Raymonden.

(9) Rhinocéros. — Grotte du Trilobite à Arcy-sur-Cure (Yonne).

(10) Bœuf. — Mas d'Azil, Les Eyzies, Altamira, Marsoulas, Bernifal, les Combarelles.

(11) Ours. — Massat (Ariège).

(12) Cheval. — Chaffaut (Vienne), Laugerie-Basse, Les Eyzies, Altamira, Marsoulas, les Combarelles, Thayngen (Suisse), Bruniquel, Lorthet, La Madelaine. Le cheval n'apparaît dans la Bible qu'après la sortie des Hébreux d'Egypte. En Egypte après la XVIIe Dyn. (dix-neuvième siècle ?). Prisse d'Avesne attribue sa venue aux Hyksos.

(13) Bouquetin. — Marsoulas, les Combarelles.

(14) Antilope saïga. — Reconnu par P. Gervais sur une gravure d'Aurensan, mais dont on n'a pas encore retrouvé le squelette.

(15) Renne. — Bruniquel, Mas d'Azil, Corgnac, Font-de-Gaume, etc.

(16) Cervidés. — Mas d'Azil, Laugerie-Basse, Lorthet, La Madelaine, Les Eyzies, Altamira, les Combarelles.

(17) Homme. — Laugerie-Basse, Altamira, Marsoulas.

(18) Il se peut qu'aujourd'hui les vestiges de cette industrie soient partout recouverts par les limons du Nil.

(19) Ed. Piette, *l'Epoque éburnéenne et les races humaines de la période glyptique*. Saint-Quentin, 1894.

quienne, *Équidienne* (1), *Élaphienne* (2), etc., basées soit sur des caractères artistiques, soit sur la nature de l'outillage, soit sur la faune accompagnant les vestiges humains. Ces subdivisions, ou bien n'ont pas lieu d'être, ou bien ne correspondent qu'à des cultures locales.

A côté des industries caractérisées dans l'occident de l'Europe, nous voyons, dans d'autres pays, les traces de civilisation post-paléolithiques offrir des caractères spéciaux et ne rentrant pas dans les classifications établies pour nos pays. C'est ainsi que se présentent les stations du versant oriental du Liban (3), sur lesquelles nous ne sommes encore que très mal renseignés, celle d'Hélouan en Égypte que je considérais autrefois (4) comme néolithique; mais qui me semble aujourd'hui devoir être reportée plus loin de nous, peut-être jusqu'à l'aurignacien.

Les kjœkkenmœddings, dans les abris sous roche tunisiens et certaines alluvions, montrent une industrie archéolithique spéciale, voisine de l'aurignacien; mais indépendante des cultures européennes. On y rencontre, en même temps que les racloirs, les burins, les encoches et les lames retouchées sur un seul côté, des types plus anciens tels que le disque.

L'une des stations les mieux caractérisées de cette industrie, dans le nord de l'Afrique, se trouve au lieu dit El Mekta (5), à 15 kilomètres au nord de Gafsa (sud Tunisien), sur le flanc des collines qui portent en même temps que des gisements naturels de silex, de vastes ateliers paléolithiques. Sans aucun doute, dans cette localité cette culture a succédé au chelléo-moustérien. Elle semble occuper tout l'espace de temps séparant le paléolithique du néolithique. Son aire géographique était extrêmement vaste; car on la retrouve dans le centre saharien (6), dans les provinces de Constantine et d'Oran (7), et non loin de Rhadamès (8) sur les confins de la Tripolitaine.

Certainement l'industrie tunisienne ne peut, en aucun cas, être complètement assimilée à celles de l'Europe occidentale, dont en

(1) E. Piette, *les Subdivisions de l'époque magdalénienne et de l'époque néolithique*. Angers, 1889.

(2) E. Piette, in *Congrès international d'Anthrop.*, 1889. Paris, 1891, p. 203.

(3) Soukna, Erek, sur la route de Deir el Zor à Palmyre. (J. M. 1900.)

(4) Cf. J. de Morgan, *Rech. sur les orig. de l'Egypte*, 1896-1897.

(5) Découverte en 1906 par E. Boudy, signalée par L. Capitan au Congrès de Monaco.

(6) A Hassi-Inifel, près d'El Golea. Environs de Wargla.

(7) Musée d'Alger. — Grotte d'Ali Bacha; Bir Lascaria (Aïn Beïda); région de Tebessa, de Chellala [Prov. de Constantine]. Batterie espagnole (Oran), Moizana [Prov. d'Oran].

(8) A Chabet-Réchada près de Jénéyen.

Afrique elle tient lieu. Elle correspond à l'existence d'un peuple qui, à ces époques, occupait toute la partie septentrionale de ce continent. Je propose de la désigner sous le nom d'industrie *capsienne* (1) en raison de la localité où elle semble être le mieux caractérisée (2), et afin de lui conserver son caractère géographique.

Il serait aisé de signaler un grand nombre de semblables industries locales, rentrant dans l'état archéolithique; mais une telle étude sortirait du cadre que je me suis tracé. Il suffisait d'en citer quelques-unes, pour montrer qu'au sortir des temps glaciaires, l'homme vécut en tribus plus ou moins importantes, sortes de nationalités dont pour la première fois nous rencontrons les traces indiscutables.

Industries mésolithiques. — Les palethnologues ont coutume de ranger dans l'état néolithique des civilisations (campignien, kjœkkenmœddings, etc.) (3) très différentes de celles que nous venons d'examiner; et qu'ils considèrent comme formant la transition entre les industries de la pierre taillée et celles de la pierre polie, se basant principalement sur des vues chronologiques, très discutables d'ailleurs.

Ne tenant compte que du travail de la pierre dans la classification que j'ai choisie, je les rangerai dans un état de civilisation auquel je donnerai le nom spécial d'*état mésolithique*; parce que, d'une part, on retrouve dans ces industries une foule de traits communs avec celle dite magdalénienne et ses analogues ; et que, d'autre part, bien des formes nouvelles apparaissent, montrant une tendance vers l'état néolithique ne s'expliquant que par l'apparition d'influences indépendantes et nouvelles.

Industrie tourassienne. — Cette division, proposée par G. de Mortillet (4) comme marquant la dégénérescence et l'extinction de l'industrie quaternaire, représente, pour cet auteur, une époque spéciale dont il retrouve les traces dans toute l'Europe, dans le bassin méditerranéen et jusqu'aux Indes. Elle serait caractérisée par de tout petits instruments de silex présentant

(1) De *Capsa*, nom de la ville romaine qui occupait l'emplacement actuel de Gafsa.

(2) On retrouve cette industrie très bien caractérisée jusqu'en Syrie, à Antélias entre autres. (Cf. Zumoffen, *la Phénicie avant les Phéniciens*. Beyrouth, 1900, p. 49 sq., pl. VI et VII.

(3) Cf. L. Capitan, Passage du paléolithique au néolithique. — Etude à ce point de vue des industries du Campigny, du camp de Catenoy, de l'Yonne et du Grand-Pressigny, ds *Congr. Anthr. préhist.*, 1900, p. 206.

(4) G. de Mortillet, Evolution quaternaire de la pierre, in *Rev. Ecole Anthrop.*, 1897, p. 24. — A. de Mortillet, les Petits Silex taillés à contours géométriques, ds *Rev. Ecole Anthrop.*, t. VI, 1896.

des formes géométriques. Cette industrie ne semble pas correspondre à une culture particulière ; mais bien à des besoins spéciaux, mal définis encore, communs à une foule de pays.

Industrie des kjœkkenmœddings (1). — Les débris de cuisine abondent dans les pays scandinaves (2), le nord de l'Allemagne, les côtes de Belgique, d'Angleterre, de France, de Portugal, dans les îles de la mer du Nord. Ce sont des amas dont les plus grands présentent 3 mètres de hauteur, sur 100 à 300 de longueur et 45 ou 50 de largeur. Tous marquent l'emplacement d'anciennes agglomérations humaines, et renferment les restes de la vie, cendres, charbon, os calcinés et brisés, coquilles marines en très grande abondance, nombreux instruments de silex et fragments de poterie grossière.

En Danemark (3), où ces monticules ont été l'objet de travaux nombreux et remarquables, l'industrie de la pierre se montre assez grossière : sa technique semblerait, à certains points de vue, être une descendance du paléolithique ; tandis que, par d'autres, elle se rattache franchement au néolithique.

Les formes principales sont des haches oblongues et des têtes d'épieux taillées à grands éclats sur les deux faces, des racloirs, des lames plus ou moins retouchées et des tranchets, curieux instruments qui semblent caractéristiques de cette civilisation.

Les pré-Danois de ces époques étaient chasseurs et pêcheurs, ils se construisaient des habitations, fabriquaient la poterie, creusaient des pirogues dans des troncs d'arbres et s'y aventuraient au large de leurs côtes.

Industrie campignienne (4). — La station du Campigny (Blangy-sur-Bresle), qui a donné son nom à cette division, a été découverte en 1872 par Eugène de Morgan (5), mon père, et j'ai assisté aux premières fouilles.

(1) Les kjœkkenmœddings se rencontrent sur un très grand nombre de côtes. On en trouve en Irlande, en France [Hyères (Var), Saint-Georges-de-Didonne (Charente-Inférieure), Saint-Valéry (Somme), Wissant (Pas-de-Calais), à l'île d'Arz (Morbihan), à l'île de Sein (Finistère),] en Portugal à Mugem, en Asie, dans les deux Amériques (Floride), à Omori au Japon, etc., mais ils sont loin d'appartenir tous à la même époque.

(2) Sophus Müller (*Congrès international d'Anthropologie de* 1889. Paris, 1891, p. 223) considère les kjœkkenmœddings danois comme les restes les plus anciens de l'industrie de la pierre en pays scandinaves et pense que cette civilisation dérive d'une plus ancienne dans l'ouest de l'Europe.

(3) Etudiés par Forchammer, Steenstrup, Worsae, etc. Cf. Morlot, Etudes géologico-archéologiques en Danemark et en Suisse, in *Soc. Vaudoise des sc. nat.*, 1859-1860. *Comptes rendus du Congrès intern. d'Anthrop. et d'arch. préhist.* Copenhague, 1869, pp. 135-160.

(4) Le Campignien, par Ph. Salmon, d'Ault du Mesnil et Capitan, ds *Rev. Ec. Anthrop.*, Paris, 1898.

(5) *Notice sur le Campigny*, par E. et H. de Morgan. Amiens, 1872.

Le petit plateau de Campigny domine le fond de la vallée d'une vingtaine de mètres. Il portait autrefois un village de huttes et ce sont les restes de ces cabanes qui ont fourni les découvertes.

De largeur variable (3 à 6 m.), le fond de ces huttes a été creusé dans le diluvium rouge sur une profondeur de 0 m. 60 à 0 m. 80. On y rencontre, avec des cendres et du charbon, une grande quantité de fragments de poterie grossière, de nombreux instruments de silex analogues à ceux des kjœkkenmœddings danois; le tranchet, le racloir, le poinçon. Les lames à encoche dominent; et ces pièces se trouvent mélangées à une foule d'éclats non retouchés.

Au Campigny, les instruments de silex sont d'une telle fraîcheur de conservation que mon père, ayant fait don d'une série provenant de ses fouilles au Musée de Saint-Germain, M. Al. Bertrand les déclara faux et considéra le donateur non sans pitié.

Cette découverte, cependant, devait être suivie de beaucoup d'autres; de nombreuses stations campigniennes furent reconnues dans le nord de la France et en Belgique. Plus tard, on rencontra cette industrie en Espagne et en Italie où elle est très développée et le Campigny donna son nom à une culture très nettement caractérisée.

Après avoir passé en revue les divers modes d'existence des peuples antérieurs à la pierre polie, les envisageant seulement au point de vue industriel et artistique, je dois aborder maintenant la question chronologique; celle de la succession ou du parallélisme des diverses civilisations et des peuplades qu'elles caractérisent.

Cette question est de beaucoup la plus ardue. Jusqu'à ce jour, les préhistoriens ont pensé la résoudre en acceptant la succession des industries presque indépendamment des conditions géographiques. Il en est résulté qu'à leurs yeux, toutes les civilisations se sont fondues dans une évolution générale affectant non seulement l'Occident européen; mais aussi, et pour beaucoup, le monde entier, et que, non contents de généraliser leurs conclusions, ils leur ont aussi accordé une portée chronologique.

Il n'est pas besoin d'insister sur l'exagération de telles idées et sur les fâcheux résultats auxquels elle conduit. Toute superposition stratigraphique constitue dès lors deux âges au moins; et dès le terme d'époques lancé, il devient la base de nouvelles

spéculations imaginatives. Ces spéculations sont contraires à toute méthode scientifique.

Si la chronologie a été poussée trop loin, absorbant tout, il ne faudrait pas, par réaction, tomber dans l'excès contraire et exagérer le synchronisme au point de croire toutes les industries contemporaines ; il est un juste milieu que seule l'observation réfléchie peut atteindre.

J'ai exposé les raisons qui me portent à penser que l'industrie paléolithique, née peut-être dans les régions méditerranéennes orientales, et même possiblement plus loin, vers l'est, s'est propagée dans le centre et l'occident de l'Europe aux temps interglaciaires; j'ai montré, également, que le type moustérien, contemporain du chelléen, paraît avoir pris naissance dans le chelléen lui-même, sur un ou plusieurs points, d'où il se serait propagé ; que le Moustérien ne correspond qu'à des besoins spéciaux des Chelléens et Acheuléens.

Mais en même temps que les besoins ayant donné naissance au Moustérien se faisaient sentir, cette industrie se transportait; sans que, forcément, elle fut accompagnée par celles au milieu desquelles elle était née.

L'un des exemples les plus frappants de cette migration est offert par l'Italie où l'aire d'habitat du type moustérien est complètement différente de celle de l'instrument amygdaloïde. Pigorini pense, avec juste raison selon moi, que le Moustérien est dû dans son pays à des influences extérieures.

En France, au contraire, comme dans la Belgique et l'Angleterre méridionale, la coexistence presque générale des deux types dans les alluvions, comme dans les cavernes, ne peut être interprétée qu'en faveur du développement sur place de l'industrie la plus affinée, simultanément avec la plus grossière.

Je ne conclurai certainement pas de même en parlant du solutréen, civilisation locale des steppes, circonscrite à des territoires peu étendus et dont l'importance est secondaire ; tandis que l'aurignacien, qui l'a précédé, se rencontrant dans des régions fort éloignées les unes des autres, sans lien commun, sans parenté possible de races, ne peut être regardé que comme un groupe d'industries indépendantes entre elles, géographiquement et chronologiquement.

Le magdalénien semble faire époque, ou du moins dominer

par son importance toute une période. Déjà la civilisation archéolithique antérieure avait, en se développant, produit un grand nombre de types, multiples comme l'étaient les tribus elles-mêmes qui, à cette époque, peuplaient l'occident de l'Europe; car malgré les superpositions apparentes, on ne peut s'empêcher de voir dans la plupart des industries, depuis l'aurignacien (pré-solutréen) jusqu'au campignien, des évolutions pour la plupart parallèles et simultanées.

Certainement toutes ne sont pas contemporaines, quelques-unes sont demeurées homogènes, pendant de longues périodes, alors que d'autres, s'améliorant plus rapidement, ont connu des variations; mais il est bien difficile, dans l'état actuel de nos observations, d'assigner à chaque civilisation sa place dans le temps et dans l'espace. Nous n'en pouvons juger que par ce que nous apprennent l'histoire et l'ethnographie en ce qui concerne les temps voisins de nous. On constate à ces époques une extrême variété dans les civilisations suivant les pays et les peuples.

On remarquera que là où se trouve la civilisation des kjœkkenmœddings ou le campignien, le magdalénien fait presque toujours défaut; et que s'il existe de très rares mélanges, ce n'est que sur les confins de l'aire de chacune de ces industries. En Danemark, le magdalénien; manque, il en est de même en Allemagne du Nord, en Picardie, en Normandie, en Italie, pays où le campignien est très largement représenté; tandis qu'au Périgord, dans les Pyrénées, il ne se montre pas.

Il résulte de cette constatation que ces civilisations ne peuvent être déclarées successives; puisqu'elles n'affectent pas les mêmes pays; qu'elles sont étrangères les unes aux autres et peut-être presque contemporaines. Dans les pays retirés comme le Massif Central et les Pyrénées, l'industrie, se développant lentement sur place, serait restée sensiblement semblable à elle-même; tandis que, dans les régions plus riches et plus ouvertes, elle aurait pris un rapide essor et bénéficié d'influences extérieures.

Dans les pays demeurés en retard, la pierre polie a succédé directement à l'industrie magdalénienne; pour ces régions existe l'hiatus dont on a tant parlé, lacune fictive ne reposant que sur une fausse interprétation des faits. Dans d'autres régions, la pierre polie est arrivée, soit par invasion, soit par influence, dans des milieux mieux préparés à la recevoir.

Cette grande variété dans les civilisations, peut-être devons-nous l'attribuer, pour une grande part, à des influences extérieures, à des invasions ; peut-être n'est-elle due qu'à des différences de milieux, de climat dans les districts divers.

S'appuyer, pour établir une classification, sur les conditions météorologiques, chaudes, froides, sèches ou humides, est supposer le même climat pour tous les lieux ; se baser sur la faune est méconnaître l'existence des provinces zoologiques.

On a créé des époques *hippienne* et *tarandienne;* comme si les plaines bourguignonnes n'eussent pu être habitées de préférence par les équidés ; tandis qu'en d'autres régions, à la même époque, le renne était prépondérant. On ne doit pas oublier que presque toutes les espèces pléistocènes de nos régions ont vécu côte à côte pendant toute la durée de cette période et que, dans toute faune, les divers éléments ont des habitats préférés. Ainsi, de nos jours, le renne est caractéristique en Laponie, le cheval dans les Pampas, le bœuf musqué dans le nord du Canada et le Groenland, l'éléphant dans l'Afrique équatoriale, l'Inde et l'Indo-Chine.

La fin de l'état mésolithique correspond au passage de l'ère glaciaire ancienne à l'ère glaciaire moderne ; car il ne faut pas se le dissimuler, et d'ailleurs je l'ai déjà fait observer, les temps actuels ne sont que la continuation naturelle du pléistocène, et le climat, la flore et la faune se modifient encore sous nos yeux, donnant lieu à des industries nouvelles

Le renne vivait en Danemark au temps des kjœkkenmœddings. Savons-nous s'il n'existait pas encore, à l'état sporadique, dans les montagnes du centre et du sud-ouest de la France, au temps où se développait dans les pays plats du Nord l'industrie campignienne? On objectera que les Campigniens et les hommes des kjœkkenmœdings connaissaient la poterie, tandis que les Magdaléniens l'ignoraient; mais ne savons-nous pas qu'en Australie, à une même époque bien rapprochée de nous, certaines peuplades fabriquaient des vases de terre ; alors que d'autres, leurs voisines, ne possédaient aucune notion de cet art?

La disparition des glaciers, certaines oscillations de la croûte terrestre ont, à la fin du pléistocène, complètement modifié les conditions de la vie sur le globe. L'aire habitable s'est restreinte par places, étendue dans d'autres. Il en est résulté de grands

mouvements dans les peuples : l'Orient s'est mêlé à l'Occident, les diverses tribus se sont parfois communiqué leurs progrès les unes aux autres ; mais enfin, la civilisation la plus avancée, la mieux armée, étouffant les cultures inférieures, l'état néolithique s'est établi peu à peu dans toute l'Europe.

CHAPITRE VI

L'homme à l'état néolithique.

Avec l'état néolithique, l'humanité entre dans une nouvelle phase de son évolution qui, pour bien des peuples, s'étendra jusqu'aux temps modernes. Tous les pays ont connu cette civilisation; mais alors que, chez les uns, elle ne fut que de courte durée, elle comprit pour d'autres toute la vie post-pléistocène.

Ses débuts ne furent sûrement pas contemporains dans toutes les régions. S'épanouissant rapidement dans quelques centres, elle rayonna; et son mouvement d'expansion n'était pas encore complètement accompli, que déjà les métaux faisant leur apparition parmi quelques peuplades, les préparaient à l'ère historique.

Nous ne possédons aucun moyen scientifique d'établir, pour cette époque, l'état de culture du monde entier; mais tout porte à croire que ses diverses parties présentaient au moins une aussi grande variété dans la civilisation de la pierre, que lors des grandes découvertes des navigateurs de la Renaissance et des siècles qui la suivirent.

Il serait bien difficile, en présence d'une telle multitude de mœurs et d'industries diverses, d'une période de si longue durée, d'exposer en détails les divers caractères de la civilisation néolithique. Ils varient suivant les temps et les lieux; très souvent aussi se confondent, soit avec ceux des industries moins perfectionnées, soit avec l'état métallurgique qui, d'après l'évolution normale, ne devait les remplacer que peu à peu.

Je serai donc obligé de m'en tenir, dans ce chapitre, à l'Europe et aux pays méditerranéens seulement ; me réservant de parler, au cours de mon travail, des civilisations néolithiques dans les autres parties du monde, au fur et à mesure qu'elles se présenteront, correspondant à une phase historique.

Dans nos pays, bien que profitant des notions déjà acquises indépendamment de lui, le néolithique apporta dans la civilisation des idées nouvelles ; dans l'industrie, des procédés et des instruments inusités jusqu'alors.

Nous avons vu que les hommes des kjœkkenmœddings et les Campigniens, c'est-à-dire ceux qui, tout en vivant à l'état mésolithique, étaient les plus avancés, construisaient des habitations, creusaient des canots sur lesquels ils s'aventuraient en mer (1), fabriquaient de la poterie ; et nous avons supposé que, peut-être d'ailleurs comme les Magdaléniens, ils avaient des animaux domestiques.

Nous ignorons si les Mésolithiques connaissaient l'usage des plantes textiles, s'ils étaient agriculteurs (2), s'ils possédaient des croyances religieuses ou superstitieuses ; bien que le fait soit très probable, d'après ce que nous avons remarqué au sujet de la sépulture dans les temps pléistocènes.

Avec l'arrivée du néolithique, nous voyons apparaître le polissage de la pierre, l'emploi des roches dures pour la confection des armes et des outils polis, l'usage d'une pointe de flèche spéciale très caractéristique, une céramique abondante (3), la culture des céréales (4) et des plantes textiles (5), le tissage (6), l'élevage du bétail (7) ; la construction, non seulement de huttes sur le sol, mais de véritables villages sur l'eau.

(1) Presque toutes les îles de nos mers du Nord ont été occupées dès les temps néolithiques, beaucoup l'ont été avant.

(2) E. Piette (les Plantes cultivées au Mas d'Azil, ds *l'Anthropologie*, t. VII, n° 1) a cherché à établir que, dès l'état archéolithique, certains habitants de nos pays étaient cultivateurs et planteurs ; mais rien ne prouve que les graines et les fruits, dont il a retrouvé les traces, n'aient pas été recueillis sur des plantes sauvages.

(3) Sur la céramique de l'époque néolithique en Allemagne, Cf. A. Schliz, Heilbronn. Der Schnurkeramische Kulturkreis und seine Stellung zu den anderen neolithischen Kulturformen in Sudwestdeutschland, in *Zeitschrift f. Ethnologie*. Berlin, 1906, Heft, III, p. 312 et la carte (*id.*, pl. VI), sur laquelle l'auteur a soigneusement pointé toutes les découvertes de céramique néolithique dans l'Europe centrale.

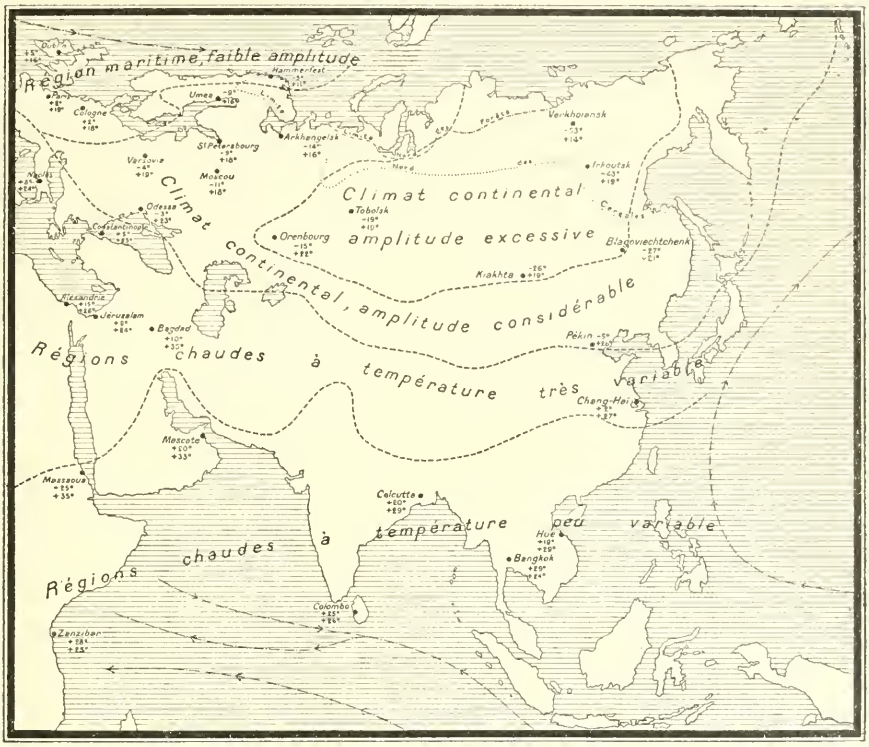
(4) Céréales de Suisse à l'époque des cités lacustres : *Triticum vulgare* (Will.) Var. *antiquorum* (Heer) = froment, *T. dicoccum* Schw.) = épeautre, *T. Monococcum* (L.) froment, *Hordeum hexastichon* (L.) = orge à six rangs, *H. distichum* (L.) = orge à deux rangs. — Cf. Heer, *Planzen der Pfahlbauten*. Zurich, 1865.

(5) La seule plante textile connue était : *Linum usitatissimum* (L.) = lin, non pas le lin actuel, mais une variété à feuille étroite spontanée et indigène dans le bassin de la Méditerranée.

(6) La laine ni le chanvre n'étaient encore employés, seul le lin était tissé.

(7) Les animaux domestiques dont on a retrouvé les ossements dans les palafittes

Les idées religieuses (1) se dessinent ; nous en trouvons des traces spécialement dans la sépulture qu'on donne aux morts (2). L'architecture commence avec les dolmens et les pierres levées (3). L'industrie se développe ; on creuse de véritables mines pour



Climat actuel de l'ancien Monde.

extraire du sol le silex (4), matière première indispensable, qui devient l'objet d'un commerce très étendu. De vastes ateliers se

sont (d'après Rutimeyer) : le chien, le cheval, le porc, la chèvre, le mouton, le bœuf.

(1) Divinités? figurées dans les grottes de la Marne ; crânes perforés et trépanés.

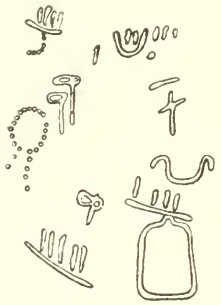
(2) Cavernes funéraires naturelles, cryptes artificielles sépulcrales. (Cf. Cartailhac, *la France préhistorique*, 2e édit., 1896. — Bon de Baye, *Archéol. préhist.* Paris, 1879 et 1889.) Des indices certains d'incinération ont été retrouvés dans la Marne (Bon de Baye), en Bretagne (F. du Châtellier), dans l'Aisne (Pilloy), en Suisse (Morel-Fatio), etc... On se trouverait donc en présence de deux rites funéraires très distincts, l'inhumation et la crémation, impliquant des idées différentes chez des populations qui, cependant, vivaient confondues ; ou, comme le pense Pigorini, en face de l'usage encore en vigueur chez bien des peuples sauvages de décharner le cadavre avant de confier les os à la terre.

(3) On a pensé que l'homme à l'état néolithique, celui qui construisit les dolmens, connaissait l'usage de l'écriture. (Cf. Ch. Letourneau, les Signes alphabétiformes des inscriptions mégalithiques, ds *Bull. Soc. Anthrop. de Paris*, t. IV, série IV, n° 2, 15 mars 1893, p. 28.) Mais cette opinion, contraire d'ailleurs à toute vraisemblance, a été réfutée par Hervé et A. et G. de Mortillet (*id.*, p. 39 sq.).

(4) Bas Meudon (Seine), Petit Morin (Marne), Nointel (Oise), Mur de Barrez (Aveyron, Spiennes (Belgique), Cissbury (Angleterre), en Haute-Egypte, etc...

créent pour alimenter l'exportation de la pierre (1); l'homme protège ses agglomérations au moyen d'enceintes fortifiées (2).

Les arts glyptiques disparaissent sans laisser, en Europe, la moindre trace. La figuration des animaux, de l'homme, de la nature, en un mot, est oubliée ; et fait place à de grossières ornementations géométriques (3), à des représentations d'armes (4), indignes de la perfection qu'atteint la taille de la pierre. En Égypte (5), en Scandinavie (6), le silex se transforme en véri-



Figures tracées sur une des dalles de la chambre du tumulus de Mané-Lud, à Locmariaker (Morbihan).

Représentation pictographique, sur un rocher à Skebbervall (Bohüsländ, Suède).

tables œuvres d'art, sous forme de couteaux, de poignards, de têtes de javelots et de lances, de pointes de flèches, etc.; et dans la vallée du Nil, dans les pays élamites, en Syrie (7), la poterie peinte se montre, semblant n'être que la survivance d'aptitudes artistiques de races antérieures.

Mais, suivant les régions, il s'établit une foule de foyers dans cette civilisation même. Les types des instruments diffèrent (8) très sensiblement d'un pays à un autre ; au point que, pour un

(1) Grand-Pressigny, Preuilly (Indre-et-Loire), Spiennes (Belgique).

(2) Sur les enceintes préhistoriques', Cf. A. Guébhard, *IIe Congrès préhist. de Vannes*, 1906 (le Mans, 1907), p. 157 sq.; *Soc. préhist. de France*, 28 mars 1907; *id.*, 25 avril 1907. — *XXXVIe Congrès* (Reims, 1906 *de l'Ass. Fr. p. l'Av. sciences.* — *Bull.* (25e-26e) *de la sect. des Alpes Maritimes du Club Alpin Français.* Nice, 1907.

(3) Poteries des cités lacustres et des nécropoles néolithiques, sculptures sur les dalles des dolmens (allée couverte de Gavrinis). Cf. G. et A. de Mortillet, *Mus. préhist.*, 1881, pl. LV et LVI.

(4) Haches sculptées sur les monuments funéraires de la Bretagne, dans les cryptes de la Marne.

(5) J de Morgan, *Recherches sur les Origines de l'Egypte*, 2 vol., 1896-1897.

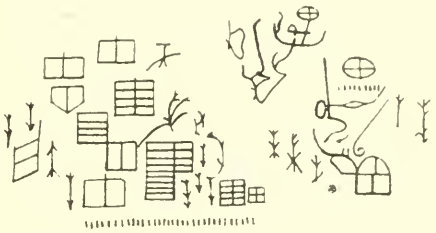
(6) Cf. S. Müller, *Nordiske Fortidschminder.* Kjöbenhavn, 1890-1903.

(7) Dernières découvertes de J. Garstang dans les tells de l'Euphrate moyen aux environs d'Adana.

(8) Cf. Hans Hildebrand, Sur la subdivision du nord de l'Europe en provinces archéologiques pour l'âge de la pierre polie, in *Congrès de Bruxelles*, pp. 479-485.

ethnologue accoutumé à manier des objets néolithiques, il est aisé de distinguer à première vue la provenance de chacun d'eux.

L'origine, étrangère à nos régions, de la civilisation néolithique ne fait plus aujourd'hui de doutes. Cette industrie est venue d'autres pays ; que ce soit par le Nord, l'Orient (1) ou le Midi, nous ne le saurions préciser pour l'instant ; mais le fait d'une invasion brutale ou de l'expansion d'une influence, dans nos régions, est accepté par tous les palethnologues. On serait même tenté de l'attribuer aux peuples venus de Sibérie, lors de leur désertion (2) devant le froid ; et, par suite, de la rattacher au grand ensemble des migrations indo-européennes.



Représentations pictographiques des rochers de l'Irtych, d'après Spassky, *Inscr. Siberiæ*.

On a vu, d'après l'exposé que je donnais au précédent chapitre, combien les populations de l'Europe occidentale étaient déjà mélangées vers la fin de la phase mésolithique. C'est dans ce milieu, déjà si compliqué, que s'implantèrent les coutumes étrangères ; et elles étaient elles-mêmes bien complexes, par suite du grand nombre de tribus nouvelles qui entrèrent alors en scène.

Dans bien des pays, l'innovation semble avoir été acceptée sans résistance ; car les dernières industries mésolithiques paraissent s'être laissé influencer par l'approche du néolithique (3) ; mais dans d'autres, où la transition est brusque, il semble qu'il y ait eu renvoi, destruction ou absorption immédiate des tribus anciennes par des nouveaux venus. Ceci expliquerait la disparition complète en Europe des arts archéolithiques.

Si le milieu recevant était compliqué, le flot civilisateur ne l'était certes pas moins. Il y eut sûrement plusieurs courants qui, ne

(1) La civilisation néolithique de la Sibérie orientale est remarquable par l'abondance des haches en néphrite et par la finesse de taille de ses pointes de flèches ; elle ne possède pas de monuments sépulcraux, les animaux domestiques ne s'y rencontrent pas encore. Elle connaît la poterie grossière, l'os travaillé en harpons, aiguilles, poinçons, etc. (Cf. *Rap. s. les fouilles des tomb. de l'âge de la pierre ds le Gouv. d'Irkutsk*, par Vitkovsky, 1883.)

(2) La dépopulation de la Sibérie a été telle qu'aujourd'hui encore, malgré la colonisation russe, ce pays ne renferme, villes comprises, qu'un habitant par 4 kilomètres carrés. Si l'on fait abstraction de la population des villes, presque entièrement européenne, la moyenne tombe à 0,1 par kilomètre pour certains districts et à 0,02 pour d'autres ; enfin beaucoup sont complètement déserts.

(3) Dans les kjœkkenmœddings du Portugal entre autres, l'industrie campignienne se trouve mélangée d'objets polis.

touchant pas les mêmes pays, se recouvrirent et se croisèrent parfois, laissant entre eux des espaces indemnes de leur action directe. Il semble certain, en effet, que ce ne sont pas les mêmes hommes qui élevèrent les monuments mégalithiques et bâtirent les villages lacustres; que les divers types d'industrie néolithique répondant à des tendances différentes, représentent une grande variété dans le degré de civilisation des hordes envahissantes, ainsi que dans l'époque de leur venue.

La hache polie du nord de la France, avec ses côtés arrondis (1); celle du Danemark, avec ses bords anguleux (2); celle des palafittes, simplement polie sur le tranchant (3); celle d'Italie, avec sa large rainure (4), ne sont certainement pas issues des mêmes principes.

Mais ces unités, ces tribus, qui nous dira jamais leur nom, leur parenté entre elles, la voie qu'elles ont suivie, les pays où elles se sont principalement fixées, leur lieu précis d'origine? C'est à peine si nous pouvons deviner leur existence!

En se généralisant, le problème devient plus insoluble encore. Est-ce d'un même centre qu'a rayonné ce progrès pour se répandre dans le monde entier? La hache caraïbe a-t-elle quelque parenté, même très éloignée, avec celles du Danemark, de l'Égypte et de la Polynésie (5)? Certainement non. Force nous est donc d'admettre la pluralité des foyers néolithiques.

Inutile, pour le moment, de chercher à percer ce mystère; nos observations sont encore insuffisantes; car, si nous constatons l'existence du néolithique sur presque tous les points du globe, nous sommes encore loin d'avoir étudié l'évolution de la pierre polie dans chaque région; et c'est seulement de ces monographies qu'il sera possible, un jour, de déduire les lois d'ensemble.

Toutefois, pour quelques rares contrées, mieux explorées que d'autres, il est permis d'établir, dès maintenant, des subdivisions dans la culture locale néolithique.

Dans les pays scandinaves (6), on constate : 1° l'existence d'une

(1) Cf. G. et A. de Mortillet, *le Musée préhistorique*, 1881, nos 446 (Vendée); 422 (Seine-et-Oise); 428 (*id.*); 460 (Morbihan).

(2) *Id.*, n° 454 (Danemark).

(3) *Id.*, nos 451 (lac de Bienne); 430 (Alpes-Maritimes).

(4) Musée Kircher à Rome.

(5) En Australie et en Tasmanie, l'industrie néolithique récente offre tous les types d'instruments des divers États européens. (Cf. Hermann, Die Steinartefakte der Australier und Tasmanier, in *Zeitsch. f Ethnolog.*, Berlin, 1908, p. 407), forme éolithique (fig. 1, p. 410), f. paléolithique (f. 4, p. 417), f. solutréenne (f. 3, p. 415, fig. 5, p. 417), f. magdalénienne (f. 7, p. 419), etc.

(6) Cf. Montelius-Reinach, *Temps préhisto-*

industrie dans laquelle la hache est entièrement polie, ou polie seulement sur son tranchant; 2° l'apparition de la hache percée ou hache-marteau (1), dénotant une habileté consommée dans le travail de la pierre; 3° l'établissement d'une phase de transition, répondant à l'apparition du métal (énéolithique).

En Espagne (2), on distingue trois époques : 1° une industrie locale, d'aspect archaïque, avec quelques objets polis, importés, répondant à l'époque des kjœkkenmœddings portugais, mais pas à celle de la civilisation analogue en Scandinavie; 2° le plein développement dans le travail de la pierre polie et dans la poterie ornée; cette industrie rappelant beaucoup celle des deux premières villes d'Hissarlik; 3° l'apogée dans la taille du silex et le commencement des métaux.

En Suisse (3), l'industrie lacustre comprend trois périodes successives : 1° Celle des haches, petites, à peine polies et fabriquées en roches indigènes (4); les os sont alors travaillés d'une façon rudimentaire et la poterie, grossière, n'est pas ornée ; 2° Celle des haches plus grandes, simples ou perforées, de matière (5) souvent étrangère à la Suisse; la poterie moins grossière est très simplement ornée; 3° Les haches-marteaux perforées abondent, le travail de la pierre, de l'os, de la corne est à son apogée; on ne voit plus de roches étrangères. La poterie s'orne de plus en plus; le métal fait son apparition.

En Italie (6), où l'on ne rencontre jamais de haches polies en silex, où toutes sont façonnées dans des roches dures, il semble que deux courants néolithiques se soient réunis : l'un venant du Jura et de la Suisse, traversant les Alpes, serait descendu dans les vallées du Pô et du Tessin, sans dépasser le Pô ; l'autre, arrivant du bassin du Danube par l'Istrie, l'Émilie et la Vénétie, se serait avancé, en longeant les côtes adriatiques, jusque dans l'Apulie (7).

En France (8), il semble que nous devons adopter trois divi-

riques en Suède, 1895. — Sophus Müller, *Syst. préhist. du Danemark.*

(1) Cf. G. et A. de Mortillet, *Musée préhist*, 1881, nos 512, 513, 519.

(2) Cf. H. et L. Siret, *Prem. Ages du métal dans le sud-est de l'Espagne*. Anvers, 1887.

(3) Gosse.

(4) Serpentine, diorite, saussurite, etc...

(5) Néphrite, chloromélanite, jadéite, etc...

(6) Pigorini. Cf. Musée Kircher à Rome.

(7) Les Cyclades étaient très peu habitées à l'époque néolithique. (R. Dussaud, Fouilles récentes dans les Cyclades et en Crète, ds *Bull. et Mém. Soc. anthrop.*, 1er mars 1906, p. 110.)

(8) J. Déchelette (*Man. Arch. préhist.*, 1908, p. 334) établit quatre divisions en se basant principalement sur le mode de sépulture. I. Fosses (?), haches taillées et polies triangulaires. — II. Dolmens simples, haches plutôt

sions : 1° une industrie très voisine du campignien; mais possédant la hache polie et la tête de flèche (1) caractéristique du néolithique ; 2° celle de la hache-marteau (2), correspondant à l'introduction des roches étrangères et à l'apogée dans la taille du silex; 3° l'apparition du métal concurremment avec l'industrie précédente. La poterie s'améliorant au cours de ces trois phases.

En Égypte, je n'ai reconnu que deux industries : celle de la pierre polie pure (3), où le silex indigène fait seul tous les frais de l'outillage, et la période énéolithique (4), dans laquelle le travail du silex atteint son apogée (5). Alors se trouvent en même temps l'usage des roches dures et celui du métal ; et la poterie décorée de peintures parvient à sa plus grande perfection (6).

En Elam (7), on rencontre également deux phases, celle de la hache polie du type européen, quoique plus plate, et l'industrie énéolithique (8) avec son admirable céramique peinte, ses instruments variés, ses haches-marteaux, ses pointes du type solutréen et ses armes métalliques. La peinture céramique commence dès lors à décroître et, comme en Égypte, ne disparaît que dans les temps historiques. Toutefois, en ce qui concerne l'Elam, je ne saurais affirmer que la première culture ne soit pas déjà en possession du cuivre (9).

Là se bornent, à peu de chose près, nos connaissances sur la

rectangulaires que triangulaires. — III. Allées couvertes, haches épaisses. — IV. Coffres de pierre, haches-marteaux perforées.

(1) Cf. G. et A. de Mortillet, *Mus. préhist.*, 1881, pl. XLIII, nos 368, 370, 375, 377, 383 ; pl. XLIV, nos 386, 390, 392, 398, 399, types.

(2) *Id.*, pl. LIV, nos 514 à 517, types.

(3) Dimeh, 'Om el' Atl, Kom-Achem.

(4) Toukh, Khattara, El Amrah, Zawaidah, Gebelein, Négadah, Kawamil, Abydos, etc...

(5) A l'époque néolithique, la Syrie avait déjà très largement subi l'influence égyptienne. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les planches de l'ouvrage de Zumoffen (*la Phénicie avant les Phéniciens*. Beyrouth, 1900). Je signalerai entre autres, pl. IX, figs. 3, 4, 10 et 11, représentant des types égyptiens purs. (Les fig. 7, 8 et 10 montrent la survivance de l'industrie capienne.) Il en est de même pour pl. XI, figs. 1, 2 et 3 et pl. XII, fig. 8. Ces objets proviennent de Ras el Kelb.

(6) J. Morgan, *Rech. Orig. Égypte*, 2 vol., 1896-1897. — G. Schweinfurth, Rech. sur l'âge de la pierre dans la Haute-Egypte. *Ann. Serv. Antiq. Egypte*, VI, pp. 9-64. — H. W. Setton-Karr, Discov. of a neolith. settlement in the W. desert N. of the Fayoum. *Ann. Serv. Antiq. Egypte*, VI, pp. 185 7. — Id., Flint implements of the Fayum, Egypt., *Rep. U. S. Nat. Mus.*, 1904, pp. 747-751, pl. XII. — L. W. King et H. R. Hall, *Egypt and Western Asia in the light of recent discoveries*. Londres, 1907, ch. I, p. 1 sq.

(7) *Délégation scientifique en Perse, Recherches archéologiques*, t. I, VII, VIII. Mémoire de J. E. Gautier et G. Lampre sur les fouilles à Tépeh Moussian.

(8) C'est en 1908 que nous avons atteint à Suse les niveaux les plus anciens. La première ville (énéolithique) repose directement sur les collines naturelles, elle est recouverte par 25 mètres de débris des époques postérieures.

(9) Localités néolithiques et énéolithiques du versant occidental des montagnes persanes. Hârounâbâd (près Mahi Dèght), Zohab, ser-i-poul, Djebaï ben Rouân, Tèpèh Goulâm plaine de Moussian (Poucht è Kouh), Tèpèh Gourghi (Baktyaris). — Quelques rares indications seulement permettent de conjecturer que le plateau iranien connut également, dans quelques districts, l'état néolithique. (Polissoir de Khalil-Dehlil (Kurdistan de Moukri). — Cf. J. de Morgan, *Miss. Sc. en Perse*, t. IV, 1896. *Rech. Arch.*, p. 7, fig. 9.) Mais s'il fut habité par des peuplades appartenant à cette civili-

division des industries néolithiques (1). Les pays étudiés sont peu nombreux; mais ce qu'ils nous enseignent montre que, la plupart du temps, le développement s'est fait spécialement dans chaque région. Les différences dues aux divers milieux s'augmentant parfois d'influences étrangères.

En ce qui concerne l'occident de l'Europe, aucun phénomène géologique ne semble avoir provoqué, sur place, la révolution qui s'opère dans la vie de l'homme, lors de l'arrivée du néolithique. Le climat, s'étant réchauffé, devient le même que celui de nos jours; peut-être est-il quelque peu plus humide et plus froid; mais nous ne pouvons attribuer les changements d'industries à des causes climatériques locales.

De vastes forêts couvrent alors toute l'étendue de nos pays, plateaux entrecoupés de vallées marécageuses où se forme la tourbe. Ces dépôts déjà commencés, lors du campignien et des kjœkkenmœddings danois, se poursuivent dans les temps qui suivent. Les sommets, les plaines, les marais comblés offrent de vastes prairies où abonde le gibier (2), le cerf, le sanglier, le chevreuil et tous les animaux sauvages de nos temps. Le chien est, déjà peut-être, le compagnon de chasse de l'homme; tandis que l'ours et le loup sont ses seuls ennemis naturels.

Construisant des habitations, il délaisse la plupart des cavernes, les réservant pour y soustraire ses morts aux atteintes des carnassiers. Quant aux troglodytes d'antan, que sont-ils devenus? Ont-ils émigré, ont-ils été exterminés ou, se fondant avec l'envahisseur, ont-ils, abandonnant leurs anciennes coutumes, adopté la nouvelle vie? Nous ne savons.

Nous connaissons assez bien l'industrie et la civilisation des peuplades de la fin de l'archéolithique et du mésolithique; mais ces peuplades elles-mêmes restent mystérieuses, quant à leur importance, à leur répartition géographique. Savons-nous s'il n'existait pas d'autres populations que celles des chasseurs de

sation, ce n'était que sur des points isolés et très peu nombreux.

(1) En Belgique, M. Rutot divise le mésolithique et le néolithique en cinq phases : 1° Tardenoisien; 2° Flénusien; 3° Campignien; 4° Robenhausien et 5° Omalien. Cf. Rutot, *Esquisse d'une classification de l'époque néolithique en France et en Belgique*, 1907.

(2) Voici (d'après Rutimeyer) les principaux animaux sauvages qui peuplaient la Suisse à l'époque des cités lacustres : *Ursus arctos*, *Meles vulgaris*, *Mustella foina*, *M. martes*, *M. putorius*, *M. erminea*, *Lutra vulgaris*, *Canis lupus*, *C. vulpes*, *Felis catus*, *Erinaceus europæus*, *Castor fiber*, *Sciurus europæus*, *Mus sylvaticus*, *Lepus timidus*, *Sus scrofa*, *Sus palustris*, *Cervus alces*, *C. elaphus*, *C. capreolus*, *Capra ibex*, *C. hircus*, *Antilope rupicapra*, *Bos primigenius*, *B. bison*, *Taurus primigenius*, *T. brachyceros*, *T. frontosus*, dont quelques espèces, peut-être domestiquées, étaient d'origine étrangère.

rennes et de chevaux, des mangeurs de coquillages et des constructeurs de huttes ? Nous entrevoyons certainement des mélanges lors de l'arrivée des tribus néolithiques; mais la complication n'était-elle pas bien plus grande encore que nous ne le pensons ?

Que s'était-il passé en Sibérie, depuis l'époque glaciaire ? Les habitants (1), chassés par le froid toujours croissant, avaient quitté leur pays, envahi les montagnes et les steppes laissés libres, au sud et à l'ouest, par la disparition des glaciers et des lacs; ils s'y étaient installés provisoirement, pour continuer ensuite leur mouvement vers des pays meilleurs. Peut-être devons-nous rechercher dans cette gigantesque migration l'origine de l'arrivée des néolithiques en Europe (2), celle des constructeurs de cités lacustres, de monuments mégalithiques, celle des hommes qui confièrent leurs morts aux grottes sépulcrales naturelles ou artificielles, dont les idées religieuses ont, dans nos régions, présidé à tant de coutumes nouvelles.

Partout où elle rencontrait des lacs (3), la population bâtissait des villages (4), se mettant ainsi à l'abri de ses ennemis. On en fit autant sur beaucoup de marais et de rivières; mais alors que les lacs nous en ont conservé les vestiges, les cours d'eau les ont emportés (5) et les marais, en se comblant, les ont recouverts d'épaisses couches de vase ou de tourbe. Là où ne se rencontraient pas ces moyens naturels de défense, le Néolithique construisit des villages de huttes, tout comme jadis le Campignien, et les abords en furent quelquefois défendus par des enceintes.

Cette coutume de bâtir sur pilotis n'a rien qui doive surprendre ; elle est rationnelle et, de nos jours encore, usitée dans bien des pays (6). Mais il est à remarquer que, dans nos contrées,

(1) L'origine commune des peuples de l'Europe, de l'Iran et des Indes, prouvée par la linguistique, oblige à placer le pays d'origine de cette famille dans une région d'où les migrations pouvaient s'effectuer. C'est donc sur des considérations géographiques qu'il faut nécessairement baser la recherche du berceau de ces peuples. Or, seule la Sibérie centrale et occidentale résoud toutes les difficultés du problème. On verra plus loin que bien des considérations tirées de la linguistique, de l'archéologie et de la tradition viennent appuyer cette opinion.

(2) L'état néolithique semble être fort peu représenté en Sibérie. (Cf. A. Heikel, *Antiq. de la Sibérie occidentale*. Helsingfors, 1894.) Mais ces pays sont encore mal connus. Près d'Askabad, R. Pumpelly a découvert (1902) à la base d'un tumulus des poteries décorées qu'il pense être néolithiques, puis au-dessus les vestiges d'une civilisation plus avancée comprenant des instruments métalliques (Cf. *la Géographie*, t. X, 1904, p. 122.)

(3) Les palafittes abondent dans les lacs de la Suisse, du Jura, de la Savoie, de la Haute-Italie, de la Hongrie, etc.

(4) Crannoges d'Irlande. Cf. Ch. Lyell, *Antiq. of Man*, 4e éd., 1873, p. 31. — W. M. Wylie, *Archæologia*, t. XXXVIII, 1859, p. 8. — Mudge, *Archæologia*, t. XXVI.

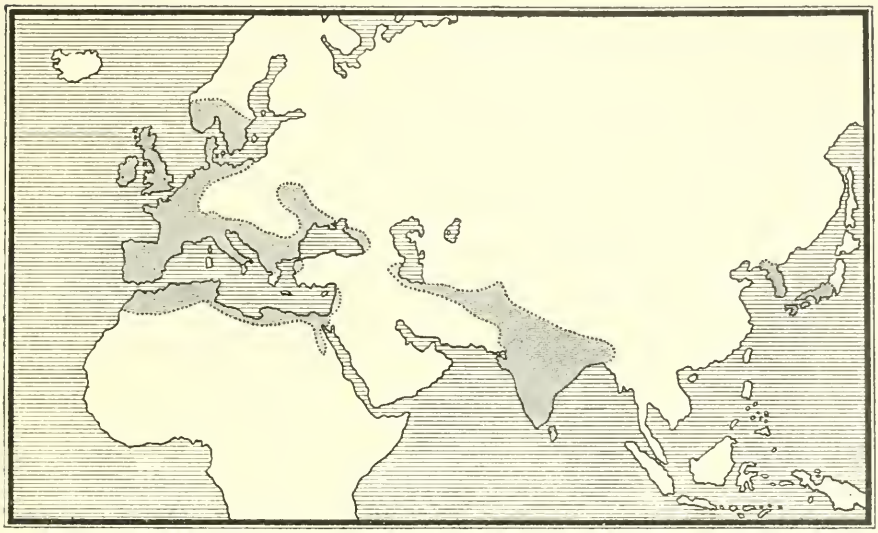
(5) Bordeaux (?) (Cartailhac, *la France préhist.*, 1896, p. 136).

(6) Amérique du Sud, Polynésie, Malaisie, etc. L'usage de construire les habitations en les surélevant sur des pieux pour les tenir à l'abri de l'humidité répond à des nécessités

elle est absolument spéciale aux états de la pierre polie et du bronze.

L'apparition des dolmens (1) semble coïncider avec la seconde phase néolithique dans la Suisse et la France ; car les plus anciens de ces monuments, dont les mobiliers datent de l'âge de la pierre, renferment des instruments en roches dures importées. Quant aux autres, ils sont énéolithiques, le fait est certain.

L'extension géographique (2) des dolmens est immense; on



Distribution géographique des dolmens.

les rencontre depuis le sud de la Scandinavie jusqu'en Algérie, et depuis le Portugal, jusqu'aux Indes (3) et au Japon (4).

et ne peut être considéré comme une survivance des palafittes. On le rencontre en Malaisie, en Polynésie, aux Indes méridionales, au Mazandéran, au Ghilan, en Mingrélie, au Laristan, etc... voire même en Suisse où tous les magasins des produits de la culture sont surélevés.

(1) En 1901, A. de Mortillet (*Rev. Ec. Anthrop.*, t. XI) signale pour la France seulement 4.226 dolmens relevés et 6.192 menhirs. La distribution maxima des dolmens suit une ligne droite tracée du département des Bouches-du-Rhône jusqu'à la pointe de la Bretagne, tandis que les menhirs semblent être plutôt concentrés dans l'Armorique.

(2) Les principaux pays où se rencontrent des dolmens sont : aux Indes, l'Assam (pays des Khasias), Serapoor (Dekan), Neilgherries (Malabar), les pays du nord indien? — En Perse, les montagnes bordières du nord, Tâlyche, Ghilan, Mazandéran — au Caucase, le Kouban, l'Afkhasie. — En Syrie, la Palestine. — En Russie, la Crimée, les environs d'Odessa. — En Allemagne, dans le Hanovre, entre l'Oder et l'Elbe. — En Hollande et dans la Belgique, où ils sont très rares. — Dans le Holstein, le Schleswig; dans toutes les îles danoises et la presqu'île du Juthland. — En Scandinavie méridionale, jusqu'en Vestergothland. — Dans toutes les îles Britanniques; dans tout l'ouest de la France, quelques-uns dans les Alpes; sur les côtes de Toscane; en Corse; en Espagne et Portugal sur le versant océanien, dans les Algarves, en Andalousie; en Afrique où ils abondent depuis le Maroc jusqu'à la Tunisie. (Cf. Cartailhac, *la France préhistorique*, 2e édit., 1896, p. 179 sq.)

(3) Les Khasias, peuple habitant dans le coude méridional du Brahmapoutre, élèvent de nos jours des monuments mégalithiques. Les Vazimbas de Madagascar en construisaient encore il y a quelques siècles, et les Hovas en bâtissent aujourd'hui (Cf. Grandidier, *Rev. ethnogr.*, 1886).

(4) Les dolmens japonais sont de date rela-

Tous ceux, et ils sont nombreux, que j'ai fouillés en Perse (1), sur les confins de la mer Caspienne, dataient, au plus tôt, du premier état du bronze dans ces pays ; il s'ensuit que si l'usage de construire de semblables édifices était venu d'Asie orientale par ce chemin jusqu'en Europe, cette migration eût forcément introduit en même temps l'usage des métaux, ce qui n'eut pas lieu.

L'hypothèse d'une migration de l'Europe vers le levant est également inacceptable; car elle supposerait que le premier état du bronze dans les pays caspiens s'est trouvé postérieur au même état dans l'Armorique, et ce ne peut être, la civilisation asiatique remontant à des âges bien plus reculés que celle de l'Europe occidentale (2).

Reste à supposer que l'idée de construire ces vastes sépultures est née dans plusieurs pays; et que, partie de divers centres (3), elle a rayonné parmi les populations possédant les mêmes convictions sur la vie future (4). Les croyances seules, et non les usages qui en découlent, auraient, dans ce cas, fait l'objet d'une grande migration, dans l'ancien monde (5). Cette solution semble être la plus acceptable.

L'Amérique (6), qui, certainement à partir du néolithique, et peut-être avant, se développa sur elle-même, presque sans contact avec le reste du globe, parvint aux mêmes idées; témoin

tivement très récente. M. Gowland pense que les plus anciens remontent au deuxième ou au troisième siècle avant notre ère seulement, et les plus récents au huitième siècle ap. J.-C. L'usage de leur construction serait parvenu au Japon par le sud de l'Asie. Cf. W. Gowland, The dolmens of Japan and their builders, in *Trans. and Proc. of the Japan Soc.*, London, 1897-98, IV, pp. 128-183.

(1) Cf. J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse*, t. IV, 1re partie, Recherches archéologiques, p. 13 sq. — H. de Morgan, in *Mémoires de la Délégation scientifique en Perse*, t. VIII, 1905, p. 251 sq.

(2) Il existe des dolmens jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie. Cf. Marcel Monnier, ds *la Géographie*, t. I, 1900, p. 43, figure représentant un dolmen à Kang-ouen-To (Corée).

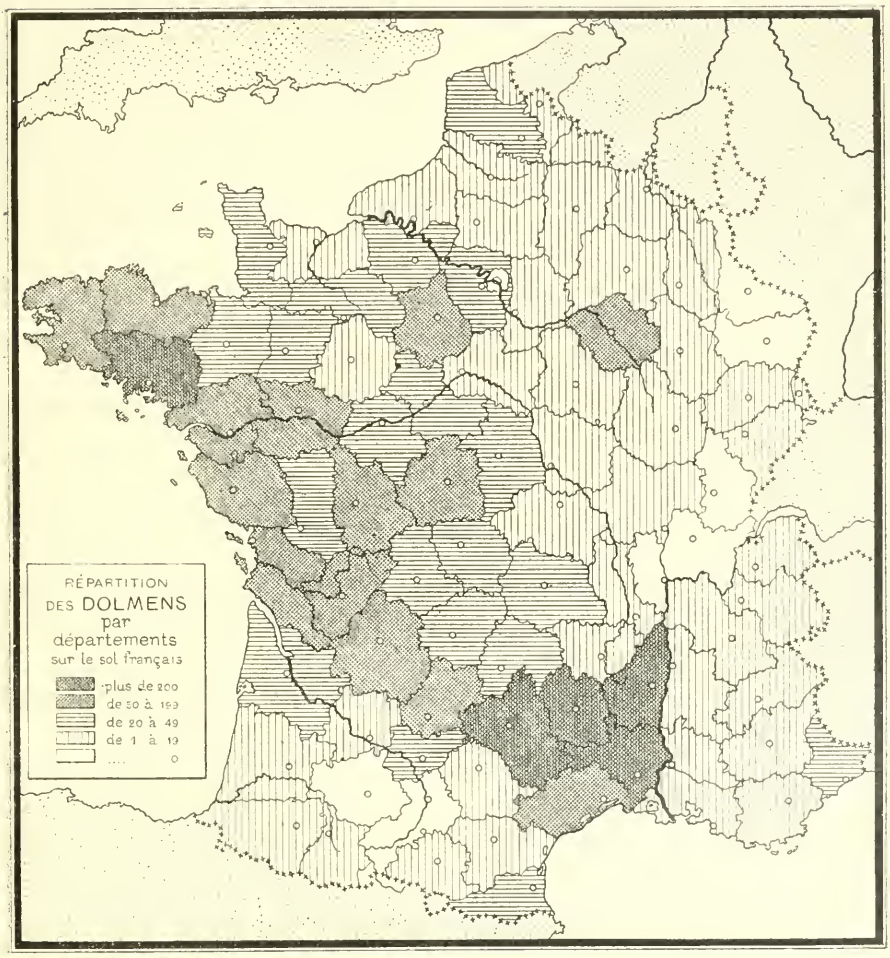
(3) Docteur Capitan et U. Dumas, les Constructions autour des Dolmens, ds. *Comptes rendus Acad. inscr. et belles-lettres*, 1907, p. 425 sq.

(4) Le mode de sépulture en usage chez les Touaregs montre une survivance des usages répandus dans l'Europe, l'Asie antérieure et les pays méditerranéens dès les temps préhistoriques. (Cf. Exploration de M. R. Chudeau dans le Sahara, ds *la Géographie*, 1906, t. XIII, p. 304 sq., fig. 84 à 90.)

(5) G. de Mortillet, le premier, a pensé que les dolmens n'étaient pas l'œuvre d'un seul peuple, mais d'une même idée.

(6) Le continent américain a vu, tout comme les pays classiques, de grands mouvements de peuples. Malheureusement, nous n'en pouvons suivre les traces que d'une manière bien vague et sans qu'il soit possible d'établir la moindre hypothèse sur la chronologie de ces événements. Sans remonter jusqu'à l'état paléolithique, nous constatons l'existence de centres divers de civilisation. Aux Etats-Unis, l'homme est nomade, chasseur, pêcheur. Au Mexique, dans l'Amérique centrale, l'Arizona et le Nouveau-Mexique, il est sédentaire, agriculteur, constructeur de monuments remarquables par leurs dimensions et par les sentiments artistiques qu'ils dénotent de la part de leurs auteurs. Au Nicaragua, au Yucatan, à Costa Rica, se rencontrent des traces d'une civilisation toute différente de celle du Mexique. Le Pérou, la Colombie sont le centre d'une évolution spéciale, dont l'influence s'étend jusque dans l'Orénoque, l'Amazone, la Plata et le sud de la Patagonie. Quant à l'origine de ces peuples, elle est encore mystérieuse, car toutes les suppositions émises jusqu'ici à son sujet ne reposent sur aucune base scientifique.

les *chulpas* et les sépultures du Pérou et de la Bolivie. Les croyances primitives se compliquant, furent, il est vrai, chez elle l'origine du Panthéon très spécial que trouvèrent les Européens en abordant ce continent, forme apparente d'un ensemble de pensées très différent de celui qui naquit dans nos cerveaux ;



mais cette évolution personnelle n'excluait pas la communauté de certaines idées chez deux races.

Quant aux *sépultures des Géants* dans la Sardaigne, monuments qui, comme les dolmens, appartiennent à l'état néolithique, on a cherché à expliquer leur origine par une migration. L'aire spéciale qu'ils occupent ne serait-elle pas, au contraire, la preuve d'un développement sur place des pratiques dues au culte des morts ?

Pour les *Nuraghi* (1), leurs contemporains, on n'y doit voir que des habitations fortifiées, de même nature que les tours du Sinaï, destinées à répondre à des besoins du moment ; tout comme les enceintes de nos pays, et les *Qa'la* de la Perse septentrionale.

Quoi qu'il en soit, l'état néolithique en Europe montre la trace d'au moins deux grands mouvements de peuples, d'industries ou d'idées. Le premier correspondant à l'introduction de l'usage de la pierre polie, le second à celui des croyances qui présidèrent à la construction des dolmens.

Mais ces mouvements, affectant tout le vieux monde, ne sont pas les seuls ; chaque progrès a certainement eu son foyer d'invention et ses migrations. L'art de percer la pierre, par exemple, pour en faire des haches-marteaux, est peut-être né en Suisse ; pays où ce type est extrêmement abondant, pour de là se répandre dans les pays voisins. La Chaldée et l'Amérique le connurent aussi, sans cependant qu'il soit possible de lui attribuer, dans ces pays, une origine helvétique ; on est donc conduit à supposer la pluralité des centres, même pour les moindres détails.

Les indications sommaires que fournit l'archéologie sur ces migrations se trouvent être corroborées, bien que d'une manière plus vague encore, par l'anthropologie qui ne saisit qu'une seule transformation. Cette science montre, en effet, la race pré-néolithique dolichocéphale pénétrée par une race brachycéphale, lors de l'apparition de la pierre polie.

Nous ne possédons qu'un nombre bien restreint de documents sur la nature physique de l'homme pléistocène. Quoi qu'il en soit, les spécialistes ont établi des races, s'appuyant sur la conformation des rares ossements parvenus jusqu'à nous ; et les déductions qu'ils tirent de leurs études concordent, dans les grandes lignes, avec celles que fournit l'archéologie.

Trois races également dolichocéphales (2) sont, jusqu'à ce

(1) Le Nouragne jouait par rapport au village le rôle que remplissait le donjon dans les châteaux du moyen âge : c'était le refuge. Autour se trouvaient les habitations, légèrement construites, les ateliers des fondeurs et autres industriels, les étables pour le bétail. Non loin était la nécropole avec ses tombes des géants. (Cf. La Marmora, *Voyage en Sardaigne*. — Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, t. IV, p. 44.) Des monuments analogues aux nouragues se trouvent dans les îles Baléares. (Cf. La Marmora, *Atlas*, pl. XL), dans la Pouille et la terre d'Otrante en Italie. — (Fr. Lenormant, Notes archéol. sur la terre d'Otrante, in *Gazette Archéol.*, VIIe année, p. 32 sq.). Au sujet de la répartition géographique des nouragues, Cf. Baux et Goüin, *Essai sur les Nuraghes et les bronzes de Sardaigne*, p. 189 sq. Rien ne prouve que les premiers nouragues n'ont pas été construits par des hommes ignorant l'usage des métaux.

(2) Cf. Déchelette, *Man. Arch. préhist.*, 1908, p. 482.

jour, signalées dans la Gaule pléistocène : celle de Néanderthal-Spy, qui pour certains savants appartiendrait à l'état paléolithique dans nos pays ; mais sur la haute antiquité de laquelle il subsiste bien des doutes ; celle de la Dordogne, rencontrée dans les cavernes magdaléniennes (1) et celle, au type négroïde, des grottes de Grimaldi.

On remarquera que les témoignages étant très peu nombreux, appartenant à des peuplades ayant vécu dans des temps divers et sur des points fort éloignés les uns des autres, il est bien difficile de dire si ces populations ont vécu côte à côte pendant de longs espaces de temps, ou si celle qui possédait la civilisation la plus avancée n'est pas venue s'implanter dans les pays déjà occupés par l'autre. Cette seconde hypothèse impliquerait une migration extrêmement ancienne, contemporaine de l'usage du silex moustérien ; la première au contraire, supposerait un dualisme de races dès l'état paléolithique, et par conséquent un mélange plus ancien encore.

Toutefois il demeure un fait acquis : c'est que tout ce que nous connaissons des hommes pléistocènes de l'Europe centrale et

(1) Tout dernièrement, MM. Bouyssonie et Bardon (Cf. *Comptes rendus de l'Académie des Sc'ences*, 7 déc. 1908), ont découvert, dans une caverne du département de la Corrèze, près de La Chapelle-aux-Saints, dans des couches non remaniées caractérisées par l'industrie du moustérien inférieur, les restes d'un vieillard jadis enseveli sous un foyer. Le squelette, qui appartient aujourd'hui au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, est en fort mauvais état ; mais la tête, très bien conservée, est encore munie de son maxillaire inférieur. Ce crâne présente les caractères néanderthaloïdes plus marqués encore que ceux de celui qui, jusqu'ici, était pris pour type. Il se fait remarquer : par l'aplatissement excessif de la voûte cranienne, par l'exagération des saillies sus-orbitaires, la largeur des orbites, l'élargissement extrême de la base du nez, l'enfoncement énorme de sa racine, par un certain degré de prognathisme, par l'aplatissement des condyles occipitaux (caractère indiquant la très minime amplitude des mouvements de flexion et de rotation de la tête). Enfin par l'absence presque complète des fausses canines, disposition rapprochant cet être des anthropoïdes. Ce crâne, le plus ancien connu jusqu'à ce jour, sur l'âge duquel aucun doute ne peut être élevé, est d'aspect négroïde et dénote un être de beaucoup inférieur aux plus inférieurs des hommes vivant de nos jours (certaines tribus australiennes). — L'importance de cette découverte est considérable ; car elle apporte un argument très sérieux en faveur du transformisme dans l'espèce humaine ; mais ne fournit pas encore le passage entre l'homme et l'anthropoïde. Elle prouve seulement qu'il existait en France, aux temps paléolithiques, des êtres très inférieurs à l'Européen d'aujourd'hui, tout comme il en vit encore dans certains districts de l'Australie et de l'Afrique ; que cet homme a disparu devant des races plus développées, que dès le pléistocène avait débuté cette sélection naturelle qui s'opère encore de nos jours, par extinction des groupes inférieurs. L'aspect négroïde de ce crâne vient à l'appui de ce que nous savions déjà ; c'est-à-dire que les couches humaines les plus anciennes dans les pays méditerranéens appartenaient au groupe négrito. (J. M.)

M. Boule (Acad. des Sc., séance du 14 déc. 1908) tire les conclusions suivantes de ses observations sur ce crâne :

« Le type humain, dit de Néanderthal, doit être considéré comme un type normal caractéristique, pour une certaine partie de l'Europe, du Pléistocène moyen et non, comme on le dit parfois, du Pléistocène inférieur. Ce type humain fossile diffère des types actuels et se place au-dessous d'eux, car, dans aucune race actuelle, on ne trouve réunis les caractères d'infériorité que l'on observe sur la tête osseuse de la Chapelle-aux-Saints. »

« Il représente un type inférieur se rapprochant beaucoup plus des singes anthropoïdes qu'aucun autre groupe humain. Morphologiquement il paraît se placer entre le Pithécanthrope de Java et les races actuelles les plus inférieures, ce qui n'implique pas, ajoute M. Boule, l'existence de liens génétiques directs. »

occidentale, nous les montre comme dolichocéphales ; et que les brachycéphales n'apparaissent jusqu'ici qu'avec la pierre polie. Ce fait tendrait à prouver l'invasion, et la démontrerait, si des observations plus nombreuses venaient à concorder. Mais jusque-là, nous sommes en droit de penser que, dans les pays où il n'a pas encore été rencontré d'ossements humains pléistocènes, vivaient peut-être, dès cette époque, des tribus de brachycéphales. La découverte de vestiges de cette dernière race réduirait dès lors à néant toutes les déductions qui suivent, toutes celles sur lesquelles s'appuie la science d'aujourd'hui.

Acceptons cependant, que la dolichocéphalie soit la caractéristique des races pléistocènes de l'Europe occidentale; nous voyons les brachycéphales pénétrer par places, influencer seulement en d'autres, lors de la diffusion de l'industrie néolithique.

En France, en Suisse, en Allemagne, en Autriche, les deux formes se trouvent mélangées dans les sépultures de la pierre polie et montrent, par là, que le vieux fond ne disparut pas de suite. Il en de même, mais dans de moindres proportions, en Espagne, en Portugal, en Suède, où les dolichocéphales dominent; tandis que dans les îles Britanniques et en Russie ils sont seuls. Ce fait montrerait que ces derniers pays ont été simplement envahis par influence, mais non pénétrés par les nouvelles couches humaines.

Ces hypothèses correspondent à ce que montre l'archéologie; nous les devons donc accepter, pour l'instant, comme étant celles qui satisfont le mieux l'esprit. Mais ce n'est pas sans réserves que nous pouvons les admettre : car elles ne reposent que sur des bases fragiles, car la généralisation des faits observés peut ne pas être justifiée.

On a voulu faire des envahisseurs néolithiques (1) des aryens (2), c'est-à-dire des peuples de langue aryenne, pour expliquer l'origine de notre parler européen (3). Cette supposition est entière-

(1) Cf. Otto Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, 2e éd., 1890

(2) Le terme « aryen » employé pour désigner les groupes linguistiques apparentés aux langues européennes indiennes et iraniennes est fautif parce qu'il généralise une expression qui, historiquement, ne peut être appliquée qu'aux Iraniens ou Arias. Il en est de même pour les expressions « indo-germanique », « indo-européenne ». Ces termes ne comprenant qu'une partie de l'ensemble : l'un excluant les branches iranienne, arménienne, hellène, latine; l'autre négligeant les Iraniens et les Arméniens. Tous ces termes étant impropres par suite de leur défaut de généralisation, je conserverai le plus courant « aryen » en étendant, dans mon esprit, sa portée à tous les groupes linguistiques étroitement apparentés de l'Europe, des Indes et de la Perse.

(3) Cf. V. Hehn, *Kulturpflanzen und Hausthiere in ihrem Urbergang von Asien nach*

ment gratuite, car rien n'y autorise. Et, d'ailleurs, pourquoi choisir la migration de la pierre polie plutôt que telle ou telle innovation ? et ne pas reporter l'aryanisation de nos pays à l'arrivée du bronze, du fer et de toute autre culture. Pourquoi supposer que sa venue ait produit une révolution ayant laissé des traces matérielles (1); pourquoi vouloir que les brachycéphales néolithiques soient uniquement des Aryens ?

Il n'y a pas que les hommes de langue aryenne qui soient brachycéphales ; les Turcs, les Mongoles, les Lapons, les Patagons, les Indiens centraméricains le sont également et, cependant, au point de vue linguistique, ils n'ont rien de commun avec nos peuples. De par ailleurs, tous les Aryens ne sont pas brachycéphales, tant s'en faut, témoin les Européens nordiques, les Indo-Afghans qui sont dolichocéphales. Il se peut donc que l'Europe se soit aryanisée dès les temps pléistocènes, aussi bien qu'à l'aurore de l'époque historique, et que l'arrivée d'une race brachycéphale dans un milieu dolichocéphale (2) n'ait rien à voir avec celle de peuples parlant des langues à flexion dans un milieu d'idiomes agglutinants (3).

La question aryenne est l'une des plus compliquées qu'il soit en ethnologie. L'anthropologie, ne reconnaissant aucun des groupes linguistiques, nie l'existence d'une race aryenne ; et je partage sa manière de voir en ce qui concerne l'*Homo stupidus*, l'être zoologique. Mais en ce qui regarde les progrès de la civilisation, l'œuvre de l'*Homo sapiens* c'est tout autre chose ; et ce sont ces progrès *seuls* qu'il importe à l'historien de constater (4).

Griechenland und Italien sowie in das übrige Europa, 1870.

(1) Tout d'abord, dit Broca (*Bull. Soc. Anthrop.*, Paris, 1864, p. 193) répondant à d'Omalius d'Halloy (*id.*, p. 188), il faut distinguer deux questions qui doivent être examinées isolément : 1° d'où viennent les races qui peuplent aujourd'hui l'Europe ? et 2° d'où viennent les langues parlées aujourd'hui en Europe ? Il est très probable que ces deux questions, souvent confondues à tort, ne doivent pas donner lieu à des solutions identiques. « Je suis de l'avis de notre vénérable collègue M. d'Omalius, dit Broca ; en ce sens que, pour moi, les habitants de l'Europe sont aujourd'hui à peu près ce qu'ils étaient au temps de l'immigration asiatique ; mais en ce qui touche les langues indo-européennes, je crois que l'on a raison de soutenir qu'elles ont suivi leur voie d'Orient à l'Occident. » (S. Reinach, *l'Origine es Aryens*, 1892, p. 40.)

(2) J. Taylor (*The Origin of the Aryans*, 1890) admet dans l'Europe occidentale à l'époque néolithique quatre types humains : les Ibères, les Celtes, les Scandinaves et les Ligures. Seuls les Celtes auraient été des Aryens.

(3) Cf. Hommel (*Archiv für Anthropologie*, 1891, t. XIX, p. 260) et de Cara (*Revue archéol.*, 1892, I, p. 136) qui considèrent les peuples du Caucase, les Hétéens, les Pélasges, les Etrusques, les Ligures, les Basques comme faisant partie du vieux fond anaryen de la population.

(4) Les principaux ouvrages à consulter sur la question aryenne sont : O. Schrader, *Comparaison des langues et histoire primitive*, 1890. — J. Taylor, *The Origin of the Aryans*, 1890. — Rendall, *The Cradle of the Aryans*, 1889. — M. Müller, *Biographies of Words and the home of the Aryans*, 1888. — Van den Gheyn, *Congrès scientif. internat. des catholiques*. Paris, 1888, t. II, pp. 718-760.

On reconnaîtra probablement un jour que l'espèce humaine comporte un nombre plus ou moins grand de divisions, suivant la nature des caractères servant de base aux diverses classifications; mais, qu'entre elles, ces classifications demeurent indépendantes, les groupements de l'une n'ayant rien de commun avec ceux d'une autre. La divergence d'opinion entre les anthropologistes et les linguistes n'existe que parce qu'on oublie que ces deux sciences doivent poursuivre des buts différents et non le même.

Le groupe aryen, composé de peuples parlant des langues d'origine commune, plus développé que les autres, a été le grand ouvrier de la civilisation; et, à ce titre, il vaut qu'on le considère. Qu'il ne présente aucune homogénéité dans les caractères physiques de ses éléments, qu'importe! si par ses talents il a mis à ses pieds le reste du monde!

Il tombe sous le sens que des idiomes présentant entre eux des caractères communs, grammaticaux et lexicologiques ont une commune origine; qu'ils sont apparentés, ou qu'ils ont subi des contacts très prolongés; et que les groupes humains parlant ces langues ne sont pas étrangers les uns aux autres. Il demeurera toujours entre eux des traditions, des coutumes, des croyances, des aptitudes, des tendances les rapprochant; tandis que forcément ils resteront toujours éloignés des peuples dont l'esprit, et par suite le parler, est différent du leur.

Sous le prétexte de se dégager de vieux errements, bien des savants de nos jours, et en particulier bien des anthropologistes, ont fait table rase de tout ce qui était enseigné autrefois, de tout ce qui était admis avant eux, parmi les données fournies par la linguistique et la tradition. Confiants dans une branche nouvelle de l'observation qui, dans leur pensée, devait bouleverser toutes les idées admises, dans une science dont ils ne pouvaient encore mesurer la puissance, ils ont tous nié; ne remplaçant d'ailleurs par aucune base dûment scientifique les suppositions résultant de siècles d'observation.

C'était vite aller en besogne pour une École si jeune; malheureusement, en examinant sans parti pris les tendances nouvelles, on est, à regret, forcé de reconnaître que bien des esprits se laissent trop facilement aller à des spéculations conscientes ou inconscientes n'ayant rien de scientifique.

L'aryanisme montre une masse humaine unie par la langue,

par les mœurs et par les traditions, faisant la conquête du monde, imposant son génie à l'univers entier, lui donnant cette glorieuse civilisation des temps modernes, constituant une véritable aristocratie qui, comme toutes les castes supérieures, excite les jalousies. De nos jours, tous les peuples anaryens s'efforcent d'acquérir la mentalité Indo-Européenne, même ceux qui sont le plus attachés aux sentiments d'hérédité. N'est-ce pas le plus bel hommage qu'on puisse rendre à notre génie ? Anéantir l'aryanisme serait répartir sur toutes les races l'honneur des progrès actuels, serait relever les peuples inférieurs au détriment de ceux à qui l'humanité doit tout (1) ; nier les peuples supérieurs est nier l'histoire.

Certainement les linguistes qui, comme Pott, Grimm, Max Müller, ont cherché à reconstituer le monde aryen primitif, s'étant laissés entraîner par la spécialité de leurs études jusqu'à prononcer le mot *race*, ont commis une faute ; mais cette erreur était bien excusable puisque, de leur temps, l'anthropologie n'existant pas, n'avait encore pu accaparer ce terme. Elle est réparable d'ailleurs ; et O. Schrader (2) semble s'être plus rapproché de la vérité en parlant d'une *famille de langues aryennes* (3), indépendante de la conformation physique des hommes qui la composent (4), et d'une *civilisation aryenne*.

Aucune des langues aryennes ne nous a livré tous ses secrets ; parce que pour certaines, le zend (5), le perse (6), le sanskrit (7),

(1) J. Deniker (*les Races et les Peuples de la terre*, 1900, p. 379) résume très nettement l'opinion des adversaires de l'aryanisme. « En somme, dit-il, la « question aryenne » n'a plus aujourd'hui l'importance qu'on lui prêtait jadis Tout ce que nous pouvons supposer légitimement, c'est qu'à l'époque voisine de l'âge néolithique les habitants de l'Europe ont été *aryanisés* au point de vue de la langue, sans changement notable dans la constitution de leur type physique, ni probablement de leur civilisation. » — Autrement dit, les civilisations grecque, latine et finalement européenne moderne sont issues des anciennes races aussi bien que des Aryens.

(2) O. Schrader, *Sprachvergl. u. Urgesch.* 2e édit., Iéna, 1890.

(3) « Nous ne connaîtrons jamais, selon toute vraisemblance, les motifs qui déterminèrent les populations dont la langue était l'indo-européen commun, à entreprendre leurs grandes migrations ; mais nous pouvons penser, sans crainte d'erreur, qu'avant leurs migrations ces populations occupaient un territoire assez vaste. En ces larges limites la langue commune ne devait-elle point se modifier, s'altérer, se corrompre de façon différente dans les différentes tribus établies sur ce territoire. » (A Hovelacque, *la Linguistique*, Paris, 1888, 4e éd., p. 405).

(4) Cf A. Hovelacque, *la Linguistique*, Paris, 1888, 4e éd., p. 407.

(5) Le zend ou baktrien semble avoir été la langue de l'Hyrcanie, de la Margiane, de la Bactriane, de la Sogdiane et des pays de l'Oxus. La rédaction définitive du Zend Avesta est attribuée au deuxième siècle ap. J.-C. (Cf. J. Darmsteter, *le Zend Avesta. Ormazd et Ahriman*, — Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*), mais son origine est, dans tous les cas, antérieure à la dynastie achéménide.

(6) Les plus anciens textes achéménides datent du milieu du sixième siècle av. J.-C. et les plus récents des débuts du quatrième.

(7) Le livre le plus ancien de l'Inde, les Védas, est attribué au troisième siècle av. J.-C. tout au plus. Mais l'écriture dite devanâgari est beaucoup moins ancienne, de même que celle dans laquelle les Védas nous sont parvenus.

nous ne possédons que des textes relativement archaïques ; tandis que pour les autres, nous ne connaissons que les formes modernes. Benfrey, de Saussure, et quelques auteurs, ne sont toutefois pas justifiés à s'appuyer sur cette inégalité des données, pour négliger la solution du problème aryen. Quant à l'anthropologie, ses tendances et les résultats encore désordonnés de ses déductions (1) l'écartent des sciences ayant voix dans un tel examen. La parole n'est, pour longtemps encore, pour toujours peut-être, qu'aux linguistes, aux archéologues et aux historiens.

Le pays d'origine (2) des langues et de la civilisation aryennes a été l'objet de bien des controverses; les uns l'ont placé dans le Pamir (3) et l'Asie centrale (4), dans le plateau iranien (5), l'Arménie (6); d'autres dans le sud et le sud-est de la Russie (7), dans les Carpathes (8), dans le bassin inférieur ou moyen du Danube (9), en Allemagne du Nord (10), du Centre et de l'Ouest (11); voire même dans la Scandinavie (12), ou dans toute autre partie de l'Europe (13).

La mentalité aryenne, telle que les langues la montrent, quand

(1) « En vain on apporte à l'étude de l'homme une science mathématique dont les paléontologistes n'ont eu nul besoin pour faire avancer l'histoire des animaux fossiles ; en vain on invente chaque année de nouveaux instruments de précision pour la mesure comparative des os du squelette; en vain on donne quatre-vingts chiffres pour un seul crâne, l'obscurité se dissipe bien lentement. » (E. Cartailhac, *la France préhistorique*, 1896, p. 331.)

(2) Cf. Isaac Taylor, *l'Origine des Aryens*. Trad. franç. Paris, 1895. — S. Reinach, *l'Origine des Aryens*. Paris, 1892. — Th. Poesche, *Die Arier*. Iéna, 1878

(3) Cf. Fr. Lenormant, *Hist. et les Orig. de l'Hist.* Cette théorie néglige l'inhabitabilité des plateaux du Pamir et du Tibet qui, couverts de glaces aux temps quaternaires, possèdent encore aujourd'hui l'un des climats les plus rigoureux du globe. Elle a été émise pour la première fois par J. G. Rhode (*Die heilige sage des Zendvolkes*) en 1820.

(4) F.-A. Pott (*Etymologische Forschungen*, 1833, Indogermanischer Sprachstamm., ds *Encyclopédie* d'Ersch et Grüber, 1840) place le domaine primitif des Aryas dans les pays arrosés par l'Oxus et l'Iavarte, entre le Pamir et la mer Caspienne. — Ch. Lassen (*Indische Alterthumskunde*, t. I, 1847) le met au nord de la Sogdiane — A. Pictet (*les Origines Indo-Européennes et les Aryas primitifs. Essai de paléontologie linguistique*, Paris, 1859-1863), en Bactriane. — Virchow (*Rev. scientif.*, 4 juillet 1874) dit: « Toutes les races européennes d'origine aryenne sont venues d'Orient. »

(5) Cf. Pictet, *les Origines européennes ou les Aryas primitifs. Essai de paléontologie linguistique*. Paris, 1859, t. I, p. 35.

(6) Brunnhofer, *Ueber den Ursitz der Indogermanen*. Bâle, 1885. — Fr. Müller, *Geographisches Jahrb.*, 1872.

(7) Benfrey, préface au *Wœrterbuch der Indogerm. Grundsprache*, d'A. Fick, 1868, p. IX. — Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, 2e éd., 1890, p. 624 et Schrader, *Realexikon*, 1901, p. 878 sq. — E. Von Stern, *Die Prämykenische Kultur in Süd Russland*. Moscou, 1905.

(8) Hirt (*Die Urheimat d. Indogermanen ; Geogr. Zeitschr.*. Leipzig, 1895, t. I, p. 649) considère un foyer secondaire comme le centre primordial.

(9) De Michelis, *l'Origine degli indo-uropei*, 1903.

(10) J. d'Omalius d'Halloy, *Des Races humaines ou Eléments d'ethnographie*, 1859. — R. G. Latham, *Elements of comparative Philology*, 1862.

(11) L. Geiger, *Zur Entwicklungsgeschichte der Menschheit*, 1871, p. 113.

(12) Penka, *Origines ariacæ*, 1883, *Die Herkunft der Arier*. Wien, 1886. — Lombard, *Ball. Soc Anthrop.*, Paris, t. XII, 3e sér., 1890, p. 472. — Penka, Die Heimat der Germanen, 1893, in *Mittheil. Anthrop. Gesellschaft*. Wien. — C. Jullian, *Hist de la Gaule*, 1908, t. I, p. 233 et note 3. — H. Hirt, *Indogermanische Forschungen*, 1892.

(13) Cette théorie est celle des grammairiens qui tiennent le grec pour le mieux conservé des idiomes indo-européens. — Cf. M. Much, *Die Heimat der Indo-Germanen*. Berlin, 1904.

pour la première fois nous la rencontrons (1), a exigé, pour se développer et parvenir au degré qu'elle possédait (2), un énorme laps de siècles et fait remonter aux temps où les climats continentaux n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui.

L'Avesta (3) montre les Aryens fuyant devant les manœuvres du mauvais principe qui, toujours, glaçait et rendait inhabitables les pays qu'Ahouramazda créait pour eux. Cette vieille tradition est, à ne pas s'y méprendre, l'indication des causes de toute la migration aryenne. Vivant dans la Sibérie centrale ou occidentale, alors que la majeure partie de l'Europe était glacée et que les plaines de l'Asie septentrionale leur offraient de faciles conditions d'existence, ces peuples ne commencèrent leur exode qu'au moment où le froid se déplaça de l'Europe pour passer en Sibérie. Chassés de leurs pays par les glaces toujours envahissantes, toujours poursuivis par elles, lentement ils émigrèrent. C'est alors qu'eut lieu la dispersion (4) : une horde marchant vers l'Occident s'établit en Russie, au nord du lac aralo-caspien, dans la Scythie ; un autre flot, tournant les massifs inhospitaliers du Pamir, s'écoula plus tard vers les Indes septentrionales, l'Afghanistan et la Perse, pays depuis peu libre de glace et encore inhabité (5). Tandis que des peuples sauvages, arrivant de pays plus déshérités encore que la Sibérie, venaient occuper les districts abandonnés par les Aryens.

Cette explication est celle qui satisfait le mieux l'esprit; car elle se justifie par toutes les observations archéologiques, par les

(1) Les Sardes (Shordana) et les Thurses (Thursana) sont les seuls peuples européens dont les textes égyptiens fassent mention antérieurement au treizième siècle av. J.-C. (Max Müller, *Europa u. Asien*, 1894). Ce savant linguiste oublie de parler des peuples aryens contre lesquels Ramsès III eut à lutter et dont l'apparition dans l'histoire est d'un millier d'années environ plus vieille que celle des tribus iraniennes sur le plateau persan; toutefois nous ne possédons aucune trace des langues parlées par ces peuples très anciens. Ce n'est qu'après le dixième siècle av. J.-C. qu'apparaissent les œuvres littéraires montrant à quel haut degré la pensée était déjà parvenue chez certains peuples indo-européens.

(2) J. Schmidt (*Die Verwandtschaftsverhaeltnisse der Indogermanischen Sprachen*, 1872) suppose qu'aux temps préhistoriques, une langue primitive aryenne était parlée depuis l'océan Atlantique jusqu'à l'Indus ; que dans ce milieu homogène il se forma bientôt des dialectes locaux qui, très prochement apparentés au début, accrurent graduellement les différences qui les séparaient jusqu'à former des langues différentes.

(3) Les traditions avestiques ne concernent que la branche iranienne des Aryens. Mais dans le cas présent, peut-être doit-on les appliquer à l'ensemble de la famille qui, forcément tout entière, quitta la Sibérie pour les mêmes causes. Cependant de Harlez et Bréal déclarent que l'Avesta ne peut fournir aucune indication sur la patrie primitive des Aryens. Cf. de Harlez, les Aryas et leur première patrie, ds *Revue de linguistique*, juillet 1880. — M. Bréal, *Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 194.

(4) Cf. A. Schleicher, *Keiler allgemeine Monatschrift*, 1853 et *Die Deutsche Sprache*, 2e édit., p. 82, sq.

(5) Les linguistes admettent généralement que, parmi les langues aryennes, le sanskrit et les langues iraniennes sont celles qui se sont le moins éloignées de la région où était parlé l'indo-européen commun. (Cf. A. Hovelacque, *la Linguistique*, 4e éd., 1888, p. 409.)

données historiques et se base sur des faits géologiques et climatériques incontestables. Elle répond à toutes les hypothèses, fort bien étudiées d'ailleurs, des partisans du centre européen de l'aryanisme, en réduisant les foyers occidentaux au rôle de centres secondaires.

La limite supérieure de l'âge de ces migrations est fixée par la disparition des glaciers en Europe et dans l'Asie, par l'époque de l'ouverture des portes de Scythie, par celle du refroidissement de la Sibérie. Quant à sa limite inférieure, elle nous serait donnée par certaines racines communes à toutes les langues aryennes, désignant des végétaux et des animaux caractéristiques; si beaucoup de ces mots eux-mêmes n'avaient forcément disparu en même temps que les êtres qui en motivaient l'emploi, tels le mammouth.

Un premier mouvement, d'une extrême lenteur, affecta les pays inhabités, jadis couverts de glaciers et d'autres qui, déjà, possédaient une population. Certains peuples furent absorbés, d'autres émigrèrent, portant au loin des civilisations étrangères. Cependant le plateau iranien, l'Arménie, la Transcaucasie et une partie du Taurus semblent ne pas avoir été touchés par l'invasion néolithique, si toutefois nous devons rapporter au néolithique les premières invasions aryennes. Pour la Perse, le fait s'explique aisément; car ce pays, couvert en majeure partie de lacs salés, stérile dans ses parties asséchées, n'offrait aucune ressource. En ce qui regarde les pays caucasiens et arméniens, nous les voyons occupés dès les temps les plus anciens par des races apparentées à celles de l'Asie antérieure, que la grande muraille caucasienne défendait contre les irruptions venant du Nord.

Les Aryens formèrent ainsi, dans l'Europe centrale et orientale, de nouveaux centres d'où plus tard, à des époques diverses et pour des causes qui nous échappent, ils se répandirent et formèrent le monde aryen moderne de l'Occident.

Les groupements linguistiques permettent de retrouver les principales de ces familles, sans toutefois qu'il soit possible de préciser leurs habitats secondaires, dont chacun mérite une recherche spéciale. La patrie de ces groupes a, d'ailleurs, fréquemment changé; chacun d'eux se mouvant, se divisant et se subdivisant, suivant des intérêts la plupart du temps inconnus.

Ces branches de la famille aryenne sont : l'indo-iranienne (1), qui plus tard se subdivisa en iranienne et indienne, l'hellénique (2), l'italique (3), la celtique (4), la germanique (5), la slave (6), la lettique (7). Enfin des peuplades peu connues, parlant des langues (8) dont la filiation est encore indécise, et ne rentrant pas dans les groupes qui précèdent.

Les premiers mouvements des peuples en Asie n'ont pas été sans influence sur l'Europe, avant même que les tribus sibériennes fassent leur apparition. Les invasions néolithiques ne sont peut-être pas leur œuvre directe; mais elles sont certainement la conséquence de leurs migrations.

Entre leur départ de Sibérie et l'arrivée des Aryens dans nos pays, il s'est écoulé bien des milliers d'années, car les mouvements furent lents, les séjours d'arrêt prolongés. Il serait impossible d'évaluer la durée d'un pareil exode.

Si nous pouvons nous rendre compte de l'ensemble des phénomènes attachés au groupe aryen, si les Sémites nous fournissent également des renseignements sur leur évolution, nous ne connaissons absolument rien en ce qui regarde les autres familles humaines; le mystère le plus complet enveloppe leur origine et leur vie. Que se passa-t-il en Asie centrale au moment où les hauts plateaux s'couvrirent à l'homme; en Afrique, après les inondations qui suivirent le pléistocène; et dans le nouveau monde, alors que

(1) *Branche hindoue* : Sanskrit, sindhi, pandjabi, kachmiri, nepâli, bengali, assami, hindi, goudjarati, marathi, oriya. — *Branche iranienne* : Zend, perse, pehlevi ou huzvârèch, parsi, kurde, afghan, baloutche, ossèthe ; quant à l'arménien, bien des auteurs le rangent dans la branche iranienne; mais en le considérant comme s'étant séparé de très bonne heure. La voie suivie par la migration armenienne semblerait devoir exclure cette langue du groupe iranien.

(2) Le grec et ses dialectes.

(3) Latin, osque, ombrien, italien, espagnol, portugais, français, provençal, ladin, roumain.

(4) *Groupe gaélique* : Irlandais, erse, mannois — *Groupe breton* ou *kimrique* : Gallois, cornique, breton, gaulois.

(5) Le *groupe gotique* et non gothique, auquel appartenaient le lombard, le herule, le vandale, le burgonde qui ont disparu sans laisser de traces. Le *groupe scandinave* dont les formes actuelles sont l'islandais, le norvégien, le suédois, le danois. Le *groupe bas allemand* renfermant le saxon et ses dérivés l'anglo-saxon, d'où l'anglais; le vieux saxon, d'où le bas allemand, le hollandais et le flamand et une forme spéciale, le frison. Le *groupe haut allemand*.

(6) Dont l'aire était autrefois en Europe bien plus grande qu'elle n'est aujourd'hui. Les Slaves occupaient aux septième, huitième et neuvième siècles ap. J.-C. la Poméranie, le Mecklembourg, le Brandebourg, la Saxe, la Bohême occidentale, la Basse Autriche, la plus grande partie de la Haute Autriche, la Styrie du Nord et la Carinthie septentrionale. On parlait des idiomes slaves sur les lieux qu'occupent à présent Kiel, Lubeck, Magdebourg, Halle, Leipzig, Baireuth, Linz, Salzbourg, Gratz et Vienne. Mais dans tous ces pays les Slaves furent absorbés par l'élément germanique. Les langues slaves sont les suivantes : russe, ruthène, russe blanc, slave liturgique, bulgare, croato-serbe, slovène, tchèque, slovaque, polonais, sorbe (serbe de Lusace) et polabe.

(7) Jadis représentée par le lithuanien et le lette qui survivent encore, et le vieux prussien qui a disparu il y a deux siècles environ.

(8) Parmi les langues indo-européennes non classées sont : l'étrusque (Cf. Corssen, *Ueber die Sprache der Etrusker*. Leipzig, 1874-1875), le dace, le lydien, le carien, le lycien et quelques autres langues de l'Asie Mineure, l'albanais.

les glaciers eurent disparu, que les grands lacs se furent asséchés? Les peuples ont alors dû se mouvoir en tous sens, se mélanger, se chasser, s'entre-détruire les uns les autres; et nous ne possédons pas la moindre notion sur ces perturbations d'où est sorti le monde moderne inférieur, celui qui n'a pas joué de rôle notoirement utile.

Quant aux évaluations de l'âge auquel on doit faire remonter les débuts de l'état néolithique dans les divers pays, je n'ai pas besoin de dire qu'elles n'ont rien de la précision scientifique. Elles sont très variées suivant leurs auteurs; toutefois, celles qui suivent, bien qu'hypothétiques, semblent être les moins mal fondées et les plus vraisemblables.

Certains savants admettent que c'est vingt millénaires avant nous que la hache polie fit son apparition dans l'Asie antérieure et la vallée du Nil (1); d'autres pensent qu'en Crète, ce phénomène se produisit six mille ans plus tard (2), qu'en Suisse il débuta vers l'an 4000 avant Jésus-Christ (3).

En ce qui concerne la limite inférieure, nous sommes moins mal renseignés, parce que nous approchons des temps historiques. En Chaldée, l'âge néolithique aurait cessé vers le sixième millénium avant notre ère et il en aurait été, à peu de chose près, de même, en Égypte (4); tandis que c'est, au plus tôt, au trentième siècle que serait née la civilisation égéenne, et que la Scandinavie n'aurait connu le bronze qu'au dix-huitième ou vingt-deuxième siècle avant J.-C. En Gaule, en Suisse, c'est vers le vingt-cinquième siècle que se serait passée cette évolution; tandis que la Finlande aurait, vers le cinquième ou le troisième siècle seulement, remplacé ses armes de pierre par d'autres, faites de fer, sans passer par le bronze; et que la Polynésie aurait attendu jusqu'au dix-huitième siècle après J.-C.

Il serait aisé d'établir une table indiquant l'apparition des métaux dans les diverses régions; mais ce serait empiéter sur l'histoire. Mieux vaut réserver cette intéressante question pour les siècles où ces progrès ont pris place, afin de mieux faire sentir l'influence des foyers de civilisation. Toutefois, je dois faire

(1) O. Montelius, se basant sur la stratigraphie des fouilles de Suse, fait remonter cette origine à 20 000 ans Congrès d'Anthrop. préhist. de Monaco, 1906, in *Rev. Ecole Anthrop. Paris*, août 1906, p. 274).

(2) A. Evans, Congrès, *id. Rev. Ecole Anthrop.*, 1906, pp. 274 et 275.

(3) S. Reinach, *Apollo*.

(4) Cf. J. de Morgan, *Recherches sur les origines de l'Egypte*. Paris, 1897. Le tombeau de Négadah.

observer que les tendances actuelles sont de réduire notablement l'importance et la durée de l'état néolithique pur dans les divers pays, et de reporter à l'énéolithique bien des civilisations attribuées autrefois à la pierre polie. Cette tendance se justifie par une foule de découvertes montrant le métal, bien que peu abondant, en compagnie des instruments considérés jadis comme néolithiques (1).

L'apparition du métal ne donna pas lieu, comme on serait tenté de le penser, à une révolution; elle se fit par contact, dans la majeure partie des cas, plutôt que par invasion, et lentement s'infiltra dans les milieux néolithiques. Au début, les armes et les instruments métalliques furent peu nombreux par suite de la rareté du cuivre; au point que, dans bien des cas, leurs formes reconnues comme supérieures, furent copiées en silex (2). Puis, la métallurgie s'établissant dans les pays miniers (3) et les relations commerciales s'étendant peu à peu, le métal prit la place de la pierre. Cette période de transition, qu'on est convenu de désigner sous le nom d'énéolithique, est la première phase de l'état métallurgique.

La pierre taillée continua cependant d'être en usage bien longtemps encore; on l'employait pour armer la tête des projectiles qui, par la force des choses, devaient être perdus, soit à la guerre, soit à la chasse. Les pointes de flèches en silex étaient encore employées à l'époque où le fer était depuis longtemps connu (4). On en rencontre des milliers sur les champs de bataille de Marathon et de Trasimène. J'en ai trouvé de nombreux spécimens dans les sépultures de l'Etat du fer au Nord de la Perse, et il n'est pas certain que les Huns ne s'en fussent pas encore servis lors de leurs invasions dans l'Europe (5).

(1) En 1889, dans *Mission scientifique au Caucase*, t. I, p. 41, j'écrivais : « Le nombre des objets découverts jusqu'ici est si restreint, qu'il serait difficile d'entrer dans des comparaisons entre l'état néolithique au Caucase et le même état dans des régions plus connues ; il est même impossible d'affirmer que les Caucasiens soient jadis passés par cette phase de la civilisation. » Depuis 1889 toutes mes constatations tendent à prouver que les objets caucasiens d'apparence néolithique appartiennent en réalité à l'énéolithique et sont contemporains de l'usage des métaux (J. M.).

(2) Cf. DE MORGAN, *Rech. sur les orig. de l'Egypte*, 1897, p. 77, fig. 179, 180, haches en silex jaune (station de Licht). Fréquemment aussi les instruments de cuivre ont été fondus sur des modèles de silex poli.

(3) Les premiers centres de la métallurgie furent peu nombreux. On ne savait alors exploiter que les affleurements oxydés des gisements métallifères.

(4) Pointes de flèches en silex et en obsidienne dans les sépultures de l'état du fer au Talyche Russe. Cf. DE MORGAN, *Mission scientifique en Perse*, t. IV, 1re partie, 1896, p. 75, fig. 76, nos 13 et 14 (Musée de Saint-Germain).

(5) Ammien Marcellin ne parle, en ce qui concerne les Huns, que de pointes de javelots et de flèches faites d'un os pointu. Mais il est probable que ces barbares employaient aussi les pointes de silex.

Ainsi l'emploi de la pierre ne disparut que très lentement des usages courants ; il persista, même jusqu'aux approches de notre ère, dans certaines pratiques cultuelles telles que l'éviscération des momies en Égypte (1), la circoncision chez quelques peuples asiatiques (2).

Dans les pays où se développèrent les premières grandes civilisations comme la Chaldée (3), l'Elam (4) et l'Égypte (5), les populations en étaient encore à l'état énéolithique quand apparut l'écriture, c'est-à-dire quand débuta l'histoire; mais, dans la plupart des contrées, à l'énéolithique succéda l'usage du bronze, puis celui du fer; et ce n'est que longtemps après qu'apparut l'écriture. C'est ainsi que les choses se passèrent dans tout le nord, le centre et l'ouest de l'Europe; tandis que dans la région méditerranéenne, le fer ne fut connu qu'après la science de figurer la pensée.

Les plus anciens instruments métalliques (6) sont faits de cuivre pur (7) ; c'est plus tard seulement qu'apparut l'étain (8) dans le bronze. Quant à l'or (9), il accompagne le premier métal sous forme d'électrum (10), produit du lavage des sables, et contient en général une forte proportion d'argent. Ce n'est que longtemps après qu'on parvint à l'affiner; car, au temps encore de la douzième dynastie égyptienne, les feuilles d'or ornant les sarcophages des princes (11) renfermaient 17 p. 100 d'argent (12).

(1) Hésiode, liv. II, Diodore de Sicile, liv. I. — J. Evans, *les Ages de la pierre*, trad. fr., 1878, p. 9.

(2) Chez les Juifs et les Phéniciens entre autres.

(3) Cf. E. de Sarzec, *Découvertes en Chaldée*.

(4) Les couches profondes du Tell de Suse renferment en même temps que le silex taillé des instruments en cuivre pur. L'usage du silex se continue pour certains instruments bien longtemps après la découverte de l'écriture.

(5) Cf. de Morgan, *Recherches s. les orig. de l'Egypte*, 1897, p. 247, sq. L'usage du cuivre pur apparaît un peu avant la fondation de la royauté pharaonique et se continue au cours des deux premières dynasties au moins.

(6) Dans le nouveau monde, le cuivre était d'un usage courant avant l'arrivée des Européens. Dans les lettres de Cortez à Charles-Quint il est fait mention des tributs payés aux rois mexicains avant la conquête. Certains villages étaient taxés tous les jours à cent haches de cuivre. Bernard Diaz raconte que, lors de sa seconde expédition avec Grisalva, les habitants de Goatzacoalco apportèrent aux Espagnols des haches de cuivre. En trois jours il en fut réuni plus de 600. En 1873, l'ingénieur Felipe Larainzar a découvert dans la montagne del Ciguila (État de Guerrero) une ancienne mine de cuivre exploitée par les Indiens. Ce métal (Clavigero et Torquemada) servait pour les transactions, comme la monnaie dans le monde classique, comme en Chine les couteaux de bronze.

(7) Cf. Berthelot, Hist. des sciences, outils et armes de l'âge du cuivre pur en Egypte, ds *Comptes rendus de l'Acad. des sciences*, CXXIV, pp. 1119-1125, 1897.

(8) Les Indiens envoyaient l'étain (Yavanechta = désiré des Yavanas) dans l'Arabie et peut-être la Grèce (Yavan) (Cf. Fr. Lenormant, *les Orig. de l'Histoire*, t. III, p. 14.)

(9) Le plus ancien bijou d'or daté que je connaisse est la grosse perle d'or découverte dans la tombe de Ménès à Negadah. De cette époque également est le couteau de silex orné d'une lame d'or du musée de Ghizeh; je le pense contemporain. Cf. J. de Morgan, *Rech. s. les orig. de l'Egypte*, p. 197, fig. 744 et pl. V.

(10) Toutes les monnaies grecques archaïques sont en électrum. Cf. Barclay V. Head, *Historia numorum*, Oxford, 1887. Les plus anciennes (Lydie) datent du huitième siècle seulement av. J.-C.

(11) Cf. J. de Morgan, *Fouilles à Dahchour*, t. I, 1894 ; t. II, 1894-1895.

(12) Analyses de Berthelot.

Il semblerait qu'il y eut dans l'antiquité deux foyers des inventions métallurgiques ; l'un, le plus ancien, correspondant à la Chaldée ou à l'Elam, dont les montagnes sont riches en minerais cuivreux ; l'autre dans l'Asie centrale (1), qui nous aurait transmis ses découvertes par la migration des peuples sibériens (2). Toutes les données archéologiques s'accordent en effet pour dévoiler l'existence de deux courants métallurgiques bien distincts dans l'ancien monde. L'usage des métaux était courant dans l'Égypte (3) et l'Asie antérieure, bien longtemps avant qu'il n'apparût chez les peuples du Nord. En Amérique, il aurait été le fruit d'une découverte indigène (4), bien que de nombreux indices permettent de supposer l'existence de relations très anciennes entre le nouveau monde et l'Asie (5).

(1) Cf. J. de Morgan, *Mission scientifique au Caucase*, t. II, *Recherches s. les orig. des peuples du Caucase*, 1889, p. 15 à 35, pl. (carte) I.

(2) Parmi les migrations les plus intéressantes et en même temps les plus mystérieuses, on doit citer celle du Swastika qui s'est étendue sur les deux hémisphères Cf. Th. Wilson, The Swastika in *Smiths. instit. Rep.* Washington, 896 . Ce signe ne semble pas exister d'ancienne date en Chaldée et en Assyrie Je ne l'ai jamais rencontré en Elam ni vu en Egypte. Il semble n'être entré dans le monde antique qu'en même temps que les peuples aryens (iraniens et européens) ; sa présence dans le nouveau monde semblerait indiquer un contact entre les populations américaines et celles de l'Asie. Mais il est impossible de préciser l'époque à laquelle cette influence se serait fait sentir.

(3) S Reinach, le Fer en Egypte, ds *l'Anthrop.*, XV, p 116.

(4) Fr. Lenormant, dans *les Premières Civilisations* (t. I, p. 71), a traité longuement de l'invention des métaux et de leur introduction en Occident, reprenant toutes les données fournies par les auteurs classiques et orientaux.

(5) M. Flint a découvert dans les mounds de Nicaragua et du Costa Rica un certain nombre de haches et d'ornements en jadéite (minéralogiquement identique à celle de l'Asie), roche étrangère au nouveau monde (*Matériaux*, 1886, p. 273). Ce fait vient appuyer l'hypothèse relative à la diffusion du Swastika.

CHAPITRE VII

L'Asie antérieure et l'Égypte anté-historiques.

L'expansion sémitique en Chaldée et dans la vallée du Nil. La conquête élamite.

J'ai, dans les pages qui précèdent, esquissé à grands traits l'histoire du globe depuis l'époque où l'homme a été à même d'apparaître sur la terre, en temps que type zoologique, jusqu'à l'aurore des temps historiques ; j'ai montré cet être supérieur répandu sur tous les continents, aux prises avec les difficultés de la nature, avec l'instabilité des choses, luttant sans cesse pour la vie, pour le progrès. Dans ce milieu essentiellement varié et variable, quelques groupes humains mieux doués que les autres, êtres favorisés, se développèrent plus rapidement, avancèrent en civilisation et prirent la tête de l'évolution intellectuelle. Leur œuvre devait dès lors conduire le monde.

C'est dans l'Asie antérieure, dans les pays situés à l'orient de la Méditerranée, que la civilisation prit son essor (1) ; c'est là qu'apparaissent les premières lueurs de l'histoire. Les conditions naturelles de ces pays méritent une attention toute spéciale ; car les variations survenues dans la forme du sol et dans le climat ont pris une large part dans les causes de l'évolution historique.

L'homme se meut dans une ambiance dont la mobilité est extrême. Ces variations sont presque insensibles à nos yeux, parce

(1) La Chaldée, pays où s'est développée la première civilisation, est, fait curieux, très voisine du centre de figure de l'ancien monde qui, exactement, se trouve dans le Mazandéran,

qu'elles occupent, en général, des laps de temps échappant à la vulgaire observation; parce que les faits humains se précipitent par rapport aux phénomènes naturels et que les termes de comparaison sont empruntés à notre courte vie ; mais les grands mouvements de la nature se poursuivent toujours, imposant leurs lois aux hommes avec une implacable ténacité.

C'est au cours des périodes tertiaires que l'Orient méditerranéen dessina les formes qu'il affecte aujourd'hui. Ce ne fut d'abord qu'une esquisse du sol que nous foulons; mais, par des modifications successives, les reliefs et les dépressions s'établirent, les vallées se creusèrent, les plaines alluviales se formèrent ; et l'homme put contempler enfin le berceau qui devait abriter l'enfance de la grande civilisation.

Certes ce domaine n'est pas resté stable, même au cours des époques humaines ; il s'est modifié et se modifiera encore. Demain peut-être les ruines de Babylone, de Ninive ou de Suse seront abîmées sous les mers, comme l'était le sol qui les porte, au début des temps tertiaires.

A l'époque lutétienne (éocène), la mer couvrait toute l'Asie antérieure et le nord de l'Afrique. C'était une sorte de Méditerranée, comprise entre des continents européen au nord, africain au sud et asiatique à l'est. Grandes terres émergées, dont la surface égalait presque celles de nos jours; mais qui ne ressemblaient en rien à celles qu'aujourd'hui nous désignons par ces noms. Quelques îles, le Caucase, l'Arménie, la Macédoine, peut-être aussi l'Anatolie, émergeaient çà et là de ce grand lac aux eaux salées.

L'oligocène ne semble pas avoir apporté de grands changements à cet état de choses ; ce n'est qu'au vindobonien (miocène) que sortirent des mers l'Égypte, l'Arabie, une grande partie de la Perse et de l'Asie Mineure. Un bras de mer traversait alors l'Asie antérieure, se prolongeant en un golfe profond jusqu'aux confins orientaux de l'Iran, rejoignant presque la mer des Indes, prolongée vers le Nord; alors qu'une autre mer salée s'étendait au delà du Taurus, du Caucase, de l'Elbourz et de l'Hindou-Kouch.

Le plateau iranien n'était pas encore soulevé, ses terres se tenaient près du niveau des eaux. De grandes émergences dont le relief est inconnu couvraient l'Asie Mineure, le Caucase, le sud de la Transcapienne et l'Arabie, jointe à la Perse méridionale et à l'Égypte tout entière.

Les temps sarmatiens et pontiens (miocène supérieur) virent se créer de grands lacs saumâtres dans la dépression située au nord du Taurus, du Caucase et de l'Iran. Des mouvements de l'écorce terrestre s'étant opérés, les uns fermèrent les communications entre la mer et ces fosses, les autres surélevèrent toute l'Asie antérieure, par compensation de la dépression qui venait de s'accentuer dans le Nord.

Vers cette époque, la majeure partie des pays qui nous intéressent était occupée par de grandes nappes d'eau salée sans issue. Ces lacs ont laissé d'épaisses couches de marnes et de gypses ; on en rencontre les traces depuis l'anti-Liban jusqu'au centre du plateau persan, depuis les déserts de l'Arabie jusqu'au pied des montagnes arméniennes (1). Ils couvraient une surface d'un demi-million de kilomètres carrés au moins.

C'est en ces temps que s'est constitué le bassin fluvial de la mer Morte et du Jourdain (2). Il semble qu'alors les fleuves de Palestine formaient l'extrémité d'un vaste système fluvio-lacustre comprenant le Nil, les grands lacs d'Afrique, les affluents supérieurs du Zambèze et peut-être aussi la mer Rouge (3).

La configuration du sol était donc toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui. La Méditerranée n'existait encore que partiellement ; la mer Rouge et le golfe Persique faisaient partie des continents. Les chaînes du sud de l'Iran, se rejoignant avec celles de l'Arabie par la région d'Hormuz, formaient le bord d'une vaste cuvette, probablement basse, où s'étendait le grand lac syro-iranien. Au loin, sur la côte orientale d'Afrique et d'Arabie, étaient des terres dont Sokotra semble n'être aujourd'hui qu'une ruine. Quant à l'Afrique, elle se trouvait soumise à un régime hydrographique régulier de fleuves et de lacs.

Dans le nord, au-delà du Taurus et du Caucase, déjà depuis longtemps formés en partie, s'étendaient les vastes lagunes sarmatiques ; puis le continent européen.

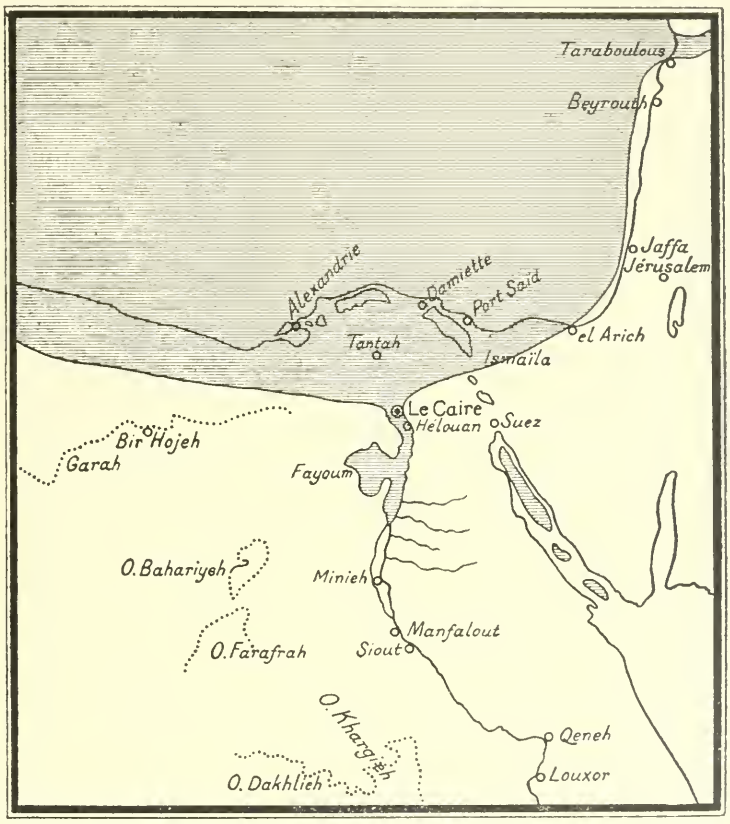
Le plaisancien (pliocène supérieur) n'a guère altéré le tracé des côtes; mais les altitudes se modifièrent, s'accroissant dans le

(1) J'ai observé les affleurements de ces couches gypseuses dans le Louristan central, en Arabistan près de Suse, au pays des Bakyaris, dans le Poucht e Kouh, à Zohâb (Cf. *Mission scientifique en Perse*. Études géologiques), en Chaldée, à Hitt sur l'Euphrate, enfin dans tout le pays compris entre Deir et Zor, Palmyre et Damas.

(2) Tristam, *The Flora and Fauna of Palestine*, 1884.

(3) A. de Lapparent, *Traité de Géologie*, VIe édit., Paris, 1906, p. 1915.

massif de l'Asie Mineure et de l'Iran. Au cours de l'astien, la dépression nilotique se creusa, constituant un golfe profond qu'envahirent les eaux amères. Des cours d'eau venant de l'est s'y jetaient, semant de cailloux le désert arabique ; quelques lacs d'eau douce s'y formèrent (1). Il en fut de même dans le sud de la mer Morte et dans la région de l'Oronte.



Pays égyptiens et syriens au cours du pliocène moyen (2).

C'est probablement vers la fin du pliocène que s'est effectuée la grande poussée qui fit surgir le plateau iranien et que, par compensation, se sont creusées les deux fosses qui le bordent : la dépression aralo-caspienne, au nord, qui s'approfondit, celle du golfe Persique au sud. Plus loin, entre l'Arabie et l'Égypte, s'ou-

(1) Lacs à *Melanopsis Aegyptiaca*.

(2) D'après Max Blankenhorn, Zur Geologie Aegyptens, in *Zeitsch. d. Deutschen Geol. Gesell.* Bd. LIII, Heft. 3, Jahrg. 1901, fig. 15, p. 355.

vrait la mer Rouge parallèlement à la brisure nilotique mais tournée en sens inverse (1).

Ainsi se trouva constituée l'Asie antérieure, dans ses lignes principales. Les deux grandes dépressions pontique et aralo-caspienne (2) étaient séparées entre elles par le Caucase qui, vaste promontoire, s'avançait dans les pays plats septentrionaux. A l'ouest s'étendait la Méditerranée, parsemée d'îles, restes de terres disparues ; au sud, le golfe Persique pénétrait dans l'Asie, et ses eaux venaient baigner le pied des monts du Sindjar, du Kurdistan, du Louristan, peut-être même les dernières pentes de l'anti-Liban. Plus loin, vers le sud, s'allongeait la mer Rouge, sans communication avec la Méditerranée et le golfe égyptien.

Les grandes chaînes du Taurus et du Caucase, alors reliées entre elles par le haut massif arménien, se rattachaient par le plateau iranien à l'Hindou Kouch et aux grandes hauteurs de l'Asie centrale ; tandis que l'Arabie, en pente douce vers sa région septentrionale, se relevait sur ses autres bords pour former, près de ses côtes, d'importantes chaînes volcaniques.

Plus au sud encore, le massif abyssin se reliant aux montagnes de l'Afrique centrale et, par elles, aux plateaux du Darfour, du Kordofân et aux monts de la Lune, n'est que la continuation des chaînes arabes.

Telle est la conformation de l'Asie antérieure et de l'Égypte, quand apparaît le pléistocène. Dès lors l'humidité s'accentue, le pays se couvre de lacs, de forêts, de prairies dans les parties basses, et l'homme est à même de s'y développer en compagnie des pachydermes et d'une faune très nombreuse.

Mais survient la période glaciaire ; toutes les grandes altitudes, peut-être alors plus accentuées qu'aujourd'hui, se garnissent de névés ; le Taurus, l'Arménie, le Caucase, tout l'Iran (3), l'Indou-Kouch et le centre asiatique se couvrent de glaciers, de champs de neige, et, pendant une longue succession de siècles, de millénaires peut-être, demeurent inhabitables. Quelques îlots glaciaires

(1) Cf. docteur Max Blanckenhorn, *Zur Geologie Aegyptens* — IV. Das Pliocän und Quartärzeitalter, in *Zeitsch., d. Deutschen Geolog. Gesellschaft*, Bd LIII, Heft. 3, Jahrg. 1901. Étude fort intéressante et très complète sur les derniers temps géologiques dans l'Egypte et la Syrie.

(2) Anciens rivages de la mer Caspienne. Cf. J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse*, t. III, 1905. *Géol. Stratigr.*, p. 44, fig. 42.

(3) Cf. J. de Morgan, Le plateau Iranien pendant l'époque pléistocène, ds *Rev. de l'Ec. d'Anthrop.*, t. XVII, 1907, p. 213. — *Communication à l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres* du 5 juillet 1907.

se forment, dans le Liban entre autres ; seule la zone intermédiaire reste habitée.

Puis, après des oscillations restées encore inconnues, arrive la débâcle et ses alluvions. C'est le déluge chaldéen (1) qui détruit tout; forêts, animaux et hommes sont engloutis. A peine quelques familles, campées sur les hauteurs, échappent-elles au désastre. L'homme ne survit que grâce à ses bateaux, disent les légendes (2).

Le souvenir d'un cataclysme de cette nature nous a été transmis par les Sémites de Chaldée (3) ; mais eux-mêmes l'avaient peut-être reçu de peuples plus anciens qu'eux dans le pays, des descendants des tribus pléistocènes.

Chassés de leurs plaines par les inondations, ne sachant à quels territoires confier leur existence, les humains durent vivre d'une façon bien errante, en ces temps troublés et si longs que nous n'en saurions évaluer l'étendue.

De grandes vallées se creusent (4), comme le Bahr bélâ Mâ (5), pour être de suite abandonnées par les eaux; la terre se couvre de cailloux roulés, là où croissaient jadis de luxuriantes forêts. Après l'eau, c'est le désert, la solitude, l'aridité absolue (6).

(1) Il est peut-être téméraire de rapprocher des cataclysmes qui ont marqué la fin des grands glaciers des légendes chaldéennes, juives, grecques, etc., relatives au déluge. Ce rapprochement laisserait supposer qu'à l'aurore des époques historiques le souvenir des temps pléistocènes était encore vivant et que, par suite, cette période de la fonte des glaces ne serait pas aussi éloignée de nous qu'on le pense généralement.

(2) Cf. P. Dorme, 1907, *Choix de textes*, p. 101.

(3) Cf. G. Maspero, *Hist. anc. p. Or.*, 1893, p. 147 et sq.; pour la bibliographie, p. 150, note 1.

(4) T.-C. Bonney (The Kischon and Jordan valleys, in *Geol. Mag.*, décembre 1904, p. 575) considère que la vallée du Jourdain s'est dessinée depuis la formation du calcaire nummulitique, probablement au début de la période glaciaire. Les reliefs des pays voisins étaient certainement différents de ce qu'ils sont aujourd'hui, l'aire de drainage beaucoup plus vaste.

(5) Lorsqu'au printemps de 1896 j'ai visité le Bahr bélâ Mâ, mon voyage s'est trouvé singulièrement facilité par l'existence, dans les dépressions, de nappes d'eau résultant des pluies abondantes de l'hiver précédent. Cette eau légèrement amère était cependant potable pour les chameaux de l'expédition; mais elle ne l'était pas pour l'homme. En sorte qu'en aucun cas ces régions ne sont habitables et que c'est en grande hâte qu'elles doivent être visitées. Le Bahr bélâ Mâ est une vallée de 10 à 25 kilomètres de large, creusée par les érosions dans les sédiments (horizontaux) éocènes et miocènes, qui s'élèvent en falaises sur les deux bords à 60 et 80 mètres de hauteur. Au fond de cette vallée se montrent partout les couches géologiques avec leurs fossiles usés par le vent. Nulle part on ne rencontre la moindre trace d'humus ou de coquilles ayant appartenu à la faune terrestre pléistocène ou moderne. D'énormes dunes, semblables aux vagues de la mer, dirigées du Nord-Ouest au Sud-Est, recoupent cette vallée de leurs longues crêtes parallèles. Elles sont distantes les unes des autres de 1.500 à 2 000 mètres et larges de 1.000 mètres environ, laissant affleurer entre elles le sol géologique. En pente douce vers le Nord-Ouest, elles tombent à 45° environ vers le Sud Est. Çà et là, quelques collines bordées de falaises viennent troubler la régularité de cet océan; les sables s'en détournent pour aller s'accumuler derrière elles en monticules énormes. Du sommet des collines la vue découvre une infinité de ces vagues parallèles se perdant à l'horizon. Dans les parties moins encaissées du « fleuve sans eau », les dunes atteignent parfois 50 mètres de hauteur, elles s'avancent au loin dans le désert et semblent être sans fin. Lorsqu'il vente fort, elles se déplacent rapidement au milieu d'une atmosphère presque irrespirable de sable. Ces parages sont considérés par les Bédouins comme extrêmement dangereux; ils ne s'y aventurent qu'avec la plus grande circonspection. Aucun animal n'y vit, aucune plante n'y croît, l'aridité est absolue. (J. M.)

(6) Sur les déserts d'Egypte. Cf. H.-T. Fer-

Mais pendant ce temps, les glaces ayant fondu, l'équilibre s'est établi; les fleuves ont adopté le cours qu'ils conserveront jusqu'à nous, tout en errant encore longtemps, fous, dans les plaines.

Que reste-t-il après ces cataclysmes? de hautes montagnes encore glacées, des plateaux couverts de lacs immenses, salés ou saumâtres, la mer pénétrant jusqu'au milieu des continents, et ce désert caillouteux qui se refuse à la végétation. Çà et là, en Arabie, en Éthiopie, sur le plateau persan, au Caucase, d'énormes volcans vomissent le feu, les cendres et les laves. Le pléistocène marque pour ces pays une ère de dévastation.

Mais voici que, lentement, la nature va réparer les ruines qu'elle a semées; ce sont les fleuves qui, par leurs incessants apports, vont offrir à l'homme des terres habitables.

Traversant les alluvions, y creusant leur lit, les cours d'eau issus d'Arménie et des pentes iraniennes, du Taurus et du Liban se fraient un passage jusqu'à la mer et, apportant les matériaux des hauts pays, fertilisent leurs rives, créent leurs deltas.

L'Euphrate avait le sien bien au nord de Babylone, à la sortie des falaises qu'il venait de découper dans les alluvions durcies; le Tigre se jetait à la mer quelque peu en aval de Mossoul. Deltas torrentiels, ou plutôt véritables cônes de déjection, où s'entassèrent d'abord les gros matériaux.

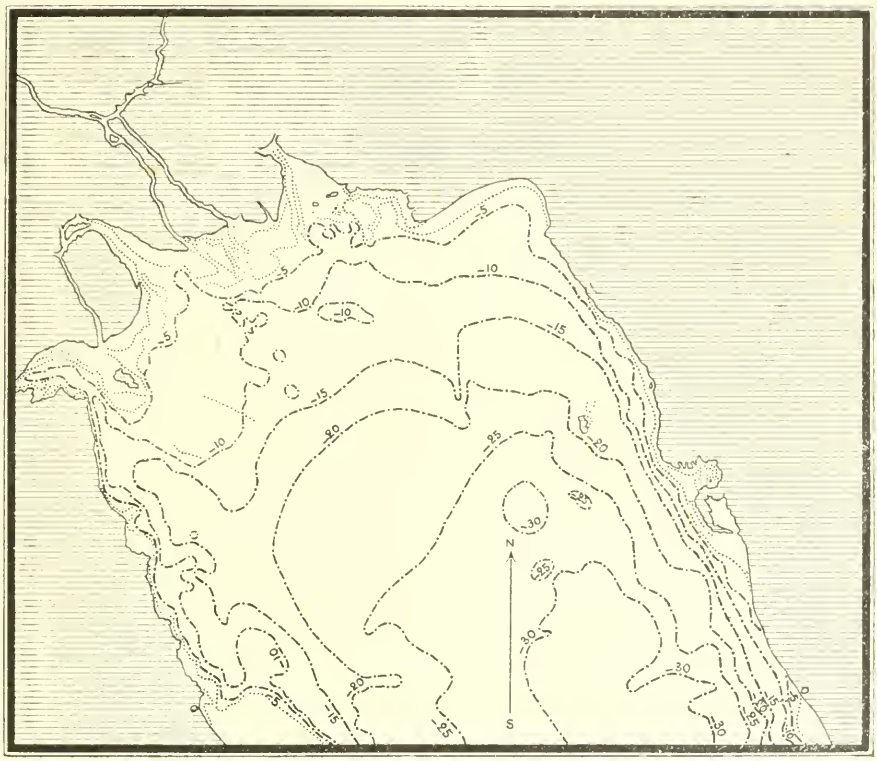
La Diyala, la Kerkha, le Kâroun, l'Ab-è-Diz, le Djerrâhi réduits aujourd'hui au rang de rivières, étaient alors des fleuves. Cent cours d'eau de moindre importance descendant du Zagros, du Poucht è Kouh, des monts Baktyaris se jetaient alors directement à la mer, ils se perdent aujourd'hui dans la plaine. Quant au désert arabique, il ne fournissait aucun apport constant, ne possédant pas même un ruisseau.

Les chaînes bordières de l'Iran, les montagnes d'Arménie, celles du Taurus, couvertes de neige pendant l'hiver, recevant les pluies du printemps, apportaient, comme de nos jours, aux diverses rivières en sortant, des quantités énormes d'eau, très variables suivant les saisons. Il se produisit des crues violentes qui, entraînant à la mer d'immenses quantités de boues, ont fait, dans les débuts surtout, très rapidement progresser les estuaires (1).

RAR, Some desert features, in *Geological Magazine*, vol. IV, Londres, 1 07, p. 459, sq. (J. M.)

(1) Ces inondations périodiques existent encore dans toutes les vallées de l'Asie antérieure, mais elles perdent graduellement de leur importance. Au printemps, les eaux de

Peu à peu, bien des fleuves devinrent de simples affluents des grands cours d'eau dont les deltas, avançant toujours, laissaient entre eux de vastes marécages (1) et des lagunes près des plages.



Avancement des alluvions du Chatt-el-Arab dans le golfe Persique (d'après les cartes marines) (2).

On a bien souvent essayé d'évaluer les temps écoulés au moyen des progrès des alluvions (3). Cette méthode n'est pas sûre en ce qui concerne les parties hautes des vallées, et ne prend de valeur que du moment où le cours d'eau ne dépose plus que des éléments très fins (4). On peut compter par exemple, en ce qui

l'Euphrate, traversant la plaine près de Bagdad, viennent se joindre à celles du Tigre. (J.M.)

(1) Beaucoup de ces terrains marécageux, asséchés depuis longtemps, ont été livrés à la culture. Dans d'autres, on voit encore les Unionidés enfouis dans la terre dans leur position d'existence. (J. M.)

(2) Cf. J. de Morgan, *Mém. Délég. en Perse*, t. I, 1900.

(3) L'irrégularité de l'avancement des deltas est un fait aujourd'hui reconnu. En ce qui concerne l'avancement du Pô. Cf. Sulle recente transformazioni del delta del Po, (1893-1904), in *Riv. Geogr. It.*, 1897, fasc. X. Pour celui du Danube, Cf. Semenor, Tian-Chanski Véniamine k voprousou onarostanii delty Dounaia, in *Izvest. rousskavo geogr. obstchestva*, XLIV, 1908, p. 161 et cartes.

(4) La proportion des boues charriées par les cours d'eau est extrêmement variable. Le Rhône porte à la mer 1 : 10 000 du volume total de ses eaux ; le Danube 1 : 2.400 ; le Mis-

concerne le Chatt el Arab, que, depuis Korna jusqu'à Fao, les terres ont progressé de 1.700 mètres environ par siècle (1). Au delà, en amont, les évaluations basées sur ce phénomène seraient téméraires.

D'ailleurs, ces causes de modifications des rivages n'ont pas été les seules ; car l'écorce terrestre n'est pas demeurée en repos. Depuis les temps modernes, le fond du golfe Persique, comme celui de la mer Rouge, s'est sensiblement relevé (2) ; tandis que le delta du Nil, au contraire, s'enfonçait (3). Nous ne saurions dire si ces oscillations se continuent de nos jours.

La Chaldée, nouvellement née, se trouvait alors divisée en une foule d'îlots et de presqu'îles, bordées de roseaux, couvertes d'arbres et de prairies où vivaient les animaux sauvages les plus divers (4) : l'hippopotame (5), le sanglier (6), les bovidés (7), le cerf (8), le lion sans crinière (9), etc.

sissipi 1 : 1.700; le Gange 1 : 428. J'évalue pour le Chatt el Arab à 1 : 1.000 la proportion des limons renfermés dans ses eaux. Mais pour le même fleuve ces proportions varient suivant les saisons et suivant aussi que les essais sont pris à la surface, au fond, au milieu, ou sur les bords du cours d'eau. (J. M.)

(1) Cf. Loftus, *Chaldaea and Susiana*, p. 282. — J. de Morgan, in *Mém. Délég. en Perse*, t. I, p. 1, sq.

(2) Dans la péninsule Sinaïtique j'ai observé (1896) des cordons corallins relevés de 10 et de 12 mètres. A Perim (1904), au nord de l'île, j'ai visité une plage relevée de 30 à 35 mètres. Dans la baie d'Obok (1904), j'ai remarqué des exhaussements de 30 à 50 mètres. Le *Geological Survey of Egypt* (1897-98) a observé des plages soulevées pléistocènes sur les côtes de la mer Rouge ; les plus élevées sont à 24 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer. La faune qu'elles renferment est franchement indo-pacifique et composée d'espèces actuellement vivantes. Dans le golfe Persique, l'île entière de Bender Bouchir est due à une émersion, de même que les falaises de grès coquiller, qui s'élèvent sur la rive droite de l'Euphrate, près de Féloudja (1900), à plus de 50 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer. (J. M.)

(3) Toutes les villes ruinées du lac Menzaleh montrent aujourd'hui des constructions par 3 ou 4 mètres de fond ; en sorte que l'avancement du delta sur la mer se trouve en partie compensé par l'immersion lente du delta lui-même. (J. M. 1906.)

(4) Il semblerait que l'éléphant vécut encore au dix-septième siècle avant notre ère, dans le pays des Routonous situé à l'est et au pied de l'Anti-Liban, depuis le Haurân jusqu'à la hauteur d'Antioche. Ce pachyderme est plusieurs fois cité dans les textes hiéroglyphiques et, parmi les tributs qu'envoient les Hétéens aux rois assyriens, on voit figurer des meubles d'ivoire et des défenses d'éléphant. Certainement ces défenses ne venaient pas de l'Afrique centrale. « Près de Nii, dans la Cœlesyrie ou la Syrie du Nord » (Cf. G. Maspero, *Hist. anc. peup. Orient*, Ve édit., 1893, p. 200), Thoutmes III donna la chasse aux éléphants et en massacra cent vingt. Un éléphant figure au tombeau de Rekmara à Thèbes, parmi les tributs des Routonous (Syrie) ; et la chasse aux éléphants est racontée dans l'inscription d'Amenemhabi, l. 22. 23. (Cf. G. Maspero, *op. cit.*, p. 200, note 4.) Toutefois, on est en droit de s'étonner de sa présence dans une région aride, dont le climat n'a certainement pas changé depuis ce temps. Halévy (*Mél. de crit. et d'hist. relatifs aux peuples sémitiques*, p. 27, note 2) transporte Nii dans la Nubie méridionale.

(5) Disparu depuis les temps historiques.

(6) On rencontre encore parfois dans ces pays des troupes de 150 à 200 sangliers. Cf. J. de Morgan, *Mission en Perse*, Etudes géographiques, 1895, t. II, p. 192.

(7) Un vase archaïque de pierre, trouvé à Suse, représente des bovidés sculptés très finement en relief, et certaines peintures céramiques de Tépéh Mouçian fournissent des représentations du même animal qui vivait encore à l'état sauvage à l'époque des rois d'Assyrie. Chasse à l'Urus sur un bas relief ninivite (Cf. Layard, *The Monuments of Nineveh*, t. I, pl. II).

(8) Le cerf moucheté (*Cervus dama* L.), abondant encore aujourd'hui dans les forêts de l'Ab è Diz, en aval de Disfoul. (J. M.)

(9) Encore fréquent dans les pays broussailleux situés à la frontière de la Perse, entre la Kerkha et le Tigre, vers les marais de Hawizèh ; se présente quelquefois aux environs de Suse. (J. M.)

A l'orient, s'élevait le massif iranien, aride, désolé ; à peine échappé aux glaces et aux neiges, pour se couvrir de lacs et de plaines salés, sans populations autres que l'ours (1) et la chèvre (2) dans ses montagnes; que l'âne sauvage (3) et la gazelle sur les plateaux (4).

Dans le désert voisin du pays des deux fleuves, les gazelles (5) et les autruches (6) côtoyaient les bords de cette immense plaine marécageuse où abondaient le gibier et le poisson (7).

En Chaldée, le sol d'une richesse extrême et perpétuellement humide, couvert de tamaris, de saules, d'acacias et de dattiers, offrait des fourrés impénétrables et de vastes clairières où se développaient les graminées parmi lesquelles le froment, l'orge, l'avoine dont ces pays sont la patrie originelle.

Les marais, peu profonds, vaseux, entourés d'une ceinture d'énormes roseaux, large parfois de plusieurs kilomètres, encombrés de plantes aquatiques, nourrissaient le poisson en extrême abondance et des nuées d'oiseaux d'eau (8).

C'est là, dans ce pays privilégié, entouré de toutes parts de déserts, que l'imagination des Orientaux a placé le paradis terrestre. C'était en effet le district le plus plantureux de toute l'Asie antérieure, et, quand on y a vécu, il est aisé de se représenter ce qu'il devait renfermer de richesses spontanées, alors que l'homme ne l'avait point encore dévasté par ses querelles.

Cet homme (9), il était déjà en Chaldée, sur les collines, au bord des rivières, près des sources, dans ces mille petites oasis

(1) *Ursus arctos* (L.) dans les montagnes du nord, *U. syriacus* (Hemp. et Ehr) dans celles du sud.

(2) *Ovis Cyloceros* (Hutton) dans le sud, *O. Gmelini* (Blyth.) dans le sud du Béloutchistan et la Mésopotamie.

(3) *Equus hermionus* (Pall). Ce quadrupède est encore très abondant dans les plaines salées du Kirmân.

(4) Cf. A. von Kremer, in *Ausland*, 1875, nos 1, 2, 4 et 5. — Fr Hommel, *Die Namen der Sœugethiere bei den Südsemitischen Voelkern*, 1879, s'appuyant sur des analogies lexicologiques dont beaucoup sont combattues par Joh. Schmidt, *Die Urheimath der Indogermanen*, 1890, pp. 7-9. — Cf. S. Reinach, *l'Origine des Aryens*, 1892, p. 62, sq.

(5) *Gazella subgutturosa* (Güldenst), *G. Bennetii* (Sykes); (?) *G. Dorcas* (L.) ; *G. fascifrons* (W. Bl.).

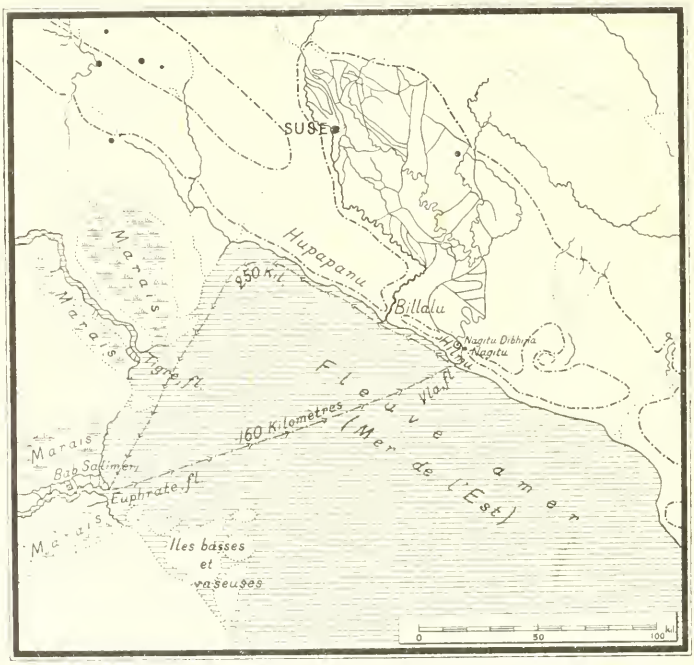
(6) J'ai fréquemment rencontré dans le tell de Suse des fragments d'œufs d'autruche ; on en a trouvé dans les sépultures de Bahrein, en même temps que des objets d'ivoire et de cuivre (Cf. Th. Bend, *Athenaeum*, 6 juillet 1889). Le sceau d'Ourzana, roi de Mouzazir (Musée de La Haye. Cf. J. Menant, *Cat. cylyndres orientaux du Cab. r. des médailles de La Haye*, pl. VII, n° 32), porte deux autruches (huitième siècle av. J.-C.); au temps de Julien II, cet oiseau vivait encore sur les rives de l'Euphrate (Ammien Marcellin).

(7) Dans toutes les rivières de la Chaldée et de l'Elam, le poisson extrêmement abondant atteint parfois des dimensions énormes. La Kerkha en fournit (dits poissons de Tobie) de 2 mètres de longueur, et à Poul è Teng, dans la même rivière, j'en ai vu qui certainement avaient 4 mètres de la queue à la tête.

(8) Encore aujourd'hui, ces pays abondent en gibier d'eau : cygnes, oies, canards de plusieurs especes, sarcelles, bécassines, nombreux échassiers, etc. (J. M.)

(9) Cf. J. Oppert, *Etudes sumériennes*, pp. 83-85. — Fr. Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens et les Origines accadiennes*, p. 315, sq.

qui s'étaient formées de suite après les grandes inondations (1). Il suivit pas à pas les progrès des limons sur la mer, occupant ce sol nouveau dès qu'il ne trembla plus sous ses pas. D'abord chasseur et pêcheur, il devint plus tard agriculteur et éleveur, se concentra dans les parties riches du pays, abandonnant aux bêtes sauvages toute la région désertique (2).



La Basse Chaldée et l'Elam à l'époque de l'expédition maritime de Sennachérib, en 699 av. J.-C. (d'ap. J. de Morgan, *Mém. Délég. en Perse*, t. I, 1900, fig. 6).

On a cru pouvoir reconnaître dans les non-Sémites de la Chaldée des peuples d'origine nordique, voire même sibérienne (3) qui, occupant d'abord le plateau iranien, seraient descendus dans la plaine des deux fleuves. Cette erreur provenait d'une fausse interprétation de la nature ethnique des Mèdes considérés à tort comme Anaryens (4) et dont, par suite, la migration

(1) On rencontre fréquemment près des sources et des ruisseaux, dans les vallons des derniers contreforts de l'Anti-Liban et de l'Iran, des stations néolithiques et énéolithiques : Erek, Soukhna (Cœlesyrie), Tépéh Goulam, Tépéh Aliabad, etc. (Poucht é Kouh). (J. M.)

(2) Pour la zoologie de la Perse, Cf. W.-T. Blanford, *Easter Persia*, Londres, 1876, t. II, *the Zoology and Geology*.

(3) Cf. G. Maspero, *Hist. anc. peupl. Or.*, 1893, pp. 127 et 137.

(4) J. Oppert, *le Peuple et la Langue des Mèdes*.

a été reportée bien des millénaires plus haut qu'elle ne remonte en réalité ; mais justice a été faite de cette opinion (1).

D'ailleurs, mes recherches dans le Caucase (2), l'Arménie et le nord de la Perse (3) montrent d'une façon péremptoire que ces pays n'ont jamais été habités antérieurement à l'existence d'une industrie des métaux déjà fort avancée et relativement récente (4), n'ayant rien de commun avec celle de la Chaldée.

Itinéraire d'un voyage de l'auteur en Chaldée. (J. M. 1899.)

Aucune migration très ancienne ne semble avoir traversé ces régions jusqu'aux invasions aryennes. Nous devons donc, en ce qui concerne les pré-Sémites de la Mésopotamie, penser qu'ils étaient les descendants des hommes pléistocènes de l'Asie antérieure, de ceux qui avaient connu les temps glaciaires et le déluge. Les observations anthropologiques concordent pleinement, à cet égard, avec les données archéologiques et linguistiques que nous possédons.

En Chaldée, surtout dans le bas pays voisin de la mer, la distribution naturelle du sol en districts séparés entre eux, ne se prê-

(1) Delaître, *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, Bruxelles, 1883.

(2) J. de Morgan, *Mission scientifique au Caucase*, 2 vol., 1889.

(3) J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse*, t. IV. Recherches archéologiques, 1re partie, p. 13, sq. — H. de Morgan, in *Mémoires de la Délég. se en Perse*, t. VIII.

(4) Il serait exagéré de faire remonter l'antiquité des dolmens du bronze dans le Nord Iranien au delà du XXVe siècle avant notre ère.

tant pas à la vie nomade, imposa aux tribus les règles de leurs premiers établissements, des usages qu'ils développèrent plus tard. Les hommes se groupèrent pour se protéger en commun des ennemis qui les entouraient, animaux féroces contre lesquels leurs combats furent incessants (1).

« La maison sainte, demeure des dieux, en un lieu saint n'était pas faite ; aucun roseau n'avait poussé, aucun arbre n'était produit, aucun fondement n'était posé, aucun moule à briques n'était construit, aucune maison n'était faite, aucune ville n'était bâtie, aucune ville n'était faite, aucune agglomération n'existait ; Nippour n'était pas faite, É-Kour n'était pas bâti, Erech n'était pas faite, É-Anna n'était pas bâti, etc. (2). »

Chaque groupe s'établit dans une terre, île ou presqu'île, grande assez pour subvenir à ses besoins. Il se forma par la force des choses des agglomérations sédentaires, qui bientôt construisirent de petites villes (3), centres où il était plus aisé de se défendre (4), de se nourrir tous ensemble (5). Des gouvernements locaux s'établirent, chaque ville eut ses croyances, son dieu ou ses dieux dont un, plus grand que les autres, la protégeait plus spécialement. *Anou* était adoré dans *Ourouk*, *Bel* à *Nipour*, *Sin* à *Ourou*, *Mardouk* à *Babylone*, *Chouchinak* à *Suse*.

Les lois, chaque district avait son coutumier, tous se ressemblant ; car les besoins de la vie étaient les mêmes pour toutes les tribus.

(1) Les cylindres archaïques de la Chaldée et de l'Elam représentent, pour la plupart, des scènes d'animaux sauvages luttant entre eux, et d'hommes combattant le lion et le taureau.

(2) Cosmogonie chaldéenne (P. Dhorme, 1907, *Choix de textes*, p. 83).

(3) Dans la haute antiquité, chez tous les peuples, la ville n'était qu'un refuge de très modestes dimensions, où les habitants du voisinage mettaient à l'abri, en cas de nécessité, leurs biens et leurs personnes. On est surpris par l'exiguïté de ces réduits, dont quelques chiffres permettront de juger. A Tell el Hesy, la ville occupait une surface de tout au plus 6 hectares et l'acropole moins d'un demi-hectare (Bliss, *A Mound*, p. 18, sq., pl. I); à Tell Zakariyâ, la ville est de 3 hectares et demi, l'acropole d'un quart d'hectare (Bliss et Macalister, *Excavations*, p. 13 et pl. I et II); à Tell es Safy, la ville couvre environ 5 hectares et demi (*op. cit.*, p. 29, pl. VIII) ; à Tell Djedeideh, 2 hectares et quart (*op. cit.*, p. 45, pl. X) ; à Ta'annak, 4 hect. 80 (Sellin, *Tell Ta'annak*, p. 53) ; à Tell el Moutésellim, 5 hect. 02 (Schumacher, *Mitheil. u. Nachr. des D. P. Vereins*, 1904, p. 36).

(4) A Suse, les premiers remparts, ceux dont nous rencontrons les vestiges à 25 mètres de profondeur, étaient simplement faits de terre pilée. Il en fut de même dans toute la Chaldée et dans les pays plus occidentaux de Canaan. (Cf. H. Vincent, *Canaan*, 1907, p. 29. — Bliss, *A Mound*, p. 18. — Bliss et Macalister, *Excav.*, p. 15. — Macalister, *Q. S.*, 1903, p. 113 et 224 ; 1904, p. 110, sq. 200). R. Weil (*Journ. asiat.*, 1900, p. 82) estime qu'antérieurement à la XIIe Dynastie les Asiatiques possédaient une science de fortification bien supérieure à celle que révèlent les types égyptiens de la même époque.

(5) Le texte suivant, l'un des plus anciens de la Chaldée, montre combien les premiers souverains étaient adonnés aux œuvres de la paix. Il se lit sur une tablette de pierre provenant de Tello (?) et est certainement antérieur au quarantième siècle av. J.-C. « Urnina roi de Lagach, fils de Gounidou, fils de Goursar, construisit le temple de Nina, creusa le canal X et voua ce canal à Nina... construisit l'A-edin (?), construisit le Ningar (?), construisit l'Epa (?), construisit l'enceinte de Lagach, fabriqua la statue de Lougalourou, rassembla des bois dans... la montagne » (F. Thureau-Dangin, *les Inscr. de Sumer et d'Akkad*, 1905, p. 13).

Ces dieux locaux, mélangés aux divinités des Sémites, formèrent le panthéon chaldéen; ces coutumes, codifiées plus tard, furent les lois de *Hammourabi* et probablement aussi celles de ses prédécesseurs.

La langue était, à peu de chose près, restée commune parce qu'elle descendait d'une seule souche et aussi parce que les diverses tribus n'étaient pas sans communiquer entre elles; mais elle disparut rapidement, tout au moins dans les relations officielles, faisant place à celle d'envahisseurs (1).

Mais j'aborde une question d'origines qui a été l'objet de controverses passionnées (2). L'existence de pré-Chaldéens (Sumériens), niée et combattue par les uns, admise et soutenue par les autres, entraîne à sa suite le grand problème de l'origine de l'écriture (3) et, par suite, de la civilisation que certains auteurs attribuent aux Sémites (Akkadiens); tandis que d'autres en reportent l'honneur sur les vieilles races autochtones (4).

Aussi loin que nous puissions remonter dans l'histoire basée sur des inscriptions, nous ne rencontrons, pour la haute antiquité, que des documents écrits en langue sumérienne et dans lesquels cet idiome est mélangé de quelques traces de sémitisme. Comme la Chaldée proprement dite, l'Elam nous fournit des textes sumé-

(1) Les textes archaïques en fournissent cependant d'indéniables traces. Cf. A.-H. Sayce, *The Archeology of the Cuneiform Inscriptions*, 1908, p. 67, sq.

(2) Cf. J. Oppert (*Rap. à S. E. M. le Ministre de l'Instr. publ.*, mai 1856, p. 11, sq.) démontre l'existence d'une langue non sémitique dans la Chaldée primitive. — Cf., contre cette théorie, J. Halévy, Rech. crit. sur l'origine de la civilis. babylonienne, in *Journ. asiat.*, 1874-1876. — *Étude sur les documents philologiques Assyriens*, 1878. — *Les nouvelles inscriptions chaldéennes et la question de Sumer et d'Accad.*, 1882. — *Obs. sur les noms de nombre sumériens*, 1883. — *Docum., relig. de l'Assyrie et de la Babylonie*, 1883. — La théorie de J. Oppert a été généralement adoptée, sauf par J. Halévy, qui, en 1905, publiait une brochure intitulée : *Encore l'inventeur du critérium sumérien* (E. Leroux, Paris).

(3) Dans les textes les plus anciens de la Chaldée (d'époque antérieure à Naram-Sin) on se trouve en présence non de deux langues, mais de deux systèmes d'écriture, l'un phonétique qui semble appartenir aux Sémites, l'autre idéographique dont, comme de juste, nous ne pouvons retrouver la langue. En sorte que c'est probablement aux Akkadiens qu'est dû le passage de l'idéogramme sumérien aux signes phonétiques. La présence, dans les anciens textes, de noms propres non sémitiques serait due à ce que ces noms furent rendus par les Akkadiens par des signes ayant une valeur phonétique alors qu'autrefois probablement ils n'existaient qu'à l'état d'idéogrammes. Le phonétisme paraît avoir été dégagé de l'idéographisme, dès une très haute antiquité, par les habitants de la Babylonie du Nord. Je citerai par exemple l'inscription entièrement linéaire publiée par Winkler (*Forsch.* VI, p. 544). Ce document contient déjà des termes écrits phonétiquement. Un texte provenant de Abou-Habba et appartenant à une époque moins ancienne, mais encore antérieure à Sargon l'ancien, présente un système phonétique plus développé. Avec les rois d'Agadé, le phonétisme se complète et la domination de ces souverains paraît avoir eu pour effet l'introduction partielle et momentanée du système phonétique dans la Babylonie du Sud. (F. Thureau-Dangin, *Tablettes chaldéennes inédites*. Paris 1897, p. 6, sq.)

(4) Le travail le plus récent et le plus complet au sujet des Sumériens, est celui du professeur A.-H. Sayce. Dans *The Archeology of the cuneiform inscriptions*, 1908, pp. 67-100, chap. III, The Sumerians, l'auteur se prononce nettement (Cf. p. 68). « Les premiers habitants civilisés de la plaine alluviale de Babylonie n'étaient ni des Sémites, ni des Aryens; mais ils parlaient une langue agglutinante et c'est à eux que sont dus tous les élements de la culture babylonienne des derniers jours. »

riens mélangés de sémitismes, et des textes sémites mélangés de sumérismes. Mais dans ce dernier pays, on voit apparaître très anciennement un troisième élément linguistique, des noms propres ni sumériens, ni sémitiques (1), appartenant à une langue (2) appelée indifféremment par les savants, *anzanite*, *susienne* ou simplement *élamite*, qui, dominée pendant des siècles, renaît tout à coup vers 1500 avant J.-C., en même temps que se reconstitue l'indépendance du peuple susien.

Ainsi, en Élam, plusieurs éléments se trouvaient en présence dont l'un, l'élamite (ou anzanite) semble être plus ancien que les autres; mais dont il ne reste, aux plus anciens temps, que des traces. En Chaldée, au contraire, l'élément le plus ancien domine au début et le nouveau n'existe qu'à l'état d'inclusions, d'influence.

Quant aux langues sémitiques (3), elles constituent une famille fort bien étudiée (4) que les linguistes divisent en deux sections principales : celle du nord comprenant l'akkadien, l'araméen, l'assyrien, l'hébreu et le phénicien; celle du sud dans laquelle on range l'himyarite, l'arabe, etc. Ces diverses langues ne procèdent pas les unes des autres; mais répondent à des évolutions parallèles. Il semblerait, d'après l'étude comparative de leurs éléments constitutifs, que cette famille fût originaire de l'Arabie.

Schrader (5) suppose que le groupe sémitique du nord se sépara le premier pour venir essaimer en Chaldée (akkadien); puis qu'à son tour il se divisa, les Araméens puis les Hébreux se dirigeant vers l'ouest, les Assyriens vers le nord (6).

A l'époque où écrivait Schrader, son système ne reposait que sur une hypothèse; mais aujourd'hui, depuis les récentes découvertes de Chaldée et de Susiane, cette supposition prend corps, s'appuyant sur des déductions archéologiques et épigraphiques.

(1) *Mémoire de la Délégation en Perse* (passim).

(2) Cette langue est de la forme de celles qu'on est convenu de nommer touraniennes, appellation vague, dont il ne faut retenir que ce fait qu'elle n'est ni sémitique, ni aryenne.

(3) Fritz Hommel (*Die Namen der Säugethiere*, Leipzig, 1879, pp. xx et 480. — La patrie originaire des Sémites, in *Atti del IV Congresso degli orientalisti*, Firenze (1878), 1880, p. 217, sq., place le berceau des Sémites dans la vallée du Tigre, à l'ouest de Holwan. Cette opinion est aujourd'hui complètement abandonnée.

(4) L'assyro-babylonien, l'araméen, l'arabe, l'éthiopien et le cananéen (hébreu, phénicien, moabite) se ressemblent tellement entre eux qu'on peut les considérer comme les fractionnements d'une même langue. Les Sémites ont donc vécu ensemble dans une union plus étroite que celle que nous font connaître les documents écrits. (M. J. Lagrange, *Relig. sémit.*, 1905, p. 42.) Et il en est de même pour les peuples parlant des langues dites aryennes. Quant aux autres groupes linguistiques, leurs origines sont encore confuses.

(5) Schrader, Die Abstammung der Chaldaeer und die Ursitze der Semiten, in *Zeitsch. d. d. Morgenl. Ges.*, t. XXXVII. Leipzig, 1873.

(6) Berose, *Fragm*, édit. Lenormant.

La Chaldée à elle seule ne fournit que bien peu de renseignements sur l'invasion sémitique ; c'est dans des particularités linguistiques, déjà savamment exploitées, et dans les légendes chaldéennes, que sont les meilleures sources.

Des traditions antiques, recueillies par Bérose (1), font venir ces premières invasions de la péninsule arabe (2), des îles du golfe Persique (3) et des côtes avoisinantes.

Le nord de l'Arabie était alors ce qu'il est aujourd'hui : un désert semé de rares oasis où les caravanes ne s'aventurent guère (4). Il formait une barrière entre la Chaldée et les pays habités de la presqu'île ; mais au sud s'ouvrait le golfe Persique et la voie maritime. Les Sémites des côtes s'y aventurant, trouvèrent au fond du golfe des terres fertiles, des habitants encore plongés dans la sauvagerie, et s'établirent parmi eux, leur enseignant ce qu'ils savaient eux-mêmes, profitant des notions qu'ils rencontraient chez eux et enfin, se trouvant peu à peu en grand nombre, ils les absorbèrent. Ainsi ce n'est pas du centre de l'Arabie qu'il convient, semble-t-il, de faire venir l'invasion sémitique ; mais bien du sud, des pays d'Oman, de Bahrein (5), etc.

Ces faits, que la tradition énonce, tous les témoignages scientifiques viennent jusqu'ici les contrôler. Cette tradition se rapporte à la légende d'*Oannes* qui, arrivé par la mer, civilisa les peuples vivant jusqu'alors sans règle, à la manière des animaux. Un second être fabuleux, *Annédôtos*, sortit encore des flots après une première dynastie dont *Alôros*, *Alaparos* et *Amillaros* sont les types et qui gouverna pendant un nombre considérable d'années (92.800 ans, suivant Bérose) (6). Puis les *Oannes*, sous divers noms, se succèdent à intervalles irréguliers ; de sorte qu'en tout six apparitions, venues du golfe Persique, guidèrent la conduite

(1) Cf. Sprenger, *Leben u. Lehre d. Muhammad*, I, 341, sq. — Id. *Alte Geogr. Arabiens*, pp. 293-295, note p. 29. — Schrader, *Zeits. d. Morg. Gesell.*, t. XXVII. — G. Maspero, *Hist. anc. p. Or.*, 1893, p. 137.

(2) Hérodote (VII, 89) place à Bahrein l'habitat primitif des Phéniciens.

(3) Il semblerait que les Sémites fussent, dès leurs débuts en Chaldée, divisés en trois branches, l'une habitant le Djéziret (pays situé entre les deux fleuves), les Suméro-Accadiens ; une autre plus au sud, vers les déserts arabiques, les Araméens ; et enfin une troisième sur les côtes et dans les îles du golfe Persique. Cf. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* pp. 237-241, 257, sq.

(4) De nos jours, le courrier arabe qui porte la poste entre Bagdad et Damas parcourt cette distance (800 kilomètres) en neuf jours sur un chameau, et dans la saison sèche ne rencontre que trois points d'eau. La route traverse Wadi Haourân, W. El Gherra et Amloud el Ghoumar. (J. M.)

(5) L'île de Bahrein renferme une multitude de tombeaux antiques ; mais jusqu'ici nous ne pouvons leur assigner une époque. (Cf. A. Jouannin, Les tumuli de Bahrein, ds *Mém. de la Délég. en Perse*, t. VIII, 1905, p. 149-157.)

(6) Bérose, *Fragm.* IX, X, XI, édit. Lenormant.

des hommes pendant la période de 691.200 ans qui précéda le grand déluge.

Dans ce « grand déluge », on ne peut voir les inondations qui ont marqué la fin de l'époque glaciaire ; car, en ces temps, la Chaldée n'existant pas, l'Arabie n'y pouvait venir coloniser. Il ne peut donc y avoir que rappel du souvenir d'un cataclysme d'importance secondaire, quoique mémorable, dont nous ne possédons pas de traces géologiques (1). Il demeure, toutefois, deux faits dominants, la direction de l'invasion et, bien que très exagérée, la longue durée de l'influence sémitique, souvent renouvelée avant l'absorption définitive.

Cette conquête ne fut pas, à proprement parler, une invasion : les Sémites occupèrent d'abord pacifiquement les points maritimes et de là, de proche en proche gagnèrent lentement tout le pays. S'il y eut des guerres, elles furent de peu d'importance ; car la population se trouvait alors politiquement très divisée. Seul un peuple, habitant une région plus facile à défendre, résista (2) jusqu'à l'établissement de l'empire (3) suméro-akkadien, ce fut celui d'Élam ; d'autres peuplades moins fortes émigrèrent plutôt que de se soumettre.

Ce que nous savons des anté-Sémites de l'Asie antérieure montre qu'avant la conquête, ces pays étaient occupés par des populations parlant des langues, dites sumériennes, d'un développement bien moins avancé que l'akkadien.

L'élamite aujourd'hui mieux connu, grâce aux beaux travaux de V. Scheil, se montre sous cette forme primitive. Ses racines

(1) Dans ces pays il se produit parfois de terribles inondations. Les vieillards d'Arabistan m'ont narré que, dans leur jeunesse, la Kerka avait débordé de telle manière que toute la plaine était couverte d'eau et que les ruines de Suse formaient une île. D'autre part, j'ai vu, le 18 mars 1904, la rivière de Douéridj, au Poucht-è-Kouh, généralement large de 10 ou 15 mètres, s'étendre en moins d'une heure, à la suite d'un orage, sur toute la plaine large en cet endroit de plusieurs kilomètres, entraînant tout dans son lit, bestiaux, gibier, arbres et broussailles. Un pareil phénomène se produisant dans des grands fleuves est de nature à laisser dans l'esprit des habitants l'impression d'un déluge universel. (J. M.)

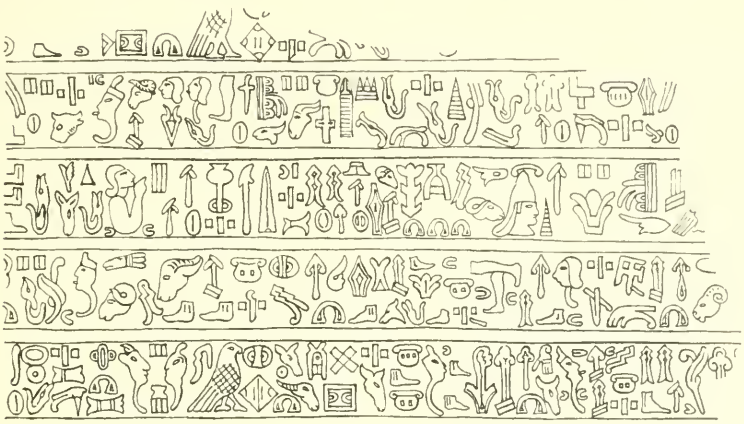
(2) Khoumbaba (roi d'Elam), comme son nom l'indique, personnifie, sans aucun doute, la puissance élamite dans sa lutte contre la conquête de l'élément sémitique. Dans l'épopée du héros national mésopotamien Ghilgamech, se trouve relatée et chantée la défaite du roi d'Elam et l'asservissement de son pays. Khoumbasitir fut aussi roi d'Elam ; mais nous ne possédons que son nom. Koudour-Koukoumal (également roi d'Elam), plus heureux que Khoumbaba, prit et dévasta Babylone ; les armes élamites avaient alors vaincu celles de Chaldée ; c'est tout ce que nous savons jusqu'à ce jour sur la première guerre d'indépendance élamite. (J. M.)

(3) Le premier patési de Suse dont nous connaissons l'existence est Our-ilim (nom douteux) ; il vivait au temps de Charrou-onkin qui, au commencement de son règne, avait soumis l'Elam et est indiqué dans les textes comme étant le père de Naram-Sin qui, suivant Nabonide, vivait en 3750 avant notre ère. Or, nous savons que c'est vers 2280 que Koudour-Nakhounte secoua le joug sémitique ; c'est donc 1.500 ans environ que dura l'occupation suméro-akkadienne de l'Elam. (J. M.)

monosyllabiques s'agglutinent et, si les mots en résultant sont susceptibles de flexions simples, c'est que la langue primitive agglutinante a subi l'influence d'un parler plus élevé, lui empruntant l'idée de la flexion sans toutefois s'en approprier les formes.

Il en est de même du vannique, langue parlée dans l'Arménie à l'époque assyrienne et qui n'a rien de commun avec les idiomes sémitiques.

De toutes les langues de l'Asie antérieure, ces deux seulement nous ont laissé des documents écrits ; je ne parle pas du hittite, qui, probablement, appartient au même groupe quant à sa forme ; mais dont les hiéroglyphes n'ont pas encore été déchiffrés (1).



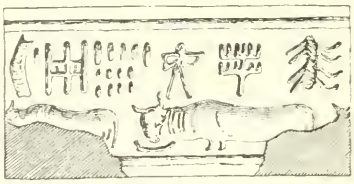
Inscription hiéroglyphique hétéenne de Djerablus (d'ap. WRIGHT, *The Empire*, pl. X).

Quand je dis groupe, je n'entends pas affirmer que ces diverses langues soient parentes, loin de là ; mais je réunis ces peuples, non sémites et anaryens, comme ayant fait le fond de la population dans l'Asie antérieure et comme parlant des langues moins développées que celles des envahisseurs. Les nombreux dialectes karthweliens (2) seraient aujourd'hui les derniers représentants

(1) Les récentes fouilles allemandes à Boghaz-Keui ont mis à jour un grand nombre de tablettes écrites en caractères cunéiformes dans l'idiome des Héléens, et, par certains mots, Winckler se croit autorisé à reconnaître dans cette langue des indices indo-européens. Dans ce cas, les Héléens seraient les premiers avant-coureurs des migrations aryennes ; mais ces affinités linguistiques sont encore trop vagues pour qu'on puisse les faire entrer en ligne.

(2) « La première tentative faite en vue d'analyser scientifiquement la langue géorgienne se trouve dans un article de J.-A. Gatteyrias (dans la *Rev. de linguistique et de philologr. comparée*, XIV, juillet 1881, pp. 275-311). En lisant cette étude, il est impossible de ne pas être frappé de la ressemblance des résultats obtenus par M. Gatteyrias avec les faits grammaticaux des inscriptions vanniques. » (A.-H. SAYCE, *The Cuneiform inscr. of Van*, p. 111.)

de cet ensemble, parlé par des peuplades auxquelles certains auteurs ont donné le nom vague de blancs allophyles.

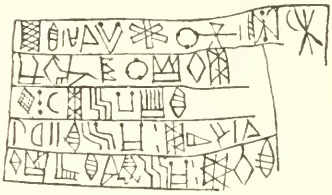


Développement d'un cylindre hiéroglyphique trouvé à Suse. Cf. *Mém. Délég. en Perse*, t. II, 1900. V. Scheil, textes élamites-sémitiques, p. 129 (1).

Empreinte d'un cylindre-cachet portant une inscription hiéroglyphique sur une tablette proto-élamite (*Ibid.*, t. X, fin).

L'écriture fournit également des renseignements très précieux. On sait que les caractères dits cunéiformes dérivent d'un système hiéroglyphique (2) qui, probablement lui-même, descendait de la pictographie (3). Or, les fouilles de Suse ont non seulement fourni des exemples de l'écriture hiéroglyphique (4), mais aussi une

Inscription proto-élamite sur argile (5).



Inscription proto-élamite (sur pierre) de Karibou-cha-Chouchinak (6).

série nombreuse de documents montrant une évolution spéciale de l'écriture, indépendante de celle de la Chaldée (7).

(1) « Au seul aspect des signes on est frappé de la haute antiquité qu'il faut leur attribuer. Ce sont, semble-t-il, de vrais hiéroglyphes et cependant de tous les objets, outils, animaux, etc., il n'en est pas un que nous puissions identifier avec certitude. Le premier à gauche est peut-être un insecte (*amilu ?*) ; le deuxième, un séran ou un double peigne *rabrabû ?* ou *ak ?* ; le troisième, un homme debout portant quelque charge (*na-zikaru ?*) ; le quatrième, des grains de blé ; le cinquième, le signe *apin* (irrisu ?) et enfin, le dernier signe à droite ne présente rien de bien déterminé. » (V. Scheil, *op. cit.*)

(2) Cf. J. de Morgan. Note sur les procédés techniques en usage chez les scribes babyloniens, ds *Recueil de travaux*, t. XXVII, 1905. — W. Houghton, On the hieroglyph or pict. orig. of the charact. of the assyr. syllabary, ds *Transact. of the Soc. of Bibl. archaeol.*, t. VII. — Pinches, Archaïc forms of Babyl. charact., ds *Zeitschr. f. Keilschriftforschung*, t. II, p. 149-156.

(3) Cf. W. Houghton, *op. cit.*

(4) Cf. *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. II, 1900, p. 129, fig. représentant un cylindre découvert à Suse, portant un texte hiéroglyphique.

(5) Cf. *Mém. Délég. en Perse*, t. VI, pl. XXI.

(6) Cf. V. Scheil, *Mém. Délég. en Perse* t. VI, textes élamites-sémitiques, pl. II, p. 8, sq. xxxviie s. av. J.-C.).

(7) Cf V. Scheil, ds *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. VI, 1905, p. 59, sq.

Plus loin vers le nord-ouest, dans la Cappadoce, le peuple hétéen, probablement apparenté aux peuples anté-sémites de la Mésopotamie, faisait encore, sous les Ramessides (dix-huitième siècle av. J.-C.), usage d'hiéroglyphes dont nous ne connaissons pas encore la clef, il est vrai ; mais qui peut-être sont de même origine que ceux de leurs voisins du sud-est (1).

L'Égypte, enfin, semble avoir reçu de l'Asie les hiéroglyphes ou tout au moins les principes de ce procédé graphique (2) ; quant à l'Arabie, on n'y a pas encore signalé la moindre trace d'écritures figuratives ou hiéroglyphiques. Il semble donc que les Sémites n'en possédaient pas la notion avant leur arrivée sur les bords de l'Euphrate et du Tigre.

Par contre, nous voyons se développer en Élam, dès les temps les plus reculés (énéolithique ou même néolithique), l'art de la

Cunéiformes linéaires (3).

Cunéiformes linéaires (4).

peinture céramique. La figuration de l'homme, des animaux et des plantes implique, chez ces peuples, l'idée de la pictographie.

M'appuyant sur ces considérations, je crois pouvoir attribuer aux anté-Sémites l'invention des hiéroglyphes, que peu à peu leurs

(1) Dernièrement il a été découvert à Ani (Arménie russe), un fragment de poterie portant des signes qui semblent être des hiéroglyphes. Ces signes, contemporains, d'après les conditions de la trouvaille, de l'époque où les cunéiformes étaient encore en usage, montrent que dans ces temps relativement très basquelques langues du Nord, elles aussi, employaient le système hiéroglyphique. (Cf. *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft. f. Anthrop.*, etc., 1902, p. 236, fig. 18 et 19.)

(2) C'est dans la tombe royale de Négadah que, pour la première fois, nous voyons apparaître les hiéroglyphes et, jusqu'à ce jour, aucune trace de pictographie n'a été rencontrée dans la vallée du Nil. « Il semble évident que la connaissance de l'écriture en Egypte dérive d'une source asiatique ; mais l'écriture égyptienne ne dérive pas des caractère linéaires babyloniens et encore moins des cunéiformes. Il est probablement plus exact d'affirmer que les hiéroglyphes égyptiens et les cunéiformes primitifs ont eu un ancêtre commun dont aucune trace n'a survécu. » (E.-A. Wallis-Budge, *Egypt. in the neolithic and archaïc period*, 1902, p. 41.) Quant à la peinture céramique, comme on ne la trouve pas, en Egypte, dans les stations antérieures au métal, j'estime qu'elle est, comme les hiéroglyphes, d'origine étrangère.

(3) Sur une tablette de pierre provenant de Yokha (Basse-Chaldée). Cf. *Mém. de la Délég. en Perse*, V. Scheil, t. II, 1900, textes élamites-sémitiques, p. 130.

(4) Inscription de Karibou-cha-Chouchinak, patèsi de Suse, contemporain de Doungi, roi d'Our (xxxviie siècle av. J.-C.). Cf. V. Scheil, *Mém. Délég. en Perse*, t. VI, textes élamites-sémitiques, 1905, p. 7.

vainqueurs ont transformés en cunéiformes linéaires; alors qu'eux-mêmes, développant leurs signes primitifs, produisaient l'écriture proto-élamite. Ce fait semblerait demontrer que l'Élam, bien que faisant, à tous points de vue, partie de la plaine, conserva plus longtemps que la Chaldée une large part d'indépendance.

Les tablettes d'argile et les textes lapidaires, malheureusement très courts, que nous possédons en ces caractères, montrent une évolution spéciale de l'écriture. Toutes deux, la proto-élamite et la sémite de Chaldée, seraient, semble-t-il, issues d'un même point de départ; mais tandis que l'une, celle des Sémites, s'est développée jusqu'à devenir presque alphabétique (perse achéménide), l'autre s'est éteinte trois mille ans environ avant notre ère.

Aucune trace d'écriture proto-élamite n'a été rencontrée jusqu'ici dans la Chaldée proprement dite; il n'est donc permis de formuler que deux hypothèses : ou bien la Chaldée a été conquise longtemps avant la découverte de l'écriture pictographique, alors c'est en Élam que les Sémites auraient pris l'écriture à son origine; et le développement se serait fait parallèlement sous deux formes, l'une en Élam (pré-élamite), l'autre en Chaldée (cunéiforme); ou bien les Akkadiens auraient apporté avec eux l'écriture cunéiforme archaïque déjà constituée. Si cette dernière supposition correspondait à la réalité des faits, si l'Élam lui-même avait reçu les cunéiformes tout formés; nous ne trouverions pas, dans les ruines de Suse, des textes hiéroglyphiques et surtout les traces d'une évolution des signes indépendante de celle des Sémites, rappelant des formes plus archaïques que celles qu'on rencontre en Chaldée. De ces deux hypothèses, la seconde semble être la moins rationnelle.

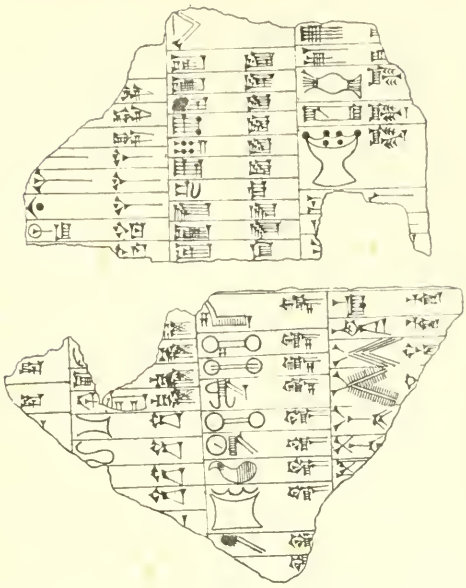
L'Élam, inventeur des hiéroglyphes en même temps peut-être que les pré-Sémites de Chaldée, les aurait développés pendant de longs siècles; alors que les Sémites qui les connaissaient également, soit par contact avec l'Élam, soit par les peuples qu'ils avaient subjugués, développaient ce système indépendamment de l'Élam (1). Suse, par les conquêtes des empereurs sémitiques, fut appelée à faire usage de l'écriture de ses vainqueurs; et lorsqu'elle reconquit son indépendance, ses caractères nationaux étaient depuis long-

(1) Bien des auteurs, admettant une invasion de la Chaldée par les Sumero-Akkadiens, supposent qu'à leur arrivée ils connaissaient l'écriture. (Cf. J. Oppert, *Rapport à S. E. le ministre de l'Inst. publ.*, mai 1856, p. 11, sq.)

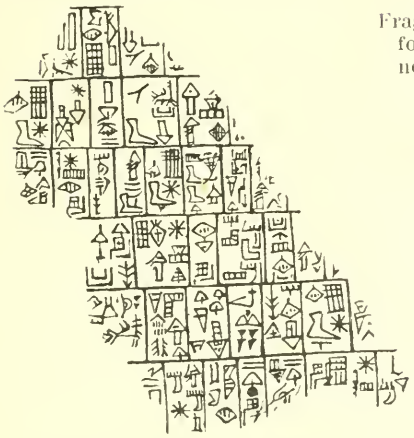
temps oubliés. Elle mit les signes sémitiques au service de la langue anzanite.

L'existence en Élam d'un peuple non sémite est également prouvée par l'anthropologie qui signale les restes d'une race dolichocéphale, apparentée aux négritos, parmi les populations actuelles de l'Arabistan (1).

Ces observations se confirment par ce fait que sur les bas-reliefs les plus anciens (2), trouvés à Suse comme en Chaldée, on voit fréquemment figurer des



Fragments de tablette découverte à Ninive, fournissant l'explication, en caractères cunéiformes, des hiéroglyphes primitifs (3).



Fragment du texte de la stèle dite des Vautours, du roi Eannadou.
HEUZEY DE SARZEC, *Découvertes en Chaldée*, pl. IV *ter*, fig. 2.

personnages répondant au type négrito. La stèle triomphale de Naram Sin (4), entre autres (trente-huitième siècle avant J.-C.), montre ce souverain, de type sémitique, marchant à la tête de ses neuf vassaux qui, presque tous, présentent les caractères de la race signalée par l'anthropologie.

Les négritos, comme on le sait, sont des populations fort anciennes, apparentées à l'homme pléistocène de l'Europe, réparties de nos jours dans des habitats

(1) Cf. *l'Acropole de Suse*, par M. DIEULAFOY, 1890. Appendice par Frédéric Houssay.

(2) Cf. Dr PINCHES, in *Journal of the Royal Asiatic Society*, janvier 1900, pp. 87-93.

(3) (Cf. HOUGHTON, On the hieroglyphic or picture origin of the characters of the assyrian syllabary, in *Transactions*, t. VI, p. 454. — FR. LENORMANT, *Hist. ancienne de l'Orient* 1881, 9e édit., t., I p. 420. — J. MENANT, *Leçons d'épigraphie assyrienne*, 1873, pp. 49 et 50. — G. MASPERO, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, 1895, t. I, p. 727.)

(4) Cf. *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. I, 1900, pp. 144-158, pl. X.

sporadiques, où les ont chassés les invasions successives des peuples de civilisation supérieure occupant aujourd'hui leurs anciens territoires.

Sans parler des négritos de la Mélanésie et des îles de la Sonde, ni de ceux de l'Indo-Chine que j'ai visités à Malacca (1), je citerai ceux qu'on rencontre aujourd'hui confinés dans le centre de l'Inde : alors que toute la péninsule appartient à des races de venue relativement récente.

Il est possible qu'aux temps qui nous occupent l'Indo-Chine, l'Hindoustan, le versant méridional des monts de Perside, l'Élam et la Chaldée eussent été peuplés de ces négritos dont nous retrouvons les traces en Arabistan et dans les Indes, ou tout au moins d'une descendance des races quaternaires. On objectera que les négritos étudiés jusqu'à ce jour sont tous brachycéphales ou sous-dolichocéphales, tandis que les types reconnus en Élam sont dolichocéphales comme les nègres d'Afrique, comme les hommes pléistocènes de l'Europe occidentale. Mais il n'existe pas de raisons pour rejeter l'hypothèse d'une parenté éloignée entre les pré-Sémites de Chaldée et les Africains ou les Européens quaternaires (2). Je dirai plus, il importe peu que les crânes de ces pré-Sémites appartiennent à une forme ou à une autre ; le fait, surtout, qu'ils ont existé intéresse l'histoire (3).

Si les Sémites ont été maîtres politiques en Élam pendant deux mille ans environ, ce n'a jamais été aussi complètement qu'ils le furent en Chaldée. Leur domination ne vint probablement à Suse que bien longtemps après la conquête du pays des deux fleuves ; c'est pourquoi les Élamites, subissant moins fortement l'influence des conquérants, ayant conservé libres leurs territoires montagneux et là un reste d'indépendance nationale, ont gardé leur

(1) Cf. DE MORGAN. *Bull. Soc. normande de Géographie*, 1886. — Id., *l'Homme*, 1885.

(2) Les naturalistes, frappés des analogies qui existent entre l'Afrique et l'Asie méridionale au point de vue zoologique, ont cherché à les expliquer par la supposition de l'existence d'une terre aujourd'hui disparue. La « Lémurie » de Hœckel aurait été un vaste continent, situé à la place de l'actuelle mer des Indes, reliant l'Ouest de l'Inde à l'Est de l'Afrique. C'est là que Hœckel place le berceau de l'humanité. Le nom de Lémurie étant tiré de celui des Lémuriens, famille de singes dont le naturaliste allemand fait descendre l'homme. G. de Mortillet (*Matériaux*, 1881, p. 114) accepte l'hypothèse de l'existence de cette terre, se basant sur la distribution géographique des diverses espèces actuelles de Lémuriens et des races nègres et négritos (rien ne prouve d'ailleurs que ces deux races humaines soient apparentées). Il en est de même, d'ailleurs, pour les autres mammifères, car l'Afrique centrale et méridionale, d'une part, et l'Inde, de l'autre, forment, au point de vue de la faune, une région naturelle. (Cf. A. MURRAY, *The Geogr. distrib. of mammals*, 1866.)

(3) Il est fort probable que les autochtones de l'Asie antérieure appartenaient à plusieurs familles anthropologiques et linguistiques, et que les peuples du Nord étaient entièrement différents des négritos du Sud. (J. M.)

langue, leurs usages et plus tard à même de reprendre leur entière liberté.

L'Élam formait probablement déjà un véritable État quand les Sémites l'occupèrent. Seul, un peuple constitué est capable d'un mouvement de réaction comme celui qui prit place vers la fin du troisième millénaire, sous la conduite de Koudour Nakhkhountè l'Ancien ; tandis qu'en Chaldée, assemblage sans cohésion de petites tribus, l'asservissement fut rapide et définitif. Si les Sémites ont soumis l'Élam, ce ne fut que pour écraser un ennemi qui menaçait leur empire ; mais ils ne colonisèrent pas sur les bords du Kâroun et de la Kerkha, comme ils l'avaient pu faire sur les rives de l'Euphrate et du Tigre.

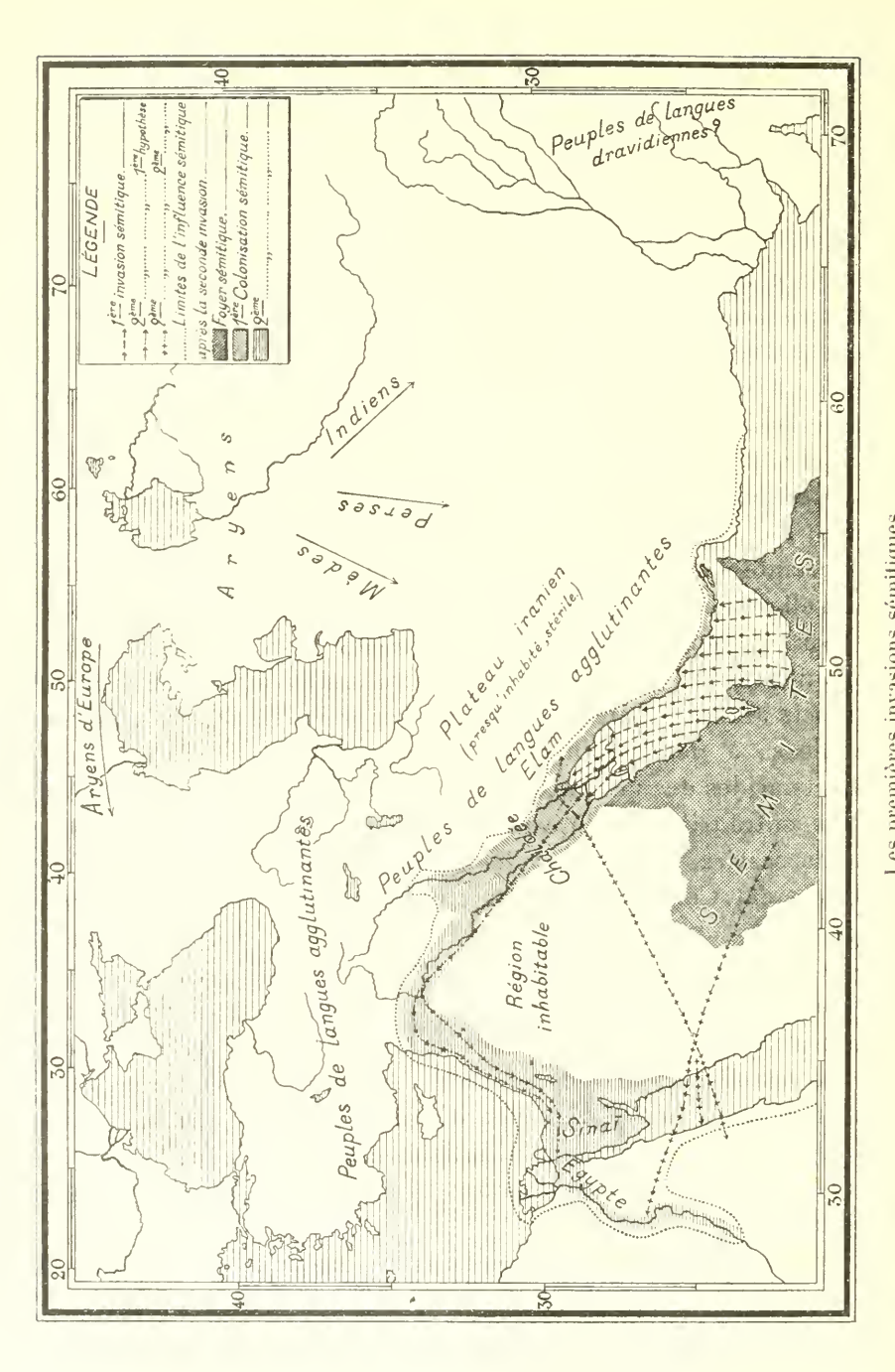
Quant à la cause qui porta les Akkadiens à quitter leur patrie d'Arabie, elle nous échappe. La migration ne fut d'ailleurs que partielle; la péninsule demeura peuplée de Sémites. Elle fut très importante ; en effet non seulement elle couvrit la Chaldée, mais aussi elle essaima en Égypte, en Syrie, sur le haut Tigre, et fit rayonner son influence jusque dans les îles de la Méditerranée. Devons-nous l'attribuer à des éruptions volcaniques rendant certains districts arabes inhabitables (1) ; à l'immersion de terres autrefois peuplées ; à des modifications climatériques, transformant en déserts arides des provinces jadis riches ; ou à des guerres, à des luttes entre tribus, obligeant les vaincus à s'expatrier ? Il n'est pas nécessaire, je crois, d'aller chercher si loin les causes de ce mouvement. Comparée à l'Arabie, la Chaldée était un pays privilégié ; les colons y affluèrent, tentés par ses richesses, lentement d'abord et par groupes isolés ; puis en plus grand nombre, jusqu'à imposer leurs volontés aux indigènes. Ne voyons-nous pas dans l'histoire cent exemples de semblable pénétration lente ?

Le premier départ des Sémites d'Arabie remonte sûrement à une très haute antiquité, à cinq ou six mille ans au moins avant notre ère ; en sorte qu'au moment où débute pour nous l'histoire, vers 4000 avant J.-C., les premiers habitants de la Chaldée étaient déjà absorbés (2).

Il ne faudrait pas, comme on l'a tenté, s'appuyer sur le manque

(1) La plupart des volcans de l'Ethiopie étaient encore en feu à l'époque des Ptolémées (IIe à IIIe s. av. J.-C.) et quelques cônes, sur les bords de la mer Rouge, en Arabie, n'ont que depuis peu cessé d'être en activité. Une éruption eut lieu près de Medine en 1256. Cf. Houdas, *Comptes rendus Acad. Sc.*, t. CXXXVIII, p. 445.

(2) L'absorption d'un peuple par un autre n'exige pas un temps aussi long que bien des auteurs sont tentés de le penser. Quelques



Les premières invasions sémitiques.

complet de textes appartenant en propre aux Sumériens pour nier leur existence ; car l'Élam, qui cependant avait conservé sa vie à part des Sémites, ne nous a laissé aucun document de langue anzanite pendant qu'il était sous le joug akkadien.

C'est aux Sumériens (1) qu'on doit attribuer les premiers établissements fixes dans la Mésopotamie ; ce sont eux qui ont laissé les couches profondes dans les tells de Suse, de l'Élam, de la Chaldée et dans les vallées du Zagros et du Poucht è Kouh, du Sirdjar, de l'Anti-Liban ouvertes sur la plaine. Leur première industrie est néolithique, peut-être même énéolithique ; elle se fait remarquer par l'exiguïté des instruments. Cela tient à ce que le silex, inconnu dans la plaine, faisait l'objet d'exportation des vallées voisines, sous forme de galets roulés.

La poterie primitive, d'abord certainement très grossière, est encore inconnue. Elle nous apparaît seulement alors qu'elle est devenue fine et habilement ornée de peinture ; c'est l'une des caractéristiques principales de cette civilisation très ancienne, mais secondaire.

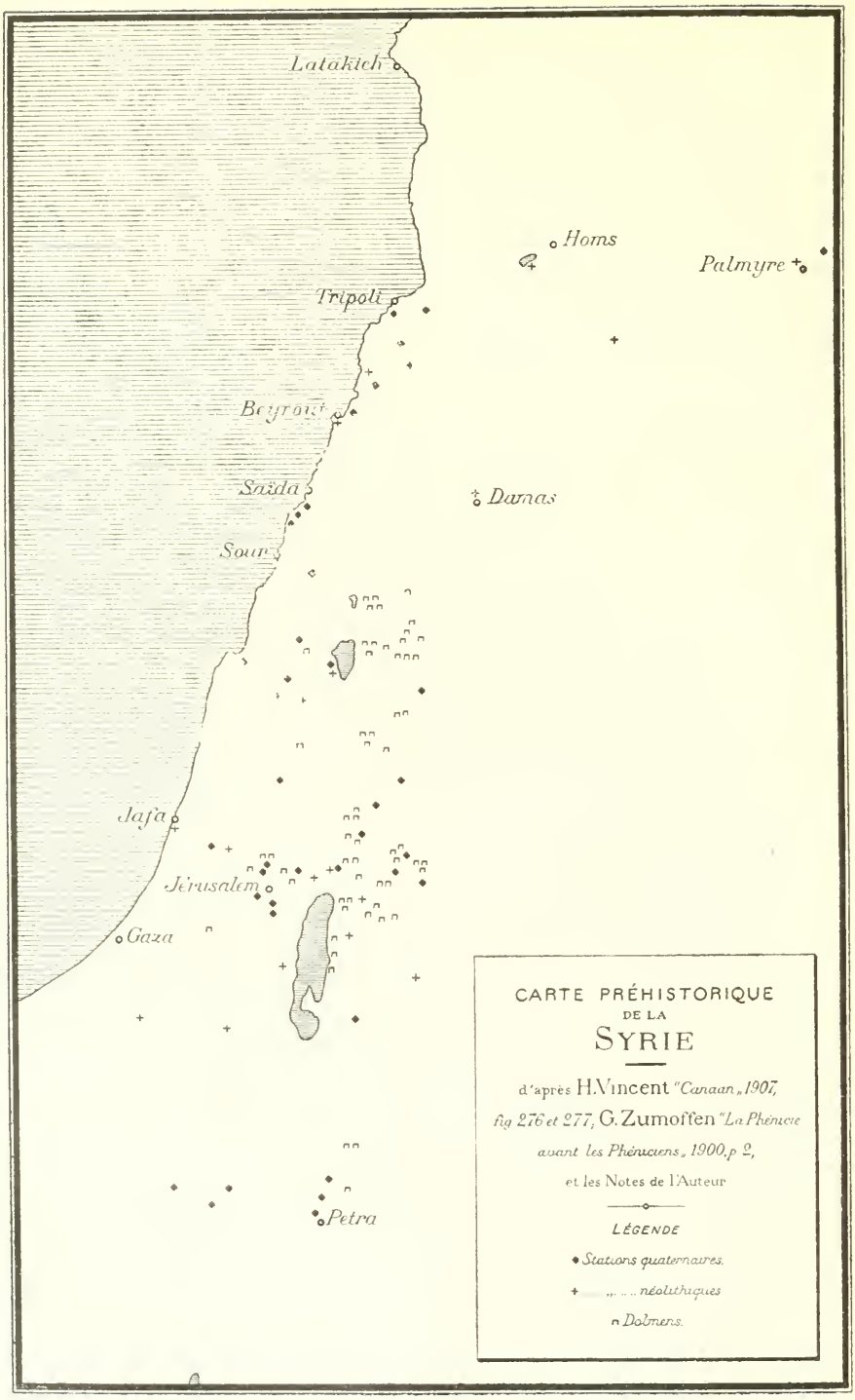
Les stations néolithiques sont nombreuses ; il en existe vers le Liban, dans les plaines qui bordent l'Euphrate, à tous les points d'eau naturels. Au sud, en Chaldée, les tells les plus anciens reposent sur des couches néolithiques et énéolithiques, preuve que ces villes remontent à des âges incalculables.

A Yokha, ville d'une très haute antiquité (2), située au centre de la plaine, au nord du Chatt el Hay, les couches inférieures abondent en silex taillés. Ce sont des nuclei provenant de galets roulés, des lames levées avec une extrême habileté, d'une grande ténuité et ornées de retouches extrêmement fines, de très petits instruments, poinçons, grattoirs plats, scies à un ou à deux tran-

siècles seulement ont suffi aux Romains pour absorber tous les éléments ethniques de leur péninsule ; aux Allemands, pour germaniser les Slaves de Prusse ; aux Américains, aux Australiens, pour supplanter les races indigènes. La rapidité de l'absorption dépend uniquement de l'importance numérique et de la force vitale de la race nouvellement arrivée. Certainement un millier d'années a dû suffire pour sémitiser la Basse Chaldée et l'amener au point de se constituer en empire.

(1) Il est certain que les langues sumérienne et anzanite ne sont pas apparentées ; mais est-il probable que les deux peuples appartinssent à une même souche ; et que la culture qui se développa, aux origines, fût plutôt sumero-anzanite que spéciale à chacun des deux peuples ? (J. M.)

(2) Yokha se nommait dans l'antiquité Ouh ou Ouhhou (je l'ai visitée en octobre 1899) ; elle faisait partie d'un petit royaume composé de trois villes très voisines l'une de l'autre (aujourd'hui Yokha, El Hammam et Oum el 'Agareb). Les ruines en sont considérables ; la base des tells est composée de cendres où abondent les silex taillés et les débris de poterie grossière ; au sommet sont des murailles très anciennes, car ces villes, ruinées par Hammourabi vers le vingtième siècle, ne se sont jamais relevées. On voit encore près d'elles les canaux qui leur apportaient l'eau nécessaire à la vie et à la culture. (J. M.)


Latakieh
Homs
Palmyre
Tripoli
Beyrout
Saïda
Damas
Sour
Jafa
Jérusalem
Gaza
Petra
CARTE PRÉHISTORIQUE
DE LA
SYRIE
d'après H. Vincent "Canaan" 1907,
fig 276 et 277, G. Zumoffen "La Phénicie
avant les Phéniciens" 1900, p 2,
et les Notes de l'Auteur
LÉGENDE
Stations quaternaires.
" " " néolithiques
Dolmens.

chants, constituant un outillage complet tel que nous le rencontrons dans nos stations préhistoriques d'Europe.

Tépèh Goulam (1), au Poucht è Kouh, appartient à la même phase, que je considère comme la plus ancienne dans cette partie du pays, où l'industrie mésolithique n'apparaît nulle part.

A Suse, dans les niveaux les plus bas du Tell (énéolithique) (vers 25 mètres de profondeur), on rencontre les types de Yokha; mais les nuclei et les instruments sont plus grands (2), parce que non loin coule la Kerkha, fleuve impétueux roulant de gros galets.

Dans ces ruines, quand on remonte au travers des couches, la taille du silex se perfectionne; les têtes de flèches et de lances apparaissent, présentant deux formes bien distinctes : la feuille de laurier (3) (forme dite solutréenne) abondante, et la pointe barbelée (4) (type robenhausien), plus rare; mais toutes deux sont contemporaines et appartiennent à l'industrie énéolithique.

A ce groupe il convient de rattacher Tépèh'Aliabad et Tépèh Moussian au pied du Poucht è Kouh (5). Là, comme à Suse, on rencontre dans les tombeaux (6) avec le mobilier néolithique, les vases peints (7) ornés de dessins géométriques (8), de figurations d'animaux (9), de plantes (10); et quelques objets de cuivre (11) viennent, par leur présence, témoigner de l'âge relatif de ces sépultures.

Le plus grand développement de la céramique peinte, à Suse (12), correspond à l'industrie énéolithique, puis peu à peu les formes, les qualités techniques et les goûts artistiques d'antan s'altèrent pour disparaître lentement au cours des temps historiques. Les silhouettes seules persistent pendant bien des siècles encore (13).

La céramique peinte ne se montre que rarement en Chaldée (14), parce que probablement la conquête fut effectuée par les Sémites

(1) J'ai découvert cette localité en 1891. Cf. J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse*, t. IV, Etudes archéologiques, Ire partie, p. 1. Ce n'était qu'une simple station, un campement, sur le bord d'un des nombreux ruisseaux qui descendent du Poucht è Kouh.

(2) Cf. *Mém. Délég. Perse*, t. I, 1900. pp. 191-195, fig. 389-423.

(3) Cf. *id.*, fig. 414 et 416.

(4) Cf. *id.*, fig. 417 et 418.

(5) Cf. *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. VIII, 1906, pp. 59-148.

(6) Cf. id., fig. 109, 110, 113-116.

(7) Cf. *id.*, fig. 135-286.

(8) Cf. *id.*, fig. 135-190.

(9) Cf. *id.*, fig. 200-253.

(10) Cf. *id.*, fig. 191-196.

(11) Cf. *id.*, fig. 295-308.

(12) Cf. *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. I, 1900, pp. 183-190, pl. XVII-XXII.

(13) Les sépultures de Warka et de Mougheir renferment quelques ornements de fer, tandis que tout l'armement, les ustensiles métalliques sont de bronze. J'ai fait à Suse (1908) la même observation lors de la découverte, à 15 mètres de profondeur, d'une cachette (ou d'une sépulture), remontant certainement à l'époque de l'Empire suméro-akkadien. Le fer n'avait été employé dans ce mobilier que pour de très petites amulettes; alors que tous les ustensiles, instruments et armes étaient en bronze. (J. M.)

(14) Cf. Heuzey, Cap. Cros, ds *Revue d'Assyriologie*, 1905, p. 59. — A.-H. Sayce (*The Archeol. of the cuneif. inscr.*, 1908, p. 48, note 1) est d'avis que le fragment cité par le cap. Cros peut avoir été importé d'Elam à Telloh.

peu après la découverte de cet art; et peut-être aussi parce que, nos recherches dans les sites archaïques étant encore insuffisantes, nous n'en connaissons que peu d'exemples. Toutefois, nous la retrouvons largement représentée en Assyrie (1), en Palestine (2), à Chypre (3), en Crète (4), en Syrie, en Cappadoce (5) et surtout dans l'Égypte préhistorique. Il est rationnel d'en attribuer l'origine aux peuples non sémites et, par suite, de penser que ces arts se sont développés dans tous les districts de l'Asie antérieure où l'évolution indigène put librement suivre son cours.

Mais il ne faut pas confondre la technique asiatique avec celle de l'Égypte prédynastique; l'une emploie une sorte de vernis adhérent, tandis que l'autre n'use que de couleurs sans fixité, tout comme les peuples primitifs de la France, du nouveau monde et la plupart des tribus sauvages. C'est de la technique susienne que semblerait dériver celle des pays hellènes; tandis que l'Égypte, abandonnant de bonne heure ses procédés imparfaits, aurait progressé dans la voie de l'émail proprement dit, qui, défectueux, lui aussi, n'aurait été employé jusqu'aux basses époques que pour les menus objets d'art (6).

Dans la vallée du Nil, comme en Élam, comme probablement aussi dans la Palestine et la Syrie, ces arts ont disparu peu après que les anciennes races eurent perdu leur indépendance; se prolongeant plus ou moins longtemps, suivant que les goûts autochtones s'étaient mieux conservés dans certains districts.

Cette céramique prise dans son ensemble est bien spéciale à

(1) Le Musée britannique possède une série de fragments de vases peints, provenant d'Assyrie, et qui présentent identiquement les caractères de la poterie peinte susienne de la IIe période. (Cf. G. Perrot et C. Chipiez, *Hist. de l'Art*, t. III, 1885, fig. 373-375, 377-379.) — Déjà en 1875, Helbig (Osservazioni sopra la provenienza della decorazione geometrica, ds *Ann. de l'Inst. de corresp. archéol.*, 1875, p. 221) signalait les analogies qui existent entre la céramique ninivite et la poterie la plus ancienne des îles de la mer Egée et de l'Attique.

(2) Cf. H Vincent, *Canaan*, 1907, chap. V, La Céramique, p. 297, sq., et les publications du *Palestine explor. fund.*

(3) Cf. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art.* — R. Dussaud, L'île de Chypre, ds *Rev. Ecole d'Anthrop.*, 1907, p. 145.

(4) Cf. Ronald M. Burrows, *The Discoveries in Crete*, Londres, 1907. *Bibliogr. complète* à la page 231, sq. — Ed. Hall, *The Decorative art of Crete in the Bronze Age*, Philadelphia, 1907.

(5) Au cours de ses récentes fouilles au voisinage d'Adana, M. J. Garstang a découvert (1908) des couches néolithiques renfermant une céramique peinte absolument semblable à celle qu'ont fournie les assises profondes du Tell de Suse.

(6) Cf. J. de Morgan, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, 1907, p. 397. — Id., *Rev. de l'Ecole d'Anthropologie*, 1907. — En Elam, et peut-être aussi en Chaldée, cette céramique se présente dès les temps énéolithiques, c'est-à-dire antérieurement au quarantième siècle av. J.-C.; en Egypte et en Syrie quatre ou cinq siècles plus tard; en Crète et dans la mer Egée au plus tôt vers le quinzième siècle; plus tard encore dans la Grèce continentale et l'Asie Mineure. Il est donc rationnel de penser que c'est du foyer le plus ancien qu'est partie cette connaissance pour se répandre vers l'occident. Les analogies dans les motifs de décoration, la similitude dans les procédés techniques, le grand nombre de notions qui, à ces époques, passèrent de Chaldée à la Méditerranée par l'intermédiaire de la Syrie et de l'Egypte, viennent à l'appui de cette hypothèse.

l'Asie antérieure et à l'Égypte ; on la rencontre dans le Taurus ; mais elle ne se montre ni dans le Caucase (1), ni sur le plateau persan (2). Si donc ces derniers pays ont été envahis par des peuples venus du Sud, ce qui n'est d'ailleurs pas prouvé, ce ne le fut qu'antérieurement ou postérieurement au développement de la poterie peinte ; or nous savons que, quatre ou cinq mille ans avant notre ère, ces plateaux et ces montagnes étaient presqu'inhabités. Ce n'est donc que bien plus tard, au temps où la céramique peinte avait achevé son rôle, que des influences méridionales pénétrèrent dans les pays du Nord. Cette industrie persista sûrement sur les côtes de la Méditerranée jusqu'à l'époque de la civilisation égéenne qui, s'en emparant, la transforma suivant son génie (3), tout en conservant les procédés techniques.

L'ornementation des vases, tant en Égypte qu'en Chaldée, est fréquemment géométrique, presque toujours stylisée ; mais parfois aussi naturiste. Dans tous les cas elle procède d'un art plus ancien s'inspirant de modèles réels. N'est-il pas bien curieux de rencontrer chez des peuples qui, probablement, descendaient des hommes pléistocènes, les aptitudes artistiques qui nous ont été révélées par les cavernes de l'Europe occidentale ?

La poterie incisée, dont les ornements sont, ou ne sont pas remplis de pâte blanche, semble devoir être attribuée, dans l'ancien monde, à la fin de l'état néolithique et aux cultures énéolithiques, et dans bien des pays à la civilisation du bronze. Il est inutile de dire que, dans les diverses contrées où cet art est signalé, il ne s'est pas présenté à la même époque. Quarante-cinq ou cinquante siècles avant notre ère, il existait déjà en Asie antérieure (Élam, Chaldée, Syrie, Assyrie [4]) et en Égypte ; quant à l'époque à laquelle il florissait en Europe, dans le Caucase, l'Arménie et le nord de la Perse, il est difficile de la préciser ; mais bien certainement elle n'est pas aussi reculée.

(1) Cf. J. de Morgan, *Mission scientifique au Caucase*, 1889, 2 vol. in-8.

(2) Cf. J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse*, t. IV, 1896. Rech. archéol., 1re partie. — H. de Morgan, ds *Mém de la Délég. en Perse*, t. VIII, 1906, pp. 251-342.

(3) On rencontre des traces de cette influence jusqu'en Espagne et en Sicile, où la première période sicule montre des ornements identiques à ceux de Suse et de Moussian ; la ressemblance est si complète qu'elle ne peut être fortuite. M. Orsi attribue cet art au vingtième siècle env. av. J.-C. ; il appartient à une civilisation énéolithique (Musée de Syracuse ; Nécropoles de Monteracello, de Castellucio, Cava Cana Barbaria, etc.), très différente de l'industrie néolithique du même pays. (J. M.)

(4) Place (*Ninive*, t. II, p. 150) a découvert dans le Tertre de Djigan un gobelet incisé rappelant, par sa technique et son ornementation, les poteries analogues de Suse et d'Egypte, et qu'on retrouve également dans l'île de Chypre.

On place généralement la construction des dolmens et des villages lacustres, dans nos régions, entre le quatrième et le troisième millénaire. L'abandon des habitations sur pilotis fut, on le sait, postérieur à la connaissance des métaux; ce serait donc entre 3000 et 1500 avant notre ère que, dans l'Europe, l'usage de la poterie incisée aurait été à son apogée. A cette époque, en Orient, les empereurs suméro-akkadiens étaient depuis longtemps disparus et, en Égypte, régnaient les Pharaons. Tous les pays du Nord ont donc été, au point de vue industriel, de plus de mille ans en retard sur le foyer oriental de la civilisation.

Les récentes découvertes de céramique peinte, dans le centre et l'orient de l'Europe, ont fait penser que les peuples du Nord avaient exercé une influence artistique sur ceux de la Méditerranée, et que la civilisation minoenne, entre autres, avait été largement aidée par celle du Nord.

Cette théorie est celle des savants qui placent en Europe le berceau de la race indo-européenne, ce qui ne saurait être admis pour les raisons que j'ai exposées plus haut (1). Elle supposerait une très ancienne conquête des pays méditerranéens par des peuples aryens, apportant avec eux leurs goûts et leurs procédés artistiques.

Or cette conquête, si elle eut lieu, n'a pu prendre place qu'à l'époque où ces peuples possédaient les goûts et les procédés artistiques qu'on leur attribue comme faisant partie de leur patrimoine, c'est-à-dire entre le onzième et le trentième siècle av. J.-C., au plus tôt; bien longtemps après l'apparition de ces mêmes arts dans la Chaldée et en Égypte. Soutenir une semblable thèse est vouloir faire instruire les maîtres par leurs élèves; car l'Europe ne possédait encore qu'une civilisation bien rudimentaire quand elle entra en contact avec l'Asie, déjà vieille de plusieurs millénaires. N'est-il pas bien plus naturel de penser que les civilisations avancées ont rayonné et se sont répandues chez les peuples encore barbares ? Rationnellement et chronologiquement, le problème semble devoir être ainsi résolu.

Ces théories, bouleversant toutes les idées admises, basées sur des observations séculaires, changeant du tout au tout la valeur des données historiques et archéologiques, peuvent être

1. Cf. chap. VI. L'homme à l'état néolithique.

attrayantes par leur imprévu ; mais elles ne reposent que sur des hypothèses qu'on ne saurait accepter, tant en ce qui concerne l'origine européenne des Aryens qu'en ce qui regarde l'introduction des arts céramiques dans le bassin de la Méditerranée (1).

Jusqu'ici on s'était préoccupé fort peu de l'origine des civilisations méditerranéennes, parce que les documents faisaient défaut; mais aujourd'hui qu'ils se montrent, il faut bien se tenir en garde contre les hypothèses ne concordant pas avec les grandes lois du progrès mondial. Or, ces lois, nous les possédons dans leurs lignes principales.

Expansion de l'art de peinture céramique dans l'Asie antérieure et l'Orient méditerranéen.

Les fouilles récentes ont prouvé que l'île de Crète avait été dès les temps fort anciens un foyer artistique très important; mais, demain peut-être, il sera démontré que ce foyer n'était pas unique dans la Méditerranée, et que la Crète n'était qu'une partie d'un monde intellectuel plus avancé qu'on est en droit de le supposer

(1) Cf., entre autres, G. Perrot, *Hist. de l'Art*, t. III, 1885, p. 699, fig. 507 (vase d'Ormidia, Musée de New-York), et p. 711, fig. 523 (vase d'Ormidia, Musée de New-York), figure deux vases offrant tous les caractères de la céramique élamite de seconde époque. On y retrouve, plus spécialement dans le second exemplaire, les principes susiens d'ornementation; la seule différence consiste en ce que, sur la panse, ce vase porte une frise de personnages, très caractéristique, du goût des premiers Indo-Européens de la Méditerranée, mitigé cependant d'influence égyptienne.

aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, nous savons déjà que le Minoen, né de l'Orient, a produit le Mycénien ; que les côtes méridionales de l'Europe, depuis Chypre jusqu'à l'Espagne, ont, de très bonne heure, reçu la civilisation ; que, sur ces rivages, des populations très développées étaient en rapports constants avec les barbares du Nord, et qu'elles les ont instruits de mille choses.

C'est bien probablement ainsi que s'est formée cette vaste zone dans laquelle l'art de peindre les vases s'est répandu. Ce n'est vraisemblablement pas les populations de cette aire qui ont enseigné au vieux monde ; mais bien le vieux monde qui a fait rayonner ses connaissances.

En ce qui concerne la poterie ornée de décors incisés, il ne peut faire aucun doute qu'elle soit née dans plusieurs milieux ; car on la rencontre aussi bien dans l'Europe qu'en Égypte, qu'en Élam, que dans l'Iran septentrional, la Sibérie, le Japon, voire même dans le nouveau monde.

La poterie peinte couvre une ère moins étendue. Les traces de cette culture cessent dans le district de Tchernigof, au nord-est de Kief, dans le sud de la Russie (1), s'étendent jusqu'au nord de la Bohême (2) en passant par la Galicie (3), se rencontrent en Podolie et en Bessarabie (4), en Roumanie (5), Transylvanie (6), Bukovine (7), dans la Haute-Autriche (8), descendent jusqu'à Trieste (9) et en Bosnie (10), en Hongrie (11), en Serbie (12), en Bulgarie (13). Pour les provinces européennes de la Turquie (14) nos informations sont, il est vrai, encore insuffisantes ; mais bien certainement cet art est descendu jusqu'à la côte.

On ne conçoit pas aisément qu'une culture géographiquement aussi étendue se soit uniquement portée vers le Sud, sans influencer le nord et l'occident de l'Europe ; car il ne faut pas confondre dans un même art la poterie incisée et celle ornée de

(1) E. Von Stern, *Die « Prämykenische » Kultur in Süd-Russland*. Moscou, 1905, p. 73. Fouilles Chwoiko.

(2) M. Hoernes, Die neolitische Keramik in Osterreich (*Jahrbuch der K. K. Zentral-Kommission für Künst und Historische Denkmale*, III. i. 1905, Vienne, p. 72, fig. 189-195).

(3) Hoernes, *id.*, p. 114, sq., fig. 251-283. Cf. Von Stern, *Die « Prämykenische, »* etc., p. 74.

(4) Fouilles de E. Von Stern à Petrény.

(5) Von Stern, *Die Prämykenische*, etc., p. 77. Cucuteni.

(6) Schmidt, *Zeitsch. f. Ethnol.*, 1903, p. 438, sq. — Hoernes, *op. cit.*, pp. 19-26, fig. 25-72.

(7) Von Stern, *op. cit.*, p. 77. Vallée du Pruth.

(8) Hoernes, *op. cit.*, pp. 51-55, fig. 123-135.

(9) Hoernes, *op. cit.*, p. 48, fig. 118. Gabrovizza et Duino.

(10) Hoernes, *op. cit.*, pp. 7-10, fig. 1-7. Butmir.

(11) Hoernes, *op. cit.*, p. 11, fig. 19-22. — Von Stern, *op. cit.*, p. 75.

(12) Hoernes, *op. cit.*, p. 29, sq. — Von Stern, *op. cit.*, p. 78, note 2.

(13) Musée de Sofia (J. M.).

(14) Jérome, *Rev. arch.*, XXXIX, 1901, pp. 328-349.

ÉLAM ET CHALDÉE

Poterie peinte avec ornementations géométriques et naturistes du L^e (?) *au* XXXe (?) *siècle av. J.-C.*

SYRIE, PALESTINE, PHÉNICIE, CAPPADOCE
Poterie peinte avec ornementation géométrique et naturiste.
Du XLVe (?) au XXVe siècle av. J.-C.
Vernis indélébile.

ÉGYPTE
Poterie peinte avec ornementation géométrique et naturiste.
Du XLVe (?) au XLe siècle av. J.-C.
Couleurs fragiles.

CHYPRE
Poterie peinte, décor géométrique.

ILE DE CRÈTE
Poterie peinte, décor géométrique et naturiste.
Minoen ancien, jusqu'au XVe s. av. J.-C.

SANTORIN
Poterie peinte, décor géométrique.

HELLADE

GRÈCE
Mycénien.
Invasion dorienne. XIe siècle.
Décadence décor géométrique et naturiste à Athènes.
Xe siècle.

ILES
Décor géométrique des Cyclades.
Art gréco-phénicien à Chypre.
X^e au VIIe s.

ILE DE CRÈTE
Minoen moyen.
Minoen récent.
Invasion dorienne. XIe siècle.
Décadence.

ATTIQUE
Lekytos blancs.
IVe et IIIe s.

CORINTHE
I Zones d'animaux. IXe siècle?
II Personnages. VIIIe siècle?
III Inscriptions. VIIe siècle.

GRÈCE
Peinture noire 620-500.
Peinture rouge 550-180.

OCCIDENT MÉDITERRANÉEN

SICILE
Ire période Sicule.
Décor géométrique et naturiste stylisé.
XVIIIe au XIIe s.
IIe période Sicule.
Décor géométrique et naturiste stylisé.
Spirale.
XIIe au IXe s.
IIIe période Sicule.
IXe au VIIe s.
Influence phénicienne.
IVe période Sicule.
Influence grecque.
V^e période grecque.

ITALIE
Céramique incisée de Villanova XIIe siècle (?)
Bucchero nero du IXe siècle...
Arts indigènes.
Importations corinthiennes VIIe siècle.
Céramique indigène du type corinthien.

ESPAGNE
Céramique incisée.
Art indigène.
Vases peints.
Influence minoenne.
Influence grecque.
VIIe au Ve s.

Céramique au type grec dans toute la Méditerranée orientale et centrale, sauf dans les Etats carthaginois, IIIe siècle av. J.-C.

Tableau montrant les diverses phases des arts céramiques dans l'Asie antérieure et le bassin méditerranéen, et leur dérivation hypothétique

peinture, ces deux procédés étant complètement indépendants l'un de l'autre.

La solution de cet intéressant problème repose donc uniquement sur une question de dates ; et personne ne supposera qu'en Europe, ces arts céramiques soient antérieurs à ceux de Phénicie (1), d'Égypte et de Chaldée. La priorité appartient sans conteste à l'Élam, mais le sud de la Cappadoce et la Syrie ont été rapidement ses élèves; dès le quatrième millénaire, les riverains de la Méditerranée étaient instruits de cette industrie. Comment admettre qu'elle soit disparue pour revenir plus tard dans les mêmes pays, issue d'un nouveau foyer d'invention?

Pour se mieux rendre compte de l'énorme influence qu'eurent les arts orientaux sur les pays les plus éloignés, il est intéressant de quitter les côtes d'Asie et d'examiner l'évolution artistique dans les régions lointaines des Portes d'Hercule.

A l'extrémité occidentale du vieux monde, en Espagne, l'art de peindre les vases est certainement venu d'Orient; car nous voyons, à partir d'une certaine époque, se présenter dans la péninsule les mêmes procédés techniques et fréquemment aussi les mêmes formes que nous connaissons déjà dans l'Est méditerranéen.

Les recherches en Espagne ont été jusqu'ici peu nombreuses et généralement mal coordonnées; aussi ne rencontrons-nous presque que des documents épars, dépourvus pour la plupart de ces certificats d'origine qui leur donneraient une si grande valeur. Toutefois, il est dès aujourd'hui possible d'entrevoir les grandes lignes de l'art céramique espagnol.

Je ne parlerai pas de la phase dans laquelle l'artiste incisait la pâte et remplissait les ornements d'une matière blanche (2). Ce procédé est trop répandu, en Europe comme dans l'Asie occidentale, pour qu'on puisse tirer de sa présence de solides conclusions;

(1) Les divisions établies pour la céramique palestinienne sont les suivantes : I. Indigène (H. Vincent) = pré-israélite archaïque (Bliss) = Amorite (Fl. Petrie); II. Chananéenne (V.) = pré-israélite postérieure (B.) = phénicienne (P.); III. Israélite (V.) = juive (B. P.); IV. Judéo-hellénique (V.) = séleucide (B. P.). La classification adoptée par H. Vincent (*Canaan*, 1907, p. 18 et chap. V, p. 297, sq.) est de beaucoup la plus judicieuse. R. Dussaud (*Revue de l'Histoire des religions*, 1907, I, pp. 349-350, et *Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, 1908, pp. 269-270) propose pour les débuts de la civilisation chananéenne, la date approximative de 3000 av. J.-C. (chananéen ancien 3000 à 1550). Cette date, à mon sens est beaucoup trop basse en raison du développement que nous constatons à cette époque en Egypte et en Chaldée, pays qui, forcément, se trouvaient en relations constantes avec la Syrie.

(2) Cf. Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, t. II, 1904, p. 43, fig. 20 (vases préhistoriques de la coll. Bonsor).

nous le considérons comme indigène. Je m'en tiendrai à la céramique peinte.

Les premières influences orientales se font, en Espagne comme en Sicile, sentir dès les temps fort anciens, et tout porte à croire qu'elles sont dues au foyer crétois, ou tout au moins aux mêmes enseignements (1), venus de proche en proche.

Ce n'est que plus tard qu'apparaît l'art minoen dans son entier développement, au point qu'on serait tenté de croire que bien des spécimens de cette céramique ont été importés de Crète et n'appartiennent pas aux industries indigènes (2). On y voit l'ornementation géométrique, la figuration des plantes et des animaux (3) par des procédés crétois et mycéniens.

La poterie grecque vint ensuite, du septième au cinquième siècle, importée de l'Attique ; mais en Espagne elle ne fit pas école comme en Étrurie. L'influence phénicienne, prenant vite le dessus, détruisit le peu d'aptitudes artistiques que possédaient les peuples de l'Ibérie.

L'Espagne, tant par sa sculpture que par sa céramique, ne semble pas devoir jamais montrer des tendances artistiques indigènes bien élevées. Tout ce qu'elle posséda lui vint de l'étranger et, semble-t-il, cette semence tomba dans un terrain stérile.

Mais revenons aux peuples orientaux.

A la question de l'origine des progrès dans la Chaldée et l'Élam vient s'ajouter un autre problème non moins important, celui de la découverte de la métallurgie ; car nous voyons apparaître le métal vers l'époque où l'homme avait inventé l'écriture, plutôt avant qu'après (4). Ces divers faits sont intimement liés et c'est leur ensemble qui a été la cause principale de la supériorité du peuple parvenu le premier à ces connaissances.

Je pensais autrefois (5) que la découverte du bronze était unique et originaire de l'Extrême-Orient, et je crois encore que ce centre n'a pas été sans grande influence dans le monde, surtout en ce qui

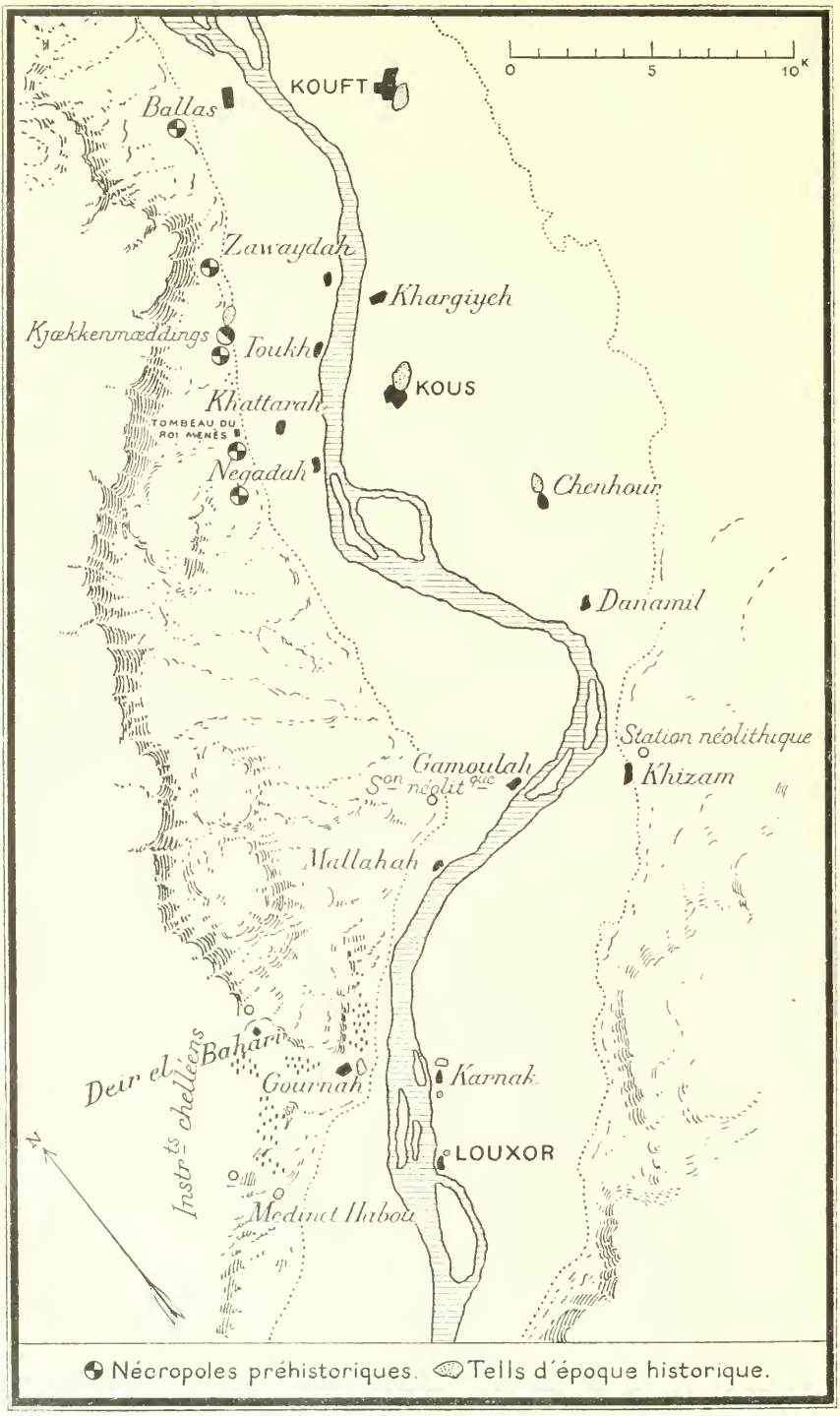
(1) Cf. P. Paris, *op. cit.*, fig. 21 à 92 et 104), 68.

(2) Cf. P. Paris, *op. cit.*, fig. 16 (urne de la collection Gil, à Saragosse), fig. 99 (fragm. provenant d'Elche, Musée de Madrid), fig. 101 (Musée de Taragone), fig. 102, 103 (Musée de Madrid), fig. 169-173 (Musée du Louvre), fig. 175-176 (Musée du Louvre), fig. 178 (Musée de Saragosse).

(3) Cf. P. Paris, *op. cit.*, fig. 180 à 190 et surtout 181 (Musée de Madrid) : représentation d'oiseau rappelant celles de la Crète, de la Syrie et de Chypre.

(4) Les signes des métaux usuels et précieux sont au nombre des plus anciens, ce qui tendrait à prouver que l'écriture ne prit naissance qu'après la découverte de la métallurgie (Chaldée).

(5) Cf. J. de Morgan, *Rech. orig. peuples du Caucase*, 2 vol., 1889.



Stations préhistoriques de la vallée du Nil, entre Kouft et Louxor.

concerne les origines européennes ; mais, en ce qui regarde les pays chaldéo-élamites, je suis aujourd'hui amené à supposer un foyer spécial, situé vers l'est de l'Asie antérieure et dans ses montagnes riches en minerais cuivreux (1).

Les premiers instruments métalliques, tant en Égypte qu'à Suse et en Chaldée, sont en cuivre pur (2) ; mais rapidement intervient le bronze, et c'est en vain que je cherche le lieu d'où provenait l'étain que renferme cet alliage. Le milieu chaldéen de civilisation remonte à une telle antiquité qu'il est bien difficile d'admettre, pour lui, des relations commerciales avec les lointains pays où gît la cassitérite (3).

Dans la vallée du Nil, l'industrie néolithique avait pris une grande extension (4) grâce à la qualité et à l'abondance des matières

(1) De toutes les villes de la Chaldée, Suse est de beaucoup celle dans laquelle les fouilles ont mis au jour la plus grande quantité de métal (Cf. *Mém. de la Délég. en Perse*) ; la statue de la reine Napir-Asou, seule, pèse environ 2.000 kilogrammes. Une si grande abondance de cuivre laisse à penser que l'Elam était un centre producteur important. Les mines se trouvaient probablement dans le massif montagneux du Haut Kâroun et du Haut Ab è Diz, là où existent des formations géologiques propres à renfermer des filons cuprifères. Malheureusement, ces montagnes sont encore peuplées de tribus si peu hospitalières, qu'après deux tentatives infructueuses en 1891 et en 1898, j'ai dû renoncer à leur exploration. (J. M.)

(2) Cf. Berthelot, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. CXXIV, pp. 1119-1125. — J. de Morgan, *Recherches sur les origines de l'Egypte, le Tombeau de Négadah*, 1897, p. 247. — Il en est de même dans toutes les civilisations métallurgiques primitives des pays méditerranéens.

(3) Cf., dans J. de Morgan, *Rech. orig. peuples du Caucase*, t. II, carte des gisements d'étain connus dans le monde entier. Les gisements d'étain de la Malaisie n'ont pas été exploités dans la haute antiquité. — Cf. J. de Morgan, La géologie et l'industrie minière du royaume de Pérak, ds *Ann. des Mines*, mars-avril 1886.

(4) Avant mes découvertes et mes publications de 1896 et 1897, sur l'âge de la pierre dans la vallée du Nil, les égyptologues se refusaient à reconnaître l'existence du préhistorique en Egypte. Voici, comment en 1875, s'exprimait à cet égard P. Pierret (*Dict. d'arch. égyptienne*, p. 439, article Pierre), résumant l'opinion générale qui s'est maintenue jusqu'en 1896 : « On a trouvé, à Biban-el-Molouk, de nombreux silex de forme lancéolée, évidemment travaillés par la main de l'homme ; ils appartiennent à l'âge historique de l'Egypte. On s'y est servi, jusque sous les Ptolémées, de silex pour faire des pointes de flèches (nous en avons au Louvre, salle civile, armoire H), des pointes de lances, des lames de couteaux emmanchées dans du bois ; c'est avec des instruments en silex qu'on pratiquait l'incision nécessaire pour l'éviscération des momies et pour enlever la peau de la plante des pieds. — La constitution du sol de l'Egypte ne permet guère d'espérer qu'on y trouve jamais des traces de l'homme préhistorique. » Et P. Pierret cite, à l'appui de ce qu'il avance : *Bulletin de l'Institut égyptien*, n° 11, pp. 57, 74 ; Lepsius, *Zeitschr. f. Ægypt. Sprache*, 1870, pp. 89, 113 ; Chabas, *l'Antiquité historique*, p. 389. — Le vicomte de Rougé écrivait, en 1895 (pendant même que je composais le premier volume de mes *Recherches sur les origines de l'Egypte*) : « On doit écarter du débat (sur les origines) la constatation qu'on avait cru faire en Egypte, comme dans d'autres pays, d'une époque préhistorique, par la découverte de gisements de silex taillés. Les remarques de Mariette, Chabas et d'autres savants, ont montré que ces instruments avaient été employés pendant toute la durée de l'Empire égyptien (Orig. de la race égyptienne, in *Mém. Soc. Antiq. France*, t. LIV, 1895, tirage à part, p. 15). — C'est imbu de ces principes plutôt surprenants que Flinders Petrie, ayant en main tous les documents pour établir l'existence de l'âge de la pierre en Egypte, mettait sous presse, en 1896, son livre *Nagada and Ballas*, expliquant par l'intervention d'une *New race* ses découvertes que la science officielle ne lui permettait pas d'expliquer naturellement. Nos deux livres sortirent en même temps ; la *New race* rentra dans le néant d'où elle n'aurait jamais dû sortir, et le préhistorique égyptien devint de suite l'objet des études d'une foule d'archéologues heureux d'exploiter un filon aussi riche, qu'ils n'avaient pas su découvrir eux-mêmes. Les stations de l'Egypte furent mises à sac, et comme on s'y pouvait attendre, les observations scientifiques furent presque entièrement négligées, les chercheurs, pour la plupart, ne s'attachant qu'à la valeur vénale des objets qu'on vit ap-

premières que fournissent ses montagnes (1). Parmi les restes de ces industries, parvenus jusqu'à nous, les stations du Fayoum (2) sont, à coup sûr, les plus anciennes ; tandis que celles de la Haute Égypte (3) semblent avoir précédé de fort peu, si elles n'en sont contemporaines, le grand événement d'où devait sortir l'Égypte pharaonique (4).

L'histoire de ce pays nous est mieux connue que celle de tout autre, grâce aux facilités rencontrées par les savants pour son exploration. L'homme y apparaît par son industrie paléolithique (5), puis, après un hiatus comprenant les industries archéolithique et mésolithique (6), nous le retrouvons taillant et polissant le silex avec une rare perfection. Enfin, employant les roches dures (7) et atteignant dans la fabrication des objets de pierre un véritable art qui n'a été surpassé dans aucun pays, il creuse des vases dans les matières les plus résistantes, sculpte l'os et l'ivoire et possède une superbe céramique, quand le métal fait son apparition.

Entre les stations du Fayoum et celles du Saïd avec leurs nécropoles, leurs débris, leurs restes d'habitations, est une grande distance, et cependant, malgré l'apparition de formes nouvelles, il semble que ces deux civilisations se font suite; la seconde étant fortement empreinte d'influences étrangères (8),

paraître en foule sur tous les marchés de l'Europe. L'exposé très complet des discussions survenues au sujet des premières civilisations dans la vallée du Nil est donné par E.-A. Wallis Budge dans *Egypt in the neolithic and archaic period*, 1902, chap. I, The predynastic egyptians.

(1) Le silex égyptien du Saïd appartenant aux étages Turonien et Sénonien est des plus beaux et des meilleurs qu'on puisse rencontrer pour la fabrication des instruments.

(2) Dimeh, 'Om el Atl, Kom Hachim.

(3) El'Amrah, Toukh, etc.

(4) Nous n'avons pas encore retrouvé de textes chaldéens faisant mention des premières colonisations asiatiques dans la vallée du Nil; mais la Bible qui, comme on le sait, a tiré toutes ses données historiques des archives de la Babylonie et n'est, somme toute, qu'un reflet des annales primitives, montre Mitzraïm, fils de Cham, quittant la Chaldée lors de la dispersion des peuples et venant s'établir en Egypte (*Genèse*, XI, 4). Or, cette dispersion n'eut lieu qu'après la construction de la tour de Babel, c'est-à-dire à une époque où les Suméro-Akkadiens étaient déjà assez avancés en civilisation pour concevoir et exécuter de grands travaux. C'est donc munis de connaissances avancées que Mitzraïm et ses hommes gagnèrent la vallée du Nil. Ces indications coïncident de jour en jour plus étroitement avec les données fournies par la linguistique et l'archéologie. La dispersion des peuples de la Bible ne serait donc que le souvenir imprécis des émigrations qui prirent place dans une antiquité extrêmement reculée sous la pression de la colonisation sémitique grandissante en Chaldée.

(5) Cf. J. de Morgan, 1896, *Rech. sur les orig. de l'Egypte*, *l'âge de la pierre et les métaux*.

(6) La station, aujourd'hui disparue, d'Hélouan doit peut-être se ranger dans les temps qui précédèrent, en Egypte, l'usage de la pierre polie. La collection la plus importante de cette station se trouve dans les galeries du Musée Kircher à Rome; on y remarque de grandes analogies avec l'industrie archéolithique de l'Afrique du Nord (Tunisie, Algérie).

(7) L'usage des roches dures, pour la confection des haches, n'apparait en Egypte que fort peu avant l'arrivée des métaux si ce n'est en même temps.

(8) Les relations très anciennes de l'Egypte avec l'Arabie sont, suivant le professeur Schweinfurth (De l'orig. des Egypliens, *Bull. Soc. Khédiv. Géogr.*, IVe série, n° 12, 1897), prouvées par ce fait que les arbres sacrés de l'Egypte, le Persea et le Sycomore, cultivés dès la IVe dynastie et avant, appartiennent à la flore spontanée de l'Arabie Heureuse et de l'Abyssinie du Nord. Cette déduction du savant botaniste allemand ne semble pas justifiée; car il se peut que ces espèces fussent

tandis que la première semble être franchement africaine (1).

L'industrie énéolithique d'Égypte montre une céramique ornée. Comme en Élam, ces peintures représentent des hommes, des animaux, des plantes, des barques et cent objets inconnus aujourd'hui. Elle apparaît subitement avec le métal ; c'est une révolution complète dans l'industrie de la vallée du Nil.

J'ai fourni jadis bon nombre de preuves de l'origine asiatique (2) de la civilisation pharaonique (3). Il semble utile de les reprendre sommairement aujourd'hui que le préhistorique égyptien a été plus étudié et que, pendant ce temps, j'ai moi-même fait de nombreuses observations en Chaldée, en Élam et dans la majeure partie de l'Asie antérieure.

Longtemps avant mes découvertes relatives au préhistorique égyptien, les égyptologues les plus éminents, de Rougé (4), Lepsius (5), Maspero (6) et d'autres (7), bien des assyriologues (8), s'ap-

jadis beaucoup plus répandues, et que les points où elles croissent aujourd'hui ne soient que les témoins d'une flore beaucoup plus étendue et en grande partie disparue par suite des changements de climat.

(1) Les types de Fayoum se retrouvent avec quelques variations jusqu'au sud de l'Algérie et dans le Maroc ; leurs gisements sont continus au travers de la Tripolitaine, de la Tunisie et du sud algérien.

(2) Cf. *Genèse*, chap. X, V, 3-6. Misraïm, fils de Kham, frère de Koush l'Ethiopien et de Canaan, se fixa sur les bords du Nil avec ses enfants. Loudim, l'aîné d'entre eux, personnifie les Egyptiens proprement dits. — G. Maspero, *Hist. anc. p. Or.*, 1893, p. 14. — Pline, *Hist. nat.*, VI, c. 29, attribue à des Arabes la fondation d'Héliopolis. — G. de Mortillet (Cf. *Matériaux*, 1884, p 119) considère la civilisation égyptienne comme d'origine africaine, se basant sur ce que : 1° l'usage du bronze paraît avoir manqué en Afrique ; or, on le rencontre en Egypte, largement représenté ; 2° la domestication des animaux, que nous voyons florissante en Chaldée et en Elam dès les temps les plus anciens et qui peut avoir appartenu aussi bien à la vallée du Nil qu'à celle de l'Euphrate-Tigre ; 3° sur ce que cette domestication s'appliquait à des espèces africaines, le chat, le chien, l'antilope, l'âne, etc. ; or, rien ne prouve que le chat, le chien et l'antilope ne fussent pas également à l'état sauvage dans l'Asie antérieure. Quant à l'âne, il vit en bandes dans le grand désert de Kirman. Le bœuf vivait en Asie comme en Afrique et, d'ailleurs, il se peut que les procédés de domestication eussent, en Egypte, été appliqués aux animaux de la région sans que pour cela la domestication elle-même y ait été découverte ; 4° sans le fer, la civilisation égyptienne n'aurait jamais pu atteindre le haut degré de développement où elle est parvenue. Les roches d'Egypte sont fort dures, le fer était indispensable pour les tailler. Or, les récentes découvertes tant en Egypte qu'en Chaldée montrent que ces roches dures étaient déjà finement ouvrées dès les premiers temps du cuivre pur ; on est donc bien loin encore de l'usage du fer. L'absence d'un état du bronze dans l'Afrique, si elle est réelle, montrerait simplement que les populations extra-égyptiennes n'ont connu que tardivement le fer et sont directement passées à son usage en sortant de l'état néolithique, tout comme le fait eut lieu dans la Finlande.

(3) Cf. J. de Morgan, *Recherches sur les origines de l'Egypte*, 1896-1897.

(4) E. de Rougé, *Rech. s. les monum. qu'on peut attribuer aux six prem. dyn. de Manethon*, 1866, p. 2.

(5) Lepsius accordait aux Khamites une origine asiatique; Schweinfurth les suppose issus de l'Arabie méridionale et leur attribue un développement spécial aux conditions africaines, tandis que les Sémites, « leurs congénères », auraient évolué suivant celles de l'Asie. Cette hypothèse repose sur la conception de l'homme primitif unique. Il semblerait plus rationnel de supposer que le type khamitique n'est que le produit d'un mélange des races africaines avec celles de l'Asie antérieure méridionale, mélange effectué par contact dans les régions voisines de la mer Rouge.

(6) G. Maspero, *Hist. anc.*, p. 16.

(7) Vicomte J. de Rougé, Origine de la race égyptienne, ds *Mém. Soc. antiq. France*, t. LIV, 1895 — E.-A. Wallis Budge, *Egypt in the neolithic and archaic period*, 1902.

(8) Fritz Hommel (*Ancient Orient*, 1895) pense que longtemps avant l'an 4000 av. J.-C., mille ans peut-être auparavant, les premiers émigrants babyloniens seraient arrivés sur les bords du Nil. Il affirme que la moitié des mots égyptiens de l'ancienne période sont de racine sumérienne et cite, à l'appui de son hypothèse, une longue liste d'hiéroglyphes démontrant

puyant sur des données linguistiques, avaient conclu à l'origine asiatique des Égyptiens pharaoniques. Voici comment ils s'exprimaient :

« La race égyptienne se rattache aux peuples blancs de l'Asie antérieure par ses caractères ethnographiques ; la langue égyptienne se rattache aux langues dites sémitiques par sa forme grammaticale (1). Non seulement un grand nombre de ses racines appartiennent au type hébréo-araméen ; mais sa constitution grammaticale se prête à de nombreux rapprochements avec l'hébreu et le syriaque (2). » Et « s'il y a un rapport de souche évident entre les langues de l'Égypte et celles de l'Asie, ce rapport est cependant assez éloigné pour laisser au peuple qui nous occupe une physionomie distincte » (3).

« Les Égyptiens appartiendraient donc aux races proto-sémitiques. Venus d'Asie par l'isthme de Suez, ils trouvèrent établie sur les bords du Nil une autre race probablement noire, qu'ils refoulèrent dans l'intérieur (4). »

A ces opinions, basées sur l'étude approfondie des langues, viennent s'ajouter une foule d'indications concordant toutes avec les conclusions des linguistes (5).

J. Oppert (6) a remarqué que l'évaluation du temps, chez les Égyptiens et les Chaldéens, est basée sur le même point de départ ; car les deux cycles, sothiaque (égyptien) et lunaire (chaldéen), se rencontrent en l'an 11542 av. J.-C. (7) ; ce qui tendrait à indiquer une origine commune.

Or, ces appréciations, basées sur des faits d'ordre général, se trouvent appuyées par une foule de détails dont l'intérêt n'échappera pas.

Les mesures de longueur dans les deux pays concordent exactement (8).

d'après lui l'identité des deux systèmes idéographiques.

(1) Benfrey, *Ueber das Verhaeltniss der Aegypt. Sprach. z. Semitisch. Sprachst.*, Leipzig, 1844. — Schwartze, *Das Alte Aegypt*, t. I, p. 2093, sq. — E. de Rougé, *Recherches sur les monuments*, pp. 2-4. — Lepsius, *Zeitschrift*, 1870, pp. 91, 92. — Maspero, *Hist. anc. peup. Or.*, 1893, p. 17.

(2) G. Maspero, *Hist. anc. peuples de l'Orient*, Ve éd., 1893, p. 16.

(3) E. de Rougé, *Recherches sur les monuments*, p. 3. — Cf. Hommel, *Die Semitischen Völker und Sprachen*, t. I, p. 94, sq. ; 439, sq. — Maspero, *Hist. peup. Or.*, Ve éd., p. 17.

(4) Lepsius, *Zeitschrift*, 1870, p. 92. — Maspero, *id.*, p. 17.

(5) A. Thomson et D. Randall Mc Iver, *The anc. races of the Thebaïd.* (*Anthrop.*), Londres, 1905.

(6) J. Oppert, *Congrès de Bruxelles*, 1872, p. 162.

(7) Cette date, 11542 av. J.-C., prise comme indication de relations entre la Chaldée et l'Egypte, n'aurait rien qui doive surprendre ; elle laisserait une période de quatre à cinq mille ans pour la phase d'incubation de la royauté pharaonique. Mais si elle doit être prise en considération, elle n'implique pas forcément des relations chaldéo-égyptiennes à cette époque ; car il se peut que le système chronométrique ne soit venu que plus tard dans la vallée du Nil, de Chaldée où il existait déjà.

(8) Cf. C. Mauss, *l'Eglise Saint-Jérémie à*

L'usage du cylindre cachet (1), la culture du blé (2), originaire de Chaldée, l'emploi de la faucille armée de silex (3), l'usage de la brique crue (4), les arts céramiques, la taille des pierres dures (5), la figuration sur les vases des bateaux et des étendards de tribus (6), le sentiment artistique guidant la sculpture des menus objets (7), enfin l'incinération des sépultures (8), l'analogie dans les idées religieuses, sont tous caractères communs aux deux pays. Ainsi bien des observations se réunissent à l'appui de l'hypothèse supposant l'origine asiatique de la civilisation dans la vallée du Nil.

Certainement le panthéon égyptien (9) diffère notablement de celui de la Chaldée au point de vue des formes qu'il revêt, surtout dans les temps historiques ; cependant nous rencontrons là encore des traces d'origine commune (10). Les divergences ne sont dues qu'à des mélanges et à des développements indépendants, sous l'influence de clergés guidés par des intérêts divers.

Dans les deux pays l'origine politique repose sur la théocratie. Puis le pouvoir se sépare des prêtres ; mais les souverains conservèrent toujours un caractère sacerdotal, voire même divin (11).

Dans les religions de l'Asie antérieure et de l'Égypte se mon-

Abou-Gosch. Mesure théorique des piliers de Tello, 1894.

(1) Cf. G. Jequier, ds J. de Morgan, 1897, *Rech. orig. Egypt.*; *Tombeau royal de Négadah*, p. 229, sq., fig. 784-7, 816-821, etc.

(2) Cf. Mastabas de l'ancien empire à Saqqarah.

(3) Cf. Fl. Petrie, *Illahun, Kahun and Gurob*, pl. VII, fig. 27. — J. de Morgan, *Rech. orig. Egypte*, 1897, p. 95, fig. 266-273. *Mém. Délég. en Perse*, 1900, t. I, fig. 404-408.

(4) Cf. J. de Morgan, *Rech. orig. Egypte*, 1897, p. 194. L'usage de la brique crue chez les Chananéens de même qu'en Egypte est sans aucun doute d'origine chaldéenne. Quant à la brique cuite elle ne semble pas avoir été employée dans la vallée du Nil antérieurement à l'époque romaine. Nous ne connaissons en Chaldée qu'un seul exemple de construction en pierre appareillée, dans les murs du temple d'Eridou, déblayé par Taylor en 1854. La matière employée est un conglomérat coquillier, de formation récente, très abondant dans les collines arabiques, bordant la vallée de l'Euphrate. De nombreux fragments de cette pierre tendre se rencontrent dans toutes les ruines chaldéennes; on n'en trouve que très rarement à Suse.

(5) Cf. J. de Morgan, *id.*, 1897, p. 74 et sq. — Fl. Petrie, 1896, *Naqada and Ballas*, etc. — E. de Sarzec, *Découvertes en Chaldée*, pl. XXVI.

(6) Cf. J. de Morgan, *id.*, 1897, p. 92. — Fl. Petrie, *Diospolis*, pl. XX, 8; *Neqadah and Ballas*, pl. XXV, XXVI, etc. Les mêmes représentations se montrent sur la céramique susienne.

(7) Entre autres, la figuration du lion (Cf. J. de Morgan, *Tomb. Royal. Négadah*, 1897, p. 192, fig. 698, 699. — G. Lampre, ds *Mém. de la Délég. en Perse*, 1906, t. VIII, p. 159 et sq.), pieds de vases et de meubles en forme de jambe de taureau, fréquents dans l'Egypte archaïque et en Susiane, gravures sur pierre et sur os, etc.

(8) L'usage d'incendier les sépultures, reconnu dans les tombes de Négadah et d'Abydos (rois thinites de la Ire dynastie) se retrouve en Chaldée (Cf. R. Koldewey, *Zeitschr. f. Assyriol.*, vol. II, pp. 403-430), à El Hibba et à Zerghoul.

(9) Sur le polythéisme et le fétichisme chez les anciens Egyptiens, Cf. G. Maspero, *Bibl. égyptologique*, 1893, t. I, p. 127, sq. — Lepage Renouf (*Hibbert Lectures*, 1879, p. 99) dit que le mot *Nuter* = Dieu n'a jamais été un nom propre, mais est demeuré toujours nom commun.

(10) Fritz Hommel (*Ancient Orient*, 1895) croit pouvoir affirmer une identité parfaite dans la généalogie des divinités égyptiennes et babyloniennes, identité qu'il retrouve dans les noms mêmes. — J. Garnier, *Worship of the dead; or, origin and nature of pagan idolatry upon early hist. of Egypt and Babylonia*, Londres, 1904.

(11) Cf. A. Wiedemann, *le Roi dans l'ancienne Egypte*.

trent les traces de deux conceptions (1) primitives : du culte sidéral qui semble appartenir aux Sémites (2), et de celle des éléments et des facultés de la nature, qui paraît être l'héritage des Asiatiques non Sémites (3), si elle n'appartient pas aux couches anciennes de la population égyptienne.

Pour des causes politiques les deux cultes se mélangèrent en proportions diverses; de là ces nombreuses différences qui feraient croire à des religions complètement indépendantes les unes des autres (4).

Dans son remarquable ouvrage sur les religions sémitiques, le P. M. J. Lagrange (5) reconnaît, dans les concepts de la Chaldée primitive, ces deux éléments bien distincts, le naturisme et le culte sidéral (6) et, les attribuant tous deux aux races sémitiques, se préoccupe de rechercher l'antériorité de l'un sur l'autre. Mais il me semble que ce serait là le cas de faire entrer en ligne le dualisme ethnique des Sumériens et des Akkadiens, dualisme dont nous ne possédons que des traces archéologiques vagues, parce qu'il remonte à des époques très lointaines.

Ces deux éléments se retrouvent dans les notions religieuses parvenues jusqu'à nous. Aux Sumériens revient le naturisme, aux Akkadiens le culte astral (7). C'est ainsi, par la superposition des deux systèmes, que serait née la religion suméro-akkadienne ; les anciennes races conservant leurs divinités locales, les envahisseurs gardant pour leurs dieux le rang suprême.

La longue durée de la civilisation babylonienne, sa grande supériorité intellectuelle sur la culture des populations voisines, furent les causes de l'expansion de son influence qui s'infiltra jusque parmi les plus pauvres nomades de l'Arabie (8). Toutefois, la péninsule conserva plus pures ses traditions astrales et c'est

(1) En Chaldée, la triade suprême, Anou, Bêl et Ea, est issue d'un couple antérieur : Anchar, élément mâle symbolisant la totalité des choses célestes et Kichar, élément femelle, symbolisant celle des choses terrestres. (Cf. P. Dhorme, 1907, *Choix de textes*, etc., introd., p. xviii.)

(2) Le dieu principal des Sémites était le Soleil qu'ils plaçaient au-dessus de tous les autres dieux. Ils réunissaient en une même personne les principes mâle et femelle, Anou-Anat, Bel-Beltis, Mardouk-Zarpanit, etc. Cf. Sayce, *The Ancient Empires of the East*, pp. 389-390.

(3) A la religion, il convient d'ajouter, pour la Chaldée, les superstitions magiques, qui semblent être l'apanage de toutes les populations primitives.

(4) Rien ne nous permet de dire ce qu'étaient au début ces divinités, si les Egyptiens les apportèrent toutes de leur patrie primitive, ou si beaucoup d'entre elles naquirent sur les bords du Nil. Au moment où nous les rencontrons pour la première fois, leur forme s'était modifiée profondément au cours des siècles, et ne renfermait plus tous les traits de leur nature première. (G. Maspero, *Hist. anc. p. Or.*, 1895, p. 25.)

(5) Lagrange, *op. cit.*, p. 448.

(6) A. Jeremias, *Das alte Testament*, p. 23.

(7) Saturne (Ninip), Jupiter (Mardouk), Mars (Nergal), Vénus (Ishtar), Mercure (Nabou).

(8) Winckler.

en Chaldée, centre du mélange originel, que le naturisme laissa le plus de traces.

A quelle phase se trouvait la religion babylonienne quand l'Égypte fut envahie par les croyances orientales? Nous ne saurions le préciser; mais il est aisé de retrouver dans le panthéon égyptien les dieux astraux d'origine sémitique, et de les séparer des divinités locales (1). Chaque nome possédait son protecteur, élément terrestre déifié (2). Quant au culte des forces reproductrices du genre humain si répandu dans toute l'Asie (3), il est rationnel d'en attribuer l'origine aux Sumériens plutôt qu'aux Akkadiens.

En Égypte comme en Chaldée, les divinités sidérales occupent le premier rang, parce qu'elles sont celles des maîtres; mais, dans la vallée du Nil, les planètes ne sont pas, comme en Asie, toutes divinisées; parce qu'en Égypte l'influence sémitique fut moins intense.

Malgré cette apparente confusion, on peut aisément reconnaître dans *Ra* en Égypte, *Chamach* en Chaldée, *Javeh* (4), *Kamoch* (5), *Melqarth* (6) chez les Chananéens, le soleil et ses manifestations, astre que nous retrouvons sous forme de dieu secondaire (7), chez les Ourarthiens non Sémites, sous le nom d'*Ardinich* (8) et qui n'était entré dans le panthéon de ce peuple que par influence étrangère. Quant au grand dieu susien *Chouchinak*, il semble être indépendant de toute idée astrale.

Dans les deux pays, chaque ville, chaque tribu avait son dieu

(1) Sib (la terre), Nout (le ciel), Nou (l'eau primordiale), etc. Les dieux des morts, Sokari, Osiris, Isis, Anubis, Nephthis semblent également correspondre à des croyances antérieures aux Sémites.

(2) En Egypte, Sib, Nout, Tonen, dieux des éléments, semblent avoir été délaissés de bonne heure.

(3) Cf. M.-J. Lagrange, *op. cit.*, p. 450, note 3.

(4) La religion du bas peuple d'Israël ne différait pas sensiblement, à l'origine, des autres religions chananéennes. Elle reconnaissait des dieux de nature diverse : dieux domestiques (*teraphim*), particuliers à chaque famille (Cf. Histoire de Rachel, *Genèse*, XXXI, 19-38 ; *Juges*, XVIII, 15, sq.; *Samuel*, XIX, 13, sq.); dieux des astres et du ciel, dont le plus important s'appelait Javeh. (G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, 5e édit., 1893, p. 343). Le mot Javeh doit appartenir au vieux fond sémitique (Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 1883, p. 23, sq.); l'origine et le sens n'en sont pas encore bien assurés ; certains critiques sont portés cependant à croire qu'il fut le dieu des Kénites avant de devenir le dieu d'Israël. (Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, pp. 558, 560 ; Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, pp. 130-132.) Ses emblèmes étaient des images (éphod) d'homme, de taureau, de serpent en métal ou en bois, des pierres brutes, des colonnes. (Cf. G. Maspero, *op. cit.*, 1893, p. 344 et notes.)

(5) Dieu de Moab.

(6) Dieu de Tyr.

(7) Bien des conceptions religieuses asiatiques ont survécu jusqu'aux temps de l'antiquité classique. Cf. Fried Delitzsch, The babylonian origin of the greek cult of Demeter and Persephone, *Athenæum*, 1904, II, p. 852.

(8) Khaldich est le grand dieu de l'Ourarthou ; les dieux secondaires ou enfants de Khaldich sont extrêmement nombreux : Teichbach (maître de l'air et des cieux), Aouich (l'eau), Ayach (la terre), Ardinich (le soleil), Silardich (la lune), etc. Les dieux sidéraux semblent n'être entrés dans le panthéon vannique que par contact de l'Ourarthou avec les Sémites.

principal, supérieur pour elle à tous les autres (1), même aux dieux principaux des peuples voisins, qu'il rejetait au second rang (2).

En agglomérant les divers districts, les conquérants réunirent aussi leurs dieux. C'était d'une politique judicieuse; car, bien que sémitisés, les clans avaient conservé pour leurs divinités d'antan un attachement tel que chez eux l'idée de patrie se confondait avec leur culte (3).

Cet indice de nationalisme est surtout remarquable chez les Chananéens, qui, séparés du tronc sémitique dans des temps fort reculés, n'ayant pas éprouvé les vicissitudes de leurs congénères, s'étant développés librement, accordèrent à leur dieu principal une importance prépondérante. Dans l'esprit de chaque tribu, le dieu national devint celui qui devait asservir l'univers entier, parce qu'il personnifiait ses intérêts, ses traditions, son désir de domination. Ne serait-ce pas là l'origine du dieu unique des Hébreux, du Dieu juif contempteur des autres divinités, comme ses adorateurs haïssaient tout ce qui n'était pas eux ? On aurait tort de rechercher, à ces époques, les origines du monothéisme dans des idées philosophiques dont des pauvres nomades demi-sauvages sont incapables (4).

Plus tard, ce principe domina, à l'exclusion des panthéons multiples que leur complication même conduisit à la ruine (5). Il fut d'abord exploité par les Assyriens, par les Hébreux et beaucoup d'autres dans un sens exclusif; puis cette idée suivant le progrès, devint, chez une élite d'abord, puis chez les Aryens, la base de toute la philosophie qui régit encore le monde. Si les Chananéens n'avaient pas quitté la Chaldée, s'ils ne s'étaient pas affranchis du joug des polythéistes, s'ils avaient, comme leurs congénères, accepté pour leur dieu un rang secondaire, le monothéisme n'aurait peut-être jamais vu le jour dans l'antiquité (6).

(1) En Egypte, comme en Chaldée, les dieux suivirent les destinées politiques de leur ville. Sin eut la suprématie tant que dura l'omnipotence d'Ourou ; il en fut de même à Larsam pour Chamach, à Thèbes pour Ammon, à Héliopolis pour Râ, à Ninive pour Assour.

(2) En Egypte, le même nôme pouvait avoir, en même temps, ses dieux solaires, ses dieux des éléments et ses dieux des morts, c'est-à-dire trois classes divines, ne provenant certainement pas de la même origine.

(3) En Egypte, Hator à Dendérah, Nit à Saïs, Nekhab à El Kab, Râ à Héliopolis, Ammon à Thèbes, etc.

(4) Dans l'antiquité, chez tous les peuples de l'Asie antérieure, le dieu disparaissait comme dieu devant son caractère national ; aujourd'hui encore, dans tout l'Orient, la religion tient lieu de race et de nationalité.

(5) Le polythéisme est la base de toutes les religions sémitiques. En ce qui concerne la Chaldée, « revendiquer pour elle le culte d'un dieu unique ne peut être que le résultat d'une illusion occasionnée par les efforts d'un syncrétisme tardif ». (P. Dhorme, *op. cit.*, introd., p. xvii.)

(6) C'est contre le culte sidéral, dont l'importance allait grandissant, que les prophètes eurent le plus à lutter. (J.-M. Lagrange, *op. cit.*, p. 450.)

En Égypte (1), comme en Chaldée (2), nous voyons les animaux jouer un rôle important dans les concepts religieux (3). Ils deviennent l'incarnation ou l'emblème des divinités, croyance sûrement étrangère à la famille sémitique, mais dont l'acceptation était destinée à concilier les idées anciennes avec celles des nouveaux venus.

Nos connaissances des religions primitives de l'Asie antérieure sont encore trop imparfaites pour qu'il soit possible d'entreprendre leur étude comparée ; malgré cela, comme on le voit, il est aisé de se rendre compte du mélange qui se produisit lors de la conquête akkadienne de la Chaldée et de celle de l'Égypte par les peuples asiatiques (4).

A quelle époque s'est passé le départ des tribus mésopotamiennes vers l'Égypte et par quelle voie sont-elles parvenues dans la vallée du Nil (4) ?

Les émigrants connaissaient le métal (5) et l'écriture hiéroglyphique ou tout au moins figurative. Ils possédaient l'art de peindre les vases, de sculpter des figurines. Ceci nous reporte au temps où se déposèrent les couches du tell de Suse aujourd'hui situées entre 25 et 28 mètres de profondeur ; c'est-à-dire à cinq milléniums avant notre ère, peut-être même avant.

Ce mouvement des tribus, depuis les bords de l'Euphrate jusqu'aux rives du Nil, se fit avec lenteur ; si toutefois ce sont les mêmes peuplades qui, parties de basse Chaldée, arrivèrent en Égypte. Il est plus naturel de penser que les hordes se chas-

(1) Toth (ibis ou cynocéphale), Hor (épervier), Sovkou (crocodile), Amon (oie), Anubis (chacal), Phtah (bœuf)

(2) Les Koudourrous cosséens fournissent une liste très importante des emblèmes divins. (Cf. J. de Morgan, *Mém. Délég. en Perse*, t. I, 1900, pp. 165-182 ; t. VII, 1905, pp. 137-153.)

(3) Parmi les animaux momifiés de l'ancienne Egypte, le docteur Lortet et M. C. Gaillard (*la Faune momifiée de l'ancienne Egypte*, Lyon, 1905) ont reconnu : *Singes* : Papio hamadryas (Linné), P. Anubis (F. Cuvier), Cercopithecus grisco-viridis (Desm.) ; *Chiens et Chacals* : Canis familiaris (L.), C. aureus (L.) ; *Chats* : Felis maniculata (Cretzs.) ou F. Lybica (Meyer), id. var. domestica (Fitz.) ; *Insectivores* : Crocidura gigantea (Geoff.), C. religiosa (Geoff.) ; *Rongeurs* : Acomys cahirinus (E. Geoff.), Mus Alexandrinus (Is. Geoff.) ; *Bovidés* : Bos Africanus (Fitzing) ; *Antilopes* : Bubalis buselaphus (Pallas) ; *Gazelles* : Gazella dorcas (Linné), G. Isabella (Gray.) ; *Moutons* : Ovis longipes (Fitz.), race palæoægyptiacus, O. platyura (Wag.), race Ægyptiaca (Fitz.) ; *Moufion à manchettes* : Ammotragus tragelaphus (Cuvier) ; *Chèvres* : Hircus mambricus (Linné) ; H. thebaicus (Desm.), H. reversus (Linné) ; *Oiseaux* : 38 espèces ; *Reptiles* : 3 espèces ; *Poissons* : Lates niloticus.

(4) Il semblerait qu'à Eridou (H. Rawlinson), il se soit formé une école de monothéisme. Mais cette doctrine, si jamais elle a existé, s'éteignit sans laisser de traces. (A.-H. Sayce, *The Ancient Empires*, p. 391.) Il en fut de même de la conception du dieu unique, dans la philosophie grecque et pour l'unité divine d'Ammon thébain imaginée par les grands prêtres dans un but politique.

(5) L'anthropologie signale en Egypte, dès les temps néolithiques et énéolithiques la présence de deux races juxtaposées, l'une autochtone (?) sous mésaticéphale, l'autre envahissante (?) dolichocéphale. (E. Chantre, *Congrès de Paris*, 2-9 août 1900, *Rev. Ecole Anthrop.*, 1900, t. VIII, p. 287.)

sèrent les unes les autres, et que celles qui parvinrent au Nil n'étaient pas toutes les descendants de celles qui avaient bu l'eau du Tigre ou de l'Euphrate.

En route, de proche en proche, ces hommes se perfectionnèrent et, partis peut-être avec la pictographie pure ou l'hiéroglyphe rudimentaire, il se peut qu'ils soient arrivés avec un système tout constitué d'écriture, indépendant de celui qui s'était formé en Chaldée après leur départ.

Le tombeau de Ménès (1), à Négadah, qui peut être placé vers les débuts du quatrième millénium av. J.-C. (2); ne doit pas être considéré comme contemporain de l'invasion, bien loin de là. Des siècles se sont écoulés entre l'arrivée des premiers envahisseurs et la fondation d'une monarchie. Il fallut se trouver en nombre, subjuger les premiers occupants du sol, s'établir dans le pays, s'emparer des foyers de résistance, centres de la richesse, enfin réunir les éléments d'un pouvoir politique (3). Cette période d'incubation de la monarchie pharaonique est celle des dynasties divines ou des serviteurs d'Horus; l'Égypte elle-même nous en a transmis le souvenir dans ses légendes (4).

Par quelle voie se fit cette invasion ? Nous l'ignorons parce que nous ne connaissons pas l'état des routes d'alors. L'Arabie n'était peut-être pas infranchissable comme de nos temps, et la mer Rouge offrait peut-être des passages.

Si les conditions naturelles étaient les mêmes qu'aujourd'hui, ce qui semble probable, la migration, remontant l'Euphrate (5),

(1) Les seuls métaux alors connus étaient le cuivre et l'or. O. Montelius (*Soc. d'Anthrop. et de Géogr. de Stockholm*, 18 sept. 1885) déclarait qu'on ne possédait alors (1885) aucune preuve certaine de l'emploi du fer en Egypte avant l'an 1500 av. J.-C. et, depuis, aucun fait nouveau n'est venu contredire cette assertion. En 1883, M. G. Maspero (*Soc. d'Anthrop. de Paris*, 15 nov. 1883), se basant sur des découvertes de viroles de fer dans la pyramide noire de Dahchour qu'il pensait être de l'ancien empire, émettait l'opinion que le fer, quoique très rare, était en usage dès la IVe dynastie. Mais, d'une part, il a été démontré que la pyramide noire de Dahchour ne remonte qu'à la XIIe dynastie ; d'autre part, le site exact dans lequel furent trouvées ces viroles n'ayant pas été observé scientifiquement, cette trouvaille n'infère en rien les assertions de M. O. Montelius.

(2) Suivant Fl. Petrie (*Royal Tombs*, part. II, p. 4), la tombe royale de Négadah ne serait pas celle de Akha, mais celle de Nit-Khetep, femme de Ménès. Mais cette opinion ne semble pas devoir être acceptée par les égyptologues. (Cf. Borchardt, in *Sitzungsberichte der König. Preuss. Akad. der Wissenschaften zu Berlin Ges.*, v. 25, nov. 1897, p. 1054, sq. *Ein neuer Königsname der Ersten Dynastie.* — E.-A. Wallis Budge, *A History of Egypt*, vol. I, 1902, p. 174, sq.)

(3) L'école memphite comptait 779 ans pour la durée des trois premières dynasties pharaoniques et plaçait le règne de Snéfrou vers 3998 avant notre ère. Ce calcul donnerait pour l'époque de Ménès 4777 ans av. J.-C., évaluation d'ailleurs vraisemblable.

(4) Le professeur Sergi, dans sa *Mediterranean Race*, p. 91 (cité par E.-A. Wallis Budge, *A History of Egypt*, vol. I, 1902, p. 34, sq.), soutient l'origine africaine des anciennes races d'Egypte, au point de vue anthropologique. Je partage sa manière de voir en ce qui concerne le fond de la population dans la vallée du Nil ; mais cette constatation ne touche en rien à l'origine asiatique de la civilisation pharaonique. (J. M.)

(5) D'après les données certainement fan-

gagna le Jourdain par la Cœlésyrie, descendit sa vallée jusqu'à la mer Morte et Édom et de là soit par le Sinaï, soit par le désert voisin de la côte méditerranéenne, parvint à la limite orientale du golfe Nilothique, aucune autre voie ne lui étant ouverte. Mais comme conséquence forcée de ce mouvement, la Syrie et la Palestine reçurent des colonies mésopotamiennes (1).

Le souvenir de cette invasion et probablement aussi d'autres qui se sont succédé, était resté vif en Chaldée ; car le même chemin fut suivi, à bien des siècles de là, par les Hyksos d'abord et par les Hébreux ensuite.

En quel état les envahisseurs trouvèrent-ils l'Égypte ? Le Nil, toujours désordonné, ne déposait pas encore ses limons comme il le fait de nos jours. Des bancs de galets, situés à quelques mètres de profondeur près de Gebel-Abou-Fodah, m'ont appris que le temps n'est pas encore très éloigné où, tout au moins dans le Saïd (2), ce fleuve avait encore, sur bien des points de son cours, un régime torrentiel.

Sept mille ans avant nous, le Nil, couvrant le fond de sa vallée de galets, laissait çà et là de longs bancs de gravier et de sable. Changeant sans cesse son cours, abandonnant des bras morts de tous côtés, renversant un jour ce qu'il avait édifié la veille, il parcourait toute la haute Égypte et une partie de la moyenne sans laisser de limons en quantité appréciable (3). Son lit, couvert de broussailles dans les parties asséchées, de plantes d'eau dans les marais et les bras morts vieux de quelques années, laissait à droite et à gauche deux bandes de terres fertiles, inondées au moment des crues (4).

Plus bas, les eaux s'étant calmées, les limons se déposaient

taisistes de l'école memphite, la durée des temps légendaires en Egypte aurait été de 17.870 ans, se décomposant comme suit : Ire dynastie divine, 12.300 ; IIe 1.570 ; IIIe 3.650 ; IVe (rois de This.), 350. Les trois premières dynasties historiques auraient donné une période de 779 années (Ire dyn., 263 ans ; IIe, 302 ans ; IIIe, 214 ans). Ce qui rapporterait à 18.649 ans avant Snéfrou (3.998 av. J.-C.), à 22.647 ans avant notre ère, les débuts de l'incubation en Egypte de la civilisation pharaonique. Inutile de dire combien ces nombres sont exagérés, surtout en ce qui concerne la période légendaire.

(1) Depuis la hauteur de Bagdad (Félondja) jusqu'à la Commagène, les émigrants remontant l'Euphrate ne rencontrèrent certainement pas une grande résistance ; car ces pays sont incapables d'une population nombreuse, les terres cultivables se bornant à deux étroites bandes (de quelques centaines de mètres au plus) à droite et à gauche du fleuve, limitées par des falaises caillouteuses. Ils durent même parcourir rapidement cette région trop pauvre pour les nourrir. Ce n'est qu'en Syrie, pays fertile, qu'ils rencontrèrent les premières tribus assez fortes pour résister quelque peu à leur invasion. (J. M., *Voyage de 1900 de la Chaldée à la Syrie.*)

(2) J'ai donné dans *Rech. orig. Egypte*, 1896, chap. I et II, une étude détaillée sur le creusement de la vallée du Nil et sur la formation du sol fertile actuel de l'Egypte. (J. M.)

(3) Dans ces lits caillouteux gris, j'ai trouvé à Matanah (Haute-Egypte) un éclat de silex finement retouché semblant appartenir à l'état néolithique. (J. M.)

(4) On peut se faire idée de ce qu'était l'allure de la vallée du Nil à cette époque, en la comparant à ce qu'est aujourd'hui la haute

comme de nos jours et, surélevant le lit du fleuve, formaient des digues naturelles, laissant sur les bords du désert de longs marécages. Une végétation luxuriante se développait alors grâce à la grande humidité de ce pays sans hivers (1).

Le delta n'existait pas encore, le Nil rejoignant le golfe non loin du site actuel du Caire. Mais ce golfe, naturellement peu profond, se comblait peu à peu, laissant émerger çà et là des bancs de vase à peine durcie, bordés de roseaux gigantesques, couverts de gazon, de broussailles, entremêlés de troncs d'arbres, de branchages arrachés par le fleuve aux forêts d'amont, chariés par le courant et rejetés par les vagues.

L'hippopotame, le crocodile habitaient ces îlots boueux et les rives du fleuve, le sanglier vivait dans les fourrés ; des milliers d'oiseaux d'eau volaient en tous sens, quittant un marais pour s'abattre dans un autre. L'antilope, l'autruche, bêtes du désert, se tenaient sur sa lisière et, dans le bruit confus de tant d'animaux, le rugissement du lion jetait la terreur.

A droite et à gauche de ce vaste oasis, s'étendait le désert, avec ses immenses solitudes desséchées ; celui de l'ouest, se perdant à l'infini, couvert de dunes de sable, mobiles comme les vagues de la mer ; celui de l'est, balayé, dénudé, semé de galets brunis et brûlés par le soleil.

Mais, chaque année pendant plusieurs mois, le Nil sortant de son lit obligeait à fuir tous les hôtes de sa vallée. Habitants de

vallée de la Loire, en amont de Nevers. Toutefois, en Egypte, les proportions du phénomène étaient bien plus grandes, et les débordements annuels.

(1) Le docteur G. Schweinfurth qui, comme on le sait, fut l'un des premiers explorateurs du haut Nil, compare l'état dans lequel se trouvait jadis l'Egypte à ce qu'il a vu en amont du confluent des deux fleuves. « Veut-on se faire une idée de ce qu'était la vallée nilotique, avant l'introduction de la civilisation basée sur la culture des céréales ? On n'a qu'à établir une comparaison entre le Nil supérieur, en amont de Kharthoum, et le fleuve bleu du Sennaar, dans leur état actuel. Des forêts épaisses d'acacias, de palmiers doûms et un certain nombre d'arbres à larges feuilles couvrent les îles et les plaines accessibles aux inondations et aux crues. Des taillis impénétrables, des bosquets épineux, des festons de lianes superbes comblent les lacunes entre les gros arbres. Parfois, s'offrent à nos regards de vastes clairières couvertes de prairies, tout aussi infranchissables, grâce à l'énorme végétation des hautes herbes qui y dominent. Le cours du fleuve, nullement réglé par des digues, marque, selon l'importance des crues, entre de nombreux îlots, une certaine indécision de branches et de canaux. De nombreuses lagunes, des arrière-eaux se forment isolées pendant l'étiage et se dessèchent. Ailleurs, dans les dépressions abritées pendant la crue, des infiltrations donnent naissance à des marais constants. Les bras du fleuve, arrêtés par des obstructions causées par la végétation aquatique, se remplissent de papyrus et d'îlots flottants. La région entourant cette vallée, si richement dotée d'une végétation permanente, donne lieu souvent aux contrastes les plus éclatants. Dans l'Afrique équatoriale du Nord, les forêts riveraines, qu'on classe parmi les plus épaisses du monde, forment des bandes relativement étroites, qu'entourent des prairies desséchées pendant huit mois de l'année, et qui n'ont même pas souvent la moindre feuille verte. Dans les régions du Soudan oriental, ces forêts riveraines sont moins nombreuses et ont moins de continuité. Le désert gagne partout du terrain. » (G. Schweinfurth, *Bull. Khédiv. Géogr.*, IVe série, n° 12, le Caire, 1897.)

tout genre gagnaient alors le désert, ou se tenaient dans les broussailles encore découvertes (1).

C'est dans ce milieu que s'était développé l'homme d'Égypte aux temps préhistoriques. Isolé du monde par les solitudes qui l'entouraient, attaché à sa terre et à son fleuve auxquels il devait tout, n'ayant d'autres ennemis que les animaux féroces, nombreux alors, mais trouvant en abondance le gibier, le poisson et les végétaux comestibles (2).

Cependant il ne pouvait, lui non plus, habiter en tout temps la vallée d'une manière fixe. Chassé par les crues, il devait gagner les sables ou tout au moins se tenir sur les bords des terrains inondés. C'est là, en effet, qu'on trouve les restes de ses habitations, des enclos où il réunissait les troupeaux pour la nuit (3); quant aux traces de ses campements provisoires, dans les terres soumises à l'inondation, elles ont disparu sous les limons.

Si le fleuve nourrissait l'homme, il lui imposait aussi ses exigences; lors des débordements, toute la terre étant couverte par les eaux, on ne trouvait plus sa subsistance au jour le jour; force fut donc de s'approvisionner à l'avance. C'est ainsi que l'Égyptien devint éleveur et agriculteur; que, s'emparant des bêtes du désert et de la vallée (4), il en fit ses troupeaux, auxquels il joignit plus tard le bétail importé d'Asie (5); qu'ayant choisi les plantes les

(1) On a pensé que les marais du delta constituaient alors un obstacle infranchissable pour une migration venant d'Asie par l'isthme de Suez, sans songer qu'à l'ouest du delta, entre Tell el Kebir et Suez, est un large passage quelque peu surélevé, composé de conglomérats coquilliers et de sables, et que cette langue de terre n'a jamais été couverte par les eaux du Nil. (J. M.)

(2) Entre autres, le lotus, dont les graines demeurèrent, jusqu'à l'époque romaine, un comestible recherché, le dattier et le doum, dont les fruits se rencontrent souvent comme offrandes dans les tombes pharaoniques. (J. M.)

(3) Les troupeaux égyptiens, à l'époque des kjœkkenmœddings de Toukh, se composaient de moutons (*Ovis longipes*, Fitzinger), de moufloms à manchettes (*Ammotragus tragelaphus*, Cuvier), de chèvres (*Hircus thebaicus*, Desm.), et probablement aussi d'antilopes (*Bubalis buselaphus*, Pallas), et de gazelles (*Gazella dorcas*, Linné; *G. Isabella*, Gray.). (Cf. docteur Lortet, *la Faune momifiée de l'ancienne Egypte*, Lyon, 1905.)

(4) Les mammifères dont j'ai retrouvé les restes dans les kjœkkenmœddings sont : *Bos taurus*, *B. bubalus*, *Capra hircus*, *Gazella Isabella*, *Hippotragus Bakeri*, *Sus Scrofa*, *Canis familiaris*.

(5) D'après le docteur Ulrich Dürst (*Die Rinder von Babylonien, Assyrien und Egypten*, Berlin, 1899), le *Bos macroceros* des monuments égyptiens (Cf. Wilkinson, *The Ancient Egyptians*, vol. I, pp. 249 et 370) aurait été importé dans la vallée du Nil par une race humaine primitive qui, venant du Nord de l'Inde, à une époque très reculée, aurait traversé la mer Rouge pour se répandre sur toute l'Afrique orientale. Le docteur Lortet (*la Faune momifiée de l'ancienne Egypte*, Lyon, 1905, p. 67) ne partage pas cette opinion : « La vallée du Nil, dit-il, ainsi que le centre de l'Afrique, a joui probablement depuis l'époque crétacée des mêmes conditions climatériques qu'elle présente aujourd'hui Dans un tel milieu, d'une stabilité si constante, races humaines et races animales ont dû acquérir des caractères tout à fait spéciaux, en harmonie avec les influences climatériques si remarquables. » Je ne partage pas l'opinion de mon savant ami au sujet de la permanence des conditions climatériques de l'Egypte, depuis les temps crétacés; car, au pliocène, entre autres, le relief de ces pays était tout différent de ce qu'il est aujourd'hui, de même que le régime des eaux. (J. M.)

« Le mouton préhistorique d'Egypte n'est pas un mouton indigène, comme on l'a prétendu. Il a été importé probablement de l'Asie, aussi bien que *Bos brachyceros*, dont on

plus utiles de son pays, il en sema les graines ; qu'à peine eut-il connu le blé, il en fit son principal aliment (1).

Au nord, non loin de l'embouchure du Nil, sur sa rive gauche, était une grande dépression, aujourd'hui le Fayoum, jadis, prétend-on, le lac Mœris, beaucoup plus étendue à l'époque anté-historique qu'elle ne l'est de nos jours (2). Là, l'homme avait placé ses stations (3) tout autour de cette nappe d'eau merveilleuse par sa richesse en poisson (4).

Jamais rien ne variait dans ce monde à part, où régnaient la quiétude et l'abondance ; les peuples y prirent ce caractère doux et insouciant qu'on voit encore chez le fellah de nos jours, après sept ou huit mille ans de civilisation.

Il suffit de jeter les yeux sur les bas-reliefs de l'ancien empire (5) pour vivre de la vie de ce peuple au début de l'histoire. Partout on ne voit que représentations de scènes de chasse et de pêche, de navigation et des travaux de la campagne. Toujours des œuvres de paix ; c'est un monde à part qui semble n'avoir connu que bien tard les horreurs de la lutte, les calamités de la guerre. Ce milieu, les émigrés asiatiques l'envahirent aisément et ils en firent un grand empire.

Il est à présumer, d'après les indications que fournit l'archéologie, que l'avant-garde des Asiatiques, apparaissant dans la vallée du Nil, fut le premier trouble jeté parmi les populations autochtones. Jusqu'à ce temps, les Égyptiens étaient en droit d'ignorer qu'il y eut au monde d'autres hommes qu'eux. La douceur de leurs mœurs fut cause de leur malheur d'abord, de leur grandeur ensuite.

trouve les ossements dans les Kjœkkenmœddings de Toukh » (Cf. Gaillard, *le Bélier de Mendès*, Lyon, 1901, p. 22), « et que *Buffelus antiquus*, et de nombreuses gazelles. Mais, en présence de sa grande répartition dans le Nord de l'Afrique, à l'âge de la pierre polie, on se demande si la souche sauvage de ces races de moutons n'est pas arrivée en Afrique avec les ruminants cités plus haut, à une époque bien plus ancienne, au moment de la grande extension glaciaire, lorsque les mammifères des régions tempérées de l'Asie et de l'Europe furent détruits ou chassés vers le Sud, par ces modifications du climat et par l'arrivée dans les mêmes régions des espèces de la faune boréale » (*id.*, p. 34). M. Piètrement (*les Chevaux dans les temps préhistoriques* et *Bull. Soc. Anthrop.*, Paris, 1906, p. 658) reconnaît, dans l'âne d'Egypte, une espèce africaine, mais pour le mouton, la chèvre et le bœuf, il démontre l'origine asiatique.

(1) La grande usure des dents chez les Egyptiens pharaoniques prouve que non seulement les céréales étaient consommées sous forme de farine mais aussi à l'état naturel ; et sans cuisson.

(2) Les fonds d'anciens lacs, avec leurs ossements de poissons et leurs mollusques, s'étendent au loin ; autour du lac actuel, j'en ai observé à 40 mètres environ au dessus du niveau des eaux. (J. M.)

(3) Les stations néolithiques de Dimeh, Om El Atl, etc., se trouvent à plus de 30 mètres au-dessus du niveau actuel des eaux du lac. On ne rencontre pas, au Fayoum, de traces de palafittes. (J. M.)

(4) Le Birket-Karoum, encore très poissonneux, fournit à la ville du Caire une énorme quantité de poissons (carpes, perches, silures, anguilles, etc.). (J. M.)

(5) Tombeaux de Ti, de Méra, de Kabin, etc., à Saqqarah.

Si les envahisseurs s'étaient heurtés à des populations belliqueuses, jamais l'Égypte pharaonique n'aurait vu le jour.

Quelles étaient les populations qui habitaient l'Égypte avant l'arrivée des Asiatiques? La vallée du Nil était alors très peuplée; car les traces de cette époque sont partout d'une extrême abondance.

Après bien des hésitations et des tâtonnements, je suis aujourd'hui porté à croire que le fond de la population était, dans la vallée, le même que dans les oasis et dans toutes les terres habitables voisines de la Méditerranée; que cette race était blanche et apparentée aux Berbères de notre époque.

Les frappantes analogies qui existent entre les instruments néolithiques de l'Égypte et ceux qu'on rencontre dans tout le nord de l'Afrique, m'amènent à penser que l'habitat de cette race était extrêmement vaste et couvrait presque tout le nord du continent africain.

Est-ce à une réaction anti-akkadienne en Chaldée, aux mouvements violents qui en seraient résultés, que l'Égypte dut son envahissement; est-ce à la conquête même du pays des deux fleuves par les Sémites? Nous ne le pouvons savoir; mais on serait tenté de le penser, car ces faits prirent place vers l'époque caractérisée par la grande expansion akkadienne. D'après les arts, les industries, les connaissances diverses apportées d'Asie dans la vallée du Nil, il semblerait que les hordes envahissantes fussent composées d'autochtones asiates demi-sémitisés plutôt que de Sémites purs, dont l'influence fit partout périr les arts naissants.

La conquête de l'Égypte ne fut pas un mouvement isolé. Tous les pays de la Syrie, de la Palestine, furent englobés par la colonisation (1); et c'est là l'origine des peuplades semi-sémitiques (2)

(1) Les récentes explorations archéologiques en Palestine ont fourni de nombreuses traces des peuples qui, occupaient le sol avant les premières invasions sémitiques.

« Chez les pré-Sémites de Palestine, dont le concept religieux nous échappe encore, il n'y a ni sanctuaire bien déterminé, ni autel, à plus forte raison pas d'idole. Tout le culte s'accomplit devant un trou creusé à même le sol nourricier ou devant des roches percées de cupules; on y répand, en hommage à la divinité, des libations d'eau probablement pure et simple à l'origine, ou de lait, plus tard de vin et de sang. » (Cf. H. Vincent, *Canaan*, 1907, p. 201, sq.) Sanctuaires indigènes d'époque néolithique à Gezer, Tell Djedeideh, Megiddo (Cf. H. Vincent, *Canaan*, 1907, p. 92) du trentième au vingtième siècle et peut-être bien antérieurs. Grotte artificielle sépulcrale néolithique de Gezer (Cf. Alex. Macalister, *Quaterley Statement*, 1902, pp. 353-356; 1903, p. 50, sq., 322-326) entre 4.000 et 2.500 av. J.-C. (H. Vincent, *Canaan*, 1907, p. 211), incinération des corps.

En Palestine, comme d'ailleurs en Chaldée et dans l'Egypte, les origines de la céramique peinte ne peuvent être datées, même approximativement. H. Vincent est d'avis que la poterie indigène s'éteignit en Palestine vers le seizième siècle av. J.-C. (Cf. *Canaan*, p. 19.) Sa disparition en Susiane comme en Egypte est beaucoup plus ancienne; elle est, dans la vallée du Nil, antérieure à l'époque de Snéfrou, et en Chaldée voisine du trentième siècle.

(2) Chez les Chananéens, on rencontre en

qui, bien longtemps avant l'arrivée des Araméens, formèrent le fond des populations voisines de la Méditerranée. Ce fut également la cause du départ vers le nord de ces tribus qui, plus tard, sur le haut Tigre, mélangées avec une nouvelle poussée sémitique, devaient créer l'Empire ninivite (1).

Dès que la Chaldée nous apparaît dans l'histoire, nous la voyons divisée en trois régions bien distinctes :

Au sud-ouest et au sud, le pays de Shoumer avec ses villes principales dont nous connaissons Ourou, Eridou, Bâb-Salimêti, Ourouk, Larsam, Sirpourla.

Au nord, le pays d'Akkad et ses capitales, Nipour, Barsip, Babylone, Kouta, Sippar, Agadê...

A l'est, au pied des montagnes, le pays d'Elam avec Suse et les nombreuses villes de sa plaine.

Les rois de toutes ces villes portaient le titre de patésis ou princes héréditaires sacerdotaux ; sous eux gouvernaient d'autres roitelets, chacun dans sa ville de second ordre.

Ce régime montre les dernières traces du morcellement en clans dans la Mésopotamie pré-akkadienne. Plus tard, des rois

foule des preuves de leur origine chaldéenne, par la langue, par les connaissances céramiques, architecturales, glyptiques ; par les croyances religieuses ils montrent n'être qu'un rameau des peuples sémitisés des deux fleuves.

La divinité revêtait deux formes principales: l'une masculine figurée par le Ba'al (Phallus), l'autre féminine personnifiée dans l'Astarté de l'Elam et de la Chaldée. Le concept général était la fécondité. Plus tard, des dieux secondaires vinrent se joindre à cette idée primitive, soit pour satisfaire à des besoins locaux, soit pour répondre aux exigences de maîtres étrangers. La divinité principale elle-même obéira dans sa forme à des influences extérieures changeantes et très diverses.

Les sanctuaires chananéens de Gezer et de Megiddo (du xxe au xve s. av. J.-C.) déblayés depuis peu (Cf. H. Vincent, *Canaan*, 1907, p. 102, sq.) présentent de grandes analogies avec celui de Serâbit el Khadim (Sinaï) reconnu, malgré ses nombreuses transformations égyptiennes, comme d'origine sémitique (ive millénium av. J.-C.) ; avec la représentation de bronze découverte à Suse (xie s. av. J.-C.); avec quelques sanctuaires très anciens de l'Abyssinie. Ils sont, aux débuts, à ciel ouvert et ornés de monolithes plus ou moins grossièrement taillés : une simple caverne leur tient lieu d'*adytum* et de trésor, aucune autre construction, palais ou demeure des prêtres ne les accompagne.

Sur l'autel les sacrifices sanglants prennent de plus en plus une place prépondérante et les sacrifices humains deviennent fréquents. L'offrande des premiers nés dans les sanctuaires, l'immolation de victimes humaines pour la fondation ou l'achèvement d'un édifice par exemple, montrent à quel degré le Chananéen primitif a le sens de la suprématie divine et de sa propre dépendance vis-à-vis de cette force redoutable d'où émane toute vie et qui régit la mort. (H. Vincent, *Canaan*, 1907, p. 203.

En ce premier stade de la religion chananéenne, si une influence extérieure est saisissable, elle vient plutôt de l'Orient babylonien que d'aucun autre point du monde antique. La Babylonie, l'Elam ou la Susiane fournissent les meilleurs répondants pour les éléments aujourd'hui saisissables du culte de Canaan. (Cf. H. Vincent, *Canaan*, 1907, p. 202.)

Pendant la période chananéenne, les sépultures se faisaient généralement dans des tombes à puits rappelant par leur forme celles de l'ancien et du moyen Empire égyptien (sauf toutefois celles des premières dynasties à Négadah, Abydos, etc.), inhumation des corps accompagnés d'offrandes.

La deuxième période céramique (chananéenne), dans la Palestine, s'étend du seizième siècle environ jusque vers le douzième-onzième siècle « Les éléments spécifiques, en tant que distincts de la culture antérieure, nous demeurent fort obscurs ; mais elle est caractérisée à ce moment par la fusion qu'elle introduit entre les éléments locaux qu'elle s'est appropriés et ceux qu'elle reçoit du dehors, se laissant pénétrer par le grand courant égéen si puissant alors. » (H. Vincent, *Canaan*, 1907, p. 19.)

(1) *Genèse*, X, 11-12.

conquérants vinrent, partant d'Agadê ou d'autres villes, soumirent ces peuples divisés à l'infini et en formèrent leurs empires. Mais la division administrative demeura la même ; les patésis, jadis indépendants, devinrent tributaires et ainsi se créa ce vaste système féodal qui régit la Chaldée pendant des siècles. Il en fut de même en Égypte, où ces divisions primitives (1), continuées jusqu'aux temps romains pendant quatre mille ans, sont connues sous le nom de Nômes.

Bien des siècles après l'installation des Akkadiens dans la Chaldée, mais encore très loin avant l'histoire, les envahisseurs, ayant affermi leur puissance, organisé le premier gouvernement de ce pays, écrasé, absorbé ou chassé les tribus sumériennes, songèrent à éloigner d'eux les dangers dont les menaçaient sans cesse leurs voisins non-sémites de l'Élam, du Zagros, des montagnes qui séparent ces deux pays, et du haut cours du Tigre. Des guerres acharnées furent certainement le résultat de cette lutte pour la conservation de l'indépendance, mais l'histoire ne nous en a pas laissé de traces.

Au sud-ouest et à l'occident, les déserts arabiques et syro-arabiques constituaient une frontière naturelle sûre et n'offraient à la cupidité aucune tentation ; c'est donc vers le nord et l'orient seulement que se tournèrent les regards des Akkadiens.

Mais aussi, la conquête du pays des fleuves, l'asservissement de ses anciens habitants, l'établissement définitif des Sémites dans la plaine basse, étaient pour les États voisins un avertissement; et si les Akkadiens redoutaient un retour offensif des peuples autochtones, les autochtones eux-mêmes craignaient d'être subjugués un jour.

Dans cet antagonisme, l'Élam lui aussi succomba. L'Akkadien vainqueur domina, étendit les limites de sa puissance sur toute la plaine, s'avança peut-être même jusqu'à la Méditerranée et imposa dans tout le sud de l'Asie antérieure une dynastie d'empereurs qui dura plus de mille ans. Ainsi le premier grand empire ne naquit pas de l'ambition d'un peuple de réunir sous un même

(1) La céramique peinte de l'Egypte énéolithique fournit un grand nombre de représentations de barques qui, toutes, sont ornées d'emblèmes, sortes d'étendards désignant certainement les tribus. (Cf. J. de Morgan, *Recher. s. les orig. de l'Egypte*, t. II, 1897, fig. 240-264, p. 93. — Flinders Petrie, *Naqada and Ballas*, etc.) A Suse, nous avons trouvé (Cf. *Mém. de la Délég. en Perse*, t. I, 1900, fig. 337, p. 135) un fragment de poterie archaïque dont l'ornementation incisée et remplie d'une pâte blanche représente également une barque munie de son étendard. (J. M.)

sceptre toutes ses tribus afin de lutter en commun plus sûrement pour la vie, mais de la cupidité d'un homme, d'une famille qui asservit tous les peuples civilisés d'alors. Seuls les soldats de cet autocrate furent ses sujets, les autres hommes n'étaient que ses esclaves. Quel abîme sépare les conceptions gouvernementales d'alors de celles des sociétés modernes !

L'Élam, important encore bien que politiquement sémitisé, formait dans son territoire, comme d'ailleurs tous les États du monde à cette époque, une monarchie féodale. Suse était la plus populeuse de ses villes, mais Anchan, Adamdoun (Hatamti) et bien d'autres bourgades, portant le titre de villes royales, étaient gouvernées par des patésis, dynastes moins asservis que ceux de la Chaldée proprement dite, si même ils n'étaient entièrement indépendants.

Sharoukîn, ou Sargon l'Ancien, ne fut probablement pas, des princes suméro-akkadiens, le premier qui devint empereur ; peut-être fut-il précédé par Manichtousou et d'autres rois de Kich ; mais il est celui sur le règne duquel se sont concentrées toutes les légendes relatives à cette grande révolution : or, il vivait au trente-huitième siècle avant notre ère.

Si nous sommes justifiés à placer vers la seconde moitié du cinquième millénaire, au plus tard, la conquête des pays élamites époque qui correspond, dans le pays des pharaons, aux dynasties divines, ce serait donc mille ans au moins après l'envahissement sémitique de l'Élam que la Chaldée se présenterait à nous par ses monuments et ses textes. Est-il dès lors surprenant que nous n'ayons, jusqu'ici, retrouvé aucune trace précise des populations qui couvraient autrefois le sol de la Mésopotamie ?

Ces évaluations, basées sur de simples approximations, n'ont rien de la rigueur scientifique. Il n'en est pas moins vrai que nous connaissons la succession des faits, des mouvements accomplis, des évolutions ; et que l'idée que nous pouvons nous faire du temps qu'ils exigèrent ne doit pas être très éloignée de la vérité.

Les questions traitées dans ce chapitre laissent subsister une foule de doutes que l'avenir éclaircira certainement ; mais nous entrevoyons nettement quel était l'état du monde au moment où va commencer l'histoire.

En Chaldée, l'Akkadien domine sur tous les anciens peuples. En Égypte, la race autochtone, subjuguée par une migration asiatique, voit s'établir la royauté pharaonique.

Les deux pays possèdent le métal et l'écriture hiéroglyphique, connaissent l'architecture, pratiquent l'élevage et la culture, adorent des dieux issus d'une même pensée religieuse, bien que mélangée à celle des autochtones, parlent des langues apparentées.

Quant au reste du monde, il est plongé dans les ténèbres de la sauvagerie, la pierre polie règne partout en maîtresse et, peut-être aussi, bien des peuples en sont-ils encore à l'état mésolithique.

Désormais, au cours des siècles, les divergences entre les Chaldéens et les Égyptiens n'iront qu'en s'accentuant, jusqu'à former deux peuples entièrement différents. Pendant deux mille ans au moins ils demeureront sans contact direct entre eux, s'ignorant presque l'un l'autre et, lorsqu'ils se retrouveront en présence, ce sera les armes à la main.

Le tableau suivant résume les principaux faits qui, pendant une période de trois mille ans environ, précédèrent les débuts historiques. Il ne repose que sur des suppositions appuyées par les traditions et les découvertes archéologiques. Les dates, indiquées en milléniums, ne sont basées sur aucune preuve positive, sauf en ce qui concerne celle de l'Empire chaldéen ; et s'il est des corrections à faire dans ces évaluations, on devra plutôt, à mon sens, diminuer qu'augmenter l'antiquité des faits antérieurs à Sargou l'Ancien.

MILLÉNAIRES	CHALDÉE ET ÉLAM		ÉGYPTE		MÉDITERRANÉE orientale	EUROPE centrale	MOUVEMENTS DE PEUPLES	
V.	Néolithique.	Tribus sumériennes (clans).	Néolithique.	Tribus nord-africaines.	Néolithique.	Mésolithique (?)	Migration des Indo-Européens vers la Transcaspienne, la Russie, le Danube et l'Europe centrale (?)	Néolithique.
	Énéolithique.	Envahissement sémitique. — Formation des principautés (patésis).	Énéolithique.	Conquête asiatique. — Serviteurs d'Horus.			Établissement des peuples ouralo-altaïques dans les plaines de la Sibérie méridionale ?	
IV.	Bronze.	Premiers royaumes. — Empire suméro-akkadien.	Bronze.	Établissement du régime pharaonique. Ire Dynastie. IIe — IIIe — IVe —		Néolithique.	Mouvements de populations sibériennes vers la Chine ?	

CHAPITRE VIII

L'expansion sémitique.

L'Empire suméro-akkadien. — L'Égypte pharaonique à l'ancien et au Moyen Empire. — La réaction élamite. — Les Hyksos dans la vallée du Nil.

Quand les Sémites eurent étendu leur pouvoir ou leur influence aux pays de la plaine, lorsqu'ils eurent occupé toute la région fertile, depuis les bords de la mer jusqu'au cours moyen des fleuves, jusqu'au pied des montagnes iraniennes et à la bordure du désert arabique, il se forma, peu à peu, dans ce milieu d'abord sans cohésion, des centres politiques correspondant aux bourgades les plus avantageusement situées, aux districts les mieux administrés.

Ces villes, grâce à leur puissance relative, accrurent leurs domaines aux dépens des communautés voisines plus faibles, les absorbèrent et réduisirent leurs patésis au rang de tributaires.

Cette période d'incubation politique fut longue; elle dura vraisemblablement plus de mille années et, pendant ce temps, les anciennes populations du sol chaldéen se fondirent avec les nouveaux venus. Leur civilisation dénaturée par l'esprit étranger adopta une nouvelle voie; les usages se modifièrent, s'adaptant au récent état des choses. L'écriture jadis hiéroglyphique se transforma, peu à peu, en cunéiforme linéaire; on oublia même jusqu'au sens de ses éléments primitifs.

L'art, demeuré entre les mains des aborigènes, mais soumis à la volonté des maîtres, prit un grand essor, si nous en jugeons par les rares œuvres parvenues jusqu'à nos jours.

Dans cette civilisation mixte (1), composée de deux éléments originels distincts et provenant de deux races aux tendances et aux aptitudes très diverses, il est bien difficile de distinguer la part qui appartient aux vainqueurs de celle qui revient aux vaincus. Toutefois, il semble qu'aux Sémites doivent être attribuées les conceptions gouvernementales telles que l'administration, les finances et la guerre ; tandis qu'aux aborigènes seraient dus les arts, l'écriture, les industries, la culture et toutes les branches des connaissances dérivant des soins donnés à la terre.

Disposant des bras de leurs serfs, les Akkadiens ordonnèrent des canaux, assainirent et irriguèrent le pays ; s'inspirant, en les améliorant, des méthodes employées avant eux. Ils fortifièrent leurs villes, élevèrent des temples et des palais et réglementèrent la propriété, en vue d'assurer et d'étendre leur pouvoir avec leurs revenus.

Réunissant les coutumes éparses, propres aux besoins locaux, les adaptant à leurs usages et à leurs intérêts, ils composèrent les premiers recueils de lois qui, comme le fait a lieu pour tous les coutumiers, différaient d'un district à l'autre pour mille détails ; mais demeuraient toujours, d'une part attachés aux nécessités du sol, d'autre part liés aux vues politiques des conquérants.

Il se forma une caste militaire ayant à sa tête, parfois des Sumériens, souvent aussi des Akkadiens, gens de vieille race, dont le concours était assuré aux vainqueurs; les Patésis, qui déjà détenaient l'administration, en furent les principaux officiers. Cette caste était nécessaire au maintien dans l'obéissance des

(1) L'organisation sociale et administrative d'un royaume chaldéen nous est révélée par les textes, et plus spécialement par ceux traitant de la propriété foncière. En tête, se trouvait le roi ou le patési ayant pouvoir sur un certain nombre de tribus. Chaque tribu avait son chef (portant souvent aussi le titre de patési), ses administrateurs, ses conseillers, juges-prêtres, scribes et autres fonctionnaires. Les terres appartenaient à la communauté; mais la jouissance en était attribuée aux villes et villages, chacun pour leur part. L'administration des centres secondaires était organisée comme celle de l'Etat. Dans chacune, les terres tirées au sort étaient remises en jouissance aux divers membres de la communauté. En dehors de ce partage, des lots étaient attribués au roi et aux divers fonctionnaires civils et militaires, suivant leur grade, avec obligation de rapport à la communauté en cas de cessation de leurs fonctions. (Cf. Ed. Cuq, La propriété foncière en Chaldée, ds *Nouv. Rev. hist. de droit franç. et étranger.*, nov.-déc. 1906, p. 722, sq.) Cette législation est le reflet des anciennes coutumes du temps où les pré-Sémites, plus pasteurs et chasseurs qu'agriculteurs, vivaient sous le régime de la propriété collective dans les territoires attribués à chaque tribu. Elle montre également de quels ménagements durent user les Akkadiens envers les Sumériens lorsqu'ils s'établirent peu à peu en maîtres dans le pays.

peuples soumis, ainsi qu'à la protection du domaine sémitique contre un retour offensif des autochtones non asservis encore ou à peine vaincus.

Le fisc (1), comme de raison, demeura entre les mains des Sémites. Les Akkadiens percevaient les taxes non seulement comme maîtres politiques, mais aussi comme chefs religieux; car cette aristocratie, aussi bien sacerdotale que militaire, s'assurait de toutes les ressources par sa double autorité. La religion avait été transformée, les panthéons des deux races s'étant fondus l'un dans l'autre ; mais dans presque toutes les grandes villes, les prêtres de rang élevé étaient des Sémites.

La caractéristique de l'esprit akkadien est le défaut complet de morale, la morale étant entendue dans le sens que nos cultures attribuent à ce mot. L'égoïsme régna toujours en maître dans les États fondés par cette race, et si parfois, dans l'histoire, apparaissent des sentiments généreux chez les souverains, c'est que les circonstances, l'intérêt même, les obligeaient à masquer leurs véritables vues.

La cruauté chez les Assyriens, les Arabes, les Chananéens, les Phéniciens, etc., n'est qu'une conséquence de ce principe du mépris de l'intérêt et de la vie d'autrui, sentiment dominant parmi ces peuples. Chez les adorateurs d'Assour, toute pitié disparaissait devant l'intérêt du dieu, et le dieu n'était que le représentant des appétits de chacun, le masque déguisant l'égoïsme.

« Les Sémites ont à leur charge deux abominables tares (2), les prostitutions sacrées pour les deux sexes et les sacrifices humains non seulement des prisonniers de guerre, mais des enfants immolés par leurs parents, avec la conviction d'être agréables aux dieux (3). Il est vrai que les courtisanes plus ou moins

(1) Les revenus de l'Etat en Chaldée se composaient de deux parties distinctes : ceux provenant des terres de l'Empire et ceux produits par les tributs qu'envoyaient les peuples étrangers soumis. Les impôts intérieurs se répartissaient suivant les produits de l'agriculture et de l'élevage dans des proportions variables suivant les districts et les époques ; en outre, c'étaient des métaux, des produits manufacturés, des esclaves des deux sexes. Le tribut prélevé sur les peuples étrangers se payait en denrées, produits manufacturés, métaux, pierres, bois, bétail et esclaves, etc. L'intérieur, moins taxé que les tributaires, avait aussi à fournir des prestations pour les travaux d'intérêt public, tels que création et entretien de canaux, construction de digues, de remparts, etc., qui s'effectuaient à la corvée. (Cf. G. Maspero, *Histoire*, I, p. 763. — Metchnikoff, *la Civilisation et les Grands Fleuves historiques*, 1889. — Babelon, *Science soc.*, I, 349-351, etc.)

(2) M. J. Lagrange, *Etudes sur les religions sémitiques*, Paris, 1905, p. 445.

(3) Les sacrifices humains chez les Arabes furent d'usage jusqu'à l'hégire. En 529, Mündhir, prince de Hira, vassal de Kavâdh, roi sassanide de Perse, envahit la Syrie qu'il ravagea jusqu'à Antioche. « C'était un payen sauvage, qui en un seul jour offrit les 400 nones d'un couvent syrien en sacrifice sanglant à la déesse Uzzâ (la planète Vénus). » (Noeldeke, *Etudes historiques sur la Perse ancienne*, trad. O. Wirth, 1896, p. 170.)

sacrées affluaient en pays grec, mais la prostitution n'y fut jamais regardée comme un acte religieux si ce n'est peut-être à Corinthe et à Eryx en Sicile, deux points où l'influence sémitique est incontestable.

« Et les Grecs aussi ont immolé des victimes humaines, mais il est très vraisemblable que ces cas sporadiques s'expliquent encore par l'influence des Sémites, par exemple en Arcadie (1), en Chypre (2), dans l'île de Rhodes (3), pays où leur action a été particulièrement sensible.

« Chez les Sémites, au contraire, ces immolations sont enracinées par l'usage. On les trouve en Arabie (4) et en Aramée (5). Les prophètes ont eu beaucoup de peine à empêcher qu'elles ne prévalussent dans Israël.

« La Phénicie en avait comme le privilège (6), elle le transmit à Carthage qui les pratiqua avec fureur, même après sa ruine politique (7). On vient d'en retrouver au pays de Chanaan des traces évidentes (8). Babylone — moins purement sémitique à ce qu'on prétend — ne paraît pas s'y être adonnée avec la même passion ; cependant les critiques nous paraissent bien exigeants s'ils ne se contentent pas des traces fournies par les inscriptions et par les monuments (9). Ce ne sont point là des faits qu'on se préoccupe de transmettre à la postérité (10). »

Ce n'est pas, en effet, dans la Babylonie qu'il faut s'attendre à retrouver les traces du véritable esprit sémitique. Là, dans le berceau de leur puissance, devant appuyer leur pouvoir sur des peuples étrangers à leur sang, qu'ils cherchaient à s'assimiler, ils durent faire une large part à la mentalité de l'ancienne population. Il se forma une religion, des lois, des coutumes mixtes qui décèlent à chaque instant la présence des deux éléments.

C'est dans les régions éloignées de ce foyer mélangé, dans les

(1) Victor Bérard, *De l'Origine des cultes arcadiens*, p. 58, sq.

(2) Tertullien, *Apol. IX*. — Porph., *De Abst.*, II, 54.

(3) Porph., *Cod. loc.*, sacrifice à Kronos.

(4) L'histoire de saint Nil, les captifs immolés à el-'Ouzza (Noeldeke, *Tabari*, p. 171.) — Porph., *De Abst.*, II, 56. — Procope, *Bell. pers.*, II, 28. — Evagre, *Hist. ecl.*, VI, 22.

(5) *De Re syriâ*, LVIII. — Lampride, *Vie d'Héliogabale*, 8. — Cf. Chwolson, *Die Ssabier und der Ssabismus*, II, p. 142, sq. — D'après Clermont-Ganneau, *Recueil*, II, 66, le jeune Neleiros.

(6) Porph., *De Abst.*, II, 56.

(7) Les textes sont nombreux. Plutarque note (*De superst.*, 13) qu'il eût mieux valu que les Carthaginois n'eussent pas de dieux que de leur offrir de semblables sacrifices.

(8) A Gezer ; voir les rapports de M. Macalister ; *Pal expl. Fund. Stat.*, 1903, p. 17, 33, 223, 224. Des faits analogues ont été relevés à Ta'annek.

(9) Cf. Jeremias, *Das alte Testament im Lichte des Alten Orients*, p. 276.

(10) Les inscriptions phéniciennes sont complètement muettes, et les auteurs grecs emploient volontiers dans ce cas des périphrases mystérieuses.

pays où, comme nombre, l'élément non sémitique était sans importance, dans les survivances jusqu'à nos jours au milieu de populations presque pures, qu'il faut aller chercher les tendances réelles de la race sortie d'Arabie.

Cet égoïsme féroce n'est d'ailleurs pas la caractéristique des Sémites seuls ; on le retrouve en Extrême-Orient, dans la Chine, en Amérique, où les gens de sang rouge offraient constamment à leurs dieux des hécatombes humaines ; dans presque toutes les sociétés primitives, même indo-européennes. Mais, chez cette dernière race, il ne résista pas au progrès ; tandis que, chez les Sémites, on en rencontre d'abondantes traces en plein temps de civilisation philosophique.

C'est dans un esprit de domination personnelle que les premières organisations sociales suméro-akkadiennes furent fondées. Le temple, demeure des dieux des deux races, où le peuple apportait ses offrandes et sa dîme, était en même temps le trésor, l'arsenal, le bureau administratif des Patésis. C'est là que se passaient tous les actes, sous la protection de la divinité locale et, par suite, sous la surveillance de l'État. Les scribes, très peu nombreux alors, presque toujours Sémites, étaient des gens d'État et rien ne se faisait sans eux. Dans les édifices sacrés les devins, les sorciers exerçaient leur métier et le bas peuple, très attaché à ses vieilles croyances divinatoires (1), se trouvait encore lié de ce côté. C'est ainsi qu'il oublia si vite sa nationalité, le parler de ses ancêtres et jusqu'à ses intérêts vitaux.

Quant à la langue, les Akkadiens imposèrent la leur ; tous les actes, tous les écrits, quelle qu'en soit la nature, se faisaient en sémitique ; c'est au point qu'à Suse même aucun document en langue indigène ne fut rédigé pendant l'occupation chaldéenne. Dans la Mésopotamie le sumérien, devenu l'idiome de la servitude, s'oublia peu à peu parce qu'on avait tout intérêt à parler la langue des maîtres.

En Élam, pays où les Sémites étaient moins nombreux que dans les districts de l'Euphrate et du Tigre, où par suite la puissance absorbante des vainqueurs était beaucoup moindre,

(1) Ce n'est pas seulement en Chaldée que la divination était en honneur, elle l'a toujours été chez tous les peuples primitifs. Les pratiques médicales comportaient en Egypte des formules conjuratoires qui n'ont rien à envier aux phrases divinatoires des Chaldéens. Le mal avait deux causes : l'une naturelle, contre laquelle on administrait des médicaments, l'autre surnaturelle, produite par les esprits malfaisants. (Cf. *Papyrus de Leyde*, I, 348, verso, pl. XIII, l. 5-6, pl. IV, l. 9-10. Pleyte, *Etudes égyptologiques*, t. I, pp. 61-62, 145-146.)

l'anzanite ne mourut pas comme le sumérien ; les documents sémitiques sont, dès l'origine, remplis de noms propres indigènes, et un système d'écriture spécial se développa même, dans les débuts; en sorte qu'au jour où les événements politiques, où les circonstances permirent aux Susiens de secouer le joug étranger, l'Élam était encore élamite.

L'écriture, dont j'ai déjà parlé au précédent chapitre, aucun document positif ne permet d'en attribuer la découverte aux autochtones plutôt qu'à leurs vainqueurs. Je dirai plus, tous les textes archaïques étant rédigés en sémitique, on serait tenté de croire à son origine akkadienne. Cependant, nous avons vu que bien longtemps avant la conquête, les peuples de l'Asie antérieure connaissaient la peinture, la gravure, la représentation des objets réels, et que par suite ces populations possédaient le sentiment de la figuration.

Dans ces conditions, n'est-il pas plus rationnel de penser que, peu à peu, en se perfectionnant, les aborigènes ont fait parler leurs images et sont ainsi parvenus à la figuration des idées ; plutôt que d'attribuer cette invention à une race, fort bien douée par ailleurs, mais dépourvue du sentiment artistique.

Hiéroglyphes archaïques (Ire ou IIe dynastie) (2).

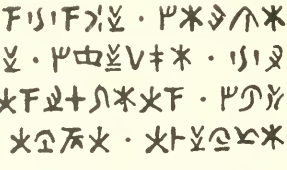
Le foyer chaldéen des hiéroglyphes, issus de la pictographie, n'est d'ailleurs pas unique, nous en connaissons trois autres principaux : celui de l'Amérique centrale pour lequel les développements nous échappent; celui d'Extrême-Orient (1), dans lequel l'évolution fut guidée par une toute autre pensée que celle qui prévalut en Occident; et enfin celui qu'on a récemment découvert dans l'île de Crète, mais pour lequel, quant à l'origine indigène, il peut subsister des doutes ; car cette île ayant, dès les

(1) L'écriture chinoise, pictographique à l'origine, devint peu à peu hiéroglyphique et, par suite du grand nombre des formes dialectales du parler, suivit des courants divers, éloignant de plus en plus les dérivés des signes primitifs. L'unification de l'écriture fut faite par She Chöu, ministre de Süen Wang, souverain de la dynastie chöu, vers 820 av. J.-C. Reprenant les signes à leur origine hiéroglyphique, She Chöu s'appliqua, non pas à leur donner une valeur phonétique, mais bien un sens idéographique capable de les rendre compréhensibles, quelle que soit la prononciation qu'ils suggèrent, dans les divers dialectes. Cette conception de l'écriture est toute différente de celle qui domina le monde occidental, où l'idéogramme fut vite remplacé par des signes n'offrant plus qu'une valeur phonétique. Au quarantième siècle av. J.-C. déjà, en Egypte comme en Chaldée, la proportion des idéogrammes dans les textes est fort restreinte. Toutefois, leur usage persista tant que durèrent les hiéroglyphes égyptiens (vers 210 ap. J.-C.) et les signes cunéiformes (premier siècle ap. J.-C.). Il disparut complètement devant l'usage des caractères alphabétiques.

(2) Gravés sur un vase de pierre dure découvert dans les sépultures royales d'Abydos. Cf. J. de Morgan, *Rech. orig. Egypte*, 1897, p. 241, fig. 812.

temps très anciens (IVe Dynastie ?), reçu d'Égypte les principes de sa culture industrielle et artistique, peut aussi bien en avoir acquis en même temps la notion de l'écriture hiéroglyphique.

Quelques autres tentatives de figuration de la pensée, efforts dont nous ne possédons que de vagues traces, semblent aussi



Ecriture chypriote (1).

Inscription hiéroglyphique d'Ani (Transcaucasie) (2).

n'être nées que du contact avec les peuples en possession des hiéroglyphes. L'Hétéen d'une part se serait simplifié dans l'écriture chypriote (3), d'autres auraient peut-être fourni aux peuples du petit Caucase les éléments de leurs inscriptions.

Nous savons qu'en Chaldée l'hiéroglyphe a été l'origine des cunéiformes; les écrits de l'antiquité l'affirment et nos travaux de Suse ont matériellement prouvé l'existence de cette conception. Nous retrouvons les hiéroglyphes en Égypte dès les premiers temps dynastiques (4), plus tard chez les Hétéens (5). Il semblerait que ces trois systèmes d'écriture fussent nés de la pictogra-

(1) Inscription hypriote (W. Wright, P. Le Page-Renouf et Ph. Berger, *Proc. Soc. of Bibl. Arch.*, déc. 1886, fév.-mars 1887. — Cf. Ph. Berger, *Comptes rendus Acad. inscript.*, 1887, p. 187-198. — Clermont-Ganneau, *id.*, p. 198-201.

(2) Inscription figurative ou hiéroglyphique sur un fragment de vase trouvé à Ani. (Cf. Arch. Forsch. in Transkaukasien. Kaiserlich russische Arch. Commission im 1900, in *Verhandl. der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, 1902, p. 236, fig. 19.)

(3) L'écriture chypriote (Cf. *Trans. Soc. Bibl. Arch.* — Hamilton, *Lang.*, t. I, 1872, p. 116, sq. — G. Smith, *id.*, p. 129, sq. — S. Birch, *id.*, p. 148, sq. — Breal, *Journ. des Savants*, août-sept., 1877) est syllabique. Son origine est certainement asiatique (peut-être hétéenne). Les documents que nous possédons d'elle sont tous en langue grecque. Cette écriture vécut parallèlement avec les alphabets grec et phénicien jusqu'au deuxième siècle avant notre ère. L'inscription la plus importante est celle de Dali, gravée sur bronze, ayant trait au rôle joué par la ville d'Idalion au cours des guerres mediques (Cf. Bibliothèque nat., Paris, don de Luynes).

(4) Sous la Ire dynastie, bien que le système hiéroglyphique fût déjà définitivement établi, les inscriptions montrent par les hésitations qu'elles trahissent, comme par le désordre fréquent des signes, que ce mode d'écriture en était encore à ses debuts. (Cf. Fl. Petrie, *Roy. Tombs of the first Dyn.* I, pl. IV à X.) Ces textes sont très brefs et ne contiennent en général que les formules du protocole royal.

(5) Ce système d'écriture s'est éteint avec le peuple qui en faisait usage, et ses textes ont, jusqu'ici, résisté à toutes les tentatives d'interprétation. Sayce croit voir dans les caractères chypriotes une survivance de ce système simplifié et appliqué à la langue grecque. Cf. H. Sayce, on the Hamathite inscriptions, in *Trans. of the Soc. of Bibl. Arch.*, t. V, p. 31, sq.; t. VII, p. 278, sq. — Conder (*Hamath. Inscriptions in Palestine expl. f. Quart. Stat.*, 1883, p. 133, sq.; 189, sq. pense à des analogies avec les hiéroglyphes d'Egypte. — Halévy (Introd. au déchiff. des inscr. pseudo-hittites ou anatoliennes, in *Rev. sémitique*, t. I, p. 56, sq.; 126, sq.) propose de remplacer le nom de Hétéens, Hittites, par celui d'Anatoliens. — Jensen (Grundlagen für eine Entzifferung der Hatischen oder cilicischen Inschriften, in *Z. d. D. Morgenl. Ges.*, t. XLVIII) propose de voir dans la langue hétéenne celle des tribus ciliciennes.

phie, découverte quelque part dans l'Asie antérieure, et qu'ils se soient développés indépendamment les uns des autres, évoluant suivant les conditions locales, les aptitudes et les besoins des peuples qui les ont adoptés et nous les ont transmis.

Certainement le cunéiforme linéaire n'existait pas en Chaldée lors de la venue des Sémites ; la preuve s'en trouve dans la double évolution en Élam et sur les bords de l'Euphrate. Il n'est pas non plus venu d'Arabie avec les Akkadiens ; car la Chaldée, seule au monde, impose l'écriture sur argile par la nature de son sol. C'est donc après la conquête que, développant une découverte sumérienne, les Sémites ont établi le système cunéiforme, afin de répondre aux besoins de leur administration et du progrès dans les transactions. De grands Empires n'auraient pu se fonder sans le secours de l'écriture.

Les arts, ne trouvons-nous pas leur enfance dès le néolithique et l'énéolithique ? dans les poteries peintes de Mouçian et de Suse, non loin du pays où se développa l'art chaldéen le plus pur ?

En Égypte, nous voyons la culture artistique évoluer à partir de l'époque de Ménès (Négadah) (1). Pendant la première dynastie, la grande sculpture, celle qui nous est révélée par les stèles d'Abydos, est encore grossière ; tandis que les arts réduits atteignent une incroyable perfection (2). La peinture (3), la bijouterie (4) sont formées, peut-être même a-t-on déjà découvert l'émail sur terre cuite (5).

En Chaldée, et mieux dans l'Élam, nous assistons aux mêmes

(1) A l'époque du roi Ménès, tous les instruments étaient encore faits de silex ; ce n'est que plus tard, sous ses successeurs de la Ire dynastie, que le cuivre devint d'un usage courant. (Cf. J. de Morgan, *Rech. Orig.*, 1897. — Amelineau, *Fouilles à Abydos*, 1896-1897. — Fl. Petrie, *Royal Tombs*, 1900-1901.)

(2) Les spécimens les plus anciens connus jusqu'à ce jour de la sculpture égyptienne sont les figurines animales découvertes dans le tombeau de Ménès à Négadah (Cf. J. de Morgan, *Rech. orig.*, 1897), et celles provenant de la sépulture du roi Zer-ta, à Abydos (Cf. Fl. Petrie, *Royal Tombs*, II, 1901, pl. VI, fig. 3 et 4).

(3) L'art de la peinture se montre en Egypte dès les temps antéhistoriques. (Cf. J.-E. Quibell et F.-W. Green, Londres, 1902, *Hiérakonpolis*, part. II, pl. LXXV-LXXIX.) Les couleurs employées sont : le rouge, le jaune, le gris et le noir. La composition désordonnée et l'exécution barbare montrent combien ces premiers essais sont voisins des origines. La sépulture du roi Qa, de la Ire dynastie (Fl. Petrie, *Royal Tombs*, II, 1901, pl. VI, fig. 3-4) fournit un bel exemple de ces essais primitifs.

(4) La perle d'or trouvée dans le tombeau de Négadah (Cf. J. de Morgan, *Rech. Orig.*, 1897) est le bijou le plus ancien connu jusqu'à ce jour. L'usage de l'or était d'ailleurs courant dès la Ire dynastie. (Cf. Fl. Petrie, *Roy. Tombs*, II, 1901, pl. IX.)

(5) On trouve en Égypte des indices de l'usage de la terre émaillée dès les débuts de la monarchie. (Cf. Fl. Petrie, *Abydos. Temenos of Osiris*, 1902, pl. LIII, fig. 7-11, 19-22 ; *Temple* 1903, pl. IV, VII, XI.) Mais ces objets, n'ayan point été rencontrés dans des sépultures, sauraient être datés d'une manière précise. — Analyse des porcelaines égyptiennes par H Le Chatellier (*Ann. chim.*, 1907, p. 363 : Silice, 88,6 ; alumine, 1,4 ; oxyde de fer, 0,4 ; chaux, 2,1 ; soude, 5,8 ; oxyde de cuivre, 1,7.) H. Le Chatellier a reproduit les pâtes en mélangeant : verre bleu, 40 ; sable broyé, 55 ; argile blanche, 5 ; le verre bleu ayant été obtenu par la fusion d'un mélange de sable, 66 ; carbonate de chaux, 8 ; carbonate de soude sec, 22 ; oxyde de cuivre, 4.

débuts, aux mêmes efforts ; mais par suite de la rareté des matériaux durables et de qualité, nous ne rencontrons qu'un très petit nombre de grandes œuvres. Je citerai cependant la stèle des Vautours de Telloh et quelques pièces archaïques découvertes à Suse.

Mais les goûts artistiques ne se donnèrent pas carrière de même façon ; dès les débuts, l'Égypte enferma son style dans des lois rigoureuses, tandis que l'Asie conserva toujours une grande liberté dans la composition comme dans l'exécution.

L'Arabie, malheureusement, est encore bien peu connue ; quoi qu'il en soit, aucune sculpture très ancienne n'y a encore été signalée, aucun objet n'en a été rapporté par les marchands musulmans qui la parcourent en tous sens. J'ai fréquemment interrogé les hommes du pays les plus à même de me renseigner à cet égard et tous m'ont affirmé qu'il n'existe rien de semblable dans la péninsule.

C'est donc aux Sumériens que nous devons attribuer l'honneur d'avoir fondé l'art asiatique ; sinon à ces autochtones eux-mêmes, du moins à quelque tribu, leur parente, habitant vers la même région, car l'Égypte n'a pas agi sur l'Asie dans ces temps très anciens, c'est elle-même qui a subi l'influence artistique pré-chaldéenne.

L'aire des arts primitifs asiatiques semble s'être étendue depuis les derniers contreforts de l'Iran jusqu'aux pays méditerranéens et depuis le Taurus jusqu'à la vallée du Nil. Il y a dans tous ces pays une homogénéité dans les tendances qui ne peut être l'effet du hasard ; d'autant que ce groupe est unique au monde (1). Plus loin vers l'ouest se développa plus tard une civilisation dite égéenne, qui ne fut pas sans puiser largement dans celle de l'Asie, mais n'eut certainement aucune influence sur les débuts orientaux. Ajoutons aussi que, dès les temps les plus reculés, peut-être même dès le néolithique, tous les pays méditerranéens ont reçu de la vallée du Nil bien des notions (2).

La première organisation politique de l'Égypte se fit comme en Chaldée, par l'établissement d'une foule de principautés indépendantes les unes des autres (3), correspondant probablement aux

(1) Dans l'Amérique centrale et au Pérou, des arts céramiques analogues à ceux de l'Asie antérieure sont nés sur place. (Cf. Musée du Trocadéro, à Paris.)

(2) A Chypre, dans l'île de Crète et en Italie méridionale on trouve, dès l'état néolithique, bien des traces d'influence orientale.

(3) Ces principautés se sont conservées dans la suite sous le nom de nômes ou provinces. Chacun se composait d'une ou plusieurs villes

territoires des anciennes tribus. Les conquérants les conservèrent dans leurs grandes lignes et, pendant bien des siècles, cette division du pouvoir contraignit l'Égypte à se développer sur elle-même, sans ambitions militaires extérieures.

Le premier de ces princes qui, dit la tradition, sut concentrer en ses mains le gouvernement de l'Égypte entière fut Mini (1), le Ménès des Grecs (2). Les légendes égyptiennes lui attribuent des améliorations et des progrès qui certainement furent l'œuvre de bien des générations ; il aurait réuni sous son sceptre tous les princes de la vallée, construit des digues, creusé des canaux, fondé Memphis, codifié les lois, fixé la religion. L'imagination des Orientaux se plaisait en Égypte, comme en Asie, à reporter sur un seul nom tous les événements d'une longue période.

Bien que les prêtres égyptiens eussent attribué à Ménès la formation de l'unité pharaonique, il n'en est pas moins vrai que les princes dépossédés, réduits au rang de vassaux, si ce n'est de simples gouverneurs, ne supportèrent que difficilement leur déchéance. Après la mort de Ménès des révoltes éclatèrent sur bien des points, des dynasties illégitimes se fondèrent même ; et les noms de leurs rois, parvenus jusqu'à nous dans les listes pharaoniques, ne sont même pas cités par Manéthon.

La première dynastie sombra dans une révolte et dans des troubles ; il est donc fort probable que les 550 ans attribués à

et d'un territoire très restreint (Cf. A. Brugsch, *Geogr. Inschr.*, t. I, p. 93, sq.) grand parfois comme notre département de la Seine. Le nombre de ces divisions varia suivant les époques (Diodore de Sicile, I, 44. — Strabon, XVII, 1. — Pline, *Hist. nat.*, V, 9-9. — Ptolémée, IV, 5) entre 36 et 47. Les listes pharaoniques en comptent 44, dont 22 pour la Haute-Egypte, 22 pour la Basse. (H. Brugsch, *Geogr. Inschr.*, t. I, p. 99.) Contrairement à ce que nous voyons en Chaldée, dans l'Egypte antique le sol est propriété du roi, les habitants n'ont que la possession que le pharaon veut bien leur accorder, à la condition de payer certaines redevances ou de supporter certaines charges, celles du service militaire par exemple. (Cf. Bouché-Leclercq, *Hist. des Lagides*, t. III, 1906, p. 178.)

(1) Jusqu'aux découvertes de Négadah et d'Abydos, on avait considéré les princes des deux premières dynasties comme « de simples fantômes presque aussi insaisissables que ces douteux serviteurs d'Hor, dont les chroniqueurs égyptiens peuplaient le monde primitif ». (G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, V^e éd., 1893, p. 49.) Krall (*Die Composition*, p. 16-18) les considérait comme ayant été sinon inventés, du moins ordonnés arbitrairement par les prêtres égyptiens du nouvel empire.

(2) Bien que la tradition ait attribué à Ménès l'unification du pouvoir dans la vallée du Nil, nous ne pouvons, d'après les récentes découvertes, voir dans ce prince autre chose qu'un dynaste local. La Haute-Egypte semble avoir été gouvernée, jusqu'à l'époque du dernier roi de la première dynastie, par de nombreux princes. Il se fit alors une première tentative d'unification. Mais cette unité, encore toute précaire, fut rompue lors de la deuxième dynastie, pour être réformée à nouveau par le roi Perabsen. Ménès ne joua certainement pas le rôle qui lui fut attribué dans la suite. Son nom, tel que nous l'entendons communément, personnifie les efforts de la royauté, pendant plusieurs siècles, pour établir l'unité pharaonique, mais, en cette qualité, ne répond certainement pas à la réalité. Il suffira, pour se rendre compte du désordre qui régnait encore en Egypte au cours des premières dynasties, de consulter le beau travail de H. Gauthier (*Le livre des rois*, *ds. Mém. de l'Inst. Fr. d'Arch. Or. du Caire*, 1908) où tous les noms princiers de ces époques sont repris en faisant usage des documents fournis par les dernières découvertes archéologiques.

la durée des deux premières suites de souverains furent uniquement consacrés à l'asservissement de la noblesse, à la consolidation du trône.

Il semblerait qu'en Égypte, contrairement à ce qui se passa en Chaldée, l'adaptation du pays au régime royal ne se fit que longtemps après l'établissement des Pharaons ; tandis que l'Asie, dès longtemps préparée, se serait soumise presque de suite à l'autorité des empereurs chaldéens.

Tablette d'ivoire du trésor royal de Khemaka, représentant le roi Ten dansant devant Orisis (Semti, Ire dyn., vers 4266 av. J.-C.) (3).

C'est à Négadah, non loin d'Abydos et de Thinis, que j'ai découvert la sépulture de Ménès (1), et la nécropole d'Abydos elle-même a fourni les tombes d'un grand nombre de princes ses successeurs (2). C'est donc dans la Haute-Égypte, dans le Saïd, pays d'origine princière de leur famille, que les premiers pharaons établirent d'abord le siège de la royauté unique (4).

Ces sépultures, bien que détruites en grande partie, renfermaient encore une foule d'objets présentant de grandes analogies avec ceux de la Chaldée et de l'Élam dans les temps les plus anciens; il semble donc certain que les deux développements résultent des mêmes influences originelles. Le tombeau de Ménès lui-même, qui, par son architecture, rappelle les monuments chaldéens, est complètement étranger à ce que nous connaissons de la construction égyptienne dans les temps postérieurs (5). Ce style s'atrophie déjà dans les tombes archaïques d'Abydos (6), pour ne plus laisser de traces dès le règne de Snéfrou (7), à la fin de la troisième dynastie.

(1) Cf. J. de Morgan, *Rech. sur les orig. de l'Egypte. Le tombeau de Négadah*, Paris, 1897.

(2) Cf. E.-A. Wallis Budge, *A Hist. of Egypt*, vol. I, *Egypt in the neolithic and archaic periods*, 1902, p. 177 à 222.

(3) E.-A. Wallis Budge, *Egypt in the neolithic and archaic periods*, 1902, p. 195.

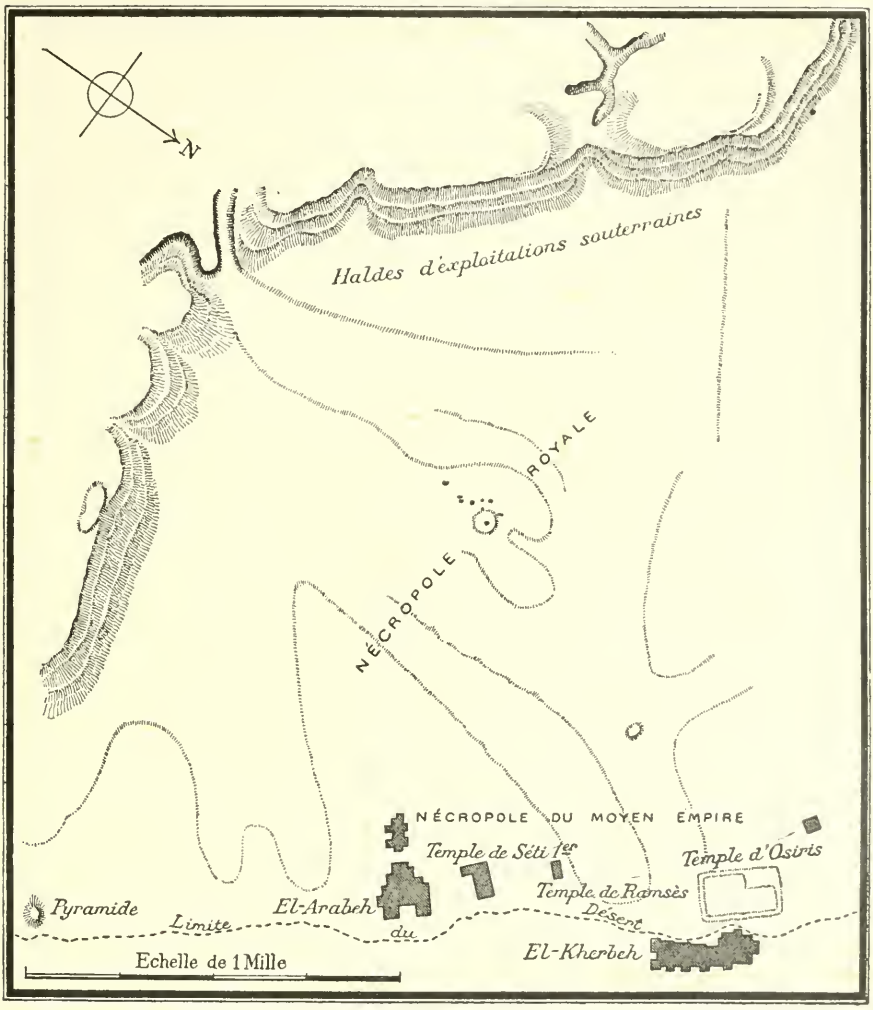
(4) Les tombes royales de la Ire dynastie se trouvent toutes concentrées dans la région d'Abydos. (Cf. J. de Morgan, *Rech. orig. Le tombeau de Négadah*, 1897. — Amelineau, *Fouilles à Abydos*, 1896-1897. — W.-M. Fl. Petrie, *The Royal Tombs of the first Dynasty*, 1900-1901. — Id., *Abydos*, 1902-1904.)

(5) Comparer l'architecture du tombeau de Ménès (J. de Morgan, *op. cit.*, 1897, fig. 518-521) avec celle du palais de Goudéa à Sirpourla (Telloh) (E. de Sarzec, *Découvertes en Chaldée*, pl. L; pl. LIII, fig. 1.)

(6) Les sépultures archaïques d'Abydos sont creusées dans le sol; il en est de même pour une autre qui, à Négadah, se trouve près de celle de Ménès. (Cf. J. de Morgan, *op. cit.*, 1897, fig. 513 [tombeau spolié]).

(7) Les mastabas de la IIIe dynastie à Dahchour (au cartouche de Snéfrou) sont tous construits en briques crues, matériaux dont l'usage décroît pendant la IVe dynastie et qu'on rencontre rarement ensuite, sauf dans l'architecture militaire (El Kab), où il semble

Les sépultures des premiers temps royaux sont énéolithiques, c'est-à-dire que le métal (le cuivre pur [1]) s'y montre en même temps que le silex taillé; or, la phase énéolithique n'a pu remplir



Nécropole royale d'Abydos, d'après Fl. Petrie (*The Royal Tombs*, 1900, pl. III) et les notes de l'auteur.

en Égypte la longue période qui s'est écoulée entre la première apparition des Asiates et la seconde dynastie.

n'être maintenu que pour donner plus de masses aux fortifications.

(1) Cf. Berthelot, *Comptes rendus Acad. Sciences*, 19 août 1896. *Id.* dans J. de Morgan, *Rech. sur les orig. de l'Egypte*, 1896, p. 223, note 1.

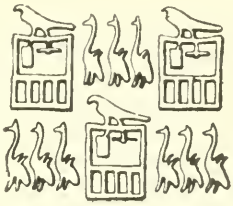
Nous devons donc admettre, ou bien que les envahisseurs ont établi la royauté presque de suite après l'invasion, ce que les récentes découvertes ne permettent plus d'accepter, ou que la conquête s'est produite graduellement, en plusieurs phases. La première partie de l'occupation par ces peuples s'étant faite à l'état néolithique correspondrait à la période des « serviteurs d'Horus », et la seconde effectuée par des tribus énéolithiques aurait apporté le germe du régime royal.

D'une part les dynasties divines ne peuvent être considérées comme autochtones, sans quoi la lutte du bien contre le mal, les fables d'Osiris, d'Hor, de Thot l'inventeur de l'écriture, seraient l'écho de faits antérieurs à la conquête asiatique, ce qui ne peut être admis, les nouveaux maîtres de l'Égypte n'ayant eu aucun intérêt à perpétuer les souvenirs historiques des populations asservies. D'autre part les traditions placent le mythe d'Osiris dans la Haute-Égypte et son sanctuaire à Abydos, c'est-à-dire dans le pays même où se fonda la royauté. Il existe donc une étroite liaison entre les serviteurs d'Horus et les premiers souverains.

Une première partie de l'invasion très ancienne, dont le point de départ reste encore inconnu ; mais qui ne peut être indépendante des mouvements dont l'issue fut la royauté, aurait envahi la vallée du Nil et s'y serait installée, créant ou régularisant un système de principautés analogue à celui de la Chaldée, et apportant peut-être les éléments de l'écriture. Dans une seconde migration, d'autres Asiatiques apparentés aux premiers venus, en possession des métaux, profitant des résultats déjà acquis par leurs prédécesseurs, auraient fondé la royauté pharaonique après une période plus ou moins longue de guerres. En ce cas, les serviteurs d'Horus seraient les chefs asiatiques des premiers clans ; et l'on s'explique fort bien le prestige religieux attaché à leurs souvenirs.

Nous devons observer toutefois, en ce qui regarde l'écriture, qu'il n'a pas été trouvé jusqu'à ce jour, dans la vallée du Nil, la moindre trace d'essais hiéroglyphiques ou d'écriture figurative, les plus anciens textes connus, ceux de Négadah, montrant le système graphique déjà complètement fixé. Par suite, nous sommes, jusqu'à plus ample informé, autorisés à penser que l'écriture ne s'est pas constituée sur place ; mais a été importée peu avant l'époque de Ménès. En Chaldée, non plus, là où nous connaissons le pas-

sage du signe hiéroglyphique au cunéiforme, nous n'avons encore rencontré aucune trace des tâtonnements qui prirent sûrement place entre la figuration et l'idéographie. Cette remarque fait penser, soit que les tâtonnements n'ont pas eu lieu dans les sites explorés jusqu'à ce jour, soit qu'ils ont été de très courte durée, soit enfin que nos investigations sont encore trop imparfaites.



Hiéroglyphes archaïques. Impression d'un cylindre sur des cônes d'argile fermant les vases d'offrandes du tombeau de Ménès à Négadah (1).

Ces origines sont bien confuses, malgré les nombreuses recherches dont l'Égypte et la Chaldée ont été l'objet ; elles l'étaient plus encore avant les découvertes relatives au préhistorique égyptien. Il est à peine concevable que ces questions d'origine n'eussent pas été élucidées longtemps auparavant; alors que depuis plus d'un siècle les savants les plus éminents de l'Europe étaient venus étudier le sol égyptien (2). Quoi qu'il en soit, il apparaît clairement aujourd'hui que l'Égypte et la Chaldée se sont développées parallèlement et dans des conditions semblables. Toutes deux ont droit à l'honneur d'avoir civilisé le monde ; mais tandis que l'Égypte, enfermée dans ses sables, ne pouvait étendre son influence au delà de certaines limites imposées par la nature, la Chaldée, pays ouvert sur toutes ses frontières, entourée de tous côtés de dangers et de menaces, était appelée à s'accroître et à fonder le premier grand empire dominateur.

Ainsi, c'est dans ces deux vallées jouissant de conditions naturelles analogues, peuplées de races pacifiques, aux mêmes aptitudes, que se formèrent les deux premiers foyers civilisateurs. Les facilités de la vie enfantèrent les progrès initiaux qui, peut-être, se développant sur eux-mêmes, eussent donné au monde une culture toute différente de celle que nous possédons aujourd'hui ; si l'élément sémitique, doué d'un génie gouvernemental et administratif spécial, n'était venu, pendant trois ou quatre mille ans, diriger cette évolution, lui donner une tendance à la domination inconnue avant lui spécialement en Égypte, et qui, probablement aussi, eût été sans lui ignorée en Chaldée. L'autochtone

(1) Cf. J. de Morgan, *Rech. orig. Egypte*, 1897, p. 168, fig. 558.

(2) Cf. A.-H. Sayce, *The archaeology of the Cuneiform inscriptions*. Londres, 1908, p. 101. Chap. IV. The relation of Babylonian to Egyptian civilisation.

devint la main de cette civilisation hybride, dont le Sémite fut la tête.

L'histoire des Patésis chaldéens nous est encore presque inconnue; à peine savons-nous quelques-uns de leurs noms attachés à leurs œuvres de paix; quant à leurs expéditions militaires, tant pour la conservation du trône que pour l'extension des frontières, nous n'en connaissons rien.

Ourou, Eridou, Ourouk, Larsa, Sirpourla (Lagach), etc., et enfin Suse et Anchan semblent avoir été à l'origine les principaux centres chaldéens. Il y régnait des princes plus ou moins puissants suivant les temps, parfois soumis et réduits à la situation de feudataires par leurs voisins plus forts, souvent aussi maitres eux-mêmes, imposant leurs volontés.

On comprend aisément qu'un tel état politique chez un peuple ambitieux, par tempérament, de richesses et de pouvoir, amenait de perpétuels conflits entre les principautés et faisait souvent changer de mains la prépondérance relative des petits États.

Dès une très haute antiquité, 4.000 ans au moins avant notre ère, les rois-prêtres (1) de Kich, Manichtousou et autres, étendirent au loin leur domination, faisant peser leur joug sur les pays d'Akkad et de Choumir et sur la Susiane même. Nous n'avons jusqu'ici retrouvé d'eux que quelques-unes de leurs constructions, dont les ruines sont éparses dans les pays jadis soumis à leur sceptre. Les autres Patésis, ceux des villes asservies, avaient conservé leurs titres, leurs prérogatives et une grande partie de leur pouvoir, mais sous l'autorité de Kich.

Ce premier royaume, sans frontières définies, ne modifiait guère les conditions politiques du début; ce n'était encore que le régime des principautés étendu, à peine centralisé entre les mains d'un seul prince. D'ailleurs, à la suite de ce premier essai d'un gouvernement couvrant de son autorité l'ensemble des pays chaldéens, le régime des petites principautés indépendantes fut restitué pour un temps.

Cependant l'extension de la puissance de Kich devait enfanter l'Empire. Elle ne fut qu'une première tentative, mais prépara l'esprit

(1) Les patésis et souverains les plus anciens dont les noms soient parvenus jusqu'à nous sont ceux des villes de Lagach, de Gichhou, de Chouripak, de Kisourra, de Nippour, de Kich, de Goutiou, d'Hourchitou, de Louloubi, d'Achnounak, de Dour-Ilou, de Kimach, de Suse, d'Our, d'Isin, de Larsa et d'Ourouk. Ces villes dont, pour beaucoup, nous ne connaissons pas l'emplacement, semblent avoir été les premiers foyers de la culture chaldéenne, peut-être même sumérienne.

des peuples à coopérer aux grandes vues politiques des souverains de l'avenir. Sargon I, dit l'Ancien, roi d'Agadê, détrônant son oncle et maître (vers 3800 av. J.-C.), soumit toute la Chaldée, l'Élam, les rives du golfe Persique, les îles, les peuplades à l'orient du Tigre jusqu'aux montagnes. Il porta ses armes en Syrie, à Chypre même, dit-on.

Sargon n'était pas le premier des empereurs ; mais il fut le véritable fondateur de l'empire. Deux petits royaumes, ceux de Larsam et d'Apirak, conservèrent toutefois leur indépendance ; il la leur laissa, soit qu'ils eussent contribué à l'établissement du pouvoir suprême, soit pour toute autre cause qui nous échappe.

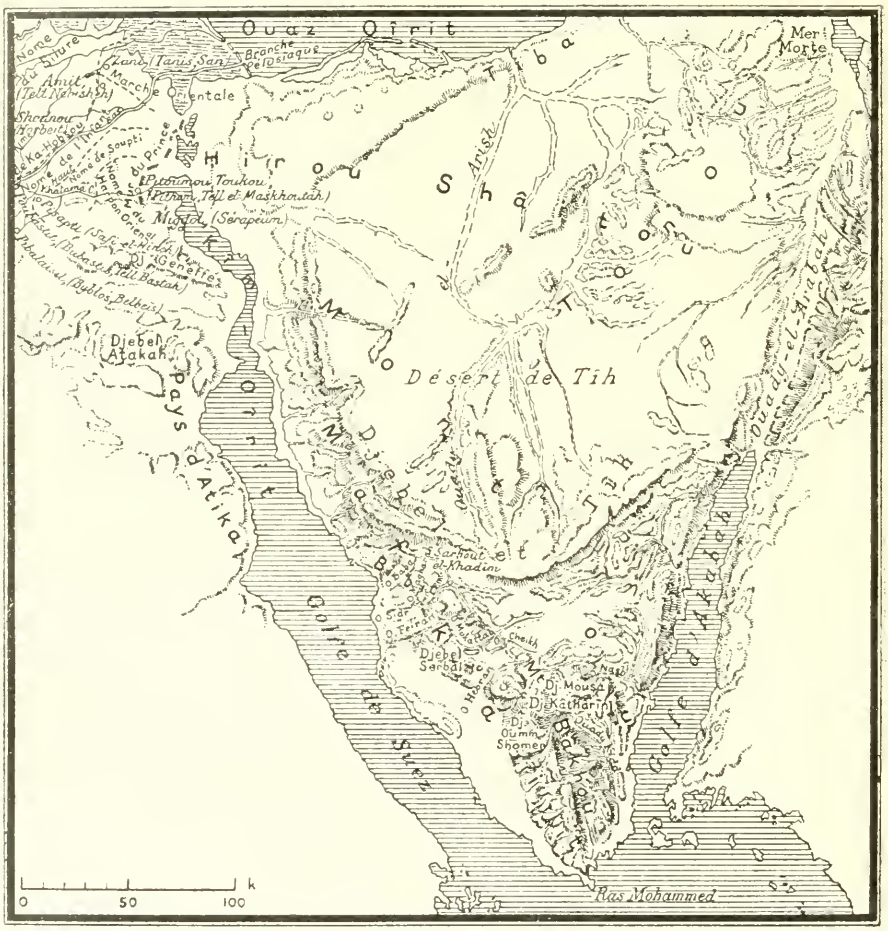
Sargon n'était plus un Patési, plus puissant que les autres, imposant son joug à ses proches voisins, mais bien un véritable empereur féodal, tel que plus tard les invasions des barbares en ont établi en Europe, tel que nous en voyons encore de nos jours un frappant exemple de l'autre côté du Rhin. Non seulement les populations suméro-akkadiennes furent réunies sous un même sceptre ; mais les armes d'Agadê se tournèrent vers les peuples étrangers, reculèrent les frontières sémitiques et établirent la première grande domination d'un seul.

De nos temps, cette politique a pris le nom d'unité de races ; mais, de même que dans l'antiquité, elle cache simplement un désir de conquête, un appétit de domination. A six mille ans de distance, les mêmes cupidités se traduisent par les mêmes iniquités.

Le centre du pouvoir se trouvait alors dans les pays, dès longtemps sémitisés, de la Chaldée et du golfe Persique : mais déjà des colonies s'étaient établies sur le haut Euphrate, sur les côtes et dans les montagnes de Syrie et de Palestine, vivant côte à côte avec les tribus d'origine plus ancienne. C'est de cet ensemble que Sargon fit son Empire, sans que ses armes se fussent jamais tournées vers l'Arabie, pays d'origine de ses ancêtres, dont il avait plutôt à redouter l'âpreté qu'à convoiter les biens.

Cette conquête ne se fit pas sans ébranler l'équilibre établi depuis des siècles dans l'Asie antérieure ; des migrations eurent lieu, les unes concentrant dans les montagnes du Nord et de l'Est les populations autochtones, les autres chez les Sémites eux-mêmes, qui, suivant la seule route ouverte, s'avancèrent jusqu'à la presqu'île du Sinaï. Mais là, elles se heurtèrent à la puissance égyp-

tienne qui, depuis longtemps déjà, occupait militairement cette barrière de ses domaines, fermant ainsi la porte par laquelle elle était venue. Là, pendant des milliers d'années, les nouveaux arrivés, vaincus, étaient traînés en esclavage sur la terre du Nil, où les



La presqu'île du Sinaï au temps de l'empire Memphite (1).

Pharaons les employaient aux grands travaux dont ils nous ont laissé les ruines.

On a pensé que la possession du Sinaï importait aux Égyptiens à cause des mines de cuivre que renfermerait cette presqu'île. Cette opinion se basait sur une erreur commise par Lepsius qui,

(1) D'après G Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 349.

confondant des minerais naturels de manganèse avec les scories résultant de la métallurgie du cuivre, crut à une immense exploitation minière. Les gisements du Sinaï contiennent de la turquoise, et non du métal en quantité industrielle ; leur richesse naturelle n'entrait donc pour rien dans les vues politiques des Pharaons.

C'est uniquement au point de vue de la défense de ses intérêts vitaux que l'Égypte occupait le Sinaï, repaire de nomades toujours prêts à fondre sur les riches contrées du Delta. Ses efforts étaient d'ailleurs largement compensés par la quantité des esclaves qu'elle capturait dans ce district asiatique.

Le désert syro-arabique constituait une excellente frontière entre les deux empires d'Asie et d'Afrique, empêchant leur contact. Tandis que les Pharaons se bornaient à conserver le Sinaï, les Suméro-Akkadiens ne descendaient pas vers le sud ; leurs hordes, pour gagner la Syrie, remontaient l'Euphrate et se trouvaient amenées ainsi vers l'Oronte, plutôt que dans la Phénicie méridionale.

Les dix premières dynasties (1) sont généralement appelées memphites, parce que c'est à Menès qu'est attribuée la fondation de Memphis, et aussi parce que les sépultures de la plupart des souverains de la IIIe, de la IVe dynastie et des suivantes s'y trouvant, on supposait que celles des trois premières dynasties s'y élevaient également et que, dès les débuts, le centre du pouvoir avait été établi dans le nord du pays. Manéthon, toutefois, désigne sous le nom de Thinites les deux premières suites des Pharaons.

(1) E.-A. Wallis Budge (*Egypt in the neolithic and archaic period*, 1902, chap. II, Egyptian chronology, pp. 111-161) donne avec beaucoup de clarté les résultats de toutes les évaluations chronologiques tentées jusqu'ici en ce qui concerne l'Egypte et les empires asiatiques. Jusqu'à la XVIIIe dynastie (Amenophis IV, $<$ 1400 $<$ 1450) aucune date n'est certaine dans la chronologie égyptienne. Les dates de Lepsius ont été soumises à une attentive et ingénieuse révision, notamment par M. Eduard Meyer (Aegyptische Chronologie. Berlin, 1904, ds *Abhandlungen der K. pr. Akademie der Wissenschaften*, 1904). Les anciennes estimations pour les époques antérieures à la XVIIIe dynastie sont sensiblement réduites. Ainsi la XIIe dynastie est classée de l'an 2000 à 1788 ; la XIIIe, de 1788 à 1660. La domination Hyksos n'a duré qu'un siècle environ, de 1660 à 1580. C'est l'époque d'anarchie qui vit les dynasties contemporaines et non successives, classées sous les n°s XIV-XVII (Cf. R. Dussaud, *Rev. École anthrop.*, 1908, p. 268). Ces nombres sont très différents de ceux adoptés jusqu'alors (G. Maspero, Fl., Petrie etc.) ; on considérait la XIIe dynastie comme s'étendant de 3460 à 3248 pour les uns, de 2778 à 2565 pour les autres. Les calculs de Ed. Meyer reportent l'invasion des Hyksos à une époque où, aucune grande révolution ne s'étant opérée en Asie, il devient difficile d'expliquer son origine. D'après les trois systèmes de Fl. Petrie, Evans et E. Meyer, le premier palais de Cnossos (Minoen moyen II) daterait de 3460 à 3248 (Fl. Petrie) ; 2500 à 2200 (Evans) et 2000 à 1800 (Ed. Meyer). De ces trois époques, celle supposée par Evans m'apparaît comme la plus rationnelle et correspondant le mieux aux événements dans le monde oriental. Il n'est pas irrationnel d'ailleurs de placer vers la fin du troisième millénaire l'apogée de la civilisation crétoise.

Mais les découvertes de Négadah et d'Abydos montrent, au contraire, que les premiers rois eurent le siège de leur pouvoir dans la Haute-Égypte, et ce n'est, semble-t-il, qu'avec la IIIe dynastie (1) que le centre politique fut reporté vers le nord (2).

Peut-être devons-nous voir une nécessité politique dans ce transport du siège du gouvernement. De Memphis, bien mieux que de la Haute-Égypte, les Pharaons étaient à même de surveiller la seule frontière dangereuse de leurs États, celle de l'Asie, qui probablement servait de passage à des migrations plus ou moins importantes que les rois d'Égypte avaient souci, sinon d'arrêter, du moins de surveiller.

Les premiers Pharaons memphites tournèrent bien certainement de suite leurs regards vers le Sinaï ; car on voit dans ces montagnes, à Wadi Maghara, la stèle triomphale de Sozir (3), celle de Snéfrou, dernier roi de la IIIe dynastie (4), relatant une prise de possession de la presqu'île par les troupes égyptiennes. Si ces campagnes ne sont pas les premières, ce sont du moins les plus anciennes dont la trace se soit conservée jusqu'à nous. D'autres monuments montrent combien les Pharaons de tous les âges attachaient d'importance à leur frontière asiatique. Cette attention se soutint pendant toute la durée du moyen Empire (5)

(1) En 1901, J. Garstang découvrit à Bet khallaf, près de Girgeh, les tombes des roi Hennekht et Tchéser de la IIIe dynastie ; c'est donc au cours de cette dynastie que le pouvoir central se déplaca pour venir se fixer à Memphis.

(2) En dehors des monuments de Négadah et d'Abydos qui, sans contredit, sont les plus anciens des temps pharaoniques, les égyptologues ont cru pouvoir attribuer à la IIe dynastie quelques-uns des monuments découverts dans la nécropole memphite ; tels sont : le tombeau de Thothpou à Saqqarah, la grande stèle de Shiri (Cf. G. Maspero, *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, p. 31), les statues de Sapi (Cf. E. de Rougé, *Notice des monuments égypt. du Louvre*, 1855, p. 50) ; mais ces attributions sont loin d'être prouvées, car ces monuments peuvent aussi bien être reportés à la IIIe dynastie, de même que la pyramide à degrés de Saqqarah (Sozir) et la grande enceinte rectangulaire située à l'ouest de cette pyramide (Cf. J. de Morgan, *Plan de la nécropole memphite*, Caire, 1897). La chose semble même plus vraisemblable, car nous ne connaissons dans la nécropole memphite aucun monument appartenant sûrement à la IIe dynastie. Les plus anciens, portant un cartouche royal, sont jusqu'ici les mastabas de Dahchour, contemporains du roi Snéfrou (Cf. J. de Morgan, *Fouilles à Dahchour* en 1895) qui, par leur grand nombre, semblent prouver que la sépulture du roi se trouvait également dans ces parages.

(3) Le roi Sozir, dont le tombeau se trouvait à Saqqarah (pyramide dite à degrés) et dont la stèle triomphale se montre sur les rochers de Wadi Maggarah, au Sinaï (Cf. G. Benedite, *Recueil*, t. XVI, 1894, p. 104), appartient à la IIIe dynastie.

(4) Sur cette stèle, Snéfrou écrase de sa masse un nomade (Mentiou) terrassé. L'inscription dit : « Le roi des deux Egyptes, le seigneur des diadèmes, le maître de justice, l'Horus vainqueur, Snéfrou, le dieu grand. » Ce roi, afin de protéger ses frontières de ce côté, fonda une série de forteresses dont une, Shê-Snofrou (Touadi de Snéfrou), existait encore au Moyen Empire. — Cf. Lepsius, *Denkm.*, II, 2. — J. de Morgan, *Recherches sur les orig. de l'Egypte*, 1896. — Chabas, *les Papyrus de Berlin*, p. 91. — E. de Rougé, *Recherches*, p. 90. — G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, Ve éd., 1893, p. 59.

(5) Les expéditions des pharaons contre les nomades du Sinaï (Mentiou) sont nombreuses au cours de l'ancien et du moyen empire. Après Snéfrou (IIIe dyn.), Cheops (IVe), puis Sahouri (Ve), Ousirounri-An. (Ve), Dadkeri (Ve) (Cf. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 39 a, 152 a, 39 d. — Birch, *Zeitsch.*, 1869, p. 26. — Ebers, *Durch Gosen zum Sinaï*, p. 536. — J. de Morgan, *Rech. s. les orig. de l'Egypte*, 1896). Pépi Ier (VIe) (Cf. G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Or.*, Ve éd., 1893, p. 81) envoya son ministre Ouni

jusqu'au jour où, les armées égyptiennes se trouvant écrasées par un flot humain, la vallée du Nil fut envahie.

On a prétendu que, sur la fin de ses jours, Sargon aurait pénétré dans la presqu'île du Sinaï (Magan), rappelé par des révoltes, et qu'il y aurait renversé Kastoubila, roi de Kazalla (1).

Si les Suméro-Akkadiens s'étaient avancés jusqu'au Sinaï, ce n'est pas un roi indigène qu'ils y auraient rencontré, mais bien les garnisons égyptiennes. De plus, comment le Sinaï aurait-il pu se révolter contre Sargon alors qu'il appartenait à l'Égypte? Ces deux invraisemblances eussent dû suffire pour faire écarter l'identification du pays de Magan avec le Sinaï.

M'appuyant sur un grand nombre de textes anciens et sur des considérations tirées de la géologie, j'ai prouvé (2) que le pays de Magan était situé sur le Khabour, affluent de l'Euphrate. C'est donc sur la route de Syrie, déjà conquise, que le roi d'Agadé alla précipiter du trône le prince révolté Kastoubila, et non dans les montagnes du Sinaï.

La légende met au compte de Sargon l'Ancien toutes les grandes améliorations de son époque; il est le Ménès de la Chaldée. Les traditions et les vieux écrits sacerdotaux furent compilés, traduits en langue sémitique et coordonnés, les augures, les ouvrages d'astronomie, de mathématique (3), de médecine, de magie, de législation (4), rédigés primitivement en sumérien, furent aussi traduits et commentés. Un autre ouvrage donnait les règles des deux grammaires sumérienne et akkadienne. Tous ces documents furent réunis dans le grand temple d'Ourouk où, quinze cents ans plus tard, Assourbanipal les fit copier. A ces travaux,

soumettre les Amou et les Hirou-Shaitou de la presqu'île (Cf. Maspero, *op. cit.*, p. 82 ; d'autres tribus au pays de Tobi, toujours dans le Sinaï (Cf. Maspéro, *Zeitschrift*, 1883, p. 64), furent également vaincues par une expédition maritime. Miriuri (VIe) (cf. E. de Rougé, *Rech. sur les monum.*, p. 80 sq. — Erman, Comm. z. inschr. d. Una., in *Zeitschr.*, 1882, pp. 1-29. — Lepsius, *Denkm*, II, pl. 116 a.), Entouf IV (XIe) (cf. Birch, *Pap. Abbott*, p. 11-12.) Les souverains de la XIIe dynastie restaurent la ligne de forts construite sous l'ancien empire et reliant la mer Rouge à la Méditerranée, la muraille qui barrait l'entrée du Ouadi Toumilat (cf. Chabas, *les Papyrus hiératiques de Berlin*, pp. 38-39. 81-82, 91) et défont les Shasou et les Mentou (Cf. J. de Morgan, *Fouilles à Dahchour*, pectoraux royaux).

(1) G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, V^e édit. p. 158.

(2) Cf. *Mém. de la Délég. en Perse*, t. I, 1900 ; *Recherches archéologiques*, p. 34, sq.

(3) Dès l'époque de Sargon l'Ancien et de Naràm Sin, les connaissances mathématiques en Chaldée permettaient de relever des plans exacts. (Cf. F. Thureau-Dangin, Un cadastre chaldéen, ds *Rev. d'Assyr. et d'Arch. orientale*, vol. IV, n° 1, 1897, pp. 13-27. — Heuzey, *Comptes rendus Acad. Inscr.*, t. XXIV, p. 128.)

(4) L'obélisque de Manichtouson, découvert à Suse et portant un long titre de propriété, prouve que déjà vers 3800 avant notre ère les coutumes relatives à la propriété étaient codifiées. Il est permis d'en conclure qu'à cette époque, déjà, tous les rapports des hommes entre eux étaient réglementés par des lois. Ce document est relatif à des domaines situés près de la ville de Kich en Chaldée. (Cf. V. Scheil, *Mém. Délég. sc. en Perse*, t. II, textes élamites sémitiques.)

attribués à Sargon, il convient d'ajouter de nombreuses constructions de temples et de palais, le tracé d'une foule de canaux.

Certainement cette œuvre ne fut ni celle d'un jour ni celle d'un seul homme (1); mais c'est vers cette époque, au moment de la fondation de l'Empire, que s'accomplirent ces progrès : qu'un pouvoir central fut à même de coordonner les connaissances du passé, et d'en faire ce tout qui, pendant des milliers d'années, régit la Chaldée, et dont, pour bien des choses, l'effet se fait encore sentir de nos jours.

Déjà la civilisation égyptienne était alors très développée; mais il lui manquait l'ambition des conquêtes et l'organisation militaire de l'Asie. Pendant toute la durée de l'ancien et du moyen empire, elle n'eut qu'une politique extérieure restreinte, se contenta de naviguer dans la mer Égée et d'opérer des razzias sur le haut Nil; et lorsqu'après l'invasion des Hyksos, elle entra sur la scène du monde, les idées sémitiques de domination avaient fait leur chemin, gagnant l'Assyrie, la Phénicie, la Judée, toute l'Asie antérieure. Avec l'énorme développement qu'elle possédait à tous les points de vue, l'Égypte eût été la maîtresse incontestée du monde si elle avait su conquérir, comme les Akkadiens, les Assyriens et plus tard les Perses.

Fils et successeur de Sargon, Naràm Sin (vers 3750 av. J.-C. [2]) continua l'œuvre de son père. Sans cesse en campagne, il parcourut la Syrie, le pays de Magan, s'avança peut-être jusqu'à Diarbékir, guerroya dans les montagnes et visita l'Élam afin d'y affermir l'autorité akkadienne.

Le seul danger pour l'empire était celui qui devait plus tard sortir de l'Est; car là se développait, à l'abri des atteintes chaldéennes, une puissante civilisation autochtone qui, s'aidant des progrès suméro-akkadiens dont elle s'inspirait, devenait de jour en jour plus menaçante. Mais, contre ce danger, la Chaldée ne pouvait rien militairement; une bonne administration intérieure, une politique étrangère judicieuse eussent seules pu écarter d'elle le péril,

(1) Les souverains (suzerains) les plus anciens dont les noms soient parvenus jusqu'à nous ont régné dans l'ordre suivant : 1° Charrou oukîn I ; 2° Manichtousou; 3° Ourou mou-ouch (tous trois rois de Kich) ; 4° Chargani-charri et 5° son fils, Naràm Sin, rois d'Agadè (V. 3750 av. J.-C.) Cf. J. Halévy ds *Rev. Sémitique* janvier 1909, p. 110.

(2) Nabonide dit avoir fait pratiquer à Sippar une tranchée de 18 coudées de profondeur pour retrouver la pierre de fondation du temple de Chamach placée par Naràm Sin, 3200 ans avant lui. (Cf. Schrader, *Keilinsch. Biblioth.*, III, 2, p. 102, sq.).

en conservant à l'empire, avec sa vitalité économique, la force de résister à l'orage.

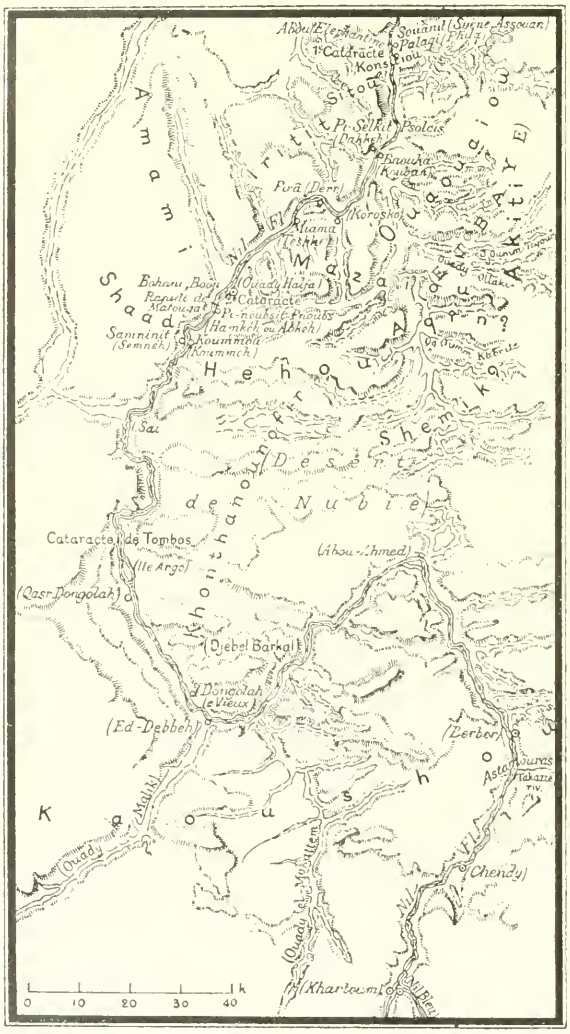
Entre 3750 et 2300 av. J.-C., époque de la réaction anzanite, nous ne connaissons que peu de chose des événements qui prirent place; l'empire continua d'exister sous les rois de la première dynastie d'Our, Our-Engour, Doungi, etc. ; mais vivant sur lui-même, administrant tant bien que mal son avoir, réprimant de son mieux les révoltes, n'entreprenant plus de conquêtes. Il semblerait que les successeurs de Sargon et de Naràm Sin, profitant des efforts de leurs ancêtres, fussent tombés dans l'insouciance ; que, peu à peu, cette vaste organisation militaire, se désagrégeant, soit devenue si faible que la première secousse la devait renverser ; que, presque tous les princes féodaux s'étant affranchis, il y eut encore, dans bien des provinces, retour au régime des Patésis indépendants. N'en a-t-il pas été toujours ainsi des grands États orientaux ? n'ont-ils pas tous péri par l'insouciance des descendants de leurs créateurs ?

Sous Naràm Sin, le régime était toujours féodal. Le roi marchait en personne à la guerre entouré de ses neuf vassaux. Les armées se composaient, en dehors des troupes d'Agadê, des contingents tirés des grands fiefs, dont tous les chefs n'étaient pas des Sémites, loin de là ; mais, par crainte ou par intérêt, ils obéissaient au roi et le secondaient dans ses entreprises. Il faisait bon, en effet, de guerroyer avec un chef aussi puissant et de recevoir sa part dans les dépouilles des vaincus.

Cette époque est celle de l'apogée des arts en Chaldée. Aux grandes conquêtes, à l'opulence, correspondent presque toujours les grandes œuvres de goût. Les monuments au nom de Naràm Sin, ceux de l'Empire, sont d'une composition et d'une exécution remarquables, supérieurs même, comme conception, à ce que nous a laissé l'Égypte ; mais cet art souple et majestueux devait entrer rapidement en décadence, dans un milieu où les préoccupations matérielles dominaient chaque jour de plus en plus. Quant à la sculpture provinciale, elle avait conservé la rudesse archaïque.

Pendant ce temps, l'Égypte poursuivant sa destinée, se développait sur elle-même en dehors de la scène du monde. Quelques troubles intérieurs, quelques expéditions contre les nomades du Sinaï, des côtes de l'Érythrée, quelques campagnes au sud dans les pays des nègres, vinrent seuls troubler l'harmonie de cette

évolution si homogène et si suivie. Les arts se développèrent au point d'enfanter des merveilles dans tous les genres, œuvres très spéciales d'ailleurs, d'un style qui, pour manquer de souplesse, n'est pas sans une extrême élégance. Le sol se couvrit de digues, de canaux, de villes et de villages, de temples et de palais; la richesse devint immense en esclaves, en métaux, en biens de toute nature; la population s'accrut dans d'incroyables proportions.



La Nubie au temps de l'Empire égyptien (1).

Le pouvoir central avait plusieurs fois changé de siège; de Memphis il était remonté dans la Haute-Égypte, puis il redescendit vers le nord avec la XIIe dynastie. La Nubie fut conquise, tandis que du côté de l'Asie les Égyptiens ne dépassèrent pas le Sinaï, souvent envahi par les nomades asiatiques; mais que les Pharaons gardaient avec vigilance. Les souverains pressentaient que, de l'Asie, viendraient un jour des hordes barbares portant la ruine sous leurs pas.

(1) D'après G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 177.

Certainement l'Égypte se tint à l'écart pendant les quatorze premières dynasties qui la gouvernèrent ; mais il ne faudrait pas croire qu'elle soit demeurée sans communication avec l'Asie. Le chemin entre l'Euphrate et la vallée du Nil, connu de toute antiquité, était sans cesse parcouru par les caravanes, et les Pharaons n'étaient pas sans savoir ce qui se passait en Chaldée ; peut-être même les marchés du Delta recevaient-ils bien des produits asiatiques (1). Avec les peuples de la Méditerranée, les relations commerciales étaient constantes; y doit-on voir la source des quantités énormes de métal que renfermait l'Égypte dans un temps où elle ne possédait de district minier que sur le Haut-Nil ? Je suis porté à le croire.

Les vaisseaux égyptiens, dès la IVe dynastie, s'aventuraient déjà dans les îles de la mer Egée, alors à peine peuplées (2), sur les côtes de Candie, où les Crétois reçurent de la vallée du Nil tous les principes de leur civilisation, en Chypre, pays de cuivre.

Peu après l'époque où les empereurs chaldéens fondaient la bibliothèque d'Ourouk, les Pharaons encourageaient les lettres; quelques-uns même, dit-on, composèrent personnellement des ouvrages. Dès la VIe dynastie, un haut fonctionnaire porte le titre de « Gouverneur de la Maison des livres ». C'est qu'en Égypte, les moyens de fixer la pensée étaient autrement aisés que jamais ils ne furent en Chaldée ; le papyrus permettait d'écrire comme on le fait de nos jours sur papier, et son usage se perd dans la nuit des temps. Rapidement l'écriture hiéroglyphique avait produit un système plus cursif, l'hiératique (3), tandis qu'en Mésopotamie l'argile seule se prêtait à recevoir les signes (4).

De quels ouvrages se composaient les bibliothèques de l'ancien

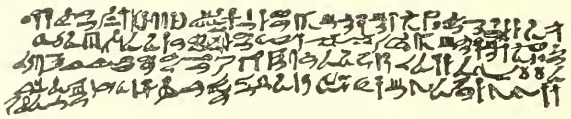
(1) C'était déjà de l'Asie (XIIe dynastie) que l'Egypte tirait les esclaves, les parfums dont elle faisait une si grande consommation, le bois et les essences du cèdre, les vases émaillés, les pierreries, le lapis et les étoffes brodées ou teintes dont la Chaldée se réserva le monopole jusqu'au temps des Romains. (G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, éd. V, 1893, p. 101.)

(2) « Les Cyclades n'ont pas été habitées à l'époque néolithique, ou du moins quelques familles suffisaient pour exploiter les gisements d'obsidienne de l'île de Milo et pour approvisionner un commerce restreint. L'usage des couteaux en obsidienne s'est développé à l'époque énéolithique et s'est perpétué pendant tout l'âge du bronze. » R. Dussaud, *Bull. et Mém. Soc. Anthrop.*, Paris, 1896, p. 110.

(3) L'usage de l'écriture hiératique est fort ancien, on en connaît des exemples dès l'ancien empire. L'un des plus beaux manuscrits en cette écriture parvenus jusqu'à nous est le Papyrus Prisse de la XIe dynastie. — Dans les constructions de la XIIe dynastie à Dahchour, toutes les indications techniques inscrites sur les matériaux sont en caractères hiératiques et non en hiéroglyphes. La dernière de ces écritures était réservée aux inscriptions et aux textes religieux, tandis que la première était courante et servait à toutes les transactions privées.

(4) Si les Chaldéens avaient écrit sur parchemin, les signes cunéiformes n'auraient pas pris naissance. Ce ne fut que plus tard que l'introduction de l'araméen permit d'abandonner l'argile.

Empire égyptien ? Nous l'ignorons ; mais d'après les indications sommaires parvenues jusqu'à nous, il est à croire qu'elles renfermaient des traités de médecine (1), de sciences mathémati-

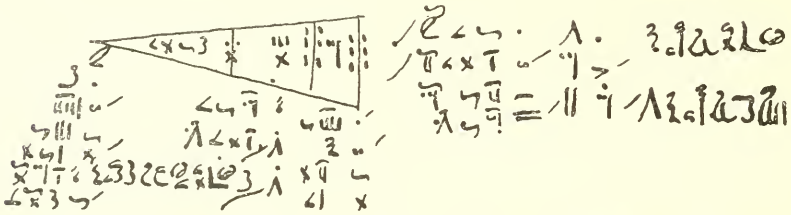


Écriture hiératique.

Première page du *Traité de Morale* du prince Phtah-Hotpou écrit à la fin de la Ve dynastie.

ques (2) et astronomiques, peut-être même d'histoire mais surtout des livres religieux (3) et philosophiques (4).

Ce que nous connaissons de la littérature égyptienne montre



Théorème de géométrie d'après le papyrus mathématique du Musée Britannique (XIXe dyn.) (5).

un peuple rapportant toutes choses à la divinité, et attachant à ses croyances une importance telle qu'elles dominent au point d'effacer

(1) Les sciences médicales, si toutefois on peut donner le nom de science aux pratiques usitées chez les Égyptiens, sont aussi anciennes que la royauté, peut-être plus même. Le premier traité connu jusqu'à ce jour est attribué au règne de Chéops, les autres datent des rois Menkeri (Cf. G. Ebers, *Papyros Ebers*, Leipzig, 1875; Chabas, *Détermination d'une date certaine*, Paris, 1877), Housapaïti (Cf. Brugsch, *Rec. monum. Egypt.*, t. II, p. 101-120, pl. LXXXV-CVII. — Chabas, *Mel. Egyptol.*, 1re série, pp. 55-79). Ces deux traités existaient encore à l'époque romaine (Galien, *De compos. medic. Sec. gen.*, V) et quelques-uns des remèdes qu'ils indiquaient font aujourd'hui encore partie de notre pharmacopée. Comme tout en Egypte, la médecine avait pris un caractère divin et le médecin qui s'écartait des prescriptions sacrées était passible de mort comme assassin (Diodore de Sicile, I, 82). On conçoit aisément quel genre de progrès dut faire cette science, en dépendance de la religion, pendant la durée des temps pharaoniques.

(2) Les connaissances mathématiques en Égypte remontent à la plus haute antiquité, si nous en jugeons par les travaux exécutés dès la IVe dynastie. Malheureusement nous ne possédons rien des traités primitifs. Le plus ancien document mathématique parvenu jusqu'à nous est le papyrus Rhina, du Musée Britannique. (Cf. A. Eisenlohr, *Ein mathematisches Handbuch der Alten Ægypter*, 1877.)

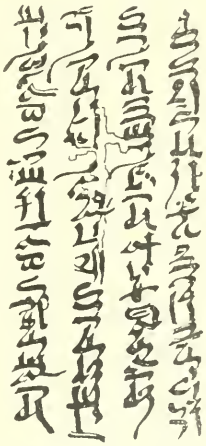
(3) Parmi ces livres, il en était de contemporains de Ménès et même d'antérieurs. Celui des morts remonte à l'antiquité la plus reculée ; le chapitre LXIV fut, dit-on, découvert sous Housaphaïti ou sous Chéops. Toutefois les tombes archaïques de Négadah et d'Abydos n'en renfermaient aucun fragment.

(4) La philosophie est aussi ancienne que l'Egypte. Le plus ancien traité connu (*Papyrus Prisse*, Bibl. nat. de Paris), écrit au début de la XIIe dynastie, renferme deux ouvrages : l'un composé sous la IIIe dynastie (Snéfrou), l'autre sous la Ve par Ptahhotpou, fils d'un des rois de cette époque. (Cf. Chabas, *Rev. Archéol.*, 1re série, t. XIV, p. 1, sq.)

(5) Cf. Eisenlohr, Ein mathematisches Handbuch der Alten Ægypter (*Papyrus Rind des British Museum*), 1877.

presque les autres sujets. L'homme songeait, toute sa vie durant, à se construire un tombeau, ne méditait que sur la survivance.

La vallée du Nil a fourni une innombrable quantité de textes écrits sur pierre, sur bois, sur papyrus, e til en est bien peu qui présentent un caractère profane. Les indications historiques, généralement perdues dans l'encombrement des formules rituelles, sont souvent bien vagues et difficiles à retrouver. C'est que la croyance à la vie future absorbait l'Égyptien au point de lui faire négliger mille choses de la vie sur terre ; que son histoire même avait pour lui moins d'attrait que ses espérances d'outre-tombe, et que les prêtres l'entretenaient dans cet état d'esprit afin de conserver sur lui un ascendant absolu (1). Tant que l'Égypte vécut en dehors du monde, tant qu'elle n'eut pas senti le besoin de lutter pour l'existence, l'idéalisme fut le seul mobile de tous ses actes privés et publics. Elle n'était pas un royaume de la terre.



Fragment du manuscrit hiératique de Sineh (papyrus de Berlin de la XIIe dynastie (2).

En Chaldée, au contraire, les Sémites moins croyants, plus positifs, plus orgueilleux, plus ambitieux des biens de ce monde, ont sude bonne heure, tout en rendant hommage à leurs divinités, séparer les faits des formules, étudier les sciences sans y mélanger les dieux, narrer les hauts faits, rédiger des lois en les dégageant des idées et des formules religieuses.

Ces deux états d'esprit s'expliquent aisément par la nature même des lieux où vivaient les deux peuples, par leur éducation. L'Égyptien n'ayant pas grand effort à faire pour conserver son patrimoine, protégé qu'il était de tous côtés par des déserts, avait tout loisir de se livrer aux spéculations imaginatives ; le calme de la nature et la régularité de la vie l'y portaient, de même que ses dispositions naturelles et ses croyances traditionnelles. Tandis que les Sémites ardents à la conquête, toujours assoiffés de richesses

(1) Les prêtres qui veillaient sur les sépultures étaient gérants des biens du tombeau que l'Egyptien donnait de son vivant par contrat régulier afin d'assurer après sa mort le service des offrandes. (Cf. G. Maspero, Egypt. docum. relat. to the dead, in *Trans. of the Soc. of Bibl. Archeol.*, t. VII, p. 6, sq.) Ce fut une des principales causes de l'immense richesse du clergé.

(2) La disposition de l'écriture hiératique en colonnes verticales semble cesser avec le moyen Empire.

et de jouissances, ayant perpétuellement à lutter contre de dangereux voisins, envisageaient la vie sous un jour plus réel. Ils faisaient aux dieux leur part dans leurs inscriptions triomphales, au début et à la fin des textes; mais tout le cours du récit conservait son caractère profane. Dans la pratique, ils se servaient du nom de leur divinité pour couvrir leurs iniquités; car, il ne faut pas l'oublier, les dieux n'ont jamais été, surtout entre les mains des Sémites, que des instruments de haines, de vengeances, de rapines.

Certainement les empereurs chaldéens durent user des procédés que nous voyons plus tard employés par l'Assyrie où, au nom d'Assour, se commirent tous les crimes; mais ils étaient tenus à certains ménagements envers le vieux fond de la population, assez nombreux encore pour adoucir, dans une certaine mesure, la cruauté et l'injustice naturelle de ses maîtres.

Pendant que se développait l'Égypte sous ses premières dynasties, que s'établissait la prépondérance sémitique dans l'Asie antérieure, de grands mouvements de peuples s'opéraient dans le Nord. Les Aryens, fuyant devant le froid, avaient depuis longtemps quitté leur patrie originelle et, lentement, s'étaient avancés vers l'ouest et le sud. Les plaines de la Transcaspienne, celles de la Russie étaient déjà occupées, peut-être même les avant-coureurs s'étaient-ils avancés déjà jusqu'en Europe centrale. En Extrême-Orient des migrations analogues, mais plus confuses encore pour notre esprit, jetaient les bases de ce qui fut plus tard l'Empire chinois. Les hordes tartares et turques prenaient leurs positions dans la Sibérie et l'Altaï, pays abandonnés par les Aryens.

De ces mouvements, nous ne connaissons rien de précis encore; mais la suite de l'histoire les fait pressentir. Ils s'imposent, et si j'en parle en traitant du quatrième millénium, c'est que bientôt nous verrons paraître, dans l'aire historique, les premiers Aryens.

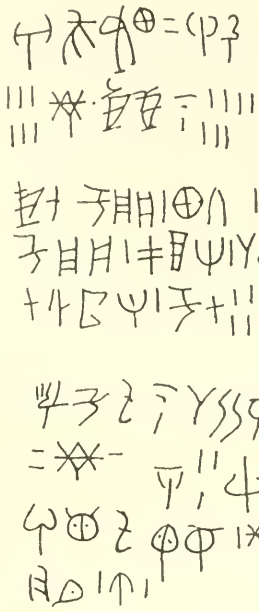
Ces hordes du Nord n'étaient point encore parvenues jusqu'à la mer Méditerranée où, sous l'influence bienfaisante des navigateurs égyptiens, les vieilles races se développèrent et acquirent, de bonne heure, une civilisation digne d'entrer en ligne avec celle de leurs maîtres.

Ce n'est que vers la IVe dynastie que l'influence égyptienne se fit sentir en Crète, foyer d'une culture intellectuelle nais-

sante (1). Auparavant, jusqu'à la IIIe dynastie, le centre du pouvoir et par suite de la richesse et de l'énergie, se trouvant, en Égypte, éloigné de la mer de mille kilomètres environ, le nord du pays était quelque peu délaissé et ses navigateurs, encore barbares, ne s'aventuraient pas loin des côtes.

Le transport du pouvoir à Memphis (2) procura la richesse et la force aux gens du delta. Arrêtés par les sables et les nomades pillards, aussi bien du côté de l'Asie que de celui de la Lybie, les commerçants s'élancèrent sur le chemin de la mer et, dès la IVe dynastie, nous rencontrons des traces de leur passage.

La Crète était en admirable position pour développer la culture qui lui était enseignée; entourée d'eau de toutes parts, elle n'avait à redouter que la piraterie, dont ses habiles marins la protégeaient dès les temps néolithiques. Grande assez pour subvenir à ses besoins en toutes choses, elle ne l'était pas de telle sorte qu'il s'y put développer de grands pouvoirs absorbants. Indemne de toute invasion, elle était habitée par une race homogène parente de celle des



Inscriptions crétoises sur argile, découvertes à H. Triada (3).

(1) R. Dussaud (*Bull. et Mém. Soc. Anthrop.*, Paris, 1906, p. 112, sq.) donne, d'après M. Evans, la classification chronologique des antiquités nouvellement découvertes en Crète.

I. *Minoen ancien* I. — Enéolithique que M. Evans croit contemporain de la Ire dynastie égyptienne.

I. *Minoen ancien* II. — Vases de pierre, armes de bronze, cachets, figurines, or et argent, mobilier présentant de grandes analogies avec celui de l'Egypte à la IVe dynastie.

I. *Minoen ancien* III. — Objets divers, signes pictographiques d'un type primitif.

II. *Minoen moyen* I. — Plein âge du bronze, polychromie dans la céramique; l'écriture pictographique prend la forme hiéroglyphique.

II. *Minoen moyen* II. — Premiers palais de Cnosse et de Phaestos. Belle époque des vases de Kamarés. — XIIe dynastie. Vingtième à dix-neuvième siècles.

II. *Minoen moyen* III. — Deuxièmes palais de Cnosse et de Phaestos. Premières sculptures. Ecriture linéaire en même temps que hiéroglyphique. — XIIIe dynastie.

III. *Minoen récent* I. — (Haghia Triada.) Vases en stéatite ornés de bas-reliefs. Fresques très habiles, épées de bronze, écriture linéaire, encore mélangée de quelques hiéroglyphes. — XVIIIe dynastie (XVIIe s.).

III. *Minoen récent* II. — Traces nombreuses d'influence égyptienne. Second palais remanié de Cnosse. Art céramique à son apogée. — Deuxième ville de Phylacopi (Milo). — Ruines de Théra (Santorin). — Tombes à fosses de l'acropole de Mycènes. — XVIIIe dynastie.

III. *Minoen récent* III. — Mycénien. L'hégémonie passe sur le continent. XVIIIe à XIXe dynastie.

IV. *Invasion dorienne.* — Apparition du fer, de la fibule, de l'incinération, retour de la céramique au décor géométrique.

(2) Dès les débuts de la royauté, les Pharaons avaient les yeux tournés vers le delta, puisque c'est à Ménès qu'on attribue la fondation de Memphis ; mais cette ville ne devait être, au début, qu'un simple poste militaire chargé de surveiller la route d'Asie et de protéger la vallée du Nil en la barrant à son entrée.

(3) Cf. A. Mosso, *Gli Scavi di Creta*, Milano, p. 52, fig. 29, *a*, *b*.

îles de l'Égée, des terres voisines de l'Europe et du nord de l'Afrique, populations possédant des tendances, des aptitudes et des besoins analogues aux siens.

Minos est, dit-on, le fondateur de cet État dont le développe-

L'île de Crète dans la haute antiquité.

ment fut si rapide que, dès le vingtième siècle, son influence régnait sur la majeure partie de la mer Méditerranée. Commerçant avec tous les pays et surtout avec l'Égypte, chez qui elle alla puiser des notions artistiques, la Crète sut développer chez elle, dans une évolution qui lui est très personnelle, la sculpture (1), l'architecture, la peinture à fresques, la céramique et tous les autres arts utiles.

Libre dans son progrès, n'ayant pas à restreindre, par des canons religieux, l'envolée de ses conceptions, elle produisit des œuvres d'une grâce réaliste parfaite, que seule la Grèce de la belle époque devait surpasser.

Ce peuple Crétois n'était ni sémite, ni égyptien, ni aryen; il appartenait aux vieilles couches de la population, avait du sang quaternaire dans les veines, de ce même sang peut-être que les peintres magdaléniens, que les Berbères de l'Égypte primitive, que les Sumériens de Chaldée ; mais il possédait aussi l'élément principal du progrès, la sécurité.

Chypre, également visitée par les Égyptiens, était peuplée de

(1) E.-H. Hall (*The decorative art of Crete in the Bronze Age*, Philadelphie, 1907) a donné un excellent exposé de l'art décoratif, plus spécialement céramique. Ce travail dispense de consulter les nombreuses publications parues depuis quelques années sur les fouilles en Crète.

congénères des Crétois, mais elle était trop voisine des côtes d'Asie ; les maîtres du continent, en la visitant, y semèrent la ruine et la crainte. Aussi n'eut-elle pas le loisir de se développer à l'égal de sa sœur d'Occident.

Ainsi l'Égypte, par son commerce, avait fait naître dans la Méditerranée une civilisation raffinée et une thalassocratie puissante qui, longtemps avant celle de la Phénicie, fut maîtresse des mers.

En Asie, l'Élam avait prospéré en dehors du monde Méditerranéen. Il n'avait jamais été entièrement soumis aux empereurs chaldéens; si quelques-unes de ses villes, telle Suse, obéissaient au maître d'Agadé, les Suméro-Akkadiens n'avaient d'autorité que dans la plaine; et cette plaine, très réduite alors, n'était qu'une faible partie du domaine anzanite.

La mer s'avançait à cette époque au delà du barrage naturel de Nasseri-Ahwaz, et, en amont de cette ligne d'îlots rocheux, étaient des lagunes et des marais que comblaient peu à peu les apports du Kâroun, de l'Ab-é-Diz et de la Kerkha. Plus loin vers le Nord-Ouest, la mer venait baigner les collines qui séparent aujourd'hui la Kerkha du Tigre et le pied de Kouh Hamrîn ; en sorte que la plaine élamite se trouvait réduite à une longue bande de terrain s'étendant en demi-cercle au pied des montagnes.

Au moment où les Sémites, venant d'Arabie, abordèrent les côtes chaldéennes, ils descendirent également dans les pays susiens, occupèrent Dilmoun (Bender Dilem) (1), île sableuse située au sud-est de l'Élam et tous les îlots boueux qui, sortant alors des eaux, font aujourd'hui partie de la terre ferme (2).

La puissance akkadienne en Élam fut probablement longtemps disputée parce que les indigènes, retirés dans les vallées du Poucht è Kouh, du Louristan et des Baktyaris (3), étaient toujours prêts à profiter du moindre moment de faiblesse des conquérants ; parce que les montagnards se rendaient insaisissables, grâce aux difficultés naturelles de leur pays ; enfin, parce qu'à cette époque la Susiane n'était guère attaquable que par mer. Dans le haut pays.

(1) C'est à tort que J. Oppert a placé Dilmoun dans l'île de Bahrein ; cette île, aujourd'hui réunie au continent, était alors située à quelques kilomètres de la côte. (Cf. J. de Morgan, *Mém. de la Délég. en Perse*, t. I, *Rech. archéol.*)

(2) Lors de l'invasion sémitique, ces pays étaient de langue anzanite. Ils furent repris plus tard par les rois susiens et Chilhak in Chouchinak éleva un temple sur l'emplacement de la ville actuelle de Bender-Bouchir.

(3) Le district actuel de Mal-Emir, sur la route de Chouster à Ispahan, était une principauté élamite. Elle portait le nom d'Aiapir ; on y voit encore des ruines et plusieurs stèles anzanites. (Cf. V. Scheil, ds *Mém. Délég. en Perse*, t. III, 1901, p. 106, sq. et G. Jéquier. Description du site de Malamir, même ouvrage, p. 133, sq.).

les Élamites conservèrent toujours leur indépendance. Ils avaient leurs villes, Madaktou (1), Khaïdalou (2), Naditou (3), Khammanou (4), etc., où le vainqueur ne les pouvait atteindre. Ces villes gardèrent toujours le titre de « cités royales », même au temps de la splendeur de Suse, de l'indépendance de toute la nation.

Comme toutes les anciennes monarchies, l'Élam était un royaume féodal divisé en principautés ; il y avait les Habardip, les Houssi, le Nimê, etc., obéissant tous au roi de Suse ; et, pendant l'occupation akkadienne de la plaine, c'est dans leurs cités que se conserva l'indépendance et l'esprit de revanche.

Entre 2300 et 2280 av. J.-C. (5), profitant de la faiblesse des Sémites et, probablement aussi, de dissensions qui troublaient l'empire, un roi de Suse, Koudour-Nakhkhountè I, chassa les dominateurs de l'Elam et, traversant la plaine mamelonnée qui le sépare de la vallée du Tigre, pénétra au cœur de la Chaldée, s'empara d'Ourou, de Babylone, de presque toutes les villes du pays des deux fleuves et renversa l'Empire chaldéen (6). Une dynastie indigène survécut cependant dans la ville d'Isin, tandis que les Élamites avaient installé leur nouveau centre politique à Larsam.

Le peuple d'Élam, se vengeant de sa longue servitude, dévasta le pays de ses anciens maîtres ; Suse regorgea des trésors des Choumirs et des Akkads ; il rapporta dans sa ville comme trophées de ses victoires, les dieux au nom de qui la Chaldée l'avait opprimé.

Certainement la réaction fut d'une violence extrême, car bien des peuples s'enfuirent devant les armées anzanites. Ce furent les adorateurs d'Assour, qui gagnèrent le Nord en remontant la vallée du Tigre, les habitants des bords de la mer, des îles de Sour, Arad, Dilmoun qui, émigrés sur les côtes de Syrie, devinrent

(1) Probablement Derrè i Chahr, dans la moyenne vallée de la Kerkha (Seïn-Merrè). (Cf. J. de Morgan, *Mission scientif. en Perse*, t. IV, 1re partie, *Rech. archéol.*, p. 229. et carte de l'Elam.)

(2) Probablement Khorremâbâd dans le Louristan. (Cf. J. de Morgan, *op. cit.*, p. 228.)

(3) Cf. J. de Morgan, *op. cit.*, t. IV, 1re partie, p. 230.

(4) Cf. *id.*, p. 228.

(5) Cette date nous est fournie d'une manière certaine par un texte d'Assourbanipal (Cf. G. Smith, *Hist. of Assurbanipal*, p. 251), où il est dit que ce souverain, lors du sac de la ville de Suse en 645 av. J.-C., enleva pour la rapporter en Chaldée la statue de la déesse Nanâ qui avait été enlevée de la ville d'Ourou 1.635 ans auparavant par Koudour Nakhkhounté l'Ancien.

(6) Peut-être devons-nous attribuer à l'époque de Koudour Nakhkhounté l'Ancien la série de tablettes proto-anzanites découverte à Suse et publiée par V. Scheil (Cf. *Mém. de la Délégation en Perse*, t. VI, 1905, p. 59, sq.) ; la profondeur à laquelle ces tablettes ont été trouvées (15 mètres) légitimerait cette supposition, d'autant mieux que le caractère comptable des textes qu'elles portent en faisait des documents d'usage passager ; on n'avait aucun intérêt à les conserver toujours dans les archives ou la bibliothèque des rois susiens.

les Phéniciens ; enfin les Chananéens et autres tribus cantonnées dans le bas Euphrate, qui remontèrent le fleuve, grossissant leur nombre des peuplades rencontrées sur leur chemin.

La tradition veut que les Élamites, vainqueurs, aient étendu leur domination jusqu'à la Syrie ; peut-être poursuivirent-ils les fuyards jusqu'à la mer du Soleil couchant ; toujours est-il que la Cœlesyrie et la Palestine furent envahies par des populations trop nombreuses pour qu'elles fussent à même de trouver dans cette région la satisfaction de leurs besoins.

Là, certainement, est l'origine de l'invasion des pasteurs en Égypte. L'établissement des envahisseurs dans le delta, la route qu'ils suivirent pour y parvenir, leur nature ethnique montrent que le flot venait, non des déserts du sud ou du sud-ouest de l'Arabie, mais bien de la Syrie où l'avait jeté une pression que seule la conquête élamite était à même d'exercer à cette époque.

L'invasion de l'Égypte ne se produisit pas de suite après l'émigration de Chaldée. Les peuples nouveaux venus dans la Cœlesyrie, la Palestine et la Phénicie, cherchèrent probablement à s'établir dans ces pays ; mais ce surcroît de population ne trouvant pas la place d'y vivre, et, peut-être aussi, poussé par des événements que nous ignorons encore, s'écoula vers le sud.

On a pensé trouver la cause du départ d'Asie des Hyksos (1) dans de grandes éruptions volcaniques qui, ayant eu lieu dans l'Arabie centrale, auraient rendu inhabitable une partie de la péninsule ; mais la position même que les massifs volcaniques occupent en Arabie exclut cette hypothèse.

En effet, ces chaînes sont situées sur les rives de la mer Rouge et de l'océan Indien. Il s'ensuit que leurs éruptions auraient causé des migrations par mer et non par terre ; que les émigrants auraient abordé la côte érythréenne de l'Égypte et non la péninsule sinaïtique et le delta ; enfin que la Chaldée ne serait pas restée indemne d'une nouvelle invasion sémitique, et que les tribus préphéniciennes du golfe Persique n'auraient pas été chassées de leur pays, de même que les Chananéens de l'Euphrate, par un cataclysme se passant au loin dans l'Arabie.

Lorsque le flot des Hyksosse présenta vers l'isthme de Suez, la

(1) Les Égyptiens, confondant les pasteurs avec les nomades qu'ils étaient accoutumés à combattre sur leur frontière asiatique, les avaient nommés Shasou, et leur prince, Hiq-Shasou, le roi des Shasou, au pluriel Hiqou-Shosou dont les Grecs ont fait Hyksos. (Cf. G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, Ve éd., 1893, p. 164, note 2.)

science de la guerre (1) était bien plus développée chez les Chaldéens que chez les Égyptiens, et la race sémitique, bien plus ardente à s'emparer du bien d'autrui, voyait ses appétits surexcités encore par les privations sans nombre qu'elle avait dû supporter dans son long voyage au travers des pays pauvres. Aussi les États du Pharaon furent-ils pour l'envahisseur une proie facile, en même temps qu'indispensable à l'existence de ces hordes.

Après avoir remonté le cours de l'Euphrate, les pasteurs eussent aussi bien pu se tourner vers le Nord plutôt que vers le Midi ; mais, sur le haut fleuve, dans les gorges de l'Amanus et du Taurus, ils eussent rencontré des peuples pauvres, forts et belliqueux, qui les auraient arrêtés.

D'autre part, l'Égypte enrichie par des milliers d'années de paix, encore inviolée, excitait bien plus les convoitises que tout autre pays. Memphis exerçait sur ces bandes la même fascination que causèrent plus tard Rome et Constantinople sur les barbares.

Il est à remarquer que jamais les invasions sémitiques n'abordèrent, dans un esprit de conquête, les grands massifs montagneux ; et que, si quelques expéditions s'y aventurèrent parfois, ce ne fut que pour piller ou par mesure de protection. La Chaldée ne put écraser l'Élam, l'Assyrie laissa subsister l'Ourarthou ; si elle franchit les chaînes kurdes, ce ne fut que pour opérer des razzias sur le plateau iranien. Le Sémite s'est toujours montré homme de la plaine (2) ; l'Égypte répondait donc à ses aptitudes sous ce rapport.

(1) Parmi les ressources militaires spéciales aux populations de l'Asie se trouvait l'usage du cheval, dont l'emploi semble être né quelque part dans les pays situés au nord de l'Asie antérieure, bien plutôt qu'en Extrême-Orient ou dans les steppes de Sibérie. Il semble que, bien qu'ayant vécu à l'état sauvage dans tout le monde occidental, le cheval ne devint un auxiliaire de l'homme que très tardivement. En Chine, dans les anciens temps, le cheval n'était pas monté. Cet usage apparaît vers la fin de la dynastie Chöu (Liu hiuen). La cavalerie fut, pour la première fois en Chine, employée à la guerre à l'époque de Su Ts'in, c'est-à-dire vers 350 av. J.-C. (Cf. Terrien de la Couperie, *The oldest book of the Chinese, The Yh-King*, vol. I, History and Method, London, 1892, p. xviii, note 5.) — A la bataille de Marathon (490 av. J.-C.), les Perses firent usage de cavalerie, mais non les Grecs. L'équitation, à l'époque d'Homère (*Odyssée*, V, 371; *Illiade*, X, 513 ; XV, 679), n'était pas encore complètement entrée dans les usages. Il en était de même aux Indes à l'époque védique (*Rig.*, V, 61-2). (Cf. O. Schrader, *Prélist. antiq.*, p. 262. — Max Müller, *Biogr. of Words*, p. 116.) C.-F. Kiel (*Man of bibl. Arch.*, II, 219) dit qu'au temps de Salomon (vers l'an 1000 av. J.-C.) les rois et la noblesse montaient des chevaux au lieu de mules et d'ânes (2, *Rois*, IX, 21, 23 ; XI, 16; *Isaïe*, XXX, 16; *Am.*, IV, 10). Mais cet usage était déjà à cette époque connu depuis des siècles ; car il existait des chevaux en Égypte au temps de Jacob, à l'époque des Hyksos (*Gen.*, XLVII, 17; *Exod.*, IX, 3; *Deut.* XVII, 16). Dès le temps de Thothmes Ier, on les voit figurer sur les monuments.

(2) Plus tard, l'invasion musulmane n'occupa ni l'Iran, ni les massifs de l'Arménie et du Taurus. En Perse, la population devint musulmane; mais aucune colonie sémitique ne s'y fixa. Le Taurus et l'Asie Mineure ne changèrent de religion qu'avec la conquête turque. En Espagne, pays montagneux, l'élément arabe, quoique gouvernant, fut toujours très peu nombreux ; il en fut de même en Algérie, au Maroc, où les indigènes embrassèrent l'Islam. Il ne faut pas confondre dans les Arabes tous les musulmans.

Le moment était d'ailleurs propice pour envahir la terre du Nil, l'anarchie y régnait en maîtresse. Depuis la XIIe dynastie, le pouvoir royal s'était affaibli au point que la XIVe n'avait plus guère de puissance que dans le Deltad,autour de la ville de Xoïs, dont elle avait fait sa capitale. Partout ailleurs, les princes révoltés s'étaient déclarés indépendants, luttaient entre eux ou contre les restes du pouvoir royal.

La faiblesse des souverains, l'excès des richesses résultant de la bonne administration des Ousertesen et des Amenemhat, paralysaient les forces pharaoniques quand le flot des Hyksos se présenta aux portes du Delta.

« Il nous vint un roi nommé Timaeos, dit Manéthon (1); sous ce roi donc, je ne sais pourquoi, Dieu souffla contre nous un vent défavorable ; et, contre toute vraisemblance, des parties de l'Orient, des gens de race ignoble, venant à l'improviste, envahirent le pays et le subjuguèrent facilement et sans combat. »

Quelle orgie pour ces « hommes ignobles », pour ces nomades pauvres, cupides, sensuels et cruels ! L'Égypte connut toutes les horreurs. Et quel affreux réveil pour les paisibles populations de la vallée du Nil que l'arrivée de ces hordes féroces ! Le patrimoine des aïeux mis à feu et à sang, ses villes incendiées, ses temples détruits et ses habitants, ceux qui échappèrent au carnage, réduits en esclavage.

Les sépultures des rois violées (2), le Hyksos s'empara des immenses trésors qu'elles renfermaient. Elles furent systématiquement exploitées, au moyen e galeries de mines, quand les entrées ne purent être découvertes, quand les prêtres se refusèrent à livrer leurs secrets.

A peine quelques sépultures princières échappèrent-elles au pillage, entre autres celles de la XIIe dynastie que j'ai retrouvées dans la nécropole memphite (3); et l'on peut juger par les trésors

(1) Manéthon, édit. Unger, p. 140.

(2) Il est impossible d'attribuer à d'autres qu'aux pasteurs la violation des sépultures royales et princières de l'ancien et du moyen Empire dans la nécropole memphite ; car l'ouverture de ces tombeaux exigea des travaux longs et importants qui ne purent être faits que de connivence avec le gouvernement dans un temps où les prêtres n'avaient plus le pouvoir de protéger les monuments confiés à leurs soins. D'autre part, les dessins grossiers tracés par les ouvriers sur les murs, dans l'intérieur de la pyramide d'Ousertesen III, ne sont pas l'œuvre d'Egyptiens, mais bien d'étrangers. (J. M.)

(3) Cf. J. de Morgan, *Fouilles à Dahchour*, in-4, 2 vol. 1902-3. Les trésors de cinq princesses renfermaient plus de 70 kilogrammes d'or et on peut évaluer à plus de 100 kilogrammes, au moins, ce que renfermait chacune des pyramides royales de la XIIe dynastie. On conçoit avec quel acharnement les pasteurs attaquèrent ces monuments pour les violer.

qu'elles renfermaient de la richesse et du luxe qui régnaient en Égypte, lors de l'arrivée des Asiatiques.

Dans les pyramides royales que j'ai ouvertes, tout avait été enlevé, jusqu'aux cercueils de bois lamés d'or et, en se retirant avec leur butin, les pillards avaient tracé, sur les murs blancs des cryptes, des caricatures (1) qui, par leur facture, décèlent des mains étrangères.

Ce qui restait de Memphis (2) fut choisi par les Hyksos comme centre de la nouvelle royauté; mais les forces militaires étaient concentrées à Avaris (3), dans le Delta. Là fut établi un vaste camp retranché capable de contenir 240.000 hommes, tous Asiatiques. C'est d'Avaris que les rois pasteurs exploitèrent ce qui restait de la malheureuse Égypte.

L'invasion avait été dès longtemps précédée par la venue pacifique d'un grand nombre d'hommes d'Asie, arrivant par petits groupes, s'établissant comme commerçants et prospérant sous le régime juste et doux des Pharaons; tolérés sans méfiance, ils devinrent bientôt, par leur nombre, un élément important et dangereux. Lors de l'arrivée des Hyksos, ces étrangers se groupèrent autour des nouveaux maîtres de leur sang; peut-être même les avaient-ils attirés et facilitèrent-ils singulièrement l'écrasement de l'Égypte, qui, pendant si longtemps, les avait nourris.

Toutefois les rois pasteurs n'avaient pas d'un seul coup parachevé leur œuvre; ils s'étaient substitués aux Pharaons de la XIVe dynastie dans leur État, mais avaient aussi hérité de l'hostilité des princes de la Haute-Égypte. Fuyant devant eux, une partie de la population du Nord remontée vers le Sud venait renforcer la résistance. Il fallut, dit-on, deux siècles pour l'abattre. Enfin depuis Syène jusqu'à la Méditerranée, toute la vallée du Nil, ravagée, obéit aux nouveaux maîtres (4).

(1) Cf. DE MORGAN, *Fouilles à Dahchour*, 1903, fig. 137 à 140.

(2) Dans mes fouilles de 1892, à Mit-Rahineh, j'ai retrouvé, sous les dallages du temple ramesside de Phtah, les ruines de l'édifice de la XIIe dynastie. (J. M.).

(3) Hârouâron (Tanis), ville dont les ruines sont situées à quelques kilomètres au sud du lac Menzaleh; les buttes qui les composent, rougies par un formidable incendie, sont encombrées d'obélisques brisés, de fragments de statues et des matériaux de grands édifices en granit. On voit que cette ville a été détruite avec un extraordinaire acharnement. J'ai visité les ruines en 1895. (J. M.) (Cf. *Fouilles de Mariette*, Musée du Caire.)

(4) La période de 600 ans, consacrée aux Hyksos par Manéthon, semble être beaucoup trop longue. L'historien compte 250 ans pour la conquête, 200 ans pour l'occupation du pays et 150 ans pour la guerre d'indépendance. On convient aujourd'hui de placer au cours du vingtième et du dix-neuvième siècles la XIe dynastie, et vers le dix-septième la XVIIIe dynastie. Il ne resterait donc que deux ou trois siècles au plus pour répondre aux XIIIe et XIVe dynasties, à l'invasion des pasteurs (XVe et XVIe dyn.), et à la XVIIe dynastie pharaoni-

Ce fut le plus grand pillage de l'antiquité ; il eut son retentissement dans le monde entier d'alors. Les Asiatiques se présentèrent en foule, venant sans cesse, par la voie du Sinaï, pour prendre leur part dans cette gigantesque curée. Les uns s'enrôlaient au camp d'Avaris, les autres s'établissaient dans les villes du Delta, afin d'y exercer des commerces, devenus très lucratifs dans ces moments troublés.

Du nombre de ces derniers était une tribu chananéenne, celle d'Israël qui, issue de Chaldée (1) en même temps que d'autres nommées Ammon et Moab (2), se serait séparée d'elles et, après de longues aventures, les laissant en Syrie, serait entrée en Égypte.

Cette tribu d'Israël, nous ignorerions sa venue sur la terre du Nil si, plus tard, elle n'avait joué un rôle bien supérieur à son importance politique. Comme tous les autres Asiatiques, elle ne vint qu'attirée par l'appât du lucre et ne mérite de considération spéciale (3), que parce que nous sommes mieux documentés à son sujet que sur le compte des autres peuplades ayant pris part à ce grand mouvement.

Les Hyksos importèrent en Égypte les principes gouvernementaux de l'Asie ; au lieu de chercher à reconstituer l'empire de la XIIe dynastie avec ses nomes, ils se créèrent dans le Delta un royaume où leur autorité était directe. Pour la haute et la moyenne partie du pays, ils la pillèrent d'abord, puis soumirent au tribut les princes en les plaçant sous l'autorité de ceux de Thèbes.

C'était le caractère propre à la méthode gouvernementale de toutes les monarchies asiatiques ; un territoire vaguement

que ; ce qui semble être un minimum trop faible, car la XIIIe et la XIVe dynasties comptent 86 règnes, les Hyksos 81, et la XIIe dynastie 43, ce qui attribuerait à chaque règne une durée maxima d'un an, dix mois et sept jours. Or, la date de la XVIIIe dynastie semble certaine. C'est donc celle de la XIIe dynastie qu'il faut remonter. D'autre part, la date de Koudour Nakhounté l'Ancien, 2300 ou 2280 (G. Smith, *Hist. of Assurbanipal*, p. 251) est certaine et coïncide avec le départ des Hyksos de Chaldée. Si nous ajoutons à cette date les 600 ans de Manéthon, nous sommes menés au dix-septième siècle pour la XVIIe dynastie. Sans compter le temps que dura le voyage des pasteurs entre la Chaldée et l'Egypte. Or, nous savons, que la XVIIIe dynastie correspond au seizième siècle. C'est donc 100 à 150 ans au moins qu'il faut retrancher de l'évaluation des prêtres égyptiens.

(1) Abraham, suivant la Bible, serait sorti d'Ourou. Si les Juifs ont choisi cette ville pour lieu de leur origine, c'est probablement parce qu'Ourou était la ville sainte où les rois venaient se faire introniser. Ils pensaient relever ainsi, aux yeux des générations, la valeur de leur chef originel. (Cf. G. Rivière, Le Code de Hammourabi, ds *Rev. des Idées*, 15 févr., 1905, p. 135.) On place généralement vers le vingtième siècle le départ d'Abraham de Chaldée. Cette date, comme on le voit, coïncide à peu de chose près avec le mouvement élamite.

(2) Ammon se fixa au nord-est de la mer Morte, Moab au sud-est, au sud des monts du Haourân, sur la limite du désert et la route du Sinaï.

(3) La Bible (*Genèse*, XLV, 17-18) fait dire à Joseph par le pharaon Hyksos : « Pressez votre père et vos familles, et revenez vers moi ; je vous donnerai du meilleur du pays d'Égypte et vous mangerez la graine de la terre. »

limité formant l'apanage direct du maître, et une zone plus ou moins étendue de royaumes tributaires. Au delà, on se contentait de simples expéditions de pillage, d'où la métropole tirait ses esclaves et une partie de sa richesse. A Rome, plus tard, les trois classes territoriales se retrouvent encore, la terre romaine, les colonies et les royaumes alliés; mais à la brutalité orientale avait alors succédé la haute intelligence aryenne des affaires publiques. De nos jours, la métropole, les colonies et les zones d'influence et de protectorat, ne résultent que de la persistance de ces principes politiques rationnels.

Avec des idées nouvelles, les Hyksos apportèrent en Égypte bien des améliorations inconnues jusqu'alors dans l'armement, dans la science militaire. Il semble que l'emploi du cheval fut du nombre; car ce n'est qu'après leur départ que nous voyons le char figurer sur les bas-reliefs égyptiens. Où connurent-ils le dressage de cet animal? Ce ne semble pas avoir été en Chaldée; car, là aussi, nous ne le voyons apparaître que tardivement.

L'écrasement complet de l'Égypte dura plus de deux siècles et demi, dit la légende; car deux cents ans environ auraient été consacrés à la réduction des princes du Sud. Enfin, dans la Haute-Égypte, l'étendard de l'indépendance se leva; tant d'exactions, tant d'humiliations ne pouvaient durer sans que disparût à jamais la nationalité égyptienne.

Peu à peu les Hyksos, gorgés de richesses, s'étaient adoucis (1), le luxe les avait gagnés; et leur cour, copiant celle des anciens pharaons, était devenue aussi somptueuse et d'un protocole aussi compliqué que celle des rois indigènes. Incapables de traiter eux-mêmes des détails administratifs, ils les avaient laissés entre les mains de fonctionnaires égyptiens. Les Grecs, les Romains, les Arabes ne firent pas autrement; l'Égyptien et le Copte furent toujours indispensables aux maîtres du pays.

D'abord proscrite, la religion égyptienne fut enfin tolérée. Quelques temples furent ouverts de nouveau, le joug devenait de jour en jour plus supportable, concessions plutôt dues à l'affai-

(1) Les arts avaient repris; malheureusement tous les monuments de cette époque ont été systématiquement détruits lors de la réaction; les textes hiéroglyphiques qu'ils portaient ont été martelés avec tant de soin qu'il est impossible d'y reconnaître un seul signe. Tout ce que nous possédons sur les pasteurs, c'est de Manéthon que nous le tenons. Il existe cependant, au Musée du Caire, quelques monuments hyksos (*Fouilles de Mariette à Tanis*) présentant des caractères très particuliers (Cf. A. Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rougé, sur les fouilles de Tanis*, p. 9) mais ne fournissant aucun renseignement historique.

blissement du pouvoir qu'à des sentiments d'humanité. L'heure était propice pour la réaction.

Chassés de la haute et de la moyenne Égypte, les Hyksos se virent assiégés dans Memphis, puis dans leur camp d'Avaris. Enfin rejetés hors du Delta, les derniers débris de leur armée furent encore vaincus en Syrie (1), où le Pharaon les poursuivit. C'était la première fois que les troupes égyptiennes, dépassant le Sinaï, pénétraient en Asie.

Bien que l'armée hyksos se fût retirée, il restait encore sur la terre du Nil, et plus spécialement dans le Nord, une foule d'Asiatiques, presque tous les non-combattants. Ils refusèrent de partir; on les mit en servitude, et ils devinrent les manœuvres de la réfection, car l'Égypte n'était plus qu'un monceau de ruines.

Il fallait aussi assurer le trône à la XVIIe dynastie ; car, dès la libération du territoire, des révoltes éclatèrent contre la suprématie des princes thébains et la Nubie toujours demeurée indépendante prétendait le rester. L'armée, qui venait de combattre l'étranger, tourna ses armes contre ses propres congénères et, après quelques efforts, l'ordre fut rétabli. L'histoire moderne ne fournit-elle pas bien des exemples d'une situation politique analogue à celle dans laquelle se trouvait l'Égypte après sa longue servitude ?

Revenus de leur stupeur à la vue de leur patrimoine dévasté par les Asiatiques, d'horreurs dont ils ne pouvaient même pas soupçonner l'existence, les Égyptiens, comprenant qu'un royaume d'importance ne peut se maintenir sans intervenir dans la politique générale, modifièrent du tout au tout leurs vues. Ils avaient appris la guerre, le pillage, l'injustice, la violence, le mépris de la vie des autres; ils entretinrent dès lors de formidables armées, de puissantes flottes de guerre, modifièrent leur administration intérieure et ne rêvèrent plus que conquêtes. Leurs troupes remontèrent le Nil jusqu'aux confins de la terre, portèrent le nom des pharaons en Éthiopie, sur les rives mêmes des grands lacs, dit-on, et revinrent chargées de butin. Ils n'oublièrent pas non plus le chemin suivi par les pasteurs et l'Asie paya ses crimes.

C'est longtemps auparavant, pendant la réaction élamite en Chaldée, au moment où les maîtres d'antan étaient devenus esclaves à leur tour, qu'en dehors des Hyksos, bien des tribus

(1) A Sharouhana, probablement Sharouken, dans la tribu de Siméon. (*Josué*, XIX, 6. — Cf. G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, V^e édit., 1893, p. 169.)

sémitiques avaient émigré. Nous avons vu que certaines d'entre elles, primitivement cantonnées dans le Nord, peut-être vers Agadé, remontèrent le Tigre et s'installèrent dans sa vallée très en amont du site actuel de Bagdad, assez loin, pensaient-elles, pour ne pas être inquiétées par l'Élam; là elles fondèrent une ville, El Assar (aujourd'hui Qal'a tcherghat), c'étaient les Assyriens; que d'autres chassées des côtes et des îles du golfe Persique, territoires appartenant jadis aux Élamites, traversèrent la Chaldée, remontèrent l'Euphrate et vinrent s'établir sur les côtes syriennes de la Méditerranée, c'étaient les Phéniciens.

La position primitive de ces tribus sur la mer en faisait une race de navigateurs et de marchands. Autrefois ils avaient parcouru le golfe Persique et la mer des Indes, abordé sur les côtes d'Arabie, aux bouches de l'Indus et, plus au sud, le cabotage les avait peut-être même conduits dans la mer Érythrée et sur les côtes de l'Afrique. Les boutres arabes de Mascate ne font-ils pas encore aujourd'hui le trafic de Zanzibar, de Bombay, de Ceylan et de la mer Rouge?

Leur nouvelle patrie permettait aux Phéniciens de développer leurs aptitudes, car les hasards d'une migration ne les pouvaient mieux servir. Ils occupèrent les îles, les caps de la côte méditerranéenne, tous les points maritimes présentant quelque avantage et, dès leur fixation, disposèrent leur vie politique en vue de la navigation, du transit, du commerce, accordant aussi peu que possible aux nécessités territoriales, mais réservant toute leur énergie, toutes leurs ressources pour la colonisation et surtout pour l'établissement de comptoirs commerciaux.

Par tradition, ils connaissaient toutes les routes terrestres et maritimes depuis la Syrie jusqu'aux Indes; ils apprirent vite celles de l'Occident et devinrent, pour près de deux mille ans, les grands intermédiaires commerciaux du monde, remplaçant peu à peu, dans la domination de la mer, les Crétois et les Égyptiens.

Depuis longtemps déjà, des peuples sémites ou sémitisés étaient venus se fixer dans le pays du Liban, leur apparition en Égypte et dans le Sinaï en est la preuve; mais la majeure partie de la Syrie, surtout la montagne, était encore occupée par des autochtones.

Quand les Chananéens traversèrent ces pays, ils eurent à lutter contre des tribus dont ils ne nous ont pas transmis les noms; mais qu'ils désignent par des appellations ne laissant aucun

doute sur la nature ethnique de ces peuplades. Ce sont les « Rephaïm, hommes à la voix bourdonnante et indistincte » parlant des idiomes incompréhensibles pour les Chaldéens ; les « Néfilim, monstres formidables » ; les « Zomzomim, des géants », auprès desquels les Sémites semblaient n'être que des sauterelles. Le premier passage des Chananéens réduisit l'importance des tribus indigènes; leur retour d'Égypte, quelques siècles plus tard, les fit disparaître.

La réaction anzanite sur les peuples sémitiques avait donc profondément modifié la face du monde. En anéantissant l'empire summéro-akkadien, elle avait créé l'Assyrie au nord, la Phénicie et la Judée à l'ouest ; elle était cause de l'entrée de l'Égypte sur la scène politique mondiale. La conquête de Koudour Nakhkhountè est l'un des faits dont les conséquences ont été les plus graves dans les destinées de l'Orient.

Dès lors commence l'histoire du monde, des grandes luttes pour la prépondérance, des grandes étapes du progrès. Deux puissances seules sont en présence, les Asiatiques et les Africains, les Sémites et les Égyptiens, deux frères ennemis. Ils se disputeront la suprématie pendant plus de mille ans, jusqu'au jour où interviendra la race aryenne qui, en quelques années, anéantira ces États, réduisant leurs empires, si puissants jadis, au rang de simples provinces.

Mais, pendant que les armées élamites franchissaient le Tigre, pendant que les Hyksos pillaient l'Égypte, les grands mouvements des peuples du Nord se continuaient lentement. Déjà les avant-coureurs iraniens, longeant les plages de la mer Caspienne, s'étaient avancés jusqu'à l'Araxe, semant leur passage de dolmens, apportant avec eux le bronze grossièrement travaillé, l'électrum, l'or, la poterie, les animaux domestiques de l'Asie centrale. Cette avant-garde resta cantonnée dans les montagnes fertiles et boisées du Mazandéran, du Ghilan, du Talyche. Il ne semble pas qu'elle ait pénétré bien loin sur le plateau iranien déjà occupé dans sa partie occidentale par des peuples apparentés aux races primitives de la Chaldée.

Jamais les Sémites ne soumirent les peuplades montagnardes du Zagros, des monts Carduques ; mais il n'est pas douteux que, refoulés de la plaine, ces peuples n'eussent, dès une époque fort reculée, gagné le plateau persan ou tout au moins les pentes orien -

tales de la chaîne bordière, et ne s'y fussent installés en dépit des rigueurs du climat. Malgré cela, leurs établissements durent être fort peu nombreux, car on ne rencontre que bien rarement des traces de la pierre taillée dont ils se servaient certainement en même temps que du métal.

L'Iran central, encore couvert de lacs, de déserts salés, aride et desséché, soumis à des températures extrêmes, n'était pas d'un grand attrait pour des envahisseurs. Les premiers Aryens le négligèrent ; mais ils furent rapidement suivis par d'autres tribus, leurs congénères, les unes s'avançant par le nord, les Mèdes ; les autres par le sud, les Perses, après avoir traversé les massifs montagneux de la Bactriane et les déserts d'Arachosie.

Un rameau de la branche du Nord passa l'Araxe, le petit Caucase et, remontant la vallée du Cyrus, vint se fixer au milieu de la grande chaîne, près des célèbres défilés du Dariall ; ce sont les Ossèthes de nos jours.

Les hordes qui, prenant la voie de l'Ouest, s'étaient avancées dans les steppes de Russie, furent arrêtées par la Caspienne, par le Caucase et sa grande muraille, par la mer Noire et toujours empêchées de descendre vers le sud, dans les pays du Soleil. Les unes, poursuivies par le froid, continuèrent leur chemin par la vallée du Danube ou par les plaines de Germanie ; les autres envahirent la Thrace, leur nombre allant croissant chaque jour, prêtes à fondre sur l'Asie Mineure après avoir franchi le Bosphore.

Ainsi, pendant que dans l'Asie antérieure, déjà très développée, s'ouvraient de formidables compétitions, le ciel s'obscurcissait au nord d'innombrables fumées de campements ; un déluge humain se préparait.

En Europe centrale, il semble que ce soit au cours du troisième millénium qu'apparut le métal. Dans quelques terres méditerranéennes il était depuis longtemps en usage, s'étant de proche en proche répandu de la Chaldée et de l'Égypte.

Beaucoup plus loin vers l'Orient, au delà des chaînes glacées de l'Asie centrale, en dehors de toute communication avec le monde méditerranéen, une autre race se développait sur elle même, préparant une civilisation qui plus tard devait atteindre un sommet. La Chine qui, malheureusement nous est trop peu connue au point de vue archéologique, était déjà, semble-t-il,

Tableau montrant les principaux événements du IVe et du IIIe millénaires av. J.-C.

SIÈCLES AV. J.-C.	CHALDÉE	ÉLAM	ASSYRIE	SYRIE	IRAN	ÉGYPTE	MÉDITERRANÉE	ASIE MINEURE	EUROPE OCCIDENTALE	AFRIQUE septentrionale	EXTRÊME ORIENT
	Empire sumero-akkadien.	Domination sémitique dans la plaine. / Indépendance dans les montagnes.	Tribus autochtones.	Tribus autochtones mélangées d'éléments sumero-akkadiens.	Autochtones à l'occident.	Royauté pharaonique.	Tribus à l'état néolithique.	Tribus à l'état néolithique.	Tribus à l'état néolithique.	Tribus à l'état néolithique.	État néolithique.
XXXVIIIe	Sargon l'ancien (3800). Narâm Sin (3750).		Infiltration sémitique.	Domination chaldéenne.	Iraniens en Baktriane.	IIIe dynastie.	État énéolithique.	—	—	—	
XXVe	Décadence de l'empire sumero-akkadien. — Royaume d'Our.					IVe — Ve — VIe — VIIe —	Relations commerciales de l'Egypte avec la Crète, Chypre et les îles de la mer Egée.	Apparition des connaissances métallurgiques.	Habitants des cités lacustres et constructeurs des monuments mégalithiques.	Constructeurs des monuments mégalithiques.	(Chine)
XXIIIe	Domination élamite.	Fondation de l'empire élamite. Koudour Nakhkhounté l'ancien.	Domination élamite.	Domination élamite.	Séparation des deux branches iraniennes.	VIIIe —	(Crète) minoen ancien II.				Dynasties divines (traditions indigènes).
	Dynastie élamite de Larsam. / Dynastes chaldéens à Isin.	Empire élamite.	Empire élamite?	Petits royaumes.		IXe — Xe —	(Crète) minoen ancien III.	Apparition des pré-hellènes. Civilisation égéenne sur les côtes. Civilisation hétéenne.			fondation de la royauté (?) (Yao).
			Affranchissement des palésis d'Assur.	Migration phénicienne et chananéenne.		XIe — XIIe —	(Crète) minoen moyen I.				
XXe à XXIe	Fondation de l'empire babylonien. Hammourabi (vers 2000).		Régime précaire des palésis. Royaume assyrien.	Civilisation chananéenne.	Invasion des Mèdes au Nord. / Invasion des Perses au Sud.	XIIIe — XIVe — XVe — XVIe — Invasion des pasteurs.	(Crète) minoen moyen II. (Crète) minoen moyen III.		Apparition du métal.	Débuts de l'influence orientale (minoenne, égéenne), phénicienne	Premier royaume chinois (?) (d'ap. les traditions indigènes).
	Empire babylonien.	Royaume élamite.									

en possession du bronze et il s'y formait des groupements politiques (1).

Quant au reste du monde, encore plongé dans la barbarie, il ne connaissait encore que l'usage de la pierre. Nous ne possédons aucune donnée exacte sur les nombreux mouvements de peuples qui se passèrent alors. Devons-nous attribuer à ces temps reculés la colonisation de Madagascar par les hommes de race jaune (2), la grande expansion du type malais dans l'océan Pacifique, la conquête de l'Inde par les Dravidiens sur les Négritos ? etc... On ne saurait dire à quelle époque prirent place ces événements dont la réalité ne souffre aucun doute, et qui jouèrent un si grand rôle dans les destinées du genre humain et dans sa répartition sur le globe.

(1) Le plus ancien livre de la Chine serait le *Yi-King*, qui, d'après les autorités indigènes, remonterait dans sa forme primitive au vingt-troisième ou vingt-deuxième siècle av. J.-C. (Cf. T. de la Couperie, *The oldest book of the Chinese*, Londres, 1892, p. 18, note 1, p. 28), c'est-à-dire à l'époque de l'invasion des Hyksos en Egypte, 1.500 ans après celle de Naràm Sin. Toutefois, nous ne pouvons, on le sait, accorder que bien peu de confiance aux évaluations chronologiques des annales chinoises.

(2) L'expansion de la race malaise est, sans aucun doute, de date relativement récente, mais il se peut qu'elle ait été précédée par d'autres mouvements dont les populations australasiatiques ont conservé de nombreuses traces.

CHAPITRE IX

La prépondérance égyptienne (1).

Conquêtes pharaoniques en Asie.
La Chaldée et l'Élam, l'Empire Hétéen, les Phéniciens, les Hébreux.
Apparition des Aryens en Iran et dans la Méditerranée.

Pendant cette longue période de mille années et plus qui sui-

(1) *Liste des dynasties égyptiennes d'après Manéthon.*

DYNASTIES	CENTRE D'ORIGINE	SUIV. J. AFRICANUS		SUIV. EUSÈBE		OBSERVATIONS Ces dates proposées par Ed. Meyer et A. Eisenlohr sont encore discutées.
		ROIS	ANNÉES	ROIS	ANNÉES	
I	This	8	253	8	252	Ménès, env. 4483 av. J.-C. ?
II	This	9	302	9	297	
III	Memphis. . . .	9	214	8	198	
IV	Memphis. . . .	8	274	17	448	
V	Eléphantine . .	8	248	31	100	
VI	Memphis. . . .	6	203	?	203	
VII	Memphis. . . .	70	70 jours	4	75 jours	
VIII	Memphis. . . .	27	146	5	100	
IX	Héracléopolis.	19	409	4	100	
X	Héracléopolis.	19	185	19	185	
XI	Thèbes.	16	43	16	43	
XII	Thèbes.	7	160	7	245	Ousertes en III1,876 ou 1872 av. J.-C.
XIII	Thèbes.	60	453	60	453	
XIV	Xoïs	76	184	76	184 ou 484	
XV	*a.* Avaris. . . .	6	284	»	»	
	b. Thèbes . . .	»	»	?	250	
XVI	*a.* Avaris. . . .	22	508	»	»	
	b. Thèbes . . .	»	»	5	190	
XVII	*a.* Avaris. . . .	43	151	4	103	
	b. Thèbes . . .	43	151	»	»	
XVIII	Thèbes.	16	263	14	348	Aménophis Ier, 1545 ou 1542.
XIX	Thèbes.	7	209	5	194	Thouthmès III, 1503 à 1450.
XX	Thèbes.	12	135	12	178	Aménophis III, vers 1450.
XXI	Tanis	7	130	7	130	Aménophis IV, vers 1400.
XXII	Bubaste	9	120	3	49	Chéchonq I, vers 950.
XXIII	Tanis.	4	89	3	44	
XXIV	Saïs.	1	6	1	44	
XXV	Ethiopie	3	40	3	44	Sabacon, 716.
XXVI	Saïs.	9	150 1/2	9	163	Mort de Psammétique Ier, 589.
XXVII	Perses.	8	124a 4m	8	120a 4m	Conquête de Cambyse, 525.
XXVIII	Saïs.	1	6	1	6	
XXIX	Mendès	4	20a 4m	5	21a 4m	
XXX	Sebennytus . .	3	38	3	20	
Domination grecque						Conquête d'Alexandre, 330.
Domination romaine						

vit la conquête élamite et précéda l'entrée en scène de l'Assyrie, le monde se divisa en deux parties : l'une, l'Égypte et les pays soumis à ses armes et à son influence, tels la Syrie, l'Arabie, l'Afrique ; l'autre, les royaumes indépendants de l'Asie, Élam, Chaldée, Assyrie naissante, Hétéens, etc., dont la politique extérieure, très restreinte, ne comprit guère que des contacts de frontières.

Délivrés de leurs maîtres étrangers et des ambitions impériales, les Chaldéens et les Élamites, ayant en partie retrouvé leurs aptitudes d'antan, accordèrent le principal de leurs soins au développement des richesses naturelles de leur pays. Ce fut une renaissance dans la culture, dans le commerce et l'industrie ; les arts se développèrent, la littérature reprit.

En Chaldée, la langue antique était morte ; mais en Élam, l'anzanite, qui avait encore toute sa force, s'épanouit dans des textes parfois très littéraires (1). La prospérité revint dans ces États ; il semblait que, sous les empereurs suméro-akkadiens, le monde eut vécu un mauvais rêve.

Mais cette paix relative, dans la majeure partie de l'Orient les peuples ne la mirent pas à profit. C'est que le monde oriental n'avait qu'une conception très vague des devoirs comme des intérêts d'un gouvernement, et des causes de la vitalité des nations. Régner pour lui était exploiter, recevoir des tributs. Augmenter sa richesse, en accroissant la zone des peuples terrorisés, était conquérir ; quant à développer les ressources des territoires acquis, à les administrer avec prévoyance, rarement il y songea.

L'Égypte primitive, la Chaldée, l'Élam avaient, dans les débuts, compris mieux qu'on ne le sut faire plus tard, l'utilité de la prospérité nationale ; leur développement n'est dû qu'à cette pensée, qu'aux efforts des princes pour améliorer, pour accroître les revenus de leur patrimoine.

L'arrivée des Sémites en Asie changea du tout au tout ces dispositions. Aux tendances progressistes avaient succédé des appétits de rapine, de pillage, d'exploitation du faible par le fort ; et peu à peu les populations heureusement douées se laissèrent entraîner, par l'exemple et par le besoin, dans cette néfaste voie qui devait mener à la ruine le berceau des civilisations.

(1) Cf. V. Scheil, *Mém. de la Délég. en Perse*, textes élamites-anzanites, t. III, V et IX.

L'Égypte elle-même, après avoir souffert des cupidités de l'Asie fut prise de la fièvre des conquêtes et, oubliant ses traditions, son histoire, se lança au dehors, en quête de cette richesse éphémère, qui ne lui devait apporter que l'épuisement et la mort.

L'autorité de l'Élam sur la Chaldée n'avait pas été de longue durée ; elle s'éteignit bien avant que les Hyksos n'eussent quitté la terre d'Égypte. Koudour Lagamar, l'un des successeurs de Koudour Nakhkhounte, étendit encore le domaine de Suse, aidé de ses vassaux Amraphel, prince de Sinéar; Ariokh d'El Assar, Thargal, roi des Goutim, etc. Il envahit la Syrie méridionale, dont il battit les rois ligués contre lui; et obligea les peuples riverains de la Méditerranée à lui payer tribut (1). Plusieurs fois il dut se rendre en Syrie pour réprimer des révoltes et l'un de ses successeurs, Koudour Mabouk, y fit aussi quelques campagnes.

La présence dans les armées élamites du prince d'El Assar montre que, malgré leur exode, les Assyriens avaient été réduits, soit par Koudour Nakhkhounté lui-même, soit par ses successeurs. Le souvenir de cette servitude demeura certainement dans l'esprit des populations du Tigre ; car, lors de l'apogée de leur puissance, elles considérèrent toujours comme ennemi héréditaire ce peuple « qui n'avait pas craint Assour leur Seigneur ».

En s'emparant de l'Asie, les souverains susiens n'avaient pas su l'organiser ; ils laissèrent à chaque pays ses chefs, ses institutions et se contentèrent de recevoir le tribut. Aussi, peu à peu, la faiblesse des Élamites aidant, bien des petits États se déclarèrent-ils indépendants.

Ce fut d'abord la Syrie, province lointaine, qui échappa ; puis les rois de Larsa, ceux de Nipour qui secouèrent le joug ; ceux d'Agadé qui, non contents de reprendre leur liberté, accrurent leurs États ; enfin Babylone qui, absorbant les principautés voisines, réunit à son sceptre les pays d'Akkad et de Choumir et fonda un premier royaume chaldéen dont la durée fut de trois siècles (2).

Bien que n'ayant plus la vitalité nécessaire pour conserver ses provinces extérieures, l'Élam, de son côté, ne renonçait pas, à ses prétentions sur la Chaldée. Perpétuellement, il fut en

(1) *Genèse*, XIV, sq. — G. Rawlinson, *The five great monarchies*, p. 162. — Fr. Lenormant, *la Langue primitive de la Chaldée*, p. 372-379.

(2) Cf. Pinches, Notes on a new list of earl Babylonian Kings, in *Proc. of the Soc. of Bibl. Archaeol.*, 1881, p. 37, sq.

guerre contre elle ; jusqu'au jour où, devant l'ennemi commun, l'Assyrie, elle s'allia à sa rivale.

Parmi les princes de cette première monarchie babylonienne, le plus célèbre est, sans contredit, l'auteur de cette dynastie, Hammourabi (1), le législateur, qui vivait vers l'an 2000 avant notre ère.

Ce roi était déjà connu par un grand nombre d'inscriptions (2) quand, en 1903, j'ai eu la bonne fortune de découvrir, à Suse, le code entier des lois rédigé par ordre de ce souverain.

Magistralement déchiffré et traduit (3) par V. Scheil, ce code, aujourd'hui à la portée de tous, est le plus ancien et le plus important document d'ordre moral que nous ait légué l'antiquité (4). Certainement il ne renferme pas la première rédaction des lois chaldéennes ; les empereurs avaient déjà fait compiler les coutumes antiques, mais les écrits des temps primitifs n'ont pas encore été retrouvés.

Le code d'Hammourabi fut rédigé pour tout le royaume babylonien et l'exemplaire que nous possédons, gravé pour la ville de Sippar, enlevé comme trophée par Choutrouk Nakhkhountè lors de l'une des nombreuses razzias qu'exécutaient les Élamites en Chaldée, a été rapporté à Suse et c'est ainsi qu'il est parvenu jusqu'à nous.

D'autres copies furent également transportées dans la capitale élamite, nous en rencontrons fréquemment les fragments dans nos travaux ; mais elles ont été mises en pièces, probablement par les soldats d'Assour, lors du sac de la ville.

Ce n'est pas ici la place d'analyser ces lois ; cette étude a été faite déjà par d'éminents juristes (5). Je ne citerai donc en passant

(1) D'après H. Sayce et Vigouroux, Hammourabi ne serait autre qu'Amraphel, roi de Senaar, qui figure avec Chodorlahomar (Koudour-Lagamar), roi des Elamites, dans le récit de la guerre de la Pentapole (*Genèse*, XIV).

(2) Cf. Fr. Delitsch, *Die Sprache der Kossäer*, Leipzig, 1884, p. 64-75. — J. Menant, *Inscript. de Hammourabi*, 1863 ; *Rec. des trav.*, t. II, p. 76, sq. — Amiaud, *Rec. trav.*, t. I, p. 181, sq. ; *Journ Asiat.*, 1882, t. XX, p. 231-244.

(3) V. Scheil, *Mém. de la Délég. en Perse*, t. IV, 1902, textes sémitiques, p. 1-162, pl. I à XV, et *la Loi de Hammourabi*, in-8, 1903.

(4) « La loi de Hammourabi est de beaucoup le plus ancien texte législatif connu. Moïse a vécu cinq siècles plus tard, la loi Gortyne n'est guère plus ancienne que le cinquième siècle avant notre ère. Quant à la loi de Manou, qu'on avait cru d'abord remonter au quinzième siècle av. J.-C., les indianistes paraissent aujourd'hui d'accord pour la placer tout au plus au onzième siècle. La première rédaction du code chinois serait de la même époque. Le seul code de l'antiquité qui pût être contemporain de celui d'Hammourabi est le code égyptien qui, au témoignage de Diodore, était composé de huit livres (R. Dareste). Aucune loi de l'antiquité, sauf le code d'Hammourabi, ne nous est parvenue en texte original ; nous n'en possédons que des copies relativement récentes et dont par suite la valeur est sujette à caution.

(5) Cf. R. Dareste, Le code babylonien de Hammourabi, in *Journal des savants*, oct. et nov. 1902.

que les principaux enseignements se dégageant de leur examen.

Renfermant les idées de deux races très différentes comme tendances, elles sont empreintes d'une part de ce caractère vindicatif du talion, d'autre part d'une mansuétude qui, certainement, tient au vieux fond de la population. Elles réglementent les travaux des champs (1) ; mais d'autre part ne négligent pas les intérêts du gouvernement (2). La femme (3) y occupe parfois une situation très supérieure à celle que lui ont faite les Sémites ; ailleurs elle est traitée en esclave. Certainement ces différences proviennent du mélange des vieilles coutumes sumériennes avec celles des Akkadiens ; car en Élam, pays ayant mieux que la Chaldée conservé ses traditions, nous voyons la femme occuper un rang bien supérieur à celui que lui réservent en général les Orientaux.

La rédaction de ces lois est entièrement dégagée de toute formule, presque de toute pensée religieuse ; fait surprenant pour

(1) « Ce qui distingue surtout la loi babylonienne, c'est l'étendue et l'importance des dispositions relatives à l'agriculture, au louage des terres et des maisons, au louage d'ouvrage et à l'industrie sous toutes ses formes. Aucune autre loi ancienne ne fournit sur ce sujet des renseignements aussi complets et aussi précieux. » (R. Dareste.) En Chaldée, comme plus tard à Rome, la propriété est antérieure à l'Etat. Le roi respecte la propriété des tribus qui le reconnaissent pour chef. S'il veut créer des apanages au profit de ses enfants, si, à la suite d'une guerre heureuse, il veut donner des terres pour récompenser les services de ses vassaux, il doit traiter avec la tribu à qui la terre appartient et lui payer une indemnité préalable. C'est là une tradition constante chez les rois Chaldéens ; on peut la suivre jusqu'au quarantième siècle avant notre ère (Manichtou-Sou). (E. Cuq, La propriété foncière en Chaldée, ds *Nouv. Rev. hist. du droit français et étranger*, nov.-déc. 1906, p. 720.) Cet usage est la conséquence de la formation lente des Etats chaldéen et romain. Il était de bonne politique de respecter la propriété foncière chez les tribus nouvellement annexées. En Egypte, au contraire, où tout le sol appartenait au roi, les indigènes furent dépossédés parce que la conquête se fit en une seule campagne et par des moyens plus énergiques qu'en Chaldée.

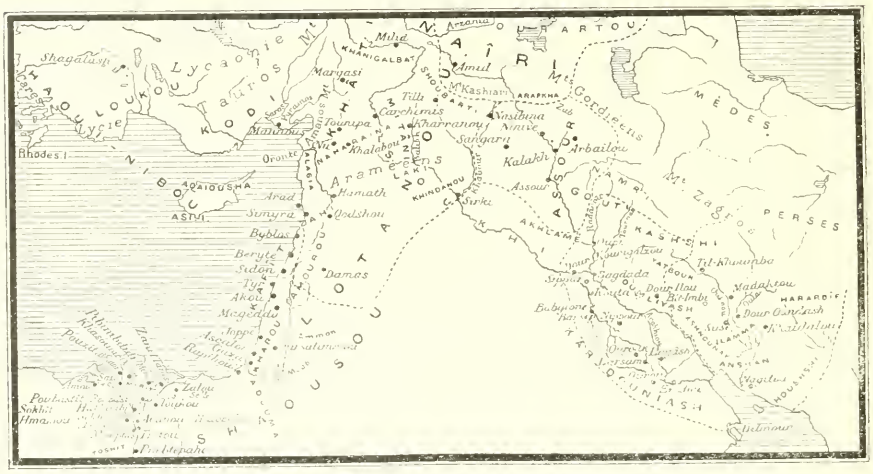
(2) La situation des hommes d'armes nécessaires à la stabilité de l'Etat est particulièrement favorisée. C'est là, d'ailleurs, le seul indice que nous possédions au sujet des castes privilégiées ; car les lois ne parlent pas des relations entre la population et les pouvoirs sacerdotal et royal. Il existait certainement un autre code qui n'a pas encore été retrouvé celui que nous possédons n'ayant eu pour but que de régler les intérêts privés et d'assurer au pouvoir royal la perception des impôts par la richesse et la sécurité des peuples gouvernés.

(3) Cf. Ed. Cuq, *le Mariage à Babylone d'après les lois de Hammourabi*, Paris, 1905. Bien qu'il reste encore dans les lois de Hammourabi des traces de l'ancienne coutume de l'achat de la femme (la Tirkhatou), elle jouit dans la société chaldéenne d'une situation très supérieure à celle qui lui est, en général, attribuée par le monde oriental moderne. Avant le mariage, si son mari est chargé de dettes, elle peut se faire promettre qu'elle ne sera pas saisie par les créanciers (art. 151). Elle conserve la capacité de s'obliger, car le mari n'est pas tenu des dettes qu'elle a contractées avant son entrée dans la maison (art. 151). Durant le mariage, la femme a la capacité juridique (art. 162, 163). Elle est libre de disposer de ses esclaves (art. 146, 147). Elle peut être témoin d'un acte juridique. (S. Daiches, *Altbabylonische Rechtsurkunden, aus der Zeit der Hammurabi*, 1903, I, 32, 63, 72, 79. — B. Meissner, *Beiträge zum Altbabylonischen Privatrecht.*, 1893, p. 14.) En cas d'absence du mari, la femme d'un militaire, dont le fils est en bas âge, est chargée de la gestion d'une partie de ses biens (art. 29). Enfin elle peut, dans le cas prévu par l'article 142, refuser de cohabiter avec son mari et rentrer dans la maison paternelle ; et, en cas de dissolution du mariage par le prédécès du mari, la femme exerce la puissance paternelle. (B. Meissner, *op. cit.*, n° 56 et p. 136.) Elle dirige la maison et ses enfants ne peuvent se soustraire à son autorité sans la permission du juge. Quant au mariage par achat de la femme, Ed. Cuq démontre, avec la grande autorité qu'on lui connaît en pareilles matières, qu'il n'existait plus à l'époque de Hammurabi.

ces époques, où chez tous les autres peuples la législation ne fait qu'un avec les préceptes du culte.

Ces lois, complétées par les textes juridiques que nous possédons en langue élamite et sémitique, donnent une haute idée de la morale des peuples qui habitaient l'Asie antérieurement à la venue des Akkadiens. Elles ont été largement utilisées dans la rédaction de la loi mosaïque (1), qui en a pris les bons comme les mauvais côtés, replaçant la divinité dans ce milieu législatif d'où Hammourabi, ou ses prédécesseurs, avaient su l'écarter.

Nous ne possédons pas les codes assyriens ; mais certainement, comme celui des Hébreux, ils devaient faire jouer à la divinité un rôle important, si nous en jugeons par les actes de ce peuple,



L'Asie Antérieure à l'époque des campagnes égyptiennes en Syrie (2).

et par ses tendances à toujours faire intervenir Assour comme prétexte de sa conduite. Laisser le droit dans la légalité profane eût été lui conserver son caractère de justice; faire intervenir la divinité, c'était autoriser et couvrir l'arbitraire.

Cette dynastie babylonienne, reprenant les traditions, semble

(1) Cf. Fred. Delitzsch, *Babel und Bibel* (conférence faite à Berlin le 19 janvier 1902). Le savant professeur allemand constatait, en s'appuyant sur les textes chaldéens, que non seulement les Juifs avaient forgé leur propre histoire à l'aide de documents assyriens et babyloniens, mais que leurs lois étaient en grande partie calquées sur celles de Babylone. Présentée sous une forme absolue cette thèse ne saurait être acceptée ; car tous les codes positifs présentent des analogies, parce que tous se fondent sur le droit naturel, à fortiori lorsqu'ils prennent naissance dans des sociétés voisines et contemporaines. Les emprunts faits aux codes chaldéens par les Hébreux sont certainement très importants ; mais ils ne portent sûrement pas sur l'ensemble de la loi mosaïque.

(2) (D'après G. Maspero.)

s'être surtout préoccupée du développement des richesses naturelles du pays. Elle creusa des canaux, nettoya les anciens, rectifia le cours des fleuves, répara les monuments, en construisit de nouveaux.

Pendant ce temps, l'Elam, dégagé, lui aussi, des préoccupations extérieures, désabusé dans ses ambitions impériales, organisait et administrait son bien, tout comme la Chaldée (1). Il semble qu'à cette époque, il s'était formé en Asie des groupements par nationalités, chacune étant plus désireuse de progresser sur soi-même que de sortir de ses frontières pour dominer ses voisins. Ce fut un temps de repos.

Mais si l'Asie demeurait en paix, il n'en était pas de même du côté de l'Égypte. Là, les Pharaons, à peine sortis des difficultés qui suivirent le départ des Hyksos, pris d'un désir de conquêtes(2) bien étranger au caractère de leur race, entraient en campagne (3),

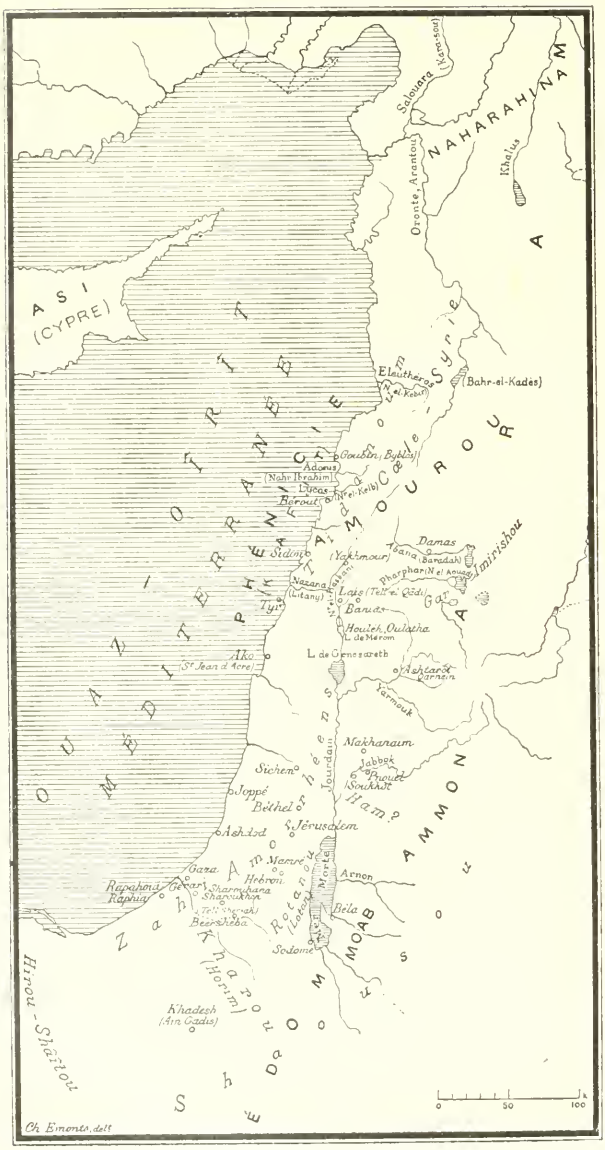
(1) Rois de la IIe dynastie de Babylone (Cf. Pinches, Note on a new list of early babylonian kings, *Proc.*, 1880-81, t. III, p. 22, 42-43. — *Id.*, The babylonian kings of the second period., *Proc.*, 1883-84, t. VI, p. 195. — Fr. Delitzsch, Assyrische Miscellen, in *Berichte, Acad. Sc. Saxe*, 1893, t. II, p. 184.) :

Anman (Houmailou)	2082-2022
Kiannibi (Iiti-Ilou-Nibi)	2022-1967
Damkilichou	1967-1931
Ichkibal	1931-1916
Chouchchi (frère du précédent)	1916-1889
Goulkichar	1889-1834
Kourgalalamma (fils du précédent)	1834-1780
Adarakalama (fils du précédent)	1780-1756
Ekouroulanna	1756-1730
Melamkourkourra (Melammatati)	1730-1723
Eâgamil (Eâgâ)	1723-1714

(2) L'existence d'expéditions de l'Egypte dès la VIe dynastie dans les pays asiatiques est fort douteuse. R. Weil (l'Asie dans les textes égyptiens de l'ancien et du moyen Empire, in *Sphinx*, VIII, 1904, p. 179, sq., IX, 1905, p. 1-17, 63-69) a groupé les textes relatifs à cette question ; mais J. Lévy publie une étude (*Sphinx*, 1905, p. 70-86), dans laquelle il tend à localiser *Lotanu Lotan* (nom sous lequel sont désignés les pays asiatiques) à la région du Sinaï, reportant à la XVIIIe et la XIXe dynasties l'époque d'entrée en contact des Egyptiens avec les populations syriennes. Cette manière de voir est d'autant plus rationnelle qu'en Palestine les traces égyptiennes les plus anciennes parvenues jusqu'à nous (Gezer, Mageddo) datent du vingt-cinquième siècle environ et semblent être dues à des influences indirectes. Nous savons aussi que, sous la XIIe dynastie, quelques caravanes asiatiques s'aventuraient à traliquer dans la vallée du Nil (fresque d'Abicha, tombe de Khnoumhotep à Beni Hassan — G. Maspero, *Hist.*, I, p. 468, sq.). Les Egyptiens de l'ancien et du moyen Empire, qui nous ont transmis avec tant de soin la nomenclature de leurs expéditions vers la Nubie et le Sinaï, n'eussent pas manqué de laisser quelques souvenirs de leurs incursions en Syrie, s'ils s'y étaient aventurés. Le récit romanesque des aventures de Sinouhit chez le cheikh sémite Ammiânsi (Muller, *Asien*, p. 38, sq. — G. Maspero, *Hist.*, I, p. 471, sq.) viendrait à l'appui de cette opinion que, pour les Egyptiens de ces époques, tout ce qui se trouvait au nord du Sinaï était un pays étranger avec lequel Memphis n'entretenait que des relations commerciales d'abord qui, se resserrant peu à peu, amenèrent plus nombreux les Sémites dans la vallée du Nil et causèrent plus tard l'invasion des pasteurs.

(3) A la sortir de l'Egypte, les armées suivaient la côte, passaient par Raphia, Gaza, Ascalon, Jafa, traversaient le Carmel, arrivaient à Taanak et atteignaient Magidi où généralement les attendaient leurs adversaires, puis, traversant le Thabor, gagnaient, près de Tyr, la rivière de Nazana dont elles remontaient la vallée jusqu'à Tibekhat, près de sa source, franchissaient le Liban et se trouvant dans la vallée de l'Oronte la descendaient jusqu'à Kadesh, près du lac de Homs, prenaient Hamath, Karkar, tournaient à droite à la hauteur d'Antioche, passaient par Khaloupou, Gargamish et abordaient l'Euphrate. (G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, Ve éd., 1893, p. 191, sq.) Cette route était fort dangereuse à cause du passage du Carmel, du Thabor et du Liban, mais elle avait l'avantage de traverser, à partir de Gaza, des pays riches en approvisionnements. Une autre route bien plus facile et aujourd'hui encore suivie par les caravanes suit la côte orientale de la mer Morte, remonte le Jourdain jusqu'au lac de Tibériade, gagne sur la droite le désert, passe par Damas et, de là, permet d'arriver en quelques jours au lac de Homs ; mais la plupart du temps elle traverse des pays arides. (J. M.)

s'emparaient de la Syrie (1), de la Phénicie et, dans ces pays, organisaient le tribut avec toute l'imprévoyance des empires asiatiques, des pasteurs dans l'Égypte elle-même (3) ; ne



La Syrie à l'époque chaldéenne (2).

bords de l'Euphrate. (E. DE ROUGÉ, *Annales de Toutmès*, III, p. 17.) Thoutmès II y réprima quelques révoltes. Thoutmès III fit trois campagnes et porta ses armes jusqu'aux pays situés entre l'Oronte et l'Euphrate. (Cf. E. DE ROUGÉ, *Annales de Toutmès* III, p. 8, sq.; 28, sq. — H. BRUGSCH, *Geschichte Aegyptens*, p. 294-305. — G. MASPERO, *Recueil*, t. II, p. 48. sq ; 139, sq.). Amenhotep II ravagea les hauts districts du Jourdain et une partie de la Syrie révoltée. Cf. CHAMPOLLION, *Notices*, t. II, p. 185, sq. — G. MASPERO, Notes sur quelques points, dans *Zeitschrift*, 1879, p. 55, sq.) Puis ce furent Thoutmès IV (LEPSIUS, *Denkm.*, III, pl. LXIX, *e*, *f*.), Amenhotep III, les pharaons de la XIXe dynastie.

(2) D'après G. MASPERO, *Hist. anc. peuples de l'Orient classique*, t. II, p. 5).

(3) Le gouvernement pharaonique des possessions asiatiques se réduisait à l'occupation de quelques centres importants au moyen de garnisons suffisantes pour se maintenir, mais incapables de réprimer de grandes révoltes. Les officiers royaux n'intervenaient que très rarement dans la vie intime des petits royaumes placés sous leurs ordres, se contentant de recevoir les tributs imposés à chacun (contributions, présents, pierres précieuses, femmes destinées aux harems royaux, esclaves, etc.), assistance aux troupes, leur entretien, etc. Ils surveillaient la sécurité des courriers, des caravanes, prélevaient des otages, fils de chefs,

(1) Thoutmès Ier est le premier souverain d'Egypte qui entra en Asie ; il s'avança jusqu'au nord de la Syrie (LEPSIUS, *Denkm.*, III, 5) et laissa des stèles triomphales sur les

comprenant pas que les circonstances qui, dans leur patrimoine, avaient été favorables à la libération du territoire, devaient se tourner contre eux s'ils les laissaient se reproduire en pays conquis par leurs armes.

Tous les districts, depuis le Sinaï jusqu'aux sources de l'Oronte, furent asservis ; mais chaque changement de règne, chaque signe de faiblesse de la part de la Métropole devenait une cause de révolte et, en quelques jours, l'Égypte perdait le fruit de ses victoires, de ses efforts pendant de longues années ; les conquêtes étaient à recommencer.

Ce qui se passait en Syrie avait également lieu dans le pays de Pount (1), l'Arabie, envahie par les armées de la reine Hatasou (2), dans le pays des nègres sur le haut Nil (3). Les troupes égyptiennes étaient sans cesse en mouvement d'une frontière à l'autre.

Si la politique extérieure des Pharaons était inhabile, celle des Égyptiens à l'intérieur était plus déplorable encore. Ce n'étaient que compétitions religieuses ou civiles, agitations inutiles, apportant mille complications dans la conduite des affaires.

Les souverains de la XVIIIe dynastie se succédèrent, doués d'une même énergie, animés d'une même pensée : faire régner l'Égypte sur l'Asie, sur l'Arabie, sur l'Afrique ; rapporter à Thèbes et à Memphis les trésors du monde.

Les territoires asiatiques, nouvellement conquis, étaient soumis plutôt au régime du protectorat qu'à celui du gouvernement direct. Les chefs et rois conservèrent leurs titres et une partie de

qui recevaient à Thèbes ou à Memphis une éducation égyptienne les préparant à gouverner suivant les vues des maîtres. Le pouvoir local demeurait aux mains des roitelets indigènes et les populations conservaient intactes leurs mœurs, leur religion, leur langue. Dans la plupart des cas même, les officiers égyptiens n'intervenaient d'aucune manière dans les querelles des petits rois entre eux. Les pharaons ne se montraient que fort peu soucieux d'égyptianiser les pays conquis par leurs armes. (Cf. G. Maspero, *Histoire*, II, p. 271 — Zimmern-Winckler, *Keilinsch*, p. 193, sq. — Nieburr, *Die Amarna Zeit*; *Aegypten u. Vorderasien um 1400 v. Ohr.*, p. 6, sq. — Winckler, *Die Thontafeln v.-el Amarna*. — Sellin, *Tell Ta'annek*.

(1) Pays de Pounit connu des Egyptiens dès la Ve dynastie. (Cf. Maspero, *Rev. crit.*, 1891, t. II, p. 177-179.) Pays compris entre Massaouah et Souakin ou mieux de Suez au cap Guardafui, sans compter la côte asiatique de la mer Rouge.

(2) Cf. Temple de Deir el Bahri, où sont énumérés et figurés la plupart des produits rapportés d'Arabie par l'expédition ordonnée par la reine Hatasou, composée de cinq navires (Cf. G. Maspero, De quelques navigations des Egyptiens, dans *Rev. hist.*, t. IX, p. 12, note 1), qui toucha toutes les côtes de la mer Rouge et poussa jusqu'aux environs du cap Guardafui, où elle rencontra des peuples apparentés aux Nubiens et aux gens de l'Arabie. (Cf. G. Maspero, *Hist. anc. peup. Orient*, 5e édit., 1893, p. 195. — Dumichen, *Die Flotte einer Aegyptischen Kœnigin* et *Hist. Inschriften*, t. II. — G. Maspero, *Rev. histor.*, t. IX, p. 1, sq. — Hommel, *Die semitischen Völker*, t. I, p. 136, sq. — E. Naville, *Deir el Bahri*.

(3) Expéditions de Thoutmès III (G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, 5e édit. 1893, p. 197), d'Amenhotep II (Lepsius, *Denkm.*, III, pl. LXV), d'Amenhotep III (Lepsius, *Denkm.*, III, pl. LXXVII), de Séti I (Lepsius, *Denkm.*, III, 121), de Ramsès I.

leurs prérogatives ; au-dessus d'eux se trouvaient des Égyptiens de race, gouverneurs, préfets de villes et de districts et inspecteurs chargés de la surveillance pour le compte des gouverneurs et du pouvoir central. A Khoutnaton (Tell el Amarna) (1), sous les yeux du roi, se trouvaient des « bureaux asiatiques » chargés de la correspondance, tant avec les protectorats qu'avec les cours étrangères.

On n'entretenait pas partout des gouverneurs égyptiens; le plus généralement le pouvoir, héréditaire avec l'autorisation royale, était confié à des dynastes indigènes sur lesquels le Pharaon pensait, à tort ou à raison, pouvoir appuyer sa domination. Ces chefs et roitelets étaient en nombre infini; chaque vallée, chaque bourgade avait le sien ; et c'est cette division même qui rendait la tâche plus aisée aux gouverneurs des grands centres ; soutenus par des garnisons plus ou moins importantes, ils étaient généralement à même de maintenir dans l'obéissance les districts placés sous leurs ordres.

La correspondance des fonctionnaires égyptiens nous échappe en partie, parce qu'elle était souvent rédigée sur papyrus en langue pharaonique ; nous possédons surtout celle des indigènes, tracée sur argile suivant l'usage chaldéo-assyrien. La langue de leur rédaction est le chananéen, dialecte sémitique très proche parent du parler de la Mésopotamie ; mais présentant cependant des formes et des termes spéciaux, montrant par leur présence que les Chananéens avaient depuis de longs siècles quitté leur pays d'origine.

Dans certaines lettres le chaldéen est plus pur ; mais il ne faut pas oublier que, si la masse de la population était chananéenne, il n'en existait pas moins d'autres tribus sémitiques qui, comme les Ammonites, nouvellement venues de Chaldée en même temps que les Hébreux, étaient demeurées dans le bassin de la mer Morte, alors que leurs congénères gagnaient la vallée du Nil ; que ceux-là parlaient encore le chaldéen pur ; que, bien certainement, il exista toujours des relations étroites entre les gens de Chanaan et

(1) Les lettres d'El-Amarna datent approximativement du quinzième siècle, elles sont postérieures par conséquent à l'arrivée des Hébreux en Egypte et antérieures à leur exode. Elles se divisent en deux classes : les unes émanant des rois d'Alachiya, de Khatti, de Milanni, de Babylonie, d'Assyrie et d'une foule de chefs syriens, sont adressées au pharaon ou à ses fonctionnaires ; l'autre renferme les minutes des lettres expédiées d'Egypte en Asie, elles ont été publiées par Winckler et Abel, *Der Thontafelfund v. El-Amarna*, 1889-90, et par C. Bezold, The El-Amarna tablets, in *The Brit. Mus.*, 1892) et V. Scheil (*Mém. de la Mission du Caire*, VI, p. 297-312 et *Bullet. de l'Inst. franç. du Caire*, II, p. 110-118).

ceux de la Babylonie et que ces relations entretinrent, pendant bien des siècles, la pureté du langage officiel.

Les gouverneurs indigènes étaient responsables du tribut qu'ils levaient sur la population, afin de satisfaire aux exigences du Pharaon et de ses fonctionnaires en Asie, à l'entretien des troupes, aux nécessités administratives et à leurs propres besoins. C'étaient des denrées, du bétail, des chevaux, des chars, des hommes, des femmes, des esclaves, des bois précieux ou utiles, des pierreries, des métaux. Aucun fonctionnaire n'était rétribué, chacun faisait valoir ses prétentions ; il existait des coutumes les réglementant.

Le contribuable attardé ou fautif augmentait de son plein gré ses taxes, afin d'obtenir son pardon ; il s'imposait lui-même, envoyait au Pharaon ou à ses fonctionnaires ses biens, ses filles pour conserver son poste ; quitte à s'enrichir à nouveau aux dépens de ses subordonnés.

Ce mode d'administrer n'était pas seulement en vigueur dans la Syrie ; il était appliqué par les Égyptiens à toutes leurs possessions, que ce soit dans le Pount ou dans les terres du haut Nil.

Dans l'Asie antérieure, tous les districts ne faisant pas partie d'une métropole étaient exploités de la sorte ; on en retrouve l'assurance dans les textes assyriens et babyloniens. Cette méthode qui, plus tard, fut celle des Achéménides, des successeurs d'Alexandre, des Sassanides et du monde musulman, je l'ai vue appliquée encore dans bien des pays de l'Orient.

A partir d'Aménophis IV (Khouenaten), une révolution religieuse survint (1), provoquée par les menées ambitieuses des prophètes de l'Ammon thébain ; elle préoccupa plus les esprits que les intérêts vitaux de la nation. Après ce souverain, des désordres éclatèrent et la XVIIIe dynastie s'éteignit dans les troubles.

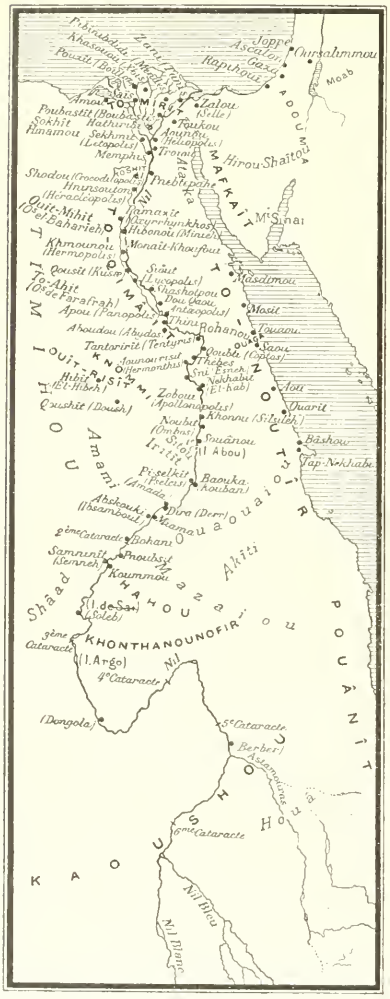
Malgré cela, sous Khouenaten encore, les princes d'Asie étaient, pour la plupart, demeurés dans l'obéissance ; nous avons vu qu'ils envoyaient à la cour des lettres et des rapports, en caractères cunéiformes, dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous.

Les débuts de la XIXe dynastie rétablirent, en même temps que le culte national d'Ammon, l'ordre dans l'intérieur et la do-

(1) Cf. G. Maspero, Bull. de la religion de l'Egypte, dans *Rev. de l'hist. des religions*, 1882, t. V, p. 99.

mination à l'extérieur. Enfin, avec Séti I, commença l'ère de la véritable grandeur de l'Égypte au dehors. Toutes les anciennes possessions furent reprises ; mais, au nord de la Syrie, les Pharaons se heurtent contre la puissance des rois hétéens, qu'en dépit de leurs inscriptions triomphales (1) ils ne purent vaincre, et avec lesquels ils s'accordèrent après plusieurs expéditions (2).

Ce traité, dont fort malheureusement nous ne possédons que le texte égyptien (3), et qui avait été écrit dans les deux langues (4), est la plus ancienne pièce diplomatique connue. Ses clauses révèlent, de la part des deux chancelleries, des concep-



L'Égypte vers l'époque des Ramessides (5).

(1) A la bataille de Kadèch, le roi Ramsès (1383 av. J.-C. date discutée) dut donner de sa personne ; c'est sur cet acte de courage personnel qu'a été édifié tout le poème du Pentaour. L'armée égyptienne avait lâché pied et tout porte à croire qu'elle subit un échec ; l'empressement avec lequel le pharaon traita est éloquent à cet égard. — (Cf. A.-H. Sayce, *A Forg. Emp.*, éd. J. Menant, p. 23.)

(2) Séti II (Cf. Champollion, *Not. man.*, t. II, p. 96), Ramsès II.

(3) On trouvera la traduction complète du traité entre l'Egypte et le Khéta (d'après le texte égyptien), dans *les Hétéens*, de A.-H. Sayce, trad. J. Menant, 1891, p. 24, sq. (Cf. Trad. de Rougé, dans Egger, *Etudes historiques sur les traités publics chez les Grecs et les Romains*. Le texte a été publié par Champollion, *Not. man.*, t. II. — Brugsch, *Monuments*, t. I, pl. XXVIII et par Lepsius.)

(4) Sur la langue des Hétéens Cf. Menant, Etudes hétéennes, ds *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne*, vol. XIII, 1890. — *Id.*, Etude sur Karkemich, in *Mém. Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, t. XXXII, 2e partie, 1890, p. 201, sq. — Sayce, *les Hétéens*, trad. fr. par J. Menant Paris, 1891.

Les inscriptions hétéennes se distinguent de celles des autres pays par des caractères spéciaux ; les hiéroglyphes y sont toujours taillés en relief et non en creux sur les monuments ; tous se lisent horizontalement et sont boustrophedon, système qu'on ne rencontre ni en Egypte, ni en Chaldée, ni en Assyrie, ni en Phénicie ; mais qu'on retrouve dans les plus anciens textes grecs (Thera, osselet de Suse), ce qui indique des liens entre les usages hétéens et ceux des Grecs du début. D'autre part, les hiéroglyphes eux-mêmes sont entièrement indépendants de ceux de l'Egypte. Ils ont bien certainement été inventés dans l'Amanus et la Cappadoce ; mais peut-être ce système graphique a-t-il été, dans son ensemble, inspiré par le mode d'écrire usité en Egypte.

(5) D'après G. Maspero, *Hist. anc. peuples de l'Orient classique*.

tions qu'on est fort surpris de rencontrer à cette époque: paix éternelle entre les deux peuples, alliance offensive et défensive, conditions spéciales pour assurer la justice et les facilités commerciales au profit des résidents d'un peuple chez l'autre, extradition des criminels et des transfuges, restitution des sujets passés sans autorisation d'un territoire dans l'autre. C'est entre Ramsès II, roi d'Égypte, et Khitisar, fils de Môroussar, roi des Khiti, que fut passé ce contrat mémorable (1).

Ainsi deux grands peuples, appartenant aux anciennes races, possédaient déjà, sur le droit international, des principes qui, de nos jours encore, ne seraient pas désavoués par la diplomatie. En Chaldée, en Égypte et chez les Hétéens le sens de la justice était donc encore très développé. Il fallait, pour le malheur des hommes, que l'Assyrie surgît et réduisît à néant ces progrès issus de tant de siècles de labeur.

Les Khiti (Hétéens) (2) étaient des autochtones, apparentés plus ou moins étroitement aux anciens peuples de l'Asie antérieure (3). Leurs congénères habitaient encore toute l'Asie Mineure, le Taurus, l'Arménie jusqu'au Caucase (4), la majeure partie des monts

(1) Champollion, *Not. man.*, t. II. — Lepsius, *Denkm.*, III, 46. — Brugsch, *Monuments*, t. I, pl. XXVIII. — Traductions : E. de Rougé, dans Egger, *Etude sur les traités publics*, p. 243. — Chabas, *le Voyage d'un Egyptien*, p. 322, sq. — Goodwin, Treaty of peace between Ramses II and the Hittites, in *Records of the past.*, t. IV, pp. 25-32. La minute de ce traité avait été rédigée en langue hétéenne et gravée sur des lames d'argent. Ce texte hétéen s'est perdu, nous n'en possédons que la traduction égyptienne gravée sur les murs du temple du Ramesséum à Thèbes.

(2) Les Hétéens doivent être considérés comme les premiers maîtres des grossières populations de l'occident de l'Asie Mineure. Ils leur apportèrent une civilisation dont les éléments leur avaient été inspirés par les Babyloniens, et ils y joignirent une écriture dont les indigènes tirèrent ensuite, selon toute probabilité, le système graphique qu'ils se sont approprié. (A.-H. Sayce, *les Hétéens*, éd. J. Menant, p. 77, sq.) Avec les fouilles des Allemands à Boghaz-Keuï, l'histoire des Hétéens entre dans une nouvelle phase, ou mieux, commence enfin. (On prépare la publication de ces documents.)

(3) Il est évident qu'il faut voir dans les tribus hétéennes les restes d'une race primitivement établie dans les chaînes du Taurus, et qui s'étaient hasardées à se fixer ensuite dans les plaines et les vallées brûlantes de la Syrie et de la Palestine. Ces tribus appartenaient originairement à l'Asie Mineure et non à la Syrie. Nous devons considérer comme un nom national cette appellation d'Hétéens, qui les désignait comme un peuple distinct des autres races du monde oriental. (A.-H. Sayce, *les Hétéens*, éd. J. Menant, p. 51, sq.)

(4) Tout porte à croire que les peuples caucasiens de nos jours sont les derniers représentants de cette famille qui, avant la première invasion sémitique (akkadienne), couvrait toute l'Asie antérieure depuis les déserts de l'Arabie jusqu'à la mer Noire et de la Méditerranée jusqu'au plateau iranien et peut-être au delà. C'est à cette race qu'appartenaient les Hétéens, les gens du Nairi, de l'Ourartou, du Namri, de l'Elam (?) et peut-être aussi les Cosséens. De leurs langues, nous ne connaissons que l'élamite et le vannique ; cette dernière montre une parenté avec le géorgien. Les langues caucasiennes sont agglutinantes et possèdent ce caractère au point d'être capables de faire entrer toute une phrase dans un seul mot. Seul le géorgien est une langue littéraire possédant l'écriture depuis la conversion du Caucase au christianisme ; les autres ne s'écrivent pas, on les divise communément en deux groupes, celui du Nord et celui du Sud. Le groupe septentrional comprend: le lesghien, l'avare, le kazi-koumoukh, le kourine, le tchouch, l'oude, le tchetchenze, etc., et le tcherkesse lui-même très subdivisé. Le groupe méridional ou karthwélien comprend le géorgien, le mingrélien, le laze, l'imérithien, le souane, etc. Bien que possédant des traits communs, la plupart de ces idiomes ne présentent entre eux que des parentés originelles, beaucoup même sont irréductibles par rapport aux au-

Carduques et l'Élam (?). Leur patrimoine se trouvait situé entre le golfe d'Alexandrette et l'Euphrate, entre l'Amanus et les sources de l'Oronte ; mais, comme tous les grands souverains asiatiques, le roi des Khiti avait, à l'époque des Ramessides, une foule de vassaux et d'alliés. Son influence s'étendait jusqu'à la mer Noire au nord, jusqu'à la pointe de l'Asie Mineure à l'ouest et jusqu'au lac de Van à l'est, à la vallée de l'Araxe et peut-être aussi jus-

L'Empire hétéen vers l'époque des Ramessides.

qu'à l'extrémité orientale du Petit Caucase. Ses troupes occupaient tout le bassin de l'Oronte. C'était un puissant souverain (1).

Mais les succès égyptiens en Asie devaient être de courte durée ; déjà, du temps de Menephtah, les provinces syriennes avaient échappé aux Pharaons et, du vivant de Séti II, l'anarchie

tres. Au Caucase, on compte 120 langues et dialectes; il semblerait que ces montagnes ont conservé quelques tribus de chacun de ces peuples, qui jadis occupaient l'Asie Antérieure, peuplades qui, tour à tour, y seraient venues chercher un refuge contre les envahisseurs. Au Lazistan, plus particulièrement le nombre des tribus étrangères les unes aux autres est considérable. (Cf. Klaproth, *Voyage au Caucase*. — J. de Morgan, *Mission sc. au Caucase*, t. II, 1889.)

(1) Les monuments hétéens, rencontrés dans toute l'Asie Mineure, prouvent par leur présence la grande étendue de cet empire. Cependant, quelques-uns semblent dus non pas aux Hétéens eux-mêmes, mais à leur influence, tels ceux d'Iberez, sur lesquels le dieu et son adorateur présentent un type sémitique bien différent de celui des bas-reliefs de Karabel, du mont Sipyle, d'Hamath, de Karkemich, etc., qui sont dus aux Hétéens eux-mêmes. Pour les caractères hiéroglyphiques, l'unité est frappante dans tous les textes parvenus à notre connaissance. (Cf. A.-H. Sayce, *A forgot. Emp.*, trad. J. Menant, p. 78)

régnant dans la métropole empêchait le gouvernement de songer aux possessions extérieures. Les princes des nomes révoltés se mirent à guerroyer entre eux et contre ce qui restait de l'autorité royale.

La politique intérieure et extérieure des Pharaons commettait toujours les mêmes fautes. Que de fois n'avait-on pas vu déjà, depuis trois mille ans, les feudataires se révolter à la faveur des moments de faiblesse de leur suzerain ; et cependant, aucun pharaon, même des plus puissants, n'avait abaissé cette aristocratie féodale, cause d'une telle instabilité dans le pouvoir central. Les fauteurs du désordre étaient punis, privés de leur principauté ; mais ces fiefs remis entre d'autres mains n'en demeuraient pas moins un foyer de révolte. L'Égypte ne sut pas, parmi ses centaines de rois, trouver un Louis XI.

Cette révolution, qui couvait depuis longtemps, éclata soudain et, après la mort de Séti II, l'Égypte connut tous les désastres de l'anarchie. Des dynasties usurpatrices se disputèrent le pouvoir. Les princes, indépendants à nouveau, se donnèrent tour à tour aux unes et aux autres ; la guerre civile s'étendit depuis les frontières de Nubie jusqu'à la Méditerranée.

Menephtah avait encore entretenu des relations diplomatiques avec le roi des Hétéens et conservé les garnisons de Syrie ; mais peu à peu les troupes durent être rappelées, si toutefois elles ne se retirèrent d'elles-mêmes pour venir peser dans la balance en faveur de l'un ou de l'autre des prétendants.

C'est à l'époque de Menephtah ou de Séti II qu'il convient de placer le départ des Hébreux d'Égypte ; fuite d'une bande d'esclaves, dont les Pharaons s'inquiétèrent bien peu, au milieu des graves préoccupations qui, de tous côtés, assaillaient le trône.

Depuis longtemps l'Égypte possédait une multitude de serfs appartenant à toutes les races de l'Asie et de l'Afrique. Ils se révoltèrent ; et les étrangers libres habitant le pays, presque tous des Asiatiques, se joignirent à eux. A la guerre civile venait s'ajouter une lutte plus terrible encore, celle des opprimés contre leur maître. L'infiltration lente avait amené, au cœur même de l'Égypte, une armée étrangère.

Les rebelles occupèrent le Delta pendant douze ans ; c'étaient les restes des pasteurs, des tribus sémitiques du sud de la Syrie, du Sinaï, des Libyens, des esclaves. Les révoltés choisirent pour capi-

tale Avaris, ce site de l'ancien camp retranché des Hyksos, dont ils espéraient restaurer la royauté et les déprédations. N'est-ce pas même l'issue de ces événements qu'attendirent les Hébreux pendant quarante ans dans les gorges du Sinaï; leur sort ne dépendait-il pas du succès ou de la répression de cette tentative?

Pendant ces troubles surgit une dynastie nouvelle, la XXe de Manéthon. Son chef, Nakhséti, rétablit l'ordre, chassa les révoltés, renversa, non sans peine, le chef syrien Irisou et reprit la majeure partie de l'Égypte. Il était réservé à son fils Ramsès III de chasser les Bédouins de l'est du Delta, qu'ils occupaient encore en dépit de leurs défaites, d'expurger la péninsule sinaïtique des pillards qui l'infestaient, et de refouler les Lybiens dans leurs territoires de l'Ouest. Peut-être doit-on voir, dans l'expédition de Ramsès III au Sinaï, la cause du départ de Moïse et de ses tribus vers le Nord?

La Syrie était perdue pour l'Égypte; mais, fait bien plus grave, son allié du Nord, le roi des Hétéens, avait vu s'écrouler la majeure partie de sa force et ses rêves de puissance. D'une part, l'Assyrie grandissant avait déjà vaincu et asservi bien des peuples du Naïri et du Khoummoukh inféodés aux Hetéens; d'autre part les Aryens, nouveaux venus en Asie Mineure et sur les côtes du Pont-Euxin, avaient formé une puissante coalition contre les royaumes d'Asie, et les alliés s'avançaient vers le Sud.

Vaincus en même temps que leurs congénères, les Hétéens furent entraînés par le flot qui, descendant en Syrie, vint briser ses forces vers Péluse (1) contre l'armée de Ramsès III.

La Libye menaça encore le Delta; elle fut repoussée et quelques expéditions heureuses ramenèrent, pour un temps, dans l'obéissance les anciennes possessions de l'Asie et de l'Arabie.

C'est à cette époque que les Philistins furent cantonnés par Ramsès en Syrie et que les Tyrséniens et les Shardanes, n'ayant plus de patrie, s'éloignèrent, dit-on, vers l'Occident sur leurs vaisseaux; les uns se seraient établis au nord de l'embouchure du Tibre, les autres auraient colonisé la Sardaigne.

L'Égypte et la Syrie étant toutes deux épuisées et personne ne voulant plus la guerre, les règnes des Ramessides se passèrent en paix. Les Égyptiens avaient assez à faire pour remettre en

(1) Sur la marche des peuples du Nord, et la bataille de Raphia-Péluse, Cf. GREENE. *Fouilles à Thèbes*, 1855. — DE ROUGÉ, notice de quelques textes hiéroglyphiques, dans l'*Atheneum français*, 1855. — CHABAS, *Etudes sur l'antiquité historique*, pp. 250, 288.

ordre leur pays ; quant aux Syriens, les appréhensions que leur causaient les progrès rapides de l'Assyrie étaient autrement graves que la crainte des Pharaons.

Ainsi livrée à elle-même pour plusieurs siècles, la Syrie entra dans une complète anarchie ; et c'est ce désordre même, ce manque de surveillance de la part des grands États, qui permit aux Hébreux de s'installer en Palestine. En tout autre temps, ils eussent été arrêtés par les troupes ninivites ou égyptiennes, détruits ou refoulés dans le désert arabique et se seraient fondus avec ces Bédouins sans histoire qui, de tout temps, ont erré dans ces plaines.

Comme il en advient toujours à la suite de longues périodes guerrières, l'élément égyptien de la population, dans la terre du Nil, avait diminué de nombre ; mais il s'était trouvé remplacé par une foule d'étrangers appartenant à toutes les races (1) qui, venus comme esclaves, s'étaient vite affranchis et, adorateurs des dieux du pays, comptaient pour de vrais Égyptiens dont ils n'avaient ni le caractère, ni les aptitudes, ni l'énergie. En petite proportion, ils se fussent mélangés à la masse, sans affaiblir sa vitalité ; en grand nombre, ils vicièrent le sang indigène.

Il en fut de même à Thèbes qu'à Rome, qu'à Constantinople plus tard ; un amalgame de tous les peuples s'étant peu à peu substitué à la race des maîtres, le patriotisme, les qualités guerrières (2) et administratives s'évanouirent.

Cette paix, heureuse en apparence, fut pour l'Égypte une ère de misère et de malheur. Les bras manquant pour la culture, il y eut de terribles famines (3) ; les travaux d'utilité publique furent délaissés (4), des bandes armées parcoururent le pays et, l'administration se relâchant, les nécropoles furent pillées.

Le souvenir des trésors ravis par les pasteurs dans les sépultures antiques était encore présent à la mémoire de tous ; et les

(1) Etrangers au service de l'Egypte (Grecs) XVIIIe dyn. SAYCE, *Academy*, 1892, I, p. 164. — Les Sicules = Shakalsha (SAYCE. *Acad.*, 1891, I, p. 222-223). — Sous Seti Ier (Cf. FL. PETRIE, — *Kahun, Gurob and Hawara*, p. 36, 38, 40), Tursha = Thyrsénien.

(2) L'antimilitarisme faisait son apparition ; on recherchait les emplois civils, mais on raillait tout ce qui touchait au militaire. « Pourquoi dis-tu que l'officier d'infanterie est plus heureux que le scribe ? demandait un scribe à son élève. Arrive que je te peigne le sort de l'officier d'infanterie, l'étendue de ses misères : on l'amène tout enfant pour l'enfermer dans la caserne, etc. » (*Papyrus Anastasi*, III, pl. V. l. 5 ; pl. VI ; l. 2 ; IV, pl. IX, l. 4 ; pl. X, l. 1. — E. DE ROUGÉ, *Discours d'ouverture*, p. 34-35. — G. MASPERO, *Du genre épistolaire*, p. 41-43.)

(3) Cf. LIEBLEIN-CHABAS, *Deux papyrus hiératiques*, p. 38. — G. MASPERO, *Hist. anc. peup. or.*, 1893, p. 275, sq.

(4) Cf. PLEYTE et F. ROSSI, *Papyrus de Turin*, Leyde, 1869-1876, — documents privés montrant l'appauvrissement graduel de l'Égypte. (Cf. MASPERO, *Hist. anc. peuples de l'Orient*, V^e édit., 1893, p. 274.)

prêtres ne se trouvaient pas en état de résister par eux-mêmes aux spoliations (1). On dut enlever de leurs tombeaux les momies des rois du nouvel empire, celle des grands personnages, afin de les soustraire à la profanation que la police était incapable de réprimer.

Pendant que l'Égypte était écrasée par le malheur, qu'elle payait si chèrement ses nombreuses révolutions, sa gloire militaire à l'étranger, les prêtres thébains ne restaient pas inactifs. Ils rêvaient depuis longtemps de posséder un jour ce trône des Pharaons qui, sous leurs yeux, faisait l'objet de tant de compétitions (2).

Modifiant insensiblement le culte, reprenant le dogme qui, par un effet de réaction du pouvoir royal, avait amené la révolution religieuse, le schisme d'Aménophis IV, ils proclamèrent Ammon le seul dieu d'Égypte et s'emparèrent de l'esprit de la haute société et du roi lui-même au point que, sous Ramsès III, le véritable Pharaon était le premier prophète du dieu thébain (3).

On a pensé que cette révolution dans les croyances était le résultat de déductions philosophiques (4), et de là l'imagination est partie pour construire tout un système de monothéisme chez les Égyptiens. Inutile d'aller chercher dans des sphères aussi élevées l'origine des événements qui se passaient alors à Thèbes ; car seule l'ambition du clergé thébain en fut l'origine.

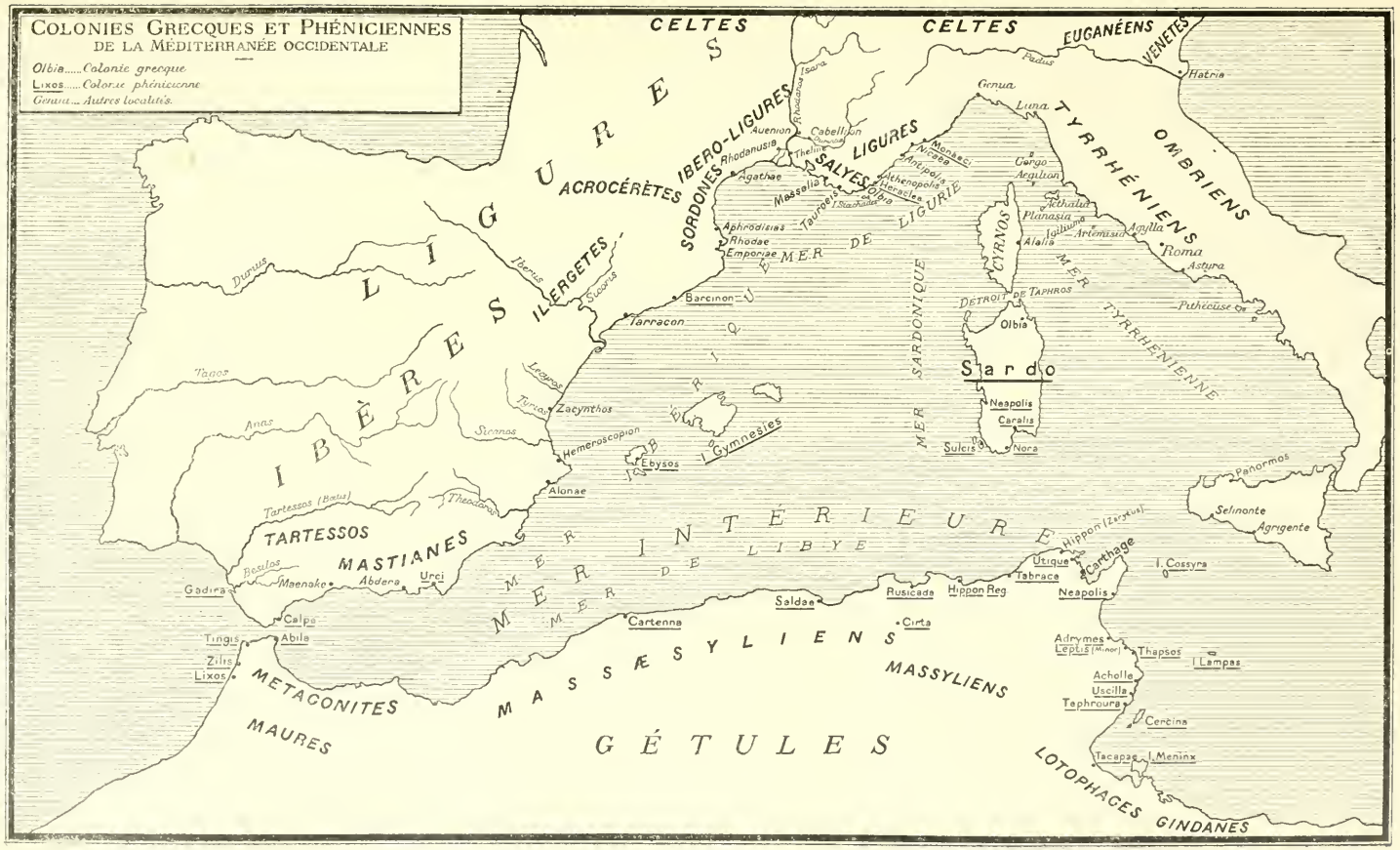
Thèbes était alors une ville immense, occupant les deux rives du fleuve ; ses temples, grands eux-mêmes comme des cités, entretenaient la majeure partie de la population ; leurs servants étaient

(1) Papyrus Abbot. Cf. Chabas, Une spoliation des hypogées de Thèbes au onzième siècle, dans les *Mélanges égyptologiques*, IIIe série, t. I, p. 1-172. — G. Maspero, *Une enquête judiciaire à Thèbes au temps de la XXIIe dynastie*. — A. Erman, Beiträge zur Kentniss der Aegyptischen Gerichtsverfahrens, dans *Zeitschr*., 1879, p. 81-83, 148-152.

(2) En Égypte, le roi était un dieu de passage sur la terre. Maître absolu de ses sujets, il réglait en personne (théoriquement) toutes les affaires grandes et petites, marchait à la tête de ses armées; tout émanait de lui, il était l'auteur de tous les biens, de tous les succès. L'emphase de ses titres surpassait tout ce que jamais la pompe des Orientaux a pu concevoir. Aménophis II est nommé : *Horus, le Taureau puissant, grand par la valeur, maître du diadème du Vautour et de celui du Serpent* de la Haute et de la Basse-Égypte, *qui rend grande la joie, qui laisse solenniser des fêtes à Thèbes, le Suten-net* (grand prêtre du nôme d'Héracléopolis magna et de celui de Coptos), *Ra, Horus d'or qui saisit avec sa force tous les pays, qui est grand en formations, fils du Soleil, Aménophis, le régent divin d'Héliopolis* (A. Wiedemann, *le Roi dans l'ancienne Egypte*. Bonn, p. 7).

(3) Cf. G. Maspero. Note sur quelques points de grammaire et d'histoire, ds *Recueil*, I, p. 157, sq. — Lepsius, *Denkm*., III, pl. 219.

(4) Si les événements politiques ne venaient montrer le but intéressé des prophètes d'Ammon, on serait tenté de croire qu'à cette époque l'Egypte avait atteint une philosophie religieuse très élevée. Ammon, dieu unique, existant par essence, le seul générateur dans le ciel et sur la terre qui ne fut pas engendré, le père des pères, la mère des mères, était bien le dieu qu'il fallait à des prêtres rêvant l'établissement d'une théocratie. — Sur les papyrus relatifs au dogme thébain, Cf. Grébaut, *l'Hymne à Ammon-Rà des papyrus de Boulaq*, 1875.


COLONIES GRECQUES ET PHÉNICIENNES
DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE
Olbia..... Colonie grecque
Lixos..... Colonie phénicienne
Genua.... Autres localités.
CELTES
CELTES
EUGANÉENS
VENETES
Hatria
Padus
Genua
Luna
TYRRHÉNIENS
OMBRIENS
LIGURES
IBERO-LIGURES
SORDONES
SALYES
ACROCÉRÈTES
ILÉRGETES
Rhodanus
Isara
Avenion
Cabellion
Rhodanusia
Thelin
Agathae
Massalia
Monaeci
Nicaea
Antipolis
Athenopolis
Heraclea
Olbia
Tauroentum
Stachades
Aphrodisias
Rhodae
Emporiae
Gorgo
Aegulion
Athalia
Planasia
Ioulium
Artemisia
Alalia
Anylla
Roma
Astura
Puteolae
MER DE LIGURIE
MER TYRRHÉNIENNE
CYRNOS
DÉTROIT DE TAPHROS
Olbia
Sardo
Neapolis
Caralis
Nora
Sulcis
MER SARDONIQUE
Barcinon
Tarracon
Tarraconensis
Gymnesies
Ebysos
Hemeroscopion
Alonae
Zacynthos
Turiaso
Sicoris
Iberus
Durius
Tagus
Anas
Tartessos (Betis)
Theodoros
Baetis
IBÈRES
LIGURES
TARTESSOS
MASTIANES
Gadira
Maenaka
Abdera
Urci
Calpe
Abila
Tingis
Zilis
Lixos
METAGONITES
MAURES
MER INTÉRIEURE
MER DE LIBYE
Panormos
Selinonte
Agrigente
Hippon (Zeugitai)
Carthage
Utique
Tabraca
I. Cossyra
Neapolis
Hippon Reg
Rusicada
Saldae
Cirta
Cartenna
Adrymes
Leptis (Minor)
Thapsos
I. Lampas
Achella
Uscilla
Tephroura
Cercina
Tacapae
I. Meninx
MASSÆSYLIENS
MASSYLIENS
GÉTULES
LOTOPHAGES
GINDANES

une véritable armée. Le mystère régnait dans ces sanctuaires sombres, à peine éclairés, où les fidèles ne pouvaient, suivant leur rang, dépasser certaines limites. Le roi voyait la divinité face à face. Le premier prophète interprétait la volonté d'Ammon, à laquelle souscrivait toujours le pharaon prosterné; Thèbes était la ville du merveilleux, du mystère, de l'omnipotence, les pèlerins y affluaient saisis d'une terreur mystique. A cette plèbe on abandonnait les superstitions, le culte des animaux (1), tandis que se jouait dans le sanctuaire cette comédie dont le trône était l'enjeu.

Le terrain avait été dès longtemps et habilement préparé; aussi, à la mort de Ramsès XII, le premier prophète d'Ammon, Hrihor, crut-il le moment venu de fonder une dynastie théocratique et se déclara-t-il lui-même « maître de la haute et de la basse Égypte ». Par sa mère il descendait de sang royal et divin (2).

Il ne manquait à l'Égypte, dans ses malheurs, qu'une usurpation religieuse; elle l'eut, et tandis que Thèbes et le haut du pays reconnaissaient pour pharaons ces prêtres qui, par la richesse de leurs temples, tenaient la population, la basse Égypte refusait de s'associer à ce retour aux temps antiques; d'Avaris sortait une dynastie, la XXIe, qui gouverna le Delta, alors que les prophètes d'Ammon étaient omnipotents dans le haut pays.

Pendant que ces événements se passaient en Égypte, les Phéniciens (3) établis déjà sur les côtes méditerranéennes de Syrie au temps de la venue des Hyksos, affermissaient leur domination sur les mers (4), devenues presque libres par suite du déclin de la thalassocratie crétoise. A vrai dire, les Phéniciens ne possé-

(1) Cf. G. Maspero, Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire, ds *Recueil*, II, p. 108, sq. — Id, *Études égyptiennes*, t. I, p. 145, sq.

(2) Cf. E. Naville, Trois reines de la XXIe dynastie, ds *Zeitschr.*, 1878, p. 29-30. Pour être à même de monter sur le trône, le prétendant devait être de sang divin, c'est-à-dire royal. Aussi les pharaons légitimes veillaient ils avec un soin jaloux à leur descendance, contractant les alliances les plus monstrueuses, afin de conserver intacte leur lignée. Les mariages entre parents les plus proches étaient d'usage dans la famille royale qui tenait à conserver le plus pur possible le sang divin coulant dans ses veines. Le roi Pinet'em, de la XXIe dynastie (vers 1100 av. J.-C.), épousa sa propre fille, née de son mariage avec sa propre sœur et engendra une fille qu'il nomma, aussitôt née, reine et épouse. Ramsès II se maria avec plusieurs de ses filles. De telles unions, réprouvées par nos mœurs, étaient aux yeux de l'Égyptien choses naturelles dictées par la raison d'Etat afin d'éviter les usurpations. (A. Wiedemann, *le Roi dans l'ancienne Égypte*, Bonn, p. 12.) Quelques divinités épousèrent leur propre mère et le titre d' « époux de sa mère » est l'un des titres les plus ordinaires d'un dieu (*Id.* p. 16).

(3) Cf. Fr. Lenormant, La légende de Cadmus et les établissements phéniciens en Grèce, dans *Annales de philosophie chrétienne*, 1867 et dans *les Premières Civilisations*, t. II, 874, p. 33-437.

(4) Sur les parois d'une tombe du quinzième siècle av. J.-C., à Drah-abou-'l-neggah (Thèbes), une fresque représente une flotille phénicienne. (Cf. G. Daressy, *Rev. archéol.*, 1895, Une flotille phénicienne d'après une peinture égyptienne.)

daient sur terre que des points d'attache ; leurs diverses cités, Aradus, Zimyra, Gebel, Beyrouth, Sidon et Tyr ne pouvaient communiquer sûrement entre elles que par eau. Dans l'intérieur ils avaient des comptoirs jalonnant les grandes étapes des caravanes (1), Hamath (2), Thapsaque (3), Nisibis (4), en plein continent ; Dor (5), Ioppé (6), situés près de la mer sur la route d'Égypte, etc...

L'île de Chypre et ses colonies phéniciennes et grecques.

Sur les côtes étrangères, les Phéniciens étaient plus puissants qu'au voisinage même de la Métropole. Chypre (7) leur appartenait en grande partie dès les temps les plus anciens. Paphos, Golgos, Lapethos, Kourion, Karpasia, Soli, Tamassos étaient de leurs villes. En Crète, des marins sémites s'étaient établis sur tout le rivage méridional. Partout où se rencontrait un abri naturel (8) pour les vaisseaux, station facilement défendable, on était sûr de rencontrer des Tyriens ou des Sidoniens (9).

Lors des conquêtes égyptiennes en Asie, les Phéniciens eurent quelques velléités de résister aux pharaons ; mais, en commerçants

(1) Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter theil, p. 159, sq.

(2) Au pays de Chanaan.

(3) Sur l'Euphrate, en amont de Deïr el Zor, ville hétéenne.

(4) Ville du haut Khabour.

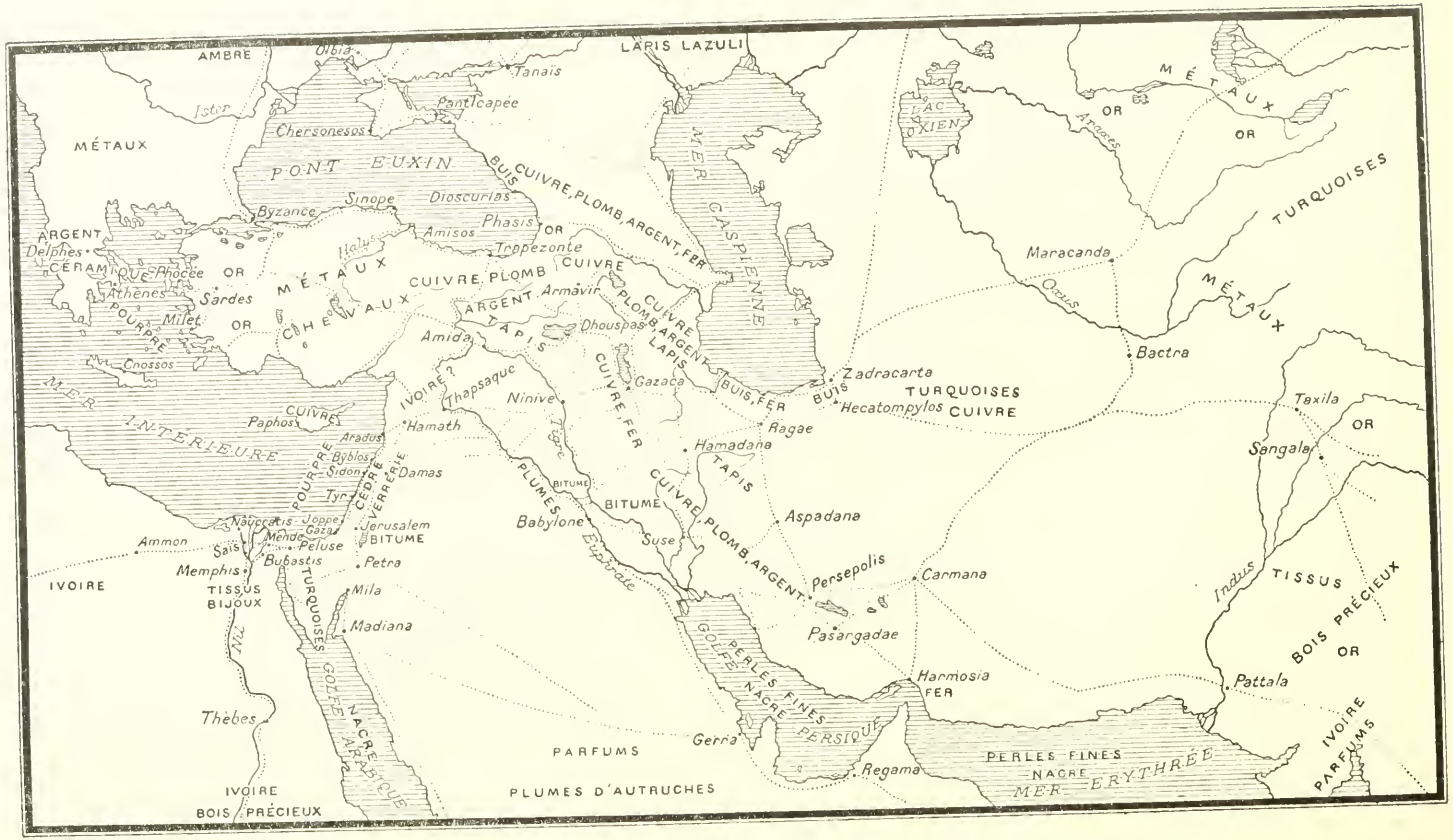
(5) Sur la côte méditerranéenne où les Phéniciens avaient une pêcherie de pourpre. (Cf. E. Renan, *Mission en Phénicie*, p. 40, 757.)

(6) Jaffa sur la côte.

(7) M.-W. Max Müller place l'Alachiya (Cf. Bezold, *The Tell el Amarna tablets*, 1892, 5-7. — Winckler et Abel, *Der Thontafelfund v. El Amarna*, 1889-90, 11-17) dans l'île de Chypre, se basant sur l'abondante production du cuivre dans ce pays. (*Zeitsch. f. Assyriologie*, t. X, 1895, p. 257-268). (Cf. A.-J. Delattre, Lettres de Tell el Amarna, in *Proc. Soc. Bibl. Archaeol.*, t. XIII, 1890-91, p. 542. — Id., *le Pays de Chanaan*, 1896, p. 54.)

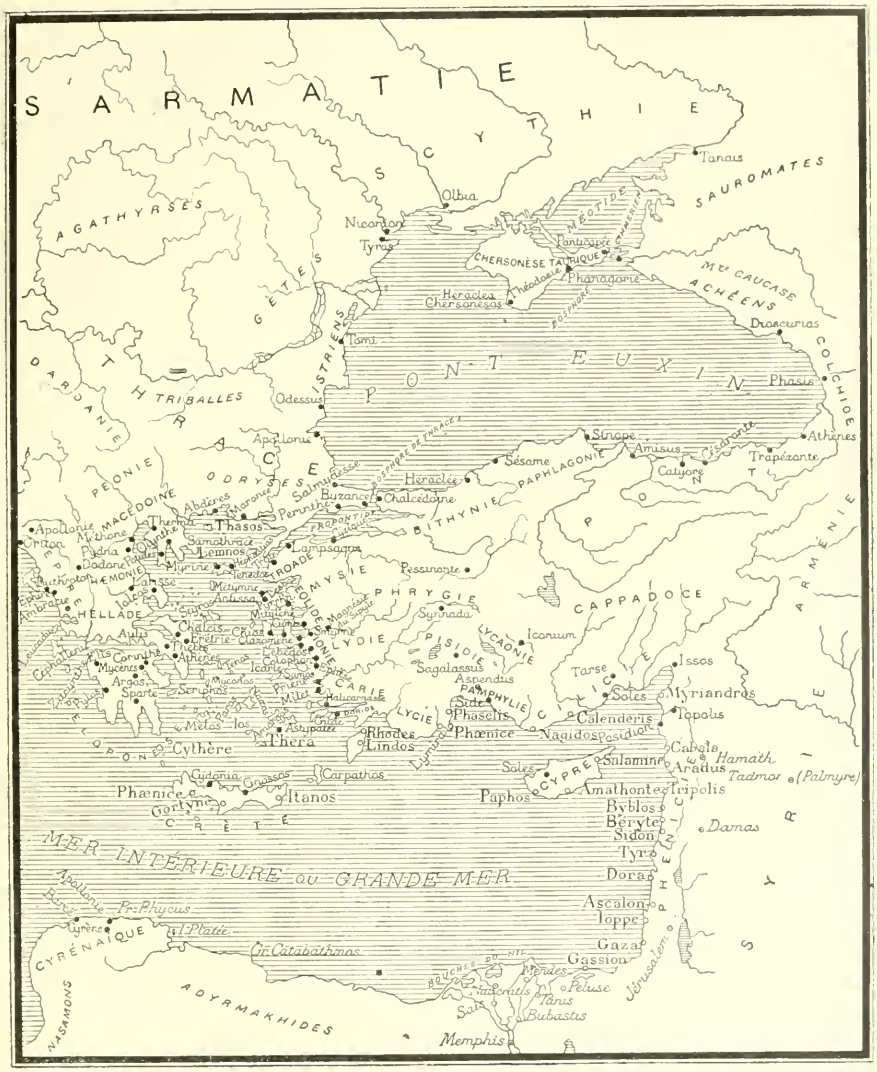
(8) Temples phéniciens de l'île de Gozzo et de Hagiar Krim à Malte. Cf. Fr. Lenormant, Monuments phéniciens de Malte, dans *Rev. générale de l'architecture et des trav. pub.*, 1841, p. 497, pl. XXI. — J.-G. Vance, Descript. of an ancient temple near Crendi, Malta, in *Archaeologia*, t. XXIX, p. 227, sq. — Caruana, *Report*. Il y eut aussi des temples phéniciens en Sicile, en Sardaigne, mais on n'en a pas retrouvé les ruines.

(9) En Cilicie, ils possédaient des comptoirs à Kybyra, Masoura, Rouskopous, Sylion, Mygdalé, Phaselis, Sidyma (Movers, *Die Phönizier*, II, 2, p. 346), Astyra en face de Rhodes (Movers, *id.*, p. 217 sq.), à Rhodes même, Ialysos, Lindos, Camyros (Diodore, IV, 2, 5, etc.), dans les Sporades, les Cyclades ; Delos, Rhénée, Paros, Oliaros (Sidoniens), Melos (Giblites) sur l'Hellespont, Lampsaque et Abydos, sur les côtes de l'Anatolie. Ils s'aventurèrent jusqu'au Caucase. A l'ouest ils s'installèrent en Crète (Lappa, Kairatos, Phœnikè, Gortyne, Lebènè), à Cythère, dans les îles Ioniennes, en Illyrie, en Italie, en Grèce même (Egine, Salamine, en Argolide, en Attique), en Sicile, sur la côte africaine, etc.



Principales voies commerciales de l'Asie Antérieure au temps des Phéniciens.

habiles ils jugèrent vite qu'il était plus profitable de payer tribut que



Établissements grecs et phéniciens de la Méditerranée orientale.
Villes phéniciennes (en caractères gras).
Villes grecques (en caractères maigres).

de soutenir une guerre inégale, et demeurèrent loyaux vassaux (1).

(1) La correspondance d'El Amarna montre que, tout au moins nominalement, les villes phéniciennes de Syrie étaient pour la plupart vassales de l'Égypte au même titre que les cités de Chanaan. Rib-Adda, de Byblos, écrit au pharaon : « Les gens d'Arwada (Aradus) sont maintenant chez toi (sont entrés sur ton territoire), saisis leurs vaisseaux qui sont en Égypte ». (C. Bezold, *The Tell El Amarna tablets*, 1892, 44, 13-18). Zurata était préfet d'Akka pour l'Égypte (*Id.*, 93). Çiduna (Sidon), Biruta (Beyrouth), Çurri (Tyr), sont traitées dans ces documents de servantes du roi. Cf. A.-L. Delattre, *le Pays de Chanaan*, 1896, p. 51, sq.

Ils avaient, en effet, tout à gagner à s'attirer la clientèle de l'Égypte (1) ; exportant ses marchandises (2) chez les peuples étrangers, ils importaient chez elle les produits des autres pays et du leur (3). Cette situation privilégiée les poussa à fonder des comptoirs dans toute la Méditerranée, qui devint bientôt une mer phénicienne.

Plus tard, ils s'établirent solidement dans les parages lointains, dès longtemps fréquentés par leurs vaisseaux ; ils fondèrent des comptoirs sur les côtes d'Asie, en Italie, en Sicile, en Sardaigne, aux îles Baléares, en Espagne, en Afrique et, affrontant l'océan, allèrent, dit-on, chercher l'étain jusque dans les Cornouailles (4).

Leurs expéditions, toutes parties sous le couvert commercial, ne se terminaient pas toujours par des échanges de marchandises; lorsqu'ils se sentaient en force, ils n'hésitaient pas à piller les bourgades des côtes, parfois même à s'y installer et à fonder des colonies militaires; mais, lorsqu'ils avaient affaire à des peuples forts, ils se contentaient d'un commerce lucratif. Que de peuples colonisateurs procèdent encore de nos jours comme les Phéniciens !

Sur le continent, leurs caravanes ou plutôt les convois circulant pour leur compte, chargés de marchandises à destination de Tyr ou de Sidon, venaient des pays lointains du Caucase, de l'Arménie, de l'Iran, des Indes, de l'Arabie et tous les produits du monde affluaient sur leurs marchés. Dans l'intérieur ils n'avaient guère que des agences commerciales; il eût été trop dangereux de chercher à conserver des villes.

L'or de la Lydie, du Phase (5), de l'Altaï (6), des Indes (7); le

(1) Grace à leur soumission aux pharaons, ils avaient été autorisés à posséder en gypte même des entrepôts : ils en avaient à Memphis, Tanis, Bubaste, Mendès, Saïs, Ramsès-Anakhtou, etc.

(2) Dans le palais de Mycènes se trouvaient des tuiles émaillées portant le cartouche d'Aménophis III, de travail franchement égyptien. (Cf. R. Seewell, *Proc. Soc. Bibl. Arch.*, XXVI, n° 6, 1904, p. 258, sq.) — La quantité des objets de fabrication égyptienne de basse époque qu'on rencontre sur toutes les côtes de la Méditerranée est énorme et il semble plus rationnel d'en attribuer la diffusion aux Phéniciens plutôt qu'aux navigateurs grecs.

(3) Entre autres les bois de cèdre du Liban, le cuivre de l'île de Chypre, la pourpre de leurs pêcheries. Leurs importations rendaient à l'Egypte les plus grands services.

(4) Nous ne possédons aucune histoire de la colonisation phénicienne. Les archives de Tyr et de Sidon ont été détruites, et les écrivains grecs et latins qui les ont consultées ne nous ont pas transmis leurs œuvres. Sur les périodes les plus anciennes, nous ne disposons que des légendes et des renseignements épars relatifs à la fondation de chacune des colonies. Le meilleur ouvrage (déjà ancien) sur les Phéniciens est Movers, *Die Phonizier*.

(5) Presque tous les cours d'eau de l'Asie Mineure et du Caucase roulent de l'or dans leurs sables Les lavages étaient autrefois rémunérateurs, ils ne le seraient plus aujourd'hui. J ai fait moi-même un essai des sables du Phase et ai reconnu la présence de l'or, quoiqu'en très petite quantité. (J. M.)

(6) Les gisements d'or de l'Altaï sont aujourd'hui connus et les rivières descendant de ce massif roulent toutes du métal précieux.

(7) Dans la Tounghabadra à Vidjayanagar (Mysore), j'ai, en 1884, constaté la présence de l'or dans les sables. Les gisements aurifères de l'Inde sont très nombreux, quoique peu riches. (J. M.)

cuivre du pays du Chalybes, des Toubals (1), de Chypre ; l'argent de la Thrace, du Taurus; les pierres précieuses de l'Iran (2), des Indes; les fins tissus babyloniens; les parfums de l'Arabie et tous les produits du monde passaient par leurs mains. Ils les revendaient en Égypte, grande consommatrice, en même temps que les produits de leur propre industrie, tels le verre (3), la pourpre (4).

Par contre, ils exportaient, tant en Asie que sur les côtes méditerranéennes, les marchandises égyptiennes, tissus, pâtes émaillées, meubles, vases de pierre, de métal, objets d'art, bibelots de toute nature, qu'on retrouve aujourd'hui dans tous les pays où s'étendaient leurs relations.

La voie maritime était de beaucoup la plus sûre et la plus économique, car les Phéniciens régnaient encore en maîtres dans la Méditerranée. Par terre les marchandises risquaient le pillage, et, en tout cas, avaient à payer des droits de passage souvent fort élevés.

C'est par le transit que s'enrichirent David, Salomon et bien des roitelets de la Palestine et de la Syrie; c'est par les caravanes que plus tard se créa Palmyre (5) dont la richesse, dans un site désolé et aride, ne peut s'expliquer autrement. C'est que les territoires de ces royaumes se trouvaient sur les grandes routes reliant au monde oriental l'Égypte et la Phénicie et, par suite, ouvrant les débouchés de l'Occident.

L'invasion des Hyksos dans la vallée du Nil fut un véritable cataclysme; mais, comme tout désastre, elle n'eut pas que des effets malheureux. C'est à elle, pense-t-on, que l'humanité doit la propagation de l'écriture.

(1) Les gisements de pyrite cuivreuse sont très nombreux dans le Grand et le Petit Caucase (Kedabek, Aktəla, Allah Verdi, Dilidjan, etc.), le Lazistan (Gumuch Khani près de Trèbizonde), l'Arménie et le Nord de la Perse.

(2) La turquoise du Khoraçan.

(3) Le verre, dit phénicien, se rencontre en Egypte dès le nouvel empire. J'en ai trouvé des fragments dans une sépulture de la XVIIIe dynastie. A Suse, les dépôts de fondation du temple de Chouchinak (XVe s. environ) en renfermaient également. On ne le voit apparaître en Italie méridionale et en Sicile (Syracuse) que vers le VIIe siècle (dans les sépultures grecques). Les Phéniciens étaient rapidement devenus d'habiles verriers, aussi leur attribua-t-on l'invention du verre. PLINE (*Hist. nat.*, V, 17, XXXVI, 90.) — Cf. PERROT et CHIPIEZ, *Hist. de l'art dans l'antiquité*, t. III, p. 733, sq., t. VI, p. 482, 556, sq.; 745, sq ; 850, 943, sq.

(4) Ils avaient un grand nombre de pêcheries de pourpre, entre autres à Dor, sur la côte au nord de Péluse, à Nisyra, à Gyaros dans les îles Hanos, en Crète, etc. On a prétendu que cette matière colorante avait été découverte par les Phéniciens. Le fait n'est pas exact, car bien longtemps avant leur arrivée en Phénicie, les étoffes teintes en pourpre étaient d'usage en Egypte. J'en ai retrouvé dans les sépultures princières de la XIIe dynastie à Dahchour (Cf. J. DE MORGAN, *Fouilles à Dahchour*, II).

(5) On conçoit difficilement qu'une grande ville se soit développée dans un pays aussi aride que celui de Palmyre, où les terres cultivables suffisent à peine aujourd'hui à l'alimentation du village de Tedmour. L'eau, qui d'ailleurs vient de fort loin, y est saumâtre de même que celle des rares puits souvent à sec qu'on rencontre dans les ruines (J. M., *Voyage de* 1900).

Lorsqu'ils étaient en Égypte, les Chananéens (1) trouvant chez leurs vaincus un procédé cursif de fixer la pensée, l'hiératique, comprirent de suite le grand avantage qu'ils en pouvaient tirer. Ils le

(1) G Maspero, *Hist. anc. or. classique*, t. II, p. 573, note 3, place l'introduction de l'alphabet phénicien entre Amenôthès IV (xve s.) et Hiroïm Ier (xe s.), et en prenant le terme moyen, vers 1100, comme date possible de l'invention ou de l'adoption. Dans ce cas, la propagation de l'écriture alphabétique serait de beaucoup postérieure au séjour des Hyksos en Egypte. L'origine égyptienne (Cf. Champollion, *Lettre à M. Dacier*, p. 80. — Salvoni, *Analyse grammaticale de l'inscription de Rosette*, p. 86. sq. — E. de Rougé, Mém. s.

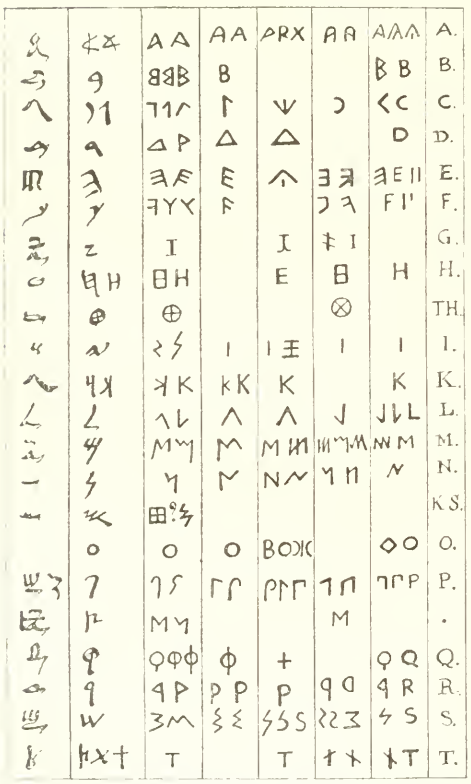


Tableau comparatif montrant les relations entre les signes hiératiques initiaux et leurs dérivés.

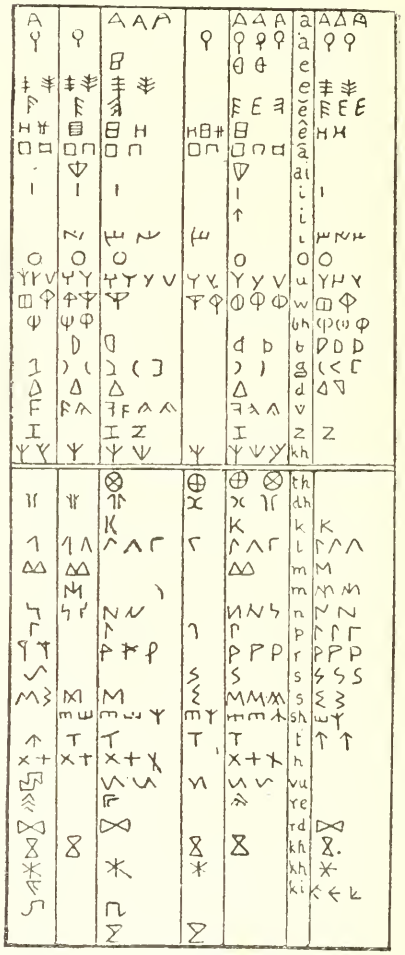


Tableau de l'origine des signes alphabétiques, d'après Flinders Petrie.

simplifièrent en l'adaptant à leurs idiomes au point de rendre ses signes alphabétiques (1), et lors de leur retour en Asie, la nouvelle écriture se répandit rapidement (2).

Cet alphabet, passant en Europe, fut l'origine de tous ceux de nos pays (3). C'est donc aux Hyksos que revient l'honneur, non d'avoir inventé l'écriture, mais d'avoir simplifié l'expression figurée de la pensée, presque au point où elle se trouve encore de nos jours, et aux Phéniciens qu'appartient celui d'avoir fait connaître à l'Europe cette incomparable découverte ; l'Asie (4) l'apprit de la Chaldée, après l'avoir reçue elle-même des bords de la Méditerranée.

Bien qu'aujourd'hui la filiation de nos écritures semble être

l'orig. égypt. de l'alphabet phénicien, in *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1859, t. III, pp. 115-124. — LAUTH, H. BRUGSCH, FR. LENORMANT) est aujourd'hui fortement attaquée, bien qu'encore admise par la majorité des savants. (Cf. PH. BERGER, *Hist. de l'écriture dans l'antiquité*, pp. 115-122.)

(1) E. de Rougé (Mém. lu en 1869 à l'Acad. des Inscr., publié en 1874) a démontré qu'au temps des pasteurs en Egypte, les Chananéens avaient choisi, parmi les formes de l'écriture hiératique, un certain nombre de caractères répondant aux articulations fondamentales de leur langue et qu'ils en avaient formé un alphabet qui, d'abord employé au pays de Chanaan, s'y modifia suivant les localités et forma les alphabets araméen, palmyrien, hébreu, etc. C'est de ce premier alphabet qu'est venu, par des transformations successives, celui dont nous faisons usage.— Cf. G. MASPERO, Les écritures du monde oriental, in *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, appendice, p. 745, sq. — Cf. Ph. BERGER, *Hist. de l'écriture*.

(2) L'origine égyptienne des signes alphabétiques phéniciens, qu'autrefois on admettait couramment, est aujourd'hui mise en doute par quelques savants (J. Halévy, Lids-Barski). On a proposé d'admettre que les Phéniciens avaient emprunté quelques lettres, et qu'ils auraient inventé eux-mêmes les autres. Evans et à sa suite S. Reinach pensent que les caractères alphabétiques dérivent plutôt de l'écriture égéenne ou crétoise. Les Philistins, en émigrant de la mer Egée en Syrie, l'auraient apportée avec eux, et à leur contact, les Phéniciens auraient procédé au travail éliminatoire, d'où est sorti l'alphabet. (Cf. R. DUSSAUD, *Bull. Soc. Anthrop.* Paris, 1906, pp. 121-122.) Cette hypothèse, toute séduisante qu'elle paraisse par sa nouveauté, ne pourra prendre corps qu'au jour où la valeur des caractères crétois sera connue ; ce qui malheureusement n'est pas encore le cas. Les uns sont allés chercher le prototype de nos écritures en Babylonie (Cf. DEEKE, Der Ursprung des altsemitischen Alphabets aus der Neuassyrischen Keilschrift, in *Zeit. der D. Morgenl. Gesellschaft*, 1877, pp 102-154. — PETERS, The babylonian origin of the phœnician alphabet, in *Proc. Soc. Bibl. Arch.*, t. VI. — HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, pp. 50-55); d'autres dans ces hiéroglyphes barbares, nouvellement découverts en Crète (Cf. A. EVANS, *Cretan pictographs and præ-Phenician script.*, pp. 92-103, in *Journ. of Hellenic Stud.*, t. XIV, pp. 361-372. — S. REINACH, *Chronique d'Orient*, n° XXX, p. 64, sq.) ; d'autres enfin, dans les signes primitifs (Ire dynastie) rencontrés sur les poteries de l'ancienne Egypte. (Cf. Fl PETRIE, *Naqada ; Royal tombs, Kahun, Gurob and Hawara*. Londres, 1890. — L. CAPITAN, Les débuts de l'art en Egypte, in *Rev. Ecole. Anthrop.*, t. VI, 1904, p. 203. — R. WEILL, La question de l'écriture linéaire dans la Méditerranée primitive, in *Rev. Archéol.*, 1903, I, p. 213, sq., qui combat cette thèse.)

(3) Cette simplification de l'écriture était déjà un grand progrès ; mais elle avait besoin d'être reprise et complétée ; au début, l'alphabet ne comprenait guère que des signes répondant aux sons des consonnes (araméen, phénicien, hébreu). Les Sémites lui adjoignirent une accentuation pour figurer les sons voyelles (hébreu moderne, arabe), tandis que les Aryens (grec, zend, sanskrit) augmentèrent le nombre des lettres pour répondre à ce besoin.

(4) Les alphabets sémitiques se rattachent à trois ou quatre grands courants parallèles : 1° le phénicien qui, à l'époque romaine, aboutit en Afrique à l'écriture néo-punique ; 2° l'ancien alphabet hébreu, dont le samaritain est un rameau détaché qui a séché sur place ; 3° l'écriture araméenne, qui a donné naissance, d'une part à l'hébreu carré et au palmyréen ; de l'autre, au nabatéen, au syriaque et à l'arabe ; 4° l'écriture himyarite, à laquelle il convient de joindre l'alphabet des inscriptions, que l'on trouve dans le désert du Safa. Enfin, il faut encore rattacher à l'écriture araméenne les anciennes écritures de l'Inde, qui ont donné naissance au dévanâgari et à tous les alphabets modernes usités dans l'Asie méridionale. (Ph. BERGER, *Hist. de l'écriture*, 1891, p. 167, sq.)

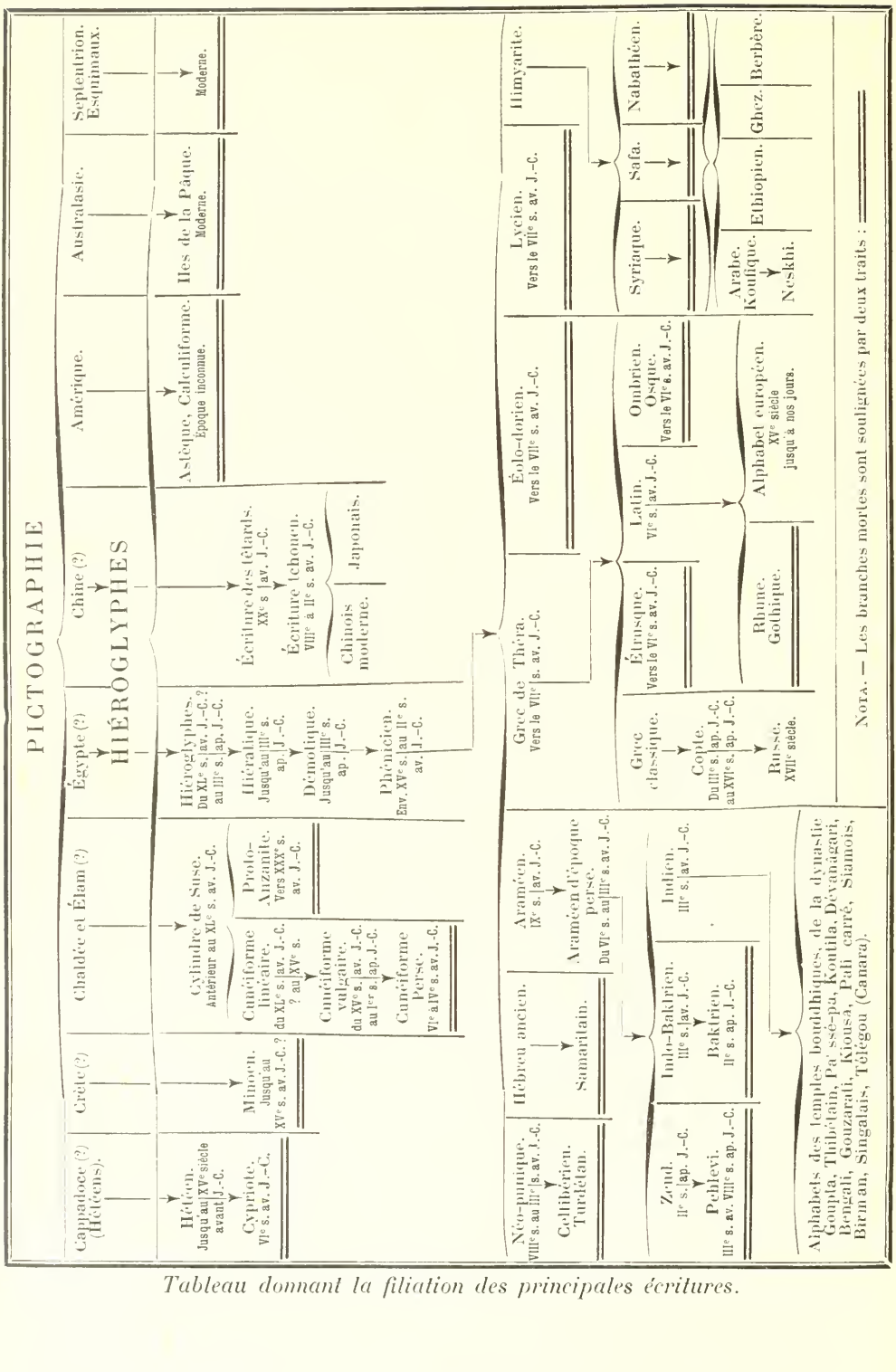


Tableau donnant la filiation des principales écritures.

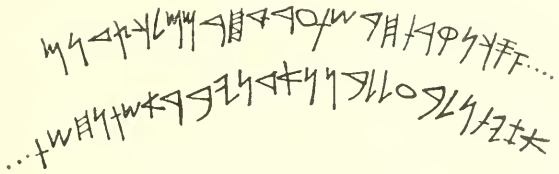
prouvée; on a, en ces derniers temps, cherché à nier cette ascendance et à faire remonter à d'autres sources l'origine de nos lettres. Ces essais, bien que devant être abandonnés, n'en sont pas moins fort intéressants, car ils montrent que, si l'évolution chananéenne prévalut, elle ne fut pas la seule.

Flinders Petrie a montré dans le tableau ci-joint (p. 294) tout le parti qu'on peut tirer des tentatives anciennes de simplification des signes; mais je ne partage pas son opinion au sujet des déductions qu'il croit pouvoir en tirer.

Ainsi la Phénicie fut, pour ces temps, le grand agent civilisateur du monde, non qu'elle eut par elle-même une culture très élevée; mais parce que, servant d'intermédiaire, elle répandit au loin les idées, les industries et les arts de l'Égypte et de la Chaldée.

Vers le Liban, la Palestine et la mer Morte, des mouvements de peuples s'opéraient, issus d'Égypte. De nouveaux venus, les Hébreux, profitant de la division des peuplades syriennes, envahissaient peu à peu les districts de Galaad et de Chanaan.

La tradition biblique nous a transmis avec amples détails la légende de cette migration (1); curieux récit qui, dégagé du côté



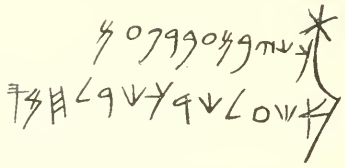
Écriture phénicienne (2).

mystique, est unique en son genre. Il narre, en effet, tous les actes des émigrants, leurs succès, leurs défaites, leurs espoirs et leurs désespérances. Cette histoire est celle de tous les peuples qui, dans ces temps de barbarie, ont changé de pays; mais elle est la seule dont le récit vraisemblable et détaillé soit parvenu jusqu'à nous.

(1) Cf. Ed. Reuss, *la Bible, Ancien Testament.* Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israel.*

(2) ... *Sôken* de Karthadast, serviteur de Hiram, roi des Sidoniens. Il a donné ceci au Baal-labanou son Seigneur, des prémices de l'airain... Inscription la plus ancienne connue en langue phénicienne de la Coupe du dieu Liban (xe s. av. J.-C.) Cf. *Corp. Inscr. sem.*, 1re partie, t. I, pl. IV, pp. 22-26.

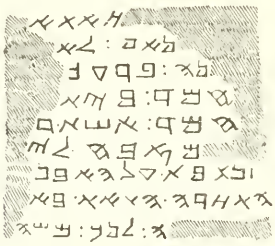
C'est à l'époque de Ménephtah (1) ou de Séti II (2), vers le temps où le Delta était menacé par les Lybiens, que les Israëlites, profitant d'un moment où leurs maîtres étaient absorbés par la défense du territoire, s'échappèrent d'Égypte et, tournant la ligne des forts de l'isthme, en suivant les plages de la mer Rouge (3), s'enfoncèrent dans le massif du Sinaï, se dissimulant au milieu des montagnes et parmi les nomades, leurs parents, mal soumis aux Pharaons.



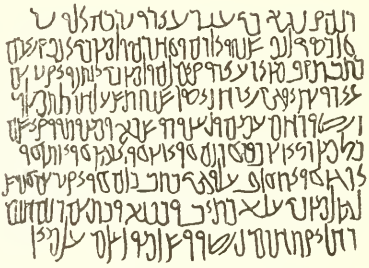
Graffito phénicien des mercenaires de Psammétique Ier ou de Psammétique II (de 650 à 595 av. J.-C.) sur l'un des colosses du grand temple d'Ipsamboul (4).

Depuis l'expulsion des pasteurs, l'Égypte s'était montrée dure pour tous les étrangers restés sur son territoire; elle avait appris à connaître ses hôtes (5) et les traitait en conséquence ; mais pour les Hébreux, qui n'avaient point été belligérants, la mesure était particulièrement sévère et la transition brusque.

En même temps que les Pharaons craignaient de nouvelles tentatives de la part des Asiatiques, ils se vengeaient sur eux des maux qu'avait soufferts l'Égypte de la part de leurs congénères.



Décalogue samaritain de Naplouse (6).



Inscription nabathéenne (7).

(1) C'est sous Menephtah, qu'apparaît pour la première fois dans les textes égyptiens le nom d'Israïlou. « Israël est déraciné et n'a pas de graine. » (Cf. Ph. Virey, Note sur le pharaon Menephtah et les temps de l'Exode, dans la *Rev. biblique*, 1900, p. 585. — Deiber, La stèle de Menephtah et Israël, in *Rev. bibl.*, 1899, p. 267, sq.) — W. Spiegelberg, Die Erste Erwähnung Israel in einem ægyptischen Texte, in *Sitzungsberichte der K. preuss. Akademie zu Berlin*, 1896, XV, p. 593. — G. Maspero (*Hist.* II, pp. 436 et 443, sq.) traite des Apourion, qu'on avait cru pouvoir identifier avec les Hébreux, identification aujourd'hui rejetée.

(2) Cf. E. de Rougé, *Examen critique de l'ouvrage de M. le chev. de Bunsen*, 2e partie, p. 74.

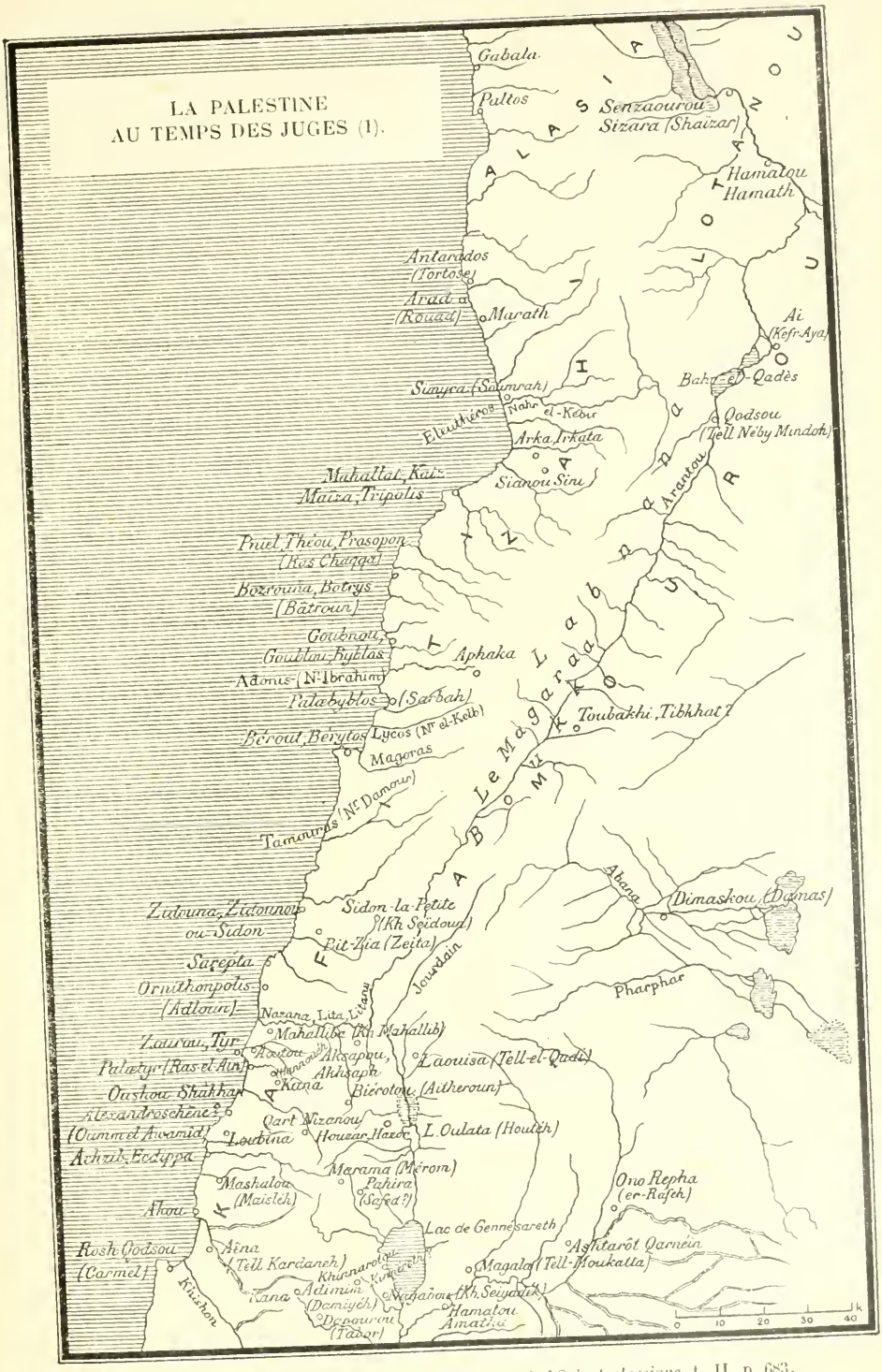
(3) *Exode*, I, 14; XV, 1-10.

(4) « Cussaï, fils d'Abdpaam, préposé aux... » (*Corpus Inscr. sem.*, 1re partie, n° 112.)

(5) Cf. Manéthon, ds *Joseph. contra Apionem*, I, XXVI, XXVII.

(6) W. Wright, *Proc. of the Soc. of Bibl. Archaeol.*, 6 nov. 1883, p. 26.

(7) Cf. Ph. Berger, *Nouvelles Inscriptions*, n° 19, Euting, n° 2 — Id., *Hist. de l'écriture*, 1891, p. 274-5 (1er s. de notre ère) (Arabie), vallée d'El Hedjr.



(1) D'après G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. II, p. 683.

Tous étaient placés en servitude sous une étroite surveillance (1).

Jadis bien accueillis sur la terre du Nil (2), les Israélites, devenus presque les maîtres du pays sous leurs parents les pasteurs (3), se trouvaient subitement tombés au rang d'esclaves (4). Ils s'enfuirent, ne sachant certainement pas où se fixer ; leurs hésitations dans le Sinaï en sont la preuve. La police égyptienne, après avoir, semble-t-il, faiblement tenté de les reprendre sur la frontière, ne se préoccupa guère d'eux par la suite.

Au Sinaï, ils s'arrêtèrent dans les gorges et les vallées où ils trouvaient de l'eau (5), n'osant ni gagner la Syrie, ni revenir sur leurs pas, attendant les événements; ils errèrent longtemps, quarante ans, dit-on. Là, ils souffrirent de la faim, car le Sinaï est une terre aride, et peu à peu reprirent la vie nomade de leurs ancêtres. Lorsque, poussés par le besoin, ne conservant aucun espoir de rentrer en hommes libres dans la terre du Nil, ils se décidèrent à gagner le Nord, ils étaient redevenus Bédouins.

Ce flot, avec ses tentes, guenilles tendues au vent, ses trous peaux, son bétail chargé des hardes et du peu de biens emporté

(1) Cf. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 2e série, pp. 108-165.

(2) *Exode*, I, 8.

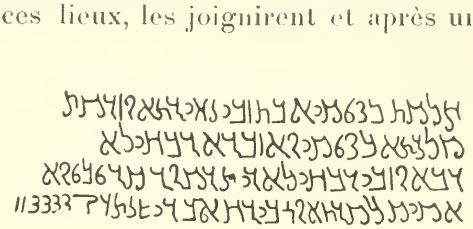
(3) La légende biblique de Joseph, fils de Jacob, usant du crédit qu'il a su se créer pour servir les intérêts de sa tribu, est l'un des traits caractérisant le mieux les habiletés du peuple hébreu. Un rôle analogue a fréquemment été joué à la cour des pharaons par des Sémites araméens ou chananéens qui, profitant des préoccupations politiques de leurs maîtres, s'immiscèrent dans les affaires et devinrent des favoris. Ben Azana sous Menephtah, Arisou sous le règne suivant, Iankhanou en Chanaan sous Aménophis IV. (Cf. Maspero, *Hist.*, II, pp. 438 et 440. — Winckler, *Die Thontafeln*, 61, 31, sq. ; 66, 15, sq., etc.)

(4) *Exode*, I, 11-14. On jugera des conditions dans lesquelles vivaient les esclaves et condamnés aux travaux, d'après le récit suivant d'Agatharchidès, qui, au deuxième siècle av. J.-C., vécut à la cour des Ptolémées (d'ap. Diodore de Sicile, *Bibl.*, III, 12-14 et Photius, *Cod.*, CCL. 11. — A.-J. Delattre, *le Pays de Chanaan*, 1896, p. 80, note 1). « Les rois d'Egypte envoient aux mines (de la frontière nubienne) les malfaiteurs condamnés, les prisonniers de guerre, et même ceux de leurs sujets qui ont succombé à des intrigues, et que la disgrâce a fait tomber dans les fers. Ces derniers sont envoyés parfois seuls, parfois avec toute leur parenté... La multitude des gens ainsi livrés est mise aux entraves ; elle supporte le labeur sans relâche ; aucun repos ne lui est accordé et, grâce à une surveillance jalouse, aucune évasion n'est possible... En ce qui concerne la santé, on n'a aucun souci de ces malheureux, dépourvus même d'un haillon pour couvrir leur nudité (excepté les femmes, d'après le texte de Photius), et personne ne peut voir un tel excès de misère sans se sentir ému de compassion. Ni le malade, ni l'estropié, ni le vieillard, ni la femme si faible, personne en un mot, n'obtient ni indulgence, ni relâche. Les coups retiennent, bon gré mal gré, tout le monde au travail, en attendant la mort, suite inévitable de si mauvais traitements. Ces malheureux redoutent l'avenir encore plus que le présent, tant est grand leur supplice, et ils préfèrent la mort à la vie. » Cette façon de traiter les condamnés sous le régime adouci des Ptolémées permet de se faire idée de ce qui se passait au quinzième siècle av. J.-C. dans les mines de Nubie, du Sinaï, et dans les grands chantiers de construction ouverts après le départ des Hyksos pour la restauration de l'Egypte.

(5) La principale de ces vallées est celle dite Wadi Faran, où coule une petite rivière. Elle est située au pied du pic le plus élevé de la presqu'île. C'est là que les traditions plaçaient les faits miraculeux dont Moïse aurait été témoin. Les premiers chrétiens y construisirent des monastères et des églises, dont on voit encore les décombres ; les cénobites se creusèrent des demeures dans les rochers. Mais, constamment inquiétés par les nomades, ils durent abandonner Wadi Faran, et s'installer au Sinaï actuel, dont la basilique date de l'époque de Justinien II. (J. M., *Voyage de* 1896.)

d'Égypte, s'écoula en longue traînée par la dépression joignant la mer Morte au golfe d'Akaba, ancienne vallée du Jourdain. Dans ce désert, ses étapes furent marquées par les points d'eau; mais tous étaient déjà occupés, il fallut les conquérir.

D'autres tribus bédouines, les Kénites, les Madianites, les Édomites, qui déjà flottaient en ces lieux, les joignirent et après un séjour prolongé dans la région de Kadesh (1), la horde entière continua sa route vers le Nord.



Inscription palmyréenne de la statue de Zénobie, d'après un estampage de M. J.-E. Gautier (2).

Les Hébreux, comme d'ailleurs beaucoup de peuplades nomades de ces temps (3), étaient alors répartis suivant douze (?) tribus (4), groupes d'importance inégale obéissant tous à un même chef, leur guide ; Moïse d'abord, Josué ensuite, suivant la tradition.

Ce chef, malgré tous ses efforts pour en imposer par la religion (5), n'avait qu'une autorité bien relative; car, à peine sorties des pays arides, les tribus se divisèrent. Juda, Lévi, Siméon, joints aux Kénites, s'arrêtèrent pour un temps dans le pays d'Hébron (6), laissant le gros de la nation avec les Édomites et les Madianites

(1) Aujourd'hui Aïn Gadis. Cf. C. Trumbull, A visit to Aïn Qadis, the supposed site of Kadesh Barnea, in *Pal. Exploi. Fund. Quart. St.*, July, 1881, p. 208, sq. Les ruines de villes chananéennes sont nombreuses (Cf. H. Vincent, *Canaan*. 1907, chap. I, p. 23, sq.); les principales découvertes jusqu'à ce jour sont : Tell el Hesy, Tell es-Safy, Tell el Montésellim, Tell Zakariyâ, Tell Ta'anak, Tell Sandabannah, Tell Djezer, Tell Djedeideh, Ophel (Jérusalem primitive), etc.. Épaisseur de quelques murailles : Gezer, muraille du vingt-neuvième siècle au quinzième, 3 m. 35; muraille du quinzième siècle, 4 m. 25; Tell el Hésy, 5 m. 20 à 3 m. 50; Tell es Safy, 3 m. 66; Megiddo, 8 m. 60 (Cf. H. Vincent, *op. cit.*). Le rempart de Lâchis (dix-huitième siècle av. J.-C.) est fait de briques crues, séchées au soleil et dont la pâte est mélangée de paille hachée. (Bliss, A *Mound*, pp. 22 et 44 — F. Petrie, *Tell el Hésy*, p. 21.) Ce mode de construction, prodigieusement ancien en Chaldée, se retrouve en Egypte dès l'époque de Ménès.

(2) Statue de Septimia Batzabbaï (Zénobie), Illustre et juste || reine. Les Septimiens Zabda, général en || chef et Zabbaï, général de Thadmour (Palmyre), les très puissants, || l'ont érigée à leur souveraine. Dans le mois de Ab de l'année 582 (août 271). »

(3) Les Edomites avaient douze tribus, auxquelles était adjointe une tribu illégitime, celle d'Amalek (*Genèse*, XXXVI, 4-14; 16-22); les Nakhorides (*Genèse*, XII, 20-24); les Ismaélites (*Genèse*, XV, 12-16) et les Qètouréens (*Genèse*, XXV, 1-6) étaient dans le même cas. (Maspero, *Hist. anc. peupl. Orient*, Ve éd., 1893, p. 302, note 1.)

(4) 1. Ruben, 2. Siméon, 3. Lévi, 4. Juda, 5. Issakhar, 6 Zébulon, 7. Joseph, 8. Benjamin, 9. Dan, 10. Naphtali, 11. Gad, 12. Ashsher. Répondant aux noms des douze fils de Jacob, 1 à 6 descendant de sa première femme Léa, 7 et 8 de sa seconde Rachel, 9 à 11 des servantes de son harem.

(5) Au souvenir du Sinaï resta, pour les Hébreux, attachée l'idée de la demeure divine (Cf. Cantique de Déborah (*Juges*, ch. V, v. 4-6), *Deutéronome*, XXXIII, 2; *Habbakuk*, III, 2; *Psaumes*, LXVIII, 8-9, etc.). — Sur le sommet de la stèle des lois de Hammourabi, le dieu Chamach (le Soleil) est représenté remettant au roi le burin avec lequel il doit graver les lois dictées par la divinité. C'est ainsi que Moïse reçut les lois de Dieu sur le Sinaï, que le prince Doudoufhor, fils de Menkéri (IVe dyn.), découvrit aux pieds du dieu Thot, à Hermopolis, le XLIVe chapitre du Livre des morts.

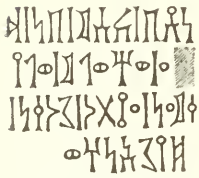
(6) Cf. B. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, pp. 131-132.

continuer sa route par la rive orientale et la mer Morte.

Ces neuf tribus et leurs alliés longèrent les pays de Moab et d'Ammon, peuplés de congénères que, s'acheminant vers l'Égypte, les Hébreux avaient laissés des siècles auparavant.

Il semblerait que ces peuples leur eussent accordé libre passage sur leurs terres ; car ils s'avancèrent encore et lentement prirent possession du pays de Galaad (1), district situé au nord de celui des Ammonites, sur la rive gauche du Jourdain.

Là, ils rencontrèrent des peuples dès longtemps fixés dans le pays, les Amorrhéens et les Bashamites, contre lesquels ils eurent à lutter; eux nomades, forts par leur mobilité, toujours en mesure de harceler ou de fuir, guerroyant contre des populations sédentaires, attachées au sol et que l'insécurité perpétuelle devait forcément abattre. Peu à peu ils les absorbèrent.



Écriture Himyarite[2].

Galaad devint leur centre; de là, ils poussèrent jusqu'aux contreforts du Haurân, jusqu'à Kénath (3) ; mais, devant des forces supérieures aux leurs, durent rétrograder. Ils se tournèrent alors vers les autres peuples leurs voisins, et malgré leurs incursions continuelles, les razzias qu'ils opéraient sans relâche, ils ne parvinrent ni à s'enrichir, ni à se procurer de nouveaux territoires.

A la longue, le pays de Chanaan fut enfin conquis. Jéricho forcé, les Hébreux s'y installèrent ; mais, rétablis de leurs revers, les indigènes (4) tentèrent un premier effort pour chasser ces intrus.

Une coalition des Chananéens du Sud se forma, commandée par Adonisédek, roi de Jébus, et fut défaite ; une autre, ayant à sa tête Jabin, roi d'Hazor, fut également écrasée et les vainqueurs massacrèrent les vaincus.

Dès lors, chaque tribu commença de guerroyer pour son propre compte, en quête de butin et de terrains ; c'est ainsi que les Ammonites furent absorbés.

Dans les montagnes de l'ouest de la mer Morte, les tribus de

(1) Galaad rappelait aux Israélites les noms de leurs ancêtres Esaü, Laban, Jacob. (Cf. *Genèse*, XXIII, v. 2-3, v. 23-33.)

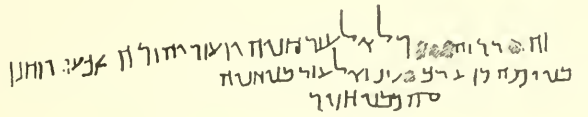
(2) Cf. I. et A. Derenbourg, *Etudes sur l'épigraphie du Yémen*, 1re série (dans *Journ. Asiat.*) Paris, 1884, pp. 36 et 51, n° 6. « Cippe de Ksm. fils de Da f. a... et puisse Athtar l'oriental frapper celui qui le détruirait. »

(3) Cf. Stade, *Gesch. d. Volkes Israel*, pp. 148-152.

(4) Beth-Anat, Bet-Shemesh, Magiddo, Taanak, Beth-Shean, Sichem, Jébus, Gibéon, Guèzer, Aialon, etc. (*Juges*, I, 21, sq.), places fortes chananéennes, avaient conservé leur indépendance.

Lévi et de Siméon presque détruites, joignirent leurs restes à celle de Juda (1) ; tandis que leurs alliés, les Danites, plus habiles, réussirent à s'emparer de Laïs, colonie sidonienne où ils s'installèrent, après en avoir massacré toute la population (2).

Presque partout les Hébreux tenaient la campagne, vivant sur le



Hébreu carré (Ier s. de notre ère) (3).

pays ; mais ils ne parvenaient que rarement à s'emparer des villes chananéennes qui, presque toutes, grâce à leurs murailles, conservèrent pendant longtemps leur indépendance. Les nomades, c'est une règle, ne peuvent se décider au siège des places fortes (4).

Il résulta de cette situation une extrême division politique des districts envahis et partant, des luttes perpétuelles. Du haut de leurs citadelles les Chananéens assistaient journellement à la razzia de leurs cultures, au massacre de leurs campagnards, voire même aux combats entre tribus israélites ; car elles ne s'épargnaient pas entre elles.

Dans ce désordre les Hébreux, abandonnant leurs vieilles traditions, s'allièrent aux femmes indigènes ; et, méconnaissant Yahwé, adorèrent les dieux étrangers (5).

Les Amorrhéens, les Moabites, les Philistins, cherchant à réagir contre les incessants brigandages dont ils étaient victimes, furent vaincus à leur tour. Cette lutte de toutes les peuplades syriennes entre elles et contre les Bédouins du désert dura de longues années ; et l'avantage ne resta jamais bien longtemps aux mêmes mains.

(1) Cf. *Genèse*, XLIX, v. 7 ; *Josué*, XIX, 1-9 ; I *Chron.*, IV, 24-43.

(2) *Juges*, XVIII, 1, 27-31.

(3) Cf. DE VOGUE, *Rev. arch.*, t. IX, 1864, p. 200 sq., pl. VI, d'un des sépulcres de la vallée de Josaphat. — « Ceci est le tombeau et le [monument] : 1° d'Eléazar, Onias, Joazar, Juda, Simon, Johassan, fils de Jamah (?), fils d'Azar[iah] ; 2° de... fils d'Eléazar ; [des] fils d'Onias .., d'entre les Benê-Hézir.

(4) La plus ancienne preuve de l'existence de forteresse en pays de Chanaan qui soit parvenue jusqu'à nous est une fresque découverte par Fl. Petrie à Deshasheh et représentant le siège, par les Egyptiens, d'un château fort des Sati par un officier nommé Anti, pour un pharaon de la Ve dynastie (vers 3600 av. J.-C.).

(5) *Juges*, III, 5-7. La conquête égyptienne ne semble pas avoir apporté de modifications fondamentales dans les concepts religieux chananéens. L'introduction de quelques divinités nouvelles (Amon) et de quelques objets du culte peuvent n'être que l'effet de la servilité des Sémites conquis. Il n'existe depuis l'Oronte jusqu'aux frontières du Sinaï aucun vestige de sanctuaire égyptien preuve certaine que les pharaons ne tentèrent pas d'imposer leur culte au dehors. (Consulter sur les trouvailles d'objets cultuels égyptiens en Palestine : H. VINCENT, *Canaan*, 1907, p. 447. — SCHUMACHER, *Mitt. d. Deutsch. Palästl. Vereins*, 1904, p. 55. — BLISS, *A Mound*, p. 40, 67. — MACALISTER, *Quat.*, *Stat.*, 1903, p. 213 ; 1904, p. 15, etc.)

aucune de ces principautés n'ayant la force nécessaire pour établir sa suprématie.

Çà et là, quelques tentatives d'organisation d'un pouvoir royal échouèrent. Le peuple de Manasché établit à Ophra (1) un royaume dont Jéroubal fut le chef et Abimelech lui succéda, bien que n'ayant aucun droit à la couronne. Ce premier royaume n'eut d'autre objectif que de piller et de rançonner les caravanes, de razzier tous les pays voisins. Sichem se révolta, elle fut détruite; enfin Abimelech ayant péri d'un coup de pierre devant Tébez qu'il assiégeait (2), son royaume disparut avec lui.

Pendant cette période, celle des Juges de la Bible (3), la Syrie, livrée à elle-même, ne se trouvant contrainte ni par l'Égypte qui avait abandonné ses territoires asiatiques, ni par les Hétéens dont la puissance s'éteignait peu à peu, ni par l'Assyrie dont les armées n'avaient point encore franchi l'Euphrate, se débattit dans la plus affreuse anarchie.

Tour à tour et pour un temps très court, les peuples les plus forts dominèrent les autres et de tous, il semble que ce soit les Philistins (4) (qu'on a longtemps pensé d'origine crétoise (5) ou carienne (6), alors que sûrement ils sont Égéens) qui, installés jadis dans le pays par les Ramessides (7), exercèrent la suprématie la plus durable.

(1) Ophra d'Abiézer, dont l'emplacement est inconnu.

(2) Cf. Stade, *Gesch. d. Volkes Israel*, pp. 190-191.

(3) Sortes de héros spéciaux (sophet) à chaque tribu, mais n'ayant aucune autorité sur l'ensemble de la nation. Ehoud (tribu de Benjamin), Japhtéh (Galaad), Gédéon (Manasshé), etc.

(4) E. Renan (*Hist. gén. des langues sémitiques*, 4e éd., t. I, pp. 53-55; *Hist. peuple Israël*, II, pp. 24-33) considérait les Philistins comme d'origine crétoise et leur attribuait un dialecte gréco-latin. Ce dialecte se serait perdu après leur arrivée en Palestine, car à la XXIIe dynastie on parlait, chez les Philistins, la langue chananéenne (Cf. Chassinat, *Bull. Inst. Fr. Caire*, I, 1901, pp. 98-100.). Cette origine crétoise acceptée par M. W. Max-Müller entre autres (*Mitt. der Vorderasiatischen Gesellschaft*, 1904, 2, pp. 14-15), semble cependant encore fort douteuse. « Il semble que les Egéens qui, lors des mouvements des peuples de la mer contre l'Egypte, s'installèrent en Palestine, appartenaient à diverses tribus : au premier rang les Poulousati ou Philistins qui donnèrent leur nom au pays, puis des Crétois et des Phelèti. L'origine de ces derniers, tout comme celle des Poulousati, resta indéterminée; jusqu'ici, la qualification d'Egéens leur est seule applicable. (R. Dussaud, Questions mycéniennes, ds *Rev. de l'hist des religions*, 1905, tirage à part p. 31.)

(5) *Juges*, III-IX. — Hitzig, *Urgesch. u. Mythol. der Philistaeer*, p. 14, sq. — Gesenius, *Thesaurus*, aux mots Capthor, Erethi, etc. — Ewald, *Geschichte des Volks Israel*, I, p. 325, sq. — Bertheau, *Zur Geschichte der Israeliten*, p. 188, sq. — Movers, *Die Phœnizier*, I, pp. 3-4, 10, 27-29, 33, sq.; 663. — Tuch, *Commentar über die Genesis*, p. 243. — Lengerke, *Kenaan*, I, p. 193, sq. — Knöbel, *Die Vœlkertafel der Genesis*, p. 215, sq. — Munk, *Palestine*, p. 82, sq.

(6) II *Sam.*, XX, 23. — II *Rois*, XI, 4, 19. — II *Sam.*, VIII, 18. Hakréti est un appellatif et non un ethnique (R. Dussaud, *Rev. hist. relig.*, 1905. *Quest. Myc.*, tirage à part, p. 32, note 1.)

(7) Le territoire qui leur fut concédé, entre la Syrie, la mer et le désert, s'étendait du torrent d'Egypte aux environs de Joppé, dont cinq villes importantes par leur position stratégique, Gaza, Ascalon, Ashdod, Ekron et Gath, commandaient les débouchés de la Palestine et les abords de l'Isthme de Suez. (G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, Ve éd., 1893, p. 313, 313, et note 4. — Fr. Lenormant, *Hist. ancienne*, t. I, p. 207-208.

Cependant, grâce à plusieurs expéditions heureuses contre les peuplades de la Philistie, Saül, chef de la tribu israélite de Benjamin, était parvenu à grouper quelques districts sous son autorité.

Enfin (1) David, un aventurier, secoua le joug qui pesait sur les Hébreux (2) et, groupant autour de lui les mécontents, sans distinction de nationalité, fonda le royaume juif; non sans des luttes acharnées contre les anciens maîtres, et aussi contre les peuples soumis par les Philistins en même temps que les Hébreux. Jérusalem, l'ancienne Jebus des Chananéens, fut choisie comme capitale du nouvel État (3) et fortifiée (4).

Profitant de la division du pays, de l'antagonisme des divers roitelets et surtout de l'inattention des grandes puissances, David s'empara de toute la Palestine et de toute la Syrie, réduisit à son obéissance Damas, Maakha, Rohob, Zobah, Hamath, Moab ; mais n'entama pas les domaines de Tyr et de Sidon. Il étendit son pouvoir depuis les rives de l'Oronte jusqu'aug olfe d'Akaba, depuis les frontières de Phénicie jusqu'au désert syro-arabique et, en un seul effort, forma son royaume, imposant sa domination par des cruautés dignes des rois d'Assyrie.

En Idumée (5), Joab fit égorger toute la partie mâle des vaincus ; à Moab (6), les deux tiers de la population fut de sang-froid mise à mort. Les Ammonites, « on les mit sous des scies, sous des herses de fer, sous des haches, on les fit passer par les fourneaux où l'on cuit la brique (7) ».

Partout ce ne furent que massacres, égorgements, tortures et finalement pillages. Les dépouilles des victimes furent agréables à Yahwê ; comme, quelques siècles plus tard, celles de la Judée elle-même devaient remplir de joie le cœur d'Assour.

(1) Les années qui précédèrent l'apparition de David s'écoulèrent en luttes perpétuelles des Hébreux contre les Philistins. L'intérêt de ces guerres n'est d'ailleurs que local (Cf. STADE. *Geschichte des Volkes Israel*, p. 160, sq.

(2) II *Sam.*, V, 17-25. — I *Chron.*, XIV, 8-17. — I *Chron.*, XVIII, 1. — Cf. STADE, *op. cit.*, p. 265-267.

(3) Salomon s'efforça d'établir dans sa capitale, près de sa résidence, le centre du culte de son peuple, mesure politique continuée par tous les dynastes israélites, et d'établir ainsi un culte national. « Les monarques juifs des deux royaumes essaient vainement de centraliser le culte dans leurs capitales et chacun à l'ombre même de son palais ; cette religion officielle et nationale mettra de longs siècles à triompher des cultes locaux, issus du sol, à ce qu'il semble, plus encore qu'ils ne sont inhérents à une race. » (H. VINCENT, *Canaan*, 1907, p. 151.)

(4) L'arrivée des Hébreux au pays de Chanaan semble avoir introduit des méthodes nouvelles dans la construction. Alors que les Chananéens ne connaissaient que l'appareil polygonal en matériaux à peine dégrossis, les Israélites font usage de blocs équarris de calcaire. (Cf. H. VINCENT, *Canaan*, 1907, p. 59.) Les nouveaux venus avaient bien certainement appris en Egypte les principes de construction qu'ils appliquèrent, très gauchement d'ailleurs, à Tell Ta'anek (Cf. SELLIN, *Tell Ta'anak*, p. 21, sq., pl. 1), mais d'une manière beaucoup plus habile à Jérusalem.

(5) I *Rois*, XI, 15-16.

(6) II *Sam.*, X-XII ; I *Chron.*, XIX-XX.

(7) II *Sam.*, VIII, 2 ; I *Chron.*, XVIII, 2.

Et ce royaume, qu'était-il, même au temps si court de son apogée, sous David et Salomon (1)? Un district montagneux, pauvre, à peine long de 200 kilomètres et large de 150, même pas une province des empires asiatiques; vingt autres principautés tributaires de l'Égypte, de l'Assyrie ou de la Perse ont, plus que lui, des droits à figurer dans l'histoire; et, cependant, l'imagination des exégètes bibliques l'avait tellement grandi qu'il y a peu d'années encore on lui accordait une importance dominant toute l'antiquité orientale.

Aujourd'hui que, grâce aux nombreux textes antiques nouvellement découverts, il est aisé de comparer l'état d'esprit des Hébreux et leur valeur politique à ceux des autres peuples asiatiques, ils se montrent sous leur vrai jour. Ce n'était qu'une peuplade sémitique comme les autres, douée des mêmes vices et des mêmes qualités; rien de plus, rien de moins.

Les récentes investigations en Palestine (2) ont jeté une lumière toute nouvelle sur les progrès de la culture dans les pays bibliques, connus autrefois seulement par des traditions souvent douteuses, toujours tendancieuses. Les ruines interrogées par d'habiles observateurs (3) ont montré que la succession des faits coïncide, comme il fallait s'y attendre, avec les lignes fournies par l'histoire générale asiatique.

Au début, depuis les temps préhistoriques les plus anciens jusqu'aux environs du vingtième siècle avant l'ère vulgaire, les peuples palestiniens seraient, suivant quelques auteurs, demeurés à l'État néolithique.

Cette date approximative du vingtième siècle ne saurait, à mon sens, être acceptée; car il est inadmissible que la Syrie, placée entre deux foyers très anciens des connaissances métallurgiques, exposée à de fréquentes invasions asiatiques dont nous possédons d'exactes notions, se trouvant sur le passage des relations commerciales entre l'Égypte et la Chaldée, en contact constant

(1) Salomon reconnaissait la suzeraineté du roi d'Egypte, recevait une de ses filles en mariage, adorait ses dieux et les honorait en face de Yahwé. (H. Vincent, *Canaan*, 1907, p. 465.) C'est par les Hébreux seuls que nous connaissons cette alliance de la fille du pharaon avec leur roi; et il est permis de douter de la sincérité de cette assertion.

(2) Cf. H. Vincent, *Canaan*, Paris, lib. V. Lecoffre, 1907.

(3) Les principaux ouvrages à consulter sont : *Zeitschrift des deut. Palästina-vereins.* — *Mittheilungen u. Nachrichten des deut. Palästina-vereins.* — *Quarterly statement Palestine Exploration Fund.* — *Revue biblique.* — *Proceedings of the Soc. biblical Archaeology.* — Clermont-Ganneau, *Recueil d'Archéologie orientale*, 1899. — Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, t. III, etc.

par mer avec les civilisations égéennes et crétoises (1), soit demeurée ignorante des métaux (2).

Les antiques migrations des Chaldéens se rendant dans la vallée du Nil la traversèrent ; les armes élamites la conquirent, de même que les empereurs suméro-akkadiens (3) ; les Hyksos la parcoururent. Puis les hommes d'Abraham (4) y laissèrent les peuples d'Ammon et de Moab ; elle eut dès la haute antiquité des contacts directs avec les Sémites de l'Euphrate moyen et, forcément, connut de très bonne heure les arts utiles, tels que la métallurgie, la construction et la céramique (5). C'est donc vers l'époque des premiers mouvements des Asiatiques vers l'Égypte qu'il convient de reporter les débuts de l'état énéolithique en Cœlésyrie, soit antérieurement au quatrième millénium avant notre ère. Les indices sur lesquels on s'était basé pour abaisser l'époque de ce fait ne peuvent avoir été que mal interprétés.

Dans ces pays relativement pauvres, le progrès peut ne s'être fait que lentement ; aussi est-il possible d'admettre une longue durée de la civilisation énéolithique. En Chaldée, en Égypte, pays riches, la période d'incubation n'exigea-t-elle pas des dizaines de siècles ? Puis, cette culture se modifia peu à peu, évoluant sur elle-même et profitant de maintes influences. L'arrivée d'éléments ethniques nouveaux forma l'état social dit chananéen, dont

(1) La seule route entre la Chaldée et l'Egypte remonte l'Euphrate jusqu'à Deir el Zor ou Mesqueneh, gagne la montagne, traverse la Palestine, suit la côte de la Méditerranée ou celle du golfe d'Akkaba et entre en Egypte par Péluse ou Suez.

(2) La connaissance du métal en Egypte est contemporaine de Ménès ou quelque peu antérieure ; en Chaldée elle est plus ancienne que Narâm Sin (3800) ; on peut lui assigner dans les deux pays une antiquité supérieure à 4.000 ans av. J.-C. Si donc en l'an 2000 les Palestiniens avaient encore été à l'état néolithique, ils eussent vécu vingt siècles entre ces deux foyers : l'un, l'Egypte, situé à 400 kilomètres ; l'autre, la Chaldée, à 1200 (l'Oronte n'est qu'à 150 kilomètres environ de l'Euphrate), sans en recevoir le plus précieux des enseignements, supposition invraisemblable amenant à rejeter la date du vingtième siècle pour les débuts de l'énéolithique dans la Palestine.

(3) Cf. G. Maspero, *Histoire*, II, p. 17, sq. — Zimmern-Winckler, *Die Keilinschriften und das All. Testam.*, 3e éd., p. 15. — L.-W. King, Art. Babylonia, ds. *Encyclopedia biblica* (de Cheyne), I, col. 440, § 41.

(4) Il fut un temps où certaine classe de savants était tellement suggestionnée par la recherche des traces du peuple d'Israël, qu'au moment de la découverte du tombeau de Khnoumhotep (à Beni Hassan) et de la fresque qu'il renferme représentant une caravane, on y voulait voir l'arrivée d'Abraham en Egypte (*Genèse*, XII, 10, 20), ne doutant pas que les Egyptiens n'eussent accordé leur attention à cette insignifiante tribu dont ils étaient eux-mêmes si férus. Inutile de dire que nous ne connaissons et probablement ne connaîtrons jamais Abraham que par la Bible. C'est, semble-t-il, vers le vingtième siècle que les Hébreux, conduits par leur patriarche, traversèrent le pays de Chanaan.

(5) Bien qu'avant la XVIIIe dynastie les Egyptiens n'eussent pas lancé leurs armées en Asie, ils n'en avaient pas moins des communications avec les peuples de la Syrie (Cf. Max Muller, *Asien und Europa nach Altaegypt. Denkmaelern*, p. 2. — G. Maspero, *Histoire*, I, p. 392). « Les découvertes contemporaines en Chanaan nous ont fait constater à maintes reprises la trace des Egyptiens, à des époques parfois fort reculées, le vingt-cinquième siècle par exemple, pour l'hypogée de Gezer, probablement aussi pour les tombes et un palais de Megiddo. » (Cf. *Mittheil. u. Nachrichten d. d. Paläst. vereins*, 1906, p. 50 et 52. (H. Vincent, *Canaan*, 1907, p. 430, note 1.)

on a voulu placer les débuts au seizième siècle avant notre ère.

Cette dernière date, proposée par quelques archéologues, semble, elle aussi, beaucoup trop rapprochée de nous; car au seizième siècle, la Palestine était parcourue en tous sens par les Égyptiens, les Hétéens, les Phéniciens et le degré de civilisation de ces peuples était trop élevé pour que les pays soumis à leur influence n'eussent pas très largement bénéficié de leur incessant contact. D'ailleurs, depuis bien des siècles, la Syrie et la Palestine, de même que les pays de l'Oronte et du haut Euphrate, n'étaient-ils pas sémitisés, la Crète et l'archipel n'avaient-ils pas atteint l'apogée de leur développement? pourquoi vouloir faire de la Syrie un îlot de peuples aussi en retard sur le mouvement général ?

Les divisions chronologiques établies pour la culture dans cette partie de l'Asie antérieure, considérées au point de vue relatif, semblent être fort judicieuses; mais il n'en est pas de même en ce qui concerne les dates pour les raisons énoncées plus haut. Voici, d'ailleurs, cette classification telle qu'elle est présentée dans les récentes publications : si j'insiste sur cette question, c'est uniquement par suite de l'intérêt majeur qu'elle présente au point de vue de l'ensemble du développement dans le monde antique.

I (1). — Entre les origines imprécises de la culture et le seizième siècle suivant les auteurs. [Période amorite (Fl. Petrie), préisraélite archaïque (Bliss), indigène (H. Vincent)], civilisation dont je crois devoir reporter la fin vers le *cinquième millénium* av. J.-C. Les instruments de silex, les poteries grossières ornées d'incisions, la nature primitive des sanctuaires sont ses caractéristiques. Les populations qui l'ont produite appartenaient probablement aux vieilles races de l'Asie antérieure plus proches des Sumériens et des Hétéens que des Sémites.

II. — Du seizième au douzième-onzième siècle (auctorum) [Période phénicienne (Fl. Petrie), préisraélite postérieure (Bliss), chananéenne (H. Vincent)]. Longue phase correspondant, à mon sens, à l'influence suméro-akkadienne dont le début se perd dans la nuit des temps et qui semble se terminer *avant le vingtième siècle*. Cette civilisation présente non seulement des caractères spéciaux dus au vieux fond de la population et à sa culture, mais aussi des analogies frappantes avec celle de la Chaldée.

(1) Les termes proposés par H. Vincent pour désigner ces quatre périodes semblent être beaucoup mieux appropriés que ceux employés par Flinders Petrie et par Bliss.

Le métal paraît faire son apparition dès les débuts de cette période. La céramique qui se couvre de peintures est inspirée, dans sa technique comme dans sa décoration, par les œuvres similaires de Chaldée et non d'Égypte (1). Les procédés de construction sont chaldéens (2). La fortification joue un rôle important et s'inspire des principes suméro-akkadiens (3). Le culte franchement asiatique (4) donne naissance à des sanctuaires d'une disposition toute spéciale (5), établis sur les hauts lieux des anciens habitants; preuve qu'il s'est fait une sorte de fusion entre les croyances anciennes et nouvelles.

Au cours de cette longue phase, l'ornementation céramique se modifie (6), la technique demeurant chaldéenne; elle est d'abord purement asiatique puis, vers l'époque du développement minoen se laisse pénétrer par des influences artistiques occidentales.

III. — Du douzième ou onzième au neuvième ou huitième siècle (auctorum); [Période juive (Fl. Petrie, Bliss), israélite (H. Vincent)] dans laquelle la culture se modifie par suite de l'arrivée des Hébreux et des contacts de plus en plus fréquents avec les pays du Nil et de la mer.

Les vieilles traditions céramiques s'éteignent peu à peu pour faire place à des formes plus utilitaires (7) qu'artistiques. Les objets d'importation étrangère abondent (8). La construction s'inspire des œuvres égyptiennes (9). Le temple remplacera bientôt les hauts lieux chananéens (10). Je verrais plutôt dans cette

(1) Cf. J. de Morgan, *Comptes rendus de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, 1907. — *Revue de l'École d'anthrop. de Paris*, 1907.

(2) Cf. les observations de Fl. Petrie au sujet des constructions de Lâchis en briques séchées au soleil (XVIII s. av. J.-C.) (*Tell el Hesy*, p. 21.)

(3) Cf. H. Vincent, *Canaan*, 1907, p. 29. H. Fortification et structure. Les matériaux, les remparts. — Les restes du plus ancien rempart connu jusqu'à ce jour en Palestine seraient la muraille antérieure de Gezer; elle daterait, suivant Macalister (*Quart. Stat. Pal. Explor. F.*, 1904, p. 203; 1905, p. 28, sq.), de la période s'étendant du vingt-neuvième au quinzième siècle.

(4) Cf. H. Vincent, *Canaan*, 1907, chap. III, p. 153.

(5) Tell es Sâfy. (Bliss et Macalister, *Excav. in Palestine*, p. 31, sq.) Gézer, le plus important et le mieux conservé de tous ceux découverts jusqu'à ce jour. (Cf. *Quart. Stat.*, 1903, p. 23, sq.)

(6) Les spécimens les plus anciens montrent une ornementation très voisine de celle qu'on rencontre à Suse et à Tepeh Moussian (Poucht è Kouh), dessins géométriques (H. Vincent, *Canaan*, 1907, pl. VIII, entière, fig. 205), représentations d'animaux (*Id.*, fig. 206 à 211), se compliquant (*Id.*, fig. 213, 214), pour enfin s'imprégner d'influence occidentale (*Id.*, fig. 212, 232). — Sellin, *Tell Ta'anak*, fig. 21. A ce dernier type appartient le vase du musée du Louvre, dit de Jérusalem, tous deux présentent nettement le caractère susien.

(7) C'est à peine si, à la IIIe période, on rencontre encore sur les vases quelques grossières peintures. Cet art s'éteint en Chanaan comme en Elam, s'atrophiant peu à peu et ne persistant que sous formes de grossières bandes colorées ornant les amphores.

(8) Cf. Macalister, *Quart. St. Pal. Explor. Fund.*, janv. 1905, fig. 2. — Sellin, *Tell Ta'anak*, fig. 44, 94, 97, 219.

(9) Cf. Sellin, *Tell Ta'annak*, fig. 5. Appareil en grossières pierres de taille d'époque israélite.

(10) Cf. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art.*

transformation une action réflexe des Chananéens d'Égypte, l'influence des Hyksos chassés de la vallée du Nil et aussi des Hébreux dont, au début, le rôle ne fut sûrement que bien secondaire. Cette période comprend certainement aussi celle des conquêtes asiatiques de l'Égypte. Elle a donc débuté *vers l'an* 2000 av. J.-C.; empreinte d'influences multiples, par suite des progrès effectués par tous les pays du monde antique et par la Méditerranée indo-européenne nouvellement entrée en scène, cette culture ne possède plus rien de personnel.

IV. — Du neuvième ou huitième au quatrième siècle [Période séleucide (Fl. Petrie, Bliss), judéo-hellénique (H. Vincent)].

J'ai dû, pour faire mieux comprendre la vie des peuples palestiniens, sortir des limites tracées par ce chapitre que seules la deuxième et la troisième période intéresse, l'une concernant les peuples sur lesquels l'Hébreu eut à conquérir le sol, l'autre s'appliquant à la civilisation contemporaine des Israélites.

Pendant que se passaient les événements dont il a été question plus haut, profitant de l'apathie élamite, les Sémites du Tigre moyen avaient, comme leurs congénères du Sud, repris leur indépendance. Leurs villes de Singar, d'El Assar, de Kalakh, de Ninoua, jadis administrées par des patésis sous la suprématie chaldéenne ou élamite, se groupèrent, après leur affranchissement, et formèrent la fédération d'où naquit plus tard le royaume d'Assyrie.

Entre le dix-huitième et le seizième siècles, c'est-à-dire au temps de la conquête égyptienne des pays syriens, vivaient, sur le Tigre, des princes qui, sans être déjà rois, étendaient leur influence sur les diverses peuplades sémitiques cantonnées sur le cours moyen du fleuve. Ils portaient le titre d'*ichakkou* ou *patési* (1).

Assour n'était, à cette époque, qu'un petit royaume correspondant à la partie plate de la vallée. En lutte perpétuelle contre les anciens habitants dépossédés et retirés dans les montagnes kurdes (2) et arméniennes (3), ce nouvel Etat était menacé vers le Sud par ses congénères de Chaldée (4).

(1) Sur cette époque encore obscure il y a lieu d'espérer que les fouilles allemandes jetteront bientôt une vive lumière. Voir plus loin la liste des plus anciens princes d'Assyrie, telle qu'elle ressort des plus récentes découvertes.

(2) Les Kouti, les Namri.

(3) Les Bikni, les Mousri, les peuples de Khoubouskia.

(4) Les Louloubi entre autres. Cf., sur la stèle d'Anou Banini, au pays de Batir (Zohâb), J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse*, t. IV; *Recherches archéologiques*, 1re partie.

Cette situation périlleuse développa chez les gens d'Assour les qualités guerrières de leur race. Peu à peu ils se rendirent maîtres des autochtones leurs voisins, étendirent leurs territoires dans les pays accidentés de l'Est et du Nord, dans le Sindjar et vers le Khabour, que peut-être ils atteignirent de très bonne heure. Ils accrurent leurs ressources par le butin fait sur les tribus vaincues et prospérèrent de telle manière qu'au quatorzième siècle ils constituaient déjà une puissance traitant d'égal à égal avec celle de Babylone (1).

Ce sont les princes d'El Assar qui fondèrent le royaume d'Assyrie; leur capitale située au sud de leurs États, c'est à-dire près des pays très développés, s'élevait au milieu d'une plaine fertile qui, par les soins des anciens patésis ou ichakkous, s'était couverte de canaux.

Mais si la richesse des campagnes d'El Assar répondait aux besoins de la population, elle ne satisfaisait pas les ambitions des rois d'Assyrie qui, maîtres d'un peuple ardent et belliqueux par nature et par éducation, ayant goûté au butin pris sur les nations voisines, ne rêvèrent plus que le pillage du monde. Dans ces temps d'ailleurs, il était bien difficile pour une nation de vivre sans dominer. Telle fut l'origine du caractère et de la fortune des Ninivites.

Au moment où l'Assyrie n'était encore qu'une minuscule principauté, les Cosséens (2), peuples des montagnes, peut-être apparentés aux Élamites, profitant du sommeil des rois susiens, descendirent en Chaldée, renversèrent la dynastie babylonienne et, substituant leurs rois aux princes sémites, fondèrent la monarchie dite cassite qui, pendant quatre siècles environ, gouverna la plaine, sans grand éclat d'ailleurs.

Ces princes, souvent en guerre contre leurs voisins y compris l'Élam, semblent n'avoir fait d'expéditions que sur leurs frontières ou contre des feudataires révoltés. Nous possédons de leur époque un grand nombre de documents dits Koudourrous (3), titres de

p. 147, sq. fig. 148. — V. Scheil, *Recueil des trav.*, 1892, p. 103.

(1) Entre 1400 et 1370, Assourbelnisisou et son fils Basourassour trailaient sur le pied d'égalité Karaindach et son fils Bournabouriach Ier, rois cosséens de Chaldée. Les deux familles royales s'allièrent par des mariages.

(2) Cf. Pognon, Inscript. de Mérou-Nérari Ier, roi d'Assyrie, dans *Journ. asiat.*, 1883, t. II, p. 351-431. — Fr. Delitzsch, *Die Sprache der Kossäer*, in-8, Liepzig, 1884. — Halévy, *Revue critique*, 1884, p. 481-487. Les Cosséens (Κοσσαῖοι) ou Kassites, en assyrien Kachchou, sont mentionnés par Polybe (V, 44, 7), Strabon (XI, 13, 6; XVI 1, 18). Diodore de Sicile (XVII, 111), Arrier (*Expl. Alex.*, VII, 15, 1).

(3) Cf. J. de Morgan, dans *Mém. de la Délég en Perse*, t. I, 1900. *Rech. archéol.*, p. 165, sq. *Id.*, t. VII, 1905, p. 137, sq.

propriété foncière gravés sur pierre, faisant penser qu'ils ont pris grand souci de l'administration intérieure de leurs États (1).

Ces écrits, tous rédigés en langue sémitique, n'offrent guère d'enseignements sur la nature ethnique des Cosséens. Ces conquérants n'étaient pas des sémites, cela résulte de leurs noms propres; c'est tout ce que nous sommes en mesure d'affirmer. Quant à leur lieu d'origine, on le place généralement dans les montagnes du Louristan (Poucht é Kouh); mais il se peut qu'ils soient venus des massifs qui bordent au nord le golfe Persique et que les Kashshi des Assyriens ne soient que les restes de ces tribus après leur expulsion de Chaldée.

Au Nord-Est et à l'Est, la migration aryenne s'était continuée. Des montagnes voisines de la Caspienne, les Mèdes étaient entrés sur le plateau, rencontrant, surtout en Azerbaidjan et dans le Kurdistan actuel, des tribus autochtones probablement issues de la vallée du Tigre, des montagnes d'Arménie ou des vallées du Caucase. Ils s'emparèrent des meilleurs territoires et s'installèrent divisés en une foule de tribus, vivant côte à côte avec les anciens habitants (2), les absorbant ou les refoulant devant eux; de même que plus tard, après avoir joué leur rôle, ils se trouvèrent eux-mêmes repoussés dans les montagnes par d'autres invasions (3).

Leur industrie s'était quelque peu perfectionnée pendant leur séjour dans le nord de la Perse, si nous en jugeons par ce que nous révèlent les fouilles (4). Ils avaient probablement exploité quelques affleurements des riches gisements de cuivre du Qara dagh et du Ghilan (5) et progressé en métallurgie; leurs armes, devenues plus meurtrières, devaient leur donner une grande supériorité sur les peuples du plateau.

De cette époque sont, je crois, les citadelles dont on rencontre encore les ruines dans les pays caspiens (6), forteresses situées

(1) En s'établissant dans la Chaldée, les Cosséens introduisirent de nouveaux usages dans la propriété foncière; le collectivisme avec partage et jouissance temporaire fut remplacé par la propriété exclusive et héréditaire. (Cf. Ed. Cuq, La propriété foncière en Chaldée, ds *Nouv. Rev. hist. de droit français et étranger*, nov.-déc. 1906, p. 728, sq.) Cette innovation est bien le fait d'une invasion brutale et du passage de l'autorité en des mains étrangères.

(2) Parmi les nombreux peuples cités dans les textes assyriens comme habitant l'Iran actuel, il en est beaucoup dont les noms ne sont sûrement pas indo-européens.

(3) C'est plus spécialement l'invasion turque qui a refoulé les anciens peuples du Nord de la Perse dans les montagnes.

(4) Cf. J. de Morgan, *Mission sc. en Perse*, t. IV, 1re partie, chap. II, p. 13, sq. — H. de Morgan, dans *Mém. de la Délég. en Perse*, t. VIII, 1906.

(5) Cf. J. de Morgan, *Mission sc. en Perse*, t. III. Etudes géologiques.

(6) Cf. H. de Morgan, *op. cit.*

sur des hauteurs faciles à défendre, et entourées d'immenses nécropoles de dolmens imposants par leurs dimensions, et d'une magnifique construction (1).

Les arts n'existaient pour ainsi dire pas chez ces peuplades; leur goût se contentait de quelques dessins géométriques très simples tracés au brunissoir sur les vases de terre grossière et de quelques ornements de métal destinés à la parure. L'or (2), l'électrum (3) et le bronze étaient alors les seuls métaux en usage chez eux. On ne rencontre aucune ciselure, aucune tentative de représenter l'homme ou l'animal. Nous nous trouvons là en présence d'une race ne possédant pas de liens communs avec celles que, jusqu'ici, nous avons rencontrées dans l'Asie antérieure; c'est un élément ethnique spécial analogue en tout à celui qui, dans l'Europe occidentale, fit disparaître les arts archéolithiques, comparable aux hommes de la pierre polie et du bronze.

Au Sud, une autre branche aryenne, celle des Perses, ayant dans sa marche vers le Sud, atteint le versant intérieur de la chaîne bordière, le suivit quelque peu, maintenue sur sa droite par les déserts salés, sur sa gauche par les montagnes elles-mêmes. Elle gagna le Fars et ne s'arrêta qu'aux territoires d'Ispahan occupé peut-être déjà par les Mèdes. Se butant d'une part dans les montagnes à des tribus probablement apparentées aux Élamites, d'autre part, sur le plateau, à leurs congénères venus des pays caspiens par le haut bassin du Kizil Ouzen (Séfid-roud) (4), ils s'établirent dans la Perside et, peu à peu, descendirent jusqu'à la mer (5).

Ces deux pointes avancées de la migration iranienne avaient laissé derrière elles bien des tribus dont les noms sont devenus synonymes des satrapies achéménides. Derrière les Mèdes étaient les Hyrcaniens (6), dans le « pays des loups » (7) bordant le sud de la mer Caspienne. Proches parentes des Perses, les tribus caspiennes semblent n'être qu'une branche de ce peuple,

(1) Cf. H. de Morgan, dans *Mém. de la Délég. en Perse*, t. VIII, 1906. Recherches archéologiques.

(2) Cf. J. de Morgan, *Miss. sc. en Perse*, t. IV, 1re partie. Rech. archéol., Nécropole de Véri.

(3) Cf. H. de Morgan, *op. cit.*

(4) Districts actuels de Bidjar et de Gherrhous, pays légèrement accidentés. Le Kizil ouzen prend sa source à peu de distance au nord d'Ecbatane (Hamadan).

(5) C'est peut-être à l'occupation des montagnes du sud de l'Iran par les Perses qu'est due la migration des Cosséens vers la Chaldée. Pour y parvenir, force leur était de traverser la plaine élamite, et je suis porté à croire qu'ils furent pendant un temps maîtres de la Susiane.

(6) L'Hyrcanie formait avec la Parthyène (Parthava) la XIIIe satrapie. — Je n'ai pas cité les Parthes parce que ce peuple non Mazdéen n'était certainement pas arrivé dans le pays lors de la composition de l'Avesta et que d'ailleurs il n'appartenait pas, semble-t-il, au groupe médo-perse.

(7) Vehrkana, Cf. Fr. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, 1871.

qui, entraînées à la suite des Mèdes, les auraient chassés devant elles mais se seraient arrêtées sur les bords de la mer. Derrière les Perses, les Carmaniens (1) et les Gadrosiens (2), descendus tous deux jusqu'aux rives du golfe Persique ; les Drangiens (3) et les Arachosiens (4) arrêtés dans les massifs du Baloutchistan ; enfin les Margiens (5) et les Baktriens (6) demeurés à la limite des steppes de l'Oxus.

Un autre rameau de la branche aryenne avait, pendant ce temps, au sortir de l'Aria (7) ou de la Bactriane, pris la route du Sud-Est et, traversant l'Indus, s'était avancé jusqu'au cœur des Indes, asservissant, absorbant ou poussant devant lui les habitants, la plupart de langues dravidiennes qui, eux-mêmes, ne devaient l'occupation du pays qu'à d'antiques conquêtes.

Il est impossible d'assigner une date à ces mouvements et c'est à peine si nous en pouvons suivre les traces ; mais, vraisemblablement, ils se terminèrent entre le quinzième et le douzième siècles avant notre ère, leur origine se perdant dans la nuit des temps.

Ce n'est qu'à l'époque de Cyrus (8) qu'apparaissent les premières inscriptions en langue iranienne ; auparavant ces peuples ne savaient point écrire. Nous en serons donc toujours réduits, pour les débuts de leur histoire, aux légendes de l'Avesta et aux textes, malheureusement trop laconiques, dans lesquels les Assyriens nous entretiennent de leurs campagnes en Iran. Les premières de ces inscriptions remontent au temps de Ramannirari III, c'est-à-dire au neuvième siècle (9) avant notre ère seulement.

Quant à l'Avesta (10), les meilleures autorités s'accordent pour placer sa rédaction primitive, ou mieux la réunion des éléments qui le composent (11), vers les temps où la nation mède, dont les mages semblent n'avoir été qu'une secte ou une tribu, avait à peu de chose près terminé son mouvement (12).

(1) La province actuelle de Kirman a conservé leur nom.
(2) Cf. Spiegel, *op. cit.*, 1871.
(3) Cf. Spiegel, *op. cit.*, 1871, p. 161, 219.
(4) Haraouvastis des Perses, XXIIe satrapie.
(5) Cf. Spiegel, *op. cit.*, 1871.
(6) Bakhtris, XVIIe satrapie.
(7) Haraïva, XVe satrapie.
(8) 549 av. J.-C. à 529.
(9) Ramannirari III, 812 à 784 av. J.-C.
(10) La meilleure traduction de l'*Avesta* est celle de J. Darmsteter, dans les *Annales du Musée Guimet*, t. XXI à XXIII, Paris, 1892.
(11) La personnalité de Zoroastre (Zarathoustra) est rien moins que prouvée. (Cf. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. I, p. 668, sq.)
(12) La rédaction du premier livre du *Vendidad* tel que nous le possédons daterait seulement du deuxième siècle de notre ère, et le tableau qu'il donne des provinces iraniennes ne serait pas antérieur à cette époque (Cf. J. Darmsteter, *le Zend Avesta*, t. III, 1893, introd.

Les diverses étapes qu'assigne cette tradition à la branche indo-iranienne, bien que ne présentant guère de sécurités scientifiques, sont cependant intéressantes à suivre; parce que si elles ne correspondent pas exactement à la réalité, elles font voir du moins l'ensemble de la migration (1).

Ce sont (2) : la Sogdiane (3), la Margiane (4), la Bactriane (5), les pays situés entre cette région et la Margiane (6) elle-même,

p. L); l'Avesta porte l'empreinte grecque, issue de la conquête macédonienne, se manifestant par des emprunts de doctrine (*id.*, p. LI), des traces d'influence juive dans les vues générales et dans la forme (*id.*, p. LVII); mais ses origines remontent sûrement à des âges très anciens, puisque dans les débuts de la monarchie achéménide nous voyons Ahouramazda apparaître dans les inscriptions.

(1) G. Maspero (*Hist. anc peup Or. classique*, t. III, 1899, p. 450, note 1) expose de la manière la plus claire l'état des études sur les origines de la race iranienne. L'opinion, dit-il, que le premier chapitre du *Vendidad* est d'une haute importance pour l'histoire des origines aryennes et des migrations iraniennes remonte au début de notre siècle. Heeren (*Ideen zur Alten Geschichte*, t. I, p. 498), puis Rohde (*Die Heilige Sage des Zendvolks*, p. 61) émirent d'abord l'idée qu'il nous présentait l'état de l'Iran tel qu'il était du temps de Zoroastre ; Rhode pensait même que l'ordre dans lequel les provinces étaient énumérées répondait aux étapes successives de la conquête. Lassen, partant de ce principe, conjectura que l'Airyanem Vaêjô, nommé le premier dans la liste, était le berceau de la race (*Indische Alterthumskunde*. 1re éd., t. I, p. 526) et bientôt Haug voulut voir dans le chapitre entier une sorte de journal rédigé au cours de la migration (Das Ersle Kapitel des Vendidads, ds Bunsen, *Ægypten's Stellung in der Westgeschichte*, t. V, 2e partie, p. 104, 127). Ces notions ont prévalu jusqu'au moment où Kiepert les réfuta (dans les *Monatsberichte de l'Académie des Sciences de Berlin*, 1856, p. 621, sq.) et où Bréal démontra (dans son Mémoire de la géographie de l'Avesta publié en 1862 dans le *Journal asiatique* et reproduit dans les *Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 187, sq.) que toute la géographie de l'Avesta est essentiellement fabuleuse. Cette opinion est admise par J. Darmsteter (*le Zend Avesta*, t. II. p. 1-4). — D'après de nouvelles théories, les Iraniens seraient venus d'Europe, descendus des plaines de la Russie méridionale dans les vallées du Kour et de l'Araxe; de là, rejetés d'Arménie par l'Ourartou, ils se seraient étendus sur le plateau Persan, les Mèdes dans le Nord, entre l'Ararat et Hamadan, les Perses plus bas, vers l'Elam ; le rameau indien, également venu d'Europe, serait entré dans le pays des cinq fleuves par la Transoxiane.

Si l'ancienne interprétation des textes avestiques laissait prise à la critique, certes celle qu'on propose aujourd'hui n'est pas exempte de reproches, car elle présente des invraisemblances nombreuses. D'abord elle se relie intimement à cette théorie plus que hasardée qui fait venir tous les Aryens d'Europe, comme si l'Europe des temps glaciaires eût présenté une surface suffisante pour l'incubation de cette race qui, en moins d'un millénium, couvrit presque tout l'ancien monde. Là est une impossibilité matérielle, que la linguistique ne soupçonne même pas. Admettons, cependant, que le point de départ soit bien l'Europe. Voici donc les Iraniens cantonnés au nord du Caucase dès que ces terres furent débarrassées des lacs et des glaciers. Ce serait là qu'ils auraient inventé la métallurgie, le tissage, la culture, tous les arts que les Aryas possédaient au début. Où en auraient-ils trouvé les éléments ? dans ces alluvions boueuses à peine sorties des eaux ? Admettons encore cette hypothèse afin de pouvoir suivre dans leur exode imaginaire les Mèdes et les Perses. Ils traversent le Caucase, se répandent dans l'Arménie et font du Qarabagh (pays situé aux alentours du Gheuk tchaï) leur *Aryanem-vaêdjô* (Cf. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. I, p. 194, 211. — J. Darmsteter, *The Zend Avesta*, t. I, p. 3, *le Zend Avesta*, t. II, p. 5, note 4), au contact des Touraniens, qui les laissent établir dans ces montagnes sans que toutefois aucune trace d'eux soit restée dans ce pays. Ensuite ils sont chassés vers le Sud ; mais ce ne peut pas être par suite du froid qu'ils quittent le Qara daghi pour se rendre, d'un bond, dans la Sogdiane et le pays de Merv, afin d'y trouver un climat plus doux ! Et dans tous ces mouvements, en contact perpétuel avec les grandes civilisations asiatiques, les Iraniens restent nomades ignorants, se forment à peine en société, pas encore en royaumes, ne se laissent envahir par aucune connaissance utile ! Voilà qui dépasse les bornes de ce qu'il est permis d'admettre même par égard pour les noms qui se sont inscrits en tête de cette théorie. (J. M.)

(2) Cf. J. Darmsteter, *The Zend Avesta*, t. I, p. 1-10. — Bréal, Fragm. de critique zende : de la Géogr. de l'Avesta. *Jour. asiat.*, 1862 ; *Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 187. — Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. I, p. 190-196.

(3) Çoughdhâ (de l'*Avesta Vendidâd*, Fr. I), sur le haut Oxus au nord de ce fleuve, aujourd'hui Tachkent.

(4) Mourou (*id.*), district actuel de Merv.

(5) Bâkhdhi (*id.*), district actuel de Balk (Afghanistan).

(6) Niçâya (*id.*), la Νισαία de Strabon et de Ptolémée, VI, 10, 4.

l'Ariana (1), le Seistan (2) pour la première partie de l'exode en commun. Les tribus se seraient alors divisées : les unes traversant l'Arachosie (3) seraient entrées dans le Pundjâb (4) et auraient envahi les Indes ; les autres, par l'Apavortène (5), auraient gagné l'Hyrcanie (6), puis le district de Ragès (7) et le Khoraçan (8).

Là s'arrête le récit (9), il n'y est pas question de la séparation des Mèdes et des Perses ; c'est donc dans les provinces du nord-est de l'Iran qu'aurait eu lieu cette division, les uns partant vers l'Ouest, les autres s'étendant au Sud.

Mais il ne faut pas oublier que ce récit, maintes fois certainement arrangé par les prêtres, s'est pendant plus de mille ans uniquement transmis de bouche en bouche et que les plus anciennes copies que nous en possédons ne datent que du milieu (10) de notre ère. Que de transformations il a dû subir, même depuis les temps où il fut fixé par l'écriture (11), sous les Achéménides, les Grecs, les Parthes, lors de la renaissance sassanide du culte mazdéen et enfin de la persécution islamique !

Les Aryens arrivèrent en Iran à l'état pastoral, divisés en un grand nombre de clans rattachés entre eux par quelques liens, s'aidant mutuellement dans les entreprises d'où dépendait le salut commun, mais vivant chacun de ses propres moyens.

Peu à peu les tribus se fixèrent, fondèrent des bourgades, défi-

(1) Haroyou (*id.*), Haravaïva des Perses, aujourd'hui district de Hérat (Afghanistan).

(2) Vaekerêta-Douhzaka (*id.*), où se trouvent encore près de Djellabad les ruines de Doushak.

(3) Haraqaïti (*id.*), pays compris depuis Kandahar jusqu'à la rive droite de l'Indus.

(4) Heptahendou (*id.*), le Pendj-âb, aux Indes.

(5) D'après Fr. Lenormant, l'Ourvâ de l'Avesta serait l'Ourivân des Assyriens; l'Apavaretisène d'Isidore de Sic., § 3 ; l'Apavortène de Pline, VI, 18.

(6) Khnentâ-Vehrkanâ (*id.*), Varkâna des Perses, aujourd'hui Djouardjân, près d'Astérâbâd.

(7) Ragae (Isidore de Sicile, § 7), dont les ruines sont à Chah Abdul 'Azim, près de Téhéran.

(8) Tshakhrâ (*Avesta*, *id.*), aujourd'hui Karkh, à l'extrémité nord-ouest du Khoraçan, d'après Haug.

(9) L'*Avesta* parle encore d'un district de Varena que les Aryens auraient traversé en descendant du plateau vers la mer Caspienne, par conséquent entre Rages et Amol. Ce ne peut être que le district de Vahmeh-Rehneh dans la moyenne vallée du Lar, cette vallée étant la seule voie par laquelle les monts Elbourz puissent être traversés depuis la vallée du Sêfidroud jusqu'à la passe de Chahroud-Astérâbâd. Cf. J. de Morgan, *Miss. sc. en Perse*, t. IV, 1896, Archéol., p. 133.

(10) Le plus ancien manuscrit zend connu de l'Avesta est celui de la bibliothèque de Copenhague.

(11) L'écriture zend ne semble pas être beaucoup plus ancienne que le pehlevie ; elle remonterait donc tout au plus au premier ou au second siècle de notre ère. Auparavant on faisait usage en Perse de caractères araméens, employés sur les monnaies par les princes persépolitains, ceux de l'Elymaïde et les Arsacides de Perse depuis Mithridate V (vers 150 ap. J.-C.) jusqu'en 222, où, sous Artaxerces Ier (Sassanide), ils cédèrent la place au pehlevie. Le plus ancien manuscrit conservé du Vendidad date de l'an 1324, il provient d'une copie faite en 1185 dans le Seistan. (J. Darmsteter, *op. cit.*, introd., I, p. 15.)

nirent leurs frontières; mais le morcellement subsista jusqu'au temps où les Assyriens entrèrent en contact avec les Mèdes dans le voisinage du lac d'Ourmiah, jusqu'à celui même des Achéménides; l'énumération des peuples figurant à la revue des armées concentrées sur le Bosphore en témoigne.

L'élément nouveau apportait dans l'Asie antérieure des notions nouvelles. C'étaient d'abord, dans la vie matérielle, des procédés métallurgiques spéciaux, des animaux domestiqués inconnus jusqu'alors, tels le mouton venu de l'Altaï, le buffle originaire des Indes; enfin, dans l'ordre moral, des conceptions religieuses et philosophiques (1) autrement élevées que celles des peuples les plus civilisés d'alors (2).

Ormazd (Ahouramazda) (3) est le dieu unique, mais émanant d'une force vague, « le temps infini », créateur (4), clément, omniscient, parfait. Il est le ciel immense (5), son œil est le soleil (6), Dieu abstrait qui ne peut avoir d'image. Les émanations de sa puissance sont personnifiées dans des génies, dans des esprits bienfaisants, répondant aux diverses nécessités de la vie, aux différents actes terrestres. Mais ces génies, ces esprits qui sont de son essence n'agissent que suivant sa volonté.

Chaque être, vivant ou à naître, a son ange protecteur, son guide, mais n'en demeure pas moins responsable de ses actions, dont il rendra compte lors du jugement dernier. Après la mort,

(1) Le zoroastrisme ancien présente un fond aryen commun avec l'Inde pour certaines croyances et spécial à l'Iran pour d'autres, par conséquent une part provenant des temps antérieurs à la séparation et une postérieure, mais cependant spéciale à l'Iran et n'étant pas le produit d'influences extérieures. Parmi les croyances les plus anciennes sont : le dieu du ciel, dieu suprême Ahouramazda; le dieu de la lumière céleste, Mithra; le culte des divinités naturelles (l'eau, le feu, la terre, le vent), un ensemble de mythes mettant aux prises le dieu de l'éclair et le serpent de l'orage; le culte de Haoma. (J. Darmsteter, *le Zend Avesta*, t. III, 1893, introd., lxxiii.)

L'Avesta, tel que nous le possédons, n'est que le débris d'une littérature beaucoup plus vaste, divisée en vingt livres ou *Nasks*, que l'on possédait au temps des Sassanides. L'Avesta sassanide lui-même, suivant la tradition parsie, n'était que le débris d'une collection antérieure, détruite en grande partie par Alexandre, qui fit traduire en grec les nasks traitant d'astronomie et de médecine et fit brûler les autres. Après lui, les grands prêtres se réunirent, écrivirent chacun les parties de l'Avesta qu'ils se rappelaient et ainsi fut restauré ce que l'on possède de l'Avesta. Il ne resta qu'un nasks complet, le Vendidad. (J. Darmsteter, *le Zend Avesta*, t. III, 1893, Introd., p. vii, sq.)

Le culte zoroastrien ne devint religion d'Etat que lors de l'avènement des Sassanides (226 ap. J.-C.); il régna jusqu'à la conquête arabe (652) et l'introduction de l'Islamisme en Perse. Il survécut dans quelques villes, Téhéran, Bahramâbâd, Chiraz, Kachan, Bouchir, mais plus spécialement à Yezd et à Kirman où les Parsis sont au nombre d'environ six à sept mille. La majeure partie des Zoroastriens émigra aux Indes dans la présidence de Bombay et forme aujourd'hui une population de 80 à 100.000 âmes (89.887 en 1891). (Cf. J. Darmsteter, *le Zend Avesta*, 1892, introd. I, p. xxxviii.)

(2) L'étude la plus complète sur la religion avestique est celle de J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, in-8, Paris, 1877.

(3) Ahourômazdâô en zend.

(4) Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 21, sq.

(5) Spiegel, *op. cit.*, t. I, pp. 668-711.

(6) J. Darmsteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 30 et le dieu suprême des Aryens dans *Essais orientaux*, p. 120-121.

les bons entreront au paradis près d'Ahouramazda, les mauvais seront précités en enfer.

Cette croyance en un Dieu voulant un univers bon, l'ayant créé dans ce but, ne pouvait s'accorder, à priori, avec les douleurs de la vie, avec le malheur et la lutte pour l'existence. Les Iraniens pensèrent qu'une sorte de génération spontanée, dans la matière mise en mouvement, avait été l'origine d'un être mauvais, d'Ahriman, principe du mal, venu contre la volonté créatrice pour lutter perpétuellement contre le bien, contre l'œuvre d'Ormazd.

Ce dogme, comme on le voit, était de la plus parfaite moralité, il tendait vers la perfection et résumait, en somme, l'esprit de toutes les idées religieuses modernes : la confiance et l'espérance d'une part, et d'autre part la crainte.

Certainement cette foi ne fut pas celle des Aryens alors qu'ils étaient tous réunis, car seuls les Iraniens et les Indiens ont atteint cette hauteur de pensée. Les autres branches, celles qui gagnèrent l'Europe et l'Asie Mineure, y sont arrivées avec des cultes grossiers peu différents, au point de vue philosophique et moral, des religions de l'Asie antérieure.

C'est donc après les premières séparations que prit naissance la conception du dieu unique et bon. Elle naquit avant que les tribus n'allassent coloniser les Indes et la Perse. Elle évolua des deux côtés d'une manière différente, produisant d'une part les Védas, de l'autre l'Avesta (1), c'est-à-dire deux des livres religieux les plus importants de la haute antiquité.

Quant aux dieux d'antan, à ceux qui, dans les pays de l'Altaï, recevaient les offrandes et les prières, ils furent oubliés des Indo-iraniens au point que leurs noms mêmes n'ont pas survécu.

L'Avesta devint le code religieux de la Perse ; mais cette loi, héritage d'une secte ou d'une tribu, ne fut certainement pas suivie au pied de la lettre par tous les peuples iraniens (2). Elle demeura pure parmi les Zends et resta confinée dans quelques parties du pays; ailleurs elle fut certainement modifiée, dénaturée par les

(1) Il ne nous est parvenu qu'une faible partie de l'Avesta. Nous ne possédons que le Vendidad, le Vispered, le Yaçna et quelques morceaux secondaires connus sous le nom de Petit Avesta.

(2) « C'est le code d'une secte religieuse très bornée. C'est un Talmud, un livre de casuistique et d'étroite observance. J'ai peine à croire que ce grand empire perse ait eu une loi aussi stricte. » (E. Renan, *Rapp. sur les travaux de la Soc. asiat.*, 1880, p. 29.)

prêtres, jusqu'à devenir presque uniquement une règle d'observances et de pratiques.

Quoi qu'il en soit, l'apparition de l'Avesta sur la scène du monde fut d'un grand poids dans les destinées de la philosophie et de la morale humaines. La conception d'un dieu unique (1), immatériel, était née. Bien longtemps plus tard, nous la verrons apparaître aussi chez les Hébreux, appliquée à Yahwé terrible et vengeur; puis le christianisme, rentrant dans les sentiments aryens, fera de cette même divinité un dieu de bonté, de miséricorde, d'égalité des hommes devant lui.

En même temps que se mouvaient les peuples dans l'Iran et dans l'Inde, il se passait aussi d'importantes migrations dans le Nord de l'Asie antérieure et quelques-unes des tribus aryennes nouvellement venues s'aventuraient plus au Sud.

Sous les Ramessides, vers le quinzième siècle (2), il s'était produit en Égypte un fait anormal. Des peuples nouveaux, aux noms jusqu'alors inconnus, parlant des langues incompréhensibles pour les races de l'Asie et de l'Afrique, avaient attaqué le Delta. Les uns, débarqués sur la côte de la Cyrénaïque, s'étaient alliés aux Lybiens; les autres, après avoir traversé la Syrie, se montraient du côté de Péluse.

Ils se nommaient Danaens, Troyens, Tyrséniens, Teukriens, Chakalach, Chardanes, Philistins, Lyciens, Cariens, etc., et descendaient de l'Asie Mineure où se passaient alors de grands événements.

Longtemps les rois hétéens avaient tenu sous leur influence, sinon sous leur domination, les nations de l'Amanus, de la Cappadoce, de la Phrygie, du Pont et de l'Arménie occidentale. Ces peuplades, dont beaucoup étaient apparentées entre elles, formaient la puissante confédération contre laquelle s'étaient heurtées les armées des Pharaons dans le nord de la Syrie (3).

(1) Ce dieu, au début, n'était pas, à proprement parler, dieu unique; car il est « le plus grand des dieux ». Darius invoque Ahouramazda « avec tous les dieux ». Les dieux auxquels sacrifient les Perses d'Hérodote sont des dieux naturalistes, le soleil, la terre, la lune, le vent, les eaux. Artaxerxès Mnémon invoque nommément, avec Ahouramazda, deux autres dieux, Mithra et Anahata (Anâhita), le dieu de la lumière et la déesse des eaux. Mais la base du Mazdéisme est le dieu suprême. (Cf. J. Darmsteter, *le Zend Avesta*, t. III, 1893, introd. p. LXV.)

(2) Sur la fixation de l'époque des Ramessides, Cf. Ed. Maher (Chronolog. Bestimmung der Regierungszeit der Ramessiden, in *Zeitschr. f. Aegypt. Sprache u. Alterth. Kunde*. Bd. XXXII, Heft. 2, p. 99, 1895) et A. Eisenlohr (*Proc. of the Soc. of Bibl. Archaeol.*, décembre 1895). Suivant ces auteurs, Tothmès III serait monté sur le trône en 1504 av. J.-C. et mort en 1450.

(3) On a tenté de prouver que les peuples de la mer étaient d'origine africaine. (Cf. Dunker, *Geschichte des Alterthums*, I, p. 151, sq. — Unger, *Chronologie des Manetho*, p. 118, cité par G. Maspero, *Revue critique*, nouvelle

Parmi ces peuples, tous ceux de l'Asie Mineure jusqu'aux rives du Bosphore et à la Paphlagonie étaient des Phrygopélasges, de race aryenne, installés dans ces pays depuis que, chassés de Thrace par d'autres tribus, leurs congénères, ils avaient, quelques siècles auparavant, quitté l'Europe.

Mais, le mouvement aryen se poursuivant, peu à peu ce furent les Dardaniens, les Kébrènes, les Phrygiens, les Paphlagoniens, les Ascaniens (Arméniens), les Bithyniens, les Mysiens, les Teukriens, etc., qui, eux aussi, passant le Bosphore, vinrent demander des terres à l'ancien monde, poussés par d'autres tribus qui prirent leur place en Europe (1).

Ils trouvèrent, en entrant en Asie, le pays occupé au Nord par leurs congénères, et à l'Ouest aussi bien qu'à l'Est et au Sud par les anciennes races (Ibères, Chalybes, Saspires, Moschiens, Toubals, Hétéens, gens du Nairi, etc.), enfin, dans les districts du Sud-Ouest, par des peuplades (Lyciens, Lydiens, Lèlègues, Cares, etc.) dont la nature ethnique ne nous est pas encore connue.

Dans le désordre qui accompagna et suivit ces mouvements, la puissance hétéenne sombra; les peuples qui avaient subi son joug le secouèrent et entraînèrent même leurs anciens maîtres à leur suite dans l'expédition que, par terre, ils projetaient contre l'Égypte.

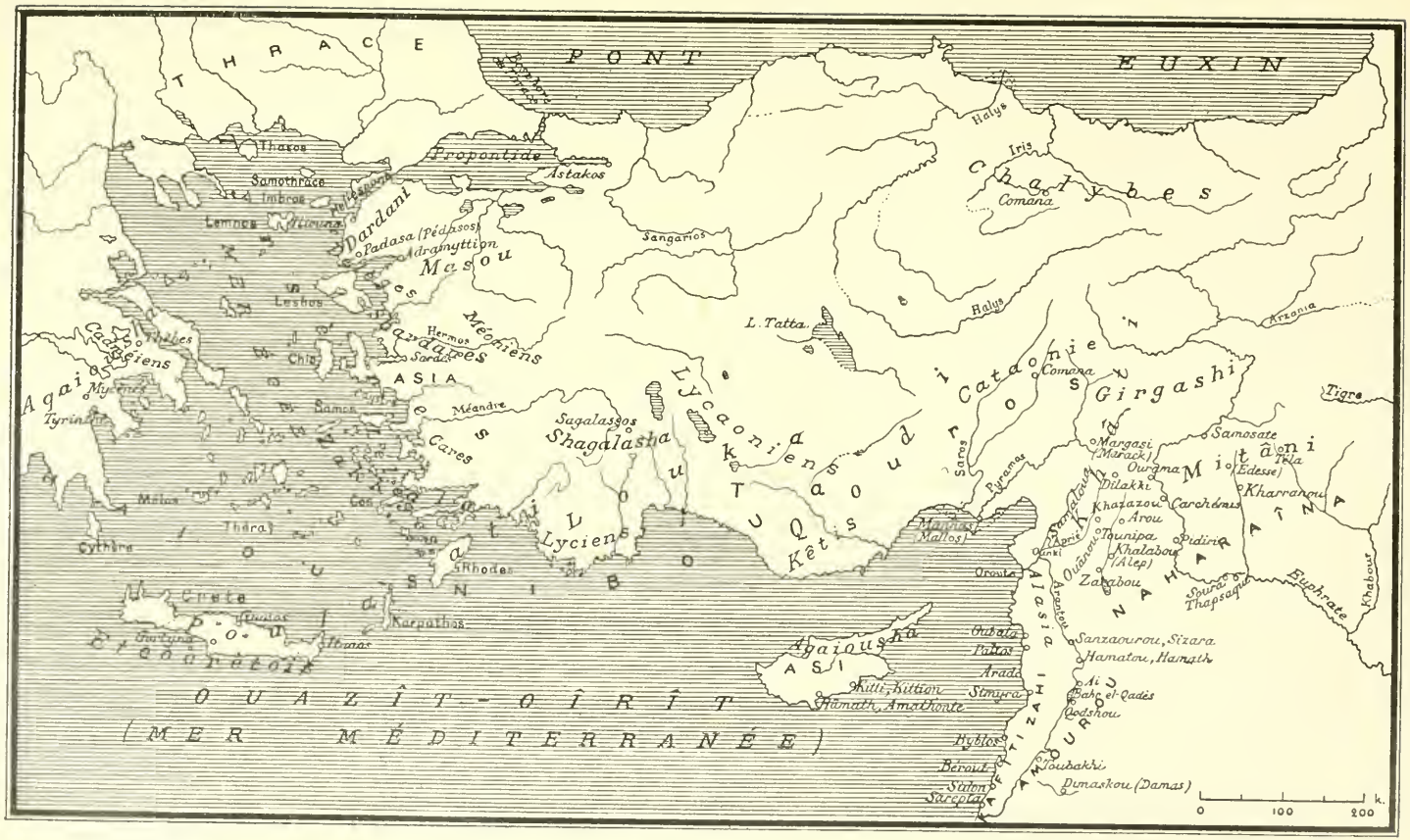
Si les Asiatiques continentaux avaient souffert des Hétéens, les gens des côtes et des îles avaient aussi fort à se plaindre des Phéniciens qui, peu à peu, s'étant installés sur tous les points favorables de leurs territoires, exploitaient de là les contrées environnantes.

Les Cariens devenus marins (2) tenaient depuis quelque temps

série, t. V, p. 320. — J. Halévy, Etudes berbères, in *Journ. Asiat.*, 1874, t. IX, p. 406, sq.) Cette théorie ne peut se soutenir en présence des noms de ces peuples qui, pour la plupart, appartiennent à l'Asie Mineure (Iliouna = Ilion ; Dardani = Dardaniens ; Pidasa = Pedasiens ; Masou = Mysiens ; Aqaïoucha = Achéens ; Tourcha = Tyrrhéniens, etc.).

(1) A Cetazina (commune de Baiceni, district de Jassy), on a rencontré, avec des instruments en pierre, en os, et quelques ornements en bronze et en argent, une céramique très curieuse, rappelant en même temps les formes et ornements du Caucase et de la Perse septentrionale et ceux de la Grèce primitive (Mycènes, Tirynthe, Hissarlick, etc.). Les idoles, spécialement, sont d'un grand intérêt, car elles reproduisent dans les moindres détails celles de l'énéolithique égyptien, sauf toutefois qu'au lieu d'être peintes, elles sont ornées de dessins incisés figurant des vêtements. (Cf. Gr. C. Butzureano, dans *Congrès internat. d'Anthrop. de* 1889. Paris, 1891, p. 229, pl. III.) Ces objets, qui semblent devoir être reportés vers le quinzième ou le douzième siècle, avaient déjà subi l'influence asiatique au travers de l'Asie Mineure et de la Thrace, tout en conservant leurs caractères artistiques et industriels indigènes.

(2) Les types des bateaux diffèrent suivant les régions. Ceux de Phénicie (Cf. Daressy, *Rev. Arch.*, 1895, pp. 286-292), à la XVIIIe dynastie égyptienne, se rapprochent par leur forme générale de ceux usités sur le Nil dès les temps préhistoriques (Cf. J. de Morgan, *Rech. orig. Egypte*, 1896, pl. X), et à la XIIe dynastie. (Cf. J. de M., *Fouilles à Dahchour*,) Les navires égéens (Cf. Tsountas, *Ephemeris Archalogikè*, 1899, p. 90), plus légers, se rapprochent plus des navires de course égyptiens de la XVIIIe dynastie. (G. Maspero, *Hist.*, I, p. 393.) La barque mycénienne présentait un



L'Asie Mineure au XIVe siècle av. J.-C. (d'après G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. II, p. 361).

la mer et y disputaient aux Sidoniens, sinon la suprématie, du moins le monopole de la piraterie. Les Aryens, qui eux-mêmes avaient appris à naviguer, entrant en lutte contre les Phéniciens, les chassèrent de Grèce d'abord, des îles ensuite, de Crète entre autres.

Dans l'intérieur de l'Asie Mineure, la lutte pour la possession de la terre fut acharnée. L'*Iliade* nous a transmis les échos poétiques d'un épisode de ces guerres. Enfin, tous les peuples ne trouvant pas la place d'y vivre, quelques-uns durent s'expatrier ; c'est ainsi que, par mer comme par terre, beaucoup d'entre eux cherchèrent à envahir la terre du Nil ; tandis que d'autres s'éloignaient vers l'Occident, emportant sur leurs vaisseaux toute leur fortune, leurs armes.

Par les navigateurs phéniciens, cariens et autres, par les Hétéens et les Syriens, les peuplades du Nord connaissaient l'Égypte, dont les richesses, grandies à leurs yeux par les récits des voyageurs, excitaient leurs convoitises. Mais ils furent vaincus ; Ramsès III les arrêta vers sa frontière de Péluse d'une part et dans l'ouest du Delta de l'autre.

Les Philistins prisonniers de guerre furent, nous l'avons vu, cantonnés en Syrie, les Shardanes (1) gagnèrent la Sardaigne, les Thyséniens l'Italie centrale, les Lydiens colonisèrent l'Ombrie. D'autres Pelasges-Thyrenniens apparurent à Imbros, à Lemnos, à Samothrace, dans la péninsule de Chalcis, sur les côtes et dans les îles de la Propontide, à Cythère, à la pointe de Laconie, et sur presque tout le littoral de la mer Méditerranée ; ne laissant aux Phéniciens que bien peu de leurs anciens comptoirs, ceux d'Afrique, d'Espagne et des Baléares, entre autres, qui ne se trouvaient pas dans la sphère hellène.

Ainsi, ce passage de tribus d'une rive à l'autre du Bosphore fut la cause de cette grande migration maritime qui répandit le sang phrygo-pélasge dans presque tous les pays méditerranéens

autre type à proue et poupe relevées, mais de forme spéciale. (Cf. R. Dussaud, *Rev. Ecole d'Anthrop.*, 1906, p. 129, fig. 53.) En sorte qu'au cours du second millénium avant notre ère, la Méditerranée était sillonnée par des flottes de forme et de nationalités diverses battant chacune pavillon de leur pays. (Celui de Syra était un poisson attaché en poupe. — Cf. Tsountas, *op. cit.*)

(1) Au sujet de la migration par mer des Shardanes en Sardaigne, Cf. Chabas, *Recherches*, p. 300, sq. ; Liebleix, *Notices sur les monuments égyptiens trouvés en Sardaigne*, Christiana, 1879 ; M. Pais, Le popolazione egizie in Sardegna, in *Bulletino archeologico sardo*, 1884. Les preuves apportées par Pais contre cette opinion sont insuffisantes. Il ne faut pas chercher à rattacher les objets égyptiens qu'on trouve en Sardaigne à la migration des Shardanes ; car ces peuples vinrent en fugitifs et non en commerçants et, en quittant l'Egypte, ils n'y avaient pas laissé les attaches qu'exige le commerce.

et prépara la colonisation grecque, d'où devait sortir la véritable civilisation.

Dans presque tous les pays qu'ils envahirent, les émigrants rencontrèrent des peuples aryens comme eux, venus de l'Europe orientale ou centrale, et mélangés avec les anciens habitants; mais ces tribus étaient encore très primitives, tandis que les nouveaux arrivants avaient déjà bénéficié de leur contact avec les civilisations orientales.

Le coup avait été si violent pour les Hétéens, et par suite pour tous les autochtones de l'Asie Antérieure, qu'à peine s'en relevèrent-ils quelque peu devant les envahissements assyriens. C'en était fait de leur puissance; peu à peu leurs voisins, les Indo-Européens du Nord, s'infiltrèrent parmi eux; certains même, tels les Ascaniens, les traversèrent pour s'avancer vers les pays de l'Ararat et de Van et remplacer plus tard les Ourarthiens, peu après la chute de Ninive.

L'élément nouvellement venu, l'Aryen, ne possédait encore qu'une civilisation bien rudimentaire par rapport à celles des vieux peuples, il était encore très voisin de la phase nomade et pastorale, ne connaissait pas l'écriture; et, cependant déjà, se transmettaient, de bouche en bouche, en Hellade, des chefs-d'œuvre de poésie, littérature dont les sociétés asiatique et égyptienne s'étaient toujours montrées incapables.

Des arts, les nouveaux venus ne possédaient même pas la notion; ni dans l'Iran, ni dans l'Europe occidentale ou centrale, ni même dans le monde hellénique; mais les Grecs, plus que tous les autres peuples, en avaient les aptitudes naturelles; et ces qualités, ils devaient plus tard les développer au plus haut degré, enfantant des merveilles.

Si les Iraniens et les Indiens possédaient seuls alors les conceptions philosophiques élevées qui, chez les branches européennes, ne se montrèrent que plus tardivement, tous ces peuples n'en avaient pas moins quelques conceptions religieuses et des mœurs communes (1); mais ils ne possédaient pas, pour la plupart, d'apti-

(1) Avant leur séparation, les Indo-Européens possédaient la notion de la divinité; le radical *dv*, commun à toutes les langues de leur groupe, en fait foi [sanskrit, *devas*; lithuanien, *dëvas*; vieux prussien, *deiws* (génitif deiwas); latin, *deus* et ses dérivés (vocatif, *dive*); vieil irlandais, *dia*; gaulois, *dèvo* (dans *devognata* = née d'un dieu, nom propre); vieil islandais, *tivar*, etc.]. Pour eux, le dieu est un fait naturel ou social, auquel on attache une importance particulière; le dieu n'a pas un nom distinct de celui du fait en question; le dieu n'est pas une personne ayant un nom propre; c'est le fait lui-même, c'est son es-

tudes gouvernementales. Ils empruntèrent le plus souvent au vieux monde ses méthodes avec leurs défauts et leurs qualités, et s'ils employèrent la forme démocratique, reste de leurs usages d'antan, ce ne fut que dans un cercle très restreint et sans habileté soutenue. C'est aux Italiotes qu'étaient réservées les grandes vues politiques qui aboutirent à l'empire du monde.

Les qualités, les aptitudes indo-européennes devaient encore, pendant bien des siècles, demeurer à l'état latent; ce n'est que peu à peu, par le contact de ces esprits d'élite avec les progrès réalisés par d'autres races que, recevant les principes de leurs premiers maîtres, les Aryens porteront au sommet les arts et les sciences, atteindront toutes les habiletés.

Aussi serait-il inexact et injuste d'attribuer à une race plutôt qu'à une autre l'origine de nos civilisations ; toutes y ont concouru. Les anciens Asiates fournirent les matériaux dans la construction de ce grand édifice, les Sémites les dégrossirent, les Aryens les assemblèrent et les ornèrent.

L'incubation de la civilisation grecque dura plus de mille années. Négociants habiles, ils remplacèrent peu à peu les Phéniciens dans la colonisation et le commerce maritime, visitèrent le monde entier d'alors, puisant chez les divers peuples des notions, souvent rudimentaires qu'ils développèrent, parfois compliquées ou confuses qu'ils eurent le talent de simplifier ou de dégager des broussailles orientales.

L'expédition contre l'Égypte leur avait appris à respecter la puissance de ses souverains, mais aussi à connaître sa civilisation. Pacifiquement et isolément ils s'y installèrent dès la fin de la XXIe dynastie, habitèrent les villes de la côte, les portes du Delta ; ils y trafiquèrent, conservant leurs usages nationaux, leur manière de penser, leur langue. C'est ainsi que, de très bonne heure, tout ce qui se faisait dans l'occident de l'Asie et en Égypte eut son écho chez les peuples de la Grèce, de l'Asie Mineure et des îles.

Les pays de l'Euphrate et du Tigre étaient, pour les Grecs, plus

sence, sa force intime. Le sens de *deiwos* est celui de « divinité », pris dans l'acception la plus large ; *dyaush* (sanscrit védique), Ζεύς, *Zeus* (Ζεῦ πάτερ = *Jupiter*), *dies* signifient « ciel », « jour », le dieu étant *céleste* par opposition avec l'homme *terrestre* (latin, *humus*, *homo* ; *guma* en gothique, *goma* en vieux haut allemand, etc.). (Cf. A. Meillet, La religion indo-européenne, ds *Revue des Idées*, 15 août 1907, n° 44, p. 689, sq.) Pour l'Avesta, la divinité demeure immatérielle. Elle prit une forme en Europe, au contact des panthéons du vieux monde, mais n'en conserva pas moins la notion générale de la divinité dans la racine *dv*.

difficiles à atteindre; aussi ne les connurent-ils que plus tard et, malgré quelques expéditions assyriennes aux confins de leurs territoires, ils ignorèrent longtemps cette puissance. Pendant plus de mille ans l'intérieur de l'Asie demeura le domaine commercial des Phéniciens et autres Sémites de la Syrie, parce que, sur le continent, la Grèce ne les pouvait atteindre. La civilisation grecque emprunta bien, il est vrai, quelques notions aux pays asiatiques; mais c'est surtout vers l'Égypte, la Phénicie et la Crète qu'elle tourna son attention.

Cette influence ne pouvait porter que sur les pays proches de la Méditerranée; elle diminuait, peu à peu, lorsqu'on s'avançait vers le Nord. On en retrouve cependant quelques traces jusqu'en Scandinavie (1)

Dans le bassin du Danube, en Scythie, en Allemagne, se pressaient alors des peuplades sauvages, sans histoire, sans littérature et sans arts; demi-nomades, demi-sédentaires, en perpétuel conflit entre elles sur des questions de territoires, de pâturages et de troupeaux.

Le métal, cuivre, bronze et or, était déjà répandu dans toute l'Europe centrale, en Gaule, en Grande-Bretagne, en Suisse, dans les Alpes, où les tribus sédentaires vivaient dans leurs villages des lacs. La culture des céréales et des plantes textiles, l'élevage du bétail, la pêche et la chasse, la lutte contre leurs voisins étaient les seules préoccupations de nos ancêtres de ces temps.

La civilisation du bronze, qui semble s'être répandue vers l'époque de l'expansion pharaonique au dehors, prend alors un grand développement dans les pays méditerranéens, grâce à la proximité des vieilles sociétés de l'Asie Antérieure et de l'Égypte. Chaldéens, Assyriens, Phéniciens, Chananéens, Hétéens et Égyptiens, tous ont leur part dans l'influence répandue et, que ce soit en Crète (2),

(1) Les peuples celtiques n'ont jamais habité la Suède peuplée dès longtemps par la race germanique, mais leur civilisation a exercé une très grande influence sur la Scandinavie dès le quatrième siècle avant notre ère. (O. Montelius, *Congr. préh. franç.*, 1907 (1908), p. 804.) Après la conquête de la Gaule par César, l'influence celtique en Suède fut bientôt remplacée par l'influence de la civilisation romaine. (*id.*, p. 812.)

(2) Il est impossible de dire, d'une manière certaine, à quelle race appartenaient les hommes qui habitaient l'île de Crète, au début du royaume Minoen, et si, dès ces époques, il y avait eu dans l'île d'importants mélanges antérieurs à l'apparition des Hellènes dans la Méditerranée. Les Crétois appartenaient au fond de la vieille population de ces parages. Evans les considère comme composés de trois éléments : l'un apparenté aux peuples de l'Anatolie, l'autre issu de l'Europe, et, par suite, voisin des Ligures, et le dernier venant de la Libye. (Cf. A.-J. Evans, *Prehist. tombs of Knossos*, Londres, 1906, p. 132. — Sergi, *les Races de la Méditerranée*. — R.-M. Burrows, *The discoveries in Crete*, Londres, 1907, p. 170.)

à Mycène ou à Troie, les traces s'en montrent bien nettes (1), sans que, souvent, il soit aisé de faire la part originelle de chacun.

Entre la civilisation méditerranéenne du bronze et celle des pays du centre, de l'ouest et du nord de l'Europe, il existe bien certainement des liens ; mais ces affinités se confondent avec les connaissances primitives communes, et l'on ne peut pas dire d'une manière certaine que les progrès du Nord procèdent de ceux du Sud (2). Les divers groupes se développèrent sur eux-mêmes, su-

SIÈCLES	ÉGYPTE	SYRIE et CAPPADOCE	ASSYRIE	CHALDÉE	ÉLAM	IRAN	ASIE MINEURE	EUROPE MÉRIDIONALE	EUROPE CENTRALE
XXe							Autochtones.	Aryens. et autochtones.	Aryens et autochtones.
XVIIIe	XVIIIe dynastie.	Expansion phénicienne. — Royaume hétéen.	Régime des ichakkous ou patésis.	Royaume babylonien.	Royaume.	Fixation des Mèdes et des Perses.	Entrée des Pelasges. Hellènes. Influence hétéenne.	État du bronze. — Grèce, Iles, Italie, Sicile, Sardaigne, Espagne, Illyrie, Thrace.	État du bronze. Gaule, Suisse, bassin du Danube. — État néolithique (?) dans les pays septentrionaux.
XVIe									
XVe	XIXe dynastie.	Migration israélite.		Conquête cosséenne.					

bissant toutefois des influences d'autant plus marquées qu'ils se trouvaient plus rapprochés des foyers.

(1) Quelques exemples suffiront à montrer l'importance des influences étrangères sur les premières civilisations méditerranéennes. Certainement, en Crète, l'usage de l'émail est d'origine orientale ; mais il est difficile de dire s'il provient de Chaldée par les Phéniciens, ou d'Egypte, ces deux pays étant, dès la haute antiquité, en possession de cette industrie. Par contre, le siège de pierre dit trône de Minos, les tables d'offrandes (libations) sont d'origine franchement pharaonique. L'appareil et la taille de la pierre semblent être, eux aussi, de même origine ; car c'est dans la vallée du Nil que cette architecture se développe tout d'abord. La glyptique, née sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, sous forme de cachets et de cylindres, gagna l'Égypte, la Phénicie, le monde préhellénique, employant toujours les anciens procédés de gravure. A Haghia Triada, entre autres, on a trouvé un vase de stéatite, portant en relief des scènes sculptées. Il suffit de jeter les yeux sur les œuvres du même ordre découvertes à Suse et dans les nécropoles primitives de l'Egypte pour se rendre compte de l'origine de l'art que décèle le vase en question. Enfin, la diffusion des procédés techniques de la céramique est l'un des exemples les plus curieux de ces migrations. Partie de Chaldée, elle gagna la Syrie et peut-être l'Egypte, puis se répandit dans le monde préhellénique.

(2) Il existait cependant des relations commerciales entre les pays du nord et ceux du midi, puisque l'ambre découvert dans les ruines de Mycènes est d'origine baltique. (Cf. E. Cartailhac, *Matériaux*, t. XX, 1886, p. 201.)

Le résultat fut que, dans la Méditerranée, il se forma deux centres principaux issus des données primitives et des contacts avec l'étranger; l'un, le plus ancien, en Crète, l'autre, plus récent, à Mycènes et dans les régions voisines (1).

Les dernières découvertes, si importantes, permettent aujourd'hui de tracer un tableau des civilisations méditerranéennes ; tableau bien sommaire, il est vrai, et souvent bien hypothétique, mais traduisant nettement les conceptions actuelles (cf. p. 326).

Les croyances religieuses ou superstitieuses, dont on trouve déjà la trace chez l'homme néolithique de nos pays, étaient encore bien rudimentaires. La crainte du mal, l'espérance du bien et de la vie future, tels étaient les sentiments qui poussaient l'être vers l'adoration d'un monolithe, d'une grossière statue ou d'images gravées sur les rochers.

Certainement la branche européenne des Aryens n'avait pas, au point de vue philosophique et moral, évolué comme ses sœurs des Indes et de l'Iran; les croyances, chez elle, étaient grossières, instables, plutôt superstitieuses que religieuses ; et, si les Grecs ont su les colorer d'une délicieuse poésie, elles n'en étaient pas moins si flottantes chez eux qu'ils adorèrent la plupart des dieux de l'Orient, les adaptant à leurs goûts et à leur génie.

Vers l'Occident méditerranéen, l'influence orientale se faisait d'autant moins sentir qu'on s'éloignait plus du foyer; certainement les métaux étaient depuis longtemps connus sur toutes les côtes, jusqu'à celles de l'Espagne; mais les peuples occidentaux étaient en retard sur la Sicile, en retard elle-même sur l'Italie et sur les pays grecs.

Bien peu de peuples, vers le quinzième siècle, connaissaient l'écriture. L'Égypte, la Nubie, les Hétéens faisaient usage des hiéroglyphes; la Chaldée, l'Assyrie, l'Élam employaient uniquement les cunéiformes; tandis qu'en Syrie se développait, à côté de cette écriture, le système alphabétique araméen et son dérivé le phénicien. En Crète, une écriture spéciale, dont on n'a pas encore trouvé la clef, semble être née spontanément, et, bien qu'on n'en connaisse

(1) Dans les Cyclades, la poterie peut être classée comme suit :

I. *Poterie primitive avec décor incisé*, presque toujours rempli de pâte blanche.

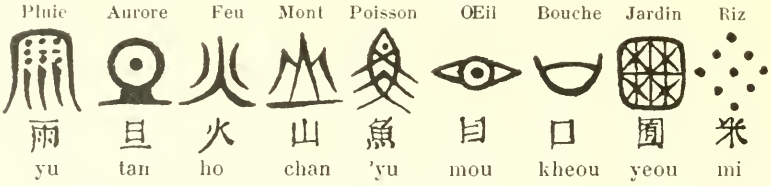
II *Poterie peinte à ornements géométriques*. — La peinture est noire sur fond blanc ou blanche sur fond noir.

III. *Poterie mycénienne locale*, avec dessins en noir mat, noirs et rouges, rouges et noirs, rouge lustré.

IV. *Vases mycéniens importés*, qui peu à peu remplacèrent, dans les Cyclades, la poterie indigène, et semblent provenir de Crète. (Edm. Pottier, *Cat. vases antiques*, 1896, I, p. 198, sq.)

pas encore la valeur, les archéologues pensent qu'elle s'est formée et développée sans influence extérieure.

La Chine, également pourvue du métal, possédait aussi ses hiéroglyphes issus d'une pictographie d'origine locale. L'Amérique



Hiéroglyphes primitifs chinois, avec leur valeur moderne (1).

centrale commençait peut-être, elle aussi déjà, la figuration de la pensée ; rien n'autorise cependant à faire remonter aussi haut les débuts de la civilisation dans le nouveau monde.

On a cherché, pour la Chine, à rapprocher ses signes hiéroglyphiques de ceux de la Chaldée (2), espérant trouver entre ces deux systèmes un lien commun. Ces efforts n'ont pas abouti : les analogies entre les deux écritures provenant de ce que, dérivées de la pictographie, elles renferment forcément un certain nombre de signes naturels communs, qui se pourraient aussi bien rencontrer chez tous les peuples, sans que pour cela il y eut eu contact de l'un à l'autre ou influence de l'un sur l'autre.

Caractères chinois de diverses époques (3).

Si nous nous en rapportons aux annales indigènes, l'archéologie ne fournissant encore aucune donnée sur les origines chinoises, c'est vers le vingtième siècle avant notre ère que l'organisation politique et sociale de cette partie de l'Asie aurait pris une forme. Yao, le premier roi de la première dynastie, le Mènès de la Chine, aurait

(1) D'après A. Remusat, Rech. sur l'orig. et la format. de l'écriture chinoise (*Mém. Inst. royal. de France*, t. VIII, 1827), et Klaproth, *Aperçu de l'origine des diverses écritures*, p. 4-13.

(2) Cf. Terrien de Lacouperie, Wheat carried from Mesopotamia to early China, ds *Babyonian and oriental record*, Londres, juillet 1888.

(3) N° 1. Caractères dits *des têtards* attribués à Yu le Grand, 2278 av. J.-C. (d'après les copies conservées dans les Archives de l'Empire à Pékin.) — N° 2. Écriture tchouen usitée de l'an 800 à l'an 200 av. J.-C. — N° 3. Écriture courante moderne — (d'ap. P. Berger, *Hist. de l'écriture*, 1891, p. 44).

vécu vers le vingt-deuxième siècle, et organisé sous la royauté une population agricole possédant déjà, outre l'écriture et l'usage des métaux, cuivre ou bronze, des notions astronomiques et la plupart des arts utiles.

Confucius, dans le *Chou-King* (1), n'a pas cru devoir enregistrer les temps fabuleux qui précédèrent Yao ; il les rangea dans les dynasties divines, tout comme l'école memphite attribuait aux serviteurs d'Horus les faits antérieurs à Ménès. Quoi qu'il en soit, en Extrême Orient, les débuts historiques sont certainement postérieurs de deux à trois mille ans à ceux de la Chaldée et de l'Égypte. Quant à la période d'incubation de la monarchie, peut-être a-t-elle été aussi longue que celle dont nous entrevoyons la durée pour les pays de l'Asie antérieure; mais sûrement elle débuta bien longtemps après.

Le Japon, bien moins ancien que la Chine, a vu l'état néolithique (2) se continuer, chez certaines peuplades, presque jusqu'à nos jours ; tandis que chez d'autres, d'arrivée récente dans le pays, les métaux furent connus vers le troisième siècle avant notre ère (3) au plus tôt. A l'époque de la XVIIIe dynastie d'Égypte, ces îles en étaient donc, pour longtemps encore, à la pierre polie.

Dans le sud de l'Asie, l'Inde et l'Indo-Chine, à l'époque qui nous occupe, l'influence étrangère était encore loin de faire sentir ses effets. Nous connaissons de ces peuples les vestiges de leurs établissements néolithiques ou énéolithiques (4) ; quant au

(1) Cf. le *Chou-King* (trad. Couvreur); le *Ché-Ki*, de Sé-ma-Tsien (trad. Chavannes); le *Yi-King* (The oldest book of the Chinese, par A. Terrien de Lacouperie, Londres, 1902). Dans ce dernier ouvrage (vol. I, p. 96, sq.), l'auteur cherche encore à prouver l'origine occidentale de l'écriture chinoise.

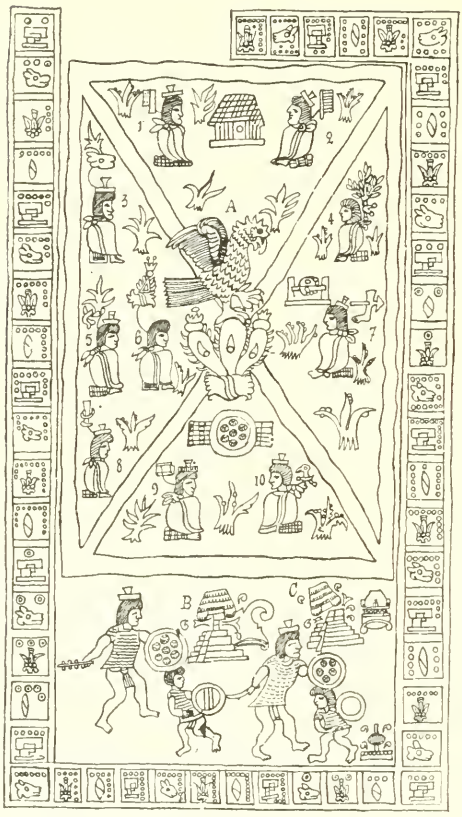
(2) La céramique japonaise prend, dès l'époque néolithique, un caractère très spécial ne présentant aucune analogie avec ce que nous connaissons de l'Asie occidentale et des peuples venus de Sibérie. (Cf. E. Baelz, Zur Vor-und Urgeschichte Japans, in *Zeitsch. fur Ethnol.*. Berlin, 1907, p. 281, sq. — Gowland, The dolmens and Burials Mounds in Japan, *Archæologia*, London, 1897. — Dönitz, *Vorgeschichtliche Gräber in Japan*, 1887. — Baelz, *Körperliche Eigenschaften der Japaner*. Tokio, 1882 et 1883. — Id., Die Menschenrassen Ostasien, *Berlin. Anthrop. Ges.*, 1901.)

(3) Les premiers immigrants de race japonaise, venant du nord-est de l'Asie par la Corée et Tchouchima, apportèrent peut-être à leur nouveau pays une civilisation qui, bien que préhistorique, était déjà très avancée: ils connaissaient le bronze, le fer, l'agriculture, construisaient des dolmens, inconnus avant eux. (Cf. W. Gowland, The dolmens of Japan and their builders, in *Trans. and Proc. of the Jap. Soc.*, London, 1897-1898, IV, pp. 182-183. — V. Dickins, *Congr. préhist. France*, 1907 (1908), p. 474, sq.) — Michel Revon (*le Shinthoïsme*, Paris, 1907, in-8) pense que le Japon a été le théâtre de deux invasions : l'une, venue de Corée, qui a fourni la masse de la population, l'autre, issue de l'archipel Malais, qui a fourni la classe aristocratique.

(4) Les stations de Somron-Seng et de Longprao, au Cambodge, montrent la transition entre le néolithique et l'énéolithique. Les objets de pierre y présentent un facies tout particulier. Quant aux métaux employés sous forme d'alliage (cuivre, 95 p. 100 ; étain, 5 p. 100), ils diffèrent par la forme des instruments, ainsi que par la teneur en étain, de ce que nous connaissons dans l'Occident. Cette industrie est antérieure à la civilisation kmère, dans l'Indo-Chine ; mais ne semble pas remonter à une très haute antiquité. (Cf. J.-B. Noulet, l'âge de la pierre polie et du bronze au Cambodge, ds *Arch. du Musée d'hist.*

courant qui leur apporta l'usage de la métallurgie, nous ne pouvons, jusqu'ici, nous faire aucune idée de son époque.

Pour l'Amérique, nous ne savons, de manière précise, rien sur l'évolution de l'écriture ; parce que, ne pouvant en traduire les textes, nous ne sommes pas à même de juger de leur époque relative. Quoi qu'il en soit, il n'est peut-être pas exagéré de faire remonter jusqu'aux environs du quinzième siècle avant notre ère les débuts de cette curieuse civilisation et de son système graphique, dont nous ne possédons que des types relativement modernes.



Peinture figurative mexicaine accompagnée de légendes explicatives en hiéroglyphes (d'ap. L. de Rosny, *les Ecritures figuratives* (1).

Ailleurs, dans le monde entier, il n'existait d'autre procédé d'enregistrer les faits et les idées que la tradition orale ; aussi les premiers hommes qui parvinrent à la notion de l'écriture, sous quelque forme que ce soit, prirent-ils sur les autres une telle avance qu'il fallut des milliers d'années pour que l'équilibre s'établisse et, d'ailleurs, l'effet de cette supériorité n'est encore pas terminé.

Quant aux langues, nous ne possédons, pour la plupart, que d'informes vestiges de leur état en ces temps si reculés. Cepen-

nat. de Toulouse, 1879.) — H. Mansuy, *Stat. préhist.* de Somronseng et de Longprao, Hanoi, 1902.

(1) Le registre supérieur représente la fondation de la ville de Mexico (dont l'aigle A est le symbole) par Kouaoutli-Ketzki et Te-Notch, aidés par les chefs des principales familles (1. Akassilli, 2. Kouapa, 3. Oselopa, 4. Akechotl, 5. Tesincoub, 6. Tenoutch, 7. Chomimitl, 8. Chokoyol, 9. Chiouhcak, 10. Atotoll). Le registre inférieur figure les conquêtes d'Akamapichtli, premier roi de Mexico sur les États de Colhuacan (B) et de Tenotchtitlan (C).

dant, grâce aux textes laissés par quelques-unes d'entre elles et aux traces encore vivantes de certains idiomes, il est possible de se faire une idée générale de la carte linguistique du monde à cette époque.

En Chaldée, l'akkadien, dans toute la force de son développement, se transformait déjà en babylonien, différant en cela quelque peu de l'assyrien, qui se formait sur le Tigre, conservant plus d'archaïsmes que le dialecte du Midi.

En Syrie, l'araméen, le chananéen, le phénicien partis de Chaldée, avaient évolué chez de petits groupes d'hommes, dans le pays même et en Égypte au temps des pasteurs. Il en était résulté une foule de formes dialectales dans chacun des idiomes primitifs : le tyrien, le sidonien qui essaima plus tard le punique, l'hébreu, le moabite, l'ammonite, le galiléen, l'amorrhéen, le samaritain, etc., tous plus ou moins proches parents, s'entendant les uns les autres, mais dont la plupart ont disparu sans laisser de traces.

En Arabie où, malgré la proximité de l'Égypte et de la Chaldée, l'écriture n'avait point encore pénétré, il se parlait une foule de dialectes, tous voisins entre eux et plus proches de la langue primitive que ceux du Nord qui, dans leurs migrations, s'étaient mélangés d'expressions et de formes étrangères.

Tel était le domaine des langues sémitiques, fort restreint, comme on voit, et formant un groupe homogène. Ceci explique les affinités étroites qu'on rencontre toujours entre les diverses branches de cette famille, quels que soient les matériaux soumis à l'examen.

L'Égypte n'avait guère modifié son parler d'antan, qui était d'usage dans toute la vallée du Nil, de Syène à la Méditerranée ; mais dans la vallée du Nil seulement, car ce pays n'a jamais essaimé de colonies durables, ses fondations à l'étranger n'étant que des postes militaires, aux garnisons sans cesse relevées. Il existait dans la langue vulgaire des différences de terroirs et, dans le Delta, des traces très marquées d'influence asiatique (1).

Au sud commençaient les langues khamitiques des nègres,

(1) Sur le haut Nil, les dialectes nubiens étaient restés purs. Quelques siècles seulement avant notre ère, ils employaient une écriture spéciale dont on retrouve des textes indéchiffrés sur les murs, entre autres du temple de Philæ ; certains se sont conservés jusqu'à nos jours (le Bichari).

qu'en Nubie on écrivait au moyen des hiéroglyphes égyptiens; plus haut, l'écriture était inconnue.

Au nord, l'hétéen, dont les textes encore indéchiffrés ne nous renseignent pas sur la nature de la langue, puis des tribus autochtones, certainement apparentées aux Hétéens, et s'étendant jusqu'au pied du mont Caucase. Les peuples de ces pays parlaient probablement des langues agglutinantes comparables au géorgien de nos jours, au vannique des temps assyriens, mais n'écrivaient pas.

Seuls, des anciennes races, Van et l'Élam possédaient alors les cunéiformes. Suse nous a transmis une abondante littérature montrant une langue agglutinante avec flexions simples.

Texte anzanite de Chilhak in Chouchinak, sur un pommeau de terre émaillée (1).

Dans l'Iran, un grand nombre de dialectes divisaient alors le plateau. Sur les bords occidentaux, où se parlaient encore les idiomes des anciennes races, le mède et le perse se trouvaient en îlots ; mais ces langues devenaient plus compactes au fur et à mesure qu'on avançait vers l'Orient, au nord pour le mède, au sud pour le perse. De tous les dialectes iraniens, il ne nous reste que bien peu de chose: le zend, dans l'Avesta, et le perse, dont nous ne connaissons qu'une forme relativement récente, l'achéménide.

Ces deux langues sont parallèles et ne procèdent pas l'une de l'autre. La première était probablement le parler d'une secte ou d'une tribu habitant le Nord, l'Hyrcanie ou la Bactriane ; la seconde acheva son développement dans les pays situés au Sud du plateau.

Le lieu d'origine du zend et son époque ont été l'objet de longues discussions; les uns placent son berceau vers les confins de la Scythie, les autres en Médie ou dans l'Atropatène. Certaines sources le montrent parlé à l'époque où la famille iranienne était encore groupée dans le pays de Balk, c'est-à-dire trois à quatre mille ans avant notre ère ; d'autres abaissent cette date jusqu'au quinzième siècle, voire même aux temps des Achéménides. Quoi

(1) « Moi Chilhak in Chouchinak, fils de Choutrouk Nakhkounte, vaillant chef, pour la bénédiction de ma vie, la bénédiction de la vie de Nakhkhounta-Outou, ma femme chérie, et la bénédiction de la vie de notre famille — Cf. V. Scheil, *Mém. Délég. en Perse*, t. III, textes élamites-anzanites, 1901, p. 74.

qu'il en soit, cette langue ne le cède sûrement en rien au perse pour l'antiquité, bien que son écriture soit de date récente.

A côté de ces deux langues, il en est d'autres qui n'ont jamais été écrites, et dont nous ne possédons presque rien; tels sont le mède dégénéré en kurde actuel, et l'ossèthe parlé par une peuplade perdue au milieu du grand Caucase.

Mais ces types n'étaient pas les seuls, ils se décomposaient eux-mêmes en une foule de dialectes. Toutes ces formes ont à jamais disparu, parce que l'écriture n'est arrivée que tard en Iran, et qu'elle n'a jamais été mise qu'au service du perse d'abord et du zend ensuite.

Il en fut de même dans les Indes, où l'invasion aryenne apporta probablement un grand nombre de langues, elles aussi divisées en multiples dialectes (1). Aucune ne fut écrite avant le second ou tout au plus le troisième siècle av. J.-C. ; elles se parlaient seulement comme la plupart des langues de l'Iran et de la Grèce un demi-millénaire auparavant. Dès le IIIe siècle avant notre ère, la langue védique possédait déjà une culture ; mais son dévoloppement avait été purement oral. Le sanskrit classique en sortit, provoqué par l'application de l'écriture. Quant au sanskrit-mixte, il n'est qu'une manière d'écrire le prâkrit, et les brahmanes en ont fait sortir le sanskrit profane. Les dialectes prâkrits, populaires par leur origine, ont également évolué, du IIe au IVe siècle de notre ère, sous l'influence du sanskrit.

« Tout, dans ce système, se tient et se suit en un mouvement naturel et bien lié. Les mêmes inspirations que nous voyons à l'œuvre dès les premiers temps continuent leur action dans la suite ; au travers des évolutions qui se commandent et s'engendrent l'une l'autre, les principes moteurs restent identiques (2). »

La Scythie (Russie méridionale et Transcaspienne), alors occupée par des tribus aryennes, ne nous a rien laissé ; et ce n'est que dans le sud et l'occident des pays méditerranéens que nous rencontrons quelques indices permettant de suivre les Aryens. Encore, ces

(1) Nous ne possédons aucun document sur l'invasion de l'Inde par les peuples de langues dravidiennes, de même que nous n'avons aucun renseignement sur l'époque où les Indo-Européens franchirent l'Hindou Kouch, pour pénétrer dans les plaines du Pandj-Ab et la haute vallée du Gange. Les premières informations historiques montrent les Aryens déjà fermement établis dans ces pays. Il semblerait aussi que des tribus aryennes ont, également, traversé l'Altaï pour gagner les plateaux de l'Asie centrale et là se soient fondues avec les populations mongoliques.

(2) Cf. E. Sénart, *les Inscriptions de Piyadasi*, t. II, 1886, p. 52.

traces ne nous sont-elles parvenues qu'indirectement, seulement par quelques noms de peuples transmis par les textes égyptiens.

Les Lyciens, les Phrygiens, les Dardaniens, les Kébrènes, les Paphlagoniens, les Bithyniens, les Mysiens, les Ascaniens, etc., de l'Asie Mineure, parlaient des langues apparentées au grec, de même qu'une foule d'autres peuplades, dont les noms sont oubliés aujourd'hui.

Parmi ces peuples, les Ascaniens, ancêtres des Arméniens, ont plus tard gagné le bord du massif persan, dans les pays de l'Ararat; ce qui porta bien des savants, des linguistes même, à chercher à les rapprocher des peuples iraniens. Mais il ne faut pas oublier que c'est vers le XVe siècle avant notre ère que les Arméniens passèrent le Bosphore, en compagnie des peuples que je viens de citer et que, s'ils sont aujourd'hui plus rapprochés géographiquement de la Perse que de la Grèce, ce n'est que par suite de leur retour vers l'Orient. Cette famille linguistique semble former le passage entre le groupe gréco-italiote et la souche irano-hindoue (1).

La Grèce et l'Italie furent occupées par des peuples très proches parents, si nous en jugeons par les affinités que présentent leurs langues.

Le grec prit des formes spéciales, suivant les pays où se fixèrent les différentes tribus, et il n'est pas bien certain que ces variétés n'existaient pas déjà avant l'invasion. C'est ainsi que l'éolien fut parlé vers la pointe occidentale de l'Asie Mineure; le dorien dans le Péloponèse et plus tard en Crète (2), dans les colonies de Sicile, de Libye et d'Italie méridionale; le béotien au nord de Corinthe; l'ionien, la langue des îles, était aussi parlé dans certaines localités de l'Asie Mineure, en Attique, etc.; sans compter les nombreux dialectes disparus avant l'introduction de l'écriture chez les Hellènes.

(1) Hübschmann considère l'arménien comme faisant partie d'un groupe indépendant dans la famille indo-européenne. (Cf. *Zeitschr. de Kuhn*, t. XXIII, p. 407.) C'est à tort qu'on a pensé (Hovelacque, *la Linguistique*, Paris, 1888, p. 288), confondant le vannique avec l'arménien, que cette langue avait été écrite dans l'antiquité en caractères cunéiformes.

(2) Les peuples qui occupaient la Crète avant l'invasion dorienne possédaient, non seulement une langue que nous ne connaissons pas, mais une écriture restée indéchiffrable. Elle résulte sûrement de la simplification d'un système hiéroglyphique, tout comme le proto-Élamite (Cf. V. Scheil, *Mém. Délég. en Perse*, t. VI, 1905, p. 59, sq.) dérive des hiéroglyphes sumériens primitifs. Cette descendance est affirmée par des rameaux, des têtes humaines schématisés Quelques signes semblant appartenir au même groupe ont été rencontrés dans les Cyclades, à Milo entre autres, en sorte qu'on serait tenté d'attribuer, dans la très haute antiquité, un système d'écriture figurative ou hiéroglyphique à l'Orient méditerranéen et de songer à une parenté possible entre les signes hétéens qui, comme on le sait, furent en usage jusqu'à la côte et les hiéroglyphes, d'où descendent les curieux signes découverts en Crète par M. Evans; et peut-être aussi l'écriture chypriote.

C'est vers cette époque également que la péninsule italique fut envahie par des tribus étroitement apparentées à celles de la Grèce, mais ne descendant pas d'elles. Le latin (1), qui renferme des formes plus archaïques que le grec, est la langue qui a dominé les autres. Il avait alors une foule de sœurs, telles que l'osque, l'ombrien, qui toutes disparurent de bonne heure. L'ombrien était parlé dans le sud-est de la Péninsule, l'osque au sud, le latin vers le milieu, près de l'étrusque, langue que quelques auteurs (2) rattachent au groupe indo-européen, et que d'autres (3) croient pouvoir faire rentrer dans celui des dialectes qui, avant la venue des Aryens, se parlaient au sud de l'Europe.

Dans quelques pays isolés, tels que les montagnes, les anciens idiomes se seraient conservés encore longtemps. L'albanais (4), le basque (5), jusqu'à nos jours, l'ibérien (6), dans la péninsule espagnole, jusqu'au milieu de l'empire romain.

Les Celtes (7) s'étaient avancés dans la France et depuis longtemps occupaient nos pays. Ils étaient probablement venus de la région du Dnieper ou du Bas-Danube, en passant par les pays baltiques, apportant avec eux des langues, telles que le breton, dont le parler s'est perpétué jusqu'à nous.

Pour le reste de l'Europe, nous ne pouvons nous prononcer ; certainement il avait été, plusieurs fois déjà, envahi par les peuples aryens ; mais aucun indice ne nous permet de juger des langues que parlaient ces premiers envahisseurs.

Le monde situé en dehors de celui que je viens de décrire sommairement était en entier le domaine des langues inférieures, monosyllabiques ou agglutinantes.

En dehors des principaux centres de culture intellectuelle,

(1) Nous en pouvons suivre l'évolution depuis le troisième siècle avant notre ère. (Cf. Corssen, *Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2e édit. Leipzig, 1868, t. I, p. 695.)

(2) Corssen, *Ueber die Sprache der Etrusker*, Leipzig, 1874, 1875.

(3) Fliguier, *Zur præhistorischen Ethnol. Italiens*, 1877.

(4) L'albanais ou skipetar semble appartenir à la souche aryenne.

(5) Cf. Broca, Sur l'origine et la répartition de la langue basque, ds *Rev. d'Anthrop.*, t. IV et carte, pl. III. — Carte du prince Bonaparte, 1869. Le plus ancien document en langue basque n'est pas antérieur au dixième siècle de notre ère (charte latine de 980, donnant quelques noms propres basques). Quant au plus ancien texte basque, il est dans Rabelais (1542), et le premier livre en cette langue est de 1545. Le basque, dont l'origine demeure absolument inconnue, se subdivise en une vingtaine de dialectes, parlés tant en Espagne qu'en France.

(6) L'ibérien, langue parlée jadis dans toute l'Espagne et le Portugal jusqu'aux environs de Narbonne en Gaule, ne nous est connu que par les médailles (1er s. av. J.-C.) et les inscriptions encore indéchiffrées ; on le pense apparenté au basque. (Cf. Van Eys, La langue ibérienne et la langue basque, ds *Rev. de linguistique*, Paris, 1874, t. VIII, p. 1. — Vinson, La question ibérienne, ds *Mém. Congr. sc. de France*, 1874, t. II, p. 357.)

(7) La branche celtique (indo-européenne) du langage se subdivise en deux groupes, le gaélique et le kimrique.

il se forma, dans les îles et sur les côtes, une multitude de foyers d'une indépendance relative, où chaque peuplade donna cours à ses tendances. Ces foyers s'influencèrent les uns les autres et ne manquèrent pas de réagir plus ou moins sur les pays d'antique civilisation.

Tour à tour on a voulu attribuer à une seule origine les progrès dans nos pays. Tantôt ce furent les Phéniciens qui, par l'étendue de leur navigation, auraient porté leurs connaissances dans toute la Méditerranée; tantôt ce furent l'Égypte, la Chaldée, la Grèce même, apportant du Nord des notions qu'elle ne posséda jamais aux origines. Aujourd'hui que la Crète entre en jeu (1), l'on exagère déjà les conséquences des récentes découvertes.

Il faut se souvenir que tous les éléments en contact jouèrent leur rôle suivant des proportions que nous ne saurions, dès maintenant, évaluer d'une manière précise; mais dans lesquelles les grandes civilisations asiatiques tiennent une place certainement prépondérante, par la force que leur donnaient les siècles écoulés, l'expérience, la puissance commerciale, maritime et militaire.

Dans tel pays, l'influence égyptienne domina; dans d'autres ce fut celle de la Phénicie, de l'Assyrie ou de la Chaldée, souvent plusieurs à la fois. Quant au génie indo-européen, il n'entra sérieusement en ligne qu'après avoir dépassé ses maîtres ; et l'on peut affirmer, sans crainte, qu'au début son influence fut insignifiante sur les vieilles civilisations.

Dans une étude aussi compliquée, ne reposant que sur des appréciations souvent discutables et sur des faits d'une analyse très ardue, il ne faut jamais perdre de vue l'ensemble de l'évolution et laisser son esprit s'attacher outre mesure à des détails, quelque séduisants qu'ils paraissent.

(1) Minos, ayant formé la première marine nationale, domine les Cyclades et étend son hégémonie sur toute la Grèce (Thucyd., I, 4). On signale des établissements crétois de cette époque dans la plupart des îles de l'archipel. (Voy. Bolanachi et Fazy, *Précis d'hist. de Crète*, pp. 118-121.) On en place également un à Ténare, en Laconie (Plutarque, *De scr. numin. vindict.*, p. 559. — Hesych). Minos, avec sa flotte, soumet une partie de la Sicile, où il lutte contre les Sicanes, les rivaux des Sicules (Diod. Sic., IV, 79. — Hérodote, VIII, 170), et il fonda Heraclea, Minoa et Egyon. De son temps, un peu après lui, les Crétois dominent sur la Iapygie, où ils bâtissent Hyria, Brentésion et Tarente (Herodote, VII, 170. — Strab., VI, p. 279. — Conon, narrat. 25). Son frère Rhadamante réunit sous son sceptre une partie de la côte d'Asie Mineure aux îles septentrionales de l'Archipel (Diod. Sic., V, 79). Enfin, son autre frère Sarpédon se forme un royaume indépendant, mais allié, en Lycie (Hérodote, I, 173. — Diod. Sic., V, 79), et dans une portion de la Carie et de l'Ionie. (Cf. Bolanachi et Fazy, *Précis d'histoire de la Crète*, pp. 121-126.) Telles sont les traditions grecques sur la thalassocratie crétoise. (Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. II, 1874, p. 418, note 1.) Certainement elles ne répondent pas absolument à la réalité des faits, mais montrent combien l'influence minoenne avait laissé de souvenirs chez les Hellènes.

Si, dès l'âge du bronze, nous rencontrons parfois, mais très rarement, dans l'Europe centrale et septentrionale, des traces d'influence de l'Orient, nous n'en devons point être surpris; car les peuples commerçaient entre eux dès la plus haute antiquité. Mais

Tableau montrant le développement de la connaissance des métaux dans l'Asie Antérieure, l'Afrique du Nord et l'Europe (1).

SIÈCLES	CHALDÉE	ÉGYPTE	SYRIE	CHYPRE	CRÈTE	ILES GRECQUES	ASIE MINEURE	ITALIE SICILE	EUROPE Occidentale	EUROPE CENTRALE	IRAN CAUCASE
LXe	N	N	N	N	N	?	N	N	M? N	M? N	?
LXe à L^e	N	N	N	N	N	?	N	N	N	N	?
L^e à XLe	E	E	E	N	N	?	N	N	N	N	?
XLe à XXXVe	B F	B F	B	E B	N	N	N	N	N	N	?
XXXVe à XXXe	B F	B F	B F	B	N	N	N	N	N	N	B?
XXXe à XXVe	B F	B F	B F	B	E B	E B	E	E	N	N	B
XXVe à XXe	B F	B F	B F	B F	B	B	B	B	E	E	B
XXe à XVe	B F	B F	B F	B F	B	B	B	B	B	B	B F
XVe à X^e	F	F	F	F	B F	B F	B F	B F	B F	B F	B F
X^e à V^e	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F

M = Mésolithique ; N = Néolithique; E = Enéolithique; B = Bronze; BF = Bronze avec connaissance du fer; F = Fer.

partout le facies local sautant aux yeux aussi bien dans les civilisations méditerranéennes que dans celles du Nord, il est sou-

(1) Les indications fournies par ce tableau ne sont, et ne peuvent être qu'approximatives; elles devront être rectifiées au fur et à mesure des découvertes.

vent aisé de faire la part des principes originels, des apports étrangers et des efforts personnels à un peuple.

La forme des vases, des armes, l'ornementation, l'art, la technique industrielle sont autant d'éléments qui, joints aux indications d'ordre social et moral, entrent dans la balance et servent à classer les diverses phases et les divers foyers de l'évolution.

Ces fractions, dans le temps et dans l'espace, sont plus ou moins apparentées; elles se groupent naturellement, montrant des successions et des familles. C'est ainsi qu'il est permis d'affirmer que l'évolution méditerranéenne envisagée dans son ensemble, est étrangère à celle des pays européens, bien qu'il se trouve parfois enchevêtrement de principes nordiques et d'idées orientales.

Certaines formes, par exemple, très anciennes et très simples, occupant une large surface, indiquent, par leur présence même, la parenté des efforts dans les pays où elles se rencontrent. Elles éloignent, au contraire, de leur famille celles où elles font défaut.

Parmi les types d'instruments de bronze hongrois, par exemple, il est à remarquer que les plus anciens, seuls, peuvent être suivis jusqu'au cœur de l'Asie septentrionale (1). L'un d'entre eux, le petit celt, parfois muni de deux œillères, qui se montre dans toute l'Europe, la Russie méridionale et la Sibérie, s'avance jusqu'au Japon et à la Chine ; mais les pays méditerranéens, l'Asie antérieure, l'Iran et les Indes demeurent en dehors de sa zone.

Cet instrument est donc caractéristique d'une grande famille nordique; quant à son point d'origine, il est difficile de le préciser. Est-il venu de Chine en Bretagne? ou de Bretagne en Chine? Est-il né en Hongrie, en Russie, au pied de l'Altaï, pour de là s'étendre à l'est et à l'ouest, et gagner ses limites extrêmes ? Nous ne le pouvons dire ; dans tous les cas, nous savons que son origine n'a aucun lien avec les vieilles civilisations du Sud.

Ce que je viens de dire d'un seul type s'applique à une foule d'objets, d'ornements ou d'idées; et l'ensemble de leur étude, corroboré par d'autres observations, par les traditions et par les lambeaux d'histoire échappés à la destruction générale des textes sur les origines, permet d'établir le sens, l'intensité et les bords de ces grands courants, auxquels l'Europe est redevable en majeure partie de ses connaissances initiales.

(1) Cf. Sophus Muller, L'origine de l'âge du bronze en Europe, trad. ds *Matériaux*, t. XX, 1886, p. 162.

Un autre exemple est celui de l'ornement en spirale. Né en Égypte, suivant la plupart des archéologues il aurait de la vallée du Nil gagné l'Asie antérieure, la Perse, le Caucase, la Russie d'une part; d'autre part il se serait répandu dans l'Archipel, la Grèce, l'Italie, l'Ibérie et aurait atteint la Scandinavie après avoir envahi toute l'Europe.

Pour la famille méridionale, je choisirai un exemple puisé dans un autre ordre d'idées, celui de la diffusion du culte d'Astarté « la terre mère, la fécondité » et de sa représentation. Née en Babylonie et dans l'Élam, la déesse Nana se répand en Asie, en Égypte, en Syrie, gagne les îles grecques, l'Asie Mineure et s'étend peu à peu jusqu'aux portes d'Hercule ; mais ne sort pas de la zone méditerranéenne, ne pénètre que peu ou pas dans les pays situés à l'Orient du Tigre. Il y a là diffusion de principes du Sud dans la famille nordique, sans invasions comme véhicules des notions.

Le phénomène inverse se produit aux débuts de l'état métallurgique dans l'Asie Mineure et à Chypre. Là on reconnaît des influences, dont les traces plus anciennes se montrent dans la vallée du Danube (1). Dans ce cas il y a diffusion par invasion car, on le sait, les Indo-européens qui, vers le second millenium, apparurent dans le nord de l'Asie antérieure, venaient de Thrace et avaient séjourné au-delà des Balkans.

Les exemples qui précèdent sont concluants, mais tous les faits ne se laissent pas interpréter aussi aisément. Il en est qui résistent à la critique la plus judicieuse. Le Swastika, répandu sur le monde entier, aussi bien dans le Nord que dans le Sud, en Amérique qu'au Japon et en Chaldée, ne nous a pas livré ses secrets; et, malheureusement, il en est ainsi pour la plupart des indices du culte que nous relevons dans les vestiges des premiers âges.

(1) R. v. Lichtenberg, Beiträge z. ältesten Geschichte v. Kypros, in *Mitt. d. Vorderasiat. Ges.*, 1906, 2.

CHAPITRE X

La prépondérance assyrienne.

Décadence de l'Égypte. — Les Mèdes et Cyaxares.
Invasion des Scythes. — Pelasges et Hellènes.
Les Ligures. — Les Etrusques, fondation de Rome.
Origines de la civilisation chinoise.

L'Assyrie fut le nid d'oiseaux de proie d'où, pendant près de dix siècles, partirent les expéditions les plus terribles qui aient jamais ensanglanté le monde.

Assour, Nimroud (1) et finalement Ninive, furent successivement les capitales de cet empire; Assour était son dieu, le pillage sa morale, les jouissances matérielles son idéal, la cruauté (2) et la terreur ses moyens (3).

Jamais peuple ne fut plus abject que celui d'Assour; jamais souverains ne furent plus despotes, plus cupides, plus vindicatifs, plus impitoyables (4), plus fiers de leurs crimes (5).

(1) Le transfert de la capitale d'Assour à Kalach se fit sous Salmanasar Ier (Cf. G. Maspero, *Hist. Or. class.*, t. II, p. 608), mais ne semble avoir été définitif que cent ans plus tard.

(2) Je (Assournazirabal) construisis un pilier à la porte de la cité, puis j'enlevai la peau de tous les notables, et j'en recouvris le pilier; j'accrochai les cadavres au pilier même, j'en empalai d'autres sur le sommet du pilier; je rangeai les derniers sur des pals autour du pilier. » (*Ann.*, col. I, 89-91.)

(3) « La terreur de ma force les culbuta, ils craignirent le combat et ils embrassèrent mes pieds. » (*Ann. de Tiglatphalasar*, I, col. III, l. 4-6.)

(4) On laissait aux vaincus leurs rites nationaux, leurs constitutions, leurs rois (Cf. *Annales de Tiglatphalasar*, col. II à V); même lorsque l'un de ceux-ci avait été empalé ou décapité, après une rébellion, on ne lui donnait point pour successeur un personnage étranger à sa famille; mais on choisissait, parmi ses fils ou parmi ses parents, celui que l'âge ou le degré d'affinité appelait à régner, et on l'intronisait sur les débris fumants encore. Il devait humilier ses dieux devant Assour, payer un tribut annuel (*Annales de Tiglatphalasar*, id.), prêter aide et secours aux commandants des garnisons voisines, joindre son armée aux troupes royales en cas de besoin (*Ann. Assourbanipal*, col. III), consigner ses fils ou ses frères en otages, livrer ses filles et ses sœurs, les filles et les sœurs de ses nobles pour le service ou le lit du vainqueur. (G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. II, 1897, p. 640, sq.)

(5) « J'ai (Sennacherib) détruit leur (Elam et Babylone) plan de bataille et je les ai mis à mort. Ils jonchaient la terre comme des..

L'Assyrie résume en elle tous les vices; hormi la bravoure, elle n'offre aucune vertu. Il faut feuilleter l'histoire entière du monde pour trouver çà et là, dans les époques les plus troublées, des

Limites de l'Empire assyrien. ___ = vers 1400 av. J-C, _.._.._ = sous Teglathpalasar, vers 1120, ... = sous Ramannirari III, 812-784, + - + = sous Assourbanipal, 667-625.

Marche du développement de l'Empire assyrien.

crimes publics dont l'odieux soit comparable aux horreurs commises journellement par les Ninivites au nom de leur dieu (1).

les harnais, les armes, les trophées de ma victoire nageaient dans le sang des ennemis, comme dans une rivière. Mes chars de bataille qui écrasent les hommes et les animaux avaient broyé leurs corps. J'ai élevé comme un trophée des monceaux de cadavres dont j'ai coupé les extrémités des membres. J'ai mutilé ceux qui sont tombés en mon pouvoir, je leur ai coupé les mains, je me suis emparé de leurs bracelets, des monceaux d'or, des objets qu'ils possédaient. » (Prisme de Taylor, W. A. I. I, c. V. l. 56; c., VI, l. 1, trad. J. Menant, *Ann. Assyr.*, p. 223.)

(1) Cf. *Annales d'Assourbanipal*, col. I, pp. 81-91, II, l. 107, III, col III, 107-109, 111-113, etc. — Cf. Peizer, Inschriften Aschurnâsir-abal's, in Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, pp. 66-67. — Cf. G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. II, p. 638, sq.

L'Assyrien n'est ni un artiste, ni un littérateur, ni un légiste ; c'est un parasite, appuyant l'organisation du pillage sur une formidable puissance militaire (1). Si loin que s'étende son empire, partout il domine et nul part ne gouverne ; ses appétits sont sans limites (2). En lui s'incarnent, au plus haut degré, les défauts et les vices de la politique asiatique. Il est, à ce point de vue, celui de tous les peuples de l'antiquité, dont l'étude soit la plus intéressante.

Les débuts de l'Assyrie, nous l'avons vu, furent obscurs. Des bandes refoulées de Chaldée par la venue de nouveaux contingents sémitiques, ou peut-être aussi par la conquête élamite, avaient remonté le Tigre ; et, s'arrêtant à dix ou douze jours de marche de Babylone, avaient fondé une ville, Assour, et une principauté gouvernée par des Patésis.

S'étant peu à peu développée, ayant agrandi son territoire, cette colonie devint bientôt un véritable royaume (3) qui, dès le quinzième siècle, comptait déjà dans la politique de l'Asie.

(1) L'armée assyrienne était rationnellement organisée, les divers corps de troupes étaient séparés, le commandement intelligemment réparti. Elle possédait ses sapeurs ou troupes de siège, son matériel spécial, etc Cf. LAYARD, *The Mon. of Nineveh*, t. I, pl. XIX, XX, XXIX, LXVI ; t. II, pl. XLIII, etc.

(2) « Pour assurer la puissance de mes (Tiglatphalasar Ier) armes auxquelles le dieu Assour, mon seigneur, a promis la victoire et l'empire du monde. » (Prismes de Kalah Cherghat. Cf. J. MENANT, 1874, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 37.)

(3) *Liste des Souverains assyriens.*

(D'après SCHNABEL. *Mittheil. der Vorderasiat. Gesellschaft*, 1908, I.

. . . . . .
Kate-Achir, vers 2100.
Chalim Ahoum.
Houchouma.
Erichoum, vers 2030.
Ikounoum, vers 2000.
. . . . . .
Sankenkate Achir, 1930 (?)
. . . . . .
Eulilkapkapou.
Samsi Adad Ier, 1870.
. . . . . .
Ichme Dagan Ier.
Samsi Adad II, 1815.
. . . . . .
Ichme Dagan II.
Achirnirari Ier, 1700.
. . . . . .
Achir rabi I, 1600.
Achir nirari II.
Achir rimnichechou, 1560.
. . . . . .
Pouzour Achir, 1520.
Achir rimnichechou II, 1500.
. . . . . .
Achir nadinakhé, 1478.
. . . . . .
Erba Adad.
Achour ouballit, 1418-1370.
Enlil nirari, 1370-1345.
Arik denili, 1345-1320.
Adad nirari Ier, 1320-1290.
Choulmanacharidou Ier, 1290-1260.
Toukoulti Ninib, 1260-1240.
Achournasirapal Ier, 1240-1235.
Achournarara, 1230.
Nabou daïan.
Ninib toukoulti Achour, 1220.
Achour choum lichir, 1210-1198.
Enlil Koudour ousour, 1198-1192.
Ninip apal Ekour, 1192-1182.
Achour daïan Ier, 1182-1145.
Moutakkil Nouskou, 1145-1135.
Achourrichichi I, 1135-1115.
Toukoulti apal Echarra Ier, 1115-1100.
Chamchi Adad III, 1100.
Achour bélkala, 1080.
. . . . . .
Achour rabi II, 1000.
Achourrris ichi II.
Toukoulti apal Echarra II, 950.
Achour daïan II.
Adad nirari II, 900-890.
Toukoulti Ninip II, 889-885.
Achour nasir apal II, 884-860.
Choulmanou acharidou II, 859-825.
Samsi Adad IV, 824-812.
Adad nirari III, 811-783.
Choulmanou acharidou III, 782-773.
Achour daïan III, 772-764.
Adad nirari IV, 763-755.

Vers 1370, Bournabouriyach I, roi cosséen de Babylone, traitait d'égal à égal avec Assourouballit, roi d'Assour, et lui donnait sa fille en mariage.

Cent ans après, Toukoultininip, s'étant adroitement immiscé dans les affaires de la Chaldée, imposait son joug à Babylone même, dont les souverains devenaient ses vassaux (1).

Ainsi, l'un des premiers actes des Assyriens, en politique extérieure, fut d'asservir leurs frères du Sud ; et, pendant la longue durée de leur empire, ils ne cessèrent de les traiter en esclaves.

Mais Babylone se révolta; les Assyriens furent pour un temps chassés de ses territoires et El Assar elle-même serait tombée sous les coups de Ramânbaliddin, si vers 1220, Ninippalékour, ayant réorganisé ses armées, n'avait écrasé les Chaldéens sous les murs mêmes de sa capitale.

La guerre entre les deux grandes puissances sémitiques se poursuivit sans relâche pendant plusieurs règnes, l'une et l'autre prenant alternativement l'offensive ; l'avantage resta aux Assyriens, populations plus rudes et plus entraînées à la guerre, et Babylone y perdit son indépendance (2).

Ces guerres perpétuelles contre la Chaldée et contre les tribus

Achour nirari III, 754-746.
Toukoulti apal Echarra III, 745-727.
Chonlmanou acharidou IV, 726-722.
Charroukin, 721-705.
Sin ahe irba, 704-681.
Achour ah iddin, 680-668.
Achourbanipal, 667-626.
Sin choum lichir, 625.
Achour etil ilani, 625-620.
Sin char ichkoun, 620-610.

(1) Toukoultininip profita de ce que les Elamites venaient de vaincre Belnadinchoumou, roi de Babylone. Il attaqua son successeur Kadachman Kharbé II avant que celui-ci eût pu se remettre de ses désastres, prit Babylone, massacra une partie de la population, pilla les palais et les temples, enleva les statues des dieux (Mardouk), les insignes de la royauté et rentra dans Kalakh chargé de butin.

(2) *Liste des souverains cosséens de Babylone*

(D'après les travaux de Schnabel, *Mittheil. der Vorderasiat. Gesellschaft*, 1908, I.)

Gandach, 1761-1746.
Agoum, 1745-1724.
Kachtiliach Ier, 1723-1702.
Ouchchi (?), 1701-1694.
Abi rattach.
Tachchi georoumach.
Agoum Kakrime.
. . . . . .
Karaindach I, 1560 (?)
. . . . . .
Kadachman Kharbe Ier.
Bourna Bouriach Ier, 1520 (?).
. . . . . .
Kourigalzou Ier (?).
Melichihu Ier (?).
. . . . . .
Karaindach II, 1425-1408.
Kadachman Kharbe II, 1408-1388.
Nazi Bougach, 1388.
Kourigalzou II, 1388-1382.
Bourna Bouriach II, 1381-1352.
Kourigalzou III, 1351-1327.
Nazi Maroullach, 1326-1301.
Kadachman Tourgou, 1300-1284.
Kadachman Kharbe III, 1283-1278.
Koudourri Enlil, 1277-1270.
Chagarakti Chouriach, 1269-1257.
Kachtiliachou II, 1256-1249.
Enlil nadin choum 1248-1247.
Kadachman Kharbe IV, 1247-1246.
Adad choum iddin, 1245-1240.
Adad choum nasir 1239-1210.
Melichihou II, 1209-1195.
Mardouk apal iddin I, 1194-1182.
Zamama choum iddin, 1181.
Bêl nadin ahé, 1180-1178.

Cette dynastie aurait complé trente-six rois au moins, occupant une durée de 576 ans et 6 mois. (Cf. G. Maspero, *Hist. anc. Or. classique*, t. II, p. 612. — Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, t. I, p. 60. — Hilprecht, *The Babyl. exped. of the University of Pennsylvania*, t. I, pp. 37-38. — Winckler, *Altorientalische Forschungen*, p. 133.)

du Kurdistan entretenaient l'humeur belliqueuse des Assyriens, les exerçaient à la lutte; et dès que les rois d'Assour eurent péniblement groupé autour de leur capitale ce qu'il fallait de peuples et de terres pour assurer leur force, on les vit fondre sur l'Asie, soumettre à leur joug tout le monde civilisé de leur temps.

Après les expéditions de Chaldée, l'Assyrie ne cessa de s'agrandir sur toutes ses frontières. Téglatphalasar I (1), vers 1130, fut le premier de ses grands conquérants; il soumit la Commagène (2), le pays des Moschiens, les tribus des montagnes orientales voisines du Tigre, opéra de fructueuses razzias dans le massif arménien, dans les pays du Naïri, soumit au passage les restes des Hétéens (3), les Sémites de l'Oronte, une partie du Liban et de la Phénicie : il fut le véritable fondateur de l'empire.

Chez les souverains ninivites (4), l'usage était d'exécuter chaque été une razzia sur un point de l'Asie. Il était aisé de faire naître les prétextes; car il suffisait de ne point être adorateur d'Assour pour avoir mérité sa haine.

Le pays sur lequel s'abattait la colère des dieux (5), district convoité pour ses richesses, était alors mis à sac, dévasté et ses biens partaient pour Ninive (6), accompagnés d'une partie de la

(1) Pour l'histoire de ce souverain, Cf. Rawlinson, *Cun. Inscr. W. As.*, t. I, pl. IX-XVI. — Winckler, *Sammlung von Keilschriften*, I, pp. 1-25. — Lotz, *Die Inschriften Tiglathpilezers*, I, pp. 12-188, etc.

(2) « Dans ce temps-là, j'ai (Teglatphalasar Ier) marché contre le pays de Koummoukh, qui m'était rebelle. Il avait refusé au dieu Assour, mon seigneur, les tribus et les redevances qui lui sont dus ; j'ai envahi tout le pays de Koummoukh (la Commagène). J'en ai emporté des esclaves, des butins, des trésors ; j'ai incendié leurs villes, je les ai démolies, je les ai détruites. » (Prismes de Kalah Cherghat. — Cf. J. Menant, 1874, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 36.)

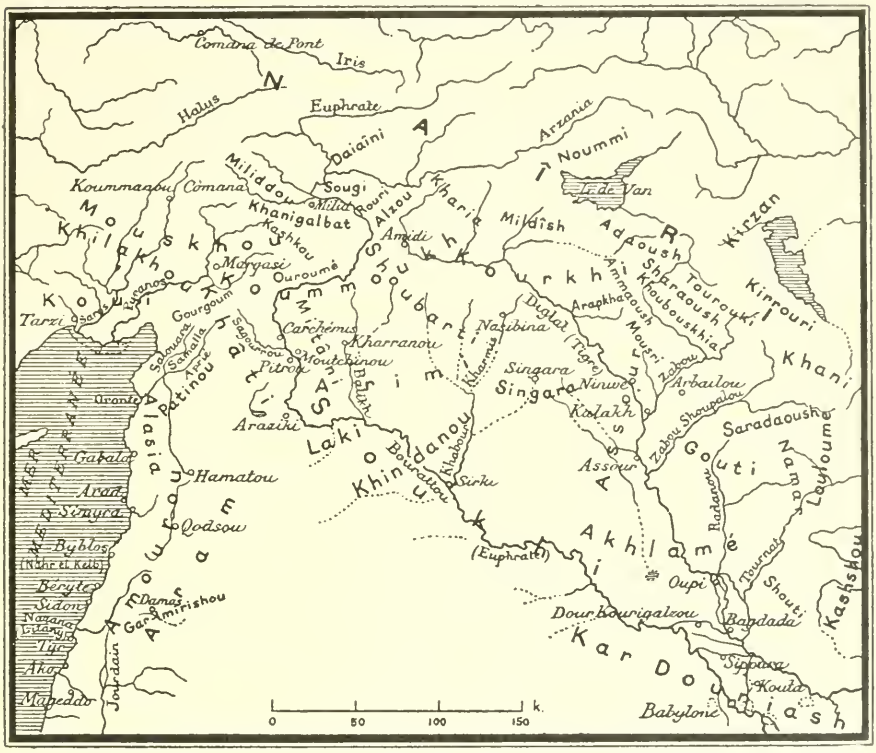
(3) Peut-être les Assyriens, en abordant les Hittites, espéraient-ils se rendre maîtres des régions minières de l'Asie Mineure, de l'Amanus et du Taurus. Il est à remarquer que les principaux districts miniers de l'Asie antérieure se trouvaient très éloignés de Ninive, et que cependant ce sont eux qui lui fournissaient, soit par le commerce, soit par le pillage, les métaux dont elle avait besoin. Les mines du Petit Caucase débitaient le cuivre en anneaux suivant le système pondéral assyrien. (Cf. J. de Morgan, *Miss. sc. au Caucase*, t. I, p. 109.)

(4) Les titres que se donne Sennachérib (Cylindre de Bellino, Layard, pl. LXIII, l. 2. Trad. J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 225) résument fort bien le caractère des rois d'Assour. « Sennakhérib, roi grand, roi puissant, roi du pays d'Assour, roi des nations, pasteur suprême, adorateur des Grands Dieux (Assour et Istar), fidèle à la foi jurée, observateur des traités, exécuteur de la justice, marchant dans le sentier du droit, le juste, le vaillant, le fort, le terrible, le premier des princes, celui qui anéantit ses ennemis. »

(5) « Dans ma quatrième campagne, je mobilisai mon armée et la dirigeai contre Akhchèri, roi des Mannéens, sur l'ordre de Assour, Sin, Chamach, Ramman, Bêl, Nabou, Ichtar de Ninive, Ichtar-Kitmouri, Ichtar d'Arbèles, Ninip, Nergal, Nouskou; j'entrai chez les Mannéens et m'y promenai victorieux » (*Cyl.*, col. II, 126-130, trad.).

(6) Assour nazir habal ayant mis le siège devant Karkemich, les Hétéens rachetèrent leur ville par des présents; c'étaient « des coupes d'or, des chaînes d'or, des lames d'or, 100 talents de cuivre, 250 talents de fer, des dieux de cuivre sous la forme de taureaux sauvages, des vases de cuivre, une bague (?) de cuivre, le somptueux mobilier d'une résidence royale, des lits et des trônes de bois rares et d'ivoire, 200 femmes esclaves, des vêtements et des étoffes de diverses couleurs, du cristal noir et bleu (améthyste), des pierres précieuses, des défenses d'éléphant, un chariot blanc, de petites statuettes en or, ainsi que de simples chars et des chevaux de guerre. » (*Inscr. du palais de Nimroud*, col. III, l. 71, trad. Menant.)

population réduite en esclavage (1); le temple avait sa large part des dépouilles, de même que le trésor royal; le reste était partagé entre les principaux feudataires d'Assour ou vendu sur la place publique; les hommes, les femmes, les enfants, le bétail



Le premier Empire assyrien (2).

s'écoulaient en énormes troupeaux (3) vers les terres encore libres, que les vaincus cultivaient (4) pour le compte d'Assour, tandis que les Assyriens menaient ailleurs d'autres campagnes de dévastation.

(1) « J'ai (Sennachérib) emmené comme captifs (du pays des Juifs) 200.150 personnes de tout âge, des hommes, des femmes, des chevaux, des ânes, des mulets, des chameaux, des bœufs et des moutons sans nombre... Alors, la crainte immense de Ma Majesté terrifia Khazakiaou (Ezechias), roi du pays de Yaouda (des Juifs), il congédia les troupes qu'il avait réunies pour la défense de la ville d'Oursalimmi (Jérusalem), sa capitale, et il envoya des ambassadeurs vers moi, dans la ville de Ninoua, ma capitale, avec 30 talents d'or, 800 talents d'argent, des métaux, des pierreries, des perles... du bois de santal, de l'ébène, le contenu de son trésor, ses filles, les femmes de son palais, ses esclaves mâles et femelles, et il délégua vers moi son ambassadeur pour m'offrir des tributs et faire sa soumission. (J. Menant, 1874, *Ann. Assyr.*, pp. 218-219.)

(2) D'après G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. II, p. 599.

(3) Cf. Layard, *The monuments of Nineveh*, t. I, pl. LVIII, LX, LXXIV; t. II, pl. XXVI, XXIX, XXX, XXXI, XXXIV, XXXV, XXXVII, XLII figurant des troupeaux de captifs.

(4) Cf. Delattre, *le Peuple et l'Emp. des Mèdes*, p. 110, sq. le rôle des colonies et des captifs dans l'Empire assyrien.

Tout pays ayant attiré une fois la colère ou mieux la cupidité du roi était dès lors en servitude ; chaque année, il devait payer tribut (1) et, s'il y manquait, était considéré comme en état de rébellion.

Les Annales assyriennes abondent en récits d'expéditions destinées à ramener dans l'obéissance des peuples révoltés (2), et la cruauté de la soldatesque s'y révèle dans toute son horreur. Les rois, dans leurs inscriptions triomphales, se plaisent, en effet, à décrire les supplices infligés aux vaincus ; ils le font afin de semer la terreur chez ceux qui ont déjà supporté le poids de leurs armes, afin d'avoir toute liberté d'action sur leurs frontières, et d'être à même de dévaster des pays encore vierges.

L'Assyrien est soldat, scribe et gouverneur des pays conquis ; au-dessous de lui est l'esclave, qui le nourrit de son labeur. Cet homme, libre la veille, réduit dès lors à la perpétuelle désespérance, n'est plus qu'une sorte de bétail, dont on vend les enfants alors que, lui-même aussi n'est qu'une marchandise.

Ces principes, l'Assyrie y manquait parfois pour des raisons d'intérêt qui la plupart du temps nous échappent. Ninive traitait alors certains peuples avec ménagements, leur reconnaissant des droits et des privilèges.

Le bruit des victoires de Téglatphalasar I se répandit jusqu'en Égypte, d'où le Pharaon, par politesse diplomatique, lui envoya des présents; mais, dans ses inscriptions, le roi d'Assour consi-

(1) « De... Chun, du pays de Patin, je reçus 3 talents d'or, 100 talents d'argent, 300 talents de cuivre, 300 talents de fer, 1.000 vases de cuivre, 1.000 vêtements d'étoffe brodée et d'étoffe de lin, sa fille avec une dot considérable, 20 talents de bleu, 500 bœufs, 5.000 moutons ; je lui imposai un tribut de 1 talent d'or, 2 talents de bleu, 100 madriers de cèdre que je reçus chaque année dans ma ville d'Assour. De Khayanou, fils de Gabbari, habitant au pied de l'Amanus, je reçus 10 talents d'argent, 90 talents de cuivre, 90 talents de fer, 300 vêtements d'étoffe brodée et d'étoffe de lin, 300 bœufs, 3.000 moutons, 200 madriers de cèdre, 700 *homers* de résine de cèdre, sa fille avec une dot. Je lui imposai un tribut de 10 mines d'argent, 200 madriers de cèdre, 100 *homers* de résine de cèdre que je reçus chaque année. De Aramou, fils d'Agousi, je reçus 10 mines d'or, 6 talents d'argent, 500 bœufs, 5.000 moutons. De Sangara de Kargamich, je reçus 2 talents d'or, 70 talents d'argent, 30 talents de cuivre, 100 talents de fer, 20 talents de bleu, 500 armes, sa fille avec une dot et 100 d'entre les filles de ses grands, 500 bœufs et 5.000 moutons ; je lui imposai un tribut d'une mine d'or, de 1 talent d'argent et de 2 talents de bleu, et le reçus annuellement. » (*Salm. Amiaud Scheil*, pp. 21-23.)

(2) Lorsque les rois d'Assour ne pouvaient commander en personne, ils confiaient la direction des campagnes à leurs généraux. « J'ai (Samsi-Ramman) envoyé Moutarrits Assour... vers le pays de Naïri. Il s'avança jusqu'à la mer du soleil couchant ; il enleva 3.000 villes à Khirtzina, fils de Migdiara, 11 capitales et 200 villes à Ouspina. Il tua beaucoup des leurs ; il fit des prisonniers, il s'empara de leurs trésors, de leurs dieux, de leurs fils, de leurs filles ; il détruisit ces villes, il les ravagea ; il les livra aux flammes ; en revenant, il tua beaucoup de monde au pays de Soumbaya, et il imposa des chevaux en tribut à tous les rois du pays de Naïri. (J. Menant, 1874, *Ann. Assyr.*, p. 120.)

dère ces cadeaux comme un tribut, un acte de soumission de l'Égypte à son égard (1).

La Chaldée se révolta de nouveau; Téglatphalasar I la ravagea, reprit Babylone et arrosa de sang tous les pays du Sud (2).

Mais le pouvoir ninivite s'affaiblit vers le onzième siècle, sous les successeurs du conquérant et sous Téglatphalasar lui-même (3); soit que les guerres eussent épuisé l'armée assyrienne, soit que le nouveau domaine de Ninive fût trop vaste par rapport aux forces militaires dont elle disposait, les peuples tributaires secouèrent le joug.

Battus par les Hétéens, les Assyriens perdirent la Syrie, une partie de Naïri et encore une fois la Chaldée (4), le Kurdistan (5), l'Arménie. A peine, vers le début du neuvième siècle, restait-il, aux conquérants de la veille, la banlieue de leur capitale.

Comme les souverains Akkadiens et Élamites, comme les Pharaons, les rois d'Assyrie savaient conquérir, exploiter les vaincus, mais non organiser leurs conquêtes; et les exactions des faibles contingents qu'ils laissaient dans chaque pays tributaire étaient plutôt une excitation à la révolte, que ces garnisons elles-mêmes n'étaient une assurance de domination. En cent ans à peine, ils s'étaient emparés de presque toute l'Asie, imposant au vieux monde, fatigué de luttes séculaires, les volontés d'un peuple jeune; mais malgré leur affaiblissement, les anciens royaumes avaient enfin secoué le joug, et l'Assyrie fut près de sa perte.

Cette période d'humiliation dura plus d'un siècle, qu'Assour

(1) Les souverains musulmans de la Turquie, de la Perse et du Maroc ne faisaient-ils pas accroire à leurs sujets, il y a bien peu de temps encore, que les présents qu'ils recevaient des cours européennes n'étaient autres que des tributs ?

(2) « Il (Téglatphalasar) domina depuis la ville de Babilou (Babylone), qui est située dans le pays des Akkads, jusqu'au pays d'Amourri (la Phénicie). » (*W.A.I.*, I pl. XXVIII, c. 1.)

(3) Les dieux Adad (Ramman) et Chala, les dieux de la ville d'Ekallâte que Mardouk-nadin-Ousour, roi du pays d'Akkad, au temps de Téglatphalasar, roi du pays d'Assour, avait pris et apportés à Babilou, après 418 années, je (Sennachérib) les ai enlevés de Babilou et les ai remis à leur place dans la ville d'Ekalâte (*W. A. I.*, III, pl. XIV, l. 48 et 50).

(4) La dynastie dite de Pachê régnait alors sur la Chaldée. Voici la suite de ses rois, telle que nous la connaissons aujourd'hui :

Mardouk... 1177-1159.
X, 1158-1153.
Nabou koudourri ousour, 1152-1124.
Enlil nadin apli, 1123-1117.
Mardouk nadin ahê, 1116-1105.
Itti Mardouk balathou, 1105-1095.
Mardouk chapik zer mati, 1095-1091.
Adad apal iddin, 1090-1069.
Mardouk ..1068.
Mardouk... 1067-1055.
Nabou choum lichir, 1054-1046.

Naboukodorosor, contemporain d'Achchour richichi (vers 1150), battit les Assyriens, mais fut défait lui-même sous les murs d'El Assar, et les deux États, l'Assyrie et la Chaldée, furent égaux pour un temps.

(5) Les premiers contacts de l'Assyrie avec la Médie sembleraient être vers le douzième siècle av. J.-C. lors de l'expédition de Téglatphalasar Ier, au sud du Zab inférieur (Prisme de Téglatphalasar Ier) mais jamais ce prince ne poussa, comme on l'a dit (Menant, *Annales rois Assyr.*, p. 34) jusqu'aux plages de la mer Caspienne (Delattre, *le Peuple et l'Emp. des Mèdes*, etc., 1883, p. 38).

employa utilement à réparer ses désastres, à refaire son armée, à organiser son propre territoire ; et, quand Tougoultininip II monta sur le trône, en 889, l'Assyrie disposait de forces suffisantes pour recommencer l'ère des conquêtes.

Cent ans de paix relative n'avaient pas modifié le caractère de ce peuple ; il avait souffert dans son orgueil, dans son intérêt ; ses haines s'étaient accrues, et avec elles la soif du bien d'autrui.

Peu après ses défaites, au moment où, dans le recueillement, il se préparait pour de nouvelles guerres, Assour jugea que la position stratégique de sa capitale ne répondait pas aux ambitions de sa nation. Proche de la Chaldée et de l'Élam, ses plus puissants adversaires, découverte du côté de la Syrie, cette capitale se trouvait trop exposée. Assourrasirabal III transporta vers le Nord le siège de son gouvernement (1) et l'installa à Nimroud (Kalakh) (2), bourgade fondée cinq siècles auparavant par Salmanasar I comme poste avancé contre les peuplades turbulentes du Haut-Tigre. La position de Nimroud présentait comme capitale de grands avantages sur Assour ; située au confluent du Zab supérieur et du Tigre, adossée aux montagnes kurdes, elle était défendue vers l'Occident et le Sud par ses deux fleuves.

Le triangle de l'Assyrie (3).

Plus tard, lorsque, reportant leur résidence à Ninive, les rois, à l'époque de Sargon, délaissèrent Kalakh, ce ne fut que par fantaisie ; car les deux sites, très voisins d'ailleurs l'un de l'autre, présentent la même valeur aux points de vue politique et straté-

(1) Déjà Salmanasar Ier avait temporairement habité Kalakh avec sa cour. (Cf. G. Maspero, *Hist. anc. des peupl. Or. class.*, t. II, p. 609.)

(2) « La ville ancienne de Kalakh, celle qui avait été bâtie par Salmanasar, roi du pays d'Assour, le prince qui régna avant moi, était tombée en ruines, elle était devenue comme un monceau de décombres. J'ai rebâti cette ville ; j'y ai réuni les peuples que ma main avait soumis, les habitants des pays vaincus, ceux du pays de Soukhi, du pays de Lakie dans son entier, de la ville de Sirqou sur le bord du fleuve Pourat, du pays de Zamouya et de toutes les tribus qui en dépendent, du pays de Bit Adini, du pays de Khatti (la Syrie), et ceux de Libourna (roi) du pays de Khatti. » (J. Menant, 1874, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 92, Assour nazir-Habal.)

(3) D'après G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique.*

gique. Ninive fut le Versailles de Nimroud, mais un Versailles fortifié, un arsenal (1) en même temps qu'un palais; tandis que les grandes demeures des dieux étaient restées dans les anciennes capitales.

Dès que l'Assyrie se sentit assez forte pour entreprendre de nouvelles campagnes, elle fit valoir les droits que lui donnaient ses anciennes conquêtes, et considéra comme rebelles les peuples qui, sous Téglatphalasar I, avaient subi son joug et repris depuis leur liberté.

C'est vers l'an 884 av. J.-C. qu'Assournazirpal (2) entra en guerre. Il dirigea d'abord ses pas vers les pays voisins de l'Assyrie, les monts du Kurdistan, l'Arménie (3), la Commagène, afin d'assurer la banlieue de sa résidence. Un soulèvement, interrompant cette campagne, le ramena en Mésopotamie; mais à son approche les révoltés, jetant leurs armes, implorèrent son pardon. Il fut impitoyable, jugeant qu'un exemple était nécessaire.

« J'en tuai, dit-il, un sur deux. Je bâtis un mur devant les grandes portes de la ville ; j'écorchais (vif) les chefs de la révolte et je recouvris ce mur de leurs peaux. Quelques-uns furent murés vifs dans la maçonnerie, quelques autres empalés au long du mur ; j'en écorchai un grand nombre en ma présence et je revêtis le mur de leurs peaux ; j'assemblai leurs têtes en forme de couronnes et leurs cadavres transpercés en forme de guirlande (4). »

C'est ainsi que débuta le second empire d'Assyrie. Assournazirpal, de retour de cette expédition, mit à feu et à sang en 881, le Zagros, montagnes dont il était important de fermer les cols; en 880 l'Arménie, où le royaume d'Ourarthou (Van) était pour le haut Tigre une perpétuelle menace; en 879 les districts des environs de Diarbekir les montagnes du haut Khabour ; il vainquit en

(1) « Alors j'ai (Sennachérib) achevé ce palais au milieu de Ninoua, pour la demeure de ma royauté. J'ai élevé des tours (?) pour l'admiration des hommes, ce palais avait été construit par les rois, mes pères, pour y déposer des richesses, pour y exercer les chevaux, pour y loger des troupes. Ses fondations n'étaient plus solides, j'ai entièrement démoli cette antique demeure. » (J. Menant, 1874, *Ann. assyr.*, p. 224.)

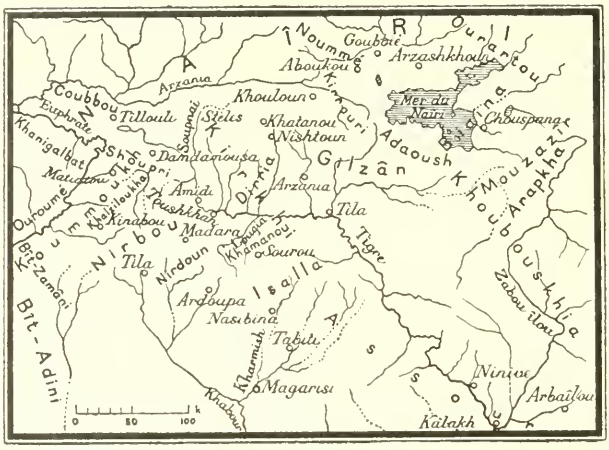
(2) Cf. J. Oppert, *Hist. emp. Chaldée et Assyrie*, p. 72-102. — J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 66-93. — Rodwell, Annals of Assur-Nasir-pal, in *Records of the Past.*, 1re série, t. III, p. 37-80. — A.-H. Sayce, The Standard nscription of Assur-Natsir-pal, in *Records of the Past.*, 2e sér., t. II, p. 128-177. — Schrader, *Keilinschriftlische Bibliot.*, t. I, p. 50-119.

(3) C'est, semble-t-il, vers le neuvième siècle av. J.-C. que se constituèrent les royaumes de Manna et d'Ourarthou ; autrefois ces peuples se confondaient avec les autres tribus du Naïri.

(4) Les cruautés d'Assournazirabal ont été exagérées par Gutschmid (*Neue Beitraege zur Geschichte des Alten Orients*, p. 148, sq.), atténuées par Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 588). La note juste sur la question a été donnée par Tiele (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 177). — G. Maspero, *Hist. anc. peuples Orient classique*, t. III, p. 51, note 3.

877 les Hétéens sur l'Euphrate moyen, s'ouvrant ainsi le chemin de la Syrie (1), et s'avança jusqu'aux plages de la Méditerranée (2).

Salmanasar (3), son successeur, entra en campagne dès son avènement au trône (860), traversa l'Oronte, envahit la Syrie (4), vit aussi la Méditerranée, défit en 854 le roi de Damas (5) sans



Les pays du Naïri au IXe s. av. J.-C. (6).

toutefois entamer son royaume ; puis rappelé en Chaldée par une nouvelle révolte de Babylone en 852, répandit la terreur dans

(1) « J'ai (Achchour-nazir-habal) relevé le courage et la force de mes soldats. Ils s'abattirent sur la ville (de Pitoura, au pays de Dirra) comme des oiseaux de proie. J'ai pris la ville, j'ai fait passer 800 hommes par les armes, je leur ai coupé la tête ; un grand nombre de prisonniers tombèrent dans mes mains, j'ai livré aux flammes leurs demeures, j'ai élevé un mur devant la porte de la ville avec les cadavres des prisonniers. J'ai fait trancher leur tête, j'ai fait mettre en croix devant la grande porte 700 hommes, j'ai ravagé la ville, je l'ai démolie, j'en ai fait un monceau de ruines, j'ai brûlé leurs fils et leurs filles. » (Cf. J. Menant, 1874, *Ann. de l'Assyrie*, p. 81.)

(2) Le point où Assour-nazir-pal toucha la mer ne saurait être fixé exactement. (Cf. G. Maspero, *Hist. anc. peuples Orient classique*, t. III, p. 41. — Boscawen, The monum. and inscr. on the rocks at the Nakr el Kelb, in *Trans. Soc. Bibl. Arch.*, t. VII, p. 339.)

(3) « Je suis Salmanasar, le roi des légions des hommes, le souverain, le mandataire d'Assour, le roi puissant, le roi des quatre régions de Chamach et des légions des hommes, le vainqueur de tous les pays, fils d'Assour-Natzir-Habal, le seigneur suprême, dont la puissance émane des grands dieux et qui soumet toute la terre à son empire ; descendant de Téglatphalasar qui réduisit sous sa puissance tous les pays et les couvrit de ruines. » (J. Menant, 1874, *Ann. Assyr.*, p. 97, sq.)

(4) En Palestine, « à partir du douzième-onzième siècle, le pays a de nouveau changé de maîtres. Comme s'il était devenu fermé aux relations extérieures, son art ne s'alimente plus des créations étrangères ; il se développe sans progresser par la modification des formes antiques et une tendance marquée à sacrifier la préoccupation artistique au souci utilitaire. » (H. Vincent, *Canaan*, 1907, p. 20.)

(5) Le royaume de Damas devenait de jour en jour plus puissant ; il avait soumis à sa vassalité Hamath, Israël, Ammon, plusieurs tribus arabes, les Iduméens, les principautés de la Phénicie septentrionale, Ousanata, Chianou, Irkanata, etc. (Layard, *Inscriptions*, pl. XIV, l. 16, 17, 32, 33, 45, 46. — Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung.*, p. 46

(6) D'après G. Maspero, *Hist anc. des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 15.

ce pays jusqu'aux rives du golfe Persique (1), retourna en 845 sur le haut Euphrate, razzia en 844 le nord-ouest du plateau iranien, Kurdistan (2) et Azerbaidjan de nos jours; tourna en 843 ses armes contre les gens de l'Amanus, sujets ou alliés des Hétéens (3); vainquit une seconde fois le roi de Damas qu'il ne réduisit que peu après, descendit jusqu'au Haurân, imposa tribut aux rois de Tyr, de Sidon, de Gébel (840); puis, se retournant vers le Nord, parcourut à nouveau l'Amanus, la Cilicie, s'empara de Tarse (831) et d'une partie du pays d'Ourarthou (Van) (4).

Chamchirâman, son fils, continua l'œuvre dévastatrice de son père ; il porta ses armes en Médie (5), jusqu'au pays des Parsouach (6), près du lac d'Ourmiah, vainquit Babylone (7),

(1) Les Assyriens s'emparèrent d'Enzoudi, Bit-Adini posa les armes, Bit-Yakîn et Bit-Amoukkâni se rachetèrent, donnant or; argent, étain, cuivre, fer, bois d'acacia, ivoire, cuir d'éléphant, etc. (Amiaud-Scheil, *Inscr. de Salmanasar II*, p. 42-51. — Peizer-Winckler, *Die Sogenannte Synchronistische Geschichte.* — Schrader, *Keilinschriftlische Bibliot.*, t. I, 200-201.)

(2) L'inscription de Salmanasar III nous fournit la première mention des Mèdes classiques, Amadai étant une forme en *a* prothétique de Madai, comme Agouzi, Azala à côté de Gouzi et de Zala. Cette identification, reconnue dès le début par H. Rawlinson (*J. R. As. Soc.*, 1re sér., t. XV, p. 242), n'a guère été contestée que par Delattre (*le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 74). L'Araziash, placé trop à l'est dans la Sagartène par Fr. Lenormant (*Lettres assyriologiques*, t. I, p. 25) a été ramené plus à l'est par Schrader (*Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 178), au cours supérieur de la Kerkha ; mais les documents de toute époque cités par Schrader lui-même (*op. cit.*, p. 172-173) nous le montrent attenant d'une part au Kharkar, c'est-à-dire au bassin du Gamas-âb, d'autre part aux Mèdes, c'est-à-dire au pays de Hamadan. Il faut donc le placer entre les deux, dans la partie nord de la Cambadène antique (Isidore de Charax, § 85, ds Muller-Didot, *Geogr. Graeci minores*, t. I, p. 250), dans le Tchamabadan actuel. Le Kharkhar se trouverait en ce cas dans la partie méridionale de la Cambadène, sur la grand'route qui mène des portes du Zagros à Hamadan, comme Lenormant l'avait déjà indiqué mais en lui prêtant une extension trop forte (*Lettres assyriologiques*, t. I, p. 24, 43-44). L'examen des conditions générales du pays me porte à croire que la ville de Kharkhar devait occuper le site de Kirmanchahan, ou plutôt de la cité antique qui a précédé cette ville. (J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse, Etudes géographiques*, t. II, p. 100-104.) [G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 89, note 4.] Entre les portes du Zagros (pays de Batir. Cf. Stèle de Zohâb) et Hamadan, les seuls districts ayant été susceptibles de former des principautés sont : 1° Kérind, 2° Hârounâbâd, 3° Mahidecht, 4° Kirmanchahan (avec ses ruines importantes à Ser Ab, à l'ouest de la ville), 5° Bisoutoun-Takht é Chirin, 6° Kengâver, 7° Asadâbâd, 8° Néhâvend sur le haut Gamas Ab. A mon sens le pays d'Araziash aurait occupé la région de Kengâver-Asadabad, située au nord du Gamas Ab, au sud-ouest d'Ecbatane et à l'est de Kharkhar. Ce district renferme une grande quantité de ruines. (J. M.)

(3) Salmanasar cherchait à briser le pouvoir de la race hétéenne en Syrie, afin de s'emparer des gués de l'Euphrate ainsi que de la grande voie qui amenait les marchandises de Phénicie aux trafiquants de Ninive ; puis, à l'occasion pour détourner le commerce de la Méditerranée au profit de sa patrie. (A.-H. Sayce, *les Hétéens*, trad. J. Menant, p. 45.)

(4) Cf. A.-H. Sayce, The cuneiform inscriptions of Van, in *J. R. As. Soc.*, t. XIV, p. 400.

(5) Sous Téglatphalasar, l'apparition des Aryens sur le plateau et l'importance grandissante qu'ils prenaient de jour en jour semble avoir déjà préoccupé l'Assyrie, qui tenta une contre-invasion et pendant quelques années (Xe s.) parcourut les pays iraniens.

Si les identifications sont exactes, si l'inscription de Téglatphalasar n'est pas une simple vantardise, les armes d'Assour auraient parcouru tout l'Iran jusqu'à la Sagartie (Zikrati), l'Arie (Ariarmi), l'Arachosie (Arakattou); mais cette gigantesque expédition semble être bien peu vraisemblable. Peut-être le roi, entré par le Namri et le Parsoua pour ressortir de Perse par le Madaï, fit-il une courte campagne jusqu'au désert salé qui l'arrêta et se contenta-t-il d'enregistrer les noms des pays dont on lui signala l'existence au delà de cette barrière. Il les mit d'office parmi ses tributaires, afin d'en plus imposer aux populations asiatiques qu'inquiétaient à juste titre les progrès de Iraniens. (J. M.)

(6) Cf. *Inscr. archaïstique de Shamshirammân* IV, col. II, l. 34-59 ; col. III, l. 1-70. — Cf. L. Abel, Inschrift Schamschirammân's, in Schrader, *Keilinschriftlische Bibliothek*, t. I, p. 178-183. — V. Scheil, *Inscription assyrienne archaïque de Shamshirammân* IV, p. 10-21.

(7) *Inscr. archaïque de Shamshirammân* IV col. III, l. 70, l. 1-45. — Peiser-Winckler, Die

encore une fois soulevée, et ravagea les districts de l'Orient.

Dès lors, chaque année des rois assyriens est employée soit à réduire quelque révolte, soit à razzier les peuples des frontières, depuis la mer Noire jusqu'au golfe Persique, depuis la Méditerranée (1) jusqu'au centre du plateau persan (2).

Encore une fois, un siècle avait suffi aux souverains d'Assyrie pour dominer toute l'Asie antérieure centrale; parce que les pays dont ils avaient fait leur empire étaient, soit des États usés par les guerres, les factions et les discordes, soit des tribus isolées sans force de résistance. Cette tâche facilement accomplie était d'ailleurs la plus aisée. Restait la Chaldée non encore complètement soumise; l'Élam puissant, auquel Assour n'avait point encore touché; l'Égypte, proie facile mais lointaine; la Médie dont d'intermittentes razzias avaient fait une terrible ennemie; l'Ourarthou (3) qui, bien qu'ayant sa capitale à Van, s'étendait jusqu'au centre du Petit Caucase, dans des montagnes difficiles où l'Assyrien ne pouvait s'aventurer. Restaient également les peuples de l'Asie Mineure, race nouvellement venue, énergique, guerrière, avec lesquels Assour n'osa jamais se mesurer.

Le triomphe de l'Assyrie semblait bien près d'atteindre son apogée, quand soudain sa puissance s'affaissa de nouveau: d'une part, un ennemi puissant venait de se lever devant elle, l'Ourarthou (4); d'autre part, comme lors des débuts de l'Empire, la conquête avait été trop rapide, les sacrifices trop lourds. Ninive épuisée par tant de guerres, ne pouvait faire face à ses obligations,

Sogenannte Synchronistische Geschichte, in SCHRADER, *Keilinschriftlische Bibliothek*, t. I, p. 200-203.

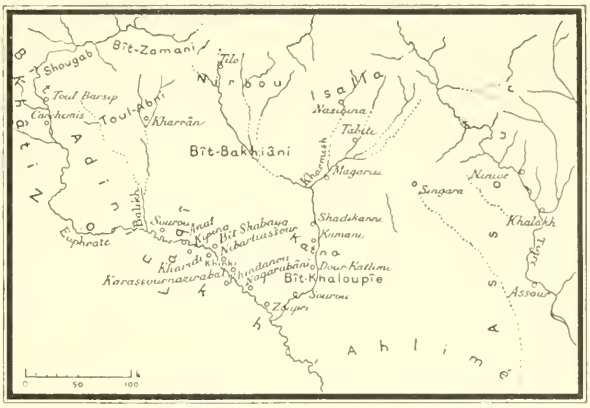
(1) Mari, roi de Damas (803), eut à payer pour libérer son territoire des armées assyriennes, 20 talents d'or, 23.000 talents d'argent, 3.000 de cuivre, 5.000 de fer, des étoffes brodées et teintes, un lit d'ivoire, une litière garnie d'ivoire, une part considérable des trésors amassés aux dépens des Hébreux et de leurs voisins. (G. MASPERO, *Hist. anc. peuples Or. class.*, t. III, p. 102 et note 1. — Canon des Limmou, ds SCHRADER, *Keilinschriftlische Bibliothek*, t. I, p. 208-209.)

(2) Voici la liste des principales campagnes de Rammânnirâri IV (812-782) : 810, contre la Médie; 809, le Gozân; 808-807, le Mannai; 806, Arpad; 805, Khazarou; 804, Baali; 803, les cités phéniciennes; 802, 792 et 784, contre le Khoubouchkia; 801-800, 794-793, 770-787, contre les Mèdes; 799, contre Louchia; 798, Namri; 796-795, 785, Diri; 791, 783-782, Itoua; 785, Kichki. (Cf. Canon des Limmou, ds SCHRADER, *Keilinschriftlische Bibliothek*, t. I, p. 202-205. — H. RAWLINSON, *Cun. inscr. W. As.*, t. I, pl. 35, n° 1, trad. par J. OPPERT, *Hist. des empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 130-131. — J. MENANT, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 126, sq.)

(3) Conquêtes de Menuach, roi d'Ourarthou, à l'ouest et au sud-ouest du lac d'Ourmiah. Cf. Stèle de Kèl-i-chin, trad. V. Scheil, ds J. DE MORGAN, *Miss. sc. en Perse*, t. IV, 1896, p. 266, sq.

(4) Cf. A.-H. SAYCE, The cuneiform inscript. of Van, in *J. R. As. Soc.*, new series, t. XIV, p. 377 à 732. — J. DE MORGAN, *Miss. scientif. au Caucase*, 1889, t. II, ch. V. Le royaume d'Ourarthou, p. 99. — G. MASPERO, *Hist. anc. peuples Or. class.*, t. III, p. 108, sq. Le premier roi de Van dont nous parlent les inscriptions ninivites et vanniques est Saridouri Ier, fils de Loutipri, contemporain de Salmanasar II (vers 835); puis vient son fils Ispouinich et pendant un siècle environ, les Saridouries occupent le trône, ce sont : Menouach, fils d'Ispouinich; Argichtich, son fils; Saridouri II, fils d'Argichtich (vers 734), puis Rousach, contemporain de Sargon et son fils Argichtich II.

et de 782 (Salmanasar IV) à 745 (Téglatphalasar III), les pays soumis reprirent presque tous leur liberté. Cette puissance ne reposant que sur d'incessantes expéditions militaires, quarante ans de paix suffirent à beaucoup la diminuer; les soldats n'étaient plus aguerris et les souverains semblaient avoir oublié la politique traditionnelle de l'État. Toutefois, la lassitude était si grande chez ces peuples tour à tour libres et esclaves, riches et dépouillés, fatigués par des milliers d'années de guerre, qu'aucun d'eux ne songea, dans son apathie, à profiter du sommeil d'Assour pour écraser sa puissance et rayer son nom de l'histoire du monde. C'était la seconde fois que les Asiates laissaient passer l'occasion propice d'assurer leur indépendance.



La Mésopotamie au IXe s. av. J.-C. (1).

Le tigre se réveilla enfin; Téglatphalasar III (2), à peine monté sur le trône, reprit les expéditions d'antan. Il reçut l'hommage et le tribut des peuples du Sud, jadis soumis (744). Babylone et avec elle les Choumirs et les Akkads, les Chaldéens et les Araméens, ne firent aucune opposition. Le roi, après avoir châtié une révolte en Arménie (743), envahit la Syrie et la réduisit en entier.

Les pays du Nord, du Sud et de l'Occident étant pacifiés (3), Téglatphalasar opéra quelques fructueuses razzias en Médie (738), mais n'annexa, de ce côté, aucun territoire. Des révoltes en Palestine, des luttes entre de petits États le ramenèrent en Syrie, où il

(1) D'après J. Maspero. *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 29.

(2) Cf. G. Smith, The annals of Tiglath Pileser II, in *Zeitschrift*, 1869, p. 9-17. — Rost, *Die Keilinschriftexte Tiglat-Pilesers III*, t. II, pl. XXXV à XXXVIII. — J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, pp. 140-144. — Eneberg, Inscript. de Teglat-Pileser II, in *Journ. asiat.*, 1875, t. VI, p. 441, sq.

(3) La grande puissance de l'Occident, l'Empire hétéen, reposait comme celui d'Assyrie sur une sorte de féodalité maintenue par la force de la puissance souveraine, ne possédant d'autre domaine propre que le patrimoine de la nation. Les princes vaincus étaient tenus de fournir leurs contingents sur l'ordre du souverain et de verser des tributs annuels. Cette organisation n'offrait aucune sécurité et le moindre revers la renversait. Aussi, après les échecs que lui fit subir l'Assyrie, l'Etat hétéen disparut-il sans retour

écrasa le royaume d'Israël, soumit les Philistins (734), réduisit Damas soulevée (733) et, lors de son départ, vingt-cinq rois venaient déposer à ses pieds hommages et tributs (732).

Les années qui précédèrent l'avènement de Sargon ne virent qu'une suite d'expéditions contre les princes (1) révoltés de Syrie et de Chaldée et, lorsque ce roi monta sur le trône, les troupes ninivites assiégeaient Samarie. Au Sud, une puissante coalition chaldéo-élamite menaçait l'Empire; c'est contre elle que le nouveau souverain tourna d'abord ses armes. Il la vainquit (2); puis Samarie (3) tomba et, sauf la ville de Tyr, toujours bloquée, tout l'occident fut encore une fois asservi.

Les grandes guerres allaient commencer, non plus contre des tribus révoltées ou des roitelets sans puissance (4), mais contre de grands États.

L'Égypte et l'Assyrie se rencontrèrent en Palestine à Raphia. Le Pharaon Chabakou, défait, gagna le Saïd dans sa déroute, tout le reste de ses États s'étant soulevé (714) contre lui.

L'Ourarthou avait groupé autour de lui tous les peuples du Nord, ses congénères, et formé une puissante coalition. Sargon dépensa huit années pour la réduire (5).

(1) Cf. Botta, *Monum. Ninive*, pl. LXII-XCII, CV-CXX, CLV-CLX. Annales. — J. Oppert, Les inscriptions de Dour-Sarkayan, dans Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. II, pp. 309-319. — Menant, *Annales des rois d'Assyrie*, pp. 158-179. — Inscriptions des fastes. Botta, *Monum. Ninive*, pl. XCIII-CIV, CXXI-CLIV. CLXXXI. — J. Oppert et J. Menant, La grande inscription du palais de Khorsâbâd, ds *Journ. asiat.*, 1863, t. I, pp. 5-; 261 t. II, pp. 475-517; 1864, t. III, pp. 5-62; 168-201; 209-265; 373-415; 1865, t. VI, pp. 133-179; 289-330. — J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, pp. 180-192, etc. — Cf. G. Maspero, *Hist. anc. peuples Or. classique*, t. III, p. 225, note 2, qui donne une bibliographie très complète des sources de l'histoire de Sargon.

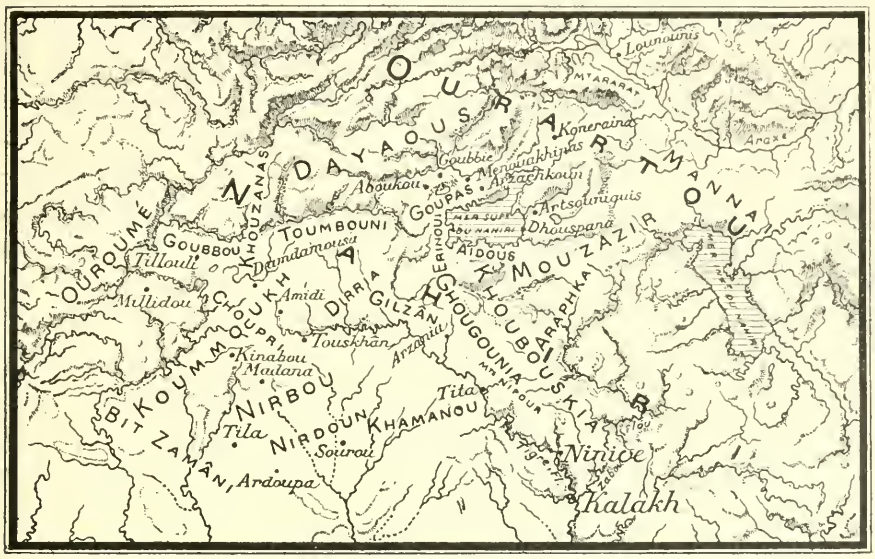
(2) Cf. Winckler, *Die Keilinschriftexte Sargon's*, t. I, pp. 4-7. — Lyon, *Keilinschriftexte Sargon's*, pp. 32-33. — Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 239, sq.; 614, sq. — Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 125, sq.; 237, sq.

(3) La prise de Samarie (722) a été considérée jusqu'ici comme un événement de grande importance, parce que nous en connaissons le récit par les Hébreux (Cf. *Livre des Rois*, II, XVIII, 9-10; XVII, 6; XVIII, 13; *Isaïe*, XXXVI, 1. — Stade, *Geschichte des Volkes Israël*, t. I, p. 605. — Winckler, *Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 68, sq., 135, sq. — C. Niebuhr, *Die Chronologie der Geschichte Israel*, p. 22, sq. — G. Maspero, *Hist. anc. peuples Or. class.*, t. III, p. 213, sq. et notes), alors que ce ne fut, en somme, qu'un épisode sans relief particulier des progrès de l'Assyrie.

(4) Les Assyriens décoraient du titre de Ville, *alou*, des localités insignifiantes. Sennachérib (cylindre de Bellino, l. 11) ne compte pas moins de 820 petites villes et 85 villes plus importantes, dans la Chaldée ou la Babylonie méridonale, et Chamchiraman attribue 200 villes à un petit district de la rive gauche du Tigre (stèle de Chamchiraman, col. IV, l. 15). Ainsi, les buttes qu'on rencontre par milliers dans les pays antiques de l'Asie étaient pour les Assyriens autant de villes et leurs chefs presque autant de rois.

(5) Sargon vainquit l'un après l'autre tous les vassaux de l'Ourarthou, entre autres le puissant pays de Mouzazir dans les montagnes; sa capitale fut prise d'assaut. Ourzana, son roi, s'enfuit seul, abandonnant aux Assyriens toute sa famille qui partit en esclavage avec 20.170 individus, tout ce qui survécut de la population. Tous les biens du pays tombèrent aux mains de Sargon : 906 mulets, 920 bœufs, 100.225 moutons, de l'or, de l'argent tous les trésors du Mouzazir, le mobilier et le sceau royal. Rousas, roi d'Ourarthou, abandonné de tous ses appuis, se donna la mort; mais l'Ourarthou, bien que vaincu, était loin d'être détruit. Argistis II cessa les hostilités pour réparer autant que possible les désastres de son pays et se retira vers le nord; en 708, il est mentionné par les textes assyriens (Cf. *Fastes*, l. 113.)

Enfin ce fut le tour de la Chaldée (1), alliée à l'Élam ; les coalisés furent défaits ; mais l'Élam, protégé par ses marais, ses fleuves et ses montagnes, conserva intacte son indépendance. A peine quelques-uns de ses territoires de la plaine furent-ils touchés ; c'est sur Babylone que s'abattirent toutes les colères du



Le royaume d'Ourarthou.

monarque assyrien ; Mardoukbaliddin, terrifié, poursuivi jusqu'à Bit-Yakin (2), sur la mer, renonça au trône.

Toutes les richesses de la Chaldée tombèrent aux mains des vainqueurs, jusqu'au camp du roi de Babylone qui fut pillé ; et Sargon énumère avec orgueil les trésors qu'il renfermait : « Les insignes de la royauté, le palanquin d'or, le trône d'or, le sceptre d'or, le char d'argent, les ornements d'or. »

Mais, heureux pendant la majeure partie de son règne (3), Sar-

(1) Depuis quelques siècles, les Araméens, venus des rives du golfe Persique, s'étaient implantés en Chaldée et y avaient prospéré. Occupant d'abord les embouchures des fleuves, ils s'étaient peu à peu avancés dans les pays situés entre Babylone et l'Elam, puis, longeant le pied des montagnes, jusqu'au pays de Khalman et plus près encore de l'Assyrie. (Cf. G. Maspero, *Hist. anc. peuples Or. class.*, t. II, p. 669, sq. ; t. III, p. 4, sq., 118, sq.)

(2) « J'ai (Sargon) assiégé, j'ai occupé la ville de Dour-Yakin, sa (Mardouk-bal-iddin) capitale ; j'ai pris comme esclaves sa femme, ses fils, ses filles, avec l'or, l'argent, tout ce qu'elles possédaient, le contenu de son palais et un butin considérable dans la ville... J'ai réduit en cendres la ville de Dour-Yakin, j'ai renversé ses antiques remparts, j'en ai fait un monceau de ruines. » (J. Menant, 1874, *Ann. Assyr.*, p. 188.)

(3) Sargon voulant avoir un palais qui lui fût personnel, choisit le village de Maganoubba, au nord-est et tout près de Ninive et y construisit la ville de Dour-Charroukin, dont Place a publié les ruines. (Cf. Place, *Ninive et l'Assyrie*, pl. II.)

gon devait, à la fin de sa vie, connaître par lui-même l'amertume des revers. L'Ourarthou, remis de ses blessures, avait reconstitué sa puissance; et (708) les garnisons assyriennes furent chassées du Manna, ainsi que de tous les territoires vanniques qu'elles occupaient. L'Élam, sous son roi Choutrouk-Nakkhounté, avait eu plusieurs campagnes heureuses (706). Non seulement les Assyriens s'étaient vus contraints d'évacuer tous les points qu'ils possédaient sur les territoires susiens, mais les Élamites eux-mêmes s'étaient emparés d'un certain nombre de leurs places frontières.

De tous les souverains asiatiques, Sargon est peut-être le premier qui comprit le danger d'établir un empire féodal uniquement basé sur l'ancienne aristocratie soumise. Partout où ce lui fut possible, il remplaça les dynastes indigènes par des gouverneurs assyriens, cherchant à transformer en provinces ce qui n'était avant lui que principautés tributaires. Ce roi, profitant des leçons du passé entrevoyait l'organisation de son empire ; mais ses ressources ne lui permettaient pas d'entretenir près de chaque gouverneur les garnisons nécessaires, et il commit la grande faute de ne pas modifier les anciennes divisions du pays ; en sorte que, malgré la présence de ses officiers dans les provinces, les intérêts indigènes demeurèrent groupés comme par le passé (1).

Sennachérib (2) (704-681) et Assaraddon (3) (680-668) guerroyèrent pendant toute la durée de leur règne, sans succès d'ailleurs contre l'Élam (4) ; mais plus heureusement contre les tribus

(1) Vers la fin de son règne, Sargon s'en était remis sur Sennachérib du soin de réprimer les révoltes, lui-même s'étant retiré à Dour-Charroukin, quand il mourut assassiné (705) par un soldat d'origine étrangère.

(2) Cf. Cylindre de Taylor, publ. par H. Rawlinson, *Cun. Inscr. W. As.*, t. I, pl. XXXVII-XLII, trad. J. Oppert, *les Inscr. assyr. des Sargonides*, p. 41, sq. — J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 214, sq. — Cylindre de Bellino, trad. J. Oppert, *Expéd. en Mésopotamie*, t. I, p. 297, sq. — J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 225, sq. — La stèle de Bavian, publ. par H. Rawlinson, *Cun. Inscr. W. As.*, t. III, pl. XIV, trad. Pognon, *l'Inscription de Bavian*, texte, traduction et commentaire philologique, in-8, 1879-1880. — J. Menant, *Ninive et l'Assyrie*, p. 234, sq. — Cf. G. Smith (achevé et publié par A. H. Sayce), *History of Sennacherib*, translated from the cuneiform inscriptions, 1878.

(3) Cf. Inscriptions des cylindres de Koyoundjick. (Layard, pl. XX-XXIX-LIV, *W. A. I.*, pl. XLVII-XLVIII ; *W. A. I.*, III, pl. XV-XVI). — Inscriptions de la pierre d'Aberdeen (*W. A. I.*, I, pl. XLIX. — Inscriptions diverses (*W. A. I.*, I, pl. XLVIII). — Canon des rois assyriens (*W. A. I.*, III, pl. I). — J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 239, sq.

(4) C'est par mer que Sennachérib attaqua l'Élam. Les flottes construites sur le Tigre et l'Euphrate se joignirent dans la mer, sur l'emplacement actuel de Kornah ou de Bassorah, et de là gagnèrent l'embouchure du Kâroun qui se trouvait alors à quelques kilomètres en aval de Nasseri-Ahwaz. Là était le pays de Naditou où abordèrent les Assyriens. La suite des événements montre qu'ils furent loin d'y remporter des succès, puisqu'ils durent repartir sans avoir rien tenté contre Suse. (Cf. Smith-Sayce, *History of Sennacherib.*, p. 80, sq.; 102, sq. — Bezold, Inschriften Sanherib's, in Schrader, *Keilinschriftliche Bibliotek*, t. II, p. 100, sq. — La *Chronique babylonienne de Pinches*, col. II, l. 36-39, place la date de l'expédition en 694-693. — Cf. J. de Morgan, Etude géographique sur la Susiane, expédition de Sennachérib (696 av. J.-C.), dans *Mém. de la Délég. sc. en Perse*, t. I, 1900, p. 17.)

révoltées de la Palestine (1) et les villes de la Phénicie (2), il les razzia. Les expéditions de pillage continuèrent comme par le passé (3), bien que la gloire d'Assour fut quelque peu ternie, vers cette époque, par des intrigues de palais, par des compétitions et des complots autour du trône. Dès les débuts de la monarchie, les souverains assyriens ne s'étaient maintenus qu'en étayant leur domination sur leurs gens de guerre ; mais ces soldats repus, gorgés de richesses, n'aspiraient plus désormais qu'à la jouissance des biens conquis par leurs armes. L'histoire moderne n'offre-t-elle pas de semblables exemples de lassitude ?

La Syrie au IXe s. av. J.-C. (4).

Ces guerres, ces révoltes, ces continuels mouvements des armées en quête de butin, ces pillages, ces tributs onéreux, ces exactions de tous genres menaient l'Asie Antérieure à sa perte, enlevaient aux populations l'énergie, le labeur, l'intérêt de la vie. Les campagnes dévastées s'appauvrissaient (5), les terres demeuraient incultes, les canaux

(1) Prisme de Taylor, *W. A. I.*, I, pl. XXXVII-XLII, c. II, l. 34-48, 65-69, Trad. J. Menant, *Ann. Assyr.*, p. 217, sq., etc.

(2) « J'ai (Assour-Ahki-iddin) attaqué la ville de Sidouna (Sidon), située au milieu de la mer, j'ai mis à mort tous ses habitants, j'ai détruit ses murs, ses maisons, je les ai renversées dans la mer, j'ai renversé ses temples. Abdimilkout, roi de la ville (de Sidouna), s'était soustrait à ma puissance, il s'était enfui au milieu de la mer. J'ai traversé la mer et j'ai brisé son orgueil. Je me suis emparé de ses trésors, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, de l'ambre, de peaux de *Amsi*, du santal, de l'ébène, des étoffes de laine et de fil, le contenu de son palais. J'ai transporté au pays d'Assour des hommes, des femmes en nombre considérable, des bœufs, des moutons, des bêtes de charge. » (J. Menant, 1874, *Ann. Assyr.*, p. 241.)

(3) « A mon retour (de ma 2e campagne), j'ai (Sennachérib) réduit sous ma domination les contrées lointaines du pays de Madaï, dont, parmi les rois mes pères, personne n'avait entendu prononcer le nom ; je leur ai imposé de nombreux tributs et je les ai soumis à ma puissance. » Prisme de Taylor, *W. A. I.*, I, pl. XXXVII-XLII, c. II, l. 29. Trad. J. Menant, *Ann Assyr.*, p. 217.)

(4) D'après G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 32.

(5) « Alors je (Sennachérib) me suis dirigé vers le pays de Bet-Yakin (Basse-Chaldée). Mardoukbaladdan .. prit ses dieux... les fit embarquer sur des navires et s'enfuit comme un oiseau vers la ville de Nagitrakki, située au milieu de la mer. Je fis sortir de la ville de Bet-Yakin, sur les rives du fleuve Agammi, au milieu des marais, ses frères, ceux de sa race qui avaient abandonné les rives de la mer ainsi que les grandes familles de ce pays. Je les ai emmenés et les ai vendus comme esclaves. J'ai démoli les villes, j'en ai fait un désert. » Prisme de Taylor, *W. A. I.*, I, pl. XXXVII-XLII, c. III, l. 49. Trad. J. Menant, *Ann. Assyr.*, p. 219.) — « Trente-quatre villes (du pays d'Elam) et leurs dépendances, dont le nombre est sans égal. Je les ai assié-

cessant de leur fournir l'eau nécessaire. Ce n'était partout que ruines, que peuples affamés, que transports d'esclaves qui, venus des régions les plus éloignées, s'allongeaient en longs troupeaux dans les vastes plaines de la Mésopotamie, courbés sous le faix de leurs pauvres hardes, la corde au cou, souvent même attachés les uns aux autres au moyen de chaînes leur traversant le nez ou les lèvres, livrés à la brutalité de la soldatesque. C'étaient les survivants d'une ville révoltée qu'Assour déportait ainsi de Syrie en Médie, de Chaldée en Arménie ; il y avait là des gens de tout rang, des femmes, des enfants, et malheur à celui que la fatigue empêchait de suivre le troupeau, un coup de lance faisait de son corps la pâture des carnassiers et des oiseaux.

Les textes assyriens et les bas-reliefs ninivites nous ont transmis le souvenir d'horreurs dont les caravanes d'esclaves, traversant l'Afrique, ne sont qu'une pâle image. Pour le trafiquant Arabe, le nègre est une valeur, une marchandise rare qu'il ménage ; pour l'Assyrien, le rebelle était moins qu'un esclave, un être haï, dont les souffrances réjouissaient le cœur des dieux.

Assour s'enrichissait toujours ; les dépouilles s'accumulaient dans les magasins royaux (1), dans les temples, dans les maisons particulières. Il jouissait de la ruine du monde, sans même songer à tirer un parti durable de si grands biens.

La Chaldée étant devenue province assyrienne (2), les rois d'Assour songèrent à étendre vers le Sud leur domination et à s'emparer de l'Arabie (3). Sennachérib s'avança même au delà de Bahrein, dont il avait fait la base de ses opérations. Mais ce ne fut là qu'une course sans résultats politiques durables, sans produit ; car la péninsule arabique est, dans la partie voisine

gées, je les ai prises, j'ai fait des prisonniers, je les ai démolies, je les ai réduites en cendres. J'ai fait monter vers les cieux la fumée des incendies comme celle d'un sacrifice. » (Prisme de Taylor, *Id.*, c. IV, l. 51, trad. J. Menant, *id.*, p. 221.) « J'ai (Sennachérib) soumis à ma puissance les peuples du pays de Takharou, qui habitent des montages inaccessibles. J'ai changé en ruines la ville de Oukoun et j'ai mis à mort ses principaux habitants. J'ai subjugué les hommes du pays de Khilakou (la Cilicie) qui habitent les forêts. J'ai détruit leurs villes, je les ai démolies, je les ai livrées aux flammes. » (Inscr. de Nabi-Yunus, *W. A. I.*, pl. XLIII. trad. J. Menant, *Ann. Assyr.*, p. 231.)

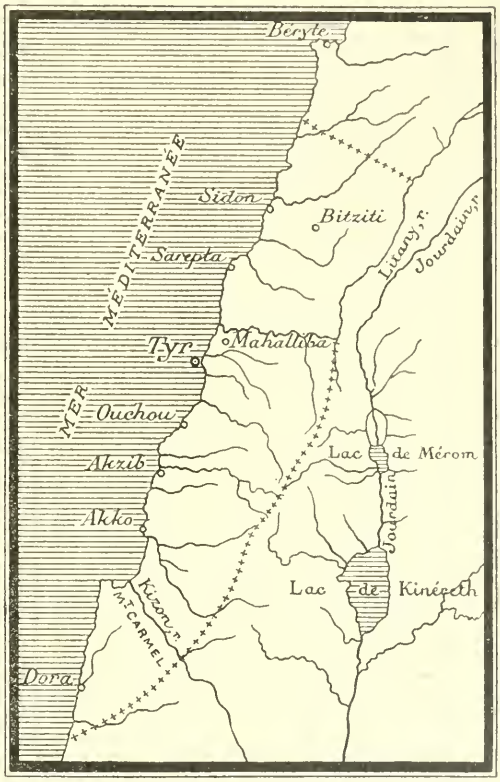
(1) J'ai (Sennachérib) réuni dans ce palais toutes ces dépouilles, avec l'aide d'Assour, le père des dieux et de Belit, la reine des dieux. J'ai habité ce palais pour la satisfaction de mon cœur, la joie de mon esprit, et la splendeur de mon visage. (Inscr. de Nabi-Yunus, *W. A. I.*, pl. XLIII, l. 90 et 91. Trad. J. Menant, *Ann. Assyr.*, p. 234.)

(2) Sennachérib revint de Chaldée, amenant avec son armée 208.000 prisonniers hommes et femmes, 7.200 chevaux, 11.073 ânes, 5.230 chameaux, 80.100 bœufs, 800.500 moutons et emportant à Ninive toutes les richesses du pays. (Cf. G. Smith-Sayce, *Hist. of Sennacherib*, p. 24, sq.)

(3) Assaraddon rend aux Arabes les statues des dieux qui avaient été emportées à Ninive par son père et en raison de cette restitution impose l'Arabie de 65 chameaux de plus. (J. Menant, *Ann. Assyr.*, p. 213.)

du golfe Persique et de la Chaldée, d'une extrême pauvreté.

Un seul pays, d'une grande richesse, était jusqu'alors resté indemne, l'Égypte (1); c'est contre elle que marchèrent les armées d'Assaraddon (2). Les Sémites l'envahirent par Péluse et, de suite, toute la vallée du Nil tomba en leur pouvoir. Le pharaon Taharkou s'enfuit en Nubie jusqu'à Napata, Memphis ouvrit ses portes, Thèbes et les autres villes furent pillées. Tout ce qu'il y avait de matières précieuses dans les temples et les palais fut enlevé et porté au pays d'Assour : statues des dieux et des rois, ornements du culte, meubles précieux. Les Assyriens traitèrent la vieille Égypte comme ils avaient coutume d'en user vis-à-vis des peuplades demi-sauvages de l'Asie.



Le royaume de Tyr à l'époque de Sennachérib.

En rentrant dans ses États après cette colossale razzia, le roi d'Assour fit graver en Syrie, sur les rochers du Nahr el Kelb, une longue inscription dans laquelle il s'intitule roi d'Égypte, de Thèbes et d'Éthiopie (672).

La fin du règne d'Assaraddon fut, comme celle de presque tous les souverains assyriens, accompagnée de troubles. Repu de sang et de pillage, fatigué par la vieillesse, le roi ne dirigeant

(1) Sennachérib eût fait la conquête de l'Egypte si la peste (?) n'était venue décimer son armée et l'obliger de rentrer à Ninive. (II *Rois*, XIX, 8-35. — Hérodote, II, CXLI. — Josèphe, *Ant. Ind.*, X. 1, § 4. — Cf. J. Oppert, *Mém. sur les rapports de l'Egypte et de l'Assyrie*, p. 34, sq.)

(2) « Assur-akhi-iddin, roi des légions, roi du pays d'Assour, roi du pays de Mousouri (l'Egypte) et du pays de Kous (l'Ethiopie). » Tels sont les titres que se donne Assaraddon. (*W. A. I.*, I, pl XLVIII, n° 4. Trad. J. Menant, *Ann. Assyr.*, p. 249.

plus en personne les campagnes indispensables à la vitalité de Ninive, l'Égypte se ressaisit; Taharkou en chassa les garnisons assyriennes (vers 670), et le vieux monarque abdiqua (668) en faveur de son fils Assourbanipal.

Assaraddon fut, de tous les rois d'Assour, le seul qui parfois se soit montré clément. Il savait pardonner, par calcul surtout, comprenant que la terreur était impuissante à maintenir dans l'obéissance de pareilles multitudes et que d'ailleurs son armée ne suffisait plus à ses vastes devoirs. Aussi, les inscriptions qu'il nous a laissées ne renferment-elles pas, comme celles de ses prédécesseurs et de ses successeurs, uniquement des récits de cruautés; on y rencontre parfois des exemples de mansuétude (1).

Devant un pareil empire, devant les menaces dont il était entouré, la tâche d'Assourbanipal était bien lourde. Dans tous les pays conquis, la révolte se trouvant à l'état latent, Ninive devait entretenir sur tous les points stratégiques de fortes garnisons. Ces corps de troupes, composés plutôt de sujets que d'Assyriens de race, n'en était pas moins une cause de grand affaiblissement pour l'armée de combat, pour celle de l'Empire, toujours prête à s'élancer à la répression des révoltes, à la conquête de nouveaux territoires, au pillage des peuples dont Assour se méfiait ou convoitait les biens.

Dès son avènement, Assourbanipal (2) marcha sur l'Égypte (3); Taharkou (4) vaincu se retira encore, abandonnant la vallée du Nil

(1) « Layalé, roi du pays de Yadih, s'était soustrait à ma domination... il vint auprès de moi à Ninoua ma capitale, il s'inclina devant moi, je lui accordai la grâce avec bienveillance.» (*W. A. I.*, III, pl. XV, col. III, l. 40.) « Bel Bagar, fils de Dounani, roi du pays de Gamboul, ... s'inclina devant moi, je lui ai accordé son pardon, j'ai fortifié Sapî Bêl, sa capitale, j'y ai logé lui et ses archers et je l'ai élevé en Elam comme une colonne. » (C. III, l. 53. Trad. J. Menant, *Ann. assyr.*, p. 244.)

(2) Le règne d'Assourbanipal (667-626) fut dans ses premières années consacré aux grandes guerres qui devaient amener l'asservissement définitif de l'Asie : 667, guerre contre l'Egypte ; 666, deuxième campagne contre l'Egypte, ruine de Thèbes ; 665, siège de Tyr et guerre contre la Lydie ; 664, guerre contre le pays de Mannaï ; 663, guerre contre l'Elam, conquête du pays de Gamboulou ; 662, révolte de la Chaldée ; 661, guerre contre Oummanaldach, roi d'Elam ; 643, seconde guerre contre Oummanaldach, ruine de Suse ; 660, guerre d'Arabie. Nous ne connaissons presque rien des trente-cinq années qui suivirent jusqu'à la mort d'Assourbanipal. L'Empire tombait en décadence, les Mèdes, les Cimmériens, les Scythes étaient entrés en scène.

(3) « Dans ma première campagne, je me suis avancé contre le pays de Magan et de Meloukha. Tarkoû était roi du pays de Montsour et de Koûsi...Il s'avança et s'établit dans Mempi (Memphis), la ville que mon père qui m'a engendré avait prise et avait ajoutée aux provinces du pays d'Assour. J'étais occupé dans la ville de Ninoua quand on vint m'apprendre cette nouvelle... Je me suis avancé promptement... J'ai livré une grande bataille et je l'(l'armée égyptienne) ai mise en fuite. Tarkoû apprit dans la ville de Mempi la défaite de son armée... et pour sauver ses jours, il s'enfuit dans la ville de Ni'i (Thèbes). Je me suis emparé de cette ville, mon armée y entra et l'occupa. » (J. Menant, *Ann. assyr.*, p. 254, sq.)

(4) Les monuments montrent ce roi comme de sang mêlé. Cf. G. Maspero, *Hist. anc. peuples*

jusqu'au delà de Thèbes. Mais ce succès ne fut qu'éphémère; car, à peine l'armée assyrienne avait-elle quitté la terre des Pharaons, que les garnisons ninivites, encore une fois chassées, cédaient Thèbes, Memphis et le Delta.

Assourbanipal comprit qu'il lui serait impossible de conserver uniquement par la force une province aussi vaste et aussi éloignée de son centre d'action. Profitant des rivalités entre les princes saïtes et ceux de l'Éthiopie, il favorisa les prétentions de la dynastie du Nord, et fit Niko pharaon (1). C'était la première fois que la volonté d'un souverain étranger disposait, au bénéfice d'un vassal, de l'antique couronne de la haute et de la basse Égypte.

Mais l'Éthiopie ne se tenait pas pour battue; l'Égypte fut reconquise par les troupes du Sud, et les Assyriens, qui soutenaient les Saïtes, en furent chassés. Cette fois, Assourbanipal frappa un grand coup; il reprit la terre du Nil et ruina Thèbes, enleva comme butin tout ce qu'elle renfermait, jusqu'à ses habitants, et ne laissa derrière lui qu'un monceau fumant de décombres. La ville aux cent portes n'était plus, jamais elle ne se releva; deux des obélisques du temple d'Ammon prirent, dit-on, le chemin de Ninive (2).

Assuré de l'obéissance de ce côté, Assourbanipal, après avoir réduit quelques soulèvements en Syrie et en Phénicie (3) et guerroyé en pays de Manna (4), allait reprendre la lutte contre l'Ourarthou, quand son attention fut détournée par l'Élam (5). Ourtaki, un usurpateur susien, profitant de l'éloignement du roi d'Assyrie, avait pillé la Chaldée et se trouvait devant Babylone, quand Assourbanipal l'y vainquit et le contraignit à rentrer dans ses États.

L'anarchie régnait alors à Suse; Ninive, par ses intrigues, avait semé la discorde au sein de la famille royale, préparant ainsi le

Orient Classique, t. III, chap. IV en-tête, Luschan, *Die Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, pl. I.

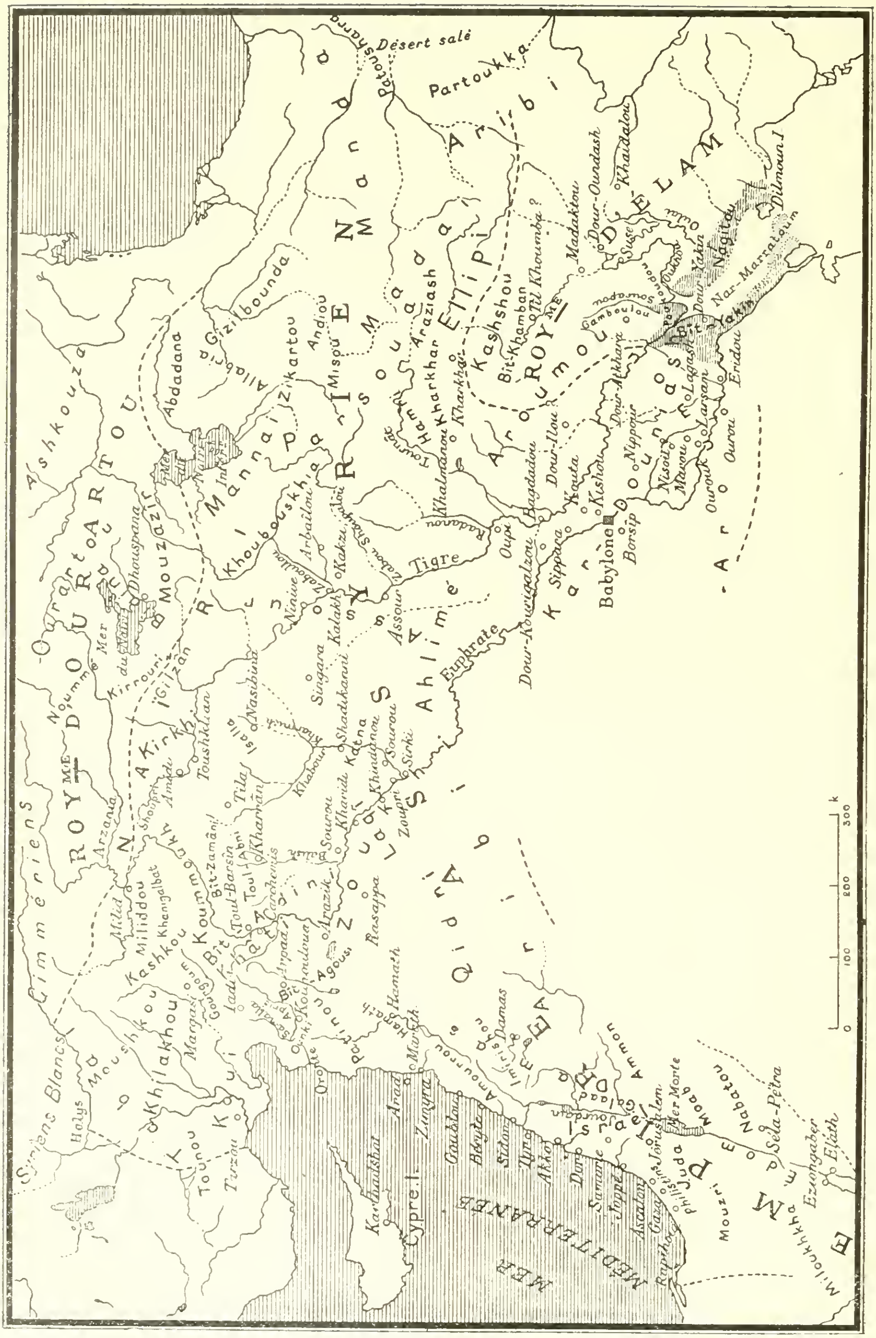
(1) « J'(Assourbanipal) imposai à Nikou un traité plus dur que celui qui existait auparavant, mais je l'ai renvoyé chez lui, je l'ai revêtu de vêtements superbes, de laine et de fil avec des ornements d'or; je lui ai donné une épée d'acier avec un fourreau d'or; j'y ai écrit la gloire de mon nom et je lui en ai fait présent. Je lui ai donné des chariots, des chevaux et des bêtes de somme et je l'ai envoyé en Egypte avec mon préfet pour gouverneur. Je lui ai rendu la place que mon père, qui m'a engendré, lui avait assignée dans la ville de Saï. » (J. Menant, 1874, *Ann. Assyr.*, p. 256.)

(2) Cf. J. Menant, *Ann. des rois d'Assyrie*, p. 257.

(3) *W. A. I.*, III, pl. XVII-XXXVIII, c. II, l. 84. Trad. J. Menant, *op. cit.*, p. 257, sq.

(4) *W. A. I.*, III, pl. XVII-XXXVIII, c. III, l. 43. Trad. J. Menant, *op. cit.*, p. 259.

(5) *W. A. I.*, III, pl. XVII-XXXVIII, c. III, l. 83. Trad. J. Menant, *op. cit.*, p. 260.



L'Empire assyrien sous Téglalphalasar III (1).

(1 D'après G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 195.

succès de sa prochaine campagne et la ruine de la puissance élamite.

Malgré ces conditions défavorables, une vaste coalition se forma : Babylone, le Gouti, le Martou, le Miloukhi, l'Arabie et enfin l'Élam réunirent leurs forces. Assourbanipal avait devant lui les armées de tout le sud de l'Asie, contingents des pays s'étendant depuis le golfe Persique jusqu'à la mer Rouge. En Syrie, Amouladdin, roi de Kédar, devait opérer une diversion.

Jamais, depuis cinq cents ans, Ninive ne s'était trouvée en si grave posture ; mais par une adroite politique et une stratégie judicieuse, le roi d'Assour sut triompher du danger. Suscitant des troubles en Élam, il le sépara de la Chaldée qu'il vainquit isolément. Babylone fut encore pillée ainsi que la plupart des villes du sud, et ceux des habitants qui ne périrent pas par le fer (1) furent soit déportés, soit cantonnés comme esclaves dans le pays même, sous la surveillance de garnisons ninivites.

N'ayant plus qu'un seul ennemi devant lui, Assourbanipal dirigea toutes ses forces contre l'Élam qu'il attaqua par le nord. Il y pénétra par les montagnes et le parcourut dans toute sa longueur. Madaktou, la ville royale, Suse, la capitale, tombèrent en son pouvoir (643) ; tout le pays fut dévasté, réduit en province assyrienne.

« La poussière de la ville de Chouchân, de la ville de Madaktou (2), de la ville de Haltemach (3) et le reste de leurs villes, j'ai tout emporté au pays d'Assour. »

« Pendant un mois et un jour, j'ai balayé le pays d'Élam dans toute son étendue. De la voix des hommes, du passage des bœufs et des moutons, du son de joyeuse musique, je privai ses campagnes. J'ai laissé venir les animaux sauvages, les serpents, les bêtes du désert et les gazelles (4). »

(1) « Les trésors de leurs palais furent apportés devant moi. Ces hommes dont la bouche avait tramé des complots perfides contre moi et contre Assour, mon seigneur, j'ai arraché leur langue et j'ai accompli leur perte. Le reste du peuple fut exposé vivant devant les grands taureaux de pierre que Sennachérib, le père de mon père, avait élevés, et moi je les (ces hommes) ai jetés dans le fossé ; j'ai coupé leurs membres, je les ai fait manger par des chiens, des bêtes fauves, des oiseaux de proie, des animaux du ciel et de la mer. En accomplissant ces choses, j'ai réjoui le cœur des grands dieux, mes seigneurs. » (*W. A. I.*, III, pl. XVII-XXXVIII, *c.* V, l. 3. Trad. J. Menant, *Ann. Assyr.*, p. 263.)

(2) Cf. J. de Morgan, *Miss. sc. en Perse*, t. IV, 1re partie, 1896, p. 228. Probablement Tepeh Sindjar, à 10 kilomètres environ au nord de Suse.

(3) Cf. J. de Morgan, *Miss. sc. en Perse*, t. IV, 1re partie, 1896, p. 229. Probablement Dèrrè i chahr, sur le Seïn Mèrrè.

(4) Cf. *W. A. I.*, III, pl. XVII-XXXVIII, *c.* V, VI, VII, jusqu'à l. 76. Trad. J. Menant, *Ann. Assyr.*, p. 264, sq.

Ainsi s'exprime Assourbanipal lui-même, à la fin du récit qu'il nous a transmis du sac de l'Élam (1).

(1) *Succession des souverains élamites, depuis les origines.*
(D'après les travaux de la Délégation en Perse).

Patésis.	Suzerains.
Our-Ilim (?)	Chargani char ali ou *Šarri* (Sargon d'Agadé).
	Naram Sin (3750 av. J.-C.).
Chim-bi-ichkhouq.	Alou oucharchid (roi de Kich).
Karibou-cha-chouchinaq.	Dounghi (roi d'Our).
Khoutran tepti.	
Idadou Ier.	
Kal Roukhouratir.	
Idadou II.	
Ebarti-Kindadou.	Ghimil-Sin (roi d'Our).
.....badidimma.	Bour Sin (roi d'Our).
Beliarik.	Idé-Sin (roi d'Our).
Ourkioum.	(Derniers rois d'Our).
. . . . .	
Koudour Nakhkhounté.	(Roi d'Elam). Vers 2280 av. J.-C.
Chiroukdou (vice-roi de Suse).	
Temti agoun (vice-roi de Suse).	
Lila-Irtach	(roi d'Elam).
Temti Khicha Khanech (vice-roi de Suse).	
Chimebalar Khouppak (vice-roi de Suse).	
Simti Chilhak	(roi d'Elam et de Chaldée).
Ebarti (vice-roi de Suse).	
Chilkhaka (vice-roi de Suse).	
Lankoukou (vice-roi de Suse).	
Kouk-Kirpiach (vice-roi de Suse).	
Attapakchou (vice-roi de Suse).	
Koudour Mabouq	(roi d'Elam et de Chaldée).
Temti Khalki (vice-roi de Suse).	
Kal ouh (vice-roi de Suse).	
Koudour Lagamar (?)	(roi d'Elam et de Chaldée).
Kouk Nachour (vice-roi de Suse).	
Pala-Ichchan	(dernier ? grand roi élamite de Chaldée).
	Contemporains
	Hammourabi (roi de Babylone), vers 2056.
Iri Khalki (roi de Suse).	
Pakhir-ichchan id.	
Attar-Kittakh id.	
Khoumban-oummenna id.	
Ountach-Gal id.	
Kidin Khoutran id.	
Khourpatila id.	Kourigalzou (roi cosséen de Babylone).
Kidin Khoutroutach id.	Bêl-nadin-choum (roi cosséen de Babylone).
	Adad choum iddin (roi cosséen de Babylone).
Khalloutouch In Chouchinak id.	Melichikhou (roi cosséen de Babylone) (1209-1195).
	Mardouk-apal-iddin (roi cosséen de Babylone) (1194-1182).
Choutrouk Nakhkhounté id.	
Koutir Nakhkhounté.	Zamama choum iddin (1181).
Chilkhak in Chouchinak.	
Khouteloudouch In Chouchinak.	
Chilkhina Khamrou Laqamar.	Nabou koudour outsour Ier, vers 1030.
Khoumbanimmena.	
Choutrouk Nakhkhounté II.	Teglathpalasar II, roi d'Assour (950).
X.	X... roi élamite en Chaldée (939-934).
Chouchinak char Ilani.	
Tepti Akhar.	Mardouk-balatsou-iqbi (roi de Babylone).
Khouban.	
Khalloutouch in Chouchinak.	
Chilhak in Chouchinak.	
Tepti-Khouban in Chouchinak.	
Indadari (?).	
Choutour Nakhkhounté.	
Takhkhikhi (?)	
Khanni (?)	

Les gens de la montagne gardèrent presque tous leur indépendance; mais le coup avait été si dur que la puissance élamite ne s'en releva jamais.

C'en était fini de l'Asie, de l'Égypte, du Monde entier d'alors (1); toute la vieille civilisation était écrasée; mais l'Assyrie était elle-même épuisée, de sorte qu'avant même la mort d'Assourbanipal, l'Égypte, la Lydie, le pays de Toubal et bien d'autres conquêtes, ne comptaient plus que de nom dans son empire, et que la Médie victorieuse était descendue sur le Tigre. L'Asie Antérieure, ruinée, n'était pas encore sortie des fléaux (2). Un ouragan, hélas! plus violent encore que celui qui partit d'Assyrie, allait l'atteindre, répandant la ruine parmi les ruines, effaçant tout, jusqu'au nom et au souvenir des tyrans d'Assour. C'est du nord qu'allait souffler cette effroyable tempête (3).

Oumbadara (vers 750).
Khoumbanigach (742).

Nabon natsir (roi de Babylone) (747-734).
Charrou-oukin (roi d'Assour) (721-705).
Mardouk-apal-iddin (roi de Babylone) (721-709).
Sin-akhe-irba (roi d'Assour) (704-681).
Bêl-ibni (Babylone) (702-700).
Achchour-nadin-choum (Babylone) (699-694).

Choutour Nakhkhounté (719-701).
Khallouch (701-694).
Choutour Nankhkhounté (694-693).
Khoumban Menanou (693-689).
Khouban-Khallach Ier (689-681).
Khouban-Khallach II (681-675).
Ourtakou (674-661).
Khoumbanigach II, à Suse.
Tamritou à Khidalou.

Assaraddon (Assyrie) (680-668).
Assourbanipal (Assyrie) (666-628).

Tamritou.
Indabigach (usurpateur).
Khoumban-aldasi (dans les montagnes).
Khoumba Khaboua (usurpateur).
Tamritou (roi à Suse.)
Paé (usurpateur).
Khoumban-aldasi.
Ruine de Suse par Assourbanipal (643).

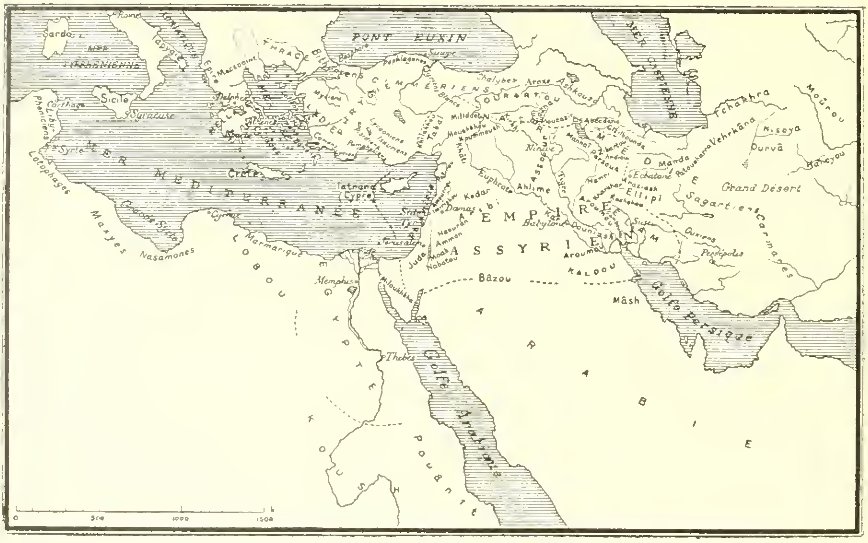
(1) La légende d'une expédition assyrienne jusqu'à l'Indus, en 736 av. J.-C., sous Téglatphalasar, ingénieusement basée par Fr. Lenormant (*Lettres assyriologiques*) sur des interprétations erronées, avait pour un temps été adoptée par G. Maspero (*Hist. anc. peuples de l'Orient*, 3e éd., p. 371-372,) Finzi (*Richerche per lo studio dell'antichità Assira*, p. 317, sq.), Max Dünker (*Gesch. des Altertums*, 5e éd., t. II, p. 260, 262; t. IV, p. 15), J. Menant (*Ann. des rois d'Assyrie*, p. 147), Schrader (*Z. Kritik der Inschr. Tiglathpileser's II*, p. 11), a été justement réfutée par Patkanof (*Journ. asiat.* London, janv. 1880, p. 76; *Academy*, t. XVII, p. 198), Fr. Delitzsch (*Wo lag das Paradies?* p. 100) et Delattre (*le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 91, sq.).

(2) Les rois d'Assour songeaient alors bien peu à rétablir l'empire de leurs ancêtres, ils se contentaient de souhaiter de vivre, sentant l'orage gronder sur leur tête.

« Moi, Assouretilili, roi des légions, roi du pays d'Assour, fils d'Assourbanipal, roi des légions, roi du pays d'Assour, j'ai ordonné de mouler des briques pour la construction du Bît-Zida, situé dans la ville de Kalakh, dans le désir de prolonger mes jours. » (J. Menant, 1874, *Ann. assyr.*, p. 295.)

(3) Depuis longtemps déjà, les Scythes se montraient en Asie et entretenaient des relations plus ou moins hostiles avec les peuples de l'Ourarthou, les Mèdes et les petits royaumes du Kurdistan iranien. Les Assyriens les connaissaient tout au moins dès le temps d'Assaraddon. (Cf. Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 130.) En 672, les Scythes, sous leur roi Ichpakai (nom aryen. — Cf. Justi, *Iranisches Namenbuch.*, pp. 46, 143. — Latyschef, *Inscript. antiq oris sept. Ponti Euxini*, t. II, p. 264), furent battus par les Assyriens et rejetés au nord du lac d'Ourmiah. Assaraddon reçut même de la part de Bartatoua, roi des Scythes (Cf. Winckler, *Orientalische Forschungen*, t. I, p. 488), la demande d'une de ses filles en mariage. (Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, pp. 119-122.)

Les premiers flots indo-européens dont l'histoire puisse suivre les traces s'étaient écoulés sur l'Europe centrale et méridionale, sur la pointe occidentale de l'Asie ; peut-être même avaient-ils envahi quelques pays du nord. Ils étaient eux-mêmes suivis



L'Orient vers la fin de l'Empire assyrien (1).

d'autres vagues humaines, parmi lesquelles celle des Cimmériens qui, arrêtés durant quelques siècles dans les plaines de l'Oxus et du Volga, semblaient s'y devoir fixer.

Les Cimmériens, qui avaient poussé vers l'occident les tribus parties avant eux des steppes de Sibérie, furent eux-mêmes portés en avant par un autre flot congénère, celui des Scolotes (Scythes) qui, cantonné pour un temps dans les steppes du nord de la mer d'Aral, dut céder la place aux Massagètes, venus d'Orient comme les autres Indo-européens, et cherchant des pays au climat plus doux.

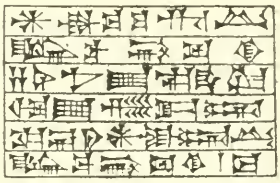
Les Massagètes sont la dernière des migrations asiatiques connues, pour cette époque, comme sorties de ce grand réservoir qu'était la Sibérie ; mais bien certainement d'autres la suivaient, se succédant les unes les autres comme les vagues de la mer.

Tous ces peuples, nomades des plaines, n'osèrent pas aborder les montagnes de la Margiane, de la Baktriane et de l'Hyrcanie

(1) D'après G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 421.

occupées déjà par des tribus de leur race; c'est vers l'Occident, dans la plaine, qu'ils s'avancèrent.

Chassés de leur pays, les Scolotes (1) franchirent les fleuves qui, presque tous coulant du nord au sud, ou inversement, semblent destinés par la nature à jouer le rôle de frontières entre les diverses tribus nomades. Ils poussèrent devant eux les Cimmériens qui, suivant la voie tracée par leurs prédécesseurs, envahirent la Thrace, traversèrent le Bosphore et se ruèrent sur l'Asie, ayant grossi leur nombre d'une foule de peuplades, leurs parentes, qu'ils rencontrèrent sur leur route.



Écriture cunéiforme babylonienne de basse époque (2).

En Asie Mineure, les royaumes disparurent, les villes furent détruites. Venus pour chercher des terres libres, les envahisseurs n'ayant rencontré que des pays habités et riches, de pasteurs se firent pillards, vainquant par le nombre; aussi, lorsqu'ils se heurtèrent aux légions organisées d'Assour, subirent-ils de sanglants échecs (3).

Las de rapines, repus de richesses, des biens de l'Asie Mineure, sentant que s'ils s'avançaient plus au sud ils rencontreraient une infranchissable barrière, ils s'arrêtèrent pour jouir de leur conquête.

Mais les Scolotes émigraient, eux aussi; maintenus, pour un temps, par la muraille caucasienne, ils l'avaient traversée aux portes Caspiennes (4), envahissaient la vallée du Cyrus, celle de

(1) Au sujet des Scythes, Cf. Hérodote, I, I-IV, LXXIII-LXXIV, CVI. — Justin, II. I — Floigl, *Cyrus und Herodot.* — F. de Saulcy, *Chron. Emp. Ninive et Babylone.* — G Rawlinson, *The five great monarchies.* — Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques, les Origines de l'histoire.* — Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums.* — Prashek, *Medien u. d. Haus des Kyaxares*, etc.

(2) Estampille des briques de Babylone. « Naboukoudouriousour, roi de Babylone, pourvoyeur d'Ésagil (temple de Mardouk) et d'Ézida (temple de Nabou), fils aîné de Nabopolasar, roi de Babylone, moi-même (604-561 av. J.-C.). »

(3) Toukdami fut, en 645, battu dans les gorges de Cilicie par les troupes assyriennes. Son fils, Sandakhchatrou, ramena vers le centre de la péninsule ce qui restait des Cimmériens. Ils se cantonnèrent dans la Cappadoce, les vallées de l'Halys et du Thermodon. C'est là qu'ils se trouvaient quand les Scythes parurent en Arménie.

(4) Les Scythes ne purent venir, comme le supposent quelques auteurs (Cf. G Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, 5e édit., 1893, p. 511), par les rives de la Caspienne, région extrêmement difficile, occupée par les Mèdes, et dont l'entrée se trouvait à l'orient de la mer, pays alors aux mains des Massagètes. Il est bien plus rationnel de penser qu'ils arrivèrent par les Portes Caspiennes, que rien encore ne fermait, situées en face des territoires qu'ils occupaient au nord du Caucase. Cette voie, ils la connaissaient depuis longtemps; car ils avaient déjà fait plusieurs expéditions sur le haut Araxe (Sacassène) où Assourbanipal défit leurs deux princes Sarati et Parikhia. (Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 159, note — Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 247. — Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. II. p. 461, sq.)

l'Araxe et la steppe de Mougân (1), menaçant la Médie pendant que son chef Cyaxares (2), victorieux des Assyriens, assiégeait Ninive.

Cyaxares, abandonnant pour un temps ses rancunes contre Assour, se porta vers ses districts du Nord à la rencontre des envahisseurs; mais, certainement vaincu, il se retira dans ses provinces méridionales du Kurdistan et d'Ecbatane, abandonnant des districts d'Azerbaidjan et, en partie, le haut bassin du Kizil-Ouzen.

Quelques bandes scythes parcoururent ces pays ouverts; mais, dans leur marche vers l'Occident, se heurtant aux montagnes qui, depuis l'Ararat, traversent du nord au sud le pays des Carduques (3), elles durent rétrograder. Le gros de la nation, remontant la vallée de l'Araxe, se trouva en plein cœur du royaume d'Ourarthou (4) qu'il anéantit, tourna le massif du Masis, entra sur le plateau arménien, écrasa les Mouskhis et les Tabals; puis, par la vallée du Tigre, descendit sur Ninive, laissant libre le roi des Mèdes dans sa capitale du sud (5).

Les Cimmériens, affaiblis au moment où les Scolotes dévastèrent le Taurus, vaincus (6), se joignirent à leurs anciens ennemis, et firent cause commune avec eux pour envahir l'Assyrie (7), dont ils saccagèrent les territoires, brûlèrent les villes, massacrèrent ou réduisirent en esclavage la population, avec une férocité digne des Ninivites eux-mêmes.

Délivrée pour un temps par la retraite précipitée des Mèdes, Ninive, s'attendant de leur part à un autre siège, s'y était préparée ; mais ce furent les Scythes qui se présentèrent sous ses murailles et non Cyaxares. Elle résista ; et, inhabiles dans l'art de prendre les places fortes, les nomades l'abandonnèrent, ne laissant autour d'elle que des pays dévastés. Le vieux roi Assourbanipal, le vainqueur de Suse, qui avait vu le monde entier prosterné à ses pieds, put encore assister à l'effondrement de son œuvre et de celle de ses pères, car il ne mourut qu'en 626.

(1) Il existe dans cette plaine, sur la rive droite de l'Araxe et du Cyrus, un grand nombre de tells antiques qui sont peut-être les ruines des établissements scythes. (J. M., *Voyage de* 1890.)

(2) Khrakhshatra, Kashtaritou.

(3) Il existe peu de passages dans ces montagnes; ceux de Khoi et de Revandouz (Kêl-i-Chin) sont les seuls par lesquels passent les caravanes. (J. M.)

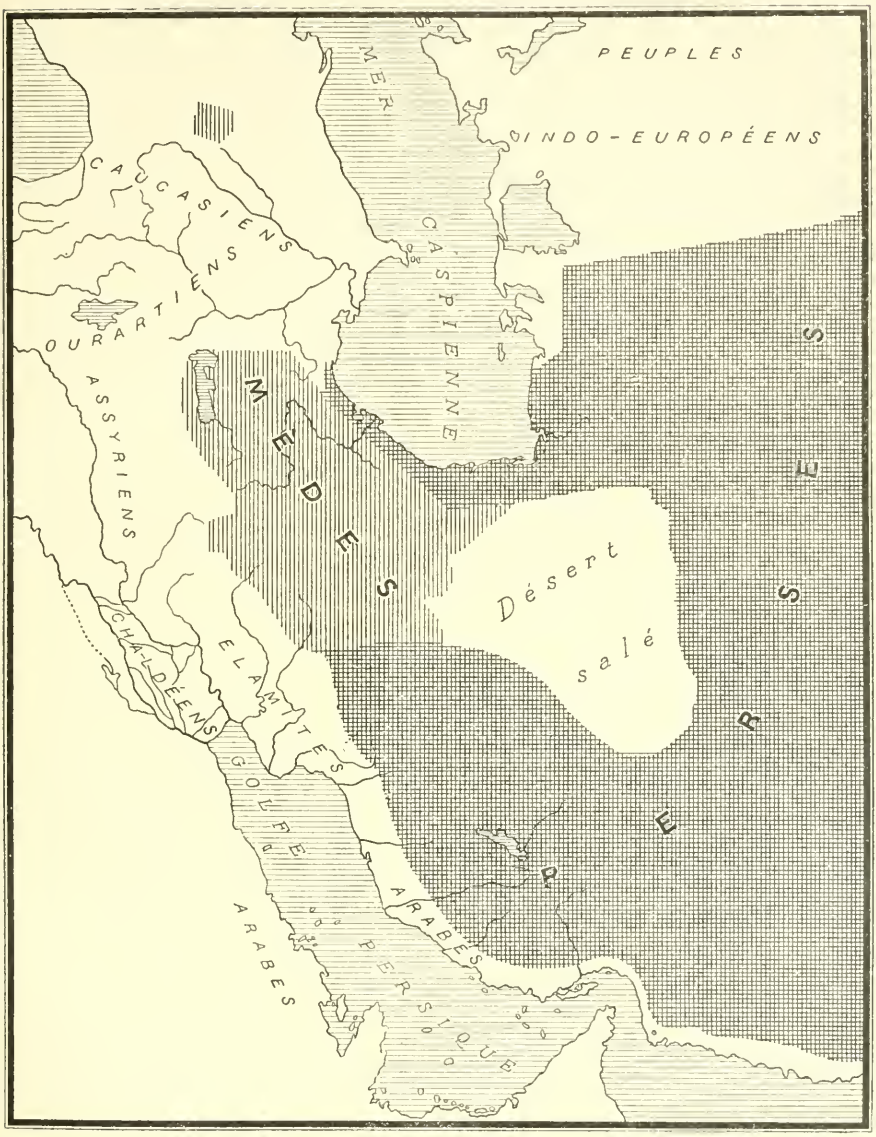
(4) Ce royaume s'étendait jusqu'au Ghôktchaï, où se trouve un texte vannique. On en a rencontré un autre près d'Echmiadzin, où je l'ai vu en 1903. (J. M.)

(5) L'examen des routes de ces pays montre que cette voie est la seule par laquelle les Scythes pouvaient atteindre Ninive. (J. M.)

(6) De là vient que, fréquemment, les Scythes ont été confondus avec les Cimmériens qui, habitant l'Asie depuis déjà longtemps, étaient plus connus que les nouveaux venus.

(7) STRABON, I, III, 21.

Les Barbares parcoururent toute l'Asie Antérieure, semant la



Ethnographie de la Perse à l'époque assyrienne.

ruine sous leurs pas; la Chaldée (1), la Syrie, la Phénicie, la Palestine (2) furent tour à tour dévastées (3). L'Égypte n'échappa

(1) Cf. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 150. — Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire*, t. II, p. 547, sq.

(2) Cf., au sujet des horreurs commises par les Scythes en Palestine, Jérémie, V, 15, 17; VI, 23, 24.

(3) Hérodote, I, cv; Justin, II, 5.

qu'à prix d'or, la Syrie fut encore une fois ruinée (1). Puis ils disparurent; vaincus peut-être par les Mèdes, harcelés par les populations (2), ils rentrèrent en Europe (3), ayant, en quelques années (4) (634 à 627), achevé le renversement de l'ancien monde et laissant aux Iraniens la tâche facile de soumettre des peuples déjà écrasés (5), et de les grouper en royaume.

Mais Cyaxare n'était pas demeuré inactif pendant que les Scythes préparaient ainsi sa fortune. Il avait organisé son armée sur le mode assyrien, mis en valeur quelques-unes des richesses de son pays, noué des relations diplomatiques avec tous les anciens ennemis de l'Assyrie (6) et, avant que Ninive eût eu le loisir de réparer ses désastres, il vint l'assiéger pour la seconde et dernière fois.

Les Assyriens résistèrent avec vaillance. « Kachtaritou avec ses soldats, avec les soldats des Kimmériens (7), les soldats des Mèdes, les soldats de Mannaï et bien d'autres, se sont répandus comme une inondation (8) » ; tandis que le roi de Babylone amenait les contingents du sud.

(1) Zéphaniah, II, 4-6.

(2) Une épidémie les aurait également décimés. (Hérodote, I, cv. — Xanthos de Lydie, Fragm. 11, in Muller-Didot, *Fragm. historicorum græcorum*, t. I, p. 38. — Diod. Sic., II, 4. Strabon, XVI, v, 17. — Pline, *Hist. nat.*, V, 23. — Hippocrate, *De aere, acquâ et locis*, VI, 108.)

(3) Hérodote, IV, i, dit qu'ils rentrèrent par le Caucase.

(4) Suivant Hérodote (I, cvi), ils auraient dominé l'Asie pendant 28 ans, mais ce nombre semble devoir être réduit à 7 ou 8 ans. Cf. F. de Saulcy, *Chron. des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*, p. 69. — F. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, pp. 74-83.

(5) Le royaume d'Assyrie avait été fort malmené par les Scythes et par les Mèdes. Layard (*Nineveh and Babylon*, p. 558) a constaté que le palais d'Assaraddon, à Kalakh, avait été détruit par un incendie, et que celui d'Assouretililâni avait été construit sur ses décombres. Mais on ne saurait dire si cette destruction est due aux Scythes (Rawlinson, *The five great monarchies*, 2e édit., t. II, p. 228), ou à la première campagne de Cyaxare, en Assyrie. (Rawlinson, *Herodotus*, 2e édit., t. I, p. 398.) Assour et Dour Charoukin (le palais de Sargon) disparurent en même temps.

(6) La diplomatie mède ne fut peut-être pas étrangère à la révolution qui mit Nabopolassar sur le trône de Chaldée. La tradition affirmait qu'une armée venue du sud avait débarqué soudain aux embouchures de l'Euphrate et du Tigre. Ne doit-on pas voir dans cette invasion le souvenir d'une révolte du Bit-Yakin, des tribus voisines de la mer, des Elamites peut-être, populations qui, à cette époque, étaient en relations constantes avec la Médie? Ecbatane (Hamadan) n'était qu'à dix ou douze jours de caravane de Suse par Khaïdâlou (Khorremâbâd?) Quoi qu'il en soit, Nabopolassar, chargé par Assouretililâni de refouler ces envahisseurs, s'allia avec eux et se déclara indépendant. La Mésopotamie, la Syrie et la Palestine ne suivirent pas l'exemple de Babylone, mais ne furent d'aucun secours pour Ninive à l'heure du danger (J. M.).

(7) Des bandes cimmériennes et scythes, indépendantes de celles qui rentrèrent en Europe, occupaient bien certainement encore certaines vallées de l'Arménie et du petit Caucase. Winckler (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 125) pense que les Scythes auraient possédé une partie de la Médie, jusqu'au moment où leur chef Astyage aurait été renversé par Cyrus. Rost (*op. cit.*, p. 93, sq.) pense que Cyaxare lui-même est un Scythe. Le récit d'Hérodote (I, cvi), par lequel Cyaxare aurait invité Madyès à un banquet, avec les principaux chefs scythes, et les aurait fait tuer après les avoir enivrés, contredit ces opinions, et semble être plus acceptable, étant donnée l'époque à laquelle il a été recueilli par l'historien grec. D'ailleurs, les Scythes ne semblent pas s'être avancés en Médie beaucoup plus au sud que le lac d'Ourmiah. Toute la partie méridionale du royaume aurait donc conservé sa liberté.

(8) Cf. Boscawen, Babylonian dated tablets, in *Trans. of the Soc. of Bibl. Archæol.*, t. VI, pp. 21-22. — Sayce, *Babyl. litterat.*, pp. 78-82. — Id., *Fresh light from the anc. mon.*, pp. 132-136. — Schrader, *Keilinschr. u. Geschischtsf.*,

Vaincu en rase campagne, Sincharichkoun, le dernier des rois d'Assour, s'enferma dans ses murailles et, plutôt que de tomber vivant aux mains des vainqueurs, se donna la mort dans les flammes de son palais (1) (608 ou 600).

L'Assyrie avait vécu (2) ; après s'être trouvée, sous Assourbanipal, à l'apogée de sa gloire et de sa puissance, elle fut écrasée par sa grandeur même, par la mauvaise organisation de ses États, et par les haines mortelles que ses cruautés avaient inspirées.

Au jour du danger, au lieu de trouver dans ses provinces les ressources nécessaires à la lutte suprême, elle ne rencontra que des ennemis ne voyant dans sa perte que la disparition d'un fléau, qu'une punition du Ciel.

Ainsi les Sémites qui, pendant quatre mille ans environ, avaient, à des titres divers, dominé l'Asie occidentale ; qui, tout-puissants, auraient pu organiser le monde, s'éteignaient haïs, détestés, maudits, souillés du sang de millions de victimes. Le souvenir de leurs atrocités pèsera comme une éternelle opprobre sur cet empire et sur la race qui l'a enfanté (3).

L'Égypte, malgré les succès des pharaons de la XVIIe dynastie et des Ramessides, était réellement en décadence dès l'époque où les Hyksos l'envahirent. Son entrée en scène dans l'histoire générale, lui faisant perdre ses caractères nationaux, la mettait au rang des autres souverainetés d'alors, puissante un jour, abattue le lendemain.

Tant qu'elle vécut sur elle-même, tant qu'elle ne fit usage, pour son développement, que des ressources puisées dans sa sphère naturelle, sa prospérité s'accrut ; les arts, l'industrie, le commerce, la richesse, en un mot, atteignirent leur apogée au temps de la XIIe dynastie.

Mais lorsqu'elle eut de constantes relations avec les peuples de l'Asie, quand ses frontières furent largement ouvertes, reculées

p. 518, sq. — F. Lenormant, *les Orig. de l'hist.*, II, p. 330.

(1) Diodore de Sicile, II, 23-28, d'ap. Ctésias-Abydène, ds Eusèbe, *Chron. can.*, pars. I, c. 9. ; *Polyhistor*, ds le même, pars I, c. 5.

(2) Les anciennes bandes d'Assour semblent avoir laissé des fragments bien conservés dans les Chaldéens Nestoriens qui, de nos jours, habitent les montagnes dominant Mossoul.

(3) « L'Assyrie a tout reçu de la Chaldée, sa civilisation, ses mœurs, le matériel de ses industries et de son agriculture, sa littérature scientifique et religieuse ; une seule chose lui appartient en propre, la tactique de ses généraux et l'excellence de ses soldats. Du jour qu'elle eut conscience de sa vigueur, elle ne vécut que pour la guerre et pour la rapine ; le jour où l'épuisement de sa population lui interdit les champs de bataille, elle n'eut plus sa raison d'être et elle périt. » (G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 186.)

qu'elles étaient jusqu'à l'Oronte et l'Euphrate, quand par ses conquêtes elle eut introduit dans son patrimoine des éléments exotiques, elle subit rapidement leur influence et l'esprit égyptien s'atrophia (1).

Dès la XVIIIe dynastie, l'étranger avait pris un tel pied dans la vallée du Nil que bien des fonctionnaires étaient des Asiates. On considérait alors comme de bon ton d'employer dans la langue des termes sémitiques et de négliger les vieilles expressions indigènes.

C'est ainsi qu'il est aujourd'hui de mode chez les Persans, chez les Turcs, d'émailler les anciens dialectes de mots arabes ; qu'à Rome les expressions grecques furent en honneur au temps des Césars ; que bien des peuples de l'Europe se piquent d'employer un grand nombre de mots français ou anglais, plus ou moins écorchés, toujours improprement appliqués.

Il est peu de nations qui sachent conserver intact leur parler national et, partant, la mentalité de leurs ancêtres; jeunes, elles empruntent aux plus développées qu'elles; vieillies, elles se laissent envahir. Ce n'est que dans leur maturité qu'elles vivent de leur existence propre et le langage est le plus fidèle miroir de l'état moral d'un peuple.

Cette tendance s'accentua plus encore après les Ramessides. Déjà une grande partie de la population du Delta était étrangère ; elle adorait ses dieux dans des temples particuliers élevés auprès de ceux des divinités égyptiennes. Tout l'orient du Delta était occupé par des Sémites, sujets égyptiens, mais demeurés asiatiques par l'esprit, la langue, les mœurs et la religion.

A l'occident, c'étaient les Libyens qui dominaient par leur nombre et leur influence. Mercenaires depuis des siècles, ils fournissaient au pharaon ses meilleures troupes, sa garde, sa police même, répandue dans tous les nômes.

En dehors de ces deux centres, presque uniquement étrangers, l'Égypte renfermait une population fort mélangée ; c'étaient des nègres, des Asiates, des Méditerranéens, ceux-ci employés aux travaux des champs, ou se livrant au commerce dans les bour-

(1) Sur le nombre des étrangers en Egypte, Cf. H. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 197, sq. Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben im Alterthums*, pp. 456, sq., 683, sq. — Deveria, *le Papyrus judiciaire de Turin et les papyrus Lee et Rollin*, pp. 138-162. — Max Muller, *Asien und Europa*, p. 240. — G. Maspero, *Hist. anc. peuples Orient classique*, t. II, 1897, p. 485 et note 2, p. 570.

gades, ceux-là fonctionnaires dans l'administration, tous exerçant une influence notable. Ces intrusions, prépondérantes dans la Basse Vallée, s'étendaient, en s'atténuant, jusqu'aux frontières de la Nubie; Yahwè avait son temple dans l'île d'Eléphantine.

Tous ces étrangers n'avaient, comme de raison, aucun souci des intérêts du pays qui, généreusement, leur donnait l'hospitalité; peu leur importait la conservation de ses lois, de son culte ou de son prestige. Égyptiens aujourd'hui, Syriens, Assyriens ou Perses demain, ils n'entrevoyaient que leur intérêt personnel, se donnant au plus offrant, dans les troubles intérieurs comme dans les guerres contre l'étranger; et l'égoïsme de leur mentalité pénétra vite la nation tout entière (1).

L'Égypte avait terminé sa carrière; elle se mourait de vieillesse et, si elle existait encore, ce n'était qu'en vertu de la force acquise par des milliers d'années d'une administration sage et patriotique. L'Empire byzantin ne survécut-il pas pendant plus de mille années, grâce au seul prestige du nom romain?

Une dynastie dite libyenne, la XXIIe, dont Chechonq fut le chef, avait su, non seulement s'emparer de la couronne, mais aussi du titre de premier prophète d'Ammon; tandis que l'ancienne lignée des grands prêtres thébains s'était retirée en Éthiopie, à Napata, où elle avait fondé un État indépendant.

Chéchonq fut l'un des derniers souverains d'Égypte qui dépassèrent le Sinaï. Il marcha contre la Syrie, envahit la Judée, pilla Jérusalem, Rabbit, Tâanak, Haphraïm, Gibéon, etc., et les villages de la plaine de Juda; mais ces conquêtes ne furent qu'éphémères, car, dès le temps des successeurs de Chéchonq, on dut les abandonner.

A l'intérieur, la haute direction dans les nômes avait été changée et la vieille noblesse mise à l'écart; les nouveaux préfets étaient tous des princes de la famille royale. Cette mesure maladroite constitua une nouvelle aristocratie héréditaire, plus dangereuse encore que celle dont elle avait pris la place; car chacun de ces seigneurs, issu de sang royal et divin, pouvait prétendre au trône.

Peu à peu ces princes s'émancipèrent, s'appuyant sur les mer-

(1) Influence artistique mycénienne en Egypte, à la XVIIIe dynastie. Cf. G. Steindorff, *Archæol. Anzeiger*, 1892, p. 11, sq. — S. Reinach, Chron. or., ds *Rev. archéol.*, 1892, t. I, pp. 406-7.

cenaires dès longtemps à la solde égyptienne. L'anarchie devint complète; ce fut pour le pays des pharaons l'époque des trente tyrans. On vit à la fois vingt-cinq principautés indépendantes dans la vallée du Nil, et quatre de leurs dynastes prendre le cartouche royal.

Psamitik, de la dynastie saïte (XXVIIe), ramena la prospérité pour un temps très court. Les arts se relevèrent; mais intervint l'Éthiopie qui, renversant la dynastie saïte, reconstitua, tout au moins géographiquement, l'Empire des anciens temps. C'était l'époque d'Assourbanipal; l'Assyrie était bien trop occupée, d'une part, de ses grandes guerres d'Ourarthou, d'Elam et de Chaldée, d'autre part de ses revers, pour songer à l'Égypte.

En Syrie, le déclin de la puissance égyptienne avait permis aux petits peuples de s'affranchir et de se constituer en royaumes; c'est alors que les Hébreux s'étaient emparés de la suprématie sur les Chananéens du sud.

Lorsque Salomon monta sur le trône, il n'existait plus, dans toute la région, que trois puissances méritant ce nom: la sienne, celle des Phéniciens, avec laquelle il s'entendit pour se partager le commerce de l'Orient, et le royaume de Damas tantôt faible, tantôt puissant le seul ennemi redoutable pour Jérusalem et pour les villes de la côte.

Le nouveau roi organisa les conquêtes faites par son père, construisit des places fortes, afin de maintenir les petits peuples dans l'obéissance et, certainement aussi, pour surveiller les grands carrefours commerciaux; car la Judée tirait des revenus considérables des taxes qu'elle imposait aux caravanes d'Asie Mineure, de Chaldée, d'Égypte, d'Arabie, de Phénicie, traversant son territoire.

La métropole elle-même, véritable maison de commerce, tout comme Tyr, Sidon, Beryte et Damas, envoya des expéditions jusqu'en Arabie et, peut-être aussi, dans tous les grands centres producteurs et consommateurs de l'Asie Antérieure. La richesse de la Judée s'accrut rapidement, les trésors de Salomon prirent rang, chez les Juifs, parmi les fables les plus accréditées. Jérusalem construisit son temple, centre du patriotisme israélite, embellit sa ville, l'entoura de remparts. Ce fut le royaume de la Commission; mais sa fortune, ne reposant que sur le transit et le crédit, se trouvait exposée au moindre caprice du sort.

Les troubles qui éclatèrent en Palestine après la mort de Salomon, l'intervention armée des Égyptiens en Syrie, arrêtèrent les affaires et le pays tomba dans un tel état de faiblesse (1) que, dès lors, incapable de se relever, il était destiné à devenir la proie de celui qui se donnerait la peine de le parcourir militairement.

Le royaume de Damas entreprit cette tâche; les désastres survenus alors aux Assyriens, l'apathie des pharaons, lui en laissèrent le loisir. Il refoula vers le nord les restes des Hétéens, occupa tout le pays et, malgré l'Assyrie qui, restaurée de ses revers, intervint bientôt sur l'Euphrate et l'Oronte, ce royaume eut encore assez de vitalité pour se maintenir jusqu'en 840, époque à laquelle il se soumit à Ninive, afin de pouvoir en toute sécurité exercer ses vengeances contre Israël.

La Palestine au temps du royaume de Damas (VIIIe s. av. J.-C.) (2).

Ce furent ces compétitions, ces haines des petits États entre eux, qui causèrent en Syrie la fortune de Ninive; son habileté politique lui permit d'en profiter et, grâce à sa diplomatie, jamais elle ne rencontra, parmi ces peuples, d'ennemis capables de lutter contre elle à armes égales.

(1) Jamais en Palestine il n'y eut d'art indigène; les Juifs se contentèrent de copier gauchement la Phénicie, qui elle-même s'inspirait maladroitement de l'Egypte et de la Chaldée. Plus tard, à partir du neuvième-huitième siècle, il se forma des procédés nationaux dans la céramique syrienne; mais leurs produits ne furent que d'inélégantes copies de l'art mycénien, déjà gâté par les influences de Rhodes et de Chypre. (Cf. H. Vincent, *Canaan*, 1907, p. 20.

(2) D'après J. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 185.

Les Phéniciens, dont les attaches sur la terre ferme étaient moins fortes que celles des Hébreux, dont la puissance et la richesse résidaient surtout dans les flottes et dans le commerce de terre (1) et de mer, surent, par des tributs volontaires, éloigner d'eux les Assyriens : procédant en cela de même que jadis ils en avaient agi vis-à-vis de l'Égypte. Dans quelques rares cas ils se départirent de cette sage politique du faible à l'égard du fort et n'eurent pas lieu de s'en louer.

Tyr avait alors la suprématie sur toutes les villes phéniciennes du sud, tandis que Beryte dominait au nord. Certainement les possessions de ces deux villes, sur le continent, étaient importantes; mais c'était surtout par leurs colonies qu'elles florissaient. L'appui des Pharaons avait ouvert aux Phéniciens tous les champs commerciaux de la Méditerranée et l'intervention des Assyriens ne modifia pas cette fortune; mais les navigateurs sémites se heurtèrent bien vite à d'habiles et intrépides marins, aux Grecs, leurs élèves dans la science de la mer, qui, pendant des siècles, leur en disputèrent le domaine (2).

Les rivalités d'intérêts sur une multitude de points firent naître, dans toute la Méditerranée, des luttes ardentes pour la possession des comptoirs. Phéniciens et Hellènes en vinrent aux mains dans l'Archipel, dans le sud de l'Asie Mineure, en Sicile, en Espagne, sur la côte d'Afrique. Ils devinrent d'irréconciliables ennemis et, lors des luttes des grands empires asiatiques contre la Grèce, les Phéniciens, par haine et par intérêt, prêtèrent aux Perses l'appui de leurs vaisseaux.

Les Hellènes, dont nous avons déjà rencontré le nom (3) lors

(1) Vedân (peut-être Waddan, entre la Mecque et Médine) et Yâvân (en Arabie) de Oûzâl (fils de Yâqtân, établi dans le sud de l'Arabie) pourvoyaient les (Tyr) marchés ; le fer travaillé, la casse et la canne aromatique étaient échangés avec toi. Dedân trafiquait avec toi en couvertures pour s'asseoir à cheval. L'Arabie et tous les princes de Qêdâr trafiquaient avec toi, et faisaient le commerce en agneaux, en béliers, en boucs. Les marchands de Schebâ et de Raemâh trafiquaient avec toi; de tous les meilleurs aromates, de toute espèce de pierres précieuses et d'or, ils pourvoyaient tes marchés. (*Ezechiel*, XXVII, 19-22. — Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire*, t. III, p. 15.)

(2) Pour les Grecs de l'époque homérique, la piraterie était un métier avouable. (Cf. *Odyssée*, IX, 40 et sq. ; XI, 401 et sq. ; XIV, 85 et sq., etc.)

(3) XIIIe dynastie. — Le conte de Sinouhit (Cf. G. Maspero, *Contes égyptiens*, 1re éd., p. 124-125. — Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 207, n° 1) parle des « îles de la Très-Verte ». Ce ne peut être que Chypre, Rhodes, peut-être même les Cyclades (Cf. D. Mallet, 1893, *les Premiers Etablissements grecs en Egypte*, introd., p. 4).

XIIe dyn. — Le pharaon Sonkheri Amoni se vante d'avoir fait faillir les Hanebou (peuples du nord) qui plus tard sous les Ptolémées furent l'équivalent des Ioniens. (Cf. Lepsius, *Denkm.*, II, 150. — D. Mallet, *les Premiers Etablissements des Grecs en Egypte*, 1893, introd., p. 5.)

Thoutmès III parle de ceux qui habitent les îles dans la Grande Mer, du pays d'Asi (Chypre) [Lepsius, *Denkm.*, III, 5, l. 3-4, stèle de Tobos]. Il y avait alors un gouverneur des pays du Nord, délégué du roi dans les districts situés dans la Très-Verte. (Cf. D. Mallet, *les Prem. Etabl. des Grecs en Egypte*, 1893, introd., p. 6.)

de la prépondérance égyptienne, s'étaient, aux temps assyriens, fermement implantés dans les pays qu'ils considéraient déjà comme leur patrimoine (1). Le rôle éminent qu'ils étaient destinés à jouer dans la grande civilisation leur fait une place à part dans l'histoire ; aussi méritent-ils qu'on remonte dans leurs annales aussi loin que faire se peut.

Les tribus indo-européennes qui s'installèrent dans la Grèce continentale et insulaire étaient remarquablement douées, et leur esprit, ouvert à toutes les spéculations, sut tirer un merveilleux parti des données qu'ils rencontrèrent chez les peuples asiatiques (2) et en Égypte. Les arts étaient nés, ils les développèrent dans toutes les branches; en littérature, en philosophie (3), ils surpassèrent leurs maîtres, de même qu'en mathématiques et en construction. Ils achevèrent, en la perfectionnant, l'œuvre du vieux monde; mais ne créèrent aucun principe, ne firent aucune découverte fondamentale (4).

Si leurs aptitudes étaient merveilleuses, leur progrès fut singulièrement favorisé par la position géographique qu'ils occupaient. Isolés du reste du monde dans leurs îles et dans la Grèce

(1) « La grande migration aryenne venue d'Orient s'est partagée en trois groupes : l'un, traversant l'Hellespont et la Macédoine, s'est établi dans les régions montagneuses de la Thrace; c'est le lieu d'origine des tribus helléniques, qui descendront plus tard en Grèce. Un autre s'est cantonné sur les plateaux de Phrygie d'où il n'est pas sorti. Un troisième enfin a occupé les côtes d'Asie-Mineure et colonisé les îles de la mer Egée et une partie de la Grèce continentale : c'est la race pélasgique que les Grecs considéraient comme indigène et dont les monuments attestent la haute antiquité. » (M. Collignon, *Man. arch. grecque*, p. 10.) Cet exposé ne semble pas correspondre exactement à la réalité des faits; car les Pélasges antérieurs à la migration gréco-italiote se sont répandus aussi bien en Italie qu'en Grèce. L'invasion de la côte d'Asie par les Ioniens serait dans ces conditions une poussée grecque contemporaine, ou peu s'en faut, de celle des Phrygiens.

(2) La tradition grecque affirmait que les chefs de Mycènes étaient venus de Lydie apportant avec eux la civilisation et les trésors de l'Asie-Mineure. Cette tradition a été confirmée par les recherches de la science moderne. Tandis que certains éléments appartenant à la culture préhistorique de la Grèce, telle qu'elle a été révélée à Mycènes et en autres lieux, étaient tirés de l'Égypte et de la Phénicie, d'autres indiquent l'Asie-Mineure comme lieu de provenance. Or la culture de l'Asie Mineure était hétéenne. (A.-H. Sayce, *les Hétéens*, trad. J. Menant, p. 131.) Les Hétéens portèrent la civilisation vieillie de la Babylonie et de l'Egypte jusqu'aux limites extrêmes de l'Asie, et à l'aurore nébuleuse de l'histoire européenne, ils la transmirent à l'Occident ; mais ne franchirent jamais cette frontière. Avec la conquête de la Lydie, leur mission était terminée. (*Id.*, p. 132.)

(3) Les idées philosophiques émanent de deux foyers principaux : celui d'Occident, auquel la race indo-européenne donna son grand essor, et celui d'Extrême-Orient dû à la race chinoise.

Chez les Indo-Européens, aussi loin que nous puissions remonter, nous rencontrons des idées philosophiques très confuses se manifestant sous forme de mythes, de symboles, de panthéisme ou de fétichisme. La nature y joue un très grand rôle. Aux Indes, le panthéisme semble ne s'être développé qu'avec les siècles, tandis que chez les Iraniens et les Indo-Européens de l'Occident il s'atténua, enfanta le monothéisme et, peu à peu, la philosophie se dégagea même des idées religieuses pour tendre vers une science véritable. L'Orient anaryen ne possédait, semble-t-il, que des idées philosophiques très vagues enveloppées d'un panthéisme très développé et de naturisme.

(4) Les Grecs ont moins encore que les Egyptiens proclamé l'unité du divin. Les dieux grecs sont individuels et variés, touchent de très près à la nature; il y avait des liens très étroits entre Zeus et l'Ether, entre Poseidon et la mer, etc. (Lagrange, *Hist. relig. sémit.*, p. 442.)

continentale, n'ayant aucune crainte vers le nord, protégés par la mer des peuples qui, en les subjuguant, eussent pu anéantir leur génie, ils furent à même de bénéficier de tous les avantages de l'ancienne civilisation, sans avoir à en redouter les dangers.

La Grèce aux temps héroïques.

Divisés avant leur venue sur la Méditerranée, ils restèrent divisés par la force même des choses; et la sécurité dont ils jouirent jusqu'aux temps achéménides leur permit de se développer en une multitude de foyers.

Cette sécurité fut leur perte au point de vue politique; car, n'ayant pas à se grouper contre un ennemi commun, ils se déchi-

rèrent entre eux et ne formèrent jamais une nation. Au jour du danger, ils ne surent même pas s'unir et, en dépit des hauts faits dont leur vanité nous entretient, furent vaincus, écrasés par des organisations politiques inférieures aux leurs comme conceptions, mais très supérieures par l'unité de direction.

Les indications les plus anciennes relatives aux peuples gréco-italiotes sont fournies par la linguistique. L'étude comparée des divers dialectes issus de cette souche commune montre qu'avant leur séparation toutes ces tribus, dont quelques-unes sont devenues plus tard de grands peuples, n'étaient que les fractions, les clans d'une même horde, nomade pendant toute la durée de son exode, et qui ne devint sédentaire qu'après avoir atteint les terres les plus méridionales et le contact des vieilles monarchies.

On sait que les mots exprimant les animaux domestiques, les travaux de l'agriculture, l'acte de moudre, de tisser, de forger, sont communs à toutes les langues indo-européennes parvenues jusqu'à nous ; l'archéologie vérifie ces assertions, car le premier flot humain qu'on peut, avec quelque certitude, considérer comme aryen, était en possession de toutes ces notions.

En dehors de ces connaissances communes à toute la race, les Gréco-Italiotes en acquirent une foule d'autres, alors que, séparés de la souche mère, ils vivaient encore en communauté ; car on retrouve, dans les vocabulaires hellénique et italiote, les mêmes racines pour indiquer les instruments d'agriculture, le vin, l'huile, etc., la déesse du foyer, et ces termes ne se rencontrent pas dans les autres idiomes indo-européens.

La langue, produit de la mentalité grecque, fut en même temps la cause de sa conservation. « De même que les facultés du peuple hellénique se sont manifestées dans l'épanouissement inconscient d'où est sortie la langue, de même la langue, une fois formée, a exercé sur le peuple en général et sur chacun de ses membres, l'influence la plus puissante ; car plus l'organisme d'une langue est parfait, plus celui qui s'en sert est porté, et en quelque sorte obligé, à régler logiquement le cours de ses pensées et à préciser ses idées (1). »

Dans ses grandes lignes, la langue était une quand, aux temps très anciens, les Hellènes apparurent sur les territoires de la Thrace

(1) E. Curtius, *Hist. grecque*, trad. Boucher-Leclercq, 1883, t. I, p. 25.

et de l'Hellade. De nombreux dialectes fractionnaient, il est vrai, ces populations et chacun de ces dialectes était en droit d'aspirer à l'hégémonie, en même temps que les tribus en faisant usage pouvaient prétendre chacune à la suprématie politique.

De bonne heure il se fit un tri par suite de l'importance relative de certains peuples, de leur vitalité, de la situation géographique dans laquelle ils se trouvaient, lors de leur fixation. Le rôle politique de quelques tribus s'élargit ; et, en même temps, leurs dialectes se répandirent, étouffant ceux des clans plus faibles ; c'est ainsi que se formèrent les dialectes dorien et ionien et les nationalités correspondantes, florissant dans un domaine nettement défini, tandis que l'éolien, d'un caractère plus vague, sans patrimoine bien net, survécut seulement à l'état sporadique et que les autres idiomes disparurent rapidement (1).

Grâce à leur unité d'esprit, les Grecs possédaient les mêmes tendances, les mêmes aptitudes, le même génie. Ce qu'ils ont emprunté du dehors a été si complètement régénéré par eux qu'ils en ont fait leur propriété et l'ont marqué au sceau de leur inépuisable génie, portant chacun des principes qu'ils reçurent à l'apogée de l'exécution par leur méthode, leur sentiment de l'esthétique, leur jugement droit, leur amour du beau et du juste, leur morale supérieure (2).

Ces qualités intellectuelles avaient toujours manqué à l'Asie comme à l'Égypte, parce que l'ancien monde n'avait pas l'esprit ouvert aux conceptions d'ensemble. La civilisation orientale ne sut ni simplifier, ni idéaliser, ni généraliser.

Peuples jeunes, nomades, libres, les Hellènes intervenaient dans l'ancien monde réduit à l'esclavage depuis des milliers d'années, apportant avec eux un invincible amour de la liberté politique et individuelle et des vertus que ne pouvaient plus posséder des êtres opprimés. Fiers, conscients de leur supériorité physique et intellectuelle, méprisant ce vieux monde vermoulu, ils firent tous les efforts pour conserver leur indépendance ; et leur destinée eût été sublime si, par leurs divisions intestines, ils n'avaient paralysé l'essor de leur génie.

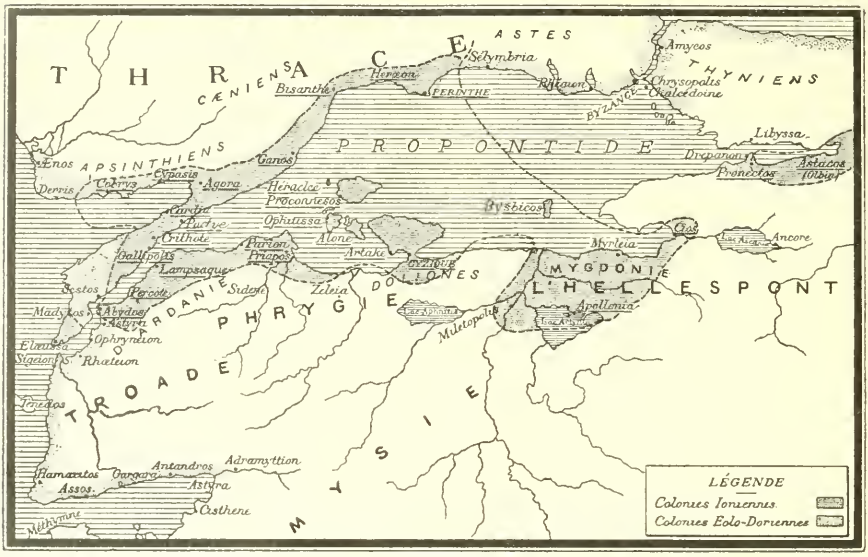
(1) Les Cariens sont désignés (Hom., *Iliade*, II, 867) comme des gens « parlant un jargon ». On donnait aussi cette qualification aux Eléens et aux Erétriens. (Deimling, *Leleger*, p. 22.)

(2) Malgré bien des fictions poétiques, bien des usages contraires à la morale, la religion domestique de la famille fut véritablement, en Grèce comme à Rome, quoiqu'à un moindre degré, le principe d'admirables vertus familiales. Tout cela est inconnu des Sémites ; la polygamie excluait une vie de famille aussi intime et vraiment sacrée. (Lagrange, *Hist. relig. sémit.*, p. 144.)

L'Asie Mineure au VIIe s. av. J.-C. (1).

(1) D'après G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 321.

Les Hellènes n'avaient aucun souvenir de leurs migrations (1) ; ils se considéraient comme autochtones des pays où ils étaient venus se fixer et savaient, cependant, que d'autres peuples disparus (2) à l'époque historique avaient, pour eux, éclairci les forêts, asséché les marais, aplani les rochers, construit les premières villes. Ces



Colonies grecques de la Propontide.

peuples, ils les désignaient sous le nom générique de Pélasges (3). En réalité, ces pré-Hellènes n'étaient point les aborigènes ; le flot pélasgique, de beaucoup antérieur à celui des Grecs, bien que son congénère (4), avait absorbé des races plus anciennes que lui.

(1) Suivant v. Lichtenberg (*Beitrage z. alteslen Gesch. v. Kypros.*, Berlin, 1906) et d'autres (O. Richter), les Thraco-Phrygiens, descendus de la Hongrie en Asie Mineure et à Chypre, auraient apporté la civilisation pré-mycénienne, détruite vers le onzième siècle par les Doriens, porteurs de la culture mycénienne (Reisch, Dœrpfeld). Mais les données sur lesquelles s'appuient ces auteurs sont fort précaires (Cf. A.-J. Reinach, *Rev. d'ethnog. et sociol.* Paris, février 1908, p. 107) et ne prouvent en aucune manière que la civilisation pré-mycénienne de Chypre fut thraco-phrygienne, c'est-à-dire indo-européenne. Il semble, au contraire, qu'elle fut le fait d'une race méditerranéenne anaryenne et non sémite. (Cf. R. Dussaud, L'île de Chypre aux âges du cuivre et du bronze, ds *Rev. Ecole Anthrop.*, Paris, 1907.)

(2) Les Lélèges, suivant Suidas, étaient des gens de sang mêlé (Cf. Deimling, *Leleger*, p. 99), formés par le mélange des anciennes races avec les Hellènes et les Pélasges. Kiepert (*Monatschr. der Kgl. Acad. d. Wiss.*, 1861, p. 144) les assimile aux Illyriens, dont les descendants se retrouvent aujourd'hui dans les Chkipétares ou Albanais. (E. Curtius, *Hist. gr.*, trad. B. Leclercq, 1883, p. 57, notes 1 et 2.)

(3) Les Pélasges et les Tyrsenès (Turses) ne seraient qu'un même peuple (Cf. d'Arbois de Jubainville, *les Premiers Habitants de l'Europe*, p. 52, sq.), ou du moins deux branches d'une même race. (Cf. Fr. Lenormant, *les Origines de l'histoire*, t. III, p. 127.)

(4) Le premier Hellène pur sang que nous connaissions, l'Achille d'Homère, adresse sa prière au « Zeus Pélagique », et Dodone, considérée en tout temps comme la première colonie des Pélasges, était en même temps le point où s'attacha pour la première fois en Europe le nom d'Hellade. (Hésiode ap. *Strab.*, VII, 7, 10.) Ce sont les Pélasges qui, comme

Les Ioniens semblent avoir été l'avant-garde de la migration d'où sortit la Grèce ; mais il est impossible, jusqu'ici, de connaître les phases de leurs mouvements primitifs. Dès le quinzième siècle, nous les trouvons installés dans les îles et sur les côtes d'Asie (1).

Les Doriens étaient descendus des montagnes de la Thessalie. Les Phrygiens, dont la langue est apparentée au grec, après avoir traversé le Bosphore, s'arrêtèrent en Asie pour s'y fixer. Plus tard, vers l'époque de l'invasion des Cimmériens et des Skolotes, les Arméniens traversant, eux aussi, le Bosphore, s'avancèrent jusqu'en Silicie; puis allèrent se fixer dans l'ancien royaume d'Ourarthou qu'ils occupaient en entier déjà sous les Achéménides.

Le monde grec après l'invasion dorienne, vers le XIe s. avant notre ère.

Certains auteurs pensent qu'après le départ des Italiotes, les Phrygio-Hellènes seraient venus s'installer dans le plateau central de l'Asie Mineure ; que c'est là que se serait faite la scission entre les Grecs, les Phrygiens et les autres tribus, et que les Hellènes seraient passés en Europe. Il semble plus rationnel d'admettre que les nouveaux venus occupaient en même temps toute la Thrace et, après leur passage du Danube, la majeure partie de l'Asie Mineure et que, dès lors, il se fit dans ce domaine des mouvements dont le résultat fut l'hellénisation des îles et des deux péninsules. Les branches européenne et asiatique de la nation se retrouvèrent dans l'Archipel et sur les plages de l'Attique et de la Morée, venant de directions différentes, ayant vécu séparées pendant un assez grand nombre de siècles, d'où ce dualisme qui domine dans toute l'histoire grecque.

peuple agricole et sédentaire (Hérodote, I, 56), ont donné au pays sa première consécration. (E. Curtius, *Hist. grecque*, trad. Bouché-Leclercq, 1883, t. I, p. 33. — Cf. Deimling, *Leleaer*, p. 108.) Hérodote (I, 58) considère la race hellénique comme un rameau qui s'est graduellement détaché du tronc pélasgique.

(1) Cf. E. Curtius, *Hist. grecque*, trad. Bouché-Leclercq, 1883, t. I, p. 36 et note 1.

De bonne heure, les Ioniens étaient devenus marins. Ce n'était sûrement pas dans les steppes du Nord, en Thrace ou dans l'Asie Mineure, qu'ils pouvaient avoir acquis des notions sur la navigation ; ce ne fut qu'au contact des colons de l'ancien monde, qu'ils rencontrèrent dans les pays qu'eux-mêmes allaient conquérir.

Les Égyptiens (1), les Crétois, les Phéniciens parcouraient depuis longtemps la Méditerranée, et les Hellènes furent sûrement en relations avec les navigateurs crétois répandus dans toutes les îles. Ils trouvèrent les Phéniciens installés à Thasos, à Lemnos, en Épire, à Cythère, à Théra, à Rhodes, à Chypre, etc. (2), et trafiquant sur toutes les côtes. Argos était un marché asiatique très fréquenté (3). Les pêcheries de pourpre (4) de la Morée, des baies de la Licaonie, de l'Argolide, de la Béotie, de l'Eubée étaient depuis des temps immémoriaux exploitées par les Tyriens (5).

C'est la branche ionienne des Hellènes qui, vers le quinzième siècle, ouvre l'histoire grecque. Les Ioniens se répandent sur les côtes et dans les îles, poussent jusqu'en Basse-Égypte, dans la Sardaigne, la Sicile, en Crète, s'établissent comme commerçants dans les États puissants, comme colons dans les pays où ils sont en force, occupent la Morée, l'Attique et, bien que très divisés comme tribus, se constituent en nation, absorbant ou refoulant peu à peu les Pélasges et les peuplades méditerranéennes. Des échanges constants se faisaient alors dans la population des diverses colonies; le monde grec n'était pas encore fixé.

L'épopée homérique montre la société hellénique primitive

(1) Dans l'épopée homérique formée entre la fin du onzième siècle et le commencement du neuvième, c'est-à-dire sous la XXIe et la XXIIe dynasties, l'Egypte est fréquemment mentionnée avec des détails qui prouvent que cette terre était bien connue des Grecs qui sûrement déjà y allaient trafiquer, et tentaient d'y exercer la piraterie. (Cf. *Odyssée*, XIVe chant, 199 et sq. (IV, 483). Déjà, sous Aménothès III, les Egyptiens entretenaient des vaisseaux dans les différentes branches du Nil pour empêcher les incursions des pirates phéniciens et grecs. Mais cette piraterie ne devint inquiétante que sous la XIXe dynastie.

(2) Cf. Reinhold, Freiherr von Lichtenberg, *Beiträge zur ältesten Geschichte von Kypros*, Berlin, 1906. — Les plus anciens documents écrits relatifs à l'île de Chypre sont les annales de Thoutmès III (1515-1461). L'île envoyait alors en Egypte des lingots de cuivre et de plomb, des essences et des bois, des bœufs et des esclaves, des dents d'éléphant et de la pierre bleue (lapis-lazuli ?) sous Aménophis IV. Cent ans plus tard (tablettes d'El-Amarna), les rois d'Alasia envoyaient jusqu'à 500 talents de cuivre en échange d'or et d'argent. Chypre ne semble pas avoir été alors sous la domination pharaonique, mais subissait grandement l'influence égyptienne, directement et par l'intermédiaire de la Phénicie.

(3) Cf. E. Curtius, Die Phœnizier in Argos, ap. *Rhein. Mus.*, 1850, p. 455, sq. — Hérodote, I, 1.

(4) Pollux, *Onom.*, I, 45. — Achill, *Tat.*, I, 1; II, 11. — Joan. Lyd, *De Mens.*, I, 19. — Diod., II, 23. — Dio., *Chrysost. Orat.*, t. II, p. 323, éd. Reisk. — Tertull., *De Pallio*, c. 4. — Lucien, *Onomodo Hist.*, etc., c. 10. — Treb. Poll., *Trig. Tyr.*, c. 29. — Justin, I, 3.

(5) Aphrodite et Héraclès représentent tous deux un point culminant de l'influence phénicienne, mais exercée par deux villes différentes. En effet, de 1600 à 1100 av. J.-C., Sidon répand le culte de la déesse d'Ascalon, Aphrodite Ourania, apportant en Grèce la blanche colombe. Plus tard, la colonisation tyrienne est représentée par Héraklès-Melkart. (E. Curtius, *Hist. Grecque*, trad. B. L., 1883, t. I, p. 65. — Movers, *Col. die Phœnizier*, p. 58, sq.)

basée sur l'agriculture, l'économie rurale, la navigation et le commerce. Les anciennes différences entre tribus se sont atténuées déjà, on sent chez ce peuple la tendance vers une unité, résultant de siècles d'incubation. Les goûts artistiques se sont dévelop-

Notions géographiques des Grecs à l'époque homérique.

pés (1), les classes sociales sont bien tranchées, les lois, les coutumes sont en voie de se fixer.

(1) Hom., *Iliad.*, XXIII, 743. Le roi Thoas échange au roi Minyen Ernéos, qui le cède à Patrocle, une urne d'argent contre un jeune prince captif. On remarquera combien les premiers essais artistiques (céramique) des Grecs sont marqués d'influence asiatique. (Cf. *Monum. dell' Inst. archeol.*, IX, tav. XXXIX-XL, des fragments de vases peints archaïques, trouvés à Athènes et portant les traces évidentes de l'influence syro-chaldéenne.

« Quant aux objets trouvés à Hissarlik, il est impossible d'y voir, avec M. Schliemann, des restes de la civilisation décrite par Homère. Ils appartiennent à une époque demi-barbare, et le peuple qui les fabriquait commençait à peine à se servir du métal. On n'y retrouve aucune trace d'une influence égyptienne ou assyrienne et aucun caractère hellénique. » (M. Collignon, *Man. arch. grecque*, p. 12.)

La civilisation mycénienne est à son apogée, par ses arts, par ses constructions (1); elle montre le peuple grec s'efforçant de transformer en grand art les principes qu'elle a reçus de l'Asie, de la Crète (2). En même temps les premiers royaumes se fondent, vers cette période dont la poésie nous a conservé le récit imagé.

Le onzième siècle vit en Grèce l'invasion dorienne, minuscule mouvement par rapport à l'histoire du monde; mais qui, apportant un sang nouveau dans le Péloponèse, en Crète, dans les îles et jusque sur les côtes d'Asie (Carie), devait sensiblement modifier le caractère du peuple hellène (3).

L'évolution ethnique était effectuée; dès lors les petits États se développèrent en nombre infini. Les luttes en commun pour un temps terminées, on vit reparaître les rivalités, les jalousies d'antan; et, avec elles, ces guerres de ville à ville, de district à district, dont le seul intérêt est dans l'admirable manière dont elles ont été narrées.

Les Grecs, qui se considéraient comme des êtres très supérieurs, nous ont laissé de volumineux récits de leurs querelles, où la vanité grossit les faits et leurs conséquences. Il semblerait, à les entendre, que d'une rencontre entre Athéniens et Thébains ou Spartiates devaient sortir des événements d'une importance mondiale, et malheureusement cette façon de voir les choses, exploitée par la plupart des historiens, épris de la belle langue hellène, s'est transmise jusqu'à nous; faussant ainsi l'idée qu'on doit se faire de

(1) M. Steindorff (*Archæol. Anzeiger.*, 1892, p. 11, sq.), en s'appuyant sur des peintures de tombeaux égyptiens, montre que cette civilisation s'étendait dès le temps de Thoutmès III (vers 1470), non seulement aux îles de la mer Egée, mais au Khiti, aux gens de Tourip et de Kadesch, c'est-à-dire aux peuples de la Syrie du Nord, des pays voisins du golfe d'Issos, et probablement à l'île de Chypre. (D. Mallet, *les Premiers Etabl. des Grecs en Egypte*, 1893, p. 437-8.)

(2) Il y a dix ans encore, avant les découvertes d'Egypte, de Syrie et enfin d'Elam, on considérait les vases à ornementation géométrique trouvés dans toute la Grèce, à Mycènes, à Egine, en Attique, etc., comme « les produits d'un art national, ne devant rien à l'imitation étrangère (Cf. A. Couze, *Zur Geschichte der Anfange Griechischen Kunst.* — M. Collignon, *Man. arch. grecque*, p. 271), que l'on retrouve dans le nord et qui a été commun à tous les peuples médio-européens avant leur séparation ». (M. Collignon, *op. cit.*, p. 276.) — L'ornementation géométrique chez les peuples aryens primitifs ne présente pas du tout les mêmes caractères que cette même ornementation chez les anciens Asiates, et c'est cette dernière, un peu mélangée de goût indigène, qui apparaît dans les premiers essais des Hellènes. Quant à la peinture céramique, nous avons vu qu'elle était absolument ignorée des Aryens avant leur entrée en contact avec les Asiates.

(3) Colonnes d'ordre dorique, dans le temple de Karnak, construites sous la XIXe dynastie, dans les tombeaux de Beni Hassan. Le plus ancien temple grec de cet ordre est celui de Corinthe, VIIIe s. (?); viennent ensuite ceux de Sélinonte (VIIe s.), de Syracuse, de Paestum (VIe s.), d'Egine, de Thésée à Athènes (Ve s.). En sorte que le prétendu ordre dorique ne vint au monde dans les pays hellènes que plus de mille ans après qu'il était déjà connu et employé en Egypte pour les grands monuments.

L'ordre ionique n'appartient pas plus aux Grecs que l'ordre dorique. Dans le palais de Sargon à Khorsabad, à Kouyoundjik, à Golgos, en Phénicie, en Asie Mineure (Pterium), on retrouve tous les éléments de l'art ionique. Seul, l'ordre corinthien semble jusqu'ici appartenir en propre à la Grèce.

la politique générale du vieux monde. Cela tient à ce que, comme les Hébreux, les Grecs nous ont transmis leur histoire ; tandis que les autres peuples ne nous ont presque rien laissé jusqu'ici ; ou, tout au moins ce qu'ils ont laissé n'a point encore été retrouvé.

Les Grecs, qui dans quelques siècles feront la conquête du monde, ne seront pas ces beaux parleurs d'Athènes et du Péloponèse ; mais les peuples du Nord hellénique, vigoureux, énergiques, dociles aux ordres de leurs maîtres. Hommes qui s'étaient appris à l'École du Sud, mais n'avaient retenu de cet enseignement que ce qu'il fallait pour ne pas cesser d'être des soldats.

Pendant que l'Ancien Monde s'abîmait dans l'anarchie, en 754-753 avant notre ère, sur les rives d'un petit fleuve près du bord de la mer, loin du centre du monde, se fondait une ville, modeste hameau de huttes peuplé de laboureurs et de bergers barbares. Son territoire ne dépassait pas quelques lieues en dehors de ses murs ; elle ne se distinguait en rien des bourgades de son voisinage, qui toutes l'égalaient en pouvoir, étaient aussi obscures qu'elle (1).

Mais Rome était désignée par le destin pour gouverner le monde. Elle devait un jour réduire en provinces tous ces royaumes, tous ces empires qui, au moment de sa naissance, se disputaient la suprématie. De ces rois d'Assyrie, de Babylone, de Syrie, de Phénicie, des Hétéens, des Pharaons, des Hellènes qui tous l'ignoraient encore, elle devait asservir les descendants, en faire ses sujets, ses clients (2), ses esclaves.

La péninsule Italique n'était pas restée en dehors des vicissitudes avant même l'arrivée des Italiotes qui, sur les bords du Danube ou dans la Thrace, venaient de se séparer des Hellènes. Les nouveaux venus trouvèrent dans le pays une foule de peuples de races ligure et pélasgique ainsi que des autochtones (3).

(1) Il était généralement admis autrefois que l'alphabet latin dérivait directement de l'alphabet grec. M. Bréal (*Mém. Soc. Linguistique*, t. VII, p. 129, sq. ; 149, sq.) a cherché à démontrer que cet alphabet dérive bien du grec, mais par l'intermédiaire de l'étrusque, et que c'est, non des Grecs du Sud de l'Italie, mais de leurs voisins de Clusium et de Vulci que les Romains ont appris à écrire.

(2) Rome débuta, comme tous les Etats de l'antiquité, par l'autocratie ; puis, en 510 av. J.-C., vint l'établissement du régime républicain affermi, en 496, par la bataille de Regille perdue par les Latins défenseurs du vieux roi Tarquin.

(3) Italie, civilisation de Villanova. Cf. Gozzadini, *Di un sepolcreto etrusco scoperto presso Bologna*, Bologne, 1855. — Zannoni, *Gli scavi della Certosa di Bologna*, 1876. — Brizio, *Gli umbri nella regione circumpadana*, 1877. — G. Ghirardini, *La necropoli antichissima di Corneto*. Tarquinia, 1882. Cette civilisation s'est surtout développée dans la vallée du Pô (Este, Bologne) et jusque dans l'Etrurie centrale (Poggio Renzo, Chiusi, Cervetri, Corneto, etc.).

L'une des caractéristiques de la poterie villanovienne est l'ornementation, non plus incisée, mais sculptée dans de la pâte encore molle. Ce procédé se retrouve dans la poterie hellénique primitive, dans le Danube, le Caucase,

Il est bien difficile d'indiquer l'origine ethnique de ces diverses tribus, leurs noms seuls nous restent, leur langage s'étant perdu; mais, pour certaines d'entre elles, nous possédons quelques notions sur leur lieu d'origine.

La migration la plus ancienne semble être celle des Ligures, peuple couvrant alors tout l'occident et le centre de l'Europe, et sur lequel j'aurai l'occasion de revenir; puis vinrent celles des Phrygo-Pélasges, des Sicanes venus d'Espagne, des Celtes sénonais, des Boïens, des Insubriens, des Cénomans de Gaule, des Étrusques descendus des Grandes Alpes, des Vénètes issus des Alpes Juliennes.

Dans la vallée du Pô et sur la côte occidentale, on rencontrait des Sicules (1); tandis qu'au sud-est se trouvaient les Dauniens, Peucétiens, Mésappiens, qu'une tradition fait venir de l'île de Crète, Liburnes de race illyrienne, Thyrenniens venus de Lydie.

Le seul État de quelque importance, dans l'Italie d'alors, était celui des Étrusques (2); très développé au point de vue artistique (3), fournissant d'habiles navigateurs, il tenait, avec les

le Nord de la Perse, etc. (Cf. J. de Morgan, *Mission scientifique au Caucase*, t. I, 1889, fig. 155 et 162. — Id., *Mission scientifique en Perse*, t. IV, Ire partie, p. 117, fig. 122), en Scandinavie et dans la majeure partie de l'Europe. Toutefois, nous ne rencontrons pas exactement cette technique dans les anciens pays asiatiques; elle semblerait être spéciale aux Indo-Européens ou tout au moins aux peuples venus de l'Asie septentrionale. Sur les terramares, Cf. G. de Mortillet, Les terramares du Reggianais, in *Rev. arch.*, 1865, t. XI, p. 302, sq. — Id. *le Signe de la croix avant le christianisme*, Paris, 1866. — W. Helbig, *Die Italiker in der Poebene*, Leipzig, 1879, p. 7-9. Bibliographie des terramares.

(1) Grote (*Hist. of Greece*, t. III, p. 468) admet la parenté des Œnotriens et des Sicules avec les Epirotes et en fait une branche de la race hellénique. Mais il semblerait, d'après les récentes découvertes archéologiques d'Orsi, que ces peuples étaient des aborigènes ou tout au moins le produit d'un mélange très antérieur aux Hellènes, avec les anciennes races méditerranéennes.

(2) *Denys d'Halicarnasse*, I, 22, 2; *Silius Italicus*, XIV, 37. Cf. Holm, *Geschichte Siciliens*, 1870, p. 360.

(3) *Thucydide*, VI, 2, 2. *Avienus*, 485 et 464. Erathosthène, ap. *Strabon*, II, 1, 40.

L'influence orientale sur l'art étrusque ne fait aucun doute (Cf. W. Helbig, Cerni sopra l'arte fenicia, in *Ann. dell'Instit. di corr. archeologica*, 1876, p. 197, sq. — Clermont-Ganneau, *la Coupe phénicienne de Palestrina*, Paris, 1880); elle se produisit directement de Phénicie (Trésor de Palestrina) ou d'Egypte et aussi par l'intermédiaire de la civilisation minoenne (dont le rôle fut si considérable dans la Méditerranée avant le XIe s.) et des comptoirs phénico-carthaginois. Plus tard, à partir du onzième siècle et surtout du huitième au quatrième, l'esprit grec domina dans toute l'Italie. (Cf. Raoul Rochette, *Hist. critique de l'établissement des colonies grecques*, 4 vol., Paris, 1815. — Fr. Lenormant, *la Grande Grèce*, 2 vol., Paris, 1881. — Saalfeld, *Der Hellenismus in Latium*, Wolfenbüttel, 1883.)

Parmi les produits importés de Grèce en Etrurie, il faut signaler en première ligne les vases peints, communément appelés étrusques, mais qui pour la plupart ont été fabriqués en Grèce. Les importations céramiques en Etrurie ont duré longtemps. Dans les cimetières étrusques, tous les styles sont représentés: le style corinthien ou asiatique qui fleurit en Grèce aux septième et sixième siècles, les vases à fond rouge et figures noires (fin du VIe et début du Ve s.), les vases à fond noir et figures rouges (Ve et IVe s.), sans compter une foule d'objets, de bijoux de provenance grecque mais dont l'origine est plus difficile à établir. (Cf. J. Martha, *Man. archéol. étrusque et romaine*, p. 39, sq.)

L'influence crétoise fut aussi de grande importance sur le développement de l'art en Etrurie. Le joueur de cithare, les danseuses de Corneto et bien d'autres motifs rappellent beaucoup plus l'art minoen à son apogée que l'art grec mycénien ou post-mycénien.

La céramique nationale de l'Etrurie est la poterie noire à reliefs; on la trouve seulement dans les territoires compris entre le Tibre et Sienne. Quant à la céramique peinte, elle ré-

Ligures de Gênes et de Provence, la Méditerranée occidentale. Les Ligures poussaient leurs incursions maritimes jusqu'en Sardaigne, en Sicile et sur la côte d'Afrique (1), malgré la présence des comptoirs phéniciens et grecs, dont peu à peu les côtes se couvraient.

C'est de ce milieu si complexe que se fit le peuple romain. Grand par sa majesté, par son respect de soi-même, habile en toutes choses de la politique et du gouvernement, soldat et marin intrépide, il fut le premier à organiser un empire sur des bases rationnelles, sans faiblesses, sans cruautés inutiles. Ayant conquis le monde, il organisa ses provinces de telle manière qu'aujourd'hui encore les États fondés sur ses ruines vivent de ses traditions.

Le Romain n'était pas spontanément artiste, son caractère se rapprochant beaucoup plus du côté utilitaire que de celui de l'esthétique. Il posséda cependant de fort belles choses ; parce qu'à Rome et dans toute l'Italie on appréciait les œuvres des sculpteurs et des peintres qui presque tous étaient des Hellènes.

En littérature, la Grèce fut encore sa maîtresse ; mais Rome produisit, par elle-même, des morceaux qui ne le cèdent en rien aux plus belles œuvres des Hellènes. Elle emprunta tout du monde grec, sauf ses défauts ; aussi pendant que les tribus se déchiraient entre elles dans l'Hellade, la ville éternelle marquait sa destinée au sceau de la gloire durable.

En ce qui regarde l'occident et le centre de l'Europe, il n'est parvenu jusqu'à nous aucune indication permettant d'attribuer un nom aux populations qui, descendant des hommes pléistocènes, habitaient le pays en même temps que d'autres immigrées depuis un temps plus ou moins long. Ces hommes se sont fondus en une masse qui, pour les premiers géographes, avait reçu l'appellation générale de Ligures (2).

Les Ambrons de l'Apennin étaient des Ligures (3), de même

sulte d'une part, aux VIe et Ve siècles, d'importations grecques, d'autre part de fabriques locales copiant les modèles grecs et prenant d'autant plus d'importance qu'on s'éloigne plus de la belle époque. (Cf. A. Dumont, *Peintures céramiques de la Grèce propre*, p. 25, sq.)

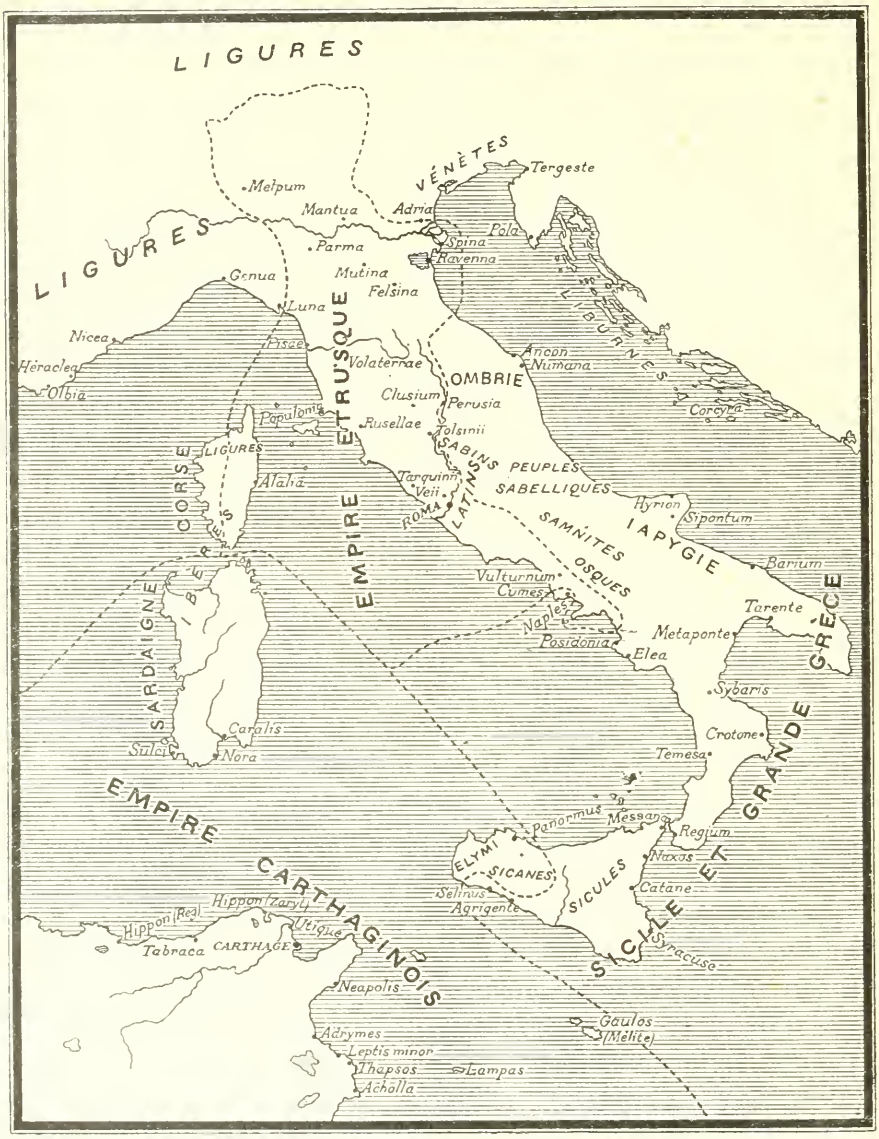
Vers l'an 655 (ol. XXXI, 2), le Corinthien Démarate, chassé de Corinthe par le tyran Kypsélos, émigra à Tarquinies, accompagné de deux artistes, *Eucheir* et *Eugrammos* (qui trace de belles lignes) (*Pline* H. N., XXXV, 12-43). Il semblerait que Démarate amena avec lui des ouvriers céramistes, ainsi s'expliquerait la présence en Etrurie de poteries grecques portant des inscriptions en caractères corinthiens. (M. Collignon, *Man. d'arch. grecque*, p. 256.)

(1) Cf. Possidonius, ap. *Strabon*, III, iv, 17, et *Diodore*, V, 39.

(2) Les plus anciens textes sur les Ligures (Λίγυες Liguses, Ligures) sont : vers 600, Ps. *Hésiode*, cité par Eratosthène, ap. *Strabon*, VII, 3, 7 ; vers 500, Hécatée de Milet, *Fr. Hist. Gr.*, I, p. 2 ; vers 500-470, *Avienus*, 132, 135, 196, 628 ; *Eschyle*, ap. *Strabon*, IV, i, 7, ap. *Denys*, I, 41, 2.

(3) Plutarque, *Marius*, 19.

que les habitants des côtes de Provence (1), du bassin du Rhône (2),



L'Italie vers l'époque de la fondation de Rome (750 av. J.-C.).

de la plaine de Narbonne (3), des côtes du golfe Atlantique (4), de la Gaule entière (5) et de bien des pays riverains de la mer du

(1) *Hécatée*, Fr. 22, Didot.
(2) Aristote, *Météorologiques*, I, 13, 29.
(3) *Hécatée*, Fr. 20, Didot.
(4) *Avienus*, 196.
(5) *Lucain*, I, 443-4. Cf. S. Reinach, *Cultes*, I, 1905, p. 213.

Nord (1), en Angleterre, en Irlande, en Allemagne ; on les retrouvait encore ailleurs, en Italie (2), en Sicile (3), en Espagne, etc.

Les Anciens ne distinguaient les peuples que par leur parler ; il est donc à peu près certain que la même langue s'entendait, vers le dixième siècle avant notre ère, dans tout l'occident de l'Europe. Les traces qu'on en retrouve dans les noms géographiques feraient pencher vers cette hypothèse (4), qu'avant la venue des Gaulois, ces pays étaient occupés par une population sensiblement homogène (5), tout au moins par le langage.

Mais cette homogénéité ne tarda pas à être troublée par de nouvelles invasions ; il s'installa des groupes étrangers par le parler, les mœurs et les tendances, vivant au milieu des pays ligures, mais conservant leurs traditions. Quelques exemples sont parvenus jusqu'à nous : celui des Étrusques sur l'Arno, des Ibères dans le bassin de l'Ébre, des Latins sur le Tibre, peut-être aussi des Sigynnes sur la rive droite du Danube, foyer de la civilisation dite de Hallstatt (6).

L'unité des Ligures eux-mêmes n'était que bien relative ; car, malgré notre ignorance sur les migrations très anciennes, nous ne pouvons admettre que l'occident de l'Europe n'ait pas été, comme le reste du monde, troublé par maints cataclysmes amenant des mouvements de peuples, par une foule d'invasions et de guerres mélangeant les races entre elles. Tel qu'il nous apparaît, le Ligure doit donc être considéré comme étant le produit d'éléments très complexes dont les détails nous échappent (7). Les uns le considèrent comme un fond anaryen (8), les autres comme le résultat des premières invasions indo-européennes (9) dans nos pays.

(1) *Avienus*, 129-145.

(2) Helbig, *Die Italiker in der Pœbene*, 1879, p. 30, sq. — Les sept collines de Rome étaient primitivement habitées par des Ligures (*Denys d'Halicarnasse*, I, 10, 3).

(3) L Empire étrusque dura sept siecles (du xe au iiie s. av. J.-C.). Sur les Etrusques, cf. O. Muller, *Die Etrusker*, 2 vol., Stuttgart, 1877. — Noel des Vergers, *l'Etrurie et les Etrusques*, 2 vol., 1862-64. Atlas.— Dennis, *The cities and cemeteries of Etruria*, 2 vol., Londres, 1878.

(4) Cf. C. Jullian, 1908, *Hist. de la Gaule*, t. I, p. 112.

(5) « Les images sculptées proclament l'unité intellectuelle des habitants du pays gaulois, d'une grande partie de l'Europe même, à cette époque lointaine qui est la fin de l'âge de pierre et le commencement de l'âge de bronze. » (E. Cartailhac, *l'Anthropologie*, 1894, p. 156.)

(6) Cf. *Hérodote*, V, 9. — C. Jullian, 1908, *Hist. de la Gaule*, t. I, p. 118, note 3.

(7) Cf. C. Jullian, 1908, *op. cit.*, p 118. — R. de Belloguet, *Ethnogénie*, II, p. 337. — Sergi, *Origine e diffusione della stirpe mediterranea*, 1895, p. 66, sq. ; 81, sq. — Schiaparelli, Le stirpi iberoliguri, ds *Atti della R. Accademia*, 1880, Turin, p. 103, 108, etc. — Pruner Bey, *Bull. de la Soc. d'Anthr.*, IIe s., I, 1866, p. 442-467. — Nicolucci, *Anthrop. dell' Italia*, 1887, p. 78.

(8) Cf. Mullendorf, I, 1870, p. 86. — Hirt, *Die Indogermanen*. Strasbourg, I, 1905, p. 43, 49.

(9) Cuno, *Die Ligurer in Rheinisches Museum*, XXVIII, 1873, p. 193-210. — Id. *Vorgeschichte Roms*, I, 1878, p. 89, sq., p. 114, sq. — Maury, *Mél. Ecole Hautes Etudes*, 1878, p. 7. C'est également l'opinion de C. Jullian (*op. cit.*, p. 122, sq.). L'anthropologie ne saurait résoudre la question de l'origine ethnique, vu qu'on rencontre dans les sépultures des crânes brachycéphales

Les conceptions religieuses des Ligures semblent avoir été fort rudimentaires. Pour eux, des myriades d'esprits peuplaient la nature. Ils voyaient alors, dans les êtres et les choses qui les entouraient, source, rocher, arbre ou corbeau, serpent ou animal quelconque, des génies domiciliés sur la terre, ayant chacun son domaine à lui, maître et protecteur du lieu (1).

On rencontre encore sur les côtes de l'Océan (2) les restes des sanctuaires de ces peuples ; et il en existait dans toute l'Europe occidentale et méridionale (3). Là, des prêtres et prêtresses apaisaient les éléments déchaînés, soutenaient de loin les guerriers (4), conjuraient les cataclysmes, immolaient des victimes, faisaient souvent aux dieux des sacrifices humains (5).

C'est à cette race qu'il convient probablement d'attribuer la construction des monuments mégalithiques ; car, bien que l'âge de ces édifices ne puisse être fixé d'une manière précise, nous savons qu'ils sont antérieurs à la venue des Celtes auxquels, par erreur, ils ont été communément rattachés. Les sépultures étaient tout aussi bien d'incinération que d'inhumation (6). Les fouilles exécutées en Bretagne l'ont prouvé, et cette constatation vient appuyer l'opinion de la pluralité des origines ethniques des Ligures.

Quant aux industries et à l'armement de ces peuples, il semblerait que, connaissant le bronze depuis plus de cinq cents ans, ils l'employaient déjà au treizième siècle à la fabrication des épées et que, quatre siècles plus tard, vers 900, ils apprirent à connaître le fer (7). Mais ces dates sont loin d'être établies sur d'indiscutables preuves.

Quoi qu'il en soit, les hommes qui ont construit les monuments mégalithiques, élevé sur pilotis leurs villages lacustres, creusé des pirogues, façonné l'argile, tissé des étoffes, fondu le bronze en instruments délicats, étaient déjà en possession d'une civili-

dit Mongoloïdes (Pruner-Bey, Nicolucci) et d'autres dolichocéphales se rattachant à une grande famille méditerranéenne. (Cf. Collignon, *Bull. Soc. Anthrop.*, IVe série, I, 1890, p. 448-450.)

(1) Cf. Jullian, 1908, *Hist. de la Gaule*, t. I, p. 135, sq.

(2) *Strabon*, IV, 4, 6.

(3) Cf. C. Jullian, 1908, *Hist. de la Gaule*, t. I, p. 144, sq.

(4) *Tite-Live*, XXXVI, 38, 1. — *Diodore*, II, 47, 2-3.

(5) Cf. *Solin*, XII, 2. — *Tite-Live*, XLI, 18, 3. — *Diodore*, IV, 19, 4 et 1.

(6) Cf. du Chatellier, *les Époques préhistoriques et gauloises dans le Finistère*, 1889, p. 9, sq.

(7) Cf. Dechelette, *Man. arch. préhist.* — Montelius, La chronologie préhist. en France et dans d'autres pays celtiques, in *l'Anthropologie*, 1901, p. 609 à 623. — Id., Die Chronologie der ältesten Bronzezeit in Nord-Deutschland und Scandinavien, in *Arch. f. Anthrop.*, 1900. — Sophus Muller, *Nordische Altertumskunde*, I, 1897, p. 405. — Id., Urgesch. Europas. — Hoernes, in *Archiv f. Anthrop.*, 1905, p. 238, p. 270, sq. — C. Jullian, *Hist. de la Gaule*, 1908, t. I, p. 162, note 3.

sation bien avancée. L'éloignement où ils se trouvaient des foyers de l'écriture ne leur permit pas d'en faire usage et ils ne songèrent pas à l'inventer. Leurs goûts artistiques, très restreints, ne les amenèrent pas à découvrir la pictographie.

L'occident et le nord de l'Europe demeurent donc, pour l'historien, jusqu'à l'époque de la chute de Ninive, plongés dans les ténèbres. Mais cette ère va bientôt cesser ; car, avec le sixième siècle, la colonisation grecque prendra une importance prépondérante et, avec elle, l'influence des vieilles civilisations sur les masses confuses du Nord s'étendra rapidement.

Le Danube et les plaines de la Russie méridionale avaient vu les flots cimmériens et scolotes avant leur entrée en Asie. De ces peuples, bien des vestiges se sont probablement conservés jusqu'à nous, d'énormes tumuli, une foule de tombeaux ; mais il est impossible, jusqu'ici, de donner une interprétation certaine de ces restes et de leur assigner une époque précise.

En Scandinavie (1) florissait encore l'état du bronze, de même que dans l'Allemagne du Nord et la Gaule ; tandis que la Finlande semble être restée très longtemps en dehors du mouvement des connaissances métallurgiques.

L'Iran et la Transcaucasie ne demeurèrent pas indemnes des vicissitudes qui troublaient alors le monde. Les portes caucasiennes de Derbend étaient ouvertes, bien des peuples du nord les traversèrent ; c'est par elles que passèrent les Scythes, pour venir dévaster l'Asie. La terreur qu'inspiraient ces incursions des Barbares était si grande, chez les peuples du sud, que la garde des passages du Caucase fut dès lors l'objet d'un soin tout particulier de la part des Achéménides, des Parthes et des Sassanides ; et que la nouvelle que les portes étaient forcées répandait l'effroi dans toute la Perse et l'Arménie.

Lors de l'invasion du nord de l'Iran par les peuples en possession du bronze, les envahisseurs ne rencontrèrent dans le Mazandéran, le Ghilan, le Talyche et l'Azerbaidjan aucune résistance sérieuse ; car ces pays étaient, semble-t-il, à peine peuplés.

(1) 700 ans av. J.-C. le fer était généralement connu dans les pays scandinaves ; quant à la période dite de la Tène, elle correspond surtout en Suède aux trois derniers siècles avant notre ère. Cf. O. Montelius, Les débuts de l'âge du fer, ds *Comptes rendus du XXe Congrès de la Fédér. Archéol. et histor. de Belgique*, 1907. — Id., La période de la Tène en Suède, ds *Congrès préhist. France*, 1907 (1908), p. 804.

Dans le Petit Caucase, il en fut tout autrement; les habitants, sujets ou vassaux des rois d'Ourarthou, étaient depuis longtemps en possession du fer; ils avaient reçu ces connaissances de leurs voisins Assyriens, Moschiens, Thybaréniens, etc., et se trouvaient dans un état de civilisation beaucoup plus avancée que les nouveaux arrivants.

Des tribus armées de bronze se heurtent à des peuples en possession du fer; elles sont refoulées dans les pays iraniens, tandis que l'une d'elles, traversant toute la Transcaucasie, va se fixer dans cette région rigoureuse du Kazbek, près des portes du Dariall. Là, se développant sur elle-même, elle devient les Ossèthes de nos jours.

Il y eut, certainement ensuite, dans tout le nord de la Perse, réaction de la civilisation du fer sur celle du bronze. Les mœurs, les arts se modifièrent alors de si brusque façon qu'on est tenté d'attribuer ces changements à une invasion modifiant les conditions ethniques; alors qu'ils ne sont, peut-être, que le résultat des razzias opérées par les Assyriens en Médie.

En Afghanistan, aux Indes (1), il se produisit également bien des mouvements; mais nos connaissances archéologiques sur ces pays sont encore trop insuffisantes pour qu'il soit permis de se prononcer quant à l'attribution des restes qu'on y rencontre (2). Toutefois, nous savons, à n'en pas douter, que les Aryens étaient en possession du bronze, des animaux domestiques, de l'agriculture, du tissage, de l'art du potier, d'une architecture primitive, quand ils entrèrent dans le bassin des Cinq-Fleuves. Issus d'une même souche, ils possédaient les mêmes notions que leurs congénères d'Iran (3) et de l'Europe occidentale.

La Sibérie était depuis longtemps en possession du métal; c'est de ses steppes que, semble-t-il, partirent les migrations; quant

(1) L'histoire fabuleuse de l'Inde commence, d'après le *Mahabharata*, avant le troisième millénaire (3102, auct., v. 2500, d'ap. Cuningham, *Indian Eras*, pp. 6-13) avec la guerre entre les fils de Kourou et de ceux de Pandou sur les rives de la Djumna, alors que les récentes découvertes prouvent que dès les temps quaternaires l'Inde était déjà peuplée. Mais c'est seulement vers le septième siècle av. J.-C. que se montrent les premiers faits dûment historiques. (Cf. J. Kennedy, The early commerce of India with Babylon, 700-300, B. C., *R. A. S.*, pp. 241-288. — Buhler, Indische Palæographie, in *Grandriss Indo-Ar. Phil. und Alt.*, Strassburg, 1898.

(2) Les traditions les plus anciennes montrent (vers le VIIIe s.) l'Inde divisée en seize royaumes d'importance plus ou moins grande s'étendant de Gandhara, à l'extrême nord-ouest du Pundj-âb (Pechawar et Rawalpindi), jusqu'à Awanti ou Malwa, dont la capitale Oudjain (Ujjain) a, jusqu'à nos jours, conservé son nom antique. (Cf. Rhys Davids, *Buddhist India*, p. 23.)

(3) Sur les rapports entre la religion avestique et celle des Védas, Cf. J. Darmsteter, *le Zend-Avesta*, t. III, 1893, introd., p. XLIII, sq. Ces rapports peuvent dériver d'une ancienne religion indo-iranienne, antérieure à la séparation.

aux peuplades du sud de l'Inde, de l'Indo-Chine, des terres de l'Australasie, elles en étaient toutes encore à l'état néolithique (1).

Mais, pendant que ces événements se passaient en occident de l'Asie et dans l'Europe, il se formait en Extrême-Orient une civilisation spéciale, née sur elle-même, appelée à une grande destinée locale, celle de la Chine (2), dont j'ai déjà dit quelques mots au chapitre précédent.

Comme toutes les légendesa siatiques, les traditions chinoises reportent les origines de leur pays à des temps prodigieusement anciens (3). Elles placent vers 3468 av. J.-C. un certain Fo-Hi, être symbolique qui aurait inventé l'écriture, réglementé le mariage, le gouvernement, institué le calendrier. Puis, serait venu Chin-Noung, introducteur de l'usage de la charrue et initiateur des procédés pour tirer le sel de l'eau.

Houang-Ti, à partir duquel débute l'ère des lettrés, fut un conquérant ; il organisa en dix provinces les pays placés sous son sceptre, fonda le tribunal de l'histoire, encouragea l'astronomie, l'arithmétique et la géométrie.

Iao (2357), qui commence le premier des cinq Kings recueillis par Confucius, joua en Chine, pour la tradition, le rôle de fondateur d'empire. Il dessécha les marais, défricha les terres incultes, creusa des canaux, fixa les attributions des divers ministres, favorisa les observations astronomiques et rendit lui-même la justice.

Les empereurs, au début, étaient électifs; maisa vec You commence l'hérédité. Il est le premier souverain de la première dynastie (vers 2205). Une autre dynastie succède, débutant en 1766 av. J.-C.; puis une troisième en 1122. Il semble que cette dernière date puisse réellement être prise pour le point de départ début des temps historiques; et que tout ce qui la précède doive être attribué aux phases mythiques.

Comme de juste, les origines de la Chine sont extrêmement confuses ; nous ne possédons à leur sujet que les légendes indi-

(1) Peut-être devons-nous reporter à cette époque les stations néolithiques et énéolithiques du Cambodge.

(2) Nous ne connaissons que fort peu de choses des temps préhistoriques en Chine. Pour le Japon, qui forcément évolua dans le cercle chinois, nous sommes un peu mieux renseignés. Dans ce pays, à une civilisation néolithique succéda l'état du bronze, puis celui du fer. (Cf. E. Baelz, Zur Vor-und Urgeschichte Japans, in *Zeitschrift für Ethnologie*, Berlin, 1907, p. 281.) L'usage du bronze semblerait s'être introduit au Japon vers le quinzième siècle et celui du fer vers 700 avant notre ère.

(3) Les Tao-ssé le font remonter à des millions d'années, au règne du ciel, qui précéda le règne de la terre, qui fut lui-même suivi du règne de l'homme, après lequel, vers 3468, apparut Fo-hi.

Tableau des synchronismes aux temps

DATES	ASSYRIE	CHALDÉE	ÉLAM	IRAN	ÉGYPTE
Siècles. XVe	Achirrimnichéchou II. Vers 1500.	Karaïndach II (1425-1408).	Attar-Kittakh (roi de Suse).	Rédaction du Zend-Avesta? Vers 1500?	XVIIIe Dynastie. Thouthmès III. 1503-1450. Aménophis III. Vers 1450. Aménophis IV. Vers 1400.
XIVe	Adad nirari Ier. Vers 1320.	Kourigalzou III (1351 1327).	Khoumban-oummena (roi de Suse).		XIXe Dynastie. Ramsès Ier. Vers 1325.
XIIIe	Toukoulti Ninip. Vers 1260.	Adad-choum-iddin (1245-1240).	Ountachgal.	Tribus médiques dans le Nord-Ouest. Tribus perses dans le Sud-Est.	Ramsès III. Vers 1219.
XIIe	Téglatphalasar Ier. Vers 1115.	Melichikhou II (1209-1195). Mardouk-pal-iddin Ier (1194-1182). Zamara-choum-iddin (1181).	Choutrouk Nakhkhounté Ier.		XXe Dynastie.
XIe	Chamchi Adad III. Vers 1090.	Nabou-koudour-outsour Ier. Vers 1030.	Chilkhak-in-chouchinak Ier.		XXIe Dyn. Vers 1085.
X^e	Téglatphalasar II. Vers 950.	Roi Élamite (939-934).	Choutrouk Nakhkhounté II.		XXIIe Dyn. 950. Chechonq Ier. Vers 950.
IXe	Achournazirapal II (884-860). Salmanasar II (859-824). Samsi Adad IV (824-812). Adadnirari IV (812-783).	Mardouk-balatsou-iqbi.	Chouchinak-chari-lani. Tepti akhar.		XXIIIe Dyn. 850.
VIIIe	Salmanasar III (782-773). Achourdaian III (772-764). Achournirari III (754-746). Téglatphalasar III (745-727). Sargon II (721-705).	Nabou-nal-sir (747-734). Mardouk-pal-iddin (721-709). Bel-ibni (702-700).	Chilkhak-in-chouchinak II. Période de troubles 23 souverains en 200 ans.	Dejocès (?) Vers 710 (?)	XXIVe Dyn. 750. Premier contact avec l'Assyrie (720).
VIIe	Sennachérib (704-681). Assaraddon (680-668). Assourbanipal (667-626). Chute de Ninive (608).	La Chaldée province assyrienne.	Ruine de Suse par Assourbanipal. (643).	Cyaxarès.	XXVe Dyn. XXVIe Dyn. Taharkou (692-666). Ire invasion assyrienne (670). IIe invasion assyrienne (664). Indépendance. Psammétique Ier.
		Nabuchodonosor.	Province babylonienne.		

de la prépondérance assyrienne.

SYRIE JUDÉE	ASIE MINEURE	GRÈCE	ARMÉNIE	ITALIE	AFRIQUE DU NORD	NORD ET CENTRE DE L'EUROPE		CHINE
Suprématie des Philistins dans l'intérieur du pays et des Phéniciens sur les côtes.	Civilisation mycénienne. Invasion hellénique.	Civilisation mycénienne. Invasion hellénique.	Incubation du royaume d'Ourarthou. Petits royaumes indigènes.	Sicile. — Fin de la Ire période-siècle : état du bronze très développé; influence mycénienne dans les arts (d'après Orsi). Péninsule. — Ligures.	Comptoirs phéniciens sur les côtes.	Premier état du bronze en Scandinavie.		Dynasties légendaires.
	Siège de Troie. Vers 1250.			Sicile. — IIe époque siècle; arts métalliques très développés; influence orientale et grecque sur les côtes; centre du pays demeuré barbare (d'après Orsi). Centre de la Péninsule. — Suprématie étrusque. Nord de la Péninsule. — Ligures.		Second état du bronze en Scandinavie.		IIIe Dynastie (1122).
David et Salomon. Vers 1095.	Invasion dorienne.	Invasion dorienne.				Troisième état du bronze en Scandinavie.	État du bronze dans le Centre et l'Occident de l'Europe.	Premier Empire.
Séparation en deux royaumes. 975.		Moyen âge hellénique.					Abandon des cités lacustres.	
Prépondérance de Damas.			Campagne assyrienne (860).		Fondation de Carthage (880.)	Quatrième état du bronze en Scandinavie.	État du bronze en Gaule.	
Soumission aux Assyriens (803).		Invention de la monnaie.	Renaissance de l'Ourarthou.	F. de Cumes. Fondation de Rome (754). F. de Syracuse (735) F. de Sybaris (725). F. de Tarente (707).			Hallstattien.	
	Lydie (Gygès) Vers 693-642.		Chute de l'Ourarthou. Arrivée des Arméniens.	Tullus Hostilius (671).	F. de Cyrène. Vers 648.	Cinquième état du bronze en Scandinavie.		
Captivité (586).								

gènes, dont la sincérité ne saurait être acceptée sans contrôle, et jusqu'ici l'archéologie et l'épigraphie ne nous ont fourni aucun renseignement.

Toutefois, ces légendes sont un précieux guide, sinon chronologique, du moins au point de vue de la succession des faits ; car elles concordent, pour l'évolution, avec ce qui s'est passé dans le reste du monde. Nous voyons à l'origine des tribus barbares semi-nomades, semi-sédentaires, sans lois, sans gouvernement autre que l'autorité absolue de chefs élus.

L'un de ces princes, Fo-Hi, mit quelque ordre dans son propre royaume. Ainsi naquit une première civilisation en possession de l'écriture, et bien certainement aussi du métal.

Hoang-Ti, un autre prince, peut-être du même district que Fo-Hi, comme Sargon l'Ancien en Chaldée, étendit ses domaines et créa l'Empire. Enfin, Yao organisa la conquête.

L'écriture, qui vers ces temps était hiéroglyphique (1), dérivait de la figuration par une longue suite de siècles. Elle demeura entièrement indigène et semble n'avoir subi aucune influence extérieure (2).

Les hiéroglyphes eux-mêmes disparurent peu à peu par la force des choses, faisant place à des signes tout aussi compliqués que ceux de la Chaldée, mais répondant aux besoins d'une langue bien différente et obtenus graphiquement par des procédés spéciaux.

Cette langue monosyllabique ou isolante, ne reposant que sur les racines et la position relative qu'elles occupent dans la phrase, exigea de l'écriture (3) une précision que ne réclament pas les autres parlers. Certains radicaux jouèrent le rôle de déterminants et furent adjoints aux autres, afin d'en préciser la signification ;

(1) Nous ne possédons pas d'inscriptions chinoises en caractères primitifs. Presque tous les anciens monuments écrits de la Chine ont péri lors de l'incendie des livres ordonné, d'après la tradition, par l'empereur Tsin-chi Hoang-ti, constructeur de la Grande Muraille en l'an 213 avant notre ère. (Ph. Berger, *Hist. écriture ds l'Antiquité*, 1891, p. 41.)

(2) Un fait anormal est l'existence en Corée, dès le début de notre ère, d'un système alphabétique très complet. Certainement ce système n'a pu prendre naissance au contact de l'écriture chinoise; il a fallu qu'il naisse spontanément en Corée ou qu'il y soit apporté ! Cette dernière supposition semble être le plus rationnelle (de Rosny, Fr. Lenormant, Taylor) ; en ce cas il eût été exporté de l'Inde par les missionnaires bouddhistes. Il présente, en effet un certain air de parenté avec l'ancien alphabet pâli lapidaire, dit Kiousa. Mais cette thèse supposerait, dès le commencement de notre ère, la présence de missionnaires en Chine, fait qui est loin d'être prouvé. De Corée, cet alphabet aurait été introduit avec quelques modifications au Japon, et c'est de lui que serait sortie cette écriture indigène, qui y a été usitée jusqu'au moment où les Japonais ont à leur tour adopté, en la simplifiant, l'écriture chinoise. (Cf. Ph. Berger, *Hist. de l'écriture*, 1891, p. 243, sq. — Faulmann, *Das Buch der Schrift*, Vienne, 1878, p. 64, sq.)

(3) Cf. A. de Rémusat, Recherches sur l'origine et la formation de la langue chinoise, in *Mém. Acad. incr. et belles-lettres*, 1820.

tous même furent, dans certains cas, appelés à rendre ce service.

C'est ce qui arriva en Égypte, en Chaldée et probablement aussi chez les Hétéens, en Amérique et dans tous pays possédant des systèmes qui procédaient de la figuration ; et, de même que dans ces contrées, les signes chinois prirent également une valeur idéographique et une phonétique. Mais ces analogies sont dues uniquement à des causes naturelles, et non à des parentés de langues ou d'écritures, ou à des influences réciproques.

Les nombreux dialectes parlés en Chine, mais descendant tous d'une souche commune, montrent les derniers restes des anciennes divisions en tribus. Ces dialectes diffèrent à tel point que les habitants des diverses provinces ne s'entendent pas les uns les autres. L'unité chinoise se fit sur la langue mandarine; et surtout sur l'écriture, dont les idéogrammes se peuvent lire et prononcer dans tous les dialectes. Quant aux dialectes eux-mêmes, jamais ils n'ont possédé d'écriture propre.

La race chinoise était grand observateur de la nature et de tout temps elle la reproduisit avec une exactitude minutieuse ; mais son amour pour le baroque, le contourné, le fantastique l'éloigna du grand art, de même que l'Égypte en avait été tenue à l'écart par ses canons religieux.

La Chine se figea dans la tradition, aussi bien dans les lois que dans les sciences, dans le culte que dans les arts. Aujourd'hui encore elle s'y trouve enfermée.

La religion chinoise (1) des origines nous est complètement inconnue; elle était fort probablement polythéiste, car Lao-tseu (vers 640 av. J.-C.), bien que partant du principe de l'unité divine, revient au panthéisme ; quant à la morale, ce même Lao-tseu fonda une doctrine surprenante pour ces époques, tranquille, pleine de mansuétude, supérieure aux passions, aux intérêts, à la gloire, qui, tendant vers l'impassibilité, poussa vers l'ascétisme d'une part, l'égoïsme de l'autre. Il est pour l'Extrême-Orient le fondateur du stoïcisme.

(1) Le *Yi-King* (livre des transformations) et le *Chou-King* (livre des annales) sont les deux ouvrages qui renferment les principes fondamentaux de la philosophie chinoise. Le *Yi-King* (attribué à Fou-Hi) est le plus important. Ses principes se distinguent de ceux des philosophies occidentales par leur dualisme. Le ciel et la terre en opposition : d'une part, la force créatrice, la lumière, la chaleur, le mouvement ; d'autre part la passivité, le froid, la nuit, le repos, l'inertie. Ces écoles primitives eurent une nombreuse descendance, parmi laquelle les plus intéressantes sont le système de la raison de Lao-Tseu et celui de Confucius cherchant le perfectionnement matérialiste de l'homme par lui-même en supprimant l'idéal, la notion du divin.

Confucius eut une autre méthode ; il se contenta de recueillir les anciennes doctrines et de les grouper, les ramenant à la sagesse primitive idéale : l'obéissance envers le Dieu du ciel, l'amour du prochain, la lutte contre les passions et les mauvais instincts, écouter la voix de la raison. Tout, pour Confucius, aboutit à la piété filiale, aux vertus domestiques, au culte des ancêtres.

Chez Lao-tseu comme chez Confucius, la morale est pure, le souci du bien d'autrui domine ; c'est l'altruisme dont, à la même époque, nous voyons apparaître les premières traces chez les nouveaux venus Indo-Européens de l'Europe méridionale et de la Perse. Il se peut que ces idées aient eu leur foyer initial dans les pays voisins de l'Altaï, par exemple ; et que, de là, elles se soient, sous diverses formes, répandues vers l'Occident et l'Extrême-Orient.

CHAPITRE XI

La prépondérance iranienne.

Depuis longtemps déjà, dès le douzième siècle (1) avant notre ère, les armées assyriennes, en pénétrant sur le plateau iranien, avaient rencontré des tribus d'une nature ethnique différente de la leur, de celle des Élamites, des Ourarthiens et de tous les autres peuples avec lesquels ils avaient toujours guerroyé.

Ces tribus étaient l'avant-garde de la branche septentrionale des Iraniens ; telles les Parsoua, les Andiou, les Abdadana, les Manda, les Bikni, etc., et enfin les Madaï ou Mèdes, dont les rois, peu de temps avant la chute de Ninive, avaient su grouper sous leur autorité les peuplades congénères, donnant à ce nouveau royaume le nom de la tribu dont ils étaient princes.

Cet État avait son siège dans les pays actuels de l'Azerbaidjan, du Kurdistan, de Gherrous, de Bidjar et d'Hamadan. Il était limité au nord par l'Ourarthou, à l'ouest par l'Assyrie, au sud par les tribus iraniennes de Perside et, à l'est, s'étendait sur le plateau jusqu'au delà de Ragha et aux limites du grand désert salé (2).

Sur sa frontière occidentale, sa population n'était certainement pas homogène en tant que race ; car une partie de l'Atropatène et

(1) Entre Teglatphalasar Ier et Achournatsirpal (1110 à 857). Les Assyriens semblent avoir fait peu d'expéditions contre les tribus du plateau persan. Cependant, ils restèrent en contact avec elles ; ne serait-ce que dans le pays de Zamoua (vallée de la Diyalâ). (Xenophon, *Anabase*, II, IV, 25. Cf. Fried, Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 186. — Pline, VI, 31. — Cf. Finzi, *Ricerche per lo Studio dell'Antichità Assira*, p. 196. — *Ann. d'Achournatzirpal*, col. II, ll. 23-75.)

(2) Les habitants actuels du Ghilan, du Mazandéran et d'une partie du gouvernement d'Asterâbâd appartiennent à la souche perse. Il semblerait que leur venue fut postérieure à celle des Mèdes et que, si la masse principale des Perses gagna le Sud, c'est qu'elle ne put s'avancer vers l'ouest du plateau déjà occupé par les Mèdes.

des monts Carduques était habitée par des tribus émigrées des vallées du Tigre et des deux Zabs, sans compter les déportés dont Assour peupla certains districts de Médie (1).

En sorte que, non seulement les Mèdes reçurent de l'Assyrie, par contact, les principes de leur civilisation, mais que ces principes eux-mêmes tombèrent dans un milieu fortement mélangé d'éléments appartenant aux plus anciennes couches humaines de l'Asie Antérieure.

En disparaissant, les Assyriens n'avaient rien laissé que le monde ensanglanté par leurs crimes et fumant des incendies qu'ils avaient allumés. Aucune trace ne demeura d'eux, ni dans les arts ou la littérature, ni en philosophie, ni dans les principes moraux, privés ou publics; mais leur exemple avait corrompu le monde.

Le nouvel élément, en entrant sur la scène, avait apporté dans son patrimoine des idées philosophiques élevées (2), la notion du bien et du mal (3), de la charité, de la pitié; mais son contact avec l'Assyrie étouffa vite en lui les qualités naissantes. Mèdes et Perses furent cruels, cupides, orgueilleux, tout comme des Assyriens; c'est par les procédés des vieux États qu'ils gouvernèrent leur Empire.

La culture iranienne forme, pour ainsi dire, la transition entre la barbarie de l'ancienne Asie et la civilisation dont l'ère va s'ouvrir; sans unité, sans originalité, sans esprit national, elle n'est qu'un assemblage mal ordonné des multiples éléments empruntés aux peuples soumis à son joug. L'Égypte, la Phénicie,

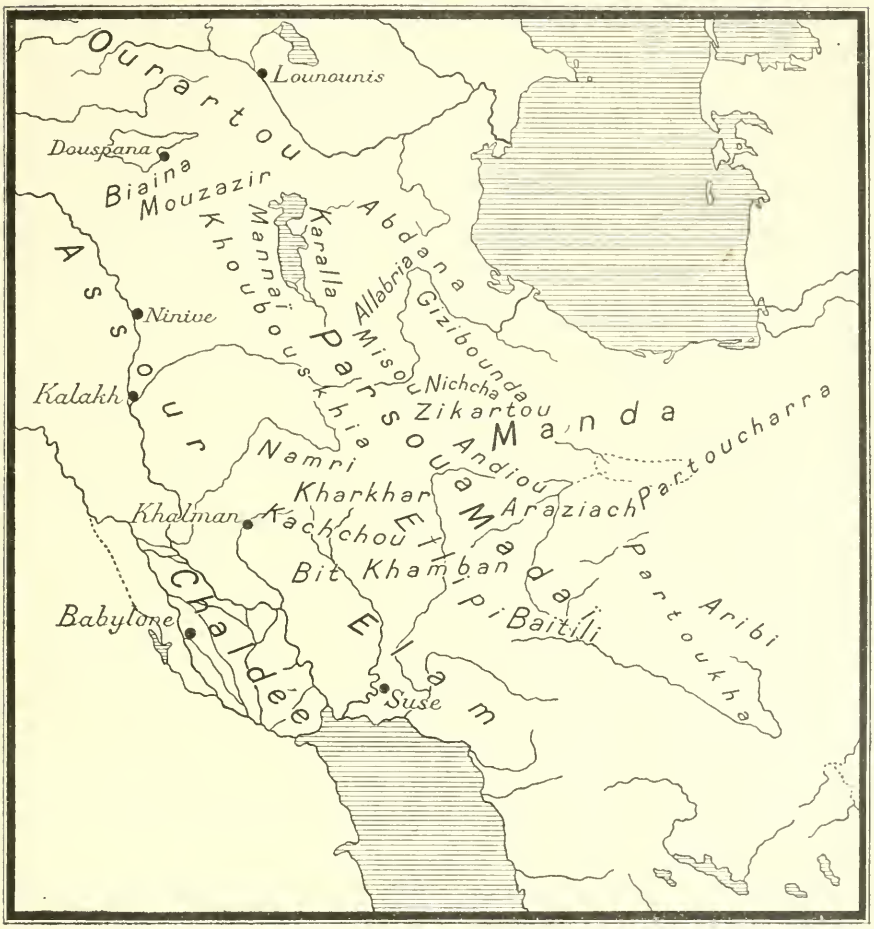
(1) Parmi les campagnes des Assyriens en pays mèdes, il convient de citer : la soumission des peuples du Zagros sous Salmanasar II (857-822), et Chamchiramman (822-810). Cf. Obélisque, II. 92-93 ; 141-146, etc. SCHRADER, *Keilinschr. und Gesch.*); la campagne de Médie de Rammannirari III (810-781) ; celle de Teglatphalasar II (745-727). — Salmanasar V (726-722) déporte en Médie des colons israélites (II, *Rois*, XVII, 6). Enfin la colonisation par Sargon (722-704) de toute la partie occidentale du pays. (Cf. A. DELATTRE, *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 99, sq.).

(2) La religion de l'Iran ne nous est directement connue que pendant la période sassanide ; nous possédons une grande partie du livre de cette époque, l'*Avesta*, et tout une vaste littérature religieuse qui s'est développée sous ces souverains et, depuis, autour de l'*Avesta*. L'*Avesta* même est représenté par les Sassanides comme les débris d'un livre achéménide, Nous ne connaissons la religion des Achéménides que par des données éparses, soit dans les inscriptions émanées d'eux, soit dans la littérature grecque. (J. DARMSTETER, *le Zend Avesta*, t. III, 1893. Introd. p. IV.) La morale avestique reposait sur le culte de la vérité, de la famille, du travail et de l'agriculture. Le roi donnait chaque année des prix à ceux de ses sujets qui avaient le plus d'enfants. (HERODOTE, I, 136.) Il accordait l'usufruit du terrain, pendant cinq générations, aux cultivateurs qui amenaient l'eau dans les terres arides (POLYBE, X, 28). Darius félicite le satrape Gadatès d'avoir acclimaté en Asie Mineure des plantes d'au-delà de l'Euphrate. (J. DARMSTETER, *le Zend Avesta*, t. III, 1893. Introd. LXVII.)

(3) Dès l'époque achéménide les Iraniens croyaient déjà à la défaite d'Ahriman et connaissaient le dogme de la résurrection et la durée limitée du monde qu'ils fixaient à douze mille ans. (J. DARMSTETER, *le Zend Avesta*, t. III, 1893. Introd. p. LXVI.)

la Grèce, l'Assyrie, la Chaldée contribuèrent, chacune pour leur part, à cet ensemble disparate auquel on a donné le nom de civilisation achéménide.

C'était, de tous côtés, la fin des vieilles monarchies ; les peuples



La Médie vers l'époque de l'apogée de l'Empire assyrien.

perdaient jusqu'à leur nom, et les races se fondaient dans cet ensemble vague dont les rois mèdes firent leurs sujets. Le royaume d'Ourarthou s'était évanoui lors du passage des Scythes, mais les Ourarthiens ne disparurent pas (1) de suite. Ils demeu-

(1) Les Ourarthiens avec les Matiènes et les Saspires formaient encore, au temps d'Hérodote (III, 103, 104), une satrapie, la XVIIIe. Ce n'est donc que peu à peu qu'ils disparurent devant les Arméniens, qui, à cette époque, formaient la XIIIe satrapie entre le Taurus et l'Arsanias. Refoulés vers le Nord, les Ourarthiens (Alarodiens) se fondirent avec les

rèrent dans les montagnes de Van, de l'Ararat et du Petit Caucase. Là, se fondant avec les Mèdes (Kurdes) et les Arméniens nouveau-venus, ils formèrent encore, jusqu'au septième siècle, une nation distincte ; ensuite l'histoire se tait à leur sujet.

Les récentes fouilles dans l'Arménie russe (1), dans le Tâlyche (2), et le Ghilan (3), ont montré combien les différences ethniques étaient encore tranchées, bien que mal définies, à l'époque où Mèdes et Ourarthiens se trouvaient en contact sur les rives de l'Araxe.

Alors que le Petit Caucase ne présente qu'un état du bronze très rudimentaire et, semble-t-il, de courte durée, les pays mèdes offrent au contraire cette même industrie très développée, se perfectionnant sur elle-même, suivant trois phases bien caractérisées, et appartenant, sans nul doute, à des tribus distinctes dont les noms ne nous sont pas parvenus.

Dans la première, les armes sont simples et la poterie est rudimentaire, sans art. C'est l'époque de construction des grands dolmens en matériaux grossiers (4).

Dans la seconde, les mobiliers funéraires accusent de très grands progrès. Les sépultures de cette époque renferment des parties bâties, remplaçant les monolithes latéraux (5).

Enfin, dans la troisième phase (6), l'industrie se montre très développée; les formes, en tout, sont élégantes; mais jamais on ne rencontre la moindre velléité de copier la nature.

Pendant que se développaient successivement ces civilisations chez les Iraniens du nord, le Petit Caucase était en possession du fer et exploitait activement ses mines (7).

Plus tard, aussi bien dans la Transcaucasie que dans le Ghilan et le Talyche, au cours de l'industrie du fer (8), s'opère une véri-

populations caucasiennes (Cf. H. Rawlinson, on the Alarodians of Herodotus, in G. Rawlinson, *Herodotus*, t. IV, p. 203 et Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 299.)

(1) Cf. J. de Morgan, *Mission scientifique au Caucase*, 1889, t. I.

(2) Cf. J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse*, t. IV, 1896. Rech. archéol., 1re partie, pp. 13-125.

(3) Cf. H. de Morgan, in *Mém. Délég. en Perse*, 1906, t. VIII. Rech. archéol.

(4) Nécropole de Chirchir. Cf. H. de Morgan, *op. cit.*

(5) Nécropole de Nâmin. Cf. H. de Morgan, *op. cit.*

(6) Nécropole de Véri. Cf. J. de Morgan, *Mission en Perse*, t. IV, 1896, p. 35. sq.

(7) Les principales nécropoles examinées jusqu'à ce jour se trouvent dans le voisinage immédiat des affleurements de cuivre, à Allah Verdi, Tchamlouq, Akthala, Dilidjan, etc., dans le petit Caucase.

(8) Il n'existe aucune relation entre l'industrie du fer dans le nord de l'Asie Antérieure et la civilisation dite Hallstattienne de l'Europe centrale. Les Chaldéens, Assyriens, Egyptiens, etc., connurent le fer de très bonne heure, mille ans au moins avant que la culture de Hallstatt se développât dans le bassin du Danube. Il n'y aurait donc rien de surprenant à ce que la connaissance du fer fût parvenue par l'Ourarthou et le Caucase aux nomades vivant dans les steppes de Russie et que de là, cette industrie eût gagné le Danube.

table révolution. Non seulement les formes humaines et animales apparaissent dans l'art (1), mais aussi la gravure sur cuivre (2) très caractéristique de cette nouvelle ornementation qui s'est conservée, jusqu'à nos jours, dans la ciselure persane (3).

Les dolmens ne se rencontrent ni dans la Transcaucasie, pays alors touraniens, ni dans la Perside; on les trouve cantonnés dans le nord de la Médie. Il existait donc, en Perse, deux branches ethniques: celle du nord avec ses constructeurs de dolmens, et celle du sud qui, dans son patrimoine, avait apporté d'autres idées (4).

Je serais porté à croire que l'apparition du naturisme dans les arts correspondrait, pour les pays du Nord, au moment où l'hégémonie passa des Mèdes aux Perses, que les coutumes de la Perside gagnèrent les provinces septentrionales de l'Empire, et que l'art spécial à l'état du fer est originaire du midi. Dans ce cas, ce serait vers le milieu du sixième siècle avant notre ère qu'il faudrait placer ce courant artistique si spécial.

Une partie de la Médie, dira-t-on, appartint pour un temps aux Assyriens; mais les conquêtes ninivites définitives se trouvèrent être limitées aux districts des montagnes bordières de l'Iran et à quelques pays limitrophes, tels que le voisinage du lac d'Ourmiah et le Kurdistan de Moukri. Ailleurs l'Assyrie semble n'avoir guère opéré que des razzias.

Vers 722, des prisonniers israélites furent déportés dans des villes de Médie (5); mais ces villes pouvaient être situées dans le voisinage de la frontière naturelle entre l'Assyrie et l'Iran, telles Khoi, Ourmiah, Revandouz, Serdecht, etc. N'ai-je pas retrouvé, à Sihneh, une colonie israélite dont le langage est remarquable par les archaïsmes qu'il renferme (6)?

En 713, Sargon soumet le petit État de Dayakkou (Déjocès), de

(1) Nécropoles de Djonu, Tulu, Hivéri (Lenkoran) de la Khevsourethie, de Samthavro, etc. Cf. J. de Morgan, *Miss. en Perse*, *Op. cit.*, p. 102.

(2) Cf. J. de Morgan, *Miss. au Caucase*. *Op. cit.*, p. 141, fig. 145; p. 162, fig. 182 à 185; p. 163, fig. 186 à 189; p. 164, fig. 190; p. 165, fig. 191.

(3) Dans la ciselure persane moderne telle qu'elle se pratique surtout à Ispahan, on retrouve des traces évidentes de l'ancien art, surtout en ce qui concerne les animaux, tels que le bouquetin, le cerf, le cheval, les oiseaux. Quant au procédé de gravure, il est absolument le même que dans l'antiquité. Cf. J. de Morgan, *Miss. sc. au Caucase*, t. I et Commission archéologique russe de Transcaucasie, in *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft fur Anthrop. Ethnol. u. Urgeschichte*, Berlin. 1899, p. 243 sq; 1901, p. 81 sq; 1902, p. 134, sq; p. 221, sq. La plupart des nécropoles explorées par cette commission appartiennent à l'état du fer, sous influence iranienne.

(4) L'usage de creuser dans les rochers les sépultures des rois et des grands est certainement chez les Perses une importation égyptienne.

(5) *Rois*, 17, 6; 18, 11.

(6) Cf. J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse*, t. V. Etudes linguistiques.

ce personnage dont Hérodote fait le premier roi des Mèdes (1). Dayakkou n'était certainement qu'un roitelet sans importance; mais ses ancêtres et lui furent les fondateurs de l'un des plus grands empires asiatiques (2). Ses successeurs étendirent son pouvoir; Fravarti (Fraortès) (3) réunit à sa couronne la Perse proprement dite c'est-à-dire les pays situés au sud d'Ecbatane (Ispahan, peut-être même Chiraz), que des dynastes continuèrent à gouverner sous la suprématie mède (4).

Le règne de Fraortès fut certainement encore une période d'incubation pour la souveraineté médique; l'autorité royale s'étendit et s'affermit à l'intérieur, l'armée s'organisa, s'aguerrit dans les luttes pour l'établissement de l'empire. Phraortès guerroya, non sans succès, contre Ninive elle-même, et serra de bien près la capitale assyrienne, puisqu'il périt sous ses murs.

Avec Cyaxarès (5) (Huvach-Schatara), la Médie atteignit, sinon l'apogée de sa puissance, du moins une situation prépondérante en Asie. Organisée à l'assyrienne, elle se montre, dès ce temps, sauf par la religion et par la langue, comme étant devenue un véritable État asiatique.

Ninive tombe sous les coups de Cyaxarès et de Nabuchodonosor et les deux princes alliés (6) se partagent l'Asie. Babylone étend sa domination sur la Syrie et la Palestine; tandis qu'Ecbatane conserve l'Assyrie proprement dite, s'empare de l'ancien royaume d'Ourarthou, devenu l'Arménie par l'arrivée des

(1) Les données que nous possédons sur la succession des rois mèdes (*Hérodote*, I, XCV-CIII. — Ctesias, *Fragm.*, 25, in Muller-Didot *Ctesiae Cnidii fragmenta*, pp. 41-53), sont toutes fantaisistes. (Cf. Volney, *Rech. s. l'Hist. anc.*, t. I, p. 144, sq. — Marquart, Die Assyriaka des Ktesias, in *Philologus. Sup.*, t. V, p. 562, sq. — G. Maspero, *Hist. anc. peuples Or. class.*, t. III, 1899, p. 447, note 2.)

(2) Ctesias (*Diodore de Sicile*, II, 33), donne pour les rois mèdes la liste suivante : — Arbace régna 28 ans. — Mandancès, 30. — Sosarmès, 20. — Artycas, 50. — Arbianès, 22. — Artée, 40. — Artynès, 22. — Astibaras (Cyaxare), 40. — Aspadas (Astyage), 35. Ctesias, on le sait, était le médecin d'Artaxerxès II et, par suite, les informations qu'il donne résultent de traditions postérieures de quelques siècles seulement aux événements.

(3) L'existence de Phraorte (*Hérodote*, I, CII), Fravartich ou Fravarti (*Inscr. Bisoutoun*, col. II, l. 14) est encore douteuse (Rawlinson, *Heredotus*, t. I, pp. 330, 331. — *The five Great Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 883, note 10. — Winckler, *Untersuchungen z. Altorientalischen Geschichte*, pp. 123, 124. — Floigl, *Kyrus und Heredot*, pp. 95-113. — Unger, *Kyaxares u. Astyages*, pp. 39-41. — Prasiek, *Medien u. d. Haus des Kyaxares*, pp. 51-63) : suivant Hérodote, ce roi serait mort en combattant contre l'Assyrie.

(4) Les Mèdes, premiers arrivés dans l'Iran, se développèrent vite au contact de l'Assyrie ; tandis que les Perses, tenus à l'écart des centres civilisateurs du Tigre et de l'Euphrate par les montagnards d'Anchan, demeurèrent pendant quelques siècles encore à l'état primitif ; c'est ce qui explique pourquoi l'hégémonie iranienne débuta par la royauté médique et pourquoi aussi les Perses n'entrèrent en scène que plus tard.

(5) Cyaxare = Houvakhchatara (*Inscr. de Bisoutoun*, col. II, l. 15, 81, col. IV, l. 19, 22. — Cf. Justi, *Eranische Namenbuch*, p. 140. — G. Rawlinson, *The five Great Monarchies*, 2e éd., t. II, pp. 414-415. — G. Maspero, *Hist. anc. peuples Or. class.*, t. III, p. 465).

(6) Nabuchodonosor épouse Amytis, fille du roi mède.

Le Monde oriental à l'époque de l'Empire des Mèdes (1).

(1) Cf. G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 186.

Ascaniens et conquiert la Cappadoce, encore peuplée en partie des débris des Hétéens. Enfin, sous un prétexte futile (1), elle entre en guerre contre les Lydiens (2). Les Mèdes avaient trouvé, dans les dépouilles de Ninive, la soif des conquêtes.

Les faits qui suivirent la mort de Cyaxarès ne nous sont parvenus que très confusément. Il y eut, semble-t-il, une période de repos, de décadence même, dans la valeur gouvernementale de la famille royale; et c'est cette période de faiblesse, représentée par Astyages, qui permit à Cyrus de faire passer le pouvoir des mains des Mèdes à celles des Perses.

Ecbatane (Hamadan) étant la capitale de l'empire de Cyaxarès, on a pensé, et moi-même tout le premier j'ai cru que le site de cette ville fournirait des indications utiles sur la nature ethnique et sur l'histoire des Mèdes.

Or, après avoir, pendant près de vingt ans, suivi les trouvailles qui se font dans ce site, je suis aujourd'hui convaincu que jamais il ne décélera rien sur ces peuples, parce que les Mèdes, ne possédant pas l'écriture, n'ont laissé aucun document.

Une partie seulement des ruines d'Ecbatane se trouve sous les maisons de la ville actuelle d'Hamadan. Le reste des terrains antiques a été exploité, lavé par des indigènes; et jamais il n'a été rencontré le moindre indice relatif aux prédécesseurs des Perses. Inscriptions, cylindres, cachets sont tous babyloniens, assyriens ou achéménides (3).

Dans l'Elvend, où les stèles appartiennent aux successeurs de Darius (4), il n'existe pas le moindre souvenir des Mèdes.

Je suis porté à croire que, si ces premiers Iraniens ont fait parfois usage de l'écriture, qu'ils connaissaient forcément par leur contact avec Ninive, ils ont employé en même temps la langue assyrienne. C'est ainsi qu'aujourd'hui les Kurdes, bien que fort attachés à leurs dialectes, n'écrivent qu'en persan.

Il ne suffisait pas, pour écrire les langues iraniennes en caractères cunéiformes, de prendre les signes assyriens, babyloniens ou élamites et de les appliquer au dialecte qu'on désirait

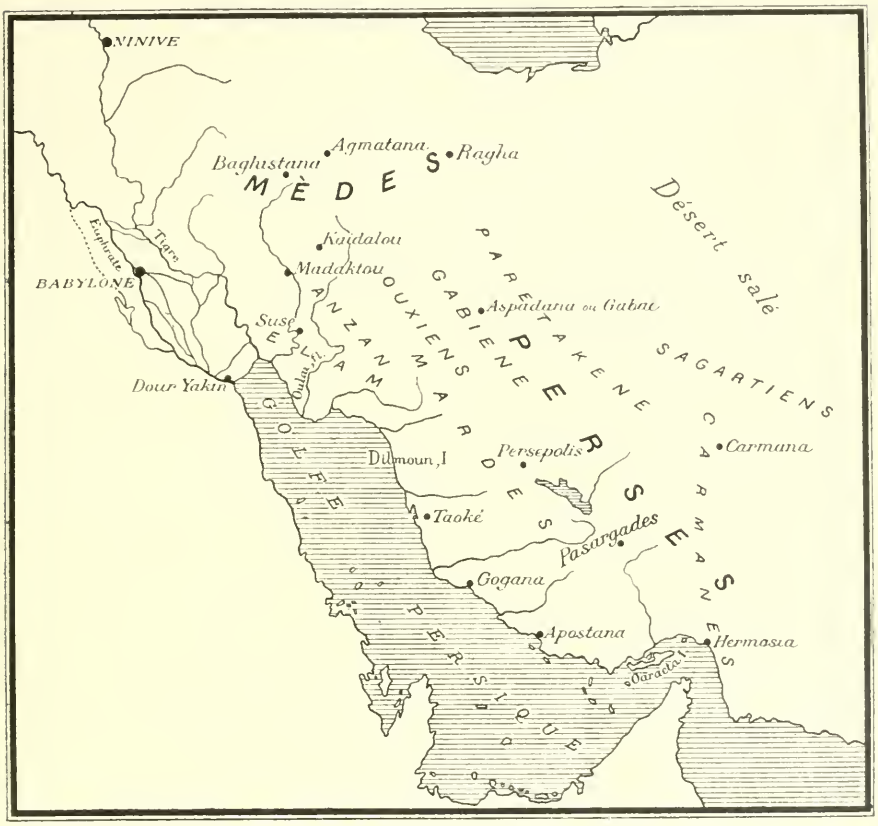
(1) Le prétexte de la guerre fut la désertion de quelques Scythes qui, fuyant le service de Cyaxares, s'étaient réfugiés en Lydie, chez le roi Alyattes (618-561).

(2) Une éclipse (28 mai 585) mit fin à cette guerre et les deux Etats conservèrent leurs possessions.

(3) Cf. J. de Morgan, *Miss. sc. en Perse*, t. IV, 1re partie, 1895, p. 235, sq.

(4) Xerxes. Cf. J. Oppert, *les Inscriptions Achéménides*, 1851, p. 280. Darius. — J. Oppert, *le Peuple et la Langue des Mèdes*, 1879, p. 191.

transcrire ; il fallait les transformer, les mettre à la portée d'une langue indo-européenne, afin de lui conserver la valeur de ses voyelles. Ce travail ne pouvait se faire d'un seul coup ; il s'opéra probablement dans le sud-ouest du domaine perse (1), et comme



La Perside à l'époque de Cyrus.

don d'avènement, Cyrus apporta aux Iraniens la fixation de leur parler méridional.

Au point de vue de la politique intérieure, la révolution qui fit de Cyrus le roi des Perses et des Mèdes fut de peu d'importance ; le pouvoir passa simplement d'une tribu iranienne dans une autre,

(1) Les Achéménides, originaires d'Elam, avaient vécu dans un pays dès longtemps accoutumé à l'usage de l'écriture cunéiforme ; il n'est donc pas surprenant de voir Cyrus, le premier d'entre eux dont l'autorité se soit étendue sur tout l'empire, introduire l'écriture appliquée au perse alors que dans son pays d'origine on l'employait couramment pour l'Assyrien et l'Anzanite. La nécessité d'écrire les trois langues s'imposant, dès son avènement on appliqua à la langue iranienne les principes du cunéiforme en les simplifiant.

de la famille de Déjocès à celle d'Achéménès (1). Rien ne fut changé. Mèdes et Perses composèrent, comme par le passé, les forces militaires de l'Empire, fournirent en commun les satrapes et les généraux, les personnages de la cour; l'armement demeura le même, ainsi que les méthodes de conquêtes et de gouvernement. Aux yeux de bien des peuples étrangers, des Grecs entre autres, les Perses de Marathon, de Platée, de Salamine, étaient toujours des Mèdes.

Mais, en ce qui concernait la politique extérieure, la modification était capitale. Si les Mèdes étaient liés par traités avec Babylone et avec Sardes, le nouveau roi ne l'était avec personne; aussi devait-il user du droit du plus fort.

Cyrus n'était pas, comme on s'est plu à le dire, de basse extraction; il appartenait à une famille princière, ayant ses apanages en pays de langue élamite (2). Ses ancêtres et lui-même étaient rois (seigneurs) d'Anchân ou Anzan (3).

C'est en raison de leur origine que, dans leurs textes lapidaires, les souverains achéménides employèrent toujours trois langues : le babylonien, langage des Sémites, parlé depuis la Chaldée et l'Assyrie jusqu'à la Phénicie ; le perse, langue de l'Empire, et enfin l'anzanite (4), idiome touranien alors en usage chez tous les montagnards du sud-ouest et dans la plaine susienne.

(1) Souverains achéménides :

Achéménès.		
Teispès, roi d'Anchan.		
Cambyses,	id.	
Cyrus,	id.	
Teispès,	id.	
Cyrus,	id.	
Cambyses,	id.	
Cyrus, roi des rois,		559-529.
Cambyses, id.		529-522.
(Gaumata, usurpateur),		522-521.
Darius Ier, roi des rois,		521-485.
Xerxès Ier,	id.	485-464.
Artaxerxès Ier,	id.	464-424.
Xerxès II,	id.	424
Sogdianus,	id.	424-423.
Darius II,	id.	423-410.
Artaxerxès II,	id.	410-358.
(Cyrus II, usurpateur).		
Artaxerxès III, roi des rois,		358-338 ?
Arsès,	id.	338-336 ?
Darius III,	id.	336-331.

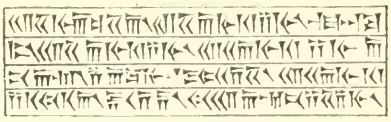
L'inscription d'Artaxerxès-Ochus (Cf. J. Oppert, *Inscriptions Achémenides*, 1850, p. 295) donne la liste complète des souverains de la Perse depuis Darius Ier, et contrôle par conséquent les assertions des historiens classiques sur leur succession. — Déjà, sous Artaxerxès-Ochus, la langue perse était en décomposition et passait graduellement au pehlevie, le texte d'Ochus regorge de fautes. (Cf. J. Oppert, *op. cit.*, p. 298.)

(2) Cf. Cylindre de terre cuite (H. Rawlinson, *Journ. of the royal Asiat. Soc.* N. S, 12, 70 et sq.) Cyrus ne se nomme pas lui-même et ne nomme pas davantage ses ancêtres jusqu'à Teïspès, rois de Perse, mais désigne les *rois de la ville d'Anchan.*

(3) J. Halévy est le premier savant qui ait attribué à Cyrus une origine anchanite, c'est-à-dire élamite. (Cf. *Rev. des Etudes juives* ; juillet-sept., 1880, pp. 3-31. *Annales de philosophie chrétienne*, année 1880, pp. 570-574), et à rattacher les textes des troisièmes colonnes à la langue susienne. Inutile de dire que jamais J. Oppert ne pardonna à son savant confrère cette critique de son *Peuple et Langue des Mèdes.*

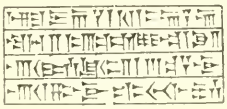
(4) Les nombreuses inscriptions élamites-anzanites découvertes à Suse (Cf. V. Scheil, *Mém. Délég. en Perse*) ont prouvé que les pays d'Anzan et la Susiane étaient reliés très étroitement et parlaient la même langue. Cette langue avait survécu dans la Néo-Anzanite jusqu'au temps des Achéménides et se trouve dans la troisième colonne des textes de ces rois. Delattre (*le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 52, sq.), reconnaissant que les Mèdes étaient des Aryens, ne va pas jusqu'à retrouver dans la langue de la 3e colonne le parler d'Anzan et par suite l'Elamite.

C'étaient là les langues officielles de la monarchie ; mais, en cas de besoin, on ajoutait à ces triples textes l'idiome de la province où le document public devait être placé, si, dans ce pays, l'une au moins des trois langues officielles n'était pas comprise. C'est ainsi que, sur le canal des Deux-Mers en Égypte, un texte égyptien venait s'ajouter aux trois autres et que, sur la plupart des vases d'albâtre achéménides que nous trouvons dans les fouilles de Suse, le nom du souverain est exprimé en quatre langues ; parce que, fort probablement, ces vases étaient de fabrication égyptienne. C'est ainsi également que les satrapes de Phénicie et de Cappadoce firent graver sur leurs monnaies des légendes araméennes.



Perse Achéménide.
Xerxès, roi Grand — roi des rois — fils de Darius — roi Achéménide (1).

Même texte Assyrien.



Même texte en néo-anzanite (2).

Le néo-anzanite des textes de Bisoutoun avait été pris par H. Rawlinson (3) d'abord, par Norris (4), Fr. Lenormant (5) et J. Oppert ensuite, pour la langue des Mèdes (6). Dès lors, suivant cette interprétation, les Mèdes devenaient des Touraniens, et la religion avestique une conception touranienne, malgré la nature de la langue zend (7) et malgré le texte même de l'Avesta. Cette erreur a, pendant longtemps, jeté un grand trouble dans les esprits (8) ; mais il est aujourd'hui reconnu que les Mèdes étaient des Iraniens, tout comme les Perses. Les tendances de la politique générale ne subirent donc aucun

(1) Inscription du palais de Xerxès à Persépolis (J. Menant, *Leçons d'épigraphie assyrienne*, 1873, p. 25).

(2) Medoscythique de J. Menant (id., p. 98).

(3) Cf. Sir H. Rawlinson, in *Journ. of the Royal Asiat. Soc. of Gr. Britain and Ireland*, t. X, p. 32, sq.

(4) Cf. Norris, *Journ. of the Royal Asiat. Soc. of Gr. Brit. et Ireland*, t. XV, p. 3, sq.

(5) Cf. Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, p. 13, sq.

(6) Cette erreur oblige Th. Nœldeke (*Et. hist. sur la Perse ancienne*, trad. fr., p. 28) à chercher du côté de Passargade une localité pouvant satisfaire à celle d'Anchan qu'Opperl se refuse obstinément à placer en Elam.

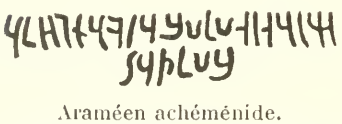
(7) Opperl sentait bien que cette interprétation de la langue des troisièmes colonnes des inscriptions achéménides était vicieuse par quelque côté ; mais il n'entrevoyait pas que l'erreur fut aussi générale. Dans le *Peuple et la langue des Mèdes* (p. 17, sq.) il s'efforce de prouver que les noms d'Hérodote représentaient *les formes aryanisées des noms touraniens dont Ctésias avait donné la traduction perse.*

(8) Cf. A. Delattre, *le Peuple et l'Empire des Mèdes jusqu'à la fin du règne de Cyaxare.* Bruxelles, 1883, p. 4, sq.

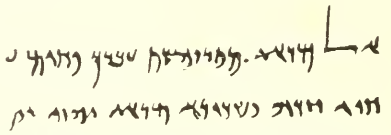
changement lors de la révolution opérée par les Achéménides.

Il ne suffisait pas à Cyrus d'avoir ravi la couronne d'Astyages ; il lui fallait d'abord faire accepter son autorité dans tout l'Empire mède; puis, aucune limite ne parvenant jamais à satisfaire les ambitions des souverains orientaux, il fallait que le nouveau roi commençât la conquête du monde.

La Lydie, qui avait échappé aux Mèdes, tomba sous les coups de Cyrus (547 ou 546) (1) et Crésus, son souverain, devint l'un des suivants du roi des rois. Ses États furent absorbés parce qu'ils étaient riches, parce que leur territoire était utile, au point de vue stratégique, comme centre d'action contre l'Europe. Quant aux fictions poétiques, au merveilleux dont les Grecs ont revêtu



Araméen achéménide.
Légende d'une monnaie des satrapies de Mésopotamie.



Araméen d'époque achéménide sur papyrus (vers 450 av. J.-C.). (2)

la ruine de Sardes, il n'y a pas à en tenir compte; mais, dans la chute de Crésus, les Hellènes avaient senti s'approcher la menace.

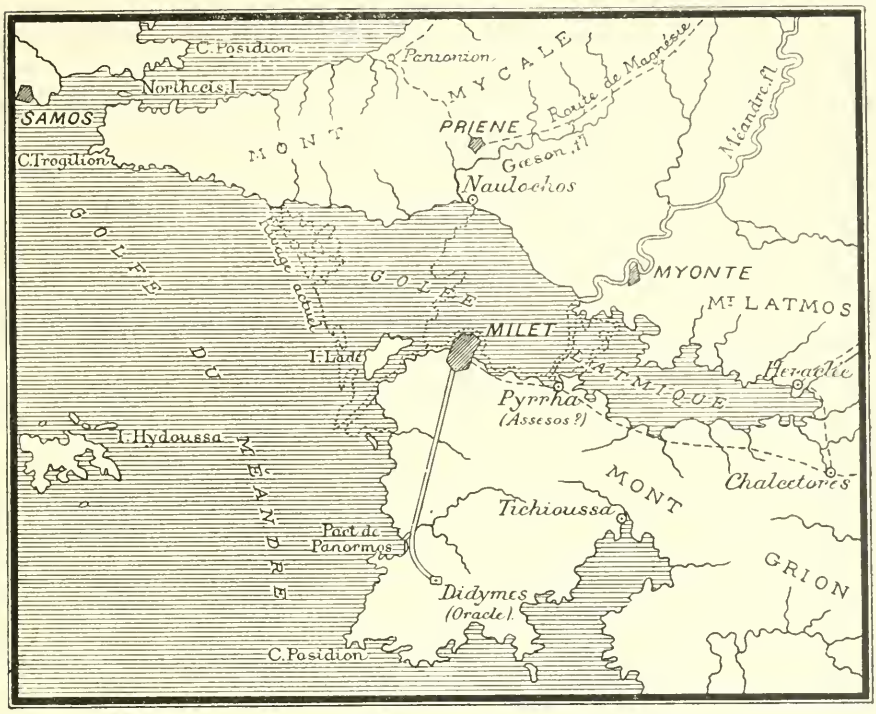
En effet, c'est alors seulement que les Perses entrèrent pour la première fois en contact direct avec les Grecs de la côte asiatique. Les Orientaux n'avaient aucune idée de ce qu'étaient les Hellènes; accoutumés aux tribus demi-sauvages de l'Asie, à l'obéissance passive des peuples vaincus, ils voulurent appliquer aux Grecs la même méthode qu'au reste de leur empire; mais il répugnait trop à ces villes libres, dans lesquelles l'intelligence était si développée, de subir la domination des grossiers élèves de l'Assyrie.

Les Perses exigeaient des vaincus le service militaire dans leurs armées, en outre des charges et des tributs onéreux qu'ils faisaient peser sur les villes. La fierté grecque s'indigna de ces

(1) L'époque de la prise de Sardes par Cyrus est la date la plus importante de ces temps, elle sert de point de départ à la chronologie de la période tout entière. On hésite entre 557 et 534 ; mais les deux systèmes les plus généralement admis sont celui de Radet (*La Lydie*, 1893, p. 140 sq.) correspondant à l'an 546-547 et celui de Büdinger (Krœsus Sturz in *Sitzungberichte der Phil-Hist. Classe der K. Akad d. Wiss.*, Wien, 1878, xcii; 1879, p. 197 sq. acceptant la date de 541-540.

(2) *Corpus Inscr. semit.*, 2e partie, n° 144 : « A Monseigneur Mithrawahicht, ton serviteur Pakim... vivant, joyeux et fort, Monseigneur qu'il soit... »

procédés asiatiques. Quelques cités, qui résistèrent, furent entièrement détruites ; bon nombre d'Ioniens, les Téiens et les Phocéens, émigrèrent. Milet (1) négocia ; passant des mains de



Comblement du golfe Latmique par les alluvions des rivières.

Crésus à celles de Cyrus, elle obtint que ses conditions ne seraient pas aggravées. Quant aux habitants de Xanthus, capitale

(1) Certainement la colonisation grecque de presque toutes les côtes de la Méditerranée ne s'était pas faite sans violences ; mais les anciens peuples, attachant au début une faible importance à quelques marins venus s'établir au fond d'une baie, les avaient laissés faire. Ce n'est que plus tard, alors que ces étrangers eurent construit des villes et des murailles, que, d'hôtes devenus intrus, ils commencèrent à gêner, que, descendant de l'intérieur vers les côtes, les aborigènes cherchèrent à affranchir leur pays.

Le premier royaume qui entreprit ces guerres d'indépendance fut celui de Lydie. Gyges (687-652) les commença ; mais des invasions cimmériennes, qui furent nombreuses dans l'Asie Mineure, l'empêchèrent de mettre ses projets à exécution. (Strabon suppose deux invasions des Cimmériens ; la première aurait eu lieu au huitième siècle, la seconde vers 633 ; Hérodote n'en reconnaît qu'une au début du septième siècle. Les Cimmériens seraient restés cent ans en Asie Mineure. Cf. E. Curtius, *Hist. grecque*, 1883, t. II, p. 132 et Deimling, *Leleger*, p. 51, sq. qui propose une chronologie entièrement différente.) Sardes elle-même aurait été dévastée tout au moins dans sa ville basse, les flammes du temple d'Ephèse éclairèrent au loin le sac de Magnésie. Gurl, *Ephesiaca*, p. 35 ; O. Muller, *Griech. Liter.*, I, 191.

Quand, en 623, le fléau fut passé, Sadyatte, roi de Lydie, soumit la Phrygie et reprit la guerre contre les Grecs. D'ailleurs la Lydie avait d'autres inquiétudes : les Mèdes entraient sur la scène politique, revendiquant l'héritage des Assyriens qu'ils venaient de vaincre.

de la Lycie, ils préférèrent mourir plutôt que de se soumettre (1).

Sardes était devenue le centre de l'action perse vers l'Occident. Toute l'Asie Mineure était conquise; les Grecs qui n'avaient pas émigré payaient régulièrement tribut, fournissaient les vaisseaux et les contingents auxquels ils étaient taxés.

Bien qu'ils eussent été à même de se rendre compte, par les résistances qu'ils rencontrèrent, de la puissance de l'amour de la liberté chez les Hellènes, les Orientaux ne s'en firent aucune idée juste (2), leur mentalité n'étant pas le moins du monde préparée à des sentiments aussi insolites pour des hommes d'Asie. Ils assimilèrent donc, dans leur esprit, les Grecs aux autres peuples qu'ils connaissaient et pensèrent qu'ainsi postés à l'entrée de l'Europe, ils feraient rapidement la conquête de l'Hellade d'outre mer.

Mais, avant de se lancer dans d'aussi lointaines expéditions, il fallait aux Perses un empire homogène, et la Chaldée possédait encore la moitié méridionale de l'Asie. Cyrus marcha contre elle sans prétexte, et, en 539, Babylone perdit son indépendance de la façon la plus prosaïque, quoi qu'en aient pu dire les anciens.

Vaincue en rase campagne, l'armée chaldéenne, une fois rentrée dans ses murs, se révolta contre son souverain, et Nabounaïd se rendit à Cyrus. Le passage d'un pouvoir à l'autre se fit sans secousse. Les villes de Phénicie, suivant leur politique séculaire, se prosternèrent devant le soleil levant.

De l'Occident, Cyrus partit pour aller raffermir son autorité sur les frontières orientales de son empire. Il possédait la Khorasmie (le Khiva actuel), la Sogdiane (pays de Samarkand et de Bokhara); son pouvoir s'étendait jusqu'au Jaxartès (Syr actuel, dans le Khokhand) (3) et sur une partie de l'Afghanistan. Quant à son expédition aux Indes (4), elle semble

(1) De toutes les villes ioniennes, Phocée fut la plus héroïque dans sa résistance contre Harpage, général de Cyrus. Après un long siège les habitants, ne conservant plus d'espoir, abandonnèrent la cité et, partis sur leurs vaisseaux, s'en allèrent retrouver à Alalia en Corse (Cyrnos) leurs compatriotes déjà établis dans cette île; mais, chassés par les Carthaginois et les Tyrrhéniens, ils ne purent se maintenir et allèrent se fixer à Rhégion et à Hyélé (Lucanie).

(2) Malheureusement quelques faits étaient de nature à donner aux Perses une fâcheuse idée de l'esprit grec. Ainsi, dès les débuts de leurs relations, les Chiotes leur livrèrent, contre le territoire d'Atarnée (*Hérodote*, I, 156, 160), Pactyès réfugié dans le sanctuaire d'Athêna. Ce sacrilège ne manqua pas de frapper l'esprit des Orientaux.

(3) *Arrien*, 4. 2. 3; *Q. Curtius*, 7. 6. 16, 7. 6 20; *Strabon*, 517; *Plol.* 6. 12; *Steph. Byz.*; *Pline*, 6, § 49; *Solinus*, 49. 4.

(4) Nearque ds *Arrien*, 6. 24. 2; *Strabon*, 686, 722.

tenir plutôt de la fable et n'avoir été qu'une tentative peu fructueuse, si toutefois elle eut lieu.

Les pays de la Baktriane, de l'Oxus, étaient encore pour les Perses et les Mèdes le berceau de la race, le patrimoine par excellence (1) ; et rien n'est plus naturel que de voir les souverains achéménides constamment préoccupés de la possession de ces provinces menacées, depuis longtemps déjà, par des bandes asiatiques, probablement elles aussi indo-européennes, mais non iraniennes. C'est en guerroyant contre ces nomades que Cyrus trouva la mort dans les plaines de la Turkomanie. Les Grecs ont fait de sa fin un récit dramatique et merveilleux, mettant dans la bouche de la reine des Massagètes des paroles dignes de la tribune d'Athènes, mais bien peu naturelles de la part d'une nomade sibérienne.

Cyrus fut un habile politique et un vaillant guerrier ; mais ne nous hâtons pas de lui accorder ces grandes qualités dont les Grecs honorent sa mémoire, car rien ne semble justifier en lui une aussi flatteuse opinion. Ce n'était et ne pouvait être qu'un souverain oriental ; ni son administration, ni son armée, ni lui-même n'étaient à même d'avoir les sentiments d'humanité qu'on lui attribue. Les Perses, cependant, semblent avoir été moins barbares que les Assyriens, parce qu'ils ne se laissèrent que moins souvent aller à des cruautés inutiles.

La Perside demeura le centre de l'Empire ; mais le roi, sans cesse en mouvement, habitait successivement toutes ses pro-

(1) L'Iran Vej serait, suivant l'opinion de quelques savants, la plaine située entre l'Araxe et le Kur, c'est-à-dire le moderne Qara-bagh (J. Darmsteter, *le Zend Avesta*, t. II, p. 5, note 4). Or, le Qara-bagh n'est pas une riche plaine, mais bien un massif montagneux, couvert de forêts, riche dans ses vallées d'où son nom de jardin (bagh) par opposition avec le Qara daghi situé de l'autre côté de l'Araxe. Au centre du Qara-bagh est le lac bleu (Ghöktchai, le Goktcha des Russes) où se trouvent des souvenirs des rois d'Ourarthou. Si donc les Iraniens s'étaient formés en nations dans ce district, ils eussent été en rapports avec les peuples civilisés connaissant l'écriture et les Mèdes eussent laissé des inscriptions. D'autre part, la branche perse des Iraniens serait descendue au travers de la Médie vers le Fars et l'*Avesta* en ferait mention, ce qui n'est pas, et l'influence perse, au lieu de s'affirmer du sud au nord, aurait eu des effets inverses. De par ailleurs, dès que débute l'histoire pour les pays du Haut Tigre, nous voyons les pays du Taurus, de l'Arménie, du Caucase, habités par des peuples touraniens, ceux même contre lesquels les Assyriens lutteront jusqu'au sixième siècle. Ces pays ont cessé d'être touraniens pour la Cappadoce et la Lycie, au moment où les Grecs se sont implantés en Asie Mineure, pour les pays de Van et de l'Ararat, quand les Arméniens les ont occupés, sous les Achéménides vers l'époque de la chute de Ninive. Il n'est pas question dans les écrits assyriens, d'Iraniens dans le Qara-bagh et la vallée de l'Araxe ; les Mèdes sont cantonnés beaucoup plus au sud vers le lac d'Ourmiah. Le Qara-bagh n'a cessé d'appartenir aux peuples caucasiens qu'au moment de l'extension des royaumes d'Arménie ; quant aux vallées basses de l'Araxe et de la Kourah, elles sont demeurées caucasiennes jusqu'aux invasions des Turcs. Les découvertes archéologiques viennent, dans cette question, contrôler les données historiques. Le premier état du fer dans le petit Caucase est très certainement anaryen ; l'influence iranienne ne se fait sentir qu'au second état du fer. Il faut donc chercher ailleurs que dans la Transcaucasie, le Qara-bagh ou les vallées de l'Araxe et de la Kourah, l'Aryanem Vaëjô de l'*Avesta*.

vinces : Suse fut une capitale, à cause des liens de famille qui rattachaient les Achéménides à l'Élam ; Babylone une autre, parce qu'elle était l'un des centres politiques les plus importants ; de même pour Ecbatane. Quant à Ninive, qui ne s'était pas relevée de ses ruines, son nom même s'effaçait peu à peu.

Aucune capitale ne fut choisie pour l'établissement définitif de la « Porte royale » ; les trésors demeurèrent dans les villes où ils se trouvaient, à Sardes, à Babylone, à Ecbatane, en Phénicie, toujours prêts à payer de nouvelles guerres. Toutes ces richesses, comme bien on pense, appartenaient au Roi des rois, et si quelques familles en bénéficièrent pour une faible part, ce ne furent que celles des Perses et des Mèdes occupant les grands emplois.

Pendant tout le cours de la monarchie achéménide, comme d'ailleurs toujours jusque-là en Asie, aucune dépense ne fut faite pour l'amélioration des provinces ; tout était dû au roi, mais le roi ne devait rien. Une seule route fut construite alors, reliant Babylone à Sardes, par le haut Tigre ; mais c'était la « route royale », uniquement établie dans un but politique, pour le passage du souverain et de ses armées.

L'Oriental n'a jamais compris, de nos jours encore, qu'en accroissant la richesse de ses sujets il augmente ses propres revenus ; et si parfois il y songe, c'est le sourire aux lèvres, car il lui faut des bénéfices immédiats et non des espérances qui ne se réaliseront peut-être que pour ses successeurs. Que lui importe ce qui se passera après lui !

Cambyse (1) devint seul roi des Perses par l'assassinat de son frère Smerdis (2), et à peine eut-il posé la tiare sur sa tête, qu'il se rua sur l'Égypte dont les richesses l'attiraient. Là, il se comporta en barbare, tout comme s'il eût été Hyksos ou Assyrien.

Le pharaon Psamménit, fait prisonnier (3), fut mis à mort ; les

(1) Kambouchiya des inscriptions perses.
(2) Bardiya des inscriptions perses.
(3) Voici la liste des quatre dernières dynasties d'Egypte d'après G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 768, note 1.

XXVIIe dynastie, Perse.
I. Masoutri *Kanbouti* (Καμβύσης).
II..... [*Gaumata*] (Σμέερδις).
III. Satôoutri *Ntaraiouacha* (Δαρεῖος α'),
IV. Sanentonen. Sotpouniphtah Khabbicha
V..... ... *Khchayarcha* (Ξέρξης α').
VI..... ..... *Artakhchayarcha* (Αρταξέρξης α').
VII..... *Khchayarcha* (Ξέρξης β').
VIII.....
IX. Miamounri. *Ntaraiouacha* (Δαρεῖος β').

XXVIIIe dynastie. Saïte.
I..... (Ἀμυρταῖος).

XXIXe dynastie, Mendesienne.
I. Binri-Minoutirou. *Nefôriti* I. (Νεφερίτης α')
II. Khnoummari-Sotpounikhnoumou. *Hakori* (Ἀκωρις).

temples furent transformés en casernes et en écuries ; enfin la momie de l'ancien roi Amasis fut brûlée publiquement, sacrilège aussi abominable aux yeux des Perses qu'à ceux des Égyptiens.

Cambyse envoya une expédition piller l'oasis d'Ammon, elle se perdit dans les sables ; lui-même alla dévaster l'Éthiopie. Mais ces folies se payèrent par d'énormes dépenses en hommes et en matériel, pertes qui effrayaient à juste titre le roi, lors de son retour à Memphis. Là, trouvant la ville en fête, par suite de l'apparition d'un nouvel Apis, joie contrastant avec ses préoccupations, il entra dans une colère aveugle et, de sa main, tua le bœuf sacré.

La nouvelle d'une révolte en Perse, celle du faux Smerdis (1), se répandant, Cambyse quitta brusquement l'Égypte, gagna la Syrie, et là, se suicida (2). Le caractère violent et passionné de cet abject personnage explique fort bien qu'il se soit donné la mort dans un accès de rage ou de désespoir.

Cambyse avait vécu de l'œuvre de Cyrus, dilapidant les biens dont il avait hérité et par-dessus tout la belle armée avec l'aide de laquelle son père avait créé l'Empire ; ses excès amenèrent une décomposition du pouvoir, et, lors de sa mort, la puissance achéménide chancelait de toutes parts.

Gaumâta se donnait comme fils de Cyrus et par suite comme de race royale. Il n'y a donc pas lieu de penser, avec Hérodote, que cette révolution présentait un caractère religieux ou politique, entre Mages et Perses ou Perses et Mèdes.

Comme les grandes familles perses étaient bien mieux renseignées que la foule sur la fausseté de ses prétentions, l'usurpateur eut tout intérêt à diminuer leur puissance ; il les abaissa sans mesure et cet excès de précautions fut cause de sa perte.

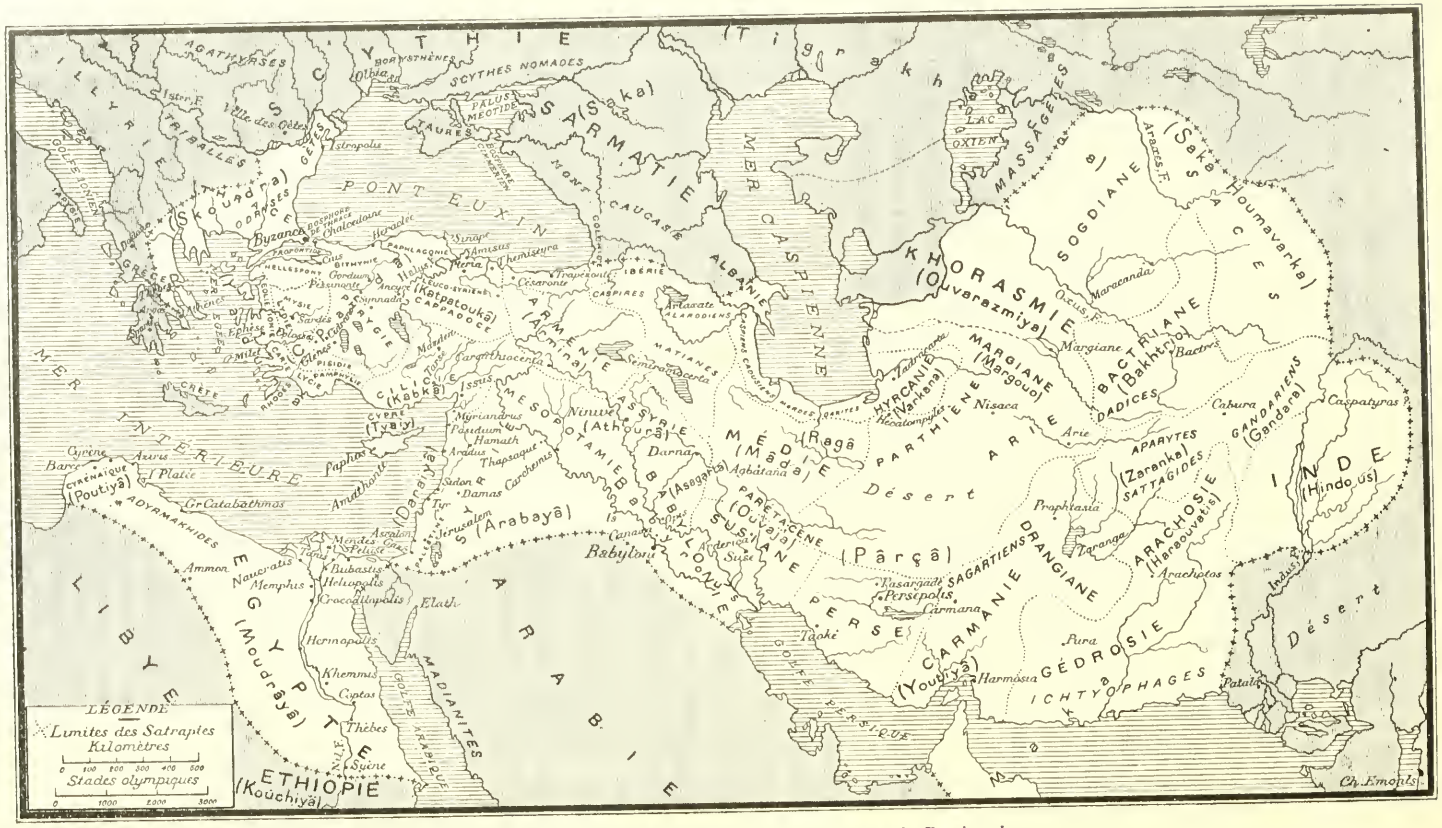
On sait comment Darius (3) monta sur le trône (521). Plus tard, il fit de son père Hystape (4) l'un des satrapes les plus importants de son empire, fait extraordinaire dans les annales d'un peuple

III. Ousiriphtahrî. *Psamouti* (Ψάμουθις).
IV.....
V..... *Neferiti* II. (Νεφερίτης β').

XXXe dynastie, Sebennytique.

I. Snotmibri Sotpounianhouri *Nakhtharahbit*-Mianhouri-Snsit (Νεκτανέβης α').
II. Irimaïtnirî. *Zadhou*. Sotpounianhouri (Τέως, Ταχώς).
III. Khopirkeri. *Nakhtounabouf* (Νεκτανεβης β' Νακτονάβο).

(1) Gaumâta des inscriptions perses.
(2) Cf. Inscr. de Darius à Bisoutoun.
(3) Dariyavaouch, « le roi Darius déclare : Mon père était Hystaspe (Vistâçpa); le père d'Hystaspe Arsamès (Arsâma); le père d'Arsamès, Ariaramnès (Ariyârâmna); le père d'Ariaramnès, Teispès (Caispis), le père de Teispès, Achaeménès (Hakhâmanis). » (Inscription de Darius à Bisoutoun, § 2, trad. J. Oppert, *les Inscripl. des Achéménides*, 1851, p. 14.)
(4) Vichtâspa.



Empire des Perses achéménides à l'époque de Darius Ier.

de race Aryenne, que de voir le père servir sous les ordres de son fils, et qui montre combien les idées asiatiques sur le pouvoir absolu s'étaient implantées chez le peuple perse.

Le jeune roi, tout au plus âgé de trente ans, assumait une lourde tâche en gravissant les marches du trône ; il avait à remettre sur pied un Empire immense qui se disloquait de toute part. Les provinces, se révoltant les unes après les autres, créaient des difficultés sans cesse renaissantes.

Darius dut agir, par ses officiers et par lui-même, avec une extrême énergie et beaucoup de célérité. Nabouchodonosor, révolté dans Babylone, fut d'abord abattu ; puis ce furent Martiya (1) en Susiane, Fraortès (2) en Médie. De nouvelles révoltes éclatèrent encore à Babylone, chez les Parthes, les Hyrcaniens, en Arménie, dans la Margiane, chez les Sagartiens, les Sakes, etc., et Darius, pendant les trois premières années de son règne, dut se consacrer entièrement à leur répression. La stèle triomphale de Bisoutoun énumère ces campagnes dans tous leurs détails (3).

En dehors de ces rébellions ouvertes, bien des satrapes, outrepassant leurs droits, empiétaient sur les prérogatives royales ; Darius dut encore porter remède à ce genre de danger. Oroetès, satrape de Sardes, Aryandès, vice-roi d'Égypte, et bien d'autres furent, soit relevés de leurs fonctions, soit ramenés à la stricte obéissance.

Devant ces révoltes, ces empiètements sur l'autorité royale, le souverain jugea utile de modifier les attributions de ses gouverneurs et de les préciser. Dès lors, le satrape eut, il est vrai, comme par le passé, le pouvoir et le prestige d'un roi, mais fut étroitement surveillé. Des fonctionnaires spéciaux, placés à ses côtés, renseignaient la cour sur sa conduite, et de temps à autre, passaient des inspecteurs, accompagnés de corps d'armée. Le satrape commandait les troupes de sa province, mais les garnisons des forteresses étaient fournies par le pouvoir central. Ainsi deux éléments militaires étaient en présence ; et la défection de l'un d'eux ne pouvait plus, comme par le passé, entraîner la perte d'une province.

Ces règles apportées dans l'exercice de l'autorité étaient déjà

(1) Imani.
(2) Fravarti.
(3) Cf. J. Oppert, *les Inscriptions des Achéménides conçues dans l'idiome des anciens Perses*. Paris, 1851, p. 8, sq. — Id., *le Peuple et la langue des Mèdes*. Paris, 1879, pp. 112-113, sq.

un grand progrès sur les procédés administratifs de l'ancienne Asie ; mais là où la réforme fut grande et l'innovation heureuse, c'est quand Darius assigna d'une manière fixe et définitive la taxe, que devait annuellement payer chaque satrapie.

C'était pour la première fois, depuis les débuts des empires, qu'un peu d'ordre était mis dans la perception des impôts. L'arbitraire absolu d'antan cessait, pour faire place à des règlements qui, bien que sûrement injustes et créé dans l'intérêt du roi plutôt que dans celui des peuples, n'en offraient pas moins quelques garanties. C'est ce système qui régit encore l'Orient, et qui, transformé peu à peu par les Grecs et les Romains, finit par aboutir à la taxe individuelle, base des institutions fiscales modernes.

Certainement, déjà les Chaldéens avaient établi des taxes proportionnelles, mais leurs édits n'empêchaient pas l'arbitraire ; et c'est justement dans la suppression de l'arbitraire que résida l'innovation de Darius. Ainsi, grâce à ces nouveaux règlements, d'une part la province connaissait à l'avance le montant de ses contributions, d'autre part le gouvernement savait sur quelles ressources il pouvait annuellement compter.

Le système achéménide fut également celui des Séleucides, des Parthes, des Sassanides, des Arabes. Il est encore celui que j'ai vu en vigueur en Perse, qu'on trouve dans les principautés indiennes, l'Afghanistan, au Maroc et dans tous les États orientaux qui subsistent encore.

Un gouverneur général achète, par exemple, sa charge pour un million, une fois donné, qu'il verse au roi ; et s'engage à fournir annuellement à la couronne un autre million. Pour conserver sa charge, il doit, chaque année, envoyer à son souverain un nouveau cadeau ; sans quoi, un concurrent viendrait la lui enlever, en versant lui-même un prix plus important.

Ainsi, ce gouverneur général doit retrouver en une année les deux millions qu'il a dû verser au Trésor, plus les frais auxquels son gouvernement l'oblige, plus enfin le bénéfice sur lequel il comptait en sollicitant cette charge ; c'est quatre millions environ qu'il lui faudra faire entrer dans sa caisse.

Il procède alors pour ses vice-gouverneurs comme le roi en a usé envers lui, vendant les charges moyennant une somme fixe et une rente annuelle. Et ses subordonnés suivent son exemple, mettant aux enchères jusqu'aux plus petits emplois.

Quant à l'habitant, s'il n'appartient pas au clergé, c'est lui qui supporte toutes les charges, souvent de dix ou quinze fois plus lourdes que si ses versements allaient directement au Trésor.

Ce procédé est certainement fort onéreux au point de vue des résultats qu'il fournit à l'État; mais tel quel, c'était, pour l'époque, un grand progrès. Il n'est plus aujourd'hui, qu'un reflet de la barbarie des anciens temps.

Après avoir réglé les affaires intérieures de l'Empire (1), Darius reprit les conquêtes de ses prédécesseurs. Il gagna ses provinces orientales; et, ayant fait explorer les côtes du golfe Persique et les bouches de l'Indus par le Carien Scylax, fit, dit-on, la conquête des provinces voisines de ce fleuve. Il est à penser que cette campagne ne rapporta pas tous les avantages qu'en attendait le roi; car il ne poursuivit pas cette conquête et abandonna l'Orient, pour se retourner vers les peuples du Nord.

Les Scythes, dont les déprédations en Asie, cent vingt ans auparavant, avaient laissé dans l'esprit des peuples une terreur folle, s'agitaient probablement, à cette époque, dans la steppe au-delà du Danube, et causaient des inquiétudes. Darius jugea utile d'aller les frapper au cœur de leur territoire, et de prévenir ainsi toute velléité d'invasion de leur part.

Les portes du Caucase étaient gardées, les corps d'armée laissés en Khorasmie, en Sogdiane, en Baktriane, chez les Saces, etc., joints aux milices provinciales, ne permettaient pas aux nomades, vivant entre le Borysthènes et l'Iaxartes, de porter préjudice à l'Empire; mais il n'en était pas de même du côté de la Thrace, et c'est vers le Danube que Darius dirigea ses pas.

Les Perses ne se faisaient pas, comme d'ailleurs les Grecs, une

(1) Le roi Darius déclare : C'est ce que j'ai fait par la volonté d'Ormazd dans toute ma vie; puisque les pays étaient rebelles contre moi, je livrai dix-neuf batailles; par la grâce d'Ormazd, je détruisis leurs armées et je pris neuf rois : un mage nommé Gomatès, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus »; et il ameuta la Perse. Un Susien, nommé Athrina, qui mentit et parla ainsi : « Je suis roi en Susiane »; et il ameuta la Susiane. Un Babylonien nommé Naditâbel, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonide »; et il ameuta Babylone. Un Perse nommé Martiya, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Umanis, roi en Susiane »; il ameuta la Susiane. Un Mède nommé Phraortès, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Xathritès de la race de Cyaxarès »; et il ameuta la Médie. Un Sagartien nommé Sithrakhmès, qui mentit et parla ainsi : « Je suis roi en Sagartie, étant de la race de Cyaxarès »; il ameuta la Sagartie. Un Margien nommé Phraadès qui mentit et parla ainsi : « Je suis roi en Margiane »; et il ameuta la Margiane. Un Perse nommé Vahyazdâtès, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Smerdis, fils de Cyrus »; et il ameuta la Perse. Un Arménien, nommé Arakha, qui mentit et parla ainsi : « Je suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonide »; et il ameuta Babylone. (Texte de Darius à Bisoutoun, table IV, § 2, trad. J. Oppert, *les Inscr. des Achéménides*, 1851, p. 156.) Comme on en peut juger, les Perses ne se mettaient pas en frais littéraires dans les textes qu'ils composaient en vue de la postérité.

idée nette de ce que sont ces immenses plaines de la Scythie. Des ténèbres, pour eux, enveloppaient tout le nord ; et Darius n'eût sûrement pas entrepris cette expédition s'il en eût connu les difficultés ; mais pour lui, le Danube, les pyles caspiennes et les steppes sogdiennes étaient frontières de la Scythie, qu'il pensait beaucoup moins étendue qu'elle n'est en réalité.

Le succès ne couronna certes pas cette entreprise hardie. Personne ne sait jusqu'où s'avancèrent les Perses dans ces plaines sans fin. Vaincu par le terrain, n'ayant jamais à faire qu'à des fuyards, le roi des rois rentra en Asie, après avoir, en deux mois, perdu la majeure partie de son armée.

Les Perses conservèrent les pays situés entre le Danube et le Bosphore ; la Thrace, Lemnos, Imbros restèrent entre leurs mains. Ils attachaient une grande importance à ces territoires, les considérant comme la base future du mouvement qu'ils comptaient opérer contre la Grèce d'Europe, dont ils convoitaient la richesse et le développement commercial.

Mais, quoi qu'ils pussent faire, leur prestige vis-à-vis des Grecs s'était écroulé lors de leur retraite de Scythie ; leur grand nombre n'effrayait plus, parce qu'on avait reconnu leurs défauts, leurs points faibles. En attaquant la Grèce après l'expédition de Lydie, les Perses l'eussent peut-être terrorisée et conquise ; après la campagne du Danube, il était trop tard.

Si même ils n'avaient convoité la Grèce, les Perses eussent été amenés à s'y présenter un jour en armes ; car de tous côtés ils étaient sollicités par des partis opprimés, des dynastes détrônés, des tyrans chassés ou menacés, des mécontents qui tous cherchaient à faire intervenir l'étranger dans leurs affaires.

Les Grecs étaient non seulement des brouillons, mais fréquemment aussi des traîtres à la patrie hellène. L'aristocratie de Naxos, expulsée, implora l'assistance d'Aristagoras, tyran de Milet, et par suite, celle du satrape de Sardes, Artaphrènes, frère du Roi des Rois. Cette intrigue conduisit au grand soulèvement des Ioniens et des autres Grecs mécontents. Milet s'érigea en république et Aristagoras, intrigant, ambitieux, finit par amener dans la querelle des peuples qui, comme les Athéniens, eussent toujours dû rester dans une prudente expectative.

Les alliés marchèrent sur Sardes, brûlèrent la ville basse, tout en ne pouvant s'emparer de la citadelle, où s'était réfugié

le frère du roi avec ses troupes. Coup de tête bien malheureux ; car, non seulement, il ne porta que des fruits amers, mais aussi, en se retirant, les alliés furent défaits près d'Éphèse.

Les villes de l'Hellespont, Byzance en tête, une grande partie des Cariens, les Gergithes de la Troade, presque toute l'île de Chypre se joignirent au soulèvement. Non seulement l'incendie de Sardes avait mortellement blessé l'orgueil des Perses, mais le soulèvement des Hellènes devenait pour leurs possessions de l'Occident un réel péril ; il était temps pour eux d'agir.

Milet prise et détruite, ses hommes déportés en Susiane, ses femmes et ses enfants mis en vente comme esclaves, la flotte grecque anéantie, l'Ionie reconquise et livrée au pillage des Phéniciens, la Thrace, l'Eubée replacées sous l'autorité de la Perse, tels furent les résultats de la répression de Darius. Et la Grèce entière serait tombée sous le joug oriental si, à Marathon, les Athéniens n'avaient arrêté les progrès du Roi des Rois. Cette victoire était un grand succès matériel et moral, car elle montrait aux Grecs la supériorité de leur valeur personnelle, de leur tactique et de leur armement sur ceux des Asiates.

Pour les Perses, c'était la dernière des humiliations que de voir les multitudes appelées de tous les pays de l'Asie succomber devant une poignée d'hommes ; le prestige impérial était entamé. Quelques années encore, et il ne restera plus de ces expéditions formidables que l'expression d'une gigantesque fanfaronnade.

Darius, malgré ses défauts, était un grand souverain. Il fut le seul de sa lignée ; car ses successeurs se montrèrent lâches, faibles et indignes. Humilié par l'affaire de Marathon, le roi faisait d'immenses préparatifs pour se laver de cet affront au moment où, distrait par des révoltes en Chaldée et en Égypte, il dut pour un temps ajourner ses projets sur la Grèce.

A l'habileté tactique, à la vaillance, à l'armement supérieur, Darius comptait opposer la masse et noyer, sous un déluge humain, cette poignée de citoyens qui avait osé se mesurer avec lui. Mais le temps de la force brutale était fini ; peu à peu, la guerre devenait une science et la Perse allait bientôt faire elle-même l'expérience de ce que pouvait devenir, livrées à l'esprit judicieux et méthodique des Hellènes, la stratégie et la tactique.

Xerxès, fils de Darius, embrassant les projets de son père,

établissant à Sardes son quartier général, fit venir de tout son empire d'innombrables hordes, un matériel et des approvisionnements énormes. La concentration s'opéra en Lydie, devenue un vaste camp. Là, on vit affluer des peuples de toutes les parties de l'Asie, parlant des langues incompréhensibles, portant des cos-

Notions géographiques des Hébreux vers le ve s. av. J.-C.

tumes et un armement bizarres, et au printemps de l'an 480, cette multitude se mit en route pour gagner le Bosphore.

Le camp royal (1), avec ses bagages, son harem, ses esclaves

(1) Chez les Perses, comme chez les Assyriens, le roi n'était pas, comme en Égypte, un dieu. Ce n'est que plus tard, aux temps Sassanides qu'il prit le titre de « Minotchehri men Yezdân » (d'essence divine). Mais le souverain Achéménide recevait les hommages dus en tout autre pays aux divinités. Il était le despote par excellence, disposant de la vie et de la mort, du bonheur et du malheur, omnipotent; son costume, la robe médique (Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 1, § 40), teint de pourpre, était brodé d'or, de perles fines et de pierreries enchassées dans de l'or. Plutarque (*Vie d'Artaxerxès*, § 24) estime à douze mille talents (70.000.000 de francs) un costume royal. Colliers, bracelets, bijoux de toute nature ornaient sa personne auguste. (Cf. J. de Morgan, Sépulture achéménide, ds *Mém. de la Délég. en Perse*, t. VIII.) Il ne se montrait jamais en public autrement qu'à cheval ou sur son char, (Cf. Héraclide de Cumes, *Fragm.* 1, ds Muller-Didot, *Fragm. Historic. Graecorum*, t. II, 95, sq.) accompagné de nombreux gardes et serviteurs, passait la majeure partie de sa vie dans son harem (*Justin.*, I, 9) prenait seul ses repas (Héraclide de Cumes, Muller-Didot, *Fragm. Hist. Graecorum*, t. II, 96, sq.) et par tous les moyens cherchait à faire croire à ses sujets qu'il était un être supérieur à l'humanité vulgaire. Son titre, roi des rois (Khsâyathiya Khsâyatiyânâm) chah en chah, qui plus tard sous les Sassanides devint Malka Malkân, indiquait que, supérieur aux rois, il n'avait pas d'égal.

Le palais des rois Achéménides était une ville entière où se pressait une multitude de serviteurs, de gardes et de fonctionnaires; un millier de bœufs, d'ânes (*sic*) et de cerfs était

des deux sexes, ses prêtres, ses devins, ses scribes, ses officiers et ses serviteurs de tout genre, ses trésors, ses gardes, était à lui seul plus nombreux et plus encombrant qu'une armée entière ; quant aux combattants, au nombre d'un million (1), dit-on, ils n'avaient entre eux aucune cohésion, aucune discipline, marchaient par groupes, comme des troupeaux, chaque bande correspondant à une nationalité. Tous ces gens étaient affamés, car les approvisionnements manquaient pour une telle masse. Douze cents vaisseaux (2), recrutés sur toutes les côtes, battaient la mer.

La flotte comme l'armée se trouvaient à l'étroit dans le champ restreint où devaient se passer les opérations. A Salamine, les Grecs, par des prodiges de valeur, mirent en grand péril la flotte perse, au point que Xerxès s'étant retiré à Sardes, Mardonius jugea prudent d'évacuer Athènes, le Pyrée, et d'aller hiverner en Thessalie. A Platée l'armée perse fut vaincue, son général tué ; à Mycale, les restes de la flotte asiatique furent anéantis.

Et le roi qui, confiant dans cette nuée humaine, avait assisté à son propre désastre, lors de la bataille de Salamine, épouvanté, éperdu, s'était lâchement enfui, ne comprenant rien aux causes de sa défaite, incapable même d'en sentir la portée.

Les corps d'armée les mieux organisés se retirèrent en bon ordre vers le Bosphore (3), pour rentrer en Asie ; quant aux autres, désagrégés, ils tombèrent sous les coups des Thraces, qui les exterminèrent au passage. La terre d'Europe recueillit les

journellement nécessaire pour nourrir cette foule. (Héraclide de Cumes, Muller-Didot, *Fragm. Hist. Graec.*, t. II, p. 95 sq.) Les femmes étaient recluses dans l' « Andéroun ». Il n'y avait qu'une seule reine, trois ou quatre épouses légitimes choisies parmi les sœurs ou les cousines du roi (Cf. J. Darmsteter, le *Zend Avesta*, t. I, p. 125, sq.) ou chez les six familles princières de Perse. (*Hérodote*, III, lxxxiv.)

(1) *Hérodote*, VII, clxxxiv-clxxxvi, 1.700.000 fantassins et 80.000 cavaliers. Ailleurs (VII, ccxxviii), il dit que 3.000.000 d'hommes ont attaqué les Thermopyles. Ctesias (*Fragm.*, 29, § 23, ds Muller-Didot, *Ctesiae Cnidii fragmenta*, p. 50), et Ephore avaient adopté le même chiffre (*Diodore de Sicile*, X, 3). Isocrate (*Archidamus*, § 99, et *Panathenaïque*, § 49, éd. Didot, pp. 87, 156) compte 700.000 combattants sur 5.000.000 d'hommes composant l'armée asiatique. Curtius (*Hist. grecque*) accepte un million. G. Maspero (*Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 717) réduit ce nombre à 120.000 combattants. Cette dernière opinion semble être la plus plausible, car il faut bien évaluer à 200.000 le nombre des non combattants de cette armée ; procurer la nourriture à 300 ou 350.000 bouches, à ces époques et dans ces pays est déjà un tour de force. Sur ces 120.000 combattants bon nombre dut être laissé en arrière pour assurer la retraite, en sorte que si 25 ou 30.000 se présentèrent aux Thermopyles, c'est assurément un effectif énorme. Mais il ne suffisait pas à la vanité des Grecs. Léonidas avait sous ses ordres un corps de 10.000 hoplites. (*Hérodote*, VII, clxxii-clxxiv. Cf. A. Hauvette, *Hérodote historien des guerres médiques*, p. 340, sq.)

(2) Eschyle, *Pers.*, 339, 340, indique 1.207 vaisseaux comme ayant pris part à la bataille de Salamine.

(3) Quarante mille hommes environ sous la conduite d'Artabaze et la protection de la cavalerie. Mardonius, après le départ du roi, ne disposait que de 60.000 hommes, en sorte que les Grecs ont singulièrement exagéré l'importance de leur victoire de Platée.

cadavres de ces malheureux qui, venus du fond de l'Asie au pillage de la Grèce, ne devaient jamais revoir leur patrie.

La puissance perse était brisée, son prestige abattu (1). La Thrace, les Iles, la Macédoine, recouvrèrent leur indépendance. C'est sur la côte d'Asie que, dès lors, se transporta la guerre. Mais les Perses, n'osant plus attaquer en face de pareils adversaires, remplacèrent les armes par l'intrigue. Sur ce terrain, malheureusement, ils reprenaient souvent l'avantage, car le Grec était capable de toutes les trahisons. L'or des Perses fut, pour les Hellènes, plus dangereux que les flèches.

Seul dans la Grèce, le Péloponèse était resté indemne du cataclysme perse ; mais toutes les colonies demeurèrent en dehors, et celles d'Italie, de Sicile, de Cyrène, de la mer Noire, continuèrent sans interruption leur développement. En sorte que, si les Hellènes avaient été vaincus à Marathon, rien n'eût été perdu pour le progrès humain. L'histoire de l'évolution de l'hellénisme en Sicile en est la preuve.

Cette servitude, d'ailleurs, eût été de courte durée ; car bien que jeune encore, l'Empire perse était vermoulu et déjà se décomposait. Si la victoire ne donna pas aux Grecs cette entité politique qui leur eût permis d'exécuter de grandes choses, peut-être la défaite leur aurait-elle fait comprendre la nécessité de s'unir.

Les succès des Hellènes n'affranchirent pas définitivement les eaux et les terres grecques. Bien des villes étaient encore occupées par des garnisons perses; il fallut les prendre les unes après les autres. Des escadres du Roi des Rois battaient la mer, on dut les poursuivre et les détruire. Ces vaisseaux étaient, pour la plupart, montés par des Phéniciens ; les Grecs les traquèrent avec rage, cherchant à leur rendre le mal qu'ils avaient reçu d'eux ; ce fut un renouveau des haines séculaires.

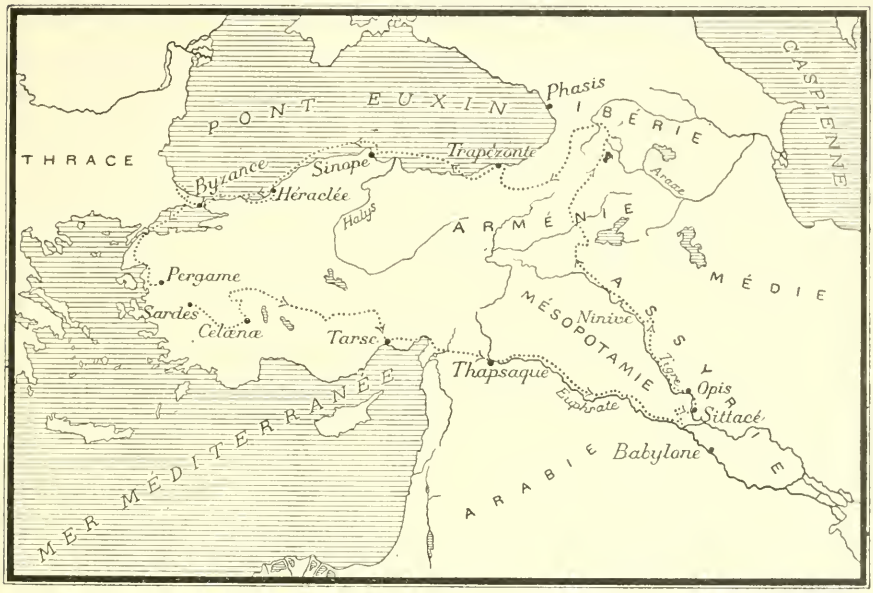
Sous Artaxercès Ier, la Bactriane se révolta ; elle fut réduite. Puis l'Égypte se souleva, soutenue par une flotte athénienne (2) ; car

(1) C'est ce qui ressort des récits que les Grecs nous ont laissés de ces événements, seuls comptes rendus d'ailleurs que nous en possédions. Mais il est permis de penser qu'ils ont exagéré singulièrement les conséquences de leurs victoires, et que les Orientaux n'y perdirent pas en prestige autant que veulent bien le dire leurs adversaires. L'empire des Achéménides continua de dominer comme par le passé; il évita d'engager de nouvelles guerres avec la Grèce, parce qu'il considérait qu'elles ne pouvaient être avantageuses dans leurs résultats, même les meilleurs. Quant à être humiliés par Marathon ou Salamine, ils ne le furent pas, les flatteurs de la Cour eurent vite fait d'effacer le souvenir d'une affaire qui n'avait pas tourné à l'avantage de leur maître.

(2) Takhos était parvenu à mettre sur pied une armée importante d'Égyptiens et de mercenaires grecs et une flotte de 200 voiles. Trahi par Agésilas, il fut contraint d'aller im-

Athènes poursuivait sans merci les Perses et les Phéniciens, partout où elle les pouvait rencontrer.

Enfin ce petit peuple de l'Attique et le Grand Roi s'accordèrent pour signer une convention. Athènes s'interdisait d'envoyer ses vaisseaux de guerre entre Chypre et l'Égypte, sur la côte phénicienne ; tandis que les Perses s'engageaient à en agir



Route suivie par l'expédition des Dix-Mille.

de même dans les eaux considérées comme grecques, c'est-à-dire depuis l'île de Chypre jusqu'à la Thrace, la côte asiatique, l'Hellespont et le Pont-Euxin. Ce traité, comme on le voit, était tout à l'avantage des Hellènes.

A partir de 424, jusqu'à la chute de l'Empire perse, la monarchie achéménide ne se maintint, au milieu des troubles, que par la force acquise au temps de Cyrus et de Darius. Cet État semblait à tous un tel colosse que personne n'osait l'attaquer. Toutefois en réalité, la plupart des satrapies étaient devenues indépendantes ; elles payaient, il est vrai, le tribut, mais n'obéissaient que fort mal à la cour. Quelques-unes, voisines de la frontière,

plorer le pardon du roi des rois (359 av. J.-C.), tandis que Nectanebo, profitant de la faiblesse des Perses, s'emparait de la couronne d'Egypte qu'il devait être le dernier à porter. Vaincu par Darius Ochus (342 av. J.-C.), il se réfugia en Ethiopie.

plus menacées que les autres, se réclamaient parfois du roi, afin de se protéger, par son prestige, contre les dangers extérieurs.

A la cour de Perse on ne voyait plus aucun courage ; ce n'étaient, à Suse, qu'intrigues de palais, assassinats, empoisonnements, lâches supplices ; mais à l'heure du danger, en présence de l'ennemi ou d'une révolte, le roi s'enfuyait. Cet état de décomposition, l'expédition de Cyrus le Jeune (405) et de ses dix-mille mercenaires devait le divulguer aux Grecs. Une poignée d'hommes traversa tout l'Empire, sans trouver de résistance. Les Perses avaient remplacé leurs forces militaires d'antan par la fourberie, la trahison, le manque à la foi donnée. Moralement, cet État était aussi vermoulu que matériellement.

Au cours de ces luttes, le monde grec s'était formé définitivement, réglementant les anciens usages, adoptant une forme gouvernementale, soit démocratique, soit autocratique, toujours basée sur l'intérêt de la ville, du clan ; mais n'ayant aucune portée générale touchant l'ensemble des Hellènes.

Chaque État grec, même régi par la démocratie, possédait une puissante aristocratie, dont le poids était grand dans les affaires publiques.

Cette noblesse était sacerdotale ; car le sacerdoce de chaque divinité était réservé à certaines familles possédant ce culte, comme bien propre, au moment où elles étaient entrées dans l'Association formant l'État. C'est ainsi que, dans tous les milieux grecs, fut constituée une aristocratie héréditaire, investie de privilèges inviolables.

Les prêtres, en tant que clergé, ne formaient pas une caste ; et, nulle part, n'étaient étrangers aux droits et aux devoirs de la vie civile ou militaire. Ils étaient des citoyens comme les autres ; mais leur influence particulière se traduisait, aux yeux du public dans la vie civile, par leur connaissance de ce qui, de droit, revenait aux dieux (1), par ce fait qu'ils étaient en contact plus intime avec la divinité que les autres mortels.

Le clergé, ou du moins les familles qui en tenaient lieu, sous le prétexte de ménager les intérêts matériels du dieu, veillaient aux leurs. Aucun morceau de terre appartenant au temple ne pouvait être distrait ; aucune habitation laïque ne pouvait être

(1) E. Curtius, *Hist. grecque*. Trad. Bouché-Leclerq, 1883, t. II, p. 7.

construite, dans un voisinage du sanctuaire, qui eût pu porter atteinte au respect dû à la divinité (1). Tout individu qui avait trouvé asile sur le sol sacré devenait le protégé du dieu et des prêtres, échappant ainsi au pouvoir civil (2).

Mais en dehors du sacrifice et de la garde des biens divins, les familles sacerdotales avaient un autre moyen, bien plus lucratif et plus sûr, d'exercer une influence considérable. Ce moyen, c'était la divination sous toutes ses formes. Elle fut, en Grèce et à Rome, poussée bien plus loin encore que chez les Chaldéens passés maîtres, cependant, en cette supercherie, et que chez les Égyptiens, dont les Indo-Européens la reçurent plus spécialement.

Il revenait à certaines familles sacerdotales d'expliquer la volonté des dieux d'après les phénomènes atmosphériques, le vol des oiseaux, en un mot suivant les présages naturels ; tandis qu'à d'autres appartenaient l'interprétation des sacrifices, l'étude attentive des flammes, du corps des victimes, etc... Enfin, les dieux parlant par leurs oracles, se choisissaient eux-mêmes les organes de leurs manifestations. Et pour mieux montrer que la volonté divine n'avait rien à faire avec la sagesse ou la force des intermédiaires, leurs instruments étaient de faibles femmes, des jeunes filles ; tout comme aujourd'hui, en hypnotisme, les meilleurs sujets sont les femmes, les jeunes filles faibles, mais douées d'un nervosisme excessif.

Ces secrets se conservaient avec grand soin dans les familles, et on le conçoit sans peine. Peu à peu, la croyance du public s'éteignit et, à l'époque romaine, deux augures ne pouvaient plus se regarder sans rire. N'est-il pas curieux de voir que les deux plus grands peuples de l'Antiquité, nos maîtres en tant de choses, accordèrent un tel crédit aux oracles, que de pareilles futilités jouèrent un si grand rôle dans leur destinée politique ?

Au début, le dieu faisait entendre sa voix alors seulement qu'il lui semblait bon. Les prêtres laissaient attendre les fidèles, afin de les pouvoir exploiter tout à leur aise, comme cela se pratique encore de nos jours dans les lieux de pèlerinages musulmans et autres, à la Mecque, à Kerbala et ailleurs. Plus tard, trouvant

(1) *Pausan*, IX, 22, 2. — *Amm. Marc.*, XXVIII, 9.

(2) Cf. Boetticher, *Andeutungen über das Heilige und Profane*, 1846. — E. Curtius, *Hist. grecque*. Trad. fr., 1883, t. II, p. 8. — Cette coutume est encore en usage dans l'Orient où les mosquées, les tombeaux des saints, écuries royales sont des lieux d'asile.

avantageux de rendre plus souvent les oracles, la divinité ne s'absenta plus. Enfin, on créa des collèges pour administrer les sanctuaires prophétiques; ce devint une véritable exploitation commerciale de la parole divine.

Le plus important de ces sanctuaires fut, sans contredit, celui de Delphes, qui joua un grand rôle, à tous points de vue, dans la vie grecque. Son influence conserva une sorte de cohésion entre les différents peuples hellènes, et fut toujours d'un bon conseil pour la nation. C'est à lui, entre autres, qu'est dû le développement physique de la race, grâce aux exercices du corps qu'il préconisait.

Consulté sur chaque acte de la vie nationale, l'oracle encouragea la colonisation, les entreprises commerciales ; Région, Métaponte, Crotone et beaucoup d'autres villes se fondèrent sur le conseil du dieu. C'étaient de nouveaux foyers qui s'établissaient ainsi, centres de richesse dont, tôt ou tard, l'oracle devait avoir sa bonne part.

Certes, l'Apollon de Delphes n'était pas seul, il y avait bien d'autres oracles que lui ; mais leurs *affaires* étaient restreintes, en comparaison de celles du grand sanctuaire hellène.

En peu de temps, les temples étaient devenus fort riches ; et leurs prêtres, disposant de grands capitaux, dont ils savaient apprécier le pouvoir, jouaient un rôle de plus en plus important.

Avides, mais dépensiers, superstitieux et imaginatifs, comme tous les artistes, les Grecs donnaient volontiers à leurs dieux, et les temples ne rendaient jamais. C'étaient des terres inaliénables, des lingots d'or (1) et d'argent, de bronze, des œuvres d'art, des objets de prix; et journellement les prêtres voyaient croître leur richesse par des offrandes, des dons, des dîmes, par les revenus de leurs biens fonds, par les intérêts de leurs capitaux engagés dans les affaires.

Car les prêtres, ayant pour mission d'administrer les biens religieux, plaçaient l'argent du dieu dans des entreprises commerciales ou industrielles, prêtaient sur gages, soutenaient des expéditions pacifiques ou militaires. Les particuliers, les États mêmes, faisaient dans les temples des dépôts, nul lieu n'étant plus sûr. Bijoux, titres, métaux, s'accumulaient ainsi dans les

(1) *Hérodote*, I, 14.

cryptes du sanctuaire. Le temple de Delphes était véritablement devenu la « Banque nationale grecque ».

Sans ses oracles, cependant, la Grèce n'eût jamais atteint une pareille gloire ; car les divisions profondes qui séparaient les divers peuples, les rendant ennemis irréconciliables, eussent arrêté tout progrès, si d'un sommet élevé, indépendant des petitesses locales, dominant toutes les querelles, n'était partie une influence bienfaitrice.

Delphes voulait la richesse et la prospérité des Hellènes parce que c'était vouloir son propre bien. Et, pour guider ce peuple difficile, il fallait aux prêtres des connaissances profondes de tout ce qui était alors.

Personne n'était d'ailleurs mieux placé que les prêtres d'Apollon pour tout apprendre. De chaque pays venaient des Hellènes, apportant des connaissances nouvelles, des idées (1), des notions étrangères sur la géographie, l'histoire, la politique internationale. C'est ainsi que le clergé fut à même de se tenir au courant des moindres détails en toutes choses, que les idées philosophiques et religieuses de l'Orient furent analysées, que le génie hellène, ne retenant que les notions utiles (2), fut à même de les

(1) La doctrine de Zoroastre et des mages avait éveillé la curiosité des Grecs, dès leurs premiers rapports avec la Perse. Aristote, Hermippe et d'autres avaient composé sur le Magisme des livres dont il ne reste que le nom (Diog. Laert, *Proem*, I, 8. — Pline, *Hist. nat.*, XXX, 1-2). Les historiens, depuis Hérodote jusqu'à Agathias, sur une étendue de dix siècles (450 av. J.-C. à 550 ap. J.-C.) nous ont fourni une foule de renseignements directs et indirects de haute valeur (Cf. Windischmann, *Zoroastrische Studien*, p. 160 sq.), et le résumé le plus clair et le plus fidèle de la doctrine dualiste se trouve dans le traité *d'Isis et d'Osiris*, qui probablement ne fait que reproduire l'historien des guerres de Philippe, Theopompe (Cf. IIe liv. des *Philippiques*). Avec le Néoplatonisme et le Mysticisme éclectique d'Alexandrie, le sens historique s'obscurcit et Zoroastre et sa doctrine s'évaporent, sans profit pour la science, dans l'éclectisme théosophique du siècle. (Cf. Klenker, *Anhang*., II, 1, 17. — Clem. d'Alex., *Stromata*, I, xv.) (J. Darmsteter, *le Zend-Avesta*, 1892, introd. I, p. VIII.)

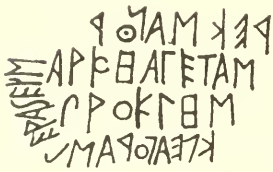
(2) Les idées philosophiques trouvèrent en Grèce un terrain plus favorable que partout ailleurs ; le peu d'importance du clergé, le manque de livres saints, permirent aux Hellènes de se lancer dans des spéculations que n'entravait point la religion. De Thalès aux sophistes (600 à 400 av. J.-C.), ce fut le temps de la méthode cosmologique. C'est l'ensemble de l'univers qu'on voulut expliquer d'un terme. La fantaisie se donna largement carrière en une foule de systèmes aussitôt abandonnés que créés.

Deux écoles sortirent de ce chaos : celle des Ioniens dans laquelle la philosophie devient sensualiste, expérimentale ; l'autre, celle des Doriens plus réfléchie, plus rationnelle. Pythagore semble avoir été son fondateur ; l'école d'Elée (Xénophane) en développe les principes, il affirme l'unité et l'éternité d'un être supérieur, d'un dieu. De la multiplicité des conceptions, de leur impossibilité de se fondre en une seule s'imposant aux autres naquit un dégoût qui enfanta le scepticisme. Socrate ramena les esprits vers la raison, l'examen des choses et de soi-même ; il donna la méthode et il se fonda encore une foule d'écoles ; mais toutes ou presque toutes restèrent attachées à la méthode socratique. Celle de Platon devait éclipser toutes les autres. Bien qu'imprégné de l'esprit socratique, le platonisme est, par le fond et par la forme, un système original. C'est l'intuition de la vérité absolue, des notions premières, éternelles et nécessaires, de l'idéal, par une faculté qui perçoit naturellement l'infini, savoir la raison.

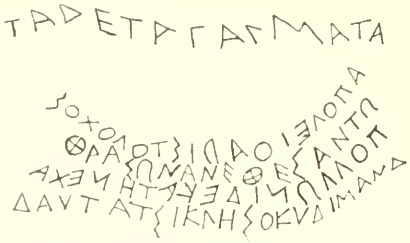
Aristote, quoique portant d'autres principes, le particulier, le réel et le sensible, créa une doctrine se rapprochant par bien des points de celle de Platon. Malgré les efforts de ces deux colosses, la précision manquait, le doute revint et avec lui le cynisme, le

exploiter, qu'enfin l'écriture, venant de Phénicie, fut transformée et appliquée à la langue grecque (1).

Elle servit d'abord pour les comptes, pour les dédicaces aux dieux (2), pour les sentences morales, pour les listes des grands prêtres (3). Vers le huitième siècle av. J.-C., on commença à recueillir et à inscrire les noms des magistrats des États et des villes, les listes des vainqueurs aux jeux nationaux (4). Ce n'est que tardivement qu'elle entra dans l'usage de la littérature.



Inscription boustrophédon de Théra (5).



Inscription boustrophédon de l'osselet de Suse (6).

Dans les arts, la poésie et la politique, l'oracle de Delphes joua un rôle très important; c'est lui qui soutint le peuple hellène dans les moments de crise. Le pillage de son temple, par les Perses, fut un de ces crimes qu'une race ne pardonne jamais.

Pendant que l'Attique vivait sur les principes et régie par les lois qu'elle tenait de Solon, l'Ionie, en perpétuel contact avec l'étranger, émettait des théories philosophiques nouvelles pour le monde grec.

Depuis longtemps, ces idées fermentaient dans les îles et sur les côtes d'Asie, quand les Perses vinrent y écraser la civilisation; et de même qu'alors les Ioniens s'en furent coloniser au

stoïcisme. La philosophie grecque avait fini sa carrière; elle a légué au monde l'ensemble de la philosophie, traitée avec un génie qui de longtemps ne sera pas dépassé: elle montra la prodigieuse activité de cette mentalité hellène, sublime en mille choses et qui s'est tuée elle-même par l'exagération de cette activité.

(1) Pour R. Dussaud (File de Chypre, ds *Rev. Ecole Anthrop. Paris*, 1907), l'alphabet phénicien ne serait qu'une lointaine filiale du monde égéen. (A. J. Reinach). (Cf. R. Dussaud, *Journ. Asiat.*, 1904, I, p. 357 et *les Arabes en Syrie avant l'Islam*, 1907, p. 85), et non une descendance du démotique égyptien. Cette hypothèse, qui prend le contrepied de celle admise jusqu'ici, ne semble pas appuyée sur des bases bien sûres.

(2) *Hérodote*, V, sq. — Osselet d'Aristagoras.

(3) Les asclépiades de Cos, les boutades d'Athènes, les prêtresses de Héra, à Argos(?).

(*Fragm. Hist. Graec.*, I, XXVII; *Thucydide*, II, 2; IV, 133). Ces listes nous fournissent pour la chronologie grecque les points de repère les plus anciens. (Cf. Nitzsch, *Röm. Annalistik*, p. 208.)

(4) Liste des olympioniques dans le gymnase d'Olympie (*Pausan.*, VI, 6, 3; 13, 6. — Kirchhoff, *Arch. Zeitung*, 1878, p. 139).

(5) Cf. Boeckl, *Mém. Acad. Berlin*, 1836; Hermann Roehl, *Inscr. gr. Antiquillimæ*, 1882, p. 2, n° 12 a.

(Ῥηξάνωρ - ἀρχέτας - Προκλῆς - Κλεαγόρας ωεραιεύς.)

(6) Cf. B. Haussoullier, Offrande à Apollon Didyméen, dans *Mém. délég. en Perse*, t. VII, 1905, p. 155, sq., pl. XXX. Τάδε τἀγάλματα [ἀ] πὸ λείο' Αριστόλογ ος [καὶ] Θράσων ἀνέθεσαν τ[ω - πόλλωνι δεκατην' ἐγα[λκευε δ'αὐτά Τσικλῆς ὁ κυδιμάνδ[ρο

loin, de même la philosophie ionienne s'en alla créer de nouveaux foyers. Élée, fondée par les Phocéens sur la mer Tyrrhénienne, devint un centre philosophique du jour où s'y fixa Xénophane de Colophon. Vers la même époque, Pythagore se transportait de Samos à Crotone.

Ces deux philosophes différaient d'opinion ; mais ils ouvraient des voies nouvelles. Toutefois, ni le *Nombre* des pythagoriciens, ni l'*Être* des Éléates, ne parvinrent à faire comprendre le monde phénoménal. Les Ioniens inventèrent le *Devenir* ; Empédocle d'Agrigente adopta l'*Être éternel*, Leucippe supposa l'*Atome;* aucune de ces écoles ne donna satisfaction, et les Éléates en arrivèrent à dire : « *Il n'y a absolument rien, et s'il y a quelque chose, cela est inconnaissable.* » Les germes du scepticisme étaient semés.

Quelle révolution dans le monde que cette liberté de pensée, d'examen des questions vitales de la Nature ! Jusqu'alors, ces éléments, à peine envisagés, avaient été du domaine surnaturel dans tous les pays ; et voilà que cet antique édifice menaçait de s'écrouler, entraînant dans sa ruine, en même temps que les convictions plus ou moins sincères, l'état social tout entier.

En d'autres temps, les principes du Christianisme, prêchés dans le monde romain, semblèrent un véritable crime de lèse-nation. Ne venait-on pas proclamer l'*égalité des hommes* dans une société vivant de l'esclavage, des castes, des distinctions entre homme et homme ! Les persécutions n'eurent d'autre but que d'étouffer des idées considérées alors comme dangereuses pour la société et pour l'État.

Ce ne fut pas sans déplaisir qu'Athènes vit apparaître les conceptions nouvelles qui, mettant en discussion les croyances antiques, les traditions, les principes reçus des ancêtres, empoisonnaient les mœurs. L'Ionie, d'ailleurs, foyer de ces idées subversives, était déjà mal vue de l'Attique, par suite de la légèreté de ses mœurs.

Il se forma deux partis à Athènes, celui des vieilles croyances et celui des idées nouvelles ; c'est à ce dernier qu'appartenait Périclès. Les longues discordes qui avaient troublé sa patrie depuis les guerres médiques, l'attitude des conservateurs, furent les causes qui portèrent Périclès au pouvoir. Il n'y demeura qu'une quinzaine d'années, mais ces quinze ans suffirent pour que le siècle prit son nom.

La prospérité de toute la Grèce atteignit alors son apogée. Athènes tenait la tête du mouvement, aussi bien au point de vue politique qu'à celui de l'intelligence ; capitale d'un petit territoire de l'Attique, elle venait de passer au rang de chef-lieu du gouvernement fédéral des villes maritimes.

Les arts (1) et les industries prirent à cette époque un essor inconnu jusqu'alors (2). Les étrangers affluaient, apportant chacun leurs connaissances, leur métier. Athènes allait devenir, comme autrefois Thèbes et Memphis, comme Rome quelques siècles plus tard, la proie de l'étranger; l'affluence exotique la conduisait lentement vers la dégénérescence.

Périclès comprit le danger : il remit en vigueur une vieille loi tombée en désuétude et par laquelle « ceux-là seuls pouvaient prétendre au droit de cité qui étaient, par leur père et leur mère, enfants de l'Attique » (3).

Cette décision de Périclès fut un trait de génie qui sauva sa patrie.

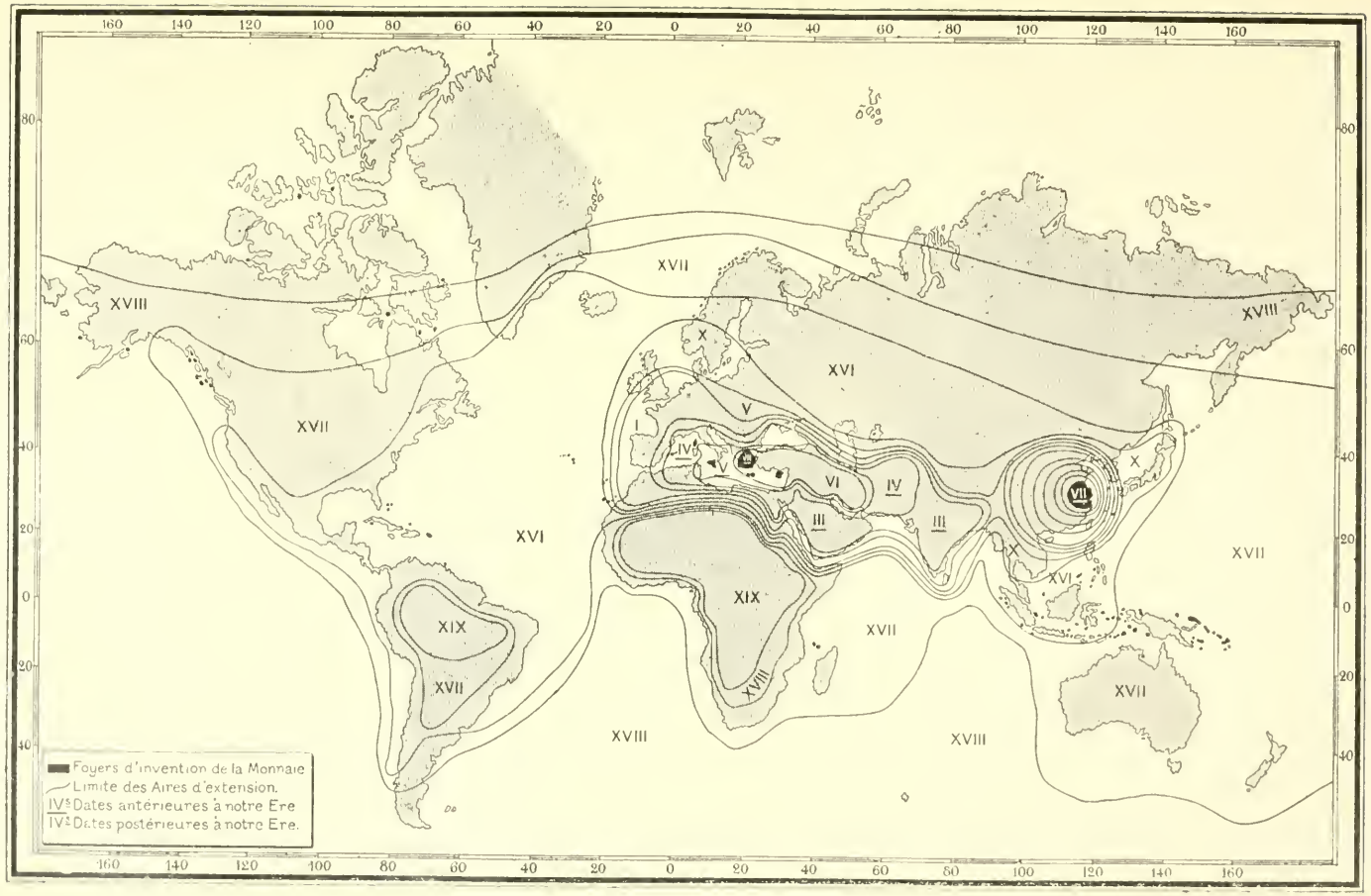
Athènes vivait alors de ses colonies (4), de son commerce maritime et de ses mines du Laurium, bien plus que de son terri-

(1) (*Macrobe*, V, 21, 10 ; *Hérodote*, V, 88.) En Italie, les poteries attiques avaient déjà pénétré vers le milieu du cinquième siècle jusque dans la région du Po, comme l'ont montré les fouilles d'Atria. Elles s'exportaient d'un autre côté jusque chez les Ethiopiens. (*Scylax*, 112, Cf. H. Blumner. *Gewerbliche Thatigkeit*. p. 66. — E. Curtius. *Hist. grecque*. Trad. fr., 1883, t. II, p. 552, note 1.)

(2) La sculpture grecque est généralement divisée comme suit : 1re période primitive, depuis les origines légendaires (tout au plus le Xe s.), jusqu'au septième siècle ; 2e, les maîtres primitifs depuis la fin du septième siècle jusqu'à 540 av. J.-C. (LXe olymp.) ; 3e, l'archaïsme, de 540 à 460 av. J.-C. (LXXXe olymp.) ; 4e, de 460 à 396 (XCVIe olym.) la grande époque ; enfin, 5e, de 396 au temps d'Alexandre (CXXe olymp., 292 av. J.-C.). Dès lors, l'art grec entre dans son déclin ; 6e, de 292 à la conquête romaine (146 av. J.-C.). L'art du fondeur ne se développe que très tardivement. Les plus anciennes statues de bronze étaient faites de pièces rapportées (tête de Zeus d'Olympie). L'art du fondeur n'existait donc pas encore dans le monde hellénique au septième siècle av. J.-C. ; ou du moins, il était tellement rudimentaire que les fondeurs n'osaient pas attaquer des sujets d'importance. Suse, huit cents ans auparavant, avait déjà fondu des pièces de gros volume et avec une perfection qu'aujourd'hui même nos industries ne sauraient guère surpasser.

(3) La loi de Périclès ne pouvait être appliquée immédiatement avec une rigueur inexorable. Mais le principe fut rétabli ; et comme alors en une année de grande cherté (445-4, LXXXIIIe olymp.), il arriva d'Egypte un présent de 40.000 boisseaux de blé pour être distribués entre les citoyens, ceux-ci, par égoïsme, saisirent l'occasion d'appuyer l'exécution formelle de la loi. Le nombre de ceux qui profitèrent de cet envoi dépassa 14.000, celui des exclus monta à 4.760. (Cf. E. Curtius. Trad. fr., 1883, t. II, p. 551.)

(4) Voici quelques exemples des taxes auxquelles étaient soumises les villes sous la dépendance d'Athènes. Abydos payait 4 talents, Lamsaque 12, Perinthe 10, Selymbria 5, Chalcédoine 9, Byzance 15, Rhodes (sans ses possessions continentales) 18, et plus tard Lindos 15, Paros (à cause de ses marbres) de 16 à 30 talents, Thasos (riche en mines) 30, Egine (que la politique athénienne voulait ruiner) 30, Cos 5, Milet, Leros, Tichioussia et quelques autres villes 10 ; Colophon 3, Phocée 3, Ephèse de 6 à 7 et demi ; Naxos 6 talents, 4.000 drachmes, Andros de 12 à 15 ; Cythmos 3 ; les villes d'Eubée (après la prise de Chalcis) 33 talents. On sait que la valeur moyenne du talent était de 8.135 francs de notre monnaie, et que la monnaie courante était le tetradrachme attique (Av. tête de Minerve, Rv. Chouette d'Athènes), dont la valeur était de 5 fr. 40 de notre monnaie. (Cf. E. Curtius, *Hist. grecque*. Trad. fr., p. 530 sq. — Id, *Beitrage zur Gesch. und Topogr. v. Kleinasien*, 1872, p. 21.)



Expansion de l'usage de la monnaie,

toire, trop exigu pour ses besoins. La question capitale pour son gouvernement était celle des blés, car il fallait donner à la ville le pain à bon compte. Les règlements les plus sévères furent institués pour protéger l'importation des céréales.

Athènes était devenue l'un des plus grands marchés de l'Orient méditerranéen : toutes les denrées, tous les produits étrangers se trouvaient au Pyrée, des esclaves de toutes races, les poissons et les peaux de la mer Noire, les bois de construction de la Thrace, les fruits de l'Eubée, les raisins de Rhodes, les vins des Iles, les tapis de Milet, les métaux de Chypre et de ses propres mines, l'encens de Syrie, les dattes de Phénicie (1), le papyrus d'Égypte, etc. (2).

La monnaie en cours était le tétradrachme d'argent à l'ancien type d'Athènes. Il existait bien, il est vrai, de l'or monnayé; mais ce numéraire était rare et peu courant. Les commerçants préféraient, tout comme les Orientaux de nos jours, l'argent à l'or.

Inventé par l'Asie Mineure, le monnayage des métaux précieux avait été rapidement adopté par tous les États, grands et petits. Toutes les villes de Grèce, de Phénicie, les satrapies perses, la cour achéménide elle-même émettaient du numéraire; mais il n'était pas estimé au prix de celui d'Athènes, qui se répandit dans tout l'Orient et longtemps fut en usage. Plus tard, on le remplaça par le tétradrachme d'Alexandre le Grand, dont le cours fut encore plus étendu (3).

A la prospérité politique et commerciale correspondait un essor intellectuel plus complet que ce qui s'était jamais vu (4). En sculpture, en architecture, la Grèce atteignait alors des sommets

(1) L'apparition, dans la Palestine méridionale, de la peinture céramique grecque à sujets noirs sur fond rouge, eut lieu au cinquième siècle avant l'ère commune. (H. Vincent, *Canaan*, 1907, p. 14.)

(2) E. Curtius, *Hist. grecque*, 1883, t. II. Trad. fr., p. 556.

(3) C'est ainsi que le thalari de Marie-Thérèse d'Autriche a encore cours dans une partie de l'Afrique Orientale, et que la Chine préfère la piastre mexicaine à toute autre monnaie.

(4) Ce qui caractérise le goût romain et plus encore celui des Grecs, c'est le besoin inné chez ces peuples de faire en tout œuvre d'artiste. Il n'était pas un artisan qui ne cherchât à donner au produit de son travail un aspect agréable à l'esprit et aux yeux. Le moindre ustensile de cuisine, par exemple, le moindre des objets usuels était gracieux, souvent même beau, par ses lignes et par son ornementation; le détail dans les ornements, si courant dans les arts extrême-orientaux, dans le byzantin, n'entrait que pour la proportion juste nécessaire dans le sentiment artistique chez les Gréco-romains. Le goût existait aussi bien chez l'homme riche et instruit que chez l'ignorant et pauvre et le vase d'argile en usage dans les foyers modestes était auss beau par ses lignes que les cratères d'or des puissants. Cette aptitude de tout un peuple, nous la retrouvons plus anciennement en Egypte, avec des conceptions différentes du beau. De nos jours, malgré les encouragements donnés par les Etats aux arts, le sentiment de l'esthétique est l'apanage des classes instruites. Il n'est pas inné chez les peuples modernes; la richesse ne le donne pas. L'utilitarisme est au vingtième siècle le but presque unique de la grande majorité dans tous les pays.

qui n'ont pas été dépassés (1) ; l'histoire naissait avec Cadmos de Milet, Acusilaos d'Argos, Hécatée et enfin Hérodote. C'était l'histoire anecdotique dont les vues et les procédés se sont conservés jusqu'à nos jours. Il appartenait aux temps modernes de se placer au-dessus des anecdotes et d'envisager, dans l'histoire, les effets et les causes.

Cette paix, due à la suprématie d'Athènes, ne fut pas de longue durée; Corinthe, la ligue péloponésienne, les guerres qui se suivirent, d'insignifiantes querelles, amenèrent le déclin de l'Attique et, en même temps, celui de toute la Grèce. L'hégémonie passa aux mains des Spartiates, Thèbes prit une situation importante ; les jalousies et les haines régnèrent en maîtresses dans l'Hellade et, avec elles, les procédés les plus honteux. Les Lacédémoniens, en effet, ne rougirent pas d'appeler les Perses contre Athènes.

La Grèce n'était occupée que de disputes et de philosophie ; on analysait tout, on discutait tout, jusqu'aux choses les plus essentielles de la vie nationale : c'était le déchaînement de l'égoïsme.

« Aucune constitution, et la constitution républicaine moins que toute autre, ne pouvait longtemps subsister ; car, dès que le juste et l'injuste, l'honneur et la honte, la vertu et le vice, tout enfin n'est plus qu'une chose relative, qu'il apparaît à l'un de telle façon, à l'autre de telle autre, un pareil état d'esprit mène fatalement à la décomposition de toute société (2). »

Socrate, sentant le péril imminent pour sa patrie, voulut réagir ; et ce qu'il demandait n'était certes pas nouveau pour les Hellènes, car on le lisait inscrit en lettres d'or sur le fronton du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même. » Socrate était un patriote, cherchant la rénovation morale de ses concitoyens ; il mourut victime de ses sentiments de juste humanité, de son nationalisme.

Le siècle de Périclès, le grand siècle, voit apparaître, pour la première fois, des hommes faisant non plus la gloire d'un peuple,

(1) Il ne nous est malheureusement rien resté de la peinture antique ; seules les fresques romaines de Pompéi, d'Herculanum et de Rome sont parvenues jusqu'à nous, de même que la fresque dite Aldobrandini, du Vatican. Ces quelques restes ne font qu'accroître nos regrets de ne rien connaître de Polygnote, d'Apelle, de Zeuxis, de Parrhasios, et de cette pléiade de maîtres dont les anciens vantaient le talent à l'égal de celui des sculpteurs. Les fresques de Pompéi et d'Herculanum étaient de simples décors muraux n'ayant aucune prétention à la grande œuvre ; aussi ne faudrait-il pas les considérer comme types de la peinture des maîtres dans l'école romaine. L'école romaine elle-même n'était qu'un pâle reflet de celles de Grèce, et en particulier de celle d'Athènes dont nous connaissons sur les vases (Lekythos) le merveilleux dessin.

(2) E. Curtius, *Hist. grecque*, Trad. fr., t. IV, p. 123.

d'une cité ; mais appartenant à celle du monde. Périclès lui-même, Phydias, Socrate, et tant d'autres de cette époque, font honneur au genre humain tout entier.

Pendant que la Grèce rayonnait de toute la splendeur de sa civilisation, un autre empire hellène, celui de l'Occident, brillait, lui aussi, d'un vif éclat; mais la Grèce occidentale était, comme sa mère-patrie, divisée, affaiblie par les haines, les rancunes, les jalousies. De perpétuelles luttes entre villes venaient sans cesse entraver le progrès. En Orient, les Perses semaient la discorde dans le monde grec ; en Occident, c'était Carthage qui, surveillant avec un soin jaloux les moindres fautes de la Sicile, ne laissait pas que d'en profiter et d'affaiblir, par tous les moyens, ces étrangers venus en intrus dans des parages qu'elle considérait comme son domaine.

En Italie, la colonisation, commencée à Iapygia, s'était rapidement continuée au long de toute la côte, depuis la pointe extrême de la péninsule jusqu'à la Campanie. Tarente, Métaponte, Sybaris, Thurium, Crotone, Rhegium située en face de Zanclé en Sicile, Eléa, Posidonia (Paestum), Naples, Cymea (Cumes) étaient les principaux établissements grecs d'Italie.

En Sicile, les colonies hellènes occupèrent la côte orientale et méridionale de l'île ; les principales furent Syracuse, Mégare, Hyblæa, Gela, Camarina, Agrigente, Sélinonte, Léontini, Catane, Zanclé, Himera, etc.

L'histoire de la Sicile est celle de toutes ces villes qui, disputant leur indépendance à leurs voisins grecs ou carthaginois, luttant sur mer contre les Tyrrhéniens, dans l'intérieur de l'île contre les anciennes races sicules, passèrent fréquemment de la puissance à la déchéance, d'une domination à une autre.

Syracuse sut triompher de ses voisins d'Afrique et étendre sa domination sur toute la partie orientale de l'île. Riche et respectée, gouvernée par des tyrans amis des lettres et des arts, elle connut une splendeur bien comparable à celle d'Athènes; l'éloquence, les études historiques reçurent, de la part des maîtres, une impulsion très grande. On construisit partout de superbes édifices ; Syracuse devint une immense cité. En 466, elle chassa les tyrans pour vivre en démocratie ; une constitution fédérale s'établit alors en Sicile.

Si la Grèce occidentale avait connu, en Sicile, une unité sous

l'hégémonie de Syracuse, il n'en fut pas de même pour l'Italie, où l'antagonisme entre villes d'origine achéenne, dorienne ou ionienne, demeura farouche. L'histoire de ces colonies, pour un temps si florissantes et si riches, n'est qu'une succession de guerres de ville à ville, de pillages et de ruines.

La Sicile gréco-punique.

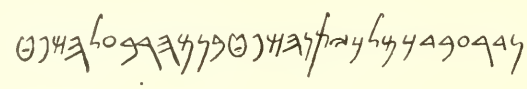
Sybaris, Crotone, Métaponte, les Achéennes, furent d'abord les cités les plus prospères et les plus puissantes. Elles cherchèrent à s'emparer de tout le Sud de l'Italie. Siris, d'origine dorienne, fut détruite (580 av. J.-C.), puis Crotone et Sybaris entrèrent en lutte et Sybaris fut entièrement ruinée (510). Crotone elle-même s'éteignit dans l'anarchie. En sorte qu'au temps des guerres médiques il ne restait plus rien de la puissance achéenne dans la Grande-Grèce.

Tarente devint alors la ville importante de l'Italie méridionale. Thurium, soutenue par Athènes, eut aussi son temps d'éclat.

Mais la haine de Corinthe poussait les Athéniens vers ses colonies de Sicile. En attaquant Léontini, ville ionienne, les Syracusains lui donnèrent prétexte d'intervenir (427). Des flottes et un important corps d'armée furent envoyés du Pyrée; la guerre dura

de longues années et, à plusieurs reprises, Syracuse fut à deux doigts de sa perte. Mais cette campagne devait se terminer pour Athènes par un désastre (413). Son armée fut anéantie, six à sept mille de ses citoyens épargnés dans le massacre des gorges d'Acrae et des bords de l'Asinaros devinrent esclaves. Les généraux furent mis à mort.

Quant aux villes siciliennes, l'issue de la guerre ne leur fut pas heureuse. Les vieilles discordes de ville à ville se réveillèrent;



Écriture punique (1).

et les Égestains, livrés sans défense à Syracuse par l'effondrement de la puissance athénienne, appelèrent les Carthaginois (409).

Hannibal, petit-fils d'Hamilcar, vint en Sicile et bientôt Sélinonte, Himera, Agrigente ne furent plus que monceaux de ruines.

Ainsi, partout le monde hellène se déchirait à belles dents ; les sentiments théoriques élevés, les rêves des rhéteurs et des philosophes, n'avaient été d'aucune influence sur les haines séculaires des Grecs entre eux. Les temps qui succédèrent aux guerres médiques et qui précédèrent l'accession d'Alexandre ne virent que troubles, querelles, trahisons, bassesses, égoïsme des villes et des hommes. On se demande comment il se peut faire que les arts, les sciences et les lettres aient pu devenir si florissants dans un milieu aussi troublé, comment des peuples si vindicatifs et cruels furent aptes à émettre des théories humanitaires et égalitaires aussi élevées.

La conduite des Hellènes fut toujours en contraste avec les principes qu'ils affichèrent avec tant d'éclat: leur vie privée comme leur vie publique en montre mille exemples. Fut-il, entre autres, un régime politique plus éloigné de la forme républicaine que la démocratie hellène ?

Mais entre la mentalité de ces peuples et celle des Orientaux vermoulus, quelle différence! Malgré leurs défauts, malgré leur impuissance politique, les Grecs commençaient à diriger le monde.

(1) Cf. *Corpus Inscr. sémit.*, 1re partie, n° 176. « Vœu fait par ton serviteur Melekjaton le Suffète, fils de Maherbaal le Suffète. »

Les Perses avaient rêvé l'Empire universel ; leurs forces se brisèrent devant une civilisation supérieure à la leur. S'ils avaient vaincu la Grèce, il n'en serait résulté qu'un accroissement insignifiant de leur domaine, car, au delà, se présentaient de nouvelles terres à conquérir. La Méditerranée tout entière, plus civilisée déjà que l'Orient, était pour les ambitions impériales une proie vraiment désirable, et les Achéménides y avaient songé puisqu'ils entrèrent en relations avec Carthage ; mais c'eussent été ensuite les peuples du Nord et du Centre de l'Europe, qu'il eût fallu conquérir, tribus barbares à peine améliorées par quelque peu d'influence grecque ou phénicienne, fermement attachées à leur indépendance.

Darius avait fait l'expérience des Scythes ; son fils et lui-même, celle des Grecs; ces deux guerres eussent dû suffire pour éteindre chez les Orientaux les ambitions impériales. Ce n'était pas aux royaumes vermoulus qu'il était réservé de commander à toute la terre; leurs rois avaient dans les veines trop de sang asiatique, dans la tête trop de cette ancienne mentalité inapte aux conceptions générales (1).

C'est vers 600 av. J.-C. que les Phocéens fondèrent, sur la côte de Ligurie, la ville de Marseille. Déjà les autres points avantageux avaient été occupés, ils n'eurent donc pas le choix.

Lorsque les Phocéens apparurent dans l'Occident de la Méditerranée (2), vers la fin du septième siècle, ces mers étaient parcourues par des vaisseaux appartenant à trois ou quatre marines, dont les ports d'attache se trouvaient sur les côtes voisines. C'étaient les Ligures, en Provence, vers Gênes, dans les Baléares, sur les côtes d'Espagne ; les Étrusques dont les flottes étaient maîtresses dans la mer Tyrrhénienne (3) ; les Tartessiens (4) (du royaume de Cadix) occupant les portes d'Hercule et les côtes voisines, tant en Afrique qu'en Europe. Enfin, les Carthaginois qui, n'osant guère s'aventurer en vue des côtes d'Italie, se

(1) Il est curieux de rapprocher des textes assyriens ceux des Perses achéménides, en ce qui concerne le rôle de la divinité dans les expéditions militaires. Le Perse dit : « Ormazd m'accorda son secours ; par la grâce d'Ormazd, mon armée tua beaucoup de monde de l'ennemi. » (J. Oppert, *les Inscript. des Achéménides*, 1851, p. 121. Inscr. de Darius I, à Bisoutoun) ; l'Assyrien disait : « Je me suis recommandé à Assour, mon seigneur, et j'ai marché vers le pays d'Elam. » (Sennacherib, Cf. Menant, *Ann. assyr.*, p. 221) ou « Par la volonté d'Assour, mon seigneur, j'ai » etc... (Assourbanipal).

(2) C'est à cette époque que le pharaon Necho fit exécuter le périple de l'Afrique (*Hérodote*, IV, 42).

(3) *Tite-Live*, I, 23, 8 ; V, 33, 7 ; *Velleius*, I, 7 ; Cf. Muller et Deecke, *Die Etrusker*, I, 1877, p. 160, sq.

(4) *Avienus*, 462-463, 223, 265.

montraient sur celles d'Espagne (1), de Sardaigne (2) et aux Baléares (3).

Après avoir visité le royaume de Tartessus (4) sans s'y fixer (5) fait escale sur le Tibre où Tarquin l'Ancien les reçut en hôtes (6), les Phocéens s'arrêtèrent enfin dans la baie de Marseille (7). Protégée par ses îles, apte à la formation d'un centre commercial important (8), Marseille formait la tête de ligne des voies qui, remontant le Rhône, conduisaient en Suisse, en Belgique et dans l'Allemagne du Nord, de celles qui, par Carcassonne et Toulouse, permettaient de gagner les plages de l'Océan (9).

La nouvelle colonie se développa rapidement. Les Perses venaient d'asservir Phocée, la mère-patrie; ce fut pour Marseille et Alalia, en Corse, l'occasion de recevoir d'importants renforts.

Mais les Étrusques et les Carthaginois ne pouvaient voir que d'un très mauvais œil cette puissance maritime qui grandissait dans leurs propres mers. Ils s'unirent (10) et l'écrasèrent (11). De tous les comptoirs phocéens de l'Occident, il ne resta plus que Marseille isolée, sans mère-patrie; mais qui, renonçant à la suprématie maritime, lança ses commerçants vers les pays neufs de l'intérieur, et commença de jouer un rôle très important dans la Gaule méridionale (12).

Pendant que les Phocéens tentaient vainement de s'emparer de la thalassocratie dans la Méditerranée occidentale (c'était alors le

(1) Tyr, qui avait fondé des comptoirs sur les côtes espagnoles, semble les avoir abandonnés au huitième siècle, lors des difficultés que lui causa l'Assyrie. Cf. C. Jullian, *Hist. Gaule*, t. I, 1908, p. 197, note 4.

(2) *Diodore de Sicile*, V, 15, 4.

(3) Vers 654. Carthage semble s'être installée aux îles Baléares, d'ap. Timée (*Diodore*, V, 16, 3).

(4) Le royaume de Cadix était alors extrêmement florissant et riche (*Hérodote*, IV, 152) Stésichore (ap. *Strabon*, III, 2, 11; *Justin*, XLIV, 1; 4, 14, etc...) remontant à une antiquité de six mille ans, prétend-on (*Justin*, XLIV, 4; *Strab.* III, 1, 6; *Macrobe*, I, 20, 12).

(5) Entre 600 et 601? Cette date est calculée approximativement d'après l'avènement d'Arganthonios qui aurait régné quatre-vingts ans et serait mort au plus tard en 540 (*Hérodote*, I, 163 et 165), C. Jullian, *Hist. Gaule*, t. I, 1908, p. 199, note 4.

(6) *Justin*, XLIII, 3, 4; Cf. C. Jullian, *Hist. Gaule*, 1908, t. I, p. 200 et note 2.

(7) Vers 600 av. J.-C. (Aristote, ap. *Athénée*, XIII, 36, p. 576; Trogne Pompée, ap. *Justin*, XLIII, 3; *Strab.*, IV, 1, 4) : — Plutarque, *Solon*, 2. Cf. pour le récit traditionnel de la fondation de Marseille, C. Jullian, *Hist. Gaule*, 1908, t. I, p. 201.

(8) Les archéologues ne s'accordent pas au sujet de l'emplacement exact de la ville phocéenne : les uns (Bayle, 1838; Verdillon, 1866; Rouby, 1873; Stoffel, 1887, etc.) pensent qu'elle occupait la butte des Carmes, les autres (Albanès, Clerc), supposent qu'elle se trouvait à la butte de Saint-Laurent.

(9) Cf. C. Jullian, *Hist. de la Gaule*, 1908, p. 63, VII. Croisement en Gaule des voies européennes, p. 65, VIII. La Gaule, intermédiaire entre le Nord et le Sud.

(10) Le traité de 509 entre Rome et Carthage est peut-être relatif à ces événements (*Polybe*, III, 22).

(11) En 535. Cf. *Hérodote*, I, 66; *Strab.*, VI, 1-1; *Aulu Gelle*, X, 16, 4.

(12) Les Phocéens de Marseille fréquentaient tous les marchés des côtes depuis Gênes jusqu'à la Catalogne et plus spécialement celui de Pyrène (Port-Vendres) (*Avienus*, 558, sq.; *Hérodote*, II, 38). Dans l'intérieur, ils avaient installé des comptoirs; le plus florissant fut celui d'Arles (*Avienus*, 689), au passage du Rhône et au port des bateaux qui descendaient et remontaient ce fleuve. Ils avaient occupé Monaco (Hécalée, ap. *Steph. Byz.*).

temps où Cyrus régnait sur les Perses), pendant que Marseille répandait peu à peu son influence bienfaisante chez les populations Ligures (1), les peuples du Nord de l'Europe s'agitaient.

Les Celtes (2) habitaient alors les plaines basses de l'Allemagne septentrionale, les îles sur les côtes de la Frise (3), et la presqu'île danoise, sol bas et marécageux, où les hasards des migrations les avaient conduits quand, venant d'Orient au travers des plaines de la Russie centrale et de la Pologne, ils avaient été poussés vers la mer du Nord par les flots humains qui les suivaient.

Les Celtes étaient des Aryens (4) prochement apparentés aux Gaulois qui les joignirent plus tard (5) et dont vraisemblablement ils n'étaient qu'un rameau; plus éloignés des Germains (6),

(1) Un des premiers soins des Phocéens fut d'importer en Gaule l'usage de la monnaie, base de toutes les transactions commerciales. Les plus anciens coins furent au type de Phocée; c'étaient de petites monnaies d'argent (obole. 0 gr. 55 à 0 gr. 57) qui bientôt furent usitées et imitées dans tout le sud de la Gaule. (Cf. Blancard et Laugier, *Icon. des mon. du Trésor d'Auriol*, Marseille, 1872; — Laugier, *les Monnaies Massaliotes du cabinet des médailles de Marseille*, 1887; — Blanchet, *Traité des Monnaies gauloises*, 1905, p. 226, sq.).

(2) Le nom de Celtes était au début inconnu des Romains et la première indication qu'ils nous fournissent au sujet des Gaulois remonte au sixième siècle avant J.-C. (Tarquin l'Ancien). Hérodote (IV, xliv) dit que l'Ister (Danube) prend sa source au pays des Celtes (Κελτοί). César assimile les Celtes aux Gaulois. Diodore de Sicile (V, xii) les distingue comme habitant au-dessus de Marseille près des Alpes et en deçà des Pyrénées. Ceux situés au-dessus sont les Gaulois (*Id.* Strabon, IV, i). Fauvelle (*l'Homme*, 1885, p. 395, sq.) est d'avis qu'il n'y a pas lieu de séparer ces deux peuples bien qu'ils eussent parlé deux dialectes spéciaux. (Cf. Sulpice Sévère, *Dialogue*; Ulpien, *Dig.*, XXXII.) Les Celtes semblent n'avoir été qu'une branche de la famille gaëlique. Strabon (IV, i) dit que les Aquitains étaient de son temps beaucoup plus rapprochés par leur idiome, comme par leurs traits, des Ibères que des Gaulois. Les Belges (César) issus de Germanie étaient les premiers avant-coureurs de l'invasion germanique qui devait se poursuivre par les Cimbres et les Teutons, et se terminer au cinquième siècle par les Franks.

(3) Drasidae memorant revera fuisse populi partem indigenas [les Ligures], sed alios quoque ab insulis extremis confluxisse et tractibus transrhenanis (*Amm. Marcellin*, XV, 9, 4, d'ap. Timagène, contemporain d'Auguste). La thèse courante fait monter les Celtes en Gaule de la vallée du Danube haute ou centrale. (d'Arbois, II, p. 279; id., *les Celtes*, p. 6; — Bertrand, *la Gaule avant les Gaulois*, p. 256-258; — Nieze, p. 151; — Schrader, *Reallexikon*, 1901, p. 902; — Hirt, *Die Indogermanen*, I, 1905, p. 171, sq. La tradition druidique est acceptée par Marcks, *Bonner Jahrbucher*, XCV, 1894, p. 36 et par C. Jullian, *Hist. Gaule*, t. I, 1908, p. 227, sq.

(4) C'est peut-être dans le bassin de la mer Baltique qu'il faut chercher le berceau de cette langue indo-européenne qui donna à notre continent sa première unité sociale. Je dis langue et non pas race (C. Jullian, *Hist. Gaule*, 1908, t. I, p. 233 et note 3). La parenté des racines celtiques et germaniques a fait émettre cette hypothèse. D'autre part les affinités des langues phrygo-hellènes et italiotes avec les groupes occidentaux obligent à reporter plus à l'est le berceau commun. Enfin la parenté entre tous les groupes que je viens d'énumérer et les langues irano-indiennes nous obligent à chercher plus loin encore vers l'Orient. Il se peut que les langues celto-germaniques se soient développées dans l'Allemagne du Nord et qu'elles aient pris le facies que nous leur connaissons, mais à coup sûr elles ne sont pas nées dans ces pays inhabités jusqu'à la fin de l'époque glaciaire.

(5) Les Galates ou Gaulois qui vinrent se joindre aux Celtes au moment où Brennos marchait sur Delphes étaient leurs proches parents. Les auteurs de l'antiquité ne surent jamais distinguer entre ces deux branches, donnant aux Celtes le nom de Gaulois et inversement (Cf. Plutarque, *Paul Emile*, 12, etc.).

(6) Les pays de l'ambre étaient aussi, semble-t-il, habités par des Celtes sous le nom vague d'Hyperboréens (Héraclide de Pont, ap. Plutarque, *Camille*, 22; — C. Jullian, *Hist. Gaule*, t. I, 1908, p. 237 et note 5). Cette extension des Celtes jusqu'aux plages voisines de Kœnigsberg semble bien exagérée, si le terme celtes désigne des peuples définis autrement que par un nom vague, tel que les Anciens en appliquèrent aux peuples sur lesquels ils ne possédaient que peu de notions. Cf., sur la parenté des Gaulois et des Germains, C. Jullian, *Hist. Gaule*, t. I, 1908, p. 243, note 3.

peuples appartenant à une autre vague indo-européenne. Les Celtes faisaient partie de ces hordes qui avaient laissé les Phrygo-Hellènes, les Ascaniens sur le Danube, les Italiotes dans la Styrie, la Carinthie, et peut-être aussi qui avaient envoyé déjà dans la Gaule et l'Espagne les éléments indo-européens de la race Ligure.

Italiotes, Phrygo-Hellènes, Celtes, Iraniens, Ascaniens, etc., étaient séparés les uns des autres depuis de longs espaces de temps ; leurs langues avaient évolué séparément, accentuant les différences qui, à l'origine, séparaient déjà ces tribus.

Leurs mœurs, leur physique même s'étaient modifiés, s'adaptant aux nécessités du sol sur lequel ils s'étaient fixés ; en sorte qu'au moment où, pour la première fois, nous rencontrons ces diverses branches, elles sont si éloignées les unes des autres qu'on serait tenté d'en faire des peuples différents (1).

Les Celtes s'étaient transmis d'âge en âge le récit de leur exode. Une fatalité, disaient-ils, s'acharnait contre eux, des guerres incessantes troublaient leur vie ; la mer inondait les rivages et « ses flots bouillonnant » leur arrachaient les terres. Ils avaient pour ennemis et les hommes et la nature, il fallut partir (2).

Nous avons vu, antérieurement, combien les côtes du Nord de l'Europe sont exposées aux ravages de la mer ; c'est un de ces cataclysmes, une de ces inondations causées par un affaissement du sol, qui, joint à des guerres entre tribus, obligea les Celtes à s'expatrier vers le sud.

(1) Au moment de leur migration, les Celtes connaissaient le bronze et en étaient même à cette cinquième et dernière phase des archéologues scandinaves (Cf. Worsaae, *Nordiske oldsager*, Copenhague, 1859; — Undset, *Jernalderens Begyndelse i Nord Europa*, Christiania, 1881 ; — Montelius, *les Temps préhistoriques en Suède*, trad. fr. 1895 ; — Id., *Kulturgeschichte Schwedens*, 1906 ; — S. Muller, *Nordische Altertumskunde*, 1897), peut-être même à l'État du fer. On suit leurs traces dans le nord de l'Allemagne, la Belgique ; mais plus loin le caractère nordique de leur industrie semble s'être modifié. Les Celtes, en effet, trouvèrent chez les Ligures la connaissance de tous les métaux. O. Montelius fait venir la connaissance du bronze d'Orient en Scandinavie (Cf. *Temps préhist. en Suède*, Trad. fr., 1895, pp. 57-62) par la route de terre, plus spécialement par la vallée de l'Elbe. Cette opinion concorde avec tous les documents fournis par l'archéologie. D'autres supposent qu'il a été imaginé sur place (en Scandinavie) ; d'autres enfin qu'il a été révélé par des hommes de la mer. Ces deux hypothèses semblent être bien fantaisistes l'une et l'autre.

Sur les rapports entre le commerce de l'ambre et le développement de la civilisation du bronze dans le Danemark, Cf. Sophus Muller, *Nordische Altertumskunde*, I, p. 316, sq.

C. Jullian (*Hist. Gaule*, 1908, t. I, p. 228, note 3) dit qu'il n'y a aucune trace de char de guerre en Gaule avant les temps gaulois et que les anciens ont remarqué que les Ligures étaient surtout des fantassins. Or, dans les tumuli Halstattiens de la forêt des Moidons (Jura), j'ai rencontré les restes d'un char. Il n'est pas possible de dire si ce véhicule était utilisé à la guerre ; mais son époque se trouve déterminée par l'observation de C. Jullian.

(2) Aviénus, d'ap. le *periple* d'Himilcon ? est le premier auteur parlant de la migration des Celtes vers la Gaule. — Ephore, ap. *Strabon*, VII, 2, 1 ; — Aristote, *Ethique à Nicomaque*, III, 7 (10), 7 ; *Eudème de Rhodes*, III, 1, 25 ; — Nicolas de Damas, *fr.* 104 ; — Elien, *Hist. Var.*, XII, 23 ; — Cf. C. Jullian, *Hist. Gaule*, 1908, t. I, p. 228, note 3, p. 229, note 1.

Ils vinrent se présenter sur les bords du Rhin inférieur (1); les uns le traversèrent (vers 530) et s'avancèrent (2) jusqu'au centre de la Gaule après avoir parcouru la Belgique (3), les autres se tinrent sur la rive droite du Rhin; tandis que des lambeaux de la nation continuèrent de vivre dans ce que la mer avait épargné du domaine de leurs ancêtres (4).

Les Celtes venus se fixer en Gaule (5) n'occupèrent que le centre du pays, les bassins de la Seine, de la Loire et de la Saône. Le Midi resta aux Ligures, de même que l'Armorique, la Normandie et la Belgique même, dont les aborigènes reprirent possession après le passage des envahisseurs (6).

Mais pendant que les hordes du nord s'avançaient vers le plateau Central, des peuples du midi, les Ibères (7), venant d'Espagne, franchissant les Pyrénées, entraient en Gaule (vers 500-475 av. J.-C.) (8) et, absorbant les Ligures, s'emparaient de tout le sud du pays.

(1) Les Celtes, en franchissant le Rhin, avaient laissé dans les plaines du nord-ouest de l'Allemagne une masse de tribus, leurs congénères, qui, n'ayant pas les mêmes raisons qu'eux de s'expatrier, demeurèrent pour longtemps dans les districts où elles étaient cantonnées. Cependant un groupe d'entre elles, celui des Belges, s'avança vers 308 av. J.-C., suivant la voie suivie jadis par les Celtes, les refoula en même temps que les Ligures occupant le nord de la Gaule. En 50 ans, les Belges s'étaient établis dans tout le nord et l'est des pays celtes. Ils occupèrent toutes les vallées des deux côtés des Ardennes, la Moselle, l'Aisne, l'Oise, la Somme et ne s'arrêtèrent qu'à peu de distance de la Seine. Dans l'Est ils s'étendirent sur les vallées du Doubs et de la Saône, le long des lacs de Neuchatel et de Genève et jusque dans le Valais. (Cf. Jullian, *Hist. de la Gaule*, t. I, 1908, p. 313 sq. et notes.)

(2) La même voie fut suivie plus tard par la conquête franque. Tournai, Cambrai, Soissons, etc...

(3) Aviénus (129-134) semble indiquer (141-142, 145) que les Celtes vinrent par le rivage flamand et picard, à moins que ce ne soit par mer, comme plus tard les Saxons et les Northmands. Dans cette dernière hypothèse, la colonisation de l'Angleterre se serait faite en même temps que celle de la Gaule.

(4) Au sujet des Celtes qui demeurèrent dans le nord de l'Allemagne, Cf. Tacite, *Germanie*, 37; — Strabon, VII, 2, 1; — Ephore, *fr.* 38; — Ed. Didot, *Fr. Hist. Gr.*, I, p. 243; — Plutarque, *Marius*, 11; *Denys d'Halicarnasse*, XIV, 1.

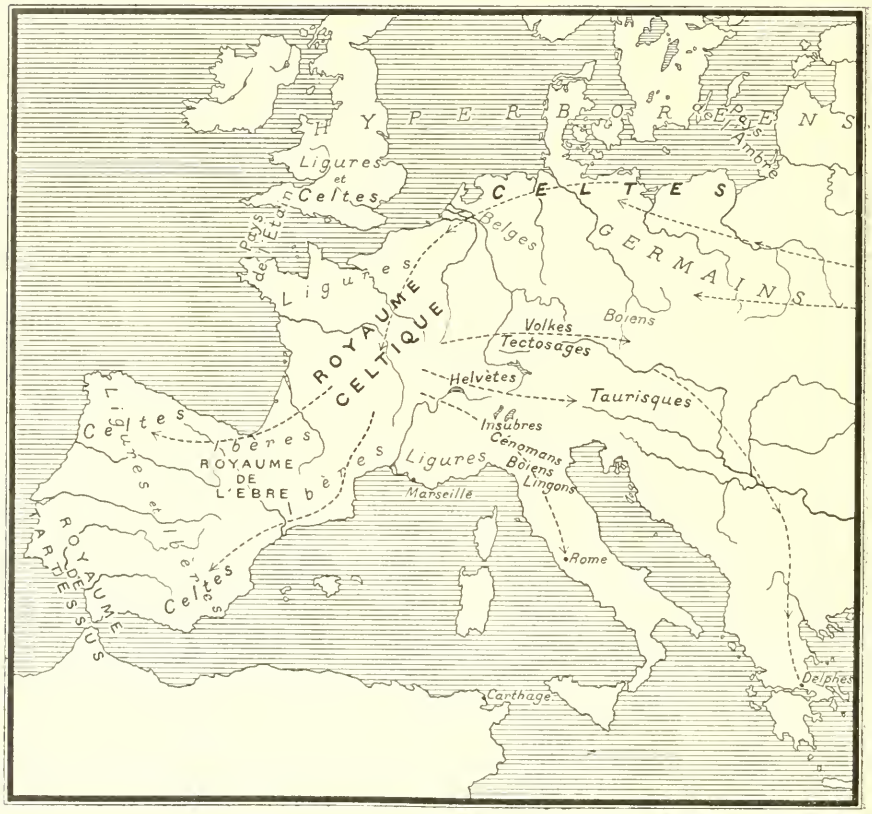
(5) Les Celtes qui parvinrent en Gaule n'étaient pas très nombreux, deux ou trois cent mille hommes au plus. Les Cimbres et les Teutons, lors de leur départ, étaient trois cen mille soldats suivis des femmes et des enfants (Plutarque, *Marius*, 11). Chez les Suèves, cent mille soldats étaient levés chaque année (*César*, IV, 1, 3). Les Goths, lors de leur entrée dans l'empire romain, étaient tout au plus un demi-million (Fustel de Coulanges *Institutions*, II, p. 408; — Eunape, Ed. Didot, *Fr. hist. Graec.*, IV, p. 31). Les Burgondes n'étaient que quatre-vingt mille combattants correspondant à une population de trois cent mille têtes environ. (*Orose*, VII, 32, 12). On est surpris de la petitesse de ces nombres quand on songe aux résultats obtenus par ces diverses invasions.

(6) Cf. C. Jullian, *Hist. Gaule*, 1908, t. I, p. 244, note 4.

(7) L'origine des Ibères et de leur langue a suscité les hypothèses les plus diverses. On les a tour à tour fait venir du Caucase et de l'Egypte, on les a traités d'aryens, de sémites, de touraniens; on les a tantôt assimilés et tantôt opposés aux Celtes; et, de plus, leur situation à l'extrême Occident leur a valu de passer aussi pour la descendance d'Américains, immigrés en Europe dans les temps fabuleux où la terre de l'Atlantide réunissait les deux continents. (C. Jullian, *Hist. Gaule*, 1908, t. I, p. 256; — R. de Belloguet, t. II, p. 239, sq.; — Bladé, *Étude sur l'origine des Basques*, 1869; — Phillips, Die Einwanderung der Iberer, 1870, in *Sitzungsb d. Akad d. Wiss. phil. Hist. Classe*, Wien, LXV; — Lagneau, *Anthrop. de la France*, 1879, p. 599, in *Dict. encycl. des sc. médic.*; — d'Arbois de Jubainville, *les Premiers habitants de l'Europe*, I, 1889, p. 24, sq.).

(8) L'antériorité de la migration celtique sur celle des Ibères est établie par C. Jullian

Les Ibères (1), dont, pense-t-on, les Basques (2) sont les descendants, venaient, semble-t-il, du Nord de l'Espagne, des pays situés au pied des Pyrénées. Cent suppositions ont été faites sur leur origine, aucune n'en a résolu le problème. Déjà, bien certai-



Invasions celtiques.

nement, les populations espagnoles étaient fort mélangées. En contact avec l'Europe par les Pyrénées, avec l'Afrique du Nord par

Hist. Gaule, 1908, t. I, p. 225, note 3), d'après des considérations tirées d'Aviénus et d'Hécatée de Milet.

(1) G. de Humboldt (*Prüfung der Untersuchung über die Urbewohner Hispaniens*, 1821 ; *Werke*, IV, 1905, p. 57, sq.) avait émis l'opinion que, dans les temps très anciens, la race Ibère avait occupé tout l'Occident de l'Europe. Cette théorie négligeait les Ligures alors peu connus et attribuait aux Ibères une partie des documents sur lesquels on s'appuie aujourd'hui pour établir l'aire d'habitat des Ligures.

(2) L'origine des Basques est complètement inconnue. La langue, dont le lexique est bien plus riche en mots d'emprunt qu'en son propre fond, possède une grammaire complètement étrangère à celle des langues européennes. Le basque est une langue agglutinante, dépourvue de toute flexion, son verbe à formes incorporées et à conjugaisons périphrastiques ne ressemble en rien à celles dont le vocabulaire basque a pris tant de termes. C'est une langue touranienne, comme le finnois, le turc, le madgyar, etc..., mais n'ayant aucun air de parenté avec les autres langues agglutinantes connues. Le basque a donné lieu à des études très considérables demeurées toutes sans résultat en ce qui concerne l'origine et les parentés de ce peuple et de son parler.

un étroit bras de mer, probablement aussi avec l'ancien continent de l'Atlantide, l'Espagne avait servi de lieu de passage, et les races les plus diverses s'y étaient sûrement rencontrées.

On a cru pouvoir comparer les conditions de développement social de la péninsule Ibérique avec celles des autres pays situés dans des presqu'îles ou des îles telles que l'Armorique et la Grande-Bretagne, négligeant de remarquer que, si la Bretagne et l'Angleterre forment des sortes de culs-de-sac où les peuples les moins forts devaient être forcément enfermés, il n'en est pas de même pour l'Espagne, pour l'Italie, pour la Grèce, qui, de tous temps, ont servi de passage, où toutes les races ont laissé des témoins et où, par suite, les peuples sont le plus confondus.

Il semble qu'à l'époque quaternaire déjà, les Pyrénées ne constituaient pas une frontière entre la Gaule et l'Espagne ; en effet, ou bien les artistes des cavernes vécurent à la fois sur les deux versants de la chaîne et jusqu'au centre de la Gaule, ou bien ces troglodytes ont émigré, se mouvant dans un territoire mi-partie espagnol, mi-partie français. Dans les deux hypothèses, les Pyrénées, pour eux, ne formaient pas une barrière.

Plus tard, quand les Crétois, les Phéniciens et les Grecs vinrent apporter en Ibérie les principes de leur civilisation, il existait déjà, dans cette péninsule, des royaumes et, partant, des divisions ethniques. Le plus important et le premier de ces États semble avoir été celui de Tartessus (Cadix); puis, vers le sixième siècle, vint celui de l'Èbre (1) ou des Ibères, alors que le fond de la population renfermait en outre les Ligures en grand nombre (2).

La métallurgie avait alors fait de grands progrès dans la Méditerranée (3), et l'Espagne, très riche en métaux, prenait, de ce fait, une importance de jour en jour plus grande. Fut-elle déjà très convoitée ? nous ne le savons; mais certainement il s'y passa des mouvements de peuples dont l'importance a été grande pour les pays voisins.

(1) Cf. Th. Reinach, *Rev. des Etudes grecques*, XI, 1898, p. 46, sq. — Une des principales questions à résoudre en Espagne est celle de la parenté ou de la différence de la langue de l'Ebre ou des Ibères avec celle de Tartessus : la toponymie permettrait de la résoudre dans le sens de la parenté, s'il était bien prouvé que les noms de lieux tartessiens à radicaux ibériques ne sont pas postérieurs à l'extension de l'Etat de l'Ebre. (C. Jullian, *Hist. Gaule*, 1908, t. I, p. 258, note 6.)

(2) Cf. texte d'Avienus sur les Draganes (196-198), de Thucydide sur les Sicanes (VI, 2, 2. — *Avienus*, 485, 464 ; Eratosthène ap. *Strab.*, II, 1, 40.) — *Pline*, IV, 110 ; — *P. Mela*, III, 15. — *Ptolémée*, II, 6, 9. — *Strab.*, III, 4, 11. — *Silius*, III, 357. — *Strab.*, III, 4, 12 et 13.

(3) Cf. H. et L. Siret, *les Premiers âges du métal dans le sud-est de l'Espagne*, 1887. Anvers.

Nous ignorons quelles furent les causes de l'invasion des Ibères; de même que nous ne savons pas si ce mouvement s'opéra en plusieurs flots ou en un seul (1). Il semble que les montagnes furent traversées par tous leurs cols, et que les bandes se répandirent presque en même temps depuis les Pyrénées jusqu'à la rive droite du Rhône (2), jusqu'au plateau Central et aux Charentes (3), occupant ainsi toute la région que, douze siècles plus tard, envahirent les Arabes, venus, eux aussi, d'Espagne par les mêmes voies.

Les Celtes qui, pendant ce temps, s'étaient fermement établis, n'en continuèrent pas moins leurs expéditions ; après la conquête de la Gaule, Brennos (4) marcha sur la Grèce (5) avec environ deux cent mille hommes armés, traînant derrière lui les femmes, les enfants, les troupeaux et tous les biens de la tribu (6).

C'est vers 400, dit-on, que le sol de la France ne suffisant plus à nourrir sa population (7), deux chefs celtes émigrèrent, emmenant avec eux une partie de la nation (8) ; Bellovèse aurait pris vers le sud et gagné l'Italie, tandis que Ségovèse se serait dirigé vers la vallée du Danube.

Ceux des Gaulois qui s'étaient acheminés vers l'Italie détruisirent la puissance étrusque (9), déjà très ébranlée par les Romains et les autres Italiotes (10) ; fondèrent entre le Tessin et l'Oglio la nation puissante des Insubres (11), plus loin au sud celles des Cénomans (12), des Boïens (13), des Lingons (14), des Sénons (15), etc. Parcourant la majeure partie de la péninsule, ils saccagèrent

(1) Il se peut que les Vascons soient descendus par le Velate et par Roncevaux, les Hergètes par le Somport, les Ausetans et autres par le Pertus. (Cf. Sieglin. *Prüfung des iberischen Ursprunges einzelner Strammes u. Stadtenamen im Südlichen Gallien*, 1871, *Ak. d. Wiss. Wien.*, LXVII.)

(2) *Avienus*, 612-614 ; 628-620 ; étang de Thau, (*Taurus palus*). — Herodote (Didot, *Fr. hist. Graec.*, II. p. 34. — Scylax, Didot. *Géogr. Min.* I, p. 17. — *Pline*, XXXVII, 32. — *Ps. Scymnus*, 206-8. — *Strabon*, III, 4, 19).

(3) Les Ibères de l'Ebre supérieur s'appelaient déjà Vascons depuis des temps fort anciens. (*Avienus*, 251 ; *Silius*, III, 358 ; V, 197 ; IX, 232 ; X, 15. — *Strabon*, III, 4, 10, etc.; *Pline*, III, 29.)

(4) Brennos marcha contre la Grèce avec 152.000 fantassins et 20.400 cavaliers suivant Pausanias (X, 19-9) : 150.000 fantassins, 10.000 chevaux et 20.000 chariots suivant Diodore (XXII, 9-4) ; 50.000 fantassins et 15.000 cavaliers suivant Justin (XXIV, 6, 1).

(5) *Strabon*, I, 13.

(6) Plutarque. *Cam.*, 15. — *Diodore*, XXII, 9, 1. — *Strabon*, VII, 1. 3.

(7) *Strabon*, IV, 1-2 ; IV, 4, 2 et 3. — *Tite-Live*, XXXVIII, 16, 13. — *Justin*, XXV, 2, 8.

(8) Suivant la tradition nationale (*Tite-Live*, V, 34. — *Justin*, XXIV, 4. — *Cesar*, VI, 24, 1-2. — Appien, *Celtica*, 2, 1), le vieux roi Ambigat, chef des Bituriges et de toute la Celtique, aurait envoyé une partie de la nation à la conquête du monde sous la conduite de ses deux neveux.

(9) *Polybe*, II, 17. — *Tite-Live*, IV, 37, 1. — Cf. C. Jullian. *Hist. Gaule*, 1908, t. I, p. 290, sq.

(10) Prise de Capoue par les Samnites, en 424 (*Tite-Live*, IV, 37, 1).

(11) La ville principale de ce royaume fut Milan. (*Tite-Live*, V, 34, 9. — *Polybe*, II, 34, 10.)

(12) Cf. C. Jullian, *Hist. Gaule*, 1908, t. I, p. 292, note 1.

(13) Suivant Caton (*Fr.* 44, *Pline*, III, 116), les Boïens se composaient de cent douze tribus.

(14) *Tite-Live*, V, 35, 2.

(15) *Tite-Live*, V, 35, 3. — *Polybe*, II, 17, 7. — *Diodore*, XIV, 113, 3.

Rome (1), mais ne purent se rendre maîtres de son Capitole (2).

La horde celtique, marchant vers l'Orient, traversa le Rhin (3), la forêt Hercynienne (4) et atteignit le Danube (5). Les Helvètes s'établirent en Suisse (6), les Boïens (7) dans le quadrilatère de la Moldave, les Volsques Tectosages (8) se cantonnèrent en Bavière et sur le haut Danube, les Taurisques (9) s'arrêtèrent dans les Alpes Autrichiennes et Styriennes.

Certainement qu'avant l'arrivée des Celtes, il existait dans la Haute-Allemagne des tribus et des royaumes (10); l'état des choses fut donc complètement modifié comme, deux siècles plus tard, il le fut une fois de plus par l'arrivée des Germains jusqu'au Rhin. Les Celtes étaient encore dans le bassin moyen du Danube que, par sa conquête, Alexandre le Grand avait transformé l'Asie.

On s'accorde, en général, à faire venir de la Gaule les migrations qui entrèrent en Italie, ou gagnèrent la Grèce par la vallée du Danube ; mais il est plus probable que le point de départ d'une partie de ces mouvements fut les rives mêmes de la mer du Nord; que le rameau qui s'empara de Rome et détruisit la puissance étrusque partit bien de nos pays, ainsi que les tribus qui pénétrèrent en Espagne (11); mais que celui qui gagna la Suisse, la Bavière et surtout la Bohème vint directement des plaines du Nord.

On s'est appuyé, pour affirmer l'origine gauloise (France) de ces conquêtes, sur ce que nous retrouvons dans nos pays les noms des mêmes tribus qui se sont fixées à l'étranger ; mais rien ne prouve que la séparation n'eut pas lieu avant le premier passage

(1) 390 av. J.-C., prise de Rome par les Gaulois et siège du Capitole. — 367, nouvelle incursion des Gaulois jusqu'à Albe, repoussée par Camille. — 360, nouvelle invasion des Gaulois. — 357, défaite des Gaulois, près de Rome, par le dictateur Sulpicius. — 349, victoire de Furius Camillus sur les Gaulois, les chassant pour un demi-siècle du territoire romain.

(2) Peut-être les Gaulois s'emparèrent-ils du Capitole par la famine (*Silius*, IV, 151, sq.), peut-être aussi les Romains le rachetèrent-ils. (*Tite-Live*, V, 48 ; Plutarque, *Camille*, 28.)

(3) Cf. Tacite, *Germanie*, 28. — *César*, VI, 24, 1.

(4) Entre les montagnes de Souabe et de Franconie (*César*, VI, 25, 2.)

(5) *Justin*, XXIV, 4, 3.

(6) Tacite, *Germ.*, 28.

(7) *Strabon*, VII, 1, 3. — Tacite, *Germ.*, 28. — *Velleius*, II, 109. Bohème, Boihaemum, Boiohaemum vient de Boii. Ce pays fut ensuite envahi par les Slaves.

(8) *César*, VI, 24, 2 et 3. — Cf. C. Jullian, *Hist. Gaule*, 1908, t. I, p. 297, note 7.

(9) Cf. C. Jullian, *op. cit.*, p. 298, note 1.

(10) Celui des Sigynnes ou de Hallstatt entre autres. (Cf. C. Jullian, *Hist. Gaule*, 1908, t. I, p. 298, note 1.) (*Herodote*, V, 9.)

(11) Cf. Kiepert, Beitrag. zur alten Ethnographie der Iberischen Halbinsel, 1864, in *Monatsberichte Akad. Berlin*, p. 143, sq. — Phillips, die Wohnsitze der Kelten auf der pyrenæischen Halbinsel, in *Sitzungberichte Akad. Wien*. Phil. Hist. Classe, 1872, p. 695, sq. — Haebler, *Die Nord und Westküste Hispaniens*. Leipzig, 1886, p. 22, sq. — Garofalo, *Bol. de la real Academia de la Historia*, XXXIV, 1899, p. 97, sq. — id. *Revue celtique*, XXI, 1900, p. 200, sq. — Leite de Vasconcellos, *Religiões da Lusitania*, II, 1905, p. 52, sq. — C. Jullian, *Hist. Gaule*, 1908, t. I, p. 305, sq.

du Rhin, et que les fractions de tribu, conservant leur nom, n'ont pas émigré chacune indépendamment.

Il est, en effet, plus rationnel d'admettre qu'au moment de leur exode, les Celtes ont gagné le sud par toutes les voies qui se présentaient à eux ; et les grands fleuves d'Allemagne leur offraient des routes sûres pour atteindre la Bohême et le haut Danube. Rien n'oblige également à penser, que la tradition druidique s'applique à toute la race et qu'elle ne vise pas simplement ceux des Celtes qui sont venus se fixer en Gaule.

Quoi qu'il en soit, les Celtes n'étaient certainement pas aborigènes dans le sud de la Baltique, dont les côtes demeurèrent inhabitées durant les temps glaciaires; ils étaient venus se fixer dans ces parages et forcément arrivaient de l'Orient ; peut-être même, au cours de cette première migration ont-ils laissé des leurs sur le haut Danube.

CHAPITRE XII

La prépondérance hellénique.

L'Empire perse avait atteint ses limites naturelles.

Au nord, dans les steppes sans fin de l'Asie, où Cyrus avait trouvé la mort, c'étaient d'insaisissables nations plongées encore dans la barbarie, mais indomptables, fières de leur liberté, mobiles comme les vagues de la mer, ne possédant que leurs troupeaux, leurs tentes, leurs chevaux et leurs armes. C'étaient la mer Caspienne et ses marais; le Caucase avec ses infranchissables sommets, ses vallées inaccessibles peuplées d'hommes rudes, inattaquables, n'ayant jamais connu de maîtres; le Pont-Euxin, et au delà, ces plaines immenses dont Darius n'avait pu sonder les limites; c'était le pays des marais, des forêts, du froid et de la neige.

A l'ouest, s'étendaient la Méditerranée, la mer Égée et, dans les îles, sur les terres voisines, des peuples énergiques, remuants, belliqueux, dont Darius et Xerxès avaient éprouvé la valeur. Les désastres des Achéménides sur la terre grecque demeuraient dans l'esprit des Perses et, cent ans après Marathon et Platée, leur inspiraient encore la terreur.

Au sud, par delà de l'Égypte, les sables de la Libye, meurtriers de l'armée de Cambyse, vagues du désert s'étendant à l'infini, qu'on ne peut ni franchir, ni fixer; les marais du haut Nil, les multitudes noires du continent africain, sans richesses, sans histoire, sans avenir; puis les mers des Indes, l'inconnu.

A l'orient, de grands fleuves, plus loin de grands déserts: puis des terres fertiles, des royaumes, des populations nom-

breuses et guerrières, de grandes montagnes, des plateaux désolés; les limites du monde.

Certes, l'Indus, le pays des cinq fleuves (1), la riche vallée du Gange, les plaines fertiles de la péninsule, ses ressources minérales, son or, ses pierreries, étaient de nature à tenter la cupidité des Perses; et cependant ils ne s'y lancèrent pas. Vers 512 (2) il est vrai, ils abordèrent l'Indus, mais se retirèrent aussitôt. Peut-être subirent-ils des échecs analogues à ceux qui les avaient arrêtés en Occident; peut-être reconnurent-ils que la distance, les difficultés de ravitaillement, de transport des troupes, leur interdisaient l'accès des Indes; peut-être aussi le brahmanisme, qui commençait son essor, les effraya-t-il; toujours est-il que jamais ils ne témoignèrent la velléité de conquérir l'Orient, bien que de ce côté leur convoitise fut en éveil; c'est, en effet, au retour de l'expédition de 512 que Scylax de Caryanda explora, pour leur compte, les mers du sud (3).

Les échecs subis par Xerxès à Salamine, à Platée, à Mycale, n'eussent certainement pas arrêté les conquêtes perses en Europe, si ce souverain avait su gouverner et commander; mais, héritier indigne de Darius, lâche, indolent, ennemi des soucis de la guerre, il ne songeait qu'aux jouissances de la royauté. C'est à contre-cœur qu'il était venu à Sardes, qu'il avait passé le Bosphore; vaincu, il abandonna la partie, alors qu'il avait à relever son prestige et qu'il disposait de ressources immenses, tandis que ses adversaires étaient ruinés.

Les Perses, cependant, n'avaient pas entièrement renoncé aux ambitions de Cyrus et de Darius, à l'espoir de gouverner le monde; ils intriguaient partout en dehors de leurs frontières, en Thrace, en Macédoine, à Athènes, dans le Péloponèse, à Carthage même; mais l'insouciance des rois, les intrigues de palais furent cause que ces grandes vues demeurèrent un rêve.

L'empire lui-même était formé d'anciens royaumes déchus, sans force, sans énergie; livrés, comme la cour du Roi des Rois, aux intrigues, aux jalousies; inaptes à seconder des projets étendus, incapables de lutter encore pour leur indépendance. Leur vitalité s'était éteinte sous les coups redoublés du sort, beaucoup n'exis-

(1) Pendj-ab.

(2) Inscr. de Persépolis (Weissbach-Bang, *Die altpersischen Keilinschriften*, p. 34, sq.) et de Nakhch-i-Roustem (*id.*, p. 36, sq.).

(3) *Hérodote*, IV, xliv. La relation de Scylax qui existait encore au temps d'Aristote (*Politique*, VIII, 13, § 1) est aujourd'hui perdue.

taient plus que de nom, pour certains même ce nom était oublié.

L'Égypte, sous ses trois dernières dynasties, eut quelques velléités de liberté; mais vermoulue, en proie à l'anarchie, elle ne sut, en d'aussi graves occurrences, calmer les haines de partis. Cette renaissance du nationalisme égyptien se traduisit simplement par de pieuses constructions; on releva les ruines d'un grand nombre de temples. Mais ce réveil ne dura qu'un instant.

En Phénicie, les dernières tentatives de résistance avaient été noyées dans le sang; et la ruine de Sidon était d'un tel exemple qu'aucune des cités de la côte n'osa plus lever la tête.

En Asie Mineure, les petits États avaient conservé leurs dynastes, mais subissaient le joug. Le nom même des Hétéens était oublié et des ruines de leur royaume étaient nées quelques petites principautés, entr'autres celle de Lycie, où se conservaient encore les goûts et la langue du vieux peuple.

Ce qui faisait vivre jadis tous ces royaumes, ce qui leur donnait cette activité indispensable aux nations de ces temps, c'était la guerre. Non la guerre pour le compte d'un suzerain, mais la lutte personnelle, nationale, l'appât du gain, les vengeances à exercer, les rancunes à satisfaire. Du jour où ces États durent renoncer à l'entraînement constant, ils en moururent. Ces peuples conservèrent leur langue, leur religion, leurs usages, mais perdirent leurs caractères nationaux. Les dynastes d'Asie Mineure étaient tous devenus de simples fonctionnaires de la cour susienne, les serviteurs du Roi des Rois.

Ne serait-il pas aisé de citer, parmi ceux qui dans les temps modernes ont perdu leur indépendance, bien des peuples dont peu à peu les qualités se sont évanouies, la bravoure entre autres?

Partout ailleurs, dans l'Empire perse, sur les côtes de la Propontide, du Pont-Euxin, de l'Asie Mineure, en l'Égypte même, l'influence intellectuelle de la Grèce grandissait, parce qu'elle se pouvait retremper au dehors dans des foyers libres. La Méditerranée était grecque pour plus de moitié; de nombreux centres d'hellénisme s'étaient développés en Occident comme en Orient, dans l'Espagne, la Gaule, l'Italie, la Sicile, en Cyrénaïque, dans la Grèce continentale et des îles, en Thrace, en Macédoine, en Épire, sur les côtes septentrionales de la mer Noire. Tous ces nouveaux foyers, issus de cités diverses, conservèrent malheureu-

sement toujours un esprit de particularisme néfaste au progrès de la concentration hellénique.

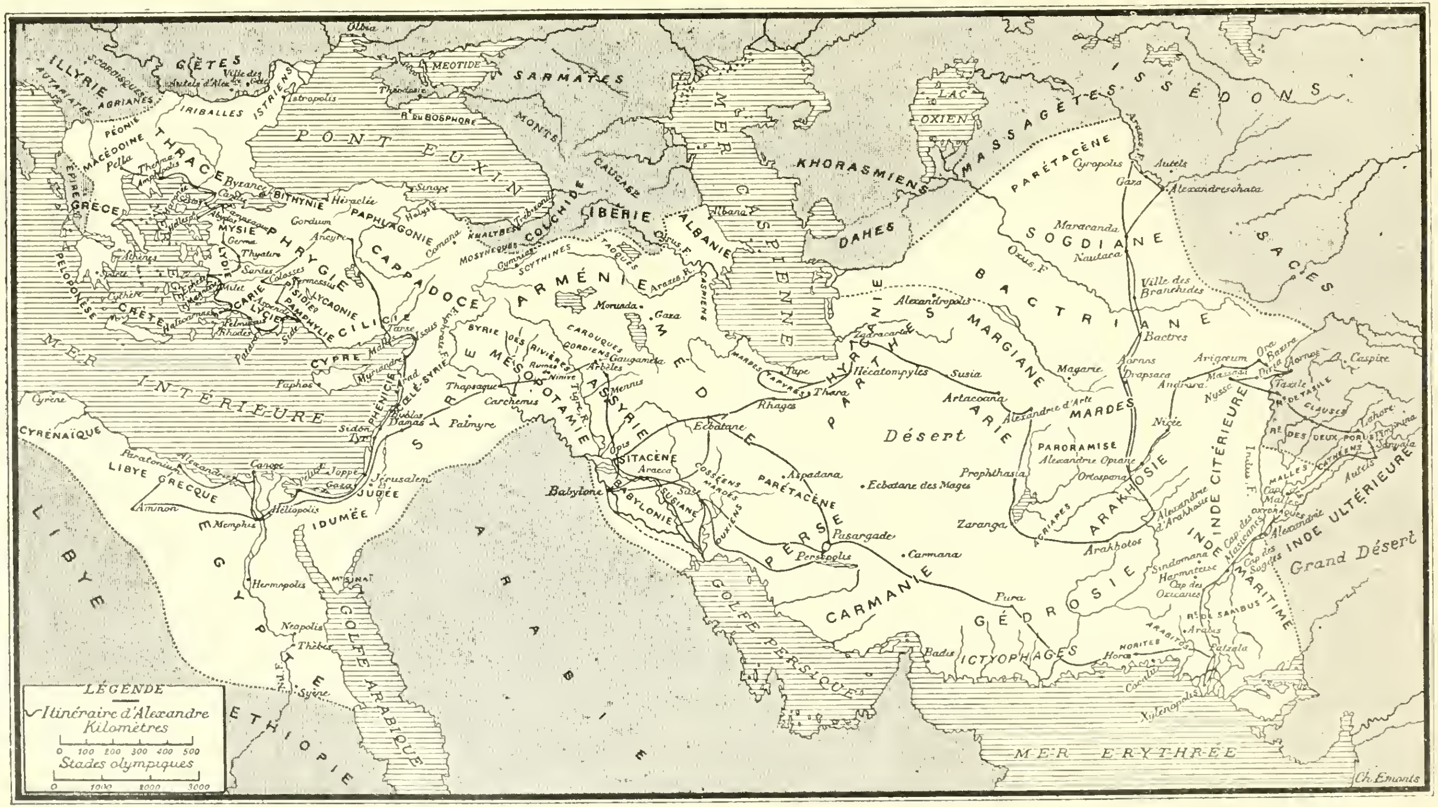
Bien des peuples grecs vivaient sous la domination iranienne, mais aucun n'avait renoncé à sa nationalité. Chacun avait conservé ses usages, ses dieux, ses traditions, les légendes de ses origines ; aucun n'avait abdiqué sa nationalité, l'espoir de temps meilleurs.

Ainsi deux puissances se trouvaient en présence et se partageaient le monde d'alors ; l'une, celle de la force brutale, née des principes asiatiques d'antan, étendant son domaine depuis l'Indus jusqu'à la Méditerranée, dominant par la crainte; l'autre, celle de l'intelligence, couvrant tout le sud de l'Europe, la Méditerranée entière, régnant sur les esprits et empiétant largement sur les territoires de sa rivale.

Le Grec était devenu indispensable, aussi bien en Asie qu'en Europe. Il servait tous les pays, tous les régimes, toutes les causes, parfois même celles des ennemis de sa nation. Il fournissait, à qui payait le mieux, les premiers condottieri du monde, était loyal ou traître suivant son intérêt, entrait dans les cours étrangères comme conseiller, comme médecin, comme artiste, toujours comme espion. Les Asiatiques craignaient sa supériorité intellectuelle, mais ne pouvaient se passer de ses services.

L'Hellade, intellectuellement si puissante, n'entrevoyait même pas ce que l'unité politique eût pu faire d'elle. Ses haines, ses querelles intestines l'aveuglaient; elle ne sentait pas assez son immense supériorité sur les Asiatiques; car, sans obéir officiellement au Grand Roi, elle suivait avec servilité sa politique, lui louant ses flottes, lui vendant la vie de ses citoyens, appelant les Perses comme arbitres dans ses querelles intérieures. Elle n'était, somme toute, qu'une dépendance de Suse, et Suse l'absorbait peu à peu par ses richesses éblouissantes ; au point que, si l'Empire achéménide eût duré, la Grèce se serait faite elle-même satrapie d'un Darius ou d'un Xerxès, par la cupidité des siens.

Mais la Perse n'était qu'un colosse aux pieds d'argile ; son prestige, elle ne le devait qu'à Cyrus, et au grand Darius. Après la mort de Darius Ochus, ce ne furent plus à Suse qu'intrigues de palais, crimes et assassinats. Les préoccupations de la cour n'étaient plus aux frontières ; le harem royal les retenait toutes. On ne pensait ni aux Grecs, ni à la Macédoine, qui faisait alors son entrée en scène. Les satrapies emplissaient régulièrement le trésor du Roi



L'Empire d'Alexandre le Grand.

des Rois ; il semblait que l'œuvre de Cyrus et de Darius dût être éternelle.

La Grèce qui, après Marathon ou Platée, eût pu songer à constituer l'unité hellène et à s'emparer de l'hégémonie ; qui, par ses discordes avait refusé l'Empire, allait périr du fait de ses querelles. La défaite des barbares d'Asie n'avait point eu de lendemain ; mais les habiles rois de Macédoine, Grecs eux-mêmes, commandant à des troupes grecques, instruits dans les idées hellènes, se préparaient à dominer en s'appuyant sur les divisions qui régnaient en maîtresses dans l'Hellade. Ce que Darius et Xerxès n'avaient pas su voir, Philippe et Alexandre l'allaient exploiter avec astuce.

La guerre sociale n'était pas encore terminée qu'une nouvelle lutte naissait dans le Nord, enfantée par les sentiments vindicatifs des Thébains.

Jusqu'à la bataille de Leuctres, Phocis s'était montrée avec Sparte dans les combats et, par cela même, s'était attiré les colères de Thèbes, qui avait juré sa ruine.

L'assemblée amphictyonique se fit en cette occasion l'instrument des Thébains, en condamnant Phocis d'une façon si dure qu'elle ne pouvait s'acquitter. Force lui fut donc d'entrer en campagne.

Dans cette guerre, la Guerre Sacrée, grâce au trésor de Delphes dont elle s'était emparée, grâce au concours éventuel des Achéens, d'Athènes et de Sparte, Phocis fut à même de résister pendant onze années (357-346 av. J.-C.) aux Thébains et à leurs alliés.

Enfin Thèbes, lasse de guerroyer, aveuglée par son ressentiment, fit intervenir dans sa querelle Philippe de Macédoine. Elle obtint la ruine de ses ennemis, mais dut la payer de sa propre perte et de celle de tous les États de la Grèce.

Les Macédoniens n'attendaient que l'occasion d'intervenir dans les affaires de l'Hellade. Reconnaissant dans l'Attique la seule puissance grecque capable d'entraver ses projets, Philippe déclarait la guerre à Athènes six ans après la soumission de Phocis.

Les premiers efforts des Macédoniens eurent pour but le Bosphore et l'Hellespont, pays rattachés à Athènes par l'absolue nécessité pour cette ville de tirer de ces pays les blés que lui refusait le sol exigu de l'Attique.

La seconde Guerre Sacrée offrit à Philippe l'occasion de franchir les Thermopyles et de pénétrer dans la Grèce centrale. Thèbes

et Athènes, les deux ennemies séculaires, se joignirent alors pour lui résister, oubliant leurs rancunes. Il était trop tard. A Chéronée (338 av. J.-C.), Philippe les écrasa et mit la Grèce entière à ses pieds.

Tous les États, sauf Sparte, reconnurent la suprématie du roi de Macédoine; et, pour bien marquer la fin de l'indépendance des États hellènes, Philippe se fit (337) désigner comme généralissime de toute la Grèce contre les Perses.

Philippe, après Chéronée, était maître de réduire la Grèce en province de son royaume; il s'en garda. Ses vues étaient trop élevées, ses projets trop vastes, pour qu'il cédât à de mesquins intérêts. Prince de la race d'Héraclès (1), le nouvel Agamemnon (2) borna l'exercice de sa puissance royale à ses propres domaines, et ne voulut être aux yeux des Hellènes que le généralissime élu pour une guerre nationale, le vengeur des affronts subis jadis.

La mesure était habile : sauveur de l'honneur grec, Philippe faisait passer à la Macédoine l'hégémonie de l'Hellade; il s'assurait des sympathies et du concours des peuples qu'il venait de vaincre, préparait la grande guerre, la ruine de la prépondérance asiatique, assurait l'empire du monde à la culture grecque.

Ayant triomphé de la Grèce, réuni sous son commandement toutes ces forces qui, avant lui, se neutralisaient les unes les autres, Philippe pensa le moment venu de jeter le masque et entra en Asie. Parménion et Attale débarquaient sur la côte en 336, soulevaient les villes de leur sang, leur rendant en apparence la liberté; mais, en fait, les rangeant sous l'autorité d'un chef de leur race.

Homme mûr, expérimenté, aussi habile et brave soldat que fin diplomate, entouré de conseillers et de généraux hors de pair, disposant d'une armée aguerrie, des ressources de toute la Grèce, Philippe apparaissait comme désigné par le destin pour renverser la puissance des Perses, quand il mourut assassiné.

Ce fut une grande perte pour la civilisation; car Alexandre, qui ne fit pas mieux dans la conquête de l'Asie que n'eût fait son père, ne sut pas organiser l'Empire macédonien; et cette puissance matérielle, morale et intellectuelle qui, par sa grandeur, aurait dû conduire le monde, s'effondra de suite après lui. Philippe ne se fut peut-être pas avancé aussi rapidement; mais il n'eût laissé der-

(1) Isocrat., *Philipp.*, § 32.
(2) *Diodore de Sicile*, XVI, 87.

rière soi que des provinces organisées, il eût songé à l'avenir, il eût rendu son empire durable.

Alexandre n'avait que dix-huit ans quand il fit ses premières armes à la bataille de Chéronée. Il touchait à sa vingtième année quand il monta sur le trône (1), héritant, en même temps que de l'admirable organisation militaire des Macédoniens, d'un royaume et d'alliés puissants, mais aussi d'une guerre déclarée au plus grand empire du monde, aux plus implacables ennemis de sa race.

Cette guerre désirée, souhaitée par toute l'Hellade, avait pour prétexte la libération des villes grecques d'Asie, la revanche de l'affront fait par les Orientaux lors du pillage des temples. Mais en réalité, d'une part la Grèce sentait qu'il ne lui serait pas possible de conserver indéfiniment son indépendance à côté d'un pareil colosse; d'autre part les richesses de l'Asie la tentaient, ses terres fertiles lui semblaient admirablement aptes à la colonisation (2).

L'Empire traversait une période d'anarchie et de faiblesse, l'expédition des Dix-Mille l'avait montré. C'était le moment d'abattre sa puissance ; car il pouvait survenir un nouveau Cyrus qui, en quelques années, mettrait à ses pieds tout ce qui, dans le monde, avait encore conservé sa liberté. Il fallait immédiatement agir puisque Philippe avait jeté le masque, et ne pas laisser à la Perse le temps d'organiser sa défense.

Cependant, des difficultés survenues en Europe (3) empêchèrent Alexandre de se lancer de suite en Asie, d'après les vues de son père ; ce délai, la cour de Suse l'employa non pas à grouper ses forces et à les préparer au combat, mais à semer son or dans l'Hellade, espérant la soulever contre la Macédoine. Dans leur orgueil, les Perses ne supposaient pas que le théâtre de la guerre pût jamais s'étendre au delà de l'Asie Mineure. Que pouvait, à leurs yeux, le roitelet d'un petit État grec, contre le colosse obéissant au Roi des Rois !

On conçoit fort bien cet état d'esprit de la part d'un monarque oriental et de son entourage, vivant dans la quiétude et les plaisirs, loin de toute frontière, de tout souci, dans une capitale telle que Suse, éloignée de plusieurs mois de route de la plus proche limite

(1) Cf. Arrien, trad. Chaussard, I, p. 5, note 1, p. 24 : — Diod. de Sicile, trad. Terrasson, l. V, p. 4 ; — Justin, etc.

(2) Cf. *Polybe*, III, 2.

(3) (*Arrien*, I, 2) Expédition contre les Thraces (3), contre les Triballiens (4), contre les Gètes (5), contre Clitus et les Taulantiens (ch. II, 1), contre la Béotie.

de l'Empire. L'expédition des Dix-Mille avait été oubliée; peut-être même n'y avait-on jamais attribué plus d'intérêt qu'aux révoltes dans l'Arménie ou le pays des Sakes. Le roi ne connaissait d'ailleurs la vérité sur son empire que par l'intermédiaire de cent bouches flatteuses. L'étiquette, en Orient, ne veut-elle pas qu'un sujet ne dise jamais à son maître « non »?

Enfin, après avoir assuré sa politique en Europe, réglé quelques difficultés en Thrace et dans l'Illyrie, détruit Thèbes révoltée (335) (1) à la fausse nouvelle de sa mort, Alexandre franchissait le Bosphore (2) sans rencontrer la moindre résistance. Les Perses n'avaient même pas songé à garder cette frontière tout particulièrement menacée et d'une défense facile. A Granique (3) (334), il défit les satrapes, et l'Asie Mineure entière tomba dans ses mains (4), comme conséquence de cette première rencontre.

L'armée macédonienne se composait de trente mille fantassins et de quatre mille cinq cents cavaliers (5). C'est avec un aussi faible effectif qu'Alexandre allait se mesurer avec les Perses; mais cette poignée d'hommes, conduite par des chefs de génie, était vaillante et disciplinée, instruite des choses de la guerre (6).

Dix mille soldats grecs avaient impunément traversé l'Empire; Alexandre pensait, avec juste raison, que trente-cinq mille suffiraient pour le terrasser. Il eût pu s'attaquer de suite aux forces principales des Perses, marcher sur Babylone, Suse et Persépolis; dans l'état d'anarchie et d'affaissement où se trouvait alors l'Empire, il était certain du succès. Mais, par prudence, le roi de Macédoine préféra s'assurer des provinces occidentales, de celles dont il aurait besoin en cas de revers, et qui, toujours prêtes à la révolte, étaient les plus aisées à détacher des Achéménides. Il savait d'ailleurs que, bien certainement, ce nouveau délai ne serait pas utilisé par ses adversaires.

L'Asie Mineure, très hellénisée, ne supportant qu'avec peine le

(1) La conquête de la Grèce par les Macédoniens servit encore les haines des Grecs les uns vis-à-vis des autres. « Cependant le vainqueur (Alexandre) irrité fait un horrible carnage des Thébains. On doit moins l'attribuer aux Macédoniens qu'à ceux de Platée, de la Phocide et autres de la Béotie. On égorge les uns au sein de leurs foyers, les autres aux pieds des autels; la résistance et la prière sont inutiles : on n'épargne ni les femmes ni les enfants » (*Arrien*, L. I. C. II, § 3. Cf. Plutarque, *Vie d'Alexandre*; *Diodore de Sicile*, XVII). Alexandre voulait effrayer la Grèce par cette terrible répression afin de ne pas laisser derrière lui de révoltes à craindre.

(2) *Arrien*, I, III.

(3) *Arrien*, I, IV.

(4) *Arrien*, I, V et VI; II, I à III.

(5) *Justin*, XI.

(6) Aristobule affirme que le trésor de guerre d'Alexandre était de soixante-dix talents. Mais Onésicrite prétend que, bien loin de posséder cette somme, il était endetté de deux cents.

joug oriental et déjà en partie occupée par les troupes que Philippe avait fait passer en Troade, vit, dans bien des provinces, un libérateur en Alexandre ; et les garnisons perses furent rapidement chassées de toutes les villes.

Il n'en fut pas de même en Syrie et en Phénicie (1) où, malgré la victoire d'Issus (2) (333) remportée sur Darius Codoman lui-même, Alexandre rencontra une assez vive résistance. Les Phéniciens, ennemis séculaires des Grecs, dont les flottes avait puissamment aidé les Achéménides, se montrèrent loyaux ; il fallut vingt mois pour les réduire.

Pendant ce temps, les Macédoniens visitaient l'Égypte (3), où l'élément grec, très nombreux, fit accepter avec joie leur domination.

Ayant soumis toutes les provinces maritimes, s'étant même assuré du concours de beaucoup d'entre elles, ne laissant sur ses derrières aucune préoccupation, Alexandre, attaquant le cœur même de l'Empire, marcha sur le Tigre. Là, près des ruines de Ninive, dans ce pays même où s'était faite la grandeur des Iraniens, à Gaugamela (331), il écrasa la multitude des Perses (4). Darius Codoman s'enfuit dans ses provinces occidentales, où l'assassinat, mettant fin à ses jours, acheva la ruine des Achéménides (5).

Babylone (6), Suse (7), Persépolis (8) tombèrent en quelques mois ; puis (330) ce furent Ecbatane, Ragès (9), l'Hyrcanie (10), l'Arie (11), la Drangiane, la Bactriane (12), la Sogdiane (13) (328-327), et enfin l'Indus (14) (326), qui virent la phalange macédonienne ; et le roi rentra dans Persépolis (15) (314), Suse (16) et Babylone (17), son armée refusant de conquérir le monde entier pour lui.

Les affaires de Granique et d'Issus n'avaient été que d'importance secondaire ; celle d'Arbèles (Gaugamela) fut décisive, parce que dans la vallée du Tigre, boulevard de son royaume, Codoman avait réuni toutes ses forces. Contingents de tous les pays de

(1) *Arrien*, II, VII ; *Quinte-Curce*, IV, 6.
(2) *Arrien*, II, V.
(3) *Arrien*, III, I-III.
(4) *Arrien*, III, IV-V.
(5) *Arrien*, III, VII, § 4.
(6) *Arrien*, III, VI.
(7) Alexandre trouva dans le trésor de Suse cinquante mille talents (1.787.500 francs environ) (*Arrien*, III, VI) ; mais ce trésor n'était pas le seul, il y en avait dans toutes les villes importantes et plus spécialement à Babylone, à Ecbatane et à Persépolis.
(8) *Arrien*, III, VI, § 4.
(9) *Arrien*, III, VII, § 1.
(10) *Arrien*, III, VIII, § 1.
(11) *Arrien*, III, VIII, § 3.
(12) *Arrien*, III, X.
(13) *Arrien*, III, X, § 4 ; IV, I-VII.
(14) *Arrien*, IV, VIII-X ; V, I-IV.
(15) *Arrien*, VI, VIII.
(16) *Arrien*, VII, II, § 1.
(17) *Arrien*, VII, V, § 1.

l'Asie, éléphants, chars armés de faux, tout ce qu'un souverain oriental pouvait opposer à l'ennemi se trouvait concentré près du Zab, au pied des montagnes Kurdes que Darius, en cas de revers, pensait utiliser pour sa retraite. Mais, de même qu'à Marathon et à Platée, l'habileté tactique, l'instruction et l'entraînement des

Notions géographiques des Grecs au IIIᵉ siècle av. J.-C., d'après ERATOSTHÈNE.

troupes, le courage individuel, la discipline triomphèrent du nombre. Darius Codoman fut défait en monarque asiatique, son armée se débanda, s'enfuit, disparut ; et lui-même, demeuré presque seul, gagna les gorges des montagnes.

La journée de Gaugamela est certainement l'une des plus importantes de l'histoire mondiale, non par la victoire elle-même qui s'y remporta, mais par ses conséquences. Elle marque la fin de la prépondérance politique des Asiatiques, l'écrasement de la dernière de ces puissances brutales qui, jusqu'à ce jour, avaient régi le monde ; elle signale l'entrée en scène de conceptions politiques nouvelles, de sentiments humains, de notions jusqu'alors inconnues sur les devoirs et les droits du citoyen vis-à-vis de sa patrie ou de son roi, de ceux du souverain envers ses sujets. Ces notions, l'Orient ne devait jamais les comprendre ; mais du moins, venait-il de perdre le pouvoir, d'en arrêter l'essor.

Dès ses débuts, la Grèce avait tâtonné au milieu de toutes les formes de gouvernement, de toutes les combinaisons de la poli-

tique ; tour à tour elle avait usé de tous les régimes. Plus avancée que la Macédoine son élève, elle était aussi plus versatile, moins fortement organisée, moins disciplinée. Il lui fallait un chef pour que, dégagée des préoccupations mesquines, elle fût à même de répandre sa culture ; c'est ce qu'elle fit à la suite des armées macédoniennes.

Esprit cultivé, entouré dès son enfance de grands penseurs, le jeune roi aimait le commerce des sommités intellectuelles, et s'en faisait accompagner dans toutes ses guerres. Ce sont ces hommes qui contribuèrent le plus à l'expansion de l'esprit hellène jusqu'aux frontières de l'Inde. Fidèles aux traditions de leur race, ils eurent une influence énorme sur les officiers et les soldats de l'armée victorieuse, les empêchant de trop subir l'attrait des mœurs orientales, et sur les Asiatiques en leur montrant la supériorité de leur pensée.

Alexandre était un impulsif, possédant à l'excès toutes les qualités et tous les défauts. Aristote essaya, mais en vain, de donner le change à cette âme ardente, en cherchant à lui faire oublier, par la passion de tout savoir, celle de tout subjuguer (1).

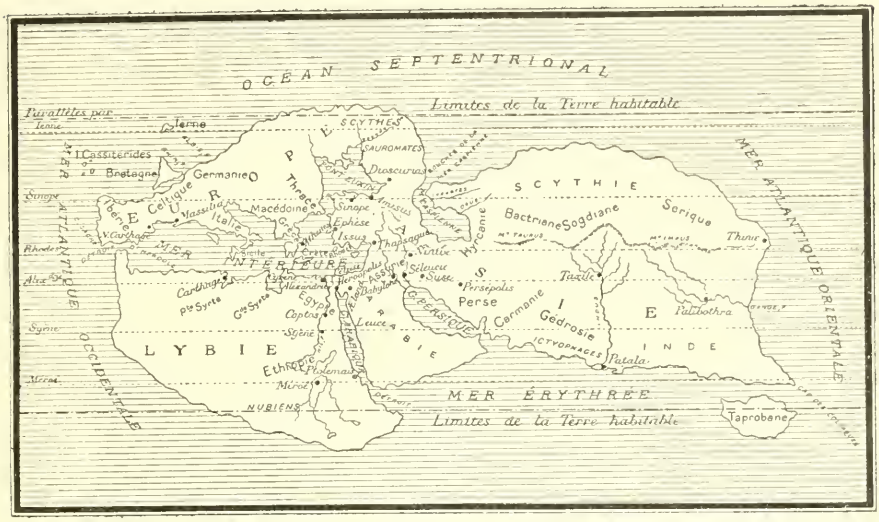
Et Alexandre était de bonne foi quand il écrivait à son ancien maître : « Tu publies ta doctrine; en quoi différerais-je du reste des hommes, si les nobles connaissances que je te dois deviennent communes ? Ne sais-tu pas que j'ambitionne et que je place la suprématie de la science au-dessus de celle du pouvoir ? »

Le récit des débuts d'Alexandre laisse une impression d'extrême grandeur, de fougue irrésistible, même parfois de sagacité. C'est que le jeune roi était encore sous l'impression des leçons d'Aristote, sous l'influence des grands hommes dont son père avait su s'entourer. Mais peu à peu, les succès, les triomphes, les adulations corrompant son âme, le milieu dans lequel il se développa en fit vite un monarque oriental. Se croyant l'égal d'un dieu, revêtu du costume d'Hercule, il se fit adorer, devint débauché, cruel, injuste, même pour ces généraux, amis de son père, dévoués à son trône, qui, plus que lui-même, avaient fait l'Empire.

Alexandre n'avait rien créé des forces qu'il mit en œuvre pour la conquête du monde, il les trouva toutes prêtes ; il n'eut pas à remplir son trésor, à former ses officiers, à exercer ses soldats ;

(1) P. Chaussard, *Hist. des expéd. d'Alexandre*, trad. de Fl. Arrien, 1802, introduction, p. 94.

il hérita de tout, même du titre de généralissime des Grecs. Le destin le choisit pour mettre son nom sur cette grande œuvre ; mais sans lui elle se serait accomplie, car l'Asie avait vécu, devait céder la place aux peuples neufs. C'était une loi fatale, et l'ère moderne devait commencer.



Notions géographiques à l'époque romaine (1er s. ap. J.-C.), d'après STRABON.

Dans sa course folle au travers de l'Asie, Alexandre renversa, mais ne construisit pas. Combattant sans cesse, il devait souvent envisager la mort; car s'il se faisait passer pour un dieu, il n'ignorait pas sa destinée. Il aurait dû se préoccuper de ce qu'après lui deviendrait son empire.

Il n'en fit rien et à peine eut-il fermé les yeux que la division se mit dans son œuvre. Les rivalités grecques, les cupidités, les jalousies qui, dans l'Hellade, avaient paralysé les efforts, s'étendirent de suite à toute l'Asie. Chacun des généraux voulut avoir sa part dans cet immense empire, que le courage de tous avait créé.

De toutes ces conquêtes, de tous ces grands faits d'armes, que restait-il? d'admirables morceaux de prose et de poésie, et la guerre pour des siècles. Ce n'étaient plus, comme autrefois, les peuples qui se battaient pour leur indépendance ; mais partout les Grecs qui, s'étant donné pour champ de bataille le monde entier, aux vieilles rancunes en ajoutaient de nouvelles ; qui, disposant de la puissance suprême, montraient dans les grandes choses, comme

autrefois dans les petites, leur incapacité gouvernementale.

Après de sanglantes et interminables compétitions (1), bien peu des trente-quatre généraux d'Alexandre fondèrent des royaumes importants et durables.

L'Égypte prospéra sous les Lagides, jusqu'au moment où César s'en empara.

La Syrie et la Perse devinrent la part des Séleucides, royaume immense (2) mais sans cohésion, qui devait tomber sous les coups des Parthes et des Romains.

La Macédoine, l'Épire et la Grèce proprement dite, dont Rome avait successivement ravi l'indépendance dès 146 av. J.-C.

Quant aux pays hellènes d'Asie, ils furent divisés en une foule de petits États, tous hostiles les uns aux autres et perpétuellement en guerre.

Le royaume de Pergame, le plus important de tous, naquit des guerres entre Séleucus Nicator et Lysimaque. Petit et insignifiant à l'origine, il s'accrut vite, grâce à la sagacité de ses princes, et s'étendit bientôt à presque toute l'Asie Mineure; en 131 avant l'ère vulgaire il devenait province romaine.

La Bithynie, qu'en 74 av. J.-C. Nicomède III légua aux Romains.

La Paphlagonie qui, exposée aux ambitions des rois de Pont et de Bithynie, vécut cependant jusqu'en 101 av. J.-C.

Le Pont, l'un des États les plus célèbres par ses guerres contre Rome et par son grand roi Mithridate V, s'étendait sur les côtes méridionales, orientales et septentrionales de la mer Noire, renfermait les peuples caucasiens du bassin du Phase, les anciennes colonies grecques des côtes d'Afkhasie, de Crimée, du Don. Il vécut jusqu'en 63 av. J.-C.

La Cappadoce, qui ne devint province romaine qu'en l'an 17 avant notre ère.

La Grande-Arménie, dont les rois, politiques habiles, s'appuyaient tour à tour sur Rome et sur les Arsacides de Perse, parvint à conserver une indépendance relative jusqu'à l'époque de Trajan (114 ap. J.-C.).

La Petite-Arménie, qui succomba sous Néron (54 ap. J.-C.).

(1) Alexandre à son lit de mort aurait dit : « Les jeux funèbres que l'on célébrera sur ma tombe seront sanglants. » (*Arrien*, VII, VII, 6.)

(2) En 312, Chandragoupta (Sandracattos) s'empare du Pendjâb et de la vallée du Gange. Il traite avec Séleucus qui lui reconnaît toute la vallée de l'Indus.

La Bactriane qui, exposée aux Perses d'une part, aux nomades du Nord de l'autre, maintint sa liberté jusqu'en 80 av. J.-C.

Le royaume des Arsacides (Parthes) qui, fondé vers 256 av. J.-C., s'étendit graduellement sur toute la Perse, devint le plus redoutable adversaire des Romains en Orient, et dont les dynastes furent détrônés en 226 par une famille iranienne, celle des Sassanides.

Enfin, le royaume juif, minuscule principauté syrienne qui, à la faveur des troubles, put se reconstituer et conserva un semblant d'indépendance jusqu'au milieu du premier siècle de notre ère (1).

Si la conquête d'Alexandre ne laissa derrière elle aucun édifice politique durable, du moins répandit-elle jusqu'aux confins de l'Inde et de la Chine (2) les goûts et la culture grecs.

Bien que chacune des provinces eût son centre d'hellénisme, il ne se forma dans l'Orient que deux véritables foyers : l'un, celui de Bactres, dont les effets se firent sentir vers les Indes (3); l'autre, celui de Parthie, qui, pendant quatre siècles environ, étendit son influence sur toute la Perse.

Les querelles qui survinrent entre Antiochus Théos et Ptolémée Philadelphe occupant en Occident toute l'attention des Séleucides, les satrapies de l'Orient eurent tout loisir de se déclarer indépendantes. C'est alors (255 av. J.-C.) que Diodotus, gouverneur de Bactriane, fonda son royaume.

L'esprit grec se conserva longtemps dans ce nouvel État; la langue hellène demeura celle de la cour et fut, au début, la seule usitée pour les légendes des monnaies. Les arts, purs d'abord, s'imprégnèrent peu à peu de l'esprit et des goûts du pays; la langue indigène (4) apparut dans les légendes bilingues des

(1) Destruction de Jérusalem par Titus en 70 après J.-C.

(2) Cf. Ed. Blanc, Documents archéol. relatifs à l'expansion de la civilisation gréco-bactrienne au-delà du Pamir, ds *Actes XIe Congrès des Orientalistes*, Paris, 1897 (1899), p. 233.

(3) La philosophie de la Grèce, plus que sa religion, avait remué la pensée iranienne; non point toute la philosophie grecque, mais le platonisme, qui fut là aussi, comme dans l'Asie occidentale, le nœud d'alliance de l'Orient et de la Grèce. Et ce qui, dans le néo-platonisme, séduisit les penseurs du mazdéisme, ce fut ce qui, à la même époque, séduisait les juifs hellénisants, c'est-à-dire cette intelligence divine, ce Logos, détaché de la divinité et s'interposant entre elle et le monde (J. Darmsteter, *le Zend Avesta*, t. III, 1893, introd., p. 99).

(4) L'origine sémitique de l'alphabet indo-bactrien est hors de doute; pour s'en rendre compte, il suffit de comparer cet alphabet avec celui des inscriptions que portent les monnaies des Satrapies achéménides de l'Asie Mineure, de la Mésopotamie et de la Cilicie. (Cf. Ph. Berger, *Hist. de l'Ecriture*, 1891, p. 228; — Luynes, *Numismatique des Satrapies*, Paris, 1846, in-4, pl. III et IV; — Waddington, *Mélanges de numismatique et de philologie*, Paris, 1867, p. 71, sq.; — Babelon, *Num. des Perses achéménides*.) Il semble que le transport de cet alphabet de Mésopotamie en Bactriane s'est fait sous les Achéménides pour les besoins administratifs. Plus tard, en Bactriane, ces signes ont évolué d'une manière spéciale.

Les alphabets indiens dérivent tous de l'alphabet araméen d'époque achéménide (Ph.

médailles (1); aux dieux grecs se substituèrent peu à peu les divinités hindoues, hellénisées d'abord, puis offrant tous leurs caractères indigènes (2).

C'est qu'après la chute des Séleucides dans l'Iran, depuis que les Arsacides occupaient tout le plateau, Bactres se trouvait complètement isolée du monde grec; qu'elle en était réduite à vivre sur ce qui lui avait été laissé par les Séleucides, sans renouvellement d'influence hellénique. Peu à peu les goûts et la culture indigènes prirent le dessus.

L'art indo-grec, résultat de ce mélange, eut plus tard une influence considérable sur toute l'Asie orientale. Quant à la langue grecque, elle disparut peu à peu pour faire place aux idiomes locaux, employant une écriture spéciale (3) née, semble-t-il, de l'araméen des temps achéménides.

En Parthie proprement dite, et plus tard, dans tout le royaume

Berger, *Hist. de l'écriture dans l'antiquité*, 1891, chap. VII, p. 221, sq.). Les plus anciennes inscriptions parvenues jusqu'à nous sont les textes dits de Piyadasi ou d'Açoka, datant du milieu du troisième siècle avant notre ère: elles sont rédigées dans la même langue mais en faisant usage de deux alphabets différents: l'Indo-Bactrien dans le nord-ouest de la péninsule et l'Indien dans les pays du centre. (Cf. E. Sénart, *les Inscriptions de Piyadasi*, t. I et II, Paris, 1881. — Id., Notes d'épigraphie indienne, ds *Journ. Asiat.*, 1888, pp. 504-532, avril-juin; 311-330, sept.-oct. et pl.). De ces deux types sont dérivés tous les alphabets de l'Inde, entre autres le Koutila, qui doit son nom à une inscription de l'an 992 de notre ère et qui fournit un type, bien daté, de la forme de l'écriture d'où est sorti le Dèvanagari (Ph. Berger, *op. cit.*, p. 235) dont le plus connu est le sanskrit. Cet alphabet parti d'un principe simple s'est compliqué par suite des ligatures qui ont fini par constituer de réels signes syllabiques; le nombre de ces signes en sanskrit est de 800.

(1) Cf. A. Cunningham. Coins of the Indo-Scythians, in *Num. Chron.*, vol. VIII, séries III, pp. 199-248, réimpression. Londres, 1888. — Id., *Coins of Ancient India*. Londres, 1891.

(2) Les systèmes religieux que nous nommons Djainisme et Bouddhisme descendent des philosophies oubliées des temps préhistoriques, mais furent fondés par les deux philosophes Vardhamana Mahavira et Gautama Bouddha, qui vécurent à la même époque environ, dans le royaume de Magadha, aujourd'hui Bihar (Cf. Hœrnle, *Proc. As. S. B.*, 1898, pp. 39-53); l'un de ces personnages était apparenté à la famille régnante de Magadha; l'autre, né dans le territoire de Sakya au pied des montagnes du Népal (Cf. Rockhill, *Life of the Buddha*, p. 114), descendit dans la vallée du Gange où il prêcha spécialement dans le royaume de Kosala, l'Oudh de nos jours. Vers cette époque, avant notre ère, l'Inde jouissait donc d'une civilisation déjà quelque peu développée: elle se divisait en une foule de principautés correspondant aux anciennes tribus de l'invasion aryenne. C'étaient le royaume de Magadha avec son tributaire celui d'Anga, le royaume de Kosala et bien d'autres, tel celui de Kasi (Benarès). La prépondérance semble avoir été vers le sixième siècle entre les mains des souverains de Kosala; le royaume de Kasi avait été absorbé par son puissant voisin; ce n'est que plus tard, un siècle après environ, que les rois de Magadha s'emparèrent de l'hégémonie (Bambisara vers 528 av. J.-C.). — Mort de Gautama Bouddha, vers 487 av. J.-C. sous le règne d'Adjatasatrou (V. A. Smith, *The early Hist. of India*, Oxford, 1908, p. 30 et 42). Le Bouddhisme a commencé à sortir de l'Inde dès le règne d'Açoka, qui envoya des missionnaires dans l'empire des Séleucides. Mais ce n'est que sous les princes grecs de la Bactriane qu'il se répandit dans l'Iran oriental vers le deuxième siècle avant notre ère; au premier siècle av. J.-C., il était établi à Bactres et y subsista jusqu'à la conquête islamique (Cf. Clément d'Alexandrie, *Stromates*, I; — J. Darmsteter, *le Zend Avesta*, t. III, 1893, introd. p. 48). Le synchronisme de toute l'histoire de l'Inde antérieure repose sur l'identification de Sandrakottos des Grecs, contemporain de Seleucus Nicator, avec Chandragupta-Maurya (Cf. V. A. Smith, *The early Hist. of India*. Oxford, 1908, p. 17). Jusqu'à cette époque aucune date n'est donc fixée de manière positive.

(3) On n'a pas jusqu'à ce jour rencontré aux Indes une seule inscription qui soit sûrement antérieure à celle d'Açoka (vers 250 av. J.-C.). Celle du vase renfermant les reliques de Bouddah à Piprawa, attribuée jadis au milieu du cinquième siècle av. J.-C., a été reconnue depuis comme très postérieure à cette époque (Cf. Barth, *J. des Savants*, oct. 1906, *Ind. Antiq.*, 1907, pp. 117-124).

arsacide, le grec resta en honneur comme langue et comme goûts artistiques; il domina dans l'architecture, la sculpture, la glyptique, la gravure des médailles, jusqu'à la fin du premier siècle de notre ère. Puis, peu à peu, les arts déclinèrent et la langue indigène prit la place du grec; on l'écrivait alors en caractères araméens (1). Lors de la révolution sassanide, les rois parthes n'employaient plus le grec sur leurs monnaies (2); peut-être même cette langue avait-elle complètement disparu du parler officiel, pour faire place au persan sassanide, très imprégné de sémitisme.

La Transcaucasie (3) et l'Arménie (4) suivirent l'influence de leurs voisins les rois du Pont et ceux de la Perse. Leur numismatique en fait preuve; mais ces pays, qui subirent l'hellénisme sans s'en imprégner, ne nous en ont laissé aucune trace, en dehors de leur monnayage.

Les langues karthweliennes ne se prêtaient guère à l'emploi des caractères grecs, pas plus d'ailleurs que le parler des Arméniens; en sorte que ces peuples n'usèrent pas de l'écriture dans les temps qui précédèrent le christianisme. Leurs alphabets furent, dans les premiers siècles de notre ère, forgés de toutes pièces par le clergé chrétien.

En Syrie, en Phénicie, le grec devint à la mode; mais il ne rentrait pas dans les tendances indigènes. Aussi ne connaissons-nous de ces pays que des œuvres de fort mauvais goût et d'exécution plus déplorable encore. Les beaux morceaux rencontrés dans cette région sont tous dus à des artistes de l'Hellade.

Babylone et Suse (5) demeurèrent en dehors du mouvement hellénique; c'est à Séleucie, sur la rive droite du Tigre, que s'était fixée la cour; et là seulement que le grec fut en honneur. Si nous en jugeons par la numismatique des rois de Syrie, les arts n'étaient pas moins développés en Chaldée que dans la Grèce elle-même. Quant à la capitale, ruinée de fond en comble, elle fut exploitée, comme carrière, pour la construction de Ktésiphon, ville située sur la rive opposée du fleuve, et n'a pas laissé de traces. En parcourant le site où jadis elle s'éleva, on a peine à croire que là se trouvaient autrefois des palais et des

(1) Cf. Allotte de la Fuye, Monnaies de l'Elymaïde, ds *Mém. Délég. en Perse*, t. VIII, 1905, p. 1 7, sq.

(2) Cf. W. Wroth, *Catalogue of the Coins of Parthia*. Londres, 1903.

(3) Cf. V. Langlois, *Essais de classification des suites monétaires de la Géorgie*. Paris, 1860.

(4) Cf. E. Babelon, *les Rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène*. Paris, 1890.

(5) Bien qu'occupée sous les Séleucides, Suse avait perdu son rang de capitale et n'était plus qu'un chef-lieu de province.

temples somptueux, que de ses murs sont parties ces armées qui, si longtemps, ont tenu en échec les légions romaines.

Tant que dura le règne des Séleucides, le grec fut la langue officielle de la Chaldée; tandis que dans les villes de second ordre, parmi les indigènes, on employait encore les dialectes s'écrivant en signes cunéiformes et surtout en caractères araméens. Après la chute de ce royaume, ses provinces suivirent en tout la fortune des Arsacides d'abord, des Sassanides ensuite.

En Égypte, déjà l'influence grecque s'était amplement fait sentir sous les dernières dynasties nationales. La renaissance saïte décèle des tendances vers le naturisme, qui n'étaient certainement pas dans les goûts pharaoniques de cette époque.

Avec les Lagides, deux arts se développent côte à côte : l'un, l'art pharaonique, gagnant au contact des Grecs une souplesse, une élégance, une régularité d'ordonnance qui lui donnent un aspect agréable et caractéristique ; l'autre, l'art grec, perdant entre des mains indigènes les qualités de simplicité et de vie qu'on ne retrouve en Égypte que dans les œuvres importées ou produites par des artistes de sang hellène.

La langue nationale et religieuse demeura l'égyptien (1), tandis que celle de la cour, de la haute société, était le grec. Alexandrie, la nouvelle capitale, colonie hellène, était le grand foyer intellectuel de toute la Méditerranée. Littérateurs et savants y venaient en foule, attirés par sa fameuse bibliothèque et par le luxe raffiné de sa cour.

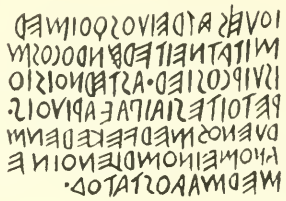
Ainsi, trois siècles après la mort d'Alexandre, il ne restait plus de son œuvre que deux ou trois centres intellectuels, grecs d'abord ; mais, ayant évolué sur les aptitudes et les tendances locales, ils produisaient des œuvres spéciales, ouvrant à l'esprit humain des champs nouveaux.

Pendant qu'Alexandre envahissait l'Asie, Rome, encore modeste, affermissait son pouvoir dans l'Italie même, luttait contre tous les petits peuples occupant presque sa banlieue, établissait ses usages, ses lois, sa constitution, aguerrissait son armée et, la tenant toujours en haleine, l'entraînait pour des luttes sur un champ plus vaste. Les Samnites, les Étrusques, les Gaulois, les Sabins,

(1) Au contact de l'alphabet hellène, l'usage des hiéroglyphes se perdit peu à peu, la langue indigène fit usage des caractères grecs et de quelques autres spéciaux à sa phonétique. Ainsi se forma le copte.

tour à tour vaincus, formèrent le noyau de la puissance romaine.

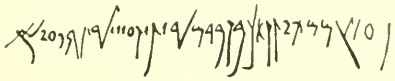
C'est à force de battre et de rebattre tous ses voisins, sans se lasser un seul jour, que Rome forgea ses armes pour la conquête du monde. Qui négligerait, par ennui, d'étudier ses débuts, risquerait de ne rien comprendre à la désinvolture avec laquelle la ville qui avait péniblement usé des siècles à réduire sa banlieue, renversa ensuite tous les États riverains de la Méditerranée.



Inscription latine de Duenos, IIIe s. av. J.-C. (1)

Dès le sixième siècle, sa politique avait déjà traversé les mers : le traité de 510 avec Carthage en est la preuve ; elle le renouvela en 279, en même temps que celui de 340. Pyrrhus alors menaçait les deux puissances, l'une en Italie, l'autre en Sicile. Carthaginois et Romains, plus avisés que les Grecs, s'allièrent devant l'ennemi commun.

Mais cette entente ne dura que tant qu'il y avait danger. Rome et Carthage ne pouvaient être qu'ennemies, car toutes deux ambitionnaient la suprématie, tout au moins dans la Méditerranée du soleil couchant.



Inscription punique. Ier s. av. J.-C. Urne funéraire de Sousse (2).

Carthage avait créé dans l'Occident un véritable empire. Elle régnait sur toute la côte d'Afrique, depuis la Grande-Syrte jusque bien au delà des Colonnes d'Hercule. La Sardaigne (3), les îles

(1) (M. Bréal, Ecole française de Rome, *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. II, 1882, p. 147-167, pl. III.)
IOVEIS (Jupiter) AT. (aut) DEIVOS (deus) QOI (cui) MED. (me) MITAT. (mittat iste) NEI. (ne) TEDI (te) ENDO (endo) COSMISV (commissi.) IRCO (ergo) SIED. (sit).
ASTED. (ast te) NOIS (nobis) IO (eo) PETO (penso) ITES (λιταις) IAI (iis) PACARI (pacari) VOIS (velis). DVENOS (duenos) MED. (me) FECED (fecit.) EN. (in) MANOM (bonum) EINOM (nunc.) DVENOI (Dueno) NE (ne) MED (me) MALO (malo) STATOD (sistito.).

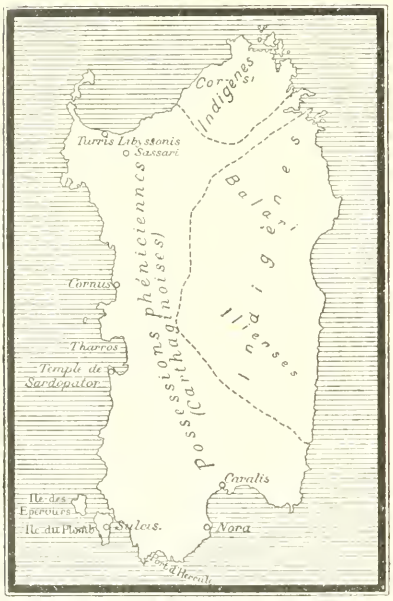
Trad. — Jupiter ou quel que soit le dieu auquel celui-ci m'adressera, que celui-ci ne tombe point entre tes mains pour ce qu'il a pu commettre. Mais laisse-toi fléchir par nous au moyen de ce don, au moyen de ces cérémonies. Duenos m'a offert en hommage pour son repos ; ne me prends pas en mauvaise part pour Duenos.

(2) « Urne à ossements de Latanmelek, fils de Bomilcar, fils d'Abdmelqari le... (Cf. *Rev. Arch.*, 1880, p. 21-41.)

(3) Les Carthaginois, parvenus au comble de leur puissance, se rendirent maîtres de la Sardaigne, mais ne réussirent pas à soumettre les populations qui vivaient dans l'île avant leur arrivée. Les Iolées se réfugièrent dans les montagnes (*Diodore de Sicile*, V. XV, 4), d'où ils ne cessèrent de piller les comptoirs carthaginois, puis ensuite les colonies romaines (Dion, *Cassius*, LXV, 25. — Tacite, *Annales*, II, 85). On ne sait pas à quelle souche ethnique se rattachaient ces populations primitives ; qu'elles aient été ligures ou libyennes, jusqu'ici nous ne saurions le dire. (Cf. G. de Humboldt, *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens*,

Baléares lui appartenaient en entier ; elle se disputait la Sicile avec les Grecs de Syracuse ; en Espagne, elle possédait de nombreux comptoirs.

Sa puissance, tant en Afrique qu'en Europe, ne s'étendait pas au loin dans l'intérieur. Sa politique commerciale et maritime réclamant avant tout des débouchés et des comptoirs, s'accommodait mal de grandes possessions territoriales. Fille de la Phénicie, elle avait conservé les traditions de ses ancêtres sur la conception d'un État. Tant qu'elle ne rencontra pas d'oppositions très sérieuses, elle prospéra, s'étendit ; mais du jour où Rome intervint, elle dut modifier sa façon d'être, rejeter la raison commerciale au second plan et se faire puissance territoriale, afin de lever les armées dont elle ne pouvait plus se passer. Ce fut sa perte.



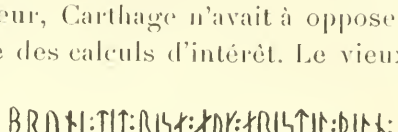
Possessions carthaginoises en Sardaigne.

Le centre, jadis en Orient, à Babylone, à Memphis, à Ninive, à Athènes, s'était déplacé vers l'Occident. Les Grecs, divisés à l'infini, toujours en guerre les uns contre les autres, ne pesaient plus dans la balance. Seules, Rome et Carthage se trouvaient en présence : l'une, jeune, fière, forte, courageuse, plaçant au-dessus de tout le respect d'elle-même, consciente de sa destinée ; l'autre, héritière de la barbarie de l'Orient, cruelle dans ses mœurs, commerçante, ne rêvant que richesses comme toutes les races asiatiques, proportionnant la gloire aux trésors acquis par la guerre ; mais opulente, puissante par son or, par son renom, par la durée déjà longue de sa grandeur.

La lutte était inégale ; car certes, au début des guerres puniques,

Berlin, 1821, p. 168. — Diefenbach. *Celtica*, p. 18. — Id., *Origines Europae*, p. 99. — Niebuhr. *Romische Geschichte*, II, p. 585. — D'Arbois de Jubainville, *les Premiers habitants de l'Europe*. Paris, 1877, p. 43, sq. — Pais, la Sardegna prima del dominio romano, *Studi Storici ed archeologici*. Roma, 1881, p. 16, sq.) Pausanias amène en Sardaigne des Lybiens (X, xvii, 2), puis des Ibères (X, xvii, 4.)

les ressources de Rome étaient bien inférieures à celles de ses adversaires. Mais, aux sentiments patriotiques de la ville éternelle (1), à la conscience de sa valeur, Carthage n'avait à opposer que des troupes mercenaires, que des calculs d'intérêt. Le vieux monde et le nouveau, avec leurs qualités et leurs défauts, se trouvaient en présence. Rome écrasa le dernier vestige des vieux empires, l'Asie avait vécu.



Écriture runique (issue de l'écriture latine) (2).

Quant aux autres contrées, la Gaule, l'Europe centrale et septentrionale, l'Inde (3), la Chine, elles n'étaient point encore mûres pour entrer sur la scène de l'histoire mondiale.

(1) Les Romains attachaient, dès les débuts de leur puissance, une si haute valeur au titre de citoyen de Rome qu'en 340 av. J.-C., ils le refusaient aux Latins, leurs alliés dans toutes les guerres, en même temps que l'égalité des droits politiques, que les peuples réclamaient. Cette décision du Sénat, qui amena la guerre latine, montre à quel point Rome était soucieuse de ne point laisser intervenir l'étranger dans ses affaires publiques.

(2) Cf. Montelius, *Suède préhist.*, trad. par J. Kramer, 1874. — Stèle de Visby (Apland). « Brune fit élever et graver cette pierre après Gud-Fasl, père de Brune, et Arnvi (la fit élever) après son mari. »

(3) Pour la période antérieure à Alexandre le Grand (de 600 à 326 av. J.-C.), les sources historiques reposent toutes sur la tradition littéraire dans des ouvrages composés à diverses époques, complétés par les écrits des auteurs grecs Ctesias, Hérodote, les historiens d'Alexandre, Megasthènes et autres. Les principaux ouvrages indigènes sont la chronique du Cachmire. (*Kalhana's Rajatarangini. A Chroniche of the Kings of Kashmir*), par A. Stein, (1900) composée vers le douzième siècle ap. J.-C. mais renfermant une foule d'indications sur les époques précédentes ; le *Mahabharata* et le *Ramayana*, les livres saints des Djaïns. (Cf. docteur A. Guérinot, *Essai de bibliographie Jaina, répertoire analytique et méthodique des travaux relatifs au Jaïnisme*. Paris, 1906) ; le *Djataka* contenant de très utiles documents sur l'Inde au sixième et cinquième siècle av. J.-C.; (Cf. professeur Cowell, et W. H. D. Rouse Cambridge. — Cf. Rhys Davids, *Budahist India*); la chronique pâlie, Ceylan (Cf. Rhys Davids, *The vicissitudes of the buddhist litterature of Ceylon. Ind. Antiq.*, XVII, 100) ; les *Pouranas*, où se trouvent toutes les légendes sur la période fabuleuse, les listes des premières dynasties, etc. (Cf. Macdonell, *Hist. of the sanskrit littérature*. — Duff, *Chronology of India*. V. A. Smith, *The early Hist. of India*, Oxford, 1908).

CONCLUSIONS

I

Les grandes lignes de l'évolution historique.

C'est au cours des temps glaciaires qu'apparaissent les premières traces positives de l'existence de l'homme ; et, jusqu'à ce jour, nous ne possédons aucune donnée scientifique permettant d'affirmer son existence antérieurement à cette époque. L'industrie de ces temps, relativement avancée et très homogène, montre que l'espèce humaine occupait alors la majeure partie des régions habitables de notre globe.

Se développant peu à peu, notre ancêtre perfectionna ses industries de manière variée, suivant les temps et les lieux. Ces progrès amenèrent la formation d'un grand nombre de cultures spéciales, contemporaines ou successives, s'influençant parfois les unes les autres, mais conservant, toutes et partout, certains des caractères généraux particuliers aux temps glaciaires.

Un phénomène naturel dont nous ne saurions préciser la cause survint, modifiant les conditions de la vie sur presque toute la surface terrestre. Les glaciers disparurent, ouvrant à l'humanité de nouvelles terres ; tandis que de vastes territoires disparaissaient sous les eaux et que d'autres, jadis fertiles, devenaient stériles, quelques-uns glacés.

Il se produisit alors, par la force même des choses, de grands mouvements de peuples, les premiers dont nous connaissions scientifiquement l'existence ; car, s'il en fut d'antérieurs, il ne nous est permis, jusqu'ici, que de les soupçonner.

Après la fin des temps glaciaires, au moment où les conditions actuelles d'habitabilité s'établissaient sur le globe, l'homme, dans plusieurs pays, apprit à polir la pierre, et introduisit, avec cette découverte, d'importantes innovations dans les mœurs, la manière de vivre et les industries. L'ère moderne s'ouvrait.

Mais, au début, ces progrès n'affectèrent pas toutes les régions; les idées nouvelles, partant des foyers d'invention, ne colonisèrent le monde entier que peu à peu.

C'est alors que l'Europe se peupla d'hommes qui, semble-t-il, chassés par le froid, quittèrent le Nord de l'Asie, à la recherche de conditions meilleures. Les vieux peuples furent absorbés; en même temps que la nouvelle race établit partout l'état néolithique, qu'elle avait probablement apporté d'Orient.

Il y eut forcément, pendant de longs siècles, des milléniums peut-être, lutte des nouveaux venus contre les aborigènes. Nous ne saurions dire quelle fut l'étendue de cet antagonisme et, par suite, s'il existe une relation d'origine entre la culture néolithique de l'Europe centrale et occidentale, et celle des pays méditerranéens, de l'Asie antérieure ou de toute autre partie du monde.

Rien ne permet d'admettre, comme d'ailleurs rien n'autorise à nier, que la civilisation néolithique soit issue d'un centre unique. Tout ce qu'il est possible d'affirmer, c'est l'extrême variabilité des époques de son introduction dans les divers pays et la variété de ses industries.

L'apparition du métal causa la grande révolution des temps préhistoriques. Elle modifia du tout au tout la vie et, surtout, l'importance de certains peuples par rapport aux autres; elle permit des groupements plus vastes; elle fut l'origine de la constitution des États.

Les centres d'invention devinrent des foyers d'où, rapidement, se répandit une culture plus affinée. Il se fit des classes dans l'espèce humaine, certaines populations demeurant barbares, tandis que d'autres, ayant progressé, devenaient de jour en jour plus civilisées. Ces centres furent-ils nombreux? furent-ils contemporains dans leur influence bienfaisante? Nos connaissances à cet égard sont encore trop sommaires, pour qu'il soit permis de se prononcer d'une manière définitive.

Toutefois, il semble que l'Asie antérieure fut le plus ancien de

ces foyers ; que les métaux y furent découverts quelque part dans les riches districts miniers du Taurus, de l'Arabie, de l'Arménie ou des chaînes iraniennes ; que de là, les connaissances métallurgiques, encore bien primitives, se seraient répandues en Syrie, en Égypte et dans toute la région méditerranéenne orientale où, plus tard, elles se seraient rencontrées avec celles venant de l'Asie centrale.

Dès la fin des temps quaternaires, nous rencontrons des preuves de goûts artistiques très développés. L'Occident de l'Europe, seule partie de l'ancien monde jusqu'ici étudiée à ce point de vue, a révélé des traces surprenantes de ces arts primitifs.

D'autres peuples, peut-être de même sang que les Magdaléniens, ont, dans le monde oriental, fait preuve des mêmes aptitudes. En Chaldée, en Égypte, la peinture se développe spécialement dans la céramique, longtemps avant l'aurore de l'histoire. Plus tard, les ferments portés en Crète par des navigateurs égyptiens font naître, chez les peuples méditerranéens d'anciennes races, un art très élevé par l'ampleur de ses conceptions, comme par son exécution.

Enfin, l'homme conçoit la pictographie, fixe sa pensée par des procédés rudimentaires d'abord, mais suffisants pour apporter à ses progrès une aide puissante. Sa mentalité s'affine, ses conceptions s'élargissent, parce qu'il peut bénéficier des pensées de ses devanciers, correspondre à distance, fixer sa volonté, l'expression de ses intérêts. De véritables sociétés se fondent dans un petit district voisin du golfe Persique, arrosé par deux grands fleuves.

Dans ce pays béni, la vie est facile ; l'homme rencontre, sur le sol et sous un ciel favorables, la satisfaction de tous ses besoins matériels ; il cultive la terre, élève ses troupeaux, trouve dans la chasse et la pêche d'inépuisables ressources, fonde les premières bourgades.

Mais ce sol privilégié excite bientôt les convoitises de peuplades pauvres, vivant misérablement dans les sables et les montagnes arides de l'Arabie. Navigateurs, comme tous les habitants primitifs des côtes, ces gens d'Orient découvrent bientôt le paradis terrestre, trafiquent avec les indigènes, s'installent peu à peu dans les îles marécageuses du delta, près de l'embouchure des fleuves, remontent le cours d'eau jusqu'aux agglomérations et s'y installent, d'abord modestement. Leurs compatriotes suivent leur

exemple ; et, du jour où ces étrangers se trouvent en nombre, ils imposent leurs mœurs, leurs dieux et enfin leur joug aux paisibles agriculteurs qui les ont accueillis.

Ainsi se produisit la première apparition des Sémites dans les bas pays de la Chaldée ; migration remontant à des âges extrêmement reculés, dont nous ne possédons que les très vagues échos de la tradition, et dont l'archéologie ne fournit que des traces fugitives.

Ailleurs, le monde est encore plongé dans la barbarie ; les néolithiques s'agitent, étendent leur influence, modifient leur habitat au détriment des races moins développées ; mais, de ces mouvements, nous ne possédons que des indices confus.

En Chaldée, le nouvel élément, plus âpre que l'ancien, domine les principautés indigènes et en fonde de nouvelles, embryons des grands États de l'avenir.

La basse vallée, probablement déjà très peuplée, reçoit peu de colons et demeure, sous le nouveau régime, le pays de Choumir ; tandis que plus haut, sur des terres peut-être libres encore, les Sémites s'installent en grand nombre ; et la Haute-Chaldée devient le pays des Akkads.

Sous la pression résultant de cet accroissement de population, ou par suite de guerres entre les anciens habitants et les nouveaux venus, une partie des vieilles tribus émigre ; remonte le Tigre, l'Euphrate, gagne la Syrie, l'Égypte ; pays que les émigrants, demi-sémitisés, trouvent à peu de chose près dans le même état de civilisation qu'offrait leur propre patrie avant la venue des Akkadiens.

La vallée du Nil, fertile, abonde en tous les biens utiles à l'homme. Cette terre, propice au développement, possédant désormais les mêmes connaissances initiales que la Chaldée, se perfectionnera sur elle-même jusqu'à produire la culture pharaonique.

Pendant que sur le Tigre, l'Euphrate et l'Euleus se forment les premiers royaumes, l'Asiate émigré dans la vallée du Nil soumet les peuplades berbères autochtones qui l'habitent et les serviteurs d'Horus préparent la monarchie.

Quant aux pays montagneux de l'Asie, la Syrie, la Cappadoce, la Haute-Mésopotamie, où les conditions de l'existence sont plus âpres, les autochtones plus rudes, la lutte contre la nature y sera plus longue et partant la civilisation moins rapide dans son essor.

Tel est l'état du monde au moment où l'histoire va naître. Chaldéens et Égyptiens ont progressé ; leur écriture pictographique des débuts s'est transformée en instruments plus souples, l'hiéroglyphe et son dérivé le cunéiforme permettant, non seulement de fixer le récit des faits, mais aussi d'exprimer les idées abstraites.

Quelques siècles avant le quatrième millénaire, les gens de la ville d'Agadè dominent sur toute la Chaldée. L'Empire suméro-akkadien est fondé. Mais cet État, pour vivre, doit occuper toute la plaine, son avenir en dépend ; il lui faut refouler dans les montagnes les aborigènes qui n'acceptent pas son joug et qui, s'ils restaient dans le bas pays, demeureraient comme une perpétuelle menace pour ce pouvoir naissant.

Antérieurement à 4000 avant notre ère, l'Élam, dernier boulevard des autochtones dans la plaine, tombe sous la domination suméro-akkadienne. Le nouvel État, celui de Sargon l'ancien et de Marâm Sin, libre du côté de la mer, de l'Arabie, des montagnes de Perse, étend alors son pouvoir vers l'Occident ; s'empare du haut Euphrate, de la Syrie, de Chypre même, dit-on. Cet empire est celui de la plaine, car nulle part les Akkadiens n'abordent les pays difficiles. Dans les montagnes, même au Liban, les autochtones peuvent en toute sécurité conserver leur indépendance.

Vers la même époque, l'œuvre des serviteurs d'Horus étant achevée dans la vallée du Nil, Ménès fonde en Thébaïde la monarchie pharaonique, que les deux premières dynasties affermissent et rendent assez forte pour qu'il soit politique de transférer à Memphis le siège du pouvoir. Le roi devient ainsi effectivement maître de la Haute et de la Basse-Égypte.

En Chaldée comme en Égypte, les arts brillent de tout leur éclat ; ils ne sont pas encore devenus conventionnels. Ce demi-millénaire sera pour ces deux pays la grande époque artistique.

Dès la IVe dynastie, les navigateurs égyptiens se lancent sur la Méditerranée, abordent toutes les côtes, jettent l'ancre dans tous les abris des îles égéennes et de la Phénicie, apportent aux peuplades primitives qui les habitent les principes qu'eux-mêmes ont reçus d'Asie, et dont ils ont développé les conséquences.

Ainsi se fonde la première civilisation crétoise qui, aux mains d'un peuple de navigateurs, se propage dans les autres îles, en Grèce, jusqu'en Italie, en Sicile et sur les côtes orientales de l'Ibérie espagnole.

L'usage du métal, de l'écriture, la peinture, la sculpture, tous les arts et toutes les industries, sont déjà répandus dans l'Asie antérieure et le bassin de la Méditerranée, que les trois quarts de l'Europe, les Indiens et le reste du globe en sont encore, tout au plus, à l'état néolithique.

Mais paraissent les peuples émigrant de l'Asie septentrionale, qui se montrent presque en même temps sur toutes les frontières du monde civilisé d'alors, à l'orient comme au septentrion. Ce sont les Iraniens, s'avançant en deux branches, l'une vers le nord, l'autre vers le sud du plateau persan ; ce sont les pré-Hellènes venus du Danube, qui occupent la Thrace et menacent l'Asie Mineure ; ce sont, enfin, les avant-coureurs des Celtes qui, suivant la marche du soleil, vont porter jusqu'aux confins occidentaux de l'Europe leurs connaissances des industries métallurgiques.

Ainsi les anciennes races de l'Asie, dominées au sud, refoulées dans les montagnes du Taurus, de l'Arménie et du Caucase, sont menacées vers le nord. Elles disparaîtront peu à peu, pour ne laisser que les peuplades caucasiennes, que le chaos de leurs montagnes conservera jusqu'à nous. Les vieux peuples de l'Europe se fondent avec les envahisseurs de leur sol. Partout les descendants des autochtones font place à de nouveaux venus, sémites pour les pays méridionaux, indo-européens dans les climats plus froids.

Après quinze cents ans d'existence, l'empire suméro-akkadien a perdu la vitalité de ses débuts. Son existence ne reposait plus, depuis longtemps, que sur ses anciennes richesses et sur ses conquêtes d'antan. Pendant son sommeil, ses ennemis, développés à son contact, avaient appris la guerre et le désir de la domination.

De l'élément sumérien de Chaldée, il ne restait alors plus rien. Dominé d'abord, absorbé ensuite, il s'était fondu dans la masse de ses maîtres, à tel point qu'au vingt-cinquième siècle, le nom de Choumirs ne présentait plus aucune valeur politique ; ce n'était donc pas des Sumériens que pouvait surgir le danger pour l'Empire.

L'Élam, au contraire, resté indépendant dans ses montagnes alors que la plaine était asservie, n'avait jamais perdu de vue la revanche, la conquête des provinces perdues. Les siècles avaient fait de lui une véritable puissance, la seule en mesure de lutter contre les armées suméro-akkadiennes.

L'Égypte se développait, étendant son influence sur le haut Nil, sur les côtes d'Arabie, dans les îles méditerranéennes. Elle n'entretenait que des relations vagues avec l'Asie; mais, de ce côté, gardait soigneusement sa frontière et, pour la mieux protéger, occupait en forces le Sinaï.

C'est vers le vingt-troisième siècle que commença dans la Susiane la réaction de l'élément autochtone contre la domination sémitique. L'Élam descendit de ses montagnes, ravagea le pays de ses anciens maîtres, et, à l'exemple des empereurs akkadiens, s'avança, dit-on, jusqu'aux plages du soleil couchant. La première phase du pouvoir sémitique était achevée; l'élément touranien redevint, pour quelques siècles, maître de l'Asie.

Mais cet élan ne devait pas être de longue durée. La puissance militaire de Suse s'affaiblit peu à peu et, profitant de l'apathie de l'Élam, deux royaumes surgirent dans les pays sémitiques : celui de Chaldée et celui d'Assyrie. L'un, s'élevant sur les ruines de l'ancien empire d'Agadé, s'en appropria les matériaux et devient de suite redoutable; l'autre, jeune, occupant la moyenne vallée du Tigre, modeste au début parce qu'il avait tout à créer, n'intervint que plus tard dans les destinées de l'Asie antérieure.

Si la réaction élamite renversa le premier grand empire asiatique, ses effets, semble-t-il, ne se bornèrent pas là; le contrecoup s'en serait fait cruellement sentir en Égypte, où des Asiates chassés de leurs foyers se précipitant en foule, la dévastèrent, la dominèrent et eussent fait disparaître à jamais la culture pharaonique, si elle ne les avait absorbés eux-mêmes. Lors de la libération du territoire, les Pasteurs étaient devenus Égyptiens dans leur manière de vivre.

C'est vers cette époque qu'il y a lieu de placer les débuts de l'influence des Phéniciens dans la Méditerranée. Sémites des rives du golfe Persique, ils étaient venus s'établir sur les côtes de Syrie; navigateurs, ils se lancèrent sur la mer où, jusqu'à cette époque, n'avaient guère navigué que des vaisseaux égyptiens et crétois. Mais en ces temps la marine égyptienne était ruinée par suite de l'occupation du Delta par les Hyksos et la thalassocratie crétoise commençait son déclin alors que les Grecs ne se montraient pasencore; c'est à ce concours de circonstances favorables que la colonisation phénicienne dut sa grandeur.

La monarchie pharaonique sortit transformée de la crise des

Pasteurs. Aux anciens Égyptiens s'étaient mélangés beaucoup d'Asiates ; aux mœurs douces d'un peuple heureux succédaient les colères, les rancunes d'une race opprimée, dépouillée de ses biens, offensée dans ses croyances. La véritable Égypte avait cessé de vivre après une existence paisible et très homogène de plus de vingt siècles. Désormais, c'est l'Égypte conquérante qui apparaît dans l'histoire, l'Égypte vengeresse, ambitieuse, dominatrice.

L'Élam et la Chaldée, repliés sur eux-mêmes après les grands efforts qu'ils venaient de fournir, se recueillaient pour réparer leurs forces quand survint l'invasion cosséenne, qui domina tous les pays de l'Euphrate et du Tigre, mais semble avoir à peine effleuré l'Élam.

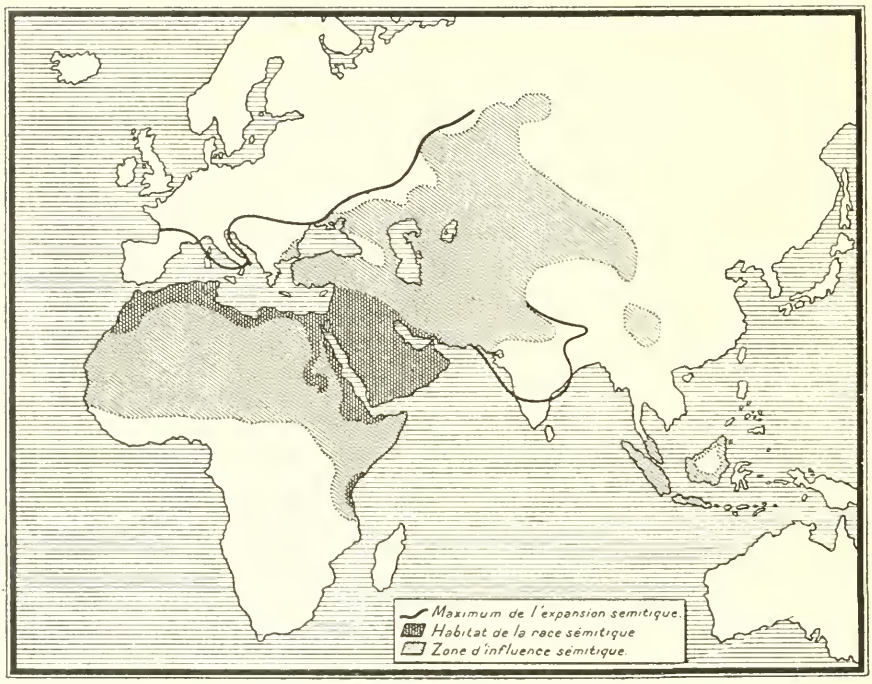
Nous ne savons pas d'où venaient ces envahisseurs ; ils arrivaient soit des contreforts occidentaux du plateau iranien, soit des montagnes qui s'élèvent au nord du golfe Persique. Peut-être même leur mouvement fut-il dû à l'arrivée, dans le sud de l'Iran, des tribus perses qui, chassant devant elles les anciens occupants, s'emparaient de leur patrimoine.

A la faveur de tous ces troubles, un puissant royaume se développa dans le nord de l'Asie antérieure, celui des Hétéens ; pouvoir autochtone, semble-t-il, dont l'influence s'étendit depuis l'extrémité de l'Asie Mineure jusqu'au Caucase et à l'Araxe, État appelé à jouer un rôle important vis-à-vis de l'Égypte et de l'Assyrie.

Les Pharaons conquirent l'Asie, mais leur domination n'y fut qu'éphémère : à peine dura-t-elle quelques siècles. Leur autorité à l'intérieur était brisée, leur pouvoir chancelant ; rapidement leur monarchie tomba dans cette longue agonie qui se prolongea jusqu'au temps où les Achéménides réduisirent la vallée du Nil en province de leur empire.

C'est que, chez les Égyptiens, la vie nationale s'était atrophiée, depuis l'invasion des Pasteurs, par l'introduction d'un sang nouveau, celui des Asiates. Ainsi, et pour les mêmes causes, périrent la plupart des grands États ; Rome en mourut, Byzance lutta jusqu'à l'aurore des temps modernes, ne se soutenant que par le prestige du nom romain. Aucun grand État ne s'est jamais maintenu qu'en basant sa puissance sur la communauté des intérêts et des tendances du peuple et de ses maîtres ; le mélange du sang, cause de divergences au sein même du pays, a toujours amené la décadence d'abord, la ruine ensuite.

Pendant les trois premiers millénaires dont l'histoire enregistre les annales, la lutte pour la prépondérance s'est toujours passée entre deux éléments ethniques seulement, le Sémite et l'autochtone, Sémite pur ou mitigé d'autochtone, autochtone pur ou mélangé de Sémite; c'est que jusqu'alors ces deux races, les



Expansion sémitique aux temps actuels.

seules en présence, détenaient toute la civilisation mondiale; les autres n'étaient pas encore entrées en scène.

Mais les temps étaient changés; le vieux monde, enserré sur les frontières du nord par les hordes sorties de l'Asie septentrionale, était menacé par ce flot qui, lentement, s'avançait vers le sud, guettant avec convoitise cette belle proie qu'étaient les richesses de l'Asie antérieure et de l'Égypte.

Se chassant les unes les autres, des tribus sans nom, sans histoire, montraient déjà leurs avant-coureurs dans la Thrace et sur les deux rives de l'Hellespont, sur les côtes de l'Anatolie, dans la Grèce continentale, en Italie et dans tout le plateau iranien. Elles avaient envahi le nord de l'Inde, refoulant les anciens habitants vers

le sud et dans les montagnes. Ce déluge, dont quelques vagues isolées vinrent se briser jusqu'en Égypte, menaçait de tout engloutir ; le développement de la puissance assyrienne, seul, retarda de quelques siècles la chute du vieux monde.

Jamais les instincts de rapine et de cruauté ne se montrèrent, chez aucun peuple, aussi violents que chez les Assyriens. Cette nation fut le grand fléau de l'antiquité ; elle noya dans le sang l'Asie et l'Égypte, couvrit le monde de ruines, courba sous son joug odieux tous les peuples civilisés d'alors, arrêta les élans nationaux, tua les aptitudes des vieilles races.

Rien chez elle ne décèle d'autres appétits que ceux des jouissances matérielles ; elle se complaît dans la cruauté, dans l'écrasement des malheureux dont elle fait sa proie, et ses ambitions sont sans limites.

En quelques siècles elle a ruiné tous les anciens peuples, les a épuisés, désarmés contre les luttes de la vie. En sorte qu'au jour où Ninive elle-même tombera, aucun d'entre eux ne trouvera le restant nécessaire de vitalité pour se relever. C'en sera fait de ces vieilles nations ; de nouveaux venus se partageront leurs dépouilles sans rencontrer la moindre résistance.

Pendant que ces événements se déroulaient dans l'occident de l'Asie, que les races vieillies agonisaient, une étoile commençait à luire dans l'Extrême-Orient. Après des siècles d'efforts, la Chine sortait des ténèbres. Sa civilisation était encore bien rudimentaire ; mais, née vers le second millénium avant notre ère, elle devrait vivre plus de cinq mille ans et est encore aujourd'hui dans toute la verdeur d'une brillante vieillesse. Ce peuple nombreux, isolé, a toujours su chasser de son domaine physique et intellectuel tous les éléments étrangers capables de vicier ses tendances et ses traditions. La xénophobie fut la principale cause de la durée et de la conservation de cette curieuse culture.

Sous les coups des Assyriens, sous la pression des peuples indoeuropéens, le royaume hétéen disparaît et avec lui les derniers vestiges de la puissance touranienne dans l'Asie antérieure ; quant au vieux royaume crétois et aux principautés pré-helléniques, ils ont été balayés par l'invasion dorienne.

L'Assyrie, elle aussi, a rempli sa destinée : voilà qu'il vient du nord de terribles hordes, celles des Cimmériens et des Scythes, qui, traversant l'Asie comme un tourbillon, anéantissent la puis-

sance d'Assour et que, quelques années après, Ninive elle-même tombe sous les coups des Mèdes que, si souvent jadis, elle a vaincus et de sa sœur de Chaldée, dont elle avait fait son esclave.

Quant aux Cimmériens et aux Scythes, après avoir, semblables

Expansion de la race jaune aux temps actuels.

à l'ouragan, ravagé l'Asie, ils disparaissent, comme la tourmente elle-même, sans laisser d'autres traces que des ruines jalonnant leur passage.

L'Assyrie, l'Élam, l'Ourarthou, le royaume hétéen, les trônes de Syrie, ne sont plus; il ne reste du monde antique que Babylone et l'Égypte, toutes deux épuisées, agonisantes.

Quelques siècles s'écoulent encore avant que la nouvelle politique mondiale se déclare. Pendant ce temps, les Mèdes règnent sur le haut Tigre et le Nord de l'Iran ; bien des tribus se dépla-

cent ; de nouveaux Etats se forment en Asie Mineure, en Grèce, en Italie, en Afrique ; la mentalité grecque se fait jour, couvre bientôt toute la Méditerranée, porte dans maints pays le progrès matériel et intellectuel.

Avec l'Empire mède et l'expansion de la culture hellène commence l'incubation de l'ère moderne, de celle de la prépondérance indo-européenne dans laquelle nous vivons. Elle a duré mille ans de moins que celle des autres races, et cependant, a su mener le monde au degré de civilisation dont nous jouissons aujourd'hui.

En peu d'années, l'Empire achéménide, successeur de celui de Cyaxares, s'étend des rives de l'Indus jusqu'à la Méditerranée, du Caucase et de l'Euxin aux oasis de l'Égypte. Le sceptre des Darius et des Xerxès a fondé le plus grand empire du monde, n'ayant en face de lui que des peuples soumis d'avance, épuisés qu'il étaient par trois mille ans de luttes et de désastres.

Mais cet empire, presque sans bornes, n'est que le reflet des anciennes monarchies asiatiques ; comme elles, il gouverne par la terreur qu'il inspire, exploite les peuples sans les administrer. C'est que Mèdes et Perses ont appris à l'école de l'Assyrie, qu'ils ont renoncé à leurs tendances originelles, aux préceptes de leurs traditions philosophiques. Ce ne sont plus des Indo-Européens ; mais bien de véritables Asiates, aux objectifs matériels, aux moyens violents.

Peu à peu, ne rencontrant plus d'ennemis contre qui lutter, car, après ses échecs en Europe, il a renoncé à ses ambitions d'hégémonie mondiale, l'Empire perse s'affaiblit au point qu'une poignée de mercenaires grecs, dix mille hommes, peut impunément traverser ses provinces, s'avancer jusqu'en Chaldée et gagner la mer Noire par l'Arménie.

Cette campagne fameuse présageait la ruine de la puissance perse, parce que les Grecs venaient d'en mesurer la faiblesse. Mais divisés entre eux, se querellant sans cesse, les Hellènes de l'Attique et du Péloponèse étaient inaptes aux grands efforts de politique extérieure. C'est aux rois de Macédoine qu'il était réservé de venger l'Hellade, en renversant le dernier des empires orientaux.

Philippe avait préparé son État et son peuple aux grandes choses, Alexandre les accomplit. En quelques années, sous les coups de la Phalange, la Perse avait cessé d'être ; et, lors de la

mort du héros, la culture grecque régnait depuis l'Indus jusqu'aux colonnes d'Hercule, depuis le Danube jusqu'aux sables de l'Afrique.

Répartition des populations d'origine indo-européenne dans l'Asie antérieure.

L'Orient était aux Macédoniens, l'Occident aux colonies d'Athènes, de Phocée, de Milet, de Corinthe.

Pendant que ces événements bouleversaient l'Asie, que les navigateurs hellènes parcouraient en maîtres la Méditerranée, une modeste bourgade se fondait sur les rives du Tibre, Rome, à qui le destin réservait la couronne du monde.

L'Empire d'Alexandre s'abîma lors de la mort du conquérant; ses généraux se le partagèrent, et il se forma, sous l'égide hellénique, une foule d'États qui tous, après de terribles luttes, se développèrent, pour un temps, suivant leur génie.

L'Égypte sous les Lagides, la Syrie sous les Séleucides, la Baktriane, le Pont, l'Arménie, devinrent des foyers de civilisations semi-grecques, semi-indigènes d'abord, spéciales ensuite.

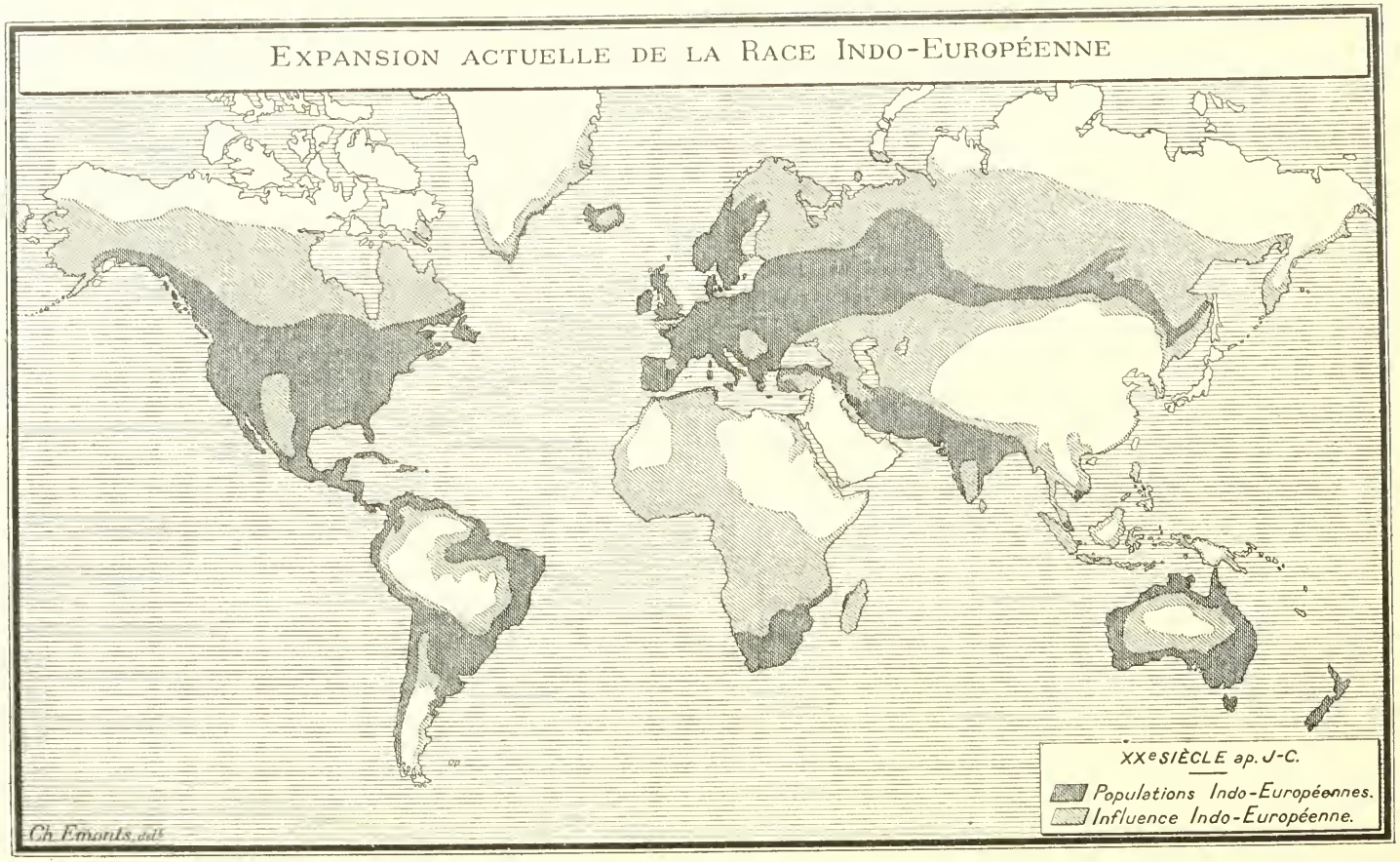
L'épopée macédonienne frappa les imaginations, les poètes s'en emparèrent, les Hellènes l'exaltèrent, le héros fut déifié, et son nom devint un objet d'orgueil pour les peuples de la Méditerranée. Qu'avait-il fait, cependant ? il avait vaincu des peuples sans cohésion, vermoulus, et, après avoir conquis, n'avait rien su fonder.

La postérité se montra plus juste que les contemporains et les compatriotes du demi-dieu : elle conserva le nom fabuleux d'Alexandre, le glorifia, le chanta, mais ne lui réserva pas, comme à César l'impérissable gloire de faire de son nom l'expression de la puissance suprême.

Ce sont les ruines de cet empire grec que Rome eut à vaincre, quand elle entra en scène dans l'Asie; fille de la Grèce par sa culture, elle avait su joindre au génie de sa maîtresse la science du gouvernement qui, jusqu'alors, avait manqué à tous les empires ; avec une poignée d'hommes, elle savait maintenir un royaume sous sa domination.

Elle anéantit Carthage, sa rivale en Occident, débris de l'antique puissance phénicienne dans la Méditerranée; convertit en provinces l'Égypte, la Syrie, les États des successeurs d'Alexandre, et la Grèce elle-même ; étendit son pouvoir jusqu'aux peuples d'Albion et ne s'arrêta, d'une part qu'aux pentes du plateau persan presque inabordable pour ses armées, d'autre part au Rhin, derrière lequel se mouvaient ces peuples qui, quelques siècles plus tard, devaient la renverser elle-même, mais se soumettre à son esprit.

En Extrême-Orient, la Chine était dans toute sa puissance; aux Indes se formaient des royaumes, dont ceux de l'Ouest et du Nord qui, au contact de la Baktriane, s'étaient imprégnés des idées grec-


EXPANSION ACTUELLE DE LA RACE INDO-EUROPÉENNE
XXe SIÈCLE ap. J-C.
Populations Indo-Européennes.
Influence Indo-Européenne.
Ch. Emonds, del.

ques. En Perse, la dynastie parthe avait constitué un puissant État, guerroyant contre les légions romaines et traitant d'égal à égal avec les empereurs.

Tout le monde civilisé d'alors, sauf la Chine, était au pouvoir des Indo-Européens. On vit alors, à Rome, un développement intellectuel, moral et matériel inouï ; ce fut la grande époque pour les lettres, pour les arts, pour le luxe, pour la puissance. Les Césars, maîtres du monde, virent l'univers entier se prosterner à leurs pieds.

Certainement les Romains n'excellaient pas en toutes choses ; l'art et la littérature avaient brillé d'un plus vif éclat en Grèce, au siècle de Périclès ; les sciences, l'industrie, la navigation devaient, dans l'avenir, surpasser de beaucoup ce qu'elles furent sous les Augustes ; mais Rome avait su atteindre en chaque chose un degré qui force l'admiration, degré que, dans bien des cas, nous sommes loin d'atteindre aujourd'hui.

Les Barbares, détruisant la puissance romaine, se taillèrent des royaumes dans les provinces de son empire. Victorieux par les armes, ils furent vaincus par cette culture sublime qui régit encore l'univers. Indo-Européens, ils envahissent peu à peu tout le globe; et le jour viendra bientôt où, de toutes les races qui le peuplaient au début de l'histoire, deux seules resteront en présence : l'Aryen dans les deux hémisphères et le Jaune dans l'Extrême-Orient. Les Asiatiques survivront peut-être, mais la prépondérance de l'esprit indo-européen semble aujourd'hui devoir être définitive.

II

Les conceptions religieuses et philosophiques.

Dès les origines, l'homme, semble-t-il, conçut des idées religieuses ou superstitieuses. On retrouve de vagues traces d'un culte dès les temps glaciaires, des indices certains lors de l'apparition de l'état néolithique.

Ces sentiments prirent naissance, chez les premiers hommes, au contact des phénomènes dont ces esprits simples ne pouvaient concevoir les causes ; il s'établit rapidement un lien entre les circonstances heureuses ou malheureuses de la vie et les faits naturels inexpliqués. L'homme attribua tout ce qui dépassait sa compréhension à des volontés surnaturelles, qu'il rendit responsables du bien et surtout du mal qui lui advenaient.

C'est ainsi que, de l'impuissance des efforts humains sur les phénomènes incompréhensibles, sont nées la crainte et l'espérance mystérieuses et que, pour fléchir les auteurs de ces phénomènes, l'être simple inventa la prière et le sacrifice, forme matérielle de l'invocation. A la multiplicité des effets correspondait forcément, pour des mentalités primitives, la pluralité des causes. Cette pluralité enfanta d'abord le polythéisme, dont les formes varièrent à l'infini suivant les tendances ethniques et les caractères d'ambiance.

« L'homme peupla d'abord l'espace de forces libres, passionnées, susceptibles d'être invoquées et fléchies (1). » L'histoire enseigne qu'au début ces forces étaient considérées comme multiples, que l'idée de l'unité divine n'est venue que très tardivement, parce qu'elle exigeait une généralisation des causes, que seuls des esprits développés étaient aptes à concevoir.

(1) Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, I, p. 27.

Les premiers peuples n'étaient pas encore sédentaires ; sous toutes les latitudes ils se déplaçaient comme font aujourd'hui encore les Bédouins et les Tartares, pour les besoins de leurs troupeaux. « La réflexion philosophique du nomade, dit Renan (1), s'exerçant avec intensité dans un petit cercle d'observations, l'amène à des idées extrêmement simples, et comme le progrès religieux consiste toujours à simplifier, il se trouve très vite que le nomade dépasse en religion les peuples qui lui sont supérieurs en civilisation. » Aussi, dès l'aurore de l'histoire, constatons-nous chez les peuples de la Chaldée et de l'Égypte, à peine sortis de l'état nomade, une religiosité intense ; voyons-nous le prêtre jouer un rôle prépondérant, les rois chercher à faire descendre leur pouvoir de l'autorité divine.

Dans chacun des foyers de croyance, il se forma bientôt des coutumes rituelles réglementant la prière et le sacrifice ; et quelques esprits, plus développés que les autres, prenant la direction de ces lois, il se forma des clergés, le prêtre devenant l'intermédiaire nécessaire entre l'homme et la divinité.

Les clergés divers de l'antiquité compliquèrent à plaisir les cultes, en leur adjoignant une foule de pratiques, dont ils firent plus d'état que de la croyance elle-même. Ces rites et ces pratiques devinrent entre leurs mains un puissant instrument de domination ; et les religions les plus philosophiques, les plus morales, les mieux conçues pour réfréner les passions humaines, se vicièrent entre leurs mains.

Le domaine de l'incompréhensible, très vaste au début, se restreignit peu à peu au fur et à mesure du progrès, et chez quelques rares intelligences plus affinées, naquit la conception d'une force unique, supérieure à toutes les autres, les englobant. Mais les rites fixés à l'origine, maintenus plus tard pour l'usage et la conduite des masses, reposant sur les incompréhensions primitives, n'étaient pas susceptibles d'évolution ; en sorte que les connaissances humaines s'étendant chaque jour, leur progrès ne fut pas suivi par les règles des cultes et que ces cultes en furent mortellement atteints. C'est ainsi que s'éteignirent toutes les religions de l'antiquité.

L'idée de la divinité, pour les Sémites, se rattachait aux astres,

(1) Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, I, p. 44.

pour les Sumériens aux forces de la nature; et ces deux conceptions partaient du besoin de s'adresser à quelqu'un ou à quelque chose pour conjurer le mauvais sort.

Ces deux religions primitives n'avaient rien de philosophique ; l'intérêt en était le mobile et la superstition le guide. Elles se fondirent et, se répandant sur toute l'Asie antérieure, donnèrent le jour à une multitude de croyances reposant toutes sur les mêmes principes. Il en résulta que chaque tribu crut en un dieu plutôt qu'en un autre, adora le sien, celui auquel elle avait accordé sa confiance et qui, suivant ses prêtres, l'avait choisie elle-même comme son peuple privilégié. C'est ainsi qu'il y eut les peuples de Bel, d'Assour, de Baal, de Yahwè, etc...

En Chaldée, en Assyrie, en Phénicie, dans Israël, en tout pays sémitique, le dieu était un dieu national, résumant en lui tous les intérêts, tous les appétits, toutes les espérances de la nation. A ce point de vue seulement, il était dieu unique aux yeux de ses adorateurs ; car le reste de l'humanité ne le concernait pas.

Les Asiates ont vénéré les arbres, les sources, les pierres ; ils étaient naturistes à ce point de vue que, pour eux, arbres, sources, pierres n'étaient que les symboles du maître de toutes choses, des manifestations matérielles d'un être supérieur très éloigné de l'homme puisqu'il habitait les cieux, près des astres, au foyer de la lumière. Ces dieux sont terribles, redoutables, ne se laissent point fléchir (1).

Ce système religieux était au plus haut degré contraire au progrès; il prêchait l'égoïsme, le mépris des intérêts et de la vie d'autrui, la vengeance et la haine. Il rendait, il est vrai, plus solidaires les divers éléments d'une même nation ; mais cette solidarité même ne faisait qu'accroître les distances séparant les peuples entre eux, chacun n'ayant comme objectif que de dominer son prochain, de le déposséder de ses biens. Il ajoutait aux rivalités entre races des rivalités entre peuples d'une même famille, entre tribus d'un même peuple, entre clans d'une même tribu, poussant ainsi la division à l'extrême. Il fut un fléau pour le progrès.

Dans la société compliquée de l'Égypte où, dès les origines, deux cultes au moins s'étaient mélangés, la divinité disparaissait

1. Cf. Lagrange, *Hist. des relig. sémitiques*, p. 442.

presque au milieu des pratiques compliquées, créées par le clergé pour mieux assurer son crédit et, partant, son pouvoir.

« Chaque nôme avait son dieu particulier, tout était dieu dans la nature, et spécialement les animaux, et cependant aucun peuple polythéiste dans son culte n'a affirmé avec plus d'énergie que l'Égypte ancienne l'unité du divin. Les égyptologues ont affirmé que l'Égypte était monothéiste ; pour les uns c'était le monothéisme primitif, pour les autres c'était le résultat de la spéculation philosophico-sacerdotale ; mais il est impossible de constater sur ce point, ni un progrès, ni une décadence (1). »

Quoi qu'il en soit, le caractère égyptien, plus doux que celui de l'Asiatique, avait introduit dans sa religion comme dans sa morale plus d'humanité, plus de tolérance vis-à-vis de l'étranger, du prochain. A ce titre, comme d'ailleurs à bien d'autres encore, la mentalité égyptienne dépassait de cent coudées celle des Asiates.

Les dieux grecs, plus rapprochés des hommes que ceux de la Chaldée et de l'Égypte, ont été s'en approchant chaque jour davantage. Ce sont des héros, des hommes comme tous les hommes, devenus dieux par leur immortalité, détenant de ce fait une partie du pouvoir suprême. Ayant été hommes, ils sont aptes à comprendre les besoins, les désirs des mortels ; on peut raisonner avec eux, les convaincre ; ils sont compatissants.

Il en sera de même plus tard chez les Romains et dans toute l'Europe latinisée ; nulle part, et en aucun temps, on ne rencontrera chez les ancêtres de notre race le dieu impitoyable. Chez les Iraniens, le dieu de l'Avesta perpétuellement en lutte contre l'esprit du mal est une force unique, pitoyable, même pour les animaux, essentiellement bonne, recommandant la charité : c'est encore là une divinité indo-européenne. Il en est de même aux Indes sous d'autres formes, chez ces peuples frères des Iraniens, qui ont fondé le brahmanisme.

En progressant, la Chaldée avait distingué la loi humaine de la loi religieuse, concevant la conduite des hommes autrement que par le culte. La Grèce fit plus, elle sépara la science et la philosophie de la religion ; elle discuta en dehors des dieux, négligeant les traditions, se plaçant au-dessus du vulgaire et primitif besoin de tout rapporter à la divinité.

(1) LAGRANGE. *Hist. des relig. sémitiques*, p. 740.

Les diverses écoles helléniques de la pensée, se trouvant en présence des plus graves problèmes de la métaphysique, les résolurent suivant un entendement très varié ; les seules de leurs conceptions qui demeurèrent dans l'antiquité furent le platonisme, avec sa morale élevée, et le stoïcisme, doctrine très séduisante, mais contraire au progrès, parce qu'elle pousse l'homme vers l'égoïsme, qu'elle abat son initiative, sa volonté en lui enlevant le grand mobile de tous les efforts, la suprême espérance.

Les esprits se mouvaient au milieu de croyances surannées et de théories philosophiques les plus diverses, quand le christianisme survint ; très supérieur comme morale à tout ce qui avait été conçu avant lui, proclamant l'égalité des hommes devant un dieu unique et universel, il leur faisait un devoir de considérer autrui comme soi-même.

La religion nouvelle était trop en opposition avec les traditions séculaires et les tendances anaryennes pour satisfaire des âmes sans générosité ; l'Asie, son berceau, la méconnut. L'hégire devait apporter aux Orientaux les satisfactions conformes à leur caractère ; mais le christianisme devint la religion de l'Europe parce qu'il exprimait les sentiments des peuple qui l'habitent et, avec eux, sa morale fit, sous diverses formes, la conquête du monde.

III

La littérature.

A peine l'écriture était-elle connue dans son état rudimentaire, la pictographie, qu'il se forma une littérature. Ce furent d'abord des énumérations de titres, des formules religieuses; puis dès le quatrième millénaire, alors qu'elle s'était transformée en hiéroglyphes et leurs dérivés, nous voyons apparaître en Chaldée (1), comme dans l'Égypte, des récits de campagnes militaires, des listes de peuples vaincus. C'est ainsi que débutent les lettres.

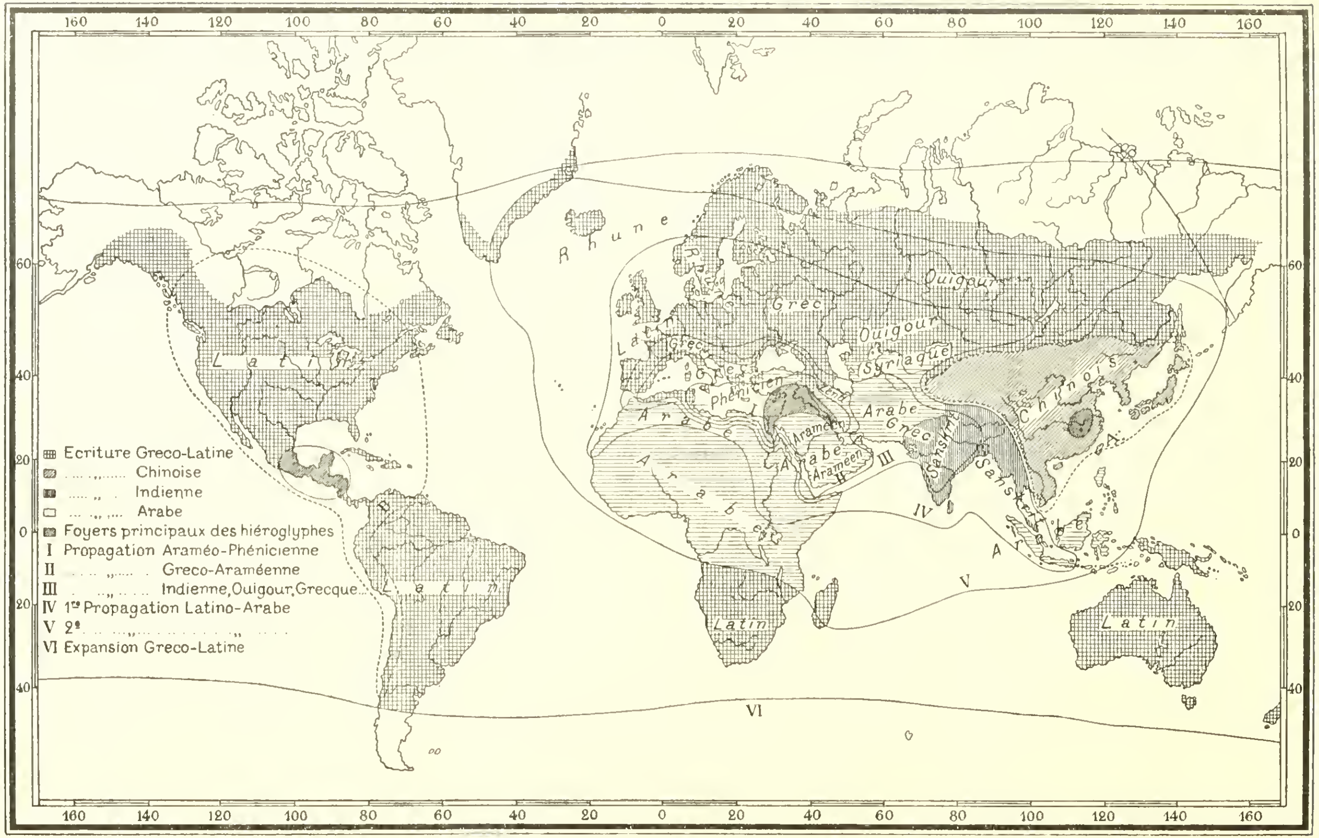
Mais bientôt les conceptions religieuses se compliquèrent, et les prêtres, sentant l'intérêt qu'il y aurait pour eux à fixer les traditions et les lois du culte, écrivirent de véritables ouvrages rituels et théologiques. Le plus ancien d'entre eux, parvenu jusqu'à nous, est le livre des pyramides de l'Égypte.

Il se fonda, dans la vallée du Nil et dans la Chaldée, des bibliothèques malheureusement perdues aujourd'hui, où se conservaient des traités de morale, d'histoire, de mathématiques, d'astronomie, des livres sur la religion, sur les lois, sur les coutumes, sur toutes les branches des connaissances d'alors.

Le peu que nous possédons de ces époques lointaines ne produit pas grande impression par la forme du discours; ce ne sont que des énoncés brefs, secs, sans élégance, et bien peu en rapport avec le goût et les arts, alors si développés.

Les premières pages vraiment littéraires sont dues à l'Assyrie. Les rois y dépeignent les horreurs que leurs armées commettaient de par le monde; mais au milieu de ces scènes sanglantes, on rencontre parfois des passages saisissants de réalisme.

(1) H. de Genouillac, A travers la littérature babylonienne, ds. *Rev. des Idées*, 15 avril 1908, n° 52.



Expansion des diverses écritures sur le globe.

Vers cette époque, d'ailleurs, au moment où l'empire va passer entre les mains des Perses, toute l'Asie antérieure est en possession de l'écriture, et la Grèce elle-même fait usage de l'alphabet.

Toutes les côtes de la Méditerranée emploient les lettres phéniciennes ou leurs dérivés ; on écrit en Judée, à Tyr, à Sidon, à Carthage, en Sicile, en Italie, en Grèce.

La Bible qui, comme on le sait, est de rédaction relativement récente, nous a laissé de très belles pages; mais ces pages sont contemporaines des débuts de la grande littérature grecque, et l'on est tenté de penser que la Judée n'a pas été sans subir, plus ou moins fortement, l'influence de la culture gréco-égyptienne de la Basse-Égypte, grecque de Chypre, des côtes de l'Asie Mineure et des îles.

La Perse, l'Inde, la Chine ont laissé de ces époques de curieux écrits ; mais que sont ces pages comparées aux récits de Ctésias, d'Hérodote, d'Hécatée, aux vers sublimes attribués à Homère, à Hésiode ! On savait écrire en Orient mais on n'avait point encore appris à penser d'une façon élégante.

C'est à la Grèce qu'il était réservé de créer la véritable littérature, d'exploiter toutes les finesses, toutes les souplesses d'une langue et de surpasser, en quelques siècles, trois mille ans des efforts de l'Asie. Le grec, d'ailleurs, était un instrument admirable; il répondait au génie de la race qui l'avait créé, et cette race sut en tirer un incomparable parti.

Rome s'empara des principes de l'Hellade, s'instruisit à son école, développa sa propre langue, lui appliqua les règles grecques de la rhétorique, produisit des merveilles dans tous les genres, au point que nous sommes encore ses élèves. Est-il bien certain, d'ailleurs, que nous surpassions nos maîtres ?

IV

Les arts.

Les premiers essais artistiques dont la trace nous soit parvenue se révèlent dans les cavernes de la fin des temps glaciaires, époque à laquelle le dessin avait acquis, déjà, un surprenant degré de perfection.

Certainement nous ne possédons pas les chefs-d'œuvre de ces âges ; cependant nous nous rendons aisément compte de la grande habileté de ces premiers artistes, de l'entendement avec lequel ils s'inspiraient de la nature, ainsi que de la simplicité de leurs procédés d'exécution. Chez presque tous les primitifs on trouve des essais artistiques ; mais ce ne sont jamais que d'enfantines et souvent grossières images, en comparaison des gravures laissées par les Magdaléniens.

Des tendances artistiques aussi marquées eussent, sans nul doute, donné naissance à des arts supérieurs, s'il leur avait été permis de se développer ; mais l'invasion de l'Occident européen par des peuples encore grossiers les tuèrent au berceau.

L'époque de ces premières écoles nous reste inconnue ; aussi ne pouvons-nous les rattacher d'aucune manière aux tentatives, certainement postérieures, dont on rencontre les vestiges dans d'autres régions.

En Asie, semble-t-il, ce fut la Chaldée qui, la première, rendit avec une certaine habileté ses conceptions artistiques. De là, ces arts naissants passèrent en Égypte, où ils se développèrent rapidement, mais s'enfermèrent de suite dans des règles strictes qui, toujours, les empêchèrent d'atteindre les hauts sommets. Dans son ensemble, l'art égyptien manque de réalisme ; quelques rares morceaux parvenus jusqu'à nous, plus libres dans leur com-

position, montrent, cependant, combien les canons religieux durent, dans la vallée du Nil, entraver le génie des artistes (1).

En Chaldée, l'art n'était retenu par aucun frein; aussi ce pays a-t-il produit, à côté d'une foule de sculptures provinciales, des œuvres remarquables. Les tendances esthétiques étaient bien certainement dans le patrimoine des Sumériens, car on rencontre leurs traces parmi les vestiges antérieurs à l'arrivée des Sémites. Les Akkadiens ne les anéantirent pas, comme les Néolithiques avaient fait en Europe des arts magdaléniens ; ils cherchèrent à se les assimiler, les encouragèrent même; mais, malgré leur bon vouloir, les atrophièrent, parce que l'art ne rentrait pas dans leurs aptitudes, parce que leurs préoccupations étaient ailleurs.

L'époque de l'Empire suméro-akkadien semble être celle de l'apogée des arts chaldéens, parce qu'en son temps l'ancien élément ethnique jouait encore un grand rôle. Mais du jour où le Sémite domina, non plus seulement sur les peuples, mais sur les esprits, l'art se transforma, devint utilitaire, fut mis uniquement au service des grands et de la politique. Cette évolution conduisit l'art chaldéen jusqu'aux conceptions assyriennes, lourdes, conventionnelles, brutales.

Il suffit de comparer les œuvres portant le nom de Naràm Sin aux plus beaux morceaux, leurs contemporains, de l'ancien Empire égyptien, pour saisir d'un seul coup d'œil les différences essentielles qui séparent ces deux écoles. L'Égypte devait, par la force des choses et de ses institutions, s'enfoncer de plus en plus dans le conventionnel; tandis que les arts asiatiques, plus libres, étaient malheureusement destinés, comme l'Asie entière, à devenir esclaves des maîtres de Babylone et de Ninive. Dans les deux pays, pour des causes différentes, les aptitudes furent atrophiées, les efforts sans lendemain.

L'art égyptien, dès le vingt-cinquième siècle avant notre ère, au plus tard, inspira celui de la Crète qui, libre de toute contrainte religieuse, donna cours à ses fantaisies artistiques et par-

(1) Dans les arts plastiques, l'égyptien cherche à pallier les brutalités de la nature, atténue l'importance des muscles, allonge le corps humain, cherche à le rendre gracieux. En Chaldée et en Assyrie, tout au contraire les sujets sont trapus et les marques de la force physique exagérées à dessein. Les deux écoles diffèrent autant l'une de l'autre que le caractère des peuples chez qui elles se sont développées. « Le goût de la force brutale, associé à celui des spectacles cruels, se retrouve dans la longue série des bas-reliefs d'albâtre, datant des années 800-600, que Botta et Layard ont découverts à Ninive. » (S. Reinach, *Apollo*, 1906, p. 24.)

vint ainsi à surpasser ses maîtres; mais l'invasion dorienne devait l'anéantir.

La céramique crétoise, qui se relie très nettement à celle de l'Asie, fit elle-même des élèves dans toute la Méditerranée, en Italie, en Sicile, en Espagne, dans les îles. Elle enfanta la poterie mycénienne, avec quelques mélanges d'influence asiatique directe.

Comme les Indo-Européens de l'Iran et de l'Europe occidentale leurs congénères, les Hellènes ne possédaient, lors de leur arrivée dans le bassin de la Méditerranée, aucun sens des arts; mais ils en avaient, au plus haut degré, les aptitudes latentes. Rapidement ils affinèrent leur mentalité et développèrent leurs facultés au contact des vieilles civilisations; et, inspirés par les œuvres crétoises, égyptiennes, syriennes, hétéennes et chaldéennes, parvinrent en peu de siècles, dans toutes les branches, à ce degré artistique qui jamais n'a été surpassé.

Dans les monuments et les objets les plus anciens de la Grèce, on retrouve sans cesse les traces de l'esprit dont les artistes se sont inspirés. Il n'est pas toujours aisé d'en reconnaître l'origine d'une manière précise, mais ces influences sont indéniables. On sent l'effet des conceptions de l'Égypte, de la Phénicie, de la Chaldée, mélangées d'autres tendances, que nos connaissances actuelles ne nous permettent pas encore d'analyser.

Peu à peu ces marques s'atténuèrent pour disparaître enfin; parce que les Hellènes, doués au plus haut degré du sentiment de l'esthétique, se tournèrent vers la nature, dont ils se rapprochèrent le plus possible, ne conservant des enseignements de leurs maîtres que les procédés et quelques motifs de décoration. L'esprit artistique grec était entièrement différent de celui des peuples orientaux; alors qu'Élamites et Chaldéens, qu'Égyptiens et Syriens, partis de la nature, avaient évolué vers le conventionnel, les Hellènes, au contraire, s'inspirant de modèles étrangers largement stylisés, se rapprochèrent insensiblement de la nature et atteignirent leur apogée lorsqu'elle devint leur seul guide.

Pendant que la Grèce enfantait des merveilles, la Perse, sa sœur ethnique, ne savait que copier grossièrement les œuvres de l'Assyrie et de l'Égypte. N'inventant rien par elle-même, ne sachant même pas imiter fidèlement ses modèles, elle ne devait laisser que de médiocres œuvres, auxquelles il serait indigne de l'Art d'attribuer un style.

De même que la culture artistique de l'Orient s'était répandue, de même l'art grec colonisa ; mais ses conceptions sublimes ne furent jamais comprises en dehors des Hellènes ; et ce que nous ont laissé l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure, la Baktriane, dans le style grec, ne sont que de grossières imitations où se reconnaît de suite la lourde main de l'indigène.

C'est que la Grèce seule, et à cette époque seulement, était capable de ces merveilles ; l'apogée de la puissance intellectuelle et artistique fut, dans l'Hellade continentale et maritime, au siècle de Périclès. Ensuite l'amour du beau déclina lentement et, sauf dans quelques rares exceptions, n'était plus, à l'époque romaine, capable d'inspirer les grandes œuvres d'antan. Certes, le génie grec dépassait encore de cent coudées les aptitudes des autres peuples, mais il se montrait inférieur à lui-même.

L'art grec est le seul grand art ; et le quatrième siècle avant notre ère fut celui où le sentiment du beau a été le plus développé. Tout ce qui l'a précédé ne fut, à proprement parler, que l'incubation de cet apogée de l'esthétique ; tout ce qui l'a suivi n'en a été que la décadence. Dès lors, ses œuvres gouvernèrent le sentiment artistique dans le monde entier. A bien des époques, et plus spécialement à la Renaissance, on s'en est inspiré, s'efforçant de l'imiter, sans jamais l'atteindre.

Rome, fille de la Grèce au point de vue du goût, comprit rapidement que, les arts ne rentrant pas dans son génie, jamais elle ne parviendrait à égaler sa maîtresse ; elle s'en remit aux artistes grecs qui, bien qu'alors d'un talent inférieur, l'ornèrent cependant de belles œuvres.

Les préoccupations romaines étaient surtoutd ans la politique, la guerre, le gouvernement, le commerce. Les talents de la reine du monde se manifestaient dans les grands travaux, les constructions impérissables, la création des routes, des ports ; et cependant, son peuple montrait un goût raffiné jusque dans les moindres détails de la vie courante ; on ne voyait pas dans une maison romaine ce choquant utilitarisme de nos habitations modernes. Le gracieux était de mode en toutes choses et chez tous.

La belle époque fut celle des douze Césars, parce que les Romains, très raffinés, imbus d'hellénisme, avaient attiré dans leur capitale tout ce que les villes grecques renfermaient alors de littérateurs, de savants et d'artistes. On parlait grec à la cour

de Néron, on jouait en grec sur les théâtres où fréquentait la haute société.

Les troubles survenus dans l'Empire amenèrent avec eux le déclin des sentiments artistiques. On s'inspirait toujours des belles œuvres de l'ancien temps que le peuple admirait encore dans les temples et sur les places publiques ; mais on les imitait gauchement à Rome, plus maladroitement encore dans les provinces.

Vint alors l'invasion des Barbares : des peuples sans goûts, sans traditions artistiques, se ruèrent sur l'Empire, dévastant, détruisant les merveilles du passé. Enfin, le Christianisme et l'Islam achevèrent, par fanatisme, l'œuvre d'anéantissement commencée par les Barbares.

Rien ne fut respecté, ni les admirables temples de la Grèce, de l'Italie, de la Sicile, de l'Égypte, ni les palais, ni les bibliothèques, ni les statues des dieux, des grands hommes, des empereurs. On détruisit, pour effacer le souvenir des temps païens; on abaissa le monde, on le plongea dans les ténèbres de l'ignorance afin qu'il crût. On anéantit le fruit de milliers d'années d'efforts.

Que restait-il alors des aspirations artistiques d'antan ? presque rien ; quelques influences, quelques idées premières défigurées. Il semblait que le véritable art eût été condamné à jamais, que le monde du goût allait encore périr, comme au sortir des temps glaciaires.

Le christianisme s'était implanté tout d'abord dans la lie de la population ; son succès avait été grand chez les déshérités du sort, et ces déshérités n'avaient d'autre objectif que de relever leur condition sociale. Les arts leur importaient peu; ils leur étaient même très hostiles, parce qu'ils étaient le luxe de leurs oppresseurs. En abattant les dieux pour effacer les dernières traces du paganisme, les premiers chrétiens n'agissaient pas seulement suivant leur conscience, ils effaçaient le souvenir de temps haïs.

L'islamisme se montra tout aussi cruel que le christianisme. L'apparition de ces deux religions fut un véritable désastre pour les arts, pour les sciences, pour toutes les branches de la culture intellectuelle ; et si le christianisme apporta au monde des principes philosophiques admirables, il les lui fit chèrement payer.

Mais au fur et à mesure qu'elle grandissait, l'Église s'adressait à des esprits plus cultivés ; le goût reparut, atrophié, défiguré;

peu à peu le style byzantin se forma des survivances du romain, auxquelles l'oriental adjoignit une ornementation lourde, raide, conventionnelle. Toute souplesse fut exclue de la peinture, de la sculpture, on ne sut même plus dessiner.

L'Islam fit mieux ; proscrivant la représentation de l'homme et des animaux, il ramena l'humanité aux temps de l'ornementation géométrique. C'était un recul de quatre mille ans au moins dans les conceptions artistiques.

En Italie, le style byzantin régnait en maître. En Égypte, où l'introduction du christianisme avait mis fin au style pharaonique, il se forma un hideux byzantin, le copte, plus barbare encore que ceux de l'Asie Mineure, de la Syrie et du Nord de l'Afrique; cet art dura jusqu'à l'Islam.

En Perse, au gréco-parthe avait succédé le goût sassanide imprégné de romain de la basse époque ; cette école n'a produit que des constructions hâtives, d'un décor lourd, surchargé, pauvre en idées.

L'art arabe, né de l'art perse, de la polychromie de l'Orient, n'est personnel que par ses détails. Il se forma au moment où les musulmans pouvaient encore disposer d'artistes élevés aux écoles byzantines. En Syrie, en Égypte, dans l'Afrique du Nord, en Espagne, ce sont des architectes chrétiens, ou fils de chrétiens, qui construisirent les plus beaux monuments arabes. Leur disparition entraîna l'agonie de l'art dit musulman.

L'Europe, transformant quelque peu le byzantin, en fit le roman; tandis que les chrétiens d'Orient, en Grèce, en Russie, en Géorgie, dans l'Arménie, le conservèrent presque pur jusqu'à nos jours. Le gothique naquit, dans nos pays, de l'influence arabe appliquée au vieux style chrétien.

Tous ces arts offrent certainement un bien grand intérêt au point de vue historique ; beaucoup ont fourni de très belles choses, des monuments incomparables, par l'impression profonde qu'ils laissent dans l'esprit ; mais il faut convenir qu'ils ne correspondent pas à une esthétique bien élevée. Leur beauté, leur grandeur, sont particularistes et destinées à faire concevoir certaines pensées voulues, le plus souvent mystiques. L'esprit qui présidait à la construction de nos plus belles cathédrales est le même que celui qui, deux mille ans auparavant, guida les architectes de l'Égypte. Dans tous ces monuments, l'esthétique n'est qu'un accessoire, le but demeure moins élevé.

Ce n'est qu'à la Renaissance que la nature reprit son juste rôle de modèle et que les tendances se tournèrent de nouveau vers le naturalisme; mais ce renouveau n'est dû qu'à l'étude de l'antiquité grecque et romaine. Des esprits éclairés, versés dans les littératures classiques, prirent la tête du mouvement et, bien que ne possédant aucun principe spécial à leur époque, les arts atteignent un très haut degré de perfection. Il avait fallu quinze siècles environ pour réparer le mal commis dans les premiers temps de notre ère.

Ailleurs, dans les pays situés en dehors de la sphère d'action ou d'influence de l'ancien monde, parmi les nombreux foyers artistiques rudimentaires, nés en tous temps et en tous lieux, deux seuls étaient capables d'un grand essor : celui de la Chine et celui du Nouveau Monde ; les autres s'éteignirent, n'ayant produit que des œuvres barbares.

En Chine, le développement fut lent et particulier dans sa nature ; il ne produisit que très rarement des œuvres naturalistes. L'ensemble demeura toujours d'une conception spéciale, entièrement étrangère aux vues raisonnées de l'Occident. L'architecture, la statuaire, la peinture réflètent toutes cette même pensée de compliquer la nature, d'en exagérer les formes, les attitudes, de frapper l'imagination par l'étrange. Telle a toujours été l'esthétique des Chinois.

Cet art sortit de ses fontières en même temps que les idées religieuses de la race qui l'avait conçu ; il gagna le Japon, l'Indo-Chine, la Birmanie, le Pégou et Ténassérin, se heurta aux concepts hindous qui, influencés par la Baktriane, possédaient des principes originels opposés à ceux de l'Extrême-Orient, ceux de la simplicité artistique, qui peu à peu s'évanouirent.

Au nord, il couvrit toute l'Asie centrale jusqu'au Tibet, et dépassant les grandes chaînes, vers le bassin de l'Amour, gagna quelques parties de la Sibérie, mais n'eut guère de contact avec l'esprit européen que dans les temps modernes.

L'art américain se développa dans le centre du nouveau continent, au Yukatan, au Guatémala, et dans les provinces voisines du Mexique d'une part, de la Colombie de l'autre. L'époque de sa naissance demeure inconnue ; il prit fin lors de la conquête de ces pays par les Espagnols.

Très spécial, lui aussi, cet art montre, comme celui de la Chine, une conception très compliquée du beau. Les procédés, les motifs ne sont pas les mêmes qu'en Asie orientale ; mais on serait tenté

de croire à des influences asiatiques, sinon dans les détails du moins dans l'esprit guidant la main des artistes américains. Il montre chez les peuples du Nouveau Monde le besoin inné de torturer la nature, de la représenter sous ses aspects les plus occasionnels. Cet état d'esprit eût forcément conduit cette école à sa ruine, si la colonisation européenne ne l'avait fait subitement disparaître en détruisant sa raison d'exister, le culte indigène.

Ailleurs sont des centres barbares, tels ceux de l'Océanie, des peuples septentrionaux ; ils ne présentent aucun intérêt pour l'histoire de l'art.

Des trois grandes écoles artistiques, indépendantes les unes des autres, une seule parvint donc à la réalisation des conceptions élevées parce qu'elle sut rendre le beau par la simplicité. Trois races y travaillèrent pendant des milliers d'années, chacune suivant ses aptitudes et ses tendances ; mais c'est aux Grecs qu'il était réservé d'achever cette grande œuvre.

Vingt et quelques siècles se sont écoulés depuis ce triomphe de l'art, qui avait mis plus de trente siècles à se préparer. Aujourd'hui nos efforts tendent à nous rapprocher de la hauteur de vue des Hellènes, sommet que, il faut l'avouer, nous sommes encore bien loin d'atteindre.

V

Ainsi, la civilisation, telle que nous en jouissons aujourd'hui, est le résultat de bien des labeurs, l'œuvre de bien des races. Les populations primitives firent les premiers pas ; les Sémites, s'emparant de ces données primordiales, les développèrent sans que leur mentalité fût apte à les porter à l'apogée. Survinrent les Indo-Européens, dont le génie sut, chez quelques peuples, simplifier et généraliser en toutes choses. C'est aux Hellènes que revient l'honneur d'avoir débrouillé le chaos des idées orientales, et aux Romains qu'appartient celui d'avoir enfanté la civilisation moderne.

TABLE

DES

CARTES ET ILLUSTRATIONS

CHAPITRE II

Pages

1. Esquisse de la géographie lutétienne. 48
2. L'Europe à l'époque oligocène. 50
3. Esquisse de la géographie vindobonienne 52
4. Esquisse de l'Europe sarmatienne 54
5. Esquisse de l'Europe plaisancienne. 56

CHAPITRE III

6. Phénomènes volcaniques et sismiques. 66
7. Plateau sous-marin de la mer du Nord. 68
8. Affaissement de 100 mètres dans les régions du Nord de l'Europe. 71
9. Ilot d'Er-Ianic (Morbihan) 72
10. Isanabases de la Norvège. 77
11. Vallée sous-marine de l'Islande. 78
12. Fosse du Cap-Breton. 80
13. Extension maxima des glaciers pléistocènes. 84

CHAPITRE IV

14. Distribution du genre Elephas sur le globe. 102
15. Stations paléolithiques et alluvions quaternaires de Gafsa (Tunisie). 113
16. Répartition des instruments paléolithiques dans l'Amérique septentrionale. 114

CHAPITRE VI

Pages
17. Climat actuel de l'ancien monde. 145
18. Figures gravées sur le tumulus de Locmariaker (Morbihan). . . 146
19. Représentation pictographique de Skebbervall (Suède). . . . 146
20. Représentation pictographique d'Irtych (Sibérie). 147
21. Distribution géographique des dolmens dans l'ancien monde. . 153
22. Répartition des dolmens en France. 155

CHAPITRE VII

23. Pays égyptiens et syriens au cours du pliocène moyen. . . . 173
24. Avancement des alluvions du Chatt-el-Arab dans le golfe Persique. 177
25. La Basse Chaldée et l'Élam à l'époque de Sennachérib (699 av. J.-C.) 180
26. Itinéraire d'un voyage de l'auteur en Basse Chaldée. 181
27. Inscription hiéroglyphique hétéenne de Djerablus. 187
28. Cylindre hiéroglyphique de Suse. 188
29. Empreinte hiéroglyphique de Suse. 188
30. Inscription proto-élamite sur argile. 188
31. Inscription proto-élamite sur pierre. 188
32. Signes cunéiformes linéaires (Yokha). 189
33. Signes cunéiformes linéaires (Suse). 189
34. Tablette de Ninive donnant l'explication des signes cunéiformes archaïques. 191
35. Fragment du texte de la stèle des Vautours (Telloh). 191
36. Les premières invasions sémitiques. 194
37. La Syrie préhistorique. 196
38. Expansion des arts céramiques dans l'Asie antérieure. 201
39. Stations préhistoriques de la vallée du Nil entre Kouft et Louxor. 206

CHAPITRE VIII

40. Hiéroglyphes archaïques égyptiens (Ire ou IIe Dyn.) 231
41. Écriture chypriote. 232
42. Inscription hiéroglyphique d'Ani. 232
43. Tablette d'ivoire de Khémaka (Ire Dyn.). 236
44. Nécropole royale d'Abydos. 237
45. Hiéroglyphes archaïques de Négadah. 239
46. Presqu'île du Sinaï au temps de l'Empire memphite. 242
47. La Nubie au temps de l'Empire égyptien. 248
48. Écriture hiératique (*Traité de morale* du prince Phtah-Hotpou). . 250
49. Papyrus mathématique du Musée britannique. 250
50. Manuscrit hiératique de Sineh. 251
51. Inscriptions crétoises sur argile. 253
52. L'île de Crète dans l'antiquité. 254

CHAPITRE IX

53. L'Asie antérieure à l'époque des campagnes égyptiennes en Syrie. 274
54. La Syrie à l'époque chaldéenne. 276

Pages
55. L'Égypte vers l'époque des Ramessides. 280
56. L'Empire hétéen vers l'époque des Ramessides. 282
57. Colonies grecques et phéniciennes de la Méditerranée occidentale. 287
58. L'île de Chypre et ses colonies phéniciennes et grecques. . . . 289
59. Principales routes commerciales de l'Asie antérieure au temps des Phéniciens. 290
60. Établissements grecs et phéniciens de la Méditerranée orientale. 291
61. Tableau montrant les relations entre les signes hiératiques initiaux et leurs dérivés. 294
62. Tableau de l'origine des signes alphabétiques, d'après Fl. Petrie. 294
63. Écriture phénicienne de la coupe du dieu Liban. 297
64. Graffito phénicien des mercenaires de Psammétique Ier ou II. . 298
65. Décalogue samaritain de Naplouse. 298
66. Inscription nabathéenne. 298
67. La Palestine au temps des Juges 299
68. Inscription palmyréenne de la statue de Zénobie. 301
69. Écriture himyarite. 302
70. Hébreu carré. 303
71. L'Asie Mineure au quatorzième siècle avant Jésus-Christ. . . . 321
72. Hiéroglyphes primitifs chinois avec leur valeur moderne. . . . 328
73. Caractères chinois de diverses époques. 328
74. Écriture figurative mexicaine. 330
75. Texte anzanite de Chilhak in Chouchinak. 332

CHAPITRE X

76. Marche du développement de l'Empire assyrien. 341
77. Le premier Empire assyrien. 345
78. Le triangle de l'Assyrie 348
79. Les pays du Naïri au neuvième siècle avant Jésus-Christ. . . . 350
80. La Mésopotamie au neuvième siècle avant Jésus-Christ 353
81. Le royaume d'Ourarthou 355
82. La Syrie au neuvième siècle avant Jésus-Christ. 357
83. Le royaume de Tyr à l'époque de Sennachérib. 359
84. L'Empire assyrien sous Téglatphalasar III. 362
85. L'Orient vers la fin de l'Empire assyrien. 366
86. Écriture babylonienne cunéiforme de basse époque. 367
87. Ethnographie de la Perse à l'époque assyrienne. 369
88. La Palestine au temps du royaume de Damas (huitième siècle avant Jésus-Christ). 375
89. La Grèce aux temps héroïques. 378
90. L'Asie Mineure au septième siècle avant Jésus-Christ. 381
91. Colonies grecques de la Propontide. 382
92. Le monde grec après l'invasion dorienne (onzième siècle avant Jésus-Christ). 383
93. Notions géographiques des Grecs à l'époque homérique. . . . 385
94. L'Italie vers l'époque de la fondation de Rome (750 ans avant Jésus-Christ). 390

CHAPITRE XI

Pages
95. La Médie vers l'époque de l'apogée de l'Empire assyrien. . . . 403
96. Le Monde oriental à l'époque de l'Empire des Mèdes. 407
97. La Perside à l'époque de Cyrus. 409
98. Inscription de Xerxès (texte perse). 411
99. — — (texte assyrien). 411
100. — — (texte néo-anzanite) 411
101. Araméen d'époque achéménide, légende d'une monnaie. . . . 412
102. Araméen d'époque achéménide, sur papyrus 412
103. Carte du site de Milet. 413
104. Empire des Perses achéménides sous Darius. 418
105. Notions géographiques des Hébreux vers le cinquième siècle avant Jésus-Christ. 424
106. Route suivie par l'Expédition des Dix mille. 427
107. Inscription grecque, boustrophédon de Théra. 432
108. — — — de l'osselet de Suse. . . . 432
109. Expansion de l'usage de la monnaie 435
110. La Sicile gréco-punique 439
111. Écriture punique 440
112. Invasions celtiques. 446

CHAPITRE XII

113. L'Empire d'Alexandre le Grand. 455
114. Notions géographiques des Grecs au troisième siècle avant Jésus-Christ 461
115. Notions géographiques à l'époque romaine (premier siècle après Jésus-Christ) 463
116. Inscription latine de Duenos (troisième siècle avant Jésus-Christ). 469
117. Inscription punique 469
118. Possessions carthaginoises en Sardaigne. 470
119. Écriture runique (issue de l'écriture latine). 471

CONCLUSIONS

120. Expansion sémitique aux temps actuels. 480
121. Expansion de la race jaune aux temps actuels. 482
122. Répartition actuelle des populations indo-européennes dans l'Asie antérieure 484
123. Expansion actuelle de la race indo-européenne. 486
124. Expansion des diverses écritures sur le globe. 494

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Préface. p. I-VII.

Avertissement, p. IX-XII.

Chapitre premier, p. 1-43.

Des sources de la Préhistoire et de l'Histoire. — I. *Les sciences diverses sur lesquelles s'appuie la Préhistoire*, p. 1. — *La Géologie*, p. 1. — *Paléontologie, Botanique*, p. 2. — *Ethnographie*, p. 2. — Les diverses phases de la civilisation de la pierre, p. 4. — Tableau de l'évolution préhistorique, p. 7. — Les États métallurgiques, p. 8. — *L'Anthropologie*, p. 9. — Son incertitude pour la classification des races, p. 10. — *Sociologie*, p. 15. — *Linguistique*, p. 15. — Classification des langues suivant leur structure, p. 17. — Les familles linguistiques, p. 20. — *Chronologie*, p. 24. — Ch. géologique et préhistorique, p. 24. — Ch. historique, p. 28. — II. *Des sources de l'histoire proprement dite*, p. 29. — Des textes, p. 29. — Des monnaies et médailles, p. 33. — Des recherches archéologiques, p. 38. — De l'exploration des divers pays, p. 40. — De la rédaction de l'histoire, p. 42.

Chapitre II, p. 44-63.

Les origines. — Des origines naturelles de l'homme, p. 44. — Possibilité de l'existence de l'homme sur la terre dès les temps tertiaires, p. 49. — Transformations subies par les reliefs du sol ; la flore et la faune au cours des temps tertiaires, p. 50. — L'Asie occidentale à l'époque tertiaire, p. 57. — Les éolithes, p. 61. — Apparition des industries humaines au pléistocène, p. 62.

Chapitre III, p. 64-97.

Les phénomènes glaciaires. — Oscillations de l'écorce terrestre, p. 64. — Causes des phénomènes glaciaires pliocènes et pléistocènes, p. 75. — Glaciers du pôle austral et du Groenland, p. 78. — Des Alpes, p. 81. — Allure des glaciers en général, p. 81. — Les anciens glaciers scandinaves, p. 83. — Leur extension, p. 85. — Vitesse d'avancement et de recul des glaciers,

p. 88. — Climat de la Sibérie aux temps quaternaires, p. 90. — Le plateau central de l'Asie, les Indes, p. 91. — Le plateau iranien, p. 91. — Phases glaciaires et interglaciaires, p. 93. — Érosions et alluvions, p. 94.

Chapitre IV, p. 98-122.

La flore, la faune et l'homme aux temps glaciaires. — L'homme à l'état paléolithique. — Transformations dans la faune et dans la flore, p. 100. — Données chronologiques relatives fournies par la faune, p. 103. — Animaux disparus et animaux émigrés, p. 104. — Premiers vestiges de l'industrie humaine, p. 108. — Le coup-de-poing chelléen, p. 109. — Alluvions et ateliers paléolithiques, p. 112. — Incertitudes sur les origines de cette première industrie, p. 115. — Le squelette de la Corrèze, p. 117. — Synchronisme des types Chelléen, Acheuléen et Moustérien, p. 119. — Vie des habitants du nord de la Sibérie en parallèle avec celle des hommes quaternaires, p. 121.

Chapitre V, p. 123-142.

La civilisation au cours des derniers temps glaciaires. — L'homme à l'état archéolithique et mésolithique. — Grande variété des industries archéolithiques, p. 123. — Les cavernes, p. 124. — Diversité des tribus, p. 125. — Diversité des conditions naturelles suivant les districts, p. 127. — Aspect des régions cédées par les glaciers, p. 127. — Leur colonisation par les animaux et l'homme, p. 128.

Industrie archéolithique. — Type Aurignacien, p. 129. — Type Solutréen, p. 129. — Type Magdalénien, p. 130. — *Industrie mésolithique*, p. 136. — Industrie tourassienne, p. 136. — Industrie des kjœkkenmœddings, p. 137. — Industrie campignienne, p. 137.

Chapitre, VI, p. 143-169.

L'homme à l'état néolithique, p. 143. — Subdivisions du néolithique en Scandinavie, p. 148. — En Espagne, p. 149. — En Suisse, p. 149. — En Italie, p. 149. — En France, p. 149. — En Égypte, p. 150. — En Élam, p. 150. — Migrations néolithiques, p. 151. — Les dolmens, p. 153. — Les nuraghi, p. 156. — Les races quaternaires et néolithiques, p. 156. — Les Aryens, p. 158. — Leur pays d'origine, p. 162 — Leurs migrations, p. 163. — L'apparition du métal (énéolithique), p. 166.

Chapitre VII, p. 170-225.

L'Asie antérieure et l'Égypte anténistoriques. — L'expansion sémitique en Chaldée et dans la vallée du Nil. La conquête élamite, p. 170. — Formation des pays de l'Asie antérieure et de l'Egypte, p. 171. — Le pléistocène dans l'Asie antérieure, p. 174. — Formation des terres habitables, p. 176. — La faune et l'homme dans la Chaldée primitive, p. 179. — Première migration des Sémites, p. 180. — Sumériens et Akkadiens, p. 183. — Conquête sémitique de la Chaldée, p. 186. — L'invention de l'écriture, p. 188. — Les Négritos, p. 191. — Causes du départ des Sémites de l'Arabie, p. 193. —

Les états néolithique et énéolithique en Chaldée, p. 195. — La céramique peinte en Élam, p. 197. — En Syrie, en Cappadoce, p. 198. — Considérations d'ensemble sur les arts céramiques primitifs, p. 198. — Céramique incisée, p. 199. — La céramique peinte dans la Méditerranée et l'Europe méridionale, p. 201. — Tableau des diverses phases des arts céramiques, p. 203. — Les arts céramiques en Espagne, 204. — L'invention de la métallurgie, p. 205. — Industries de la pierre dans la vallée du Nil, p. 207. — Origine chaldéenne de la civilisation égyptienne, p. 209. — Cultes égyptien et chaldéen, p. 211. — Conquête de la vallée du Nil par la culture asiatique, p. 215. — Etat de l'Egypte vers le VIe millénaire av. J.-C., p. 217. — Habitants primitifs de l'Egypte, p. 220. — Etat de la Chaldée vers le VIe millénaire av. J.-C., p. 222. — Expansion sémitique en Chaldée ; les premiers Etats, p. 223. — Tableau des faits relatifs aux VIe, V^e et IVe millénaires avant notre ère, p. 225.

Chapitre VIII, p. 226-268.

L'Expansion sémitique. — L'Empire suméro-akkadien. L'Égypte pharaonique à l'ancien et au moyen empire. — La réaction élamite. — Les Hyksos dans la Vallée du Nil. — Organisation administrative et politique de la Chaldée par les Sémites, p. 226. — Origines de l'écriture, p. 231. — Les arts primitifs en Chaldée et en Egypte, p. 233. — Première organisation politique de l'Egypte, p. 234. — Ménès et les premières dynasties, p. 235. — Le régime des Patésis en Chaldée et dans l'Elam, p. 240. — Manichtousou et le royaume de Kich, p. 240. — Sargon Ier dit l'Ancien, p. 241. — Les Égyptiens au Sinaï, p. 242. — Les premières dynasties égyptiennes, p. 243. — Les premiers livres de la Chaldée, p. 245. — Narâm-Sin et ses successeurs, p. 246. — La XIIe dynastie d'Egypte, p. 248. — Les premiers livres de l'Egypte, p. 249. — Mouvements des Aryens dans les pays du Nord, p. 252. — Débuts de la civilisation crétoise, p. 253. — La réaction élamite, p. 256. — Émigration des Assyriens et des Phéniciens, p. 256 et 263. — Origine de l'invasion des pasteurs, p. 257. — Les Hyksos en Egypte, p. 259. — Arrivée des Hébreux en Egypte, p. 261. — Expulsion des pasteurs, p. 262. — Première apparition des Iraniens sur le plateau persan, p. 265. — Invasions aryennes en Europe, p. 266. — Les débuts de la Chine d'après les traditions, p. 266. — Tableau des principaux événements des IVe et IIIe millénaires, p. 267.

Chapitre IX, p. 269-339.

La prépondérance égyptienne. — Conquêtes pharaoniques en Asie. — La Chaldée et l'Elam, l'Empire Hétéen, les Phéniciens, les Hébreux, Apparition des Aryens en Iran et dans la Méditerranée. — Liste des dynasties égyptiennes d'après Manéthon, p. 269. — Royaume de Chaldée, p. 270. — Royaume d'Elam, p. 271. — Affranchissement des petits royaumes, p. 271. — Hammourabi, p. 272. — Ses lois, p. 273. — Liste des rois de la IIe dynastie de Babylone, p. 275, note 1. — Conquêtes égyptiennes en Syrie, p. 275. — Administration égyptienne des territoires conquis, p. 277. — Révolution religieuse d'Aménophis IV (Kouenaten), p. 279. — Campagne de Ramsès II contre les Hétéens, p. 280. — Traité entre Ramsès II et Khitisar, roi des Hétéens, p. 280. — L'Empire hétéen, p. 281. —

Troubles intérieurs en Egypte, p. 283. — Révolte des Métèques, p. 283. — Tentative des peuples du Nord et des Libyens contre l'Egypte, p. 284. — Appauvrissement de l'Egypte, anarchie, p. 285. — Thèbes et les prêtres d'Ammon, p. 286. — Usurpation de la couronne par les prêtres d'Ammon, XXIe dynastie à Avaris, p. 288. — Les Phéniciens, extension de leur puissance maritime et commerciale, p. 288. — Invention de l'écriture alphabétique, p. 293. — Tableau donnant la filiation des principales écritures, p. 296. — L'exode du peuple hébreu, p. 297. — Conquête de la Palestine par les Hébreux, p. 302. — David et Salomon, p. 305. — Civilisations chananéennes, p. 308. — Débuts de l'Assyrie, p. 310. — Invasion cosséenne, p. 311. — Occupation de l'Iran et des Indes par les Indo-Européens, p. 312. — Le Zend Avesta, p. 317. — Apparition des Indo-Européens dans l'Asie Mineure, p. 319. — Leur expédition contre l'Egypte, p. 319. — Ecrasement de la puissance hétéenne, p. 320. — Colonisation aryenne des terres méditerranéennes, p. 322. — Débuts de la civilisation hellénique, p. 324. — Les Indo-Européens dans l'Europe centrale et occidentale, p. 325. — Tableau des événements du xxe au xvie siècle av. J.-C., p. 326. — Usage de l'écriture au xve siècle, p. 327. — Les débuts de la Chine, p. 328. — De l'Amérique, p. 330. — Les langues sémitiques, p. 330. — L'Egyptien, p. 331. — L'Hétéen, l'Élamite, p. 332. — Les langues Iraniennes, p. 332. — Indiennes, p. 333. — L'Arménien, p. 334. — Les langues du groupe gréco-italien, p. 334. — Les influences civilisatrices vers le xve siècle av. J.-C., p. 336. — Tableau des industries du ixe au ve siècles avant J.-C., p. 337. — Migration des formes et des notions, p. 338.

Chapitre X, p. 340-400.

La prépondérance assyrienne. — Décadence de l'Egypte. — Les Mèdes et Cyaxares. — Invasion des Scythes. — Pelasges et Hellènes. — Les Ligures. — Les Étrusques, fondation de Rome. — Origines de la civilisation chinoise. — L'Assyrie, p. 340. — Caractère du peuple assyrien, p. 340. — Les débuts de l'Assyrie, p. 342. — Liste des souverains assyriens, p. 342, note 3. — Achchourouballit, roi d'El Assar vers 1370, p. 343. — Guerres de l'Assyrie contre la Chaldée, p. 343. — Le premier empire assyrien, p. 343. — Affaiblissement de l' Assyrie vers le xie siècle av. J.-C., p. 347. — Liste des souverains chaldéens de Paché, p. 347, note 4. — Renaissance de l'Assyrie, le second empire, p. 348. — Téglatphalasar III, p. 353. — Campagne contre l'Egypte, p. 354. — Sargon, p. 355. — Sennachérib et Assaraddon, p. 356. — Assourbanipal, p. 360. — Prise de Suse par les Assyriens, p. 363. — Liste des souverains élamites, p. 364, note 1. — Les Cimmériens, p. 366. — Les Scythes, p. 367. — Ruine de Ninive, p. 370. — XXIIe dynastie d'Égypte, p. 373. — La Palestine et le royaume de Damas, p. 374. — Les Phéniciens, p. 376. — Les Aryens de l'Hellade, p. 377. — Fondation de Rome, p. 387. — Les Ligures, p. 390. — Les débuts de la monarchie chinoise, p. 395. — Tableau des synchronismes aux temps de la prépondérance assyrienne, p. 396.

Chapitre XI, p. 401-450.

La prépondérance iranienne. — Le royaume mède, p. 401. — La civilisation iranienne, p. 402. — Les peuples de l'Ourarthou et du Petit Caucase, p. 403.

— Expéditions des Assyriens en Médie, p. 405. — Fraortès, p. 406. — Cyaxarès, p. 406. — Pauvreté des renseignements sur le peuple mède, p. 408. — Cyrus, p. 409. — Conquête de la Lydie, p. 412. — Premiers contacts des Perses avec les Grecs, p. 412. — Prise de Babylone, p. 414. — Mort de Cyrus en Turkomanie, p. 415. — Cambyse, p. 416. — Expédition d'Egypte, p. 416. — Darius, p. 416. — Restauration de l'Empire, p. 419. — Expédition de Scythie, p. 421. — Expédition contre les Grecs, p. 422. — Xerxès, p. 423. — Expédition contre la Grèce, p. 426. — Décadence de l'Empire perse, p. 427. — Le monde hellène, p. 428. — Socrate et Périclès, p. 437. — Les Hellènes d'Occident, p. 438. — Fondation de Marseille, p. 441. — Migration des Celtes, p. 443. — Des Ibères, p. 445. — Expéditions des Gaulois en Italie et en Grèce, p. 448.

Chapitre XII, p. 451-471.

La prépondérance hellénique. — Limite de l'Empire perse, p. 451. — État politique de l'Empire à l'époque de Darius Codoman, p. 452. — Expansion de l'Hellénisme dans l'Empire perse et dans la Méditerranée, p. 453. — La guerre sociale et la guerre sacrée en Grèce, p. 456. — Philippe de Macédoine, p. 456. — Alexandre le Grand, p. 458. — Les États nés de l'Empire d'Alexandre, p. 464. — Rome et Carthage, p. 468.

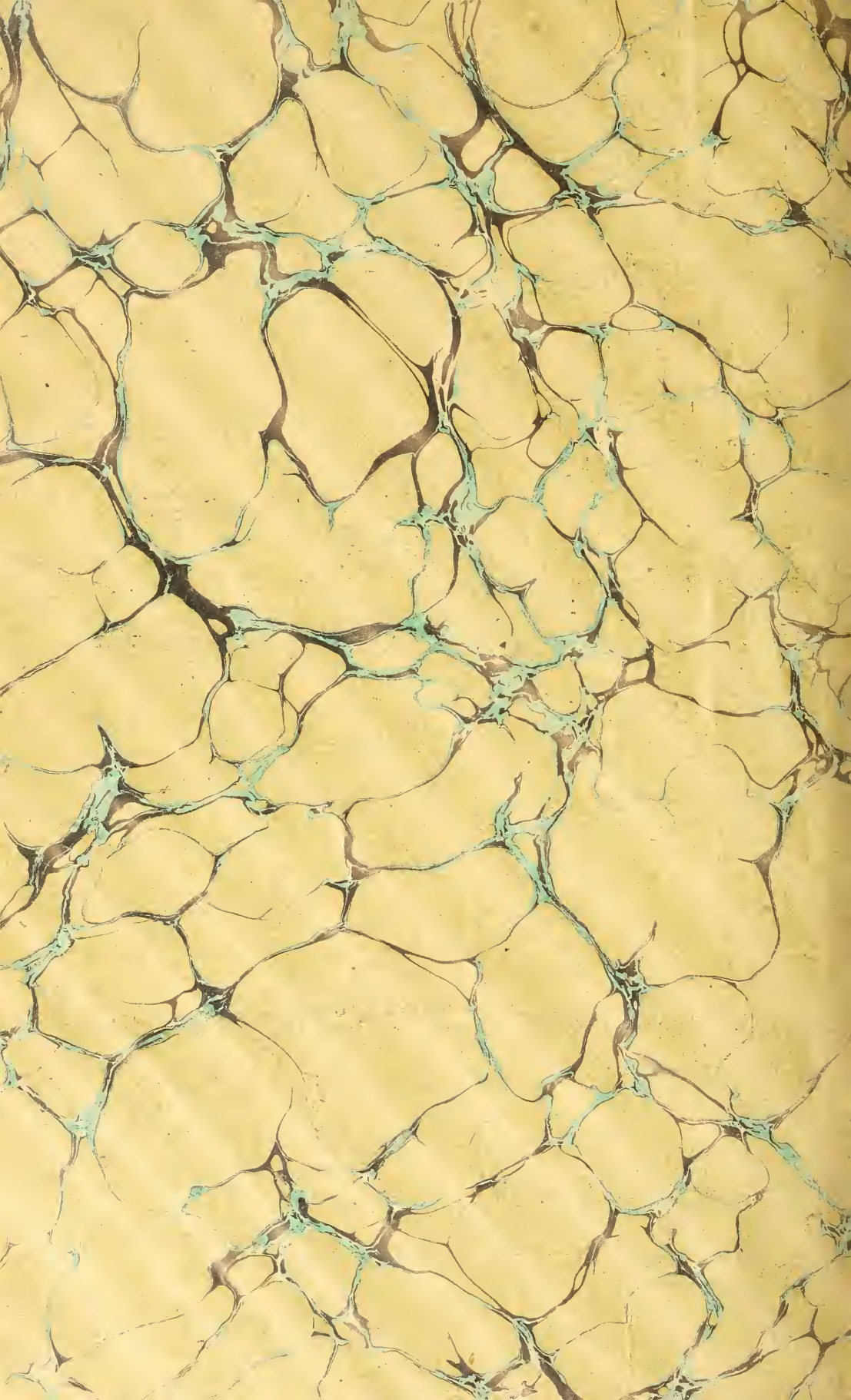
Conclusions, p. 472-503.

I. Les grandes lignes de l'évolution historique, p. 472. — II. Les conceptions religieuses et philosophiques, p. 488. — III. La littérature, p. 493. — IV. Les arts, p. 496. — V. Résumé général, p. 503.

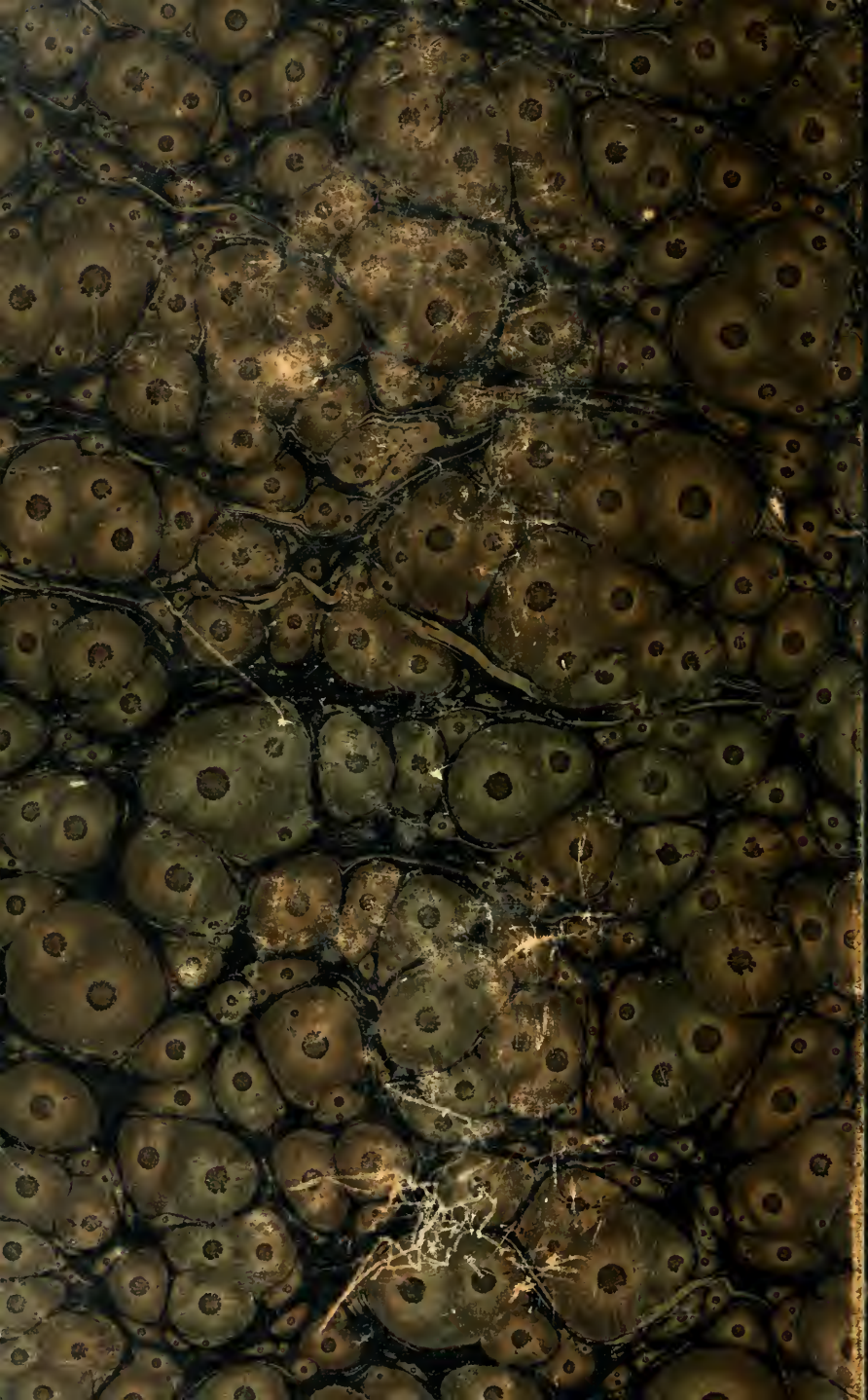
Table des cartes et illustrations, p. 505-508.

Table analytique des matières, p. 509.

2301. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.



UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU